REVUE HISPANIQUE

Recueil consacré à l'étude des langues, des littératures el de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais

DIRIGÉ PAR

R. FOULCHÉ-DELBOSC

TOME LXXIII

1928



Reprinted with the permission of the original publishers

KRAUS REPRINT LTD.
VADUZ
1966

Printed in Germany

LA RICHESSE ET LA CIVILISATION ESPAGNOLES AU XVIIIe SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

L'AGRICULTURE

Si l'on en croyait les poètes, l'Espagne serait un véritable Éden : on n'entend dans leurs vers que ruisseaux, zéphyrs et rossignols. Il s'en faut de beaucoup que la réalité réponde à leurs descriptions, et, choqué par le contraste, on est tenté de dire, avec un homme d'esprit, que l'Espagne est « un paradis pour les oreilles et un enfer pour les yeux ». Sans aller aussi loin, l'aspect du pays est, en général, peu séduisant. Les montagnes pelées et brûlées par le soleil, les rivières desséchées ou roulant des flots de boue rouge, les villages sordides, les églises carrées, et closes comme des bastilles, l'épaisse couche de poussière qui recouvre tout en été, la boue poisseuse où tout s'enfonce en hiver, donnent le sentiment d'une tristesse morne et accablante. Beaucoup d'étrangers restent sous cette impression, qui n'est pas absolument juste[1]. Sous le soleil d'été, cette misère se mue en magni-

1. On connaît le mot fameux : « L'Afrique commence aux Pyrénées. » Les Espagnols ne veulent pas qu'il en soit ainsi, mais un de leurs pro-

ficence; et la race têtue et passionnée qui habite le pays sait faire avec ces pierres du blé, de l'huile et du vin. Puis, çà et là, dans une vallée de fleuve, dans un petit bassin abrité, sur les bords de la mer, il y a des oasis d'une fertilité et d'une beauté sans égales[1]. Partout où l'eau coule, la terre donne une récolte[2], et le rendement serait bien plus considérable si la culture était moins arriérée, le paysan moins pauvre et moins routinier, la loi plus intelligente et plus libérale.

I. — La législation agricole.

Dans une contrée où l'eau est la richesse suprême, la conservation des forêts aurait dû être l'une des principales préoccupations de l'État. Les économistes et les hommes politiques l'avaient bien compris, et avaient édicté les lois

verbes dit « que l'alouette qui veut traverser les Castilles doit emporter son grain ».

1. Dans son livre *Los males de la patria* (Madrid, 1890, in-8), M. Mallada répartit ainsi les terrains de l'Espagne :

« Roches entièrement dénudées, 10 p. 100.

« Terrains très peu productifs, soit à cause de l'altitude excessive, soit à cause de la sécheresse, soit à cause de leur mauvaise composition, 35 p. 100.

« Terrains moyennement productifs, manquant d'eau, ou situés d'une manière désavantageuse, ou d'une composition en quelque manière défavorable, 45 p. 100.

« Terrains qui nous font croire que nous sommes nés dans un pays privilégié, 10 p. 100. »

Cité par J. Brunhes, *l'Irrigation, dans la Péninsule Ibérique et l'Afrique du Nord*. Paris, 1902, in-8, p. 52.

2. « L'eau en abondance est dans ces parages le seul véritable engrais de la terre. » Rochetin, *l'Avenir économique de l'Espagne*, p. 9.

Les terrains non irrigués portent le nom de *secanos*. « En *secano* rien n'est assuré, la sécheresse peut tout ruiner et le laboureur être réduit à attendre la récolte de l'année suivante. » — Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 207.

les plus minutieuses pour assurer le reboisement des montagnes [1].

Le reboisement était à la charge des communes, sous la surveillance du corrégidor ou alcade-mayor de chaque *partido* [2]. Les municipalités indiquaient au magistrat les terrains à planter et y faisaient semer chaque année au moins cinq arbres par tête d'habitant [3]. Tous les ans, au mois de mars, chaque localité remettait au corrégidor un relevé de toutes les plantations effectuées, et si le registre n'était pas présenté en bonne et due forme, le corrégidor faisait planter dix arbres par tête d'habitant, sans préjudice des autres peines de droit [4]. L'accès des semis était interdit aux troupeaux, sous peine de 10 brebis d'amende par 100 têtes de menu bétail, ou de 1.000 maravédis par tête de bœuf ou de vache trouvés sur le terrain défendu [5]. Il était interdit de brûler les herbes aux environs des terrains ensemencés, sous peine de 1.000 maravédis d'amende par pied d'arbre brûlé [6]. Des gardes *(celadores de montes)* élus tous les ans veillaient à l'observation des ordonnances [7], dénonçaient les délinquants aux autorités locales, qui prononçaient une légère amende, ou, dans les cas graves, en référaient au corrégidor [8]. Au mois de mai, le corrégidor remettait au Conseil de Castille le résumé général des opérations de reboisement de son *partido*, et, s'il ne le faisait pas, il était privé du tiers de son traite-

1. Le titre XXIV du livre VII de la *Novisima recopilacion* est intitulé : *De los montes y plantios, su conservacion y aumento*. Il comprend 28 lois. Les provinces basques et la Navarre avaient aussi leur législation forestière. Il n'est pas de question administrative qui ait donné lieu à plus de règlements et de procès.

2. *Nov. Rec.*, VII, XXIV, 14. — 7 décembre 1748.

3. *Id.*, ibid., art. 7.

4. *Id.*, ibid., art. 9.

5. *Id.*, ibid., art. 8.

6. *Id.*, ibid., art. 23.

7. *Id.*, ibid., art. 25.

8. *Id.*, ibid., art. 33.

ment [1]. Deux conseillers de Castille avaient la surintendance des plantations [2]. Des inspecteurs royaux parcouraient de temps à autre les districts pour surveiller les progrès du reboisement [3].

La législation provinciale de Guipuzcoa [4] obligeait chaque commune à planter 10 arbres par feu et 3 arbres pour chaque arbre coupé. Chaque village devait avoir sa pépinière *(vivero)* et son registre de reboisement *(libro de plantio)*. On ne comptait comme replanté que l'arbre repris et ayant poussé au moins trois feuilles *(preso en tres hojas)*. Tout arbre manquant au compte légal entraînait pour la commune une amende d'un réal. Pour assurer à la marine royale les bois dont elle avait besoin, tous les bosquets situés à moins d'une lieue de la mer, et un tiers de tous les autres, devaient être plantés en arbres de haute futaie, en chênes si on le pouvait *(robles bravos)*; les rivières devaient être rendues navigables jusqu'à la mer, et le commissaire de marine de Saint-Sébastien devait visiter tous les deux ans tous les bois de la province.

La Navarre avait édicté en 1757 un règlement général en cinq titres, fort bien conçu. Chaque village aurait sa pépinière, tiendrait un compte exact des arbres existants dans la pépinière, des arbres plantés, des arbres coupés, des amendes prononcées. La loi disait comment établir les pépinières, comment repiquer les jeunes plants, quelles essences conviennent aux divers terrains. Elle recommandait de planter les routes et de créer des promenades auprès des

1. *Nov. Rec.*, VII, XXIV, art. 37.
2. *Id.*, ibid., loi 16.
3. *Id.*, ibid., loi 17.
4. Décision des deux commissaires de la junte de Guipuzcoa du 26 septembre 1738. — Ordonnance du 31 janvier 1748, confirmée par Ordonnance royale du 2 juillet 1749. — Egaña *Guipuzcoano instruido*, v° *Reglamento de montes*.

bourgs et villages. Elle défendait de brûler les herbes près des bois, de mener les chèvres dans les semis, d'écorcer les arbres ou de les couper sans permission. Le voleur d'arbres était puni de 100 livres d'amende (340 réaux) s'il était de qualité et de six mois de prison s'il était vilain[1].

Si toutes ces lois avaient été exécutées, l'Espagne n'eût été qu'une immense forêt; mais on faisait remarquer malicieusement que les arbres fruitiers, dont le roi ne s'était jamais occupé, poussaient très bien, tandis que les chênes et les pins, qu'il avait voulu protéger par les lois les plus sévères, ne pouvaient arriver à croître[2].

Les forêts n'occupaient qu'une très faible partie du sol. Il y en avait dans les Pyrénées, dans les Asturies et en Galice. Le reste de la péninsule n'avait guère que de mauvaises pinières, des taillis et des maquis *(matorrales)*. Un officier des armées de Napoléon a noté sur son journal tous les bois qu'il a rencontrés le long de sa route d'Arevalo à Villafer. Il traverse près de cette ville une forêt de chênes large de trois kilomètres : aucun arbre n'a atteint sa hauteur naturelle; tous sont étêtés, les plus hauts n'ont pas 25 pieds; ils ombragent une pelouse rare, où de nombreux troupeaux de bœufs et de brebis broutent en toute raison[3]. Et ce bois est le plus considérable que l'auteur ait vu dans son voyage depuis Arevalo.

Les lois n'étaient donc pas exécutées. Un rapport adressé en 1778 à la province de Guipuzcoa constate qu'à cette date Saint-Sébastien était en retard de 11.956 arbres, Régil de 2.151, Zarauz de 4.591, Elgoybar de 1.771, etc. Le rapporteur se plaint de l'extrême négligence et de la mauvaise volonté des communes. Les Passages n'ont pas de pépinières,

1. *Quadernos y Leyes*, loi 54. — Ordonnance de 1757.
2. Cf. Jovellanos, *Informe*, § 98-105.
3. Sprünglin, *Souvenirs*, p. 53.

ne plantent rien et donnent pour excuse que leur terrain ne se prête pas au reboisement; d'ailleurs ils sont en procès avec Fontarabie et avec Lezo pour la propriété de leurs montagnes [1].

Les paysans ne voyaient dans les règlements forestiers qu'une cause d'ennuis et de vexations. Leurs vieux *fueros* leur donnaient le droit de faire du charbon et de couper du bois sur les montagnes, et ils trouvaient tyrannique qu'on les assujettît à les replanter [2]. Les bergers se faisaient un jeu de lâcher leurs bêtes dans les semis [3]. Si, malgré l'incurie du paysan et la dent des chèvres, un bois avait pu y grandir, il fallait le garder contre les déprédations des voisins [4]; il fallait soutenir des procès, qui pouvaient aller jusqu'en chancellerie [5]; il fallait subir les visites du commissaire de la marine, endurer ses tracasseries et sa mauvaise humeur, le laisser marquer les arbres au marteau, demander sa permission pour couper un arbre, ne le couper qu'à l'époque réglementaire, ne le vendre qu'au prix fixé par lui [6].

Quand on n'avait pas d'arbres, on évitait tous ces ennuis. Aussi, malgré les leçons de l'administration, le paysan espagnol persistait-il dans sa haine contre les bois; c'était pour lui une cause d'humidité et de maladie, un abri pour les oiseaux qui mangeaient sa récolte [7], et l'Espagne allait se

1. *Juntas generales de Guipuzcoa*, 1778.
2. *Hacer leña y madera en los montes comunes.* — Cf. Yanguas y Miranda, *Diccionarios de fueros y leyes de Navarra*, vº *Madera, montes.*
3. *Archives de Guipuzcoa.* Sec. II, neg. 17, leg. 46. — 1754. — Charles III finit par permettre d'enclore un tiers des terres vagues pour les replanter. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos IIIº*, t. IV, p. 168.
4. *Arch. de Guip.* Sec. II, neg. 17, leg. 87. — 1787. Cédule royale imposant de nouvelles peines aux *dañadores de montes.*
5. *Id.*, ibid. Leg. 90, 92, 94.
6. Jovellanos, *Informe*, § 98.
7. « Arboles, pájarros » (dicton populaire).

dénudant de plus en plus, avec des eaux folles qui ravinaient les terres, des vents furieux et un climat extrême, comportant des écarts de 50 à 60° entre les températures d'été et d'hiver.

L'eau qu'on ne savait pas retenir sur les montagnes par le reboisement, cherchait-on, du moins, à l'emmagasiner et à la canaliser pour l'irrigation. Les Arabes avaient été en cette industrie des maîtres dont on n'avait qu'à suivre l'exemple.

Quelques travaux furent exécutés ou terminés au cours du XVIIIe siècle.

Le canal de Huesca, achevé en 1704, fertilisait 4.000 *cahizadas* de terre [1]. Un Aragonais, José Genzor Lopez de Perea, amena les eaux du Gallego dans les terres des monts de Gurrea [2]. Le canal d'Alcira, commencé par Jayme II et achevé par Charles III, donna de l'eau à 27 communes [3]. Florida-Blanca continua le canal d'Aragon, creusa le canal d'Amposta à la mer et ceux du Manzanares, du Guadarrama, d'Urgel, d'Albalate, de Campos en Castille et de Campos de Baza en Grenade [4]. L'infant Gabriel, prieur de Saint-Jean de Jérusalem, fit irriguer les terres de ses domaines de Castille et d'Aragon [5].

Mais ces travaux furent plus d'une fois mal conçus et mal exécutés. Le canal d'Aragon ne put être terminé, le canal de Guadarrama fut mis hors de service par la ruine d'un de ses réservoirs d'alimentation [6]. La rupture du barrage de Lorca prit les proportions d'un désastre public. Construit de 1785 à 1791, il comportait un ensemble d'ouvrages, dont la hauteur

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pantano de Huesca.*
2. Herranz y Lain, *Economistas Aragoneses*, p. 46.
3. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 167.
4. Florida Blanca, *Compte rendu*, § 21.
5. Id., *ibid.*, § 22.
6. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 148.

totale atteignait 400 mètres; la dernière digue, un énorme mur perpendiculaire, mesurait 50 mètres d'élévation. En 1802, un réservoir creva, la masse liquide mêlée aux débris qu'elle entraînait après elle se précipita sur la ville; un faubourg de 600 maisons fut rasé avec 1 caserne, 2 couvents, 2 hôpitaux et 1 église. L'inondation soudaine causa de grands ravages jusqu'à Murcie et Orihuela, à 100 kilomètres en aval du réservoir vidé [1].

On assure que 6.000 personnes et 24.000 têtes de bétail périrent dans l'inondation [2].

Alors même qu'ils ne donnaient pas lieu à de si terribles accidents, les canaux étaient loin d'être appréciés par le paysan. Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'il fallait payer pour avoir de l'eau, et il allait jusqu'à prétendre que l'irrigation stérilisait sa terre. Jovellanos explique ce paradoxe en homme qui connaissait à fond le paysan espagnol : « Il faut, dit-il, ouvrir, fermer, nettoyer les rigoles, prendre et distribuer les eaux, les surveiller; tout cela c'est du temps, de la peine et de l'argent. Comme la terre produit plus, il faut la travailler davantage, lui donner plus d'engrais, par conséquent augmenter le bétail, et retirer au labour une partie de la terre pour l'appliquer au pâturage. » Dans toutes ces choses, qui dérangent ses habitudes et troublent ses calculs, le paysan ne voit que des ennuis de plus, et Jovellanos conclut qu'il a presque raison, puisqu'il ne peut se clore, et que l'eau qu'il

1. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*, t. II, p. 780.

2. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 208. — M. Brunhes réduit le nombre des morts à 608 personnes, d'après le récit d'un témoin oculaire publié par Aymard, *Irrigation du midi de l'Espagne*. Paris, 1864. Le barrage de Lorca a été reconstruit en 1879. Brunhes, *l'Irrigation*, p. 102. — La digue terminale a 70 mètres de largeur, d'un côté de la vallée à l'autre, 25 mètres d'épaisseur à la base et 120 mètres de haut. Les eaux du Guadalantin et du Luchena forment en amont du barrage un réservoir de 3 millions de mètres cubes. — A. Germond de Lavigne, *Espagne et Portugal*, p. 510.

paie, la moisson qu'il sème sont à la merci du voisin et des troupeaux qui passent [1].

Cette absurde défense de clore les héritages était l'un des plus graves obstacles qui contrariaient en Espagne le développement de l'agriculture : c'était une conséquence de la vie pastorale mal entendue.

L'Espagne possède une superbe race de moutons, que le climat oblige à de perpétuels voyages. Les troupeaux hivernent en plaine, et passent l'été à la montagne. Avant 1556 les propriétaires montagnards *(serranos)* étaient toujours en guerre avec les propriétaires de la plaine *(riberiegos)*. Pour mettre fin à leurs procès, serranos et riberiegos s'unirent et formèrent une vaste association, la Mesta, qui parvint, à force de sophismes et de cris, à monopoliser les fourrages et à convertir en pâtis les meilleures terres arables du royaume [2].

Les gens de la Mesta *(mesteños)*, voulant avoir la route libre pour aller à la montagne ou en revenir, firent défendre aux laboureurs d'enclore leurs champs et se firent reconnaître partout droit de passage et d'abreuvoir [3]. La loi leur permit d'acheter l'herbe ou le fourrage suivant un tarif invariable, qui ne tenait compte ni des bonnes, ni des mauvaises années. Ils purent louer des pâturages et exclure des enchères ceux qui auraient fait monter le prix de location. Ils s'arrogèrent une foule de privilèges illégaux, que le temps légitima [4], et dont le résultat fut de créer un abominable monopole à leur profit.

Une partie de l'Espagne devint un véritable désert : le territoire d'Utrera comptait 21.000 fanégades de terres en

1. Jovellanos, *Informe*, § 92-94.
2. Jovellanos, *Informe*, § 137.
3. *Nov. Rec.*, VII, xxv, 13 et 16.
4. *Tanteos, alenguamientos, exclusion de pujas, fuimientos, amparos, acogimientos, reclamos.*

friches, celui de Ciudad-Rodrigo 30.000; dans le district de Badajoz, les vaines pâtures s'étendaient sur une longueur de 26 lieues et une largeur de 12 [1]. Outre les grands espaces concédés aux *mesteños*, chaque village avait ses pâturages communaux *(tierras concegiles, baldios, dehesas)* où les habitants faisaient paître leurs troupeaux; autant de terres à l'abandon.

Une loi mal entendue s'opposait à la mise en culture des communaux, sous prétexte que c'était le bien des pauvres [2]. Jovellanos se prononçait au contraire pour leur aliénation. Il proposait de les vendre par lots, moyennant un prix une fois payé, ou pour une rente annuelle, ou de les affermer par bail emphytéotique à des habitants nécessiteux. On lui objectait qu'il n'y aurait plus de troupeaux, et il assurait que les propriétaires sauraient bien réserver dans leurs domaines une étendue de prairies suffisante pour nourrir leur bétail. Il voyait avec raison dans les terres communales une invitation à la paresse, une prime à la mendicité; il eût voulu les voir toutes vendues, cultivées et fermées [3].

Les plaintes des économistes finirent par produire quelque effet, malgré la résistance acharnée des *mesteños*, et la routine des paysans.

Charles III commença à restreindre les privilèges de la Mesta, défendit de payer sur les fonds municipaux les amendes imposées par les juges de Mesta [4], réglementa leur juridic-

1. Il s'agit de lieues d'Espagne de 5 kilomètres, ce qui donne 130 kilomètres sur 60.

2. Jovellanos, *Informe*, § 130. — Philippe V avait décidé en 1738 la mise en vente de toutes les terres vagues. La Députation du royaume lui fit entendre en 1746 que ces ventes étaient contraires aux conditions acceptées par lui lors de la concession des *millones*, et le roi rapporta l'excellente mesure qu'il avait prise huit ans plus tôt. — Cang. Arg., *Dic. de hac*, v° *Ventas*.

3. Jovellanos, *Informe*, § 38, 55 et 61.

4. *Nov. Rec.*, VII, XVI, 43. — 1763-1804.

tion [1], réduisit de quatre à deux le nombre des juges d'appel *(alcaldes entregadores)* [2]. En 1797, Charles IV supprima définitivement la juridiction de la Mesta, pour l'attribuer aux magistrats ordinaires : corrégidors et alcades-mayors, avec appel au président de la Mesta, et jugement en dernier ressort à la chambre des Quinze Cents du Conseil [3].

Les propriétaires de vignes et d'olivettes furent autorisés à se clore [4]. La mise en culture des terres vaines et vagues *(rompimiento de dehesas)* put être autorisée par la première chambre de gouvernement du Conseil [5]. Diverses lois ordonnèrent le lotissement des terres communales et le tirage au sort des lots entre les habitants, à raison de 8 fanégades de terre par joug de bœuf [6]. Mais les lois ne pouvaient, du jour au lendemain, changer les habitudes séculaires; les landes ne se convertirent que très lentement en cultures, et les despoblados ne se repeuplèrent point.

On essaya d'attirer des colons dans la Sierra-Nevada. Entre le bourg d'El-Viso dans la Manche et Baylen, à l'entrée de l'Andalousie, on ne rencontrait que deux méchantes auberges, aussi peu sûres que peu confortables. L'Allemand Thurriegel, ayant demandé au roi l'autorisation de faire passer en Amérique un certain nombre d'émigrants, le roi rejeta sa requête mais lui permit de fonder quelques colonies agricoles dans la région déserte de la Sierra-Morena et l'Allemand s'engagea à faire venir 6.000 colons de Flandres ou d'Allemagne.

Muzquiz et Campomanes élaborèrent la constitution, la

1. *Nov. Rec.*, VII, XXVII, 8. — 1780.
2. *Id.*, VII, XXVII, 9. — 1782.
3. *Id.*, VII, XXVII, 11. — 1795.
4. *Id.*, VII, XXVII, 7. — 1779. Une circulaire du 8 mai 1780 revint en partie sur cette concession.
5. Escolano, *Práctica del Consejo*, t. I. — *Archivo historico nacional. — Consejo, Matricula de pleytos.* Leg. 789, 794, 890, 895, etc.
6. *Nov. Rec.*, VII, XXV, 17. — 1770; 18 — 1771; 18 — 1793.

Carta puebla des nouveaux villages[1], « société idéale sans majorats, sans entraves d'aucune sorte, sans mainmorte, sans moines ni religieuses, sans docteurs, sans offices municipaux aliénables, sans mesta, avec des écoles primaires obligatoires, des maisons isolées dans les champs, des jardins fermés de murs[2].

La surintendance des nouvelles colonies fut donnée à un jeune magistrat péruvien établi en Espagne, Pablo Olavide, intelligent, entreprenant et actif qui se mit aussitôt à l'œuvre et fit construire les villages de La Carolina, Navas de Tolosa, Guarroman, Rumblar, Santa Elena, Miranda, Aldea Quemada, Arquillos et Venta de los Santos dans la Sierra Morena, ceux de Carlota, Luisiana, Fuente Palmera, San Sebastian en Andalousie.

Les colonies eurent un instant de grande prospérité. En 1775 elles renfermaient 8.179 personnes attachées à la culture et 2.241 artisans. En comptant 3.000 journaliers et serviteurs, les colonies représentaient une population de plus de 13.000 habitants[3].

Swinburne qui visita La Carolina à cette époque en fait un tableau enchanteur : « La ville entière est neuve; car à la place où elle est bâtie, on ne voyait pas, il y a huit ans, une seule chaumière. Les rues sont larges et tirées au cordeau. Les maisons sont bâties sur un plan uniforme et sans aucun ornement. L'église fait face à la principale route venant du midi. Il y a une tour à chaque angle pour marquer les bornes de la ville, qui doit former un quarré parfait. La place du marché, ainsi qu'une autre, est très spacieuse et très apparente. Tout ce plateau de la montagne est en potagers et planté en avenues d'ormes (de peupliers) qui sont destinés à

1. *Nov. Rec.*, VII, XXII, 3.
2. Joaquin Costa, *Colectivismo agrario en España*. Madrid, 1898, p. 118.
3. Danvila y Collado, *Reinado de Carlos III*, t. IV, p. 41.

former dans la suite des promenades publiques. Je n'ai jamais vu de spectacle plus agréable à l'œil, ni plus satisfaisant à l'esprit de quiconque s'intéresse au bonheur de l'humanité [1]. »

Mais cette création, si rationnelle, en principe, avait été mal étudiée dans le détail. On n'aurait dû faire venir dans la Sierra que des agriculteurs, on avait pris tout ce qui s'était présenté. Les baraquements construits à la hâte pour recevoir les colons n'avaient pas résisté aux vents et aux pluies. Le climat avait éprouvé les gens venus des Flandres, d'Alsace ou d'Allemagne. Ils avaient abusé des vins alcooliques du pays. Ils n'avaient pas su se défendre contre la fraîcheur des nuits, ni contre la fièvre. La moitié des premiers colons mourut, sans avoir pu rendre le moindre service. La plupart de ceux qui restèrent étaient des Catalans.

L'administration espagnole eut aussi plus d'un reproche à se faire. Elle laissa se former de puissants courants d'opposition, qu'Olavide combattit avec courage et habileté. Elle oublia d'assurer des débouchés aux produits des colonies naissantes. Il eût fallu au moins rendre le Guadalquivir navigable jusqu'à Andujar [2].

Des tracasseries sans nombre s'abattirent sur les malheureux colons. « Lorsque de pauvres Alsaciens ou Savoyards avaient eu le bonheur d'être placés sur un bon sol, qu'ils l'avaient bien travaillé et mis en valeur, ils en étaient souvent chassés par le gouverneur, qui installait sur leur lot des familles espagnoles et les envoyait défricher d'autres parties de la montagne [3]. »

Enfin le clergé témoigna contre l'œuvre d'Olavide une malveillance systématique et lui fit une guerre sans merci. Ola-

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 391.
2. Dalrymple, *Voyage en Espagne*, p. 33.
3. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 394.

vide fut traîné devant le Saint-Office, et condamné[1]. Les colonies périclitèrent; cependant les villages fondés en 1768 existent encore et le soleil d'Andalousie a rendu les descendants des colons allemands aussi bruns que les fils de la terre andalouse[2].

Une administration plus vigilante et plus ferme eût sauvé tout ensemble Olavide et les colonies.

L'autorité publique ne fut, pendant longtemps, qu'une duègne inintelligente et revêche, toujours prête à restreindre la liberté des particuliers, et prétendant savoir leur métier mieux qu'ils ne le savaient eux-mêmes. On pourrait former une riche et intéressante collection avec les ordonnances ridicules et les lois absurdes qui ont, pendant des siècles, entravé les progrès de l'agriculture espagnole.

Les paysans de San Mateo en Aragon avaient trouvé le moyen de cultiver le riz. En 1747, l'acuerdo de l'Audience royale de Saragosse leur défendit de continuer, sous prétexte que le riz d'Aragon était nuisible à la santé[3].

Le vin payait à Madrid 250 p. 100 et les vignobles des environs avaient été abandonnés[4].

A Tolède, l'archevêque n'avait pas le droit de vendre en ville le vin provenant des dîmes de toutes ses terres. On ne vendait à Tolède que du vin du district de Tolède ou du district de Villaminaya[5].

A Fontarabie, il était défendu de fabriquer du cidre avec des pommes de France[6].

---

1. Cf. sur tous ces points l'excellent résumé de M. Rousseau, *Règne de Charles III*, t. II, p. 45-54.
2. Lannau-Rolland, *Nouveau Guide général du voyageur en Espagne et en Portugal*, Paris, s. d., p. 317. — Eduardo Toda, *Guia de España y Portugal*. Barcelona, 1892, p. 230.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Arroz*.
4. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 44.
5. Id., *ibid.*, t. V, p. 186.
6. *Guipuz. instr.*, v° *Sidras*.

A Orduña, la municipalité ne laissait venir du dehors ni moût, ni raisins, et défendait de vendre un *quartillo* de vin avant que le prix du vin eût été fixé officiellement [1].

Le commerce des grains était abandonné à l'arbitraire le plus complet. En 1754, les grains circulent librement à l'intérieur du royaume. En 1764, le commerce intérieur est prohibé. En 1765, rétablissement de la liberté; l'exportation sera même permise quand le prix du blé ne dépassera pas 22 à 35 réaux la fanègue, suivant les provinces [2]. En 1769, l'exportation est interdite sous les peines les plus sévères. En 1783, la pragmatique de 1765 est remise en vigueur. En 1787, on défend l'exportation par mer [3]. En 1788, défense aux négociants de faire appel par affiches aux vendeurs de grains et de promettre d'acheter à un prix fixe [4]. En 1790, toute liberté est supprimée, même à l'intérieur du royaume [5], et telle était la gêne que l'échelle mobile *(tasa)* causait aux petits cultivateurs que Jovellanos se réjouit de voir les choses remises sur l'ancien pied [6].

Rien ne stimulait le paysan : aussi, tyrannisé, tondu d'aussi près que le paysan français [7], il pouvait moins encore que lui tirer parti de ses récoltes, et l'acquisition de la propriété lui était à peu près interdite.

Jovellanos cite encore le manque de communications comme un des grands obstacles que rencontrait en Espagne le développement de la richesse agricole. Il sera parlé des

1. *Ordenanzas de Orduña*, § 103 et 104.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Comercio libre de granos*.
3. *Nov. Rec.*, VII, XIX, 15.
4. *Nov. Rec.*, VII, XIX, 17.
5. *Id.*, ibid., 20.
6. Jovellanos, *Informe*, § 227.
7. En plus des contributions ordinaires, le paysan galicien était grevé de grosses rentes et d'impôts seigneuriaux. Le paysan catalan payait de nombreux droits seigneuriaux et supportait les frais de réparation des églises, les gros décimateurs ayant trouvé le moyen de s'en exonérer. — Campomanes, *Fomento*, p. 68 et 70.

routes avec plus de détail au chapitre du commerce. Contentons-nous de noter ici le tort extrême que l'absence de chemins carrossables causait au paysan. Les premières mesures générales pour la construction des routes ne datent que de 1761[1], et les premiers travaux sérieux de 1777. Avant cette époque, il n'y avait de routes en Espagne qu'entre Madrid et les résidences royales[2]. Il y a bien officiellement des routes royales *(caminos reales)*, mais on appelle de ce nom tout chemin parcouru par un courrier royal et le chemin n'est souvent qu'un sentier[3]. Il y a telle route où l'on ne passe que dans la belle saison[4]. On franchit les rivières à gué, faute de ponts. En 1706, lors de la première évacuation de Madrid, la reine, talonnée par l'ennemi, met dix-huit jours pour aller de Madrid à Burgos[5]. A chaque pas un péage ou une douane arrêtent les transactions[6]. Le port de Vigo, un des meilleurs d'Espagne, est sans communications avec l'intérieur du pays[7]. Les blés de la Beauce et de l'Orléanais arrivant par mer à Cadix, y coûtent moitié moins que les blés de Palencia, qui n'est cependant qu'à 40 lieues de Santander[8]. Le blé, qui vaut en moyenne 36 réaux la fanègue, coûte 20 à 24 réaux de plus pour frais de transport de Léon à Oviedo[9]. Le vin, qui vaut 20 réaux l'arrobe en Castille, en vaut 46 dans les Asturies; les vins catalans y coûtent

1. *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 7, note 3. — 10 juin 1761.
2. Florida-Blanca, *Compte rendu*, § 24.
3. Beausset, *Mémoires*, t. I, p. 360.
4. Sprünglin, *Souvenirs*, p. 20. — En 1775, sur la route d'Andalousie, les voitures s'arrêtent à El Viso, à l'entrée de la Sierra Morena. — Rousseau, *Règne de Charles III*, t. II, p. 44.
5. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t.I, p. 472. Lettre de la reine à Mme de Maintenon.
6. Twiss paie 3 shellings à l'entrée de la Nouvelle-Castille, au col de Guadarrama. — *Voyage en Espagne*, p. 119.
7. Jovellanos, *Informe*, § 407.
8. Id., *ibid.*, § 135, note 1.
9. Id., *ibid.*, § 380.

moins cher, quoiqu'ils aient fait par mer tout le tour de l'Espagne [1].

Le commerce agricole se fait presque tout entier dans les 164 grandes foires de l'Espagne [2], où toutes les marchandises étaient portées à dos de mulet.

Malgré son faible rendement, la terre était montée à un prix exagéré [3] par suite du grand nombre de biens frappés d'inaliénabilité.

D'après Canga Argüelles [4], les terres d'Église couvraient en Espagne 9.093.400 arpents, donnant, pour les 22 provinces de Castille seulement, un revenu de 300.514.362 réaux [5], plus du tiers de la richesse générale. Les propriétés laïques étaient aliénables, au moins en théorie, mais sur les 45.905.700 arpents que représentait la propriété laïque, la part de la noblessse montait à 28.306.700 arpents, et un grand nombre de terres nobles étaient constituées en majorats, incessibles et insaisissables, dont les possesseurs n'avaient pas même le droit de faire démolir une construction tombant en ruines [6]. En fait, la plupart des terres nobles ne se vendaient jamais. La propriété roturière, réduite à 17.599.000 arpents, comptait, elle aussi, des majorats; la vente d'un fonds de terre était donc un fait rare, et les acquéreurs se présen-

1. Id., *ibid.*, § 379.

2. *Guia de forasteros*, 1804.

3. Jovellanos, *Informe*, n° 154. — Il ne s'agit là que d'un excès tout relatif. Un document des archives des Ordres militaires nous donne le détail d'une fortune bourgeoise, composée de maisons, de 10 pièces de terre à blé, d'une contenance de 45 fanègues, d'olivettes contenant 441 pieds, d'une part de vigne contenant 639 ceps et de 21 morceaux de terre, d'une contenance de 54 œuvres, situés en différents terroirs. Le tout est estimé 92.636 réaux. — *Arch. hist. nac.* 926[c]. — *Rexistro de escrituras ante D. Vicente de Villa, señor escribano de la superintendencia de los tesoros de las Ordenes militares*, 1783-1804.

4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Tierras cultivadas.*

5. Cf. *Catastro* (Bibliothèque du ministère de Fomento à Madrid. 150 vol. in-f°.)

6. *Archiv. hist. nac.* — *Consejo*, 1416[e], 27 juillet 1712.

taient d'autant plus nombreux que l'épargne se portait naturellement vers la terre, puisque l'État n'avait presque aucun crédit, et que l'industrie ou le commerce ne passionnaient personne. Au prix où les compétiteurs la faisaient monter, la terre échappait presque toujours au paysan, et là était la cause principale du ralentissement de la vie agricole. S'il eût pu espérer acheter la terre, le paysan serait venu à bout de tous les autres obstacles; il aurait trouvé le moyen de se passer de bois, de se passer d'eau, de se passer de clôtures, de se passer de chemins, il eût contracté cette « aptitude à acquérir, à épargner, à répartir qui est le point le plus essentiel de l'évolution économique [1] ». Mais, certain de demeurer éternellement journalier, il se désintéressait du sol et ne travaillait que pour gagner sa frugale pitance de chaque jour. Dans les bons pays, c'était bientôt fait.

II. — Le régime des terres.

Le *censo* de 1797 permet de se faire une idée de la répartition de la propriété paysanne entre les 34 provinces de la péninsule. L'Espagne comptait en moyenne 1 paysan propriétaire pour 35 habitants. La province la mieux partagée était l'île d'Ibiza, avec 1 propriétaire sur 9 habitants, et la plus mal pourvue, l'île de Minorque, avec 1 propriétaire sur 290 habitants. Mais on se tromperait gravement si l'on voulait juger du degré de richesse moyenne d'une province d'après cette simple statistique. Certains chiffres sont de véritables trompe-l'œil. La Manche paraît tout d'abord assez bien partagée avec 1 propriétaire sur 54 habitants; mais les

1. Karl Lamprecht, *la Méthode historique en Allemagne* (Revue de synthèse historique, août 1900, p. 15).

biens seigneuriaux y occupent une superficie de 1.914.132 arpents, les biens d'Église y couvrent 853.276 arpents : il ne reste donc que 17.060 arpents pour les propriétaires roturiers [1].

D'une manière générale, les provinces du nord de l'Espagne sont les plus peuplées [2]; les provinces castillanes vont se dépeuplant du nord au sud jusqu'à la Manche [3]; les chiffres se relèvent pour les quatre provinces andalouses [4].

Au nord domine la petite propriété ou le régime du colonat héréditaire ; au centre, le régime du fermage arbitraire; au sud, l'exploitation mercenaire.

Chacun de ces systèmes rappelle un état social différent à l'origine et dont les conséquences se sont perpétuées à travers les âges.

Dans les pays du nord, qui n'ont jamais été soumis au joug musulman, ou qui y ont promptement échappé, les hommes libres ont été de bonne heure très nombreux, et le régime du clan a favorisé le morcellement du sol.

Dans le centre, patiemment conquis pied à pied, et ravagé pendant des siècles, s'est développée une féodalité puissante et s'est opérée une véritable œuvre de colonisation. Le plateau hispanique est devenu la terre des châteaux, la Castille, et les domaines aristocratiques s'y sont constitués, toujours plus vastes à mesure que les conquérants devenaient plus riches et se hiérarchisaient davantage. Il n'y a pas de seigneurs en Biscaye où tout le monde est hidalgo; à Tolède, les terres seigneuriales occupent 1.541.688 arpents, et les terres roturières 657.060. En Extrémadure, les domaines

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Tierras cultivadas*.

2. Galice : 34 habitants par kilomètre carré. Asturies, 47. Biscaye, 42. Guipuzcoa, 80. Navarre, 43. Catalogne, 34. Valence, 48. L'Aragon fait exception avec 21 habitants seulement.

3. Toro, 39. Valladolid, 27. Avila et Ségovie, 22. Tolède, 20. Extrémadure, 14. Manche, 13. Cuenca, 13.

4. Cordoue, 29. Jaén, 30. Séville, 39. Grenade, 34.

nobles couvrent 2.149.898 arpents, et les terres roturières 741.610 arpents[1]. Écrasés par la puissance seigneuriale, les hommes des campagnes ont été réduits à la condition de métayers ou d'ouvriers agricoles et ont dû subir l'arbitraire des intendants.

Dans le sud, gagné en deux grands coups, la noblesse castillane s'est taillé d'immenses domaines sur lesquels la population vaincue a trouvé le plus dur des servages. Après l'expulsion des Morisques, les seigneurs terriens n'ayant plus de colons, et n'osant faire venir ni noirs, ni Indiens, ont constitué des armées de travailleurs mercenaires, que leurs intendants lèvent au moment des grands travaux et renvoient dans leurs garnisons après la récolte.

Chacun de ces trois modes d'exploitation a ses inconvénients et ses avantages. Bien suivis, tous ont donné de bons résultats. La grande culture mercenaire fait la fortune d'une partie des États-Unis; le système du fermage a fait la prospérité de l'Angleterre. La petite propriété a été longtemps considérée en France comme le régime idéal.

En Espagne, les grands propriétaires n'avaient, pour la plupart, ni la connaissance, ni le goût des choses de l'agriculture; ils auraient cru déroger en s'occupant de pareilles questions et ne voyaient dans leurs terres que des sources de revenu. On en conclura donc justement que la grande propriété et l'exploitation industrielle de la terre ne pouvaient, en de pareilles mains, donner que de mauvais résultats, et que l'Espagne n'était prospère que là où le paysan vivait sur sa terre, soit comme plein propriétaire, soit comme censitaire, soit comme colon héréditaire, soit comme fermier à long terme. La nature du sol et de ses produits, le climat, les facilités de l'irrigation influaient naturellement sur le degré de richesse des différentes contrées.

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Tierras cultivadas.*

Bien arrosée et dotée d'une population assez dense, la Galice était cependant l'une des provinces les plus pauvres de l'Espagne, par suite de l'émiettement de la propriété, et du mode de tenure de la terre. D'après un très ancien droit, le propriétaire ou *forista* louait sa terre à un usager ou *forero*, moyennant une redevance ou *foro* parfois très lourde, et emportant dans certains cas avec les impôts jusqu'à 75 p. 100 du revenu de la terre. Le bail *(arriendo)* était conclu à l'origine « pour la vie de trois rois, ou de trois foristas, ou pour vingt-neuf ans au plus ». A l'expiration du bail, la terre avec toutes les améliorations réalisées par le forero revenait au propriétaire, qui était le maître de relouer la terre au fermier sortant ou à un autre, aux mêmes conditions ou à des conditions plus dures. Pour mettre fin aux querelles perpétuelles entre propriétaires et colons, une Pragmatique de Charles III, en date du 10 mai 1763, rendit les baux perpétuels. La loi eut d'abord les meilleurs résultats, mais les *foreros*, sûrs de ne pouvoir être dépouillés, sous-inféodèrent des lopins à des sous-fermiers et favorisèrent ainsi outre mesure l'émiettement de la propriété. Cette extrême division ne trouvait de remède que dans la société tacite appelée *Compañia gallega* qui se formait souvent entre frères pour l'exploitation en commun de l'héritage paternel [1].

Dans les Asturies, les fermages héréditaires et perpétuels étaient la règle au XVIII[e] siècle.

Le colonat héréditaire faisait la fortune du Guipuzcoa et de la Biscaye, où une race énergique et fière faisait produire au sol tout ce qu'il pouvait donner. Établi sur la terre de

1. Angel Marvaud, *la Question sociale en Espagne*. Paris, 1910, in-8, p. 158-160. Une institution analogue a existé en Auvergne jusqu'au siècle dernier. Vicomte de Montmorand, *Communautés rurales en Auvergne. Les Guittard-Pinons*, dans *Almanach de Brioude*, 1921, p. 69. — L'institution serbe des « Zadrougas » appartient au même type d'association.

temps immémorial, aussi noble, aussi féru de ses droits que son propriétaire, le paysan basque était pour la plupart des Espagnols un objet d'étonnement et d'envie. José Colon de Larreategui, corrégidor de Biscaye en 1786, constatait la prospérité agricole de la province et l'attribuait résolument à la petite culture. « J'en vois la raison, disait-il, dans ce fait que la population de toutes les communes ou *anteiglesias* est distribuée en maisons séparées les unes des autres, qui possèdent chacune devant sa porte un terrain proportionné à son importance pour le cultiver. Cette ancienne et méthodique division de la propriété est, à mon avis, le fruit du régime d'exemption et du système successoral [1], et ces deux causes la maintiennent. Toute la famille, sans distinction de sexe ni d'âge, s'emploie au travail, la propriété est toujours en vue, jamais le mauvais temps n'empêche le travail un jour entier [2]. »

Les Biscayens avaient le vif sentiment de leur indépendance, et l'exprimaient à l'occasion avec la plus noble fermeté. Un jour que le roi avait voulu toucher à leurs privilèges, ils lui adressèrent cette remontrance passionnée : « Il y a dans les vastes domaines d'Espagne un pauvre coin de terre, voilé par les nuages et battu par les flots. Il est constitué par d'étroites vallées et de hautes montagnes, hérissées de rochers et de précipices. On dirait que Dieu l'avait destiné seulement à produire des épines et à servir de repaire aux bêtes sauvages, car la nature se refusait même à produire dans ce pays les fruits qui poussent d'eux-mêmes dans les

1. C'est le système appelé *fuero de troncalidad*, qui ne permet pas de disposer d'un bien de famille au profit d'un étranger, mais se combine avec la liberté testamentaire; le père de plusieurs enfants peut léguer son bien à l'un d'eux, à condition de laisser aux autres quelque lopin de terre, peu ou beaucoup. — *Algun tanto de tierra, poco ó mucho. Fuero general de Vizcaya*, tit. XX, ley. 11. — Moret y Prendergast. *La familia foral*, p. 87.

2. Allende Salazar, *Biblioteca del Bascófilo*, p. 36.

régions les moins favorisées; mais, à une époque dont le souvenir se perd dans la nuit des temps, s'établit dans ce pays stérile une race, dont l'origine est un mystère impénétrable à la sagesse humaine, et cette race, qui aime Dieu, la liberté et le travail, a trouvé sur ce sol infécond le bonheur que d'autres n'ont pas rencontré dans les terres les plus fertiles et les plus bénies de Dieu[1]. »

Les Basques avaient raison de vanter leur amour du travail, car la nature de leur sol les condamnait à un rude et ingrat labeur. La terre argileuse, durcie par les chaleurs de l'été, ne pouvait se travailler à la charrue; on se servait pour l'ameublir d'une fourche de fer à deux doigts *(la laya)* que l'on enfonçait dans la terre avec le pied, et dont le manche servait de levier pour lever la motte de terre, qu'il fallait ensuite briser[2]. Les mauvais chemins n'étaient accessibles qu'aux petits chars à roues pleines et à essieux de bois, dont le paysan Basque aimait entendre la plainte monotone en conduisant ses bœufs[3]. L'humidité du climat ne permettait de récolter que du blé, du maïs, des fèves, des légumes, des châtaignes et des pommes. Malgré tout, l'habitant vivait à l'aise et content, et ce que son sol ne produisait pas, son industrie lui permettait de l'acheter au dehors. Un publiciste de la fin du XVIIIe siècle prétend que la valeur des produits consommés en Guipuzcoa était onze fois plus considérable que le produit des récoltes de la province[4]. C'est une exagération manifeste; mais il reste vrai que le Guipuzcoa achetait plus qu'il ne récoltait, preuve indéniable de sa richesse.

La Navarre constituait aussi un pays riche et prospère, grâce à des institutions tout à fait voisines de celles des Pays

1. Id., *op. cit.*, p. 37.
2. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 254.
3. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 372.
4. *Espiritu de los mejores diarios que se publican en Europa*. Madrid, 1787-1790, nº 185.

Basques. On y connaissait le *condominio* entre propriétaire et fermier; ce dernier payait un cens modéré en argent; le colonage partiaire *(aparceria)* y était aussi en usage. C'était un métayage, mais le propriétaire ne fournissait que le fonds tout nu [1]. Beaucoup de propriétaires cultivaient eux-mêmes leurs terres. La Navarre avait des bois dans la montagne, d'excellentes vignes dans la Nava de Pampelune, des blés dans la Ribera, et les steppes des Bardenas reales pour l'élevage du bétail [2].

L'Aragon comptait un laboureur-propriétaire sur 13 habitants; mais la situation générale du pays empêchait la bonne répartition de la propriété d'y faire sentir tous ses avantages. Les vallées de l'Èbre et du Jalon présentaient l'aspect le plus prospère; mais les deux tiers des terres du royaume restaient à l'abandon et n'avaient ni maisons ni habitants. Il y a, disait Arteta, de nombreux terrains en friches et sans culture. Les laines, les soies, les chanvres sortent de la province pour être travaillés au dehors, et, une fois mis en œuvre, rentrent pour vêtir ceux-là mêmes qui les ont vendus. Les rivières ne servent pas à la navigation, et très peu à l'irrigation. Les cultivateurs sont dans la misère [3]. » Miguel Generes nous donne à son tour les raisons de cette dépopulation et de cette pauvreté : « L'agriculture est en si mauvais état parce qu'il y a trop peu de terres cultivées, parce que les laboureurs et les journaliers vivent dans des bourgs et villages, abus aussi criant que si les gens de loi, les marchands et les militaires venaient vivre en montagne ou dans les champs; parce qu'on oblige beaucoup de terrains à produire ce à quoi

1. Angel Marvaud, *la Question sociale en Espagne*, p. 177.

2. Cf. Antonio Ramirez Arcas, *Itinerario descriptivo geográfico estadistico y mapa de Navarra*. Pamplona, in-4°, 1848.

3. Antonio Arteta, racionario penitenciario de la Iglesia de N. S. del Pilar. — *Discurso instructivo sobre las ventajas que puede conseguir la industria de Aragon, con la nueva ampliacion de puertos concedida por S. M. para el comercio de America*. Madrid, 1783.

la nature ne les a pas destinés; parce qu'il n'y a pas en Espagne de ces livres agricoles qui produisent tant de bons effets, dans les autres pays, et que l'on croit généralement qu'un laboureur en sait toujours assez [1]. »

On est étonné de ne trouver en Catalogne qu'un laboureur-propriétaire pour 40 habitants; mais il faut ajouter que si le Catalan est rarement propriétaire, l'institution des *censos* donne à presque tous les Catalans une *quasi-propriété*, presque aussi avantageuse que la pleine propriété telle que nous l'entendons. Le paysan catalan vit sur la terre d'autrui; mais, moyennant le paiement d'un cens modéré, il peut planter et bâtir, hypothéquer, vendre même, absolument comme s'il était propriétaire. Un mode de tenure particulier à la Catalogne était une sorte d'emphytéose, appelée contrat *a rebassa morta*, par lequel le rebassaire s'engageait à planter sa terre en vignes et à payer chaque année au propriétaire une redevance en argent ou en produits du sol. Ce contrat expirait en général au bout de cinquante, ou même avant, en cas de disparition du tiers de la plantation [2]. Grâce à ces institutions, qui assuraient aux paysans presque tous les avantages de la propriété, la province présentait tous les signes de l'aisance et même de la richesse.

En Valence, le régime des censos se combinait avec la petite propriété. La douceur du climat, l'abondance des eaux [3], la fertilité du sol faisaient de la *huerta* la région la plus fertile de l'Espagne. Elle était divisée en milliers de petits lots de moins de 2 arpents en général. Les lots de 10 arpents étaient considérés comme d'importants domaines.

1. *Reflexiones políticas y económicas sobre la poblacin, agricultura, artes fábricas, y comercio del reyno de Aragon*. Madrid, 1793.

2. Angel Marvaud, *la Question sociale en Espagne*, p. 172.

3. Cf. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne dans les années* 1816-1819. Paris, 1823, 2 vol. in-8. — E. Rochetin, *l'Avenir économique de l'Espagne*. Paris, 1899, in-8. — Jean Brunhes, *l'Irrigation dans la péninsule ibérique et l'Afrique du Nord*. Paris, 1902, in-8.

La terre portait plusieurs récoltes par an, sans paraître jamais s'appauvrir. Les cabanes en pisé, blanchies à la chaux et couvertes en paille, étaient divisées en plusieurs chambres aux murs bien blanchis; les buffets étaient garnis des belles majoliques de Manises; la *barraca* valencienne sentait l'aisance et la gaîté[1].

Mais la Huerta n'était pas tout le territoire Valencien. Dans l'intérieur du pays, en se rapprochant des pays castillans, les baux à court terme faisaient la règle. Certains n'étaient consentis que pour un an. Le colon était dans la main du propriétaire[2].

Les pays castillans offraient avec les Pays Basques, la Navarre et les pays de l'ancienne couronne d'Aragon, le plus frappant et le plus pénible contraste. L'aspect désolé des immenses steppes castillans, la misère sordide des villages, l'air morne des habitants avaient fini par attirer l'attention des économistes et ils s'étaient ingéniés à découvrir les causes de cet extraordinaire épuisement, qui semblait atteindre jusqu'à l'intelligence même des habitants.

Une des causes les plus puissantes de cette misère paraît avoir été la dépopulation, et elle s'explique en partie par la législation castillane en matière de mariage et de succession. Les mariages étaient rares en Castille; beaucoup de jeunes gens entraient en religion, beaucoup ne se mariaient pas, ou se mariaient tard[3]. Le régime dotal était la loi de la Castille : l'homme recevait en dot les robes, le trousseau et les effets de sa femme. Par vanité, on estimait 8 ce qui valait 2; l'estimation valait vente, et, en cas de mort de la femme, ses

1. Jaubert de Passa, *op. cit.*, t. II, p. 238. « La province de Valence est celle où l'industrie humaine a réalisé, par un effort persévérant, la victoire la plus considérable, et où, proportionnellement à la superficie aride totale, on a mis la plus grande surface en culture. » J. Brunhes, *op. cit.*, p. 60.

2. A. Marvaud, *op. cit.*, p. 176.

3. Ward, *Proyecto económico*, p. 59.

héritiers exigeaient du mari la restitution de la valeur donnée aux hardes de la femme à l'époque du mariage. Les procès qui s'ensuivaient achevaient de ruiner le paysan [1]. S'il était parvenu à amasser quelque peu de bien, la loi l'obligeait à le partager entre tous ses enfants, et cette loi, absurde à force de vouloir être juste, était pour la Castille une cause de dépopulation, comme elle l'est aujourd'hui pour la France [2].

A la dépopulation s'ajoutait la mauvaise répartition des terres, le développement exagéré de la propriété ecclésiastique, des majorats et des communaux [3], la funeste tendance à multiplier les établissements ruineux et inutiles [4], la difficulté des communications, l'esprit processif du paysan, l'éloignement des juges [5], et par-dessus tout, la mauvaise assiette de l'impôt et les brutalités de la perception. Les grains, principale richesse du pays, ne pouvaient circuler librement; les greniers publics mal administrés en laissaient perdre une partie; les douanes, les octrois, les exigences des prud'hommes, du *corredor*, du *fielmedidor* faisaient perdre au paysan qui allait porter ses denrées à la ville le plus clair de son bien [6]. Enfin l'odieux système des rentes provinciales entraînait après lui tant d'abus, de gênes, de tracasseries et de vexations que les particuliers avisés avaient fini par composer avec les fermiers de l'impôt; ceux qui ne s'abonnaient pas étaient exposés à des visites domiciliaires, à toute heure du jour ou de la nuit, et aucune avanie ne leur était épargnée [7]. « Je repasse avec épouvante, dit Cabarrus, cette masse

1. Argenti Leys, *Discursos políticos y económicos*, p. 68.
2. Roma y Rosell, *Las señales de la felicidad de España*, p. 33.
3. Argenti Leys, *Discursos*, p. 2.
4. Cabarrus, *Cartas sobre los obstáculos*, p. 150.
5. Roma y Rosell, *Señales de la felicidad*, p. 104.
6. Forbonnais, *Considérations sur les finances d'Espagne*, p. 91 et 127. — Cabarrus, *op. cit.*, p. 150.
7. *Instructions de D. Martin de Loynaz* (1747), citées par Forbonnais, *Considérations*, p. 104.

immense et incohérente de théocratie, de républicanisme, de despotisme militaire, d'anarchie féodale, d'erreurs anciennes et de modernes extravagances, cette masse de 36.000 lois avec leurs formidables commentaires, et je préfère à la subsistance d'une si monstrueuse tyrannie, la liberté, les risques et les lois de la nature[1]! »

Il ne fallait pas aller loin en Castille pour y trouver la justification de ces plaintes. A côté de la Biscaye, la province des Asturies avait encore retenu quelque chose de la liberté primitive. Tous les trois ans s'assemblait sa junte générale[2], et le fermier asturien tendait à acquérir la même stabilité, la même indépendance que son voisin, le paysan de Biscaye. Il avait demandé et obtenu du Conseil de Castille « que si la terre était bien cultivée et le fermage *à peu près* à jour, le fermier ne pût être dépouillé ni de la terre, ni des prés, ni des autres parties du domaine. Si le propriétaire voulait augmenter le loyer, la question devait être soumise à deux arbitres nommés par le propriétaire et le fermier; en cas de partage des voix, un membre de la municipalité était adjoint aux arbitres. Il était tenu compte au fermier des améliorations réalisées sur la terre par lui et ses ascendants. Si, à l'expiration du bail, le propriétaire voulait reprendre son bien, le fermier devait s'effacer devant lui, mais seulement dans le cas où le propriétaire viendrait s'établir et résider dans la paroisse. Si le propriétaire quittait le pays, l'ancien fermier devait être réintégré sur la terre[3] ».

Ce n'était pas absolument le système catalan de la propriété à cens, mais cela y ressemblait, et quoique toutes les grandes propriétés de la province fussent réunies entre les mains de 80 personnes, et que le clergé y possédât des do-

1. Cabarrus, *Cartas sobre los obstáculos*, p. 91.
2. Toreno, *Historia del levantamiento*, t. I, p. 99.
3. Aramburu y Zuloaga, *Monografia de Asturias*, p. 400.

maines considérables[1], le paysan asturien était relativement libre et aisé[2]. Cependant il n'usait ni de viande, ni de vin et ne se nourrissait que d'un grossier pain de maïs; les villages étaient sales et misérables; les propriétaires, besoigneux ou négligents, laissaient tomber en ruines les bâtiments d'exploitation; le paysan n'avait ni l'intelligence, ni le moyen de perfectionner sa culture[3], et travaillait lui-même à sa ruine en obtenant de son propriétaire le partage de sa petite ferme en deux, trois, quatre et même cinq lots pour établir chacun de ses enfants[4].

La province de Valladolid était loin de compter parmi les moins fertiles d'Espagne; la misère de ses habitants effrayait les Espagnols eux-mêmes. Trueba parle avec horreur des caves humides où vivent les habitants de Dueñas[5]. Larruga, qui parcourut le pays en 1773, le trouve misérablement arriéré. On ne songe point à tirer parti des eaux du Pisuerga, ni de l'Esgueva; quelques couvents et majorats ont des droits de prise d'eau sur le Duero : ils arrêtent la navigation; personne ne proteste. Il n'y a dans la campagne « ni arbres, ni lin, ni chanvre ». Le blé ne suffit pas à nourrir la population, qui n'a d'autres ressources que la vente de ses vins. Le commerce du vin monte à 800.000 réaux par an, et il s'est trouvé un homme pour chercher à l'empêcher. En 1772 Gabriel de Achutegui a voulu défendre l'exportation; il y serait parvenu, s'il n'avait trouvé devant lui le juge conservateur de la corporation des propriétaires de vignobles, qui

1. Los mayorazgos y los monasterios é iglesias son casi los únicos propietarios de Asturias. — Jovellanos, *Carta VI à D. Antonio Ponz. — Obras,* t. II, p. 290. — De Laborde, *Itinéraire,* t. II, p. 182.

2. De 1713 à 1797 la population passa de 152.215 individus à 364.238. Aramburu y Zuloaga, *Monog. de Asturias,* p. 454.

3. Townsend, *Voyage en Espagne,* t. I, *Asturies.*

4. Jovellanos, *loc. cit.*

5. Allende Salazar, *Bib. del bascófilo,* p. 36.

a porté l'affaire devant la chancellerie et a gagné le procès[1].

En 1781 le rapport de Joaquin Colon de Larreategui à Charles III n'est pas plus flatteur. Le pays est peu riche et souffre d'un climat sec et extrême. Parmi les membres de la corporation des laboureurs, on ne compte pas un seul propriétaire, tous sont fermiers et gagnent à peine le nécessaire pour payer les frais de culture, les dîmes et les fermages. Le paysan n'a pas d'initiative, et vit oisif la plupart du temps; il ne dispose que de mauvais instruments et ne donne à la terre qu'un labour superficiel. Le sol manque de fumure et on le fait travailler sans cesse. Il y a des terrains secs et sablonneux et, à côté, des terres argileuses; en les mélangeant on engraisserait le sol pour quinze ou vingt ans, on le débarrasserait des mauvaises herbes, on obtiendrait des récoltes magnifiques; mais le paysan refuse de croire ce que les gens d'expérience veulent lui enseigner et pousse l'esprit de routine jusqu'à prétendre que l'eau de l'Esgueva brûle les plantes. Comme le blé était tombé à un prix dérisoire, beaucoup de propriétaires ont planté des vignes : le vin est détestable, mais s'améliore beaucoup par le transport. Depuis quelques années, la liberté du commerce des grains a rendu courage aux agriculteurs, qui se sont remis à labourer; mais comme tout le plat pays est en vignobles, ils ont dû aller au loin sur les collines promener la charrue là où elle n'avait jamais été; les résultats n'ont pas été toujours encourageants[2]. Ce très intéressant document donne une idée exacte de l'état économique de la province de Valladolid; mais il montre en même temps combien les hommes les plus instruits de ce temps avaient peine à s'accoutumer au régime de la liberté. Larreategui critique la routine du paysan, et pour développer la culture du blé, il ne trouve rien de mieux à proposer

1. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 161.
2. Sangrador, *Hist. de Valladolid*, t. I, p. 637.

que d'arracher les vignes. — La fierté des vignerons groupés en corporation *(gremio de cosecheros)* est peut-être la cause principale de la mauvaise humeur du corrégidor.

La province d'Avila est dans une bien plus triste situation. Les terres cultivables couvrent 976.980 fanégades, sur lesquelles 385.208 seulement sont en culture et l'on n'ensemence chaque année que 171.034 fanégades; le demeurant reste en jachères pendant un, deux et trois ans. Les terres de majorat comprenant 157.092 fanégades, les terres d'Église 239.591, il reste 8.160 fanégades cultivées par les cultivateurs résidant sur la terre [1].

La Manche est dépeinte par Cabarrus et par Ponz comme la plus infortunée des provinces d'Espagne. « Les Manchegos, dit Ponz, n'ont que l'orge et le froment; quand ces récoltes manquent, tout est perdu pour eux... Il y a dans le pays quelques riches propriétaires; le reste se compose de misérables journaliers, sans autre ressource pour entretenir leurs familles que la faible rémunération de leur travail [2]. » — « La malheureuse Manche, dit Cabarrus, est cruellement angoissée par tous les genres d'oppression; elle est dévastée comme à plaisir par les commandeurs, par les grands propriétaires, par la chancellerie, par le clergé, et par les impôts. » Il critique l'absentéisme; il peint sous le jour le plus triste l'aspect de la campagne, désolée dès le mois de mai par le vent du nord *(el cierzo)*. En 1786 il y a eu famine et épidémie; au moment de la récolte, on a vu les pauvres *Manchegos* venir errer par bandes de mendiants jusqu'aux portes de Madrid [3].

L'Andalousie est réputée l'Éden de l'Espagne. En réalité, elle n'est riche que par comparaison. Si la plaine *(campiña)* rapporte suffisamment dans les bonnes années, le plateau

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Avila*.
2. Ponz, *Viaje de España*, t. I, p. 332.
3. Cabarrus, *Cartas sobre los obstáculos*, p. 109 et 113.

(sierra) produit beaucoup moins, et dans les années sèches ne donne à peu près rien. La production de l'olivier est très capricieuse. La disette sévit fréquemment sur des cantons entiers.

Le régime agraire de l'Andalousie était — et est encore — celui de la grande propriété. Les petits domaines exploités par leurs propriétaires sont excessivement rares. L'immense majorité des paysans appartient à la classe des journaliers *(braceros)*; ils vivent sous la coupe des intendants ou fermiers généraux *(labradores)* des grands propriétaires [1].

Tous les témoignages s'accordent à représenter comme des plus tristes la condition de l'ouvrier agricole andalou. « En Andalousie, les habitants ne sont presque tous que de simples journaliers qui n'ont que des occupations précaires et temporaires, et gémissent le reste de l'année dans la misère, plongés dans l'inaction, faute d'un travail rémunérateur... Leurs femmes et leurs enfants manquent d'occupation, et tous, entassés dans des cités ou de gros bourgs, vivent aux dépens de la charité... dans une déplorable disette, qui ne répond pas à la fertilité du sol et qui ne dépend certainement pas de la paresse des gens, mais bien de la constitution politique [2]. » Le journalier gagne en moyenne 5 réaux par jour; sa nourriture et celle de sa famille en emportent 3 : on voit ce qui lui reste pour ses autres dépenses [3].

Un écrivain tout récent, l'Anglais Malhall, dans son livre intitulé *Progress of the World*, déclare qu'il n'est pas de situation pire au monde que celle du travailleur des champs en Andalousie et en Estrémadure. Guy Bowman est du même avis [4].

1. Angel Marvaud, *la Question sociale en Espagne*, p. 140.
2. Campomanes, *Fomento*, p. 73.
3. Id., *Cartas político-económicas*. Carta III.
4. Guy Bowman, *Labour in Spain*, dans *Albany Review*, juin 1907, cité par Angel Marvaud, *op. cit.*, p. 139.

Tous les témoignages s'accordent pour signaler la grossièreté des instruments de labour et des méthodes de culture. On brûle les plantes parasites sur la terre, et c'est souvent le seul engrais qu'elle reçoit. La charrue n'est presque partout qu'un grand couteau, emmanché d'un bâton [1]. Dans les terres andalouses les plus fertiles, on emploie le système d'assolement dit *de tres hojas*. On ne cultive qu'une pièce de terre sur trois; on laisse les deux autres en jachère [2]. On ne connaît pas les herses en Castille [3] ; en Catalogne, on ne connaît pas le rouleau [4], parce que le bois est trop cher. A Piedrahita, la baratte est inconnue; on fait le beurre en versant la crème dans un sac de cuir que les femmes agitent jusqu'à ce que le beurre soit séparé du petit-lait [5].

Sous l'impulsion des idées progressistes, quelques efforts sont tentés pour secouer l'apathie du paysan et lui enseigner de nouvelles méthodes. Les princes frères de Charles III se plaisent à embellir leurs résidences, s'occupent d'agriculture, bêchent leur jardin de leurs propres mains [6]. Charles III établit une ferme modèle à Aranjuez. On y cultive les céréales, la vigne et l'olivier, le lin et le chanvre. Il y a des jardins légumiers, des vergers, des prairies; on y élève des abeilles et des vers à soie, on a des troupeaux de moutons, on y fait le vin et l'huile d'après les méthodes perfectionnées, on a des tonneaux qui contiennent plusieurs arrobes, et les paysans des environs essaient bientôt d'imiter ce qu'ils voient faire chez le roi [7]. Le voyageur anglais Townsend parle avec éloge du beau domaine de Félix Solesco en Andalousie. Dans deux lieues carrées de terrain, Solesco a planté 200.000 ceps de vigne,

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 100.
2. Angel Marvaud, *la Question sociale en Espagne*, p. 140.
3. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 230.
4. Id., *ibid.*, t. I, p. 92.
5. Id., *ibid.*, t. I, p. 326.
6. *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 22.
7. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 102.

12.000 mûriers, 5.000 oliviers, 580 figuiers, 300 grenadiers, 700 citronniers, 700 orangers et des cannes à sucre; il a monté une papeterie et une tannerie. Il possède 56 bœufs, 1.200 moutons, 400 chèvres, 158 porcs. Il emploie 800 ouvriers, conduits par 12 contremaîtres. Mais l'Anglais remarque que la maison est peu confortable, que le toit à porcs est placé devant la façade principale, et que, chaque nuit, un garde à cheval doit faire des rondes dans la propriété pour donner la chasse aux maraudeurs, très abondants dans le pays [1].

En 1807, la Société économique de Valladolid obtient du roi l'ancien parc royal, la *Huerta del rey*, pour y établir une école pratique d'agriculture [2].

Pour faciliter la diffusion des méthodes rationnelles, le Prince de la Paix fait traduire l'*Essai sur la législation et le commerce des grains* de Necker, le *Dictionnaire d'agriculture* de Rozier, les *Éléments naturels et chimiques d'agriculture* du comte de Gillemberg. Il crée un *Journal hebdomadaire d'agriculture* où les propriétaires et les laboureurs trouvent une mine de renseignements précieux sur la nature des terres, les règles scientifiques de la culture, l'emploi des engrais, l'usage des instruments aratoires. Les curés sont invités à s'abonner au journal et à le recommander à leurs paroissiens. On permet l'achat à la série et au numéro [3].

Les agronomes espagnols publient quelques bons travaux. Dès 1718, Francisco Luis Laporta écrit une *Histoire de l'agriculture espagnole*. Antonio Elgueta y Vigil donne les principes de la sériciculture rationnelle [4]; Canals y Marti rassemble tous les documents relatifs à la culture de la garance [5]; Mi-

1. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 37.
2. Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. II, p. 477.
3. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 285.
4. *Cartilla de agricultura de moreras y arte para la cria de la seda.*
5. *Coleccion de lo perteneciente al ramo de la rubia o granza en España*, 1779.

guel de Maurueza Barredo y Mendez recommande le labourage au bœuf et l'emploi des chevaux pour les transports [1]; José Manuel Fernandez Vallejo préconise un nouveau mode de travail à la charrue commune pour les labours profonds [2]. Tomas de Anzano cherche à poser les bases d'une bonne législation sur les grains [3]. Josef Navarro Mas y Marquet fomente la culture de la vigne en Catalogne [4]. Francisco Vidal y Cabases étudie les avantages de l'irrigation [5]. De bons ouvrages généraux sur l'agronomie attaquent la routine sur tous les points [6]. Antonio de S. Martin y Burgoa publie sous le titre de *El labrador vascongado* (Madrid, 1791) un véritable manuel pratique d'économie rurale, où il recommande le reboisement des montagnes, la plantation des arbres fruitiers, la création des prairies artificielles, la fumure des terres, les labours profonds. Il voudrait voir les campagnes couvertes d'arbres et de maisons isolées; il voudrait que chaque curé fût, en matière agricole, le conseiller compétent et écouté de ses paroissiens.

Tous ces travaux sont dépassés par la magistrale *Infor-*

---

1. *Abundancias de comestibles que á moderados precios tendra España con la extincion de mulas y restablecimiento del ganado boyal y caballar en la labranza y conduccion de frutos*, 1790.

2. *Nuevo uso del arado comun para labores profundos*, 1806.

3. Cf. Herranz y Lain, *Estudio sobre los economistas aragoneses*, p. 50.

4. *Memoria sobre la bonificacion de los vinos, sobre la teoria y practica del arte de hacer el vino*, 1784. — *Memoria sobre la viña, su plantacion, reparacion, conservacion, enfermedades, accidentes, cultivo y vendimia en el principado de Cataluña*, 1797.

5. *Conversaciones instructivas en que se trata de fomentar la agricultura por medio del riego de las tierras* (1778).

6. Jose Antonio Valcarcel, *Agricultura general y gobierno de la casa de Campo*, 1765-95. 10 vol. — Vicente Calvo y Julian., *Memoria acerca de los medios de fomentar solidamente la agricultura, sin detrimento de la cria de ganados* (dans les *Mem. de la sociedad economica de Madrid*, t. I). — Tomás de Robles, *Ensayo de la sociedad vascongada de los amigos del país*.

mation sur la loi agraire de Jovellanos, où les causes de la décadence de l'agriculture sont signalées et décrites avec une implacable clarté, où les remèdes sont indiqués avec science et autorité.

Tout ce mouvement d'idées finit par amener quelque progrès. Comme on pensait que le paysan eût mieux cultivé s'il eût été propriétaire, on tenta d'améliorer le régime du fermage; on demanda au Conseil de Castille de fixer le prix des terres [1], de proroger les baux [2], de forcer les propriétaires à recevoir les paiements en nature [3]. Jovellanos estimait que c'était aller trop loin; mais il critiquait le lotissement des terres, tantôt groupées en domaines immenses, tantôt fragmentées en minuscules parcelles; il condamnait les privilèges abusifs, l'interdiction faite au fermier de sous-louer la terre [4]; il eût voulu que le bail consenti par le possesseur d'un majorat ne fût pas résilié de plein droit par sa mort [5].

La loi finit par assurer aux fermiers de sérieuses garanties contre le caprice des propriétaires. La provision royale du 20 décembre 1768 défendit de les dépouiller sans justes motifs de la terre qu'ils tenaient à bail. Les résolutions royales du 6 décembre 1785 et du 8 septembre 1794 décidèrent que le propriétaire ne pourrait évincer le fermier qu'à la condition de résider dans la paroisse, de garnir la terre d'un mobilier suffisant pour l'exploiter, et de la cultiver lui-même [6].

1. Jovellanos, *Informe*, § 117.
2. Id., *ibid.*, § 121.
3. Id., *ibid.*, § 123.
4. Id., *ibid.*, § 124.
5. Jovellanos, *Informe*, § 217.
6. Dieste y Jimenez, *Diccionario del derecho civil Aragonés*, vº *Arrendamiento de precios rústicos*.

Il ne faudrait pas croire que la loi ait suffi à garantir le fermier contre l'arbitraire du propriétaire. Des faits récents montrent qu'aujourd'hui encore le paysan est sous la férule du maître, qui l'oblige à acheter ses engrais ou son charbon dans telles maisons qu'il lui dé-

On commença à comprendre l'utilité du crédit agricole, et l'on établit sous le nom de monts-de-piété des banques de secours à l'agriculture et à l'industrie[1].

Mais si le progrès matériel commençait à poindre, le progrès social devait demander plusieurs révolutions avant d'être ébauché.

III. — Les produits.

Si médiocrement cultivées qu'elles fussent, les terres d'Espagne n'en représentaient pas moins une énorme richesse, et l'industrie agricole était la première de la péninsule.

La culture la plus répandue était celle des céréales, qui poussent à peu près dans tous les sols, et ne redoutent ni les froids de l'hiver, ni les sécheresses de l'été.

Le froment donnait en 1797 un produit de 32.441.719 fanègues[2]. L'unité de mesure était la *fanégade* (64 ares 34 centiares), qui pour 1 fanègue de semence (55 litres) en rendait 5 à la récolte[3]. Le prix moyen de la fanègue de blé était de 36 réaux, le rendement brut de la fanégade montait donc à 180 réaux; mais, déduction faite des 36 réaux de la semence et de 108 réaux 1/2 représentant les frais de culture, la fanégade ne donnait qu'un bénéfice de 35 réaux 1/2.

L'orge donnait 15.946.646 fanègues.

Le seigle 11.111.816.

signe et va jusqu'à prétendre l'obliger à le consulter pour marier sa fille. Angel Marvaud, *la Question sociale en Espagne*, p. 176 et 182.

1. *Montepio de cosecheros de Malaga. Montepio de labradores de Zaragoza.*

2. 17.842.945 hectolitres. — La France de 1789 récoltait 23 millions d'hectolitres. Boiteau, *État de la France en* 1789, p. 483.

3. C'est le rendement moyen du seigle sur les hauts plateaux de l'Auvergne. En Limagne, le rendement est de 25 hectolitres à l'hectare.

Le maïs 4.319.774.

L'avoine 3.025.627.

Le mil, le blé blanc *(escanda)* et le riz représentaient un total de 1.288.597 fanègues[1].

Le rendement total des céréales montait à 68.641.772 fanègues, donnant à chaque habitant[2] une moyenne de 6 fanègues 2/3 ou 366 litres de grains, proportion considérable, qui n'était pas atteinte en France à la même époque[3].

Les légumes féculents entraient aussi pour une grande part dans l'alimentation populaire. En 1797 les pois *(alubias)* donnaient 205.929 fanègues, les haricots *(judias)* 360.000 fanègues, les fèves *(habas)* 732.987 fanègues. Les pois chiches *(garbanzos)* étaient tellement estimés, qu'ils étaient souvent mangés en vert par les passants[4]. La *chufa*, ou souchet comestible, porte de petits tubercules dont la farine blanche servait à faire des boissons rafraîchissantes. On la cultivait en Valence, à Almacera et à Alboroya[5].

La culture maraîchère se développait autour des grandes

1. Le riz n'était cultivé qu'en Valence. Sa culture demandait de grands travaux et de coûteux aménagements du sol (Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 142). Elle passait pour malsaine, car le riz pousse sous l'eau, et les pays de rizières sont des pays fiévreux (Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 276). La récolte de la seule lagune d'Albufera dépassait 420.000 fanègues. Canga Arg., *Dic. de hac.*, v° *Albufera*.

2. Le Censo de 1797 compte 10.541.000 habitants.

3. 420 *livres* de grain par tête. — Boiteau, *État de la France en* 1789, p. 481.

4. « Les garbanzos, dit Herrera, doivent se semer loin de tout chemin et des lieux passagers, entre les sillons du blé ou dans des lieux fermés, parce que quand ils sont tendres, personne ne passe, pas même un moine un jour de jeûne, sans en enlever une poignée. Les bergers et autres gens de cette sorte leur font grande guerre, et si les femmes tombent sur eux! il n'y a pas de grêle qui leur fasse autant de mal. Voilà pourquoi il convient de les semer en des lieux bien fermés, et si bien cachés qu'on apprenne qu'ils sont récoltés avant de savoir qu'ils sont semés. » — Jovellanos, *Informe*, p. 25, note 1.

5. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 283.

villes. On calculait que, de 1770 à 1780, le produit des jardins de Séville avait doublé [1].

Le total de la production des légumes, évalué en arrobes dans certaines provinces, en fanègues dans certaines autres, montait en 1799 à 16.294.779 fanègues, et 4.932.634 arrobes. L'exportation en Amérique ne dépassait pas 4.451 arrobes [2].

Les fruits d'Espagne n'avaient ni la variété, ni la finesse de ceux de France; cependant les raisins, les figues, les citrons, les oranges, les avelines et les amandes jouissaient d'une grande réputation [3]. La sécession du Portugal avait déterminé les gens d'Andalousie, de Murcie et de Valence à planter beaucoup d'orangers et de citronniers. Par contre, la Galice avait remplacé les siens par des pommiers [4]. Les Pays Basques et la Navarre tendaient aussi à développer leurs *pumaradas* [5].

L'apiculture était très répandue en Espagne. Twiss cite un curé de campagne qui possédait 5.000 ruches [6]. Laborde nous dit qu'en 1773 les seules montagnes de Cuenca fournissaient 3.334 arrobes de miel [7].

La boisson nationale était l'eau; mais le nord-ouest fabriquait du cidre, et presque toutes les provinces d'Espagne donnaient du vin, que la misère générale empêchait seule de devenir la boisson ordinaire du pays [8].

Le cidre *(sidra)* était fabriqué dans la Galice, les Asturies, les Pays Basques et la Navarre. Les Asturies en exportaient

1. Jovellanos, *Informe*, § 121.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Legumbres*.
3. Id., *ibid.*, v° *Frutas de España extraidas*.
4. Jovellanos, *Informe*, § 115.
5. *Cortes de Navarra*. Quadernos y Leyes, 1795.
6. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 100.
7. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. III, p. 311.
8. Le prix moyen du vin en Castille était de 20 réaux l'arrobe (16 litres 1 dixième) ou 1 réal 6 maravédis par litre (environ 30 centimes). Le prix moyen du vin en France était de 15 centimes le litre. Jovellanos, *Informe*, § 379. Boiteau, *État de la France*, p. 488.

chaque année 28.000 arrobes [1]. Les autorités locales veillaient avec soin à la pureté du cidre : les propriétaires seuls avaient le droit d'en vendre, et ne pouvaient vendre que le cidre de leur récolte ; l'importation des cidres de France était défendue, aussi longtemps que les cidres du pays n'étaient point vendus [2]. Le mouillage n'était toléré que dans les mauvaises années [3]. Cependant les Anglais trouvaient le cidre basque inférieur au cidre anglais, et attribuaient avec raison cette infériorité à la mauvaise fabrication. Les Anglais n'employaient que des pommes parfaitement mûres, enlevaient les fruits gâtés, soutiraient leur cidre plusieurs fois [4] ; les Basques faisaient le leur à la normande, sans prendre la moindre précaution ; leur cidre était souvent trouble et de mauvais goût.

Le Guipuzcoa et la Biscaye récoltaient une boisson intermédiaire entre le vin et le cidre ; c'était un vin grossier, appelé *chacoli*, fait avec des raisins blancs et noirs, verts ou mûrs, sains ou gâtés. Il était rude et âpre, sans corps et sans arome ; cependant les Basques s'en régalaient et en défendaient l'exportation. Le prix en était fixé par ordonnance de police. Mieux fabriqué, il eût valu les petits vins blancs de France [5].

La même négligence empêchait les vins d'Espagne de trouver à l'étranger un débit assuré. Les raisins cueillis sans soin étaient entassés dans la cuve, où on les laissait beaucoup trop longtemps ; la fermentation se faisait dans de mauvaises conditions, ou tumultueuse, ou retardée par l'addition de nouvelle vendange. Le vin, noir et épais, était mis dans des outres, faute de bois pour faire des tonneaux et de bonnes

1. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 183.
2. *Guipuzcoano instruido*, v° *Sidras*.
3. Gorosabel, *Bosquejo de las antig. de Tolosa*, p. 64.
4. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 394.
5. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 257.

routes pour les charrier; les outres, enduites de poix, communiquaient au vin un goût de résine désagréable; les peaux mal préparées lui donnaient odeur de bouquin[1].

Cependant, telle était l'excellence du climat, que l'Espagne occupait encore un rang élevé parmi les pays vinifères. En 1799 la récolte s'éleva à 50.409.854 arrobes[2].

La Navarre avait ses vins de Tudela, qui jouaient le bourgogne, et de Peralta, qui rappelaient le Saint-Laurent[3].

Manuel Quintana, chanoine de Burgos, avait introduit dans les environs de Logroño l'art de faire le vin à la mode de Bordeaux, et c'est de lui que date la réputation du *clarete de la Rioja*[4]. L'Aragon avait les bons vins blancs de la chartreuse *de Aula Dei*, les muscats de Borja, les grenaches de Cariñena et de Sabayes; Cariñena fabriquait un « vin œil de perdrix » d'un bouquet très agréable[5]. La Catalogne vantait ses vins blancs de Sitges et de Valls, ses vins rouges de Mataro et Villanova[6]. Majorque récoltait des vins légers et fins, quoique vigoureux, et faisait des moscatels et des malvoisies[7]. En Valence, Murviedro et Benicarlo donnaient des vins communs et à bon marché[8]. Murcie avait des vins liquoreux, mais épais; Carthagène, des vins de liqueur estimés[9]. La Manche commençait à se couvrir de vignes[10]; le

1. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 213. Larruga. *Memorias*, t. I, p. 44.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Vinos*. — La récolte espagnole monte environ à 8 millions d'hectolitres. La France de 1789 en récoltait 25. — Boiteau, *État de la France*, p. 488.
3. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 299.
4. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 355.
5. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 468.
6. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 70. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 91.
7. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 465.
8. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 307-319.
9. De Laborde, *op. cit.*, t. II, p. 222.
10. Dalrymple, *Voyage en Espagne*, p. 42.

Valdepeñas passait déjà pour le meilleur cru ordinaire de Castille; la provision du roi était logée en fûts, le reste était conservé en outres ou en jarres *(tinajas)*. Depuis la guerre de succession d'Espagne, les Anglais s'étaient déshabitués des vins d'Espagne pour consommer des vins de Portugal [1], mais les vins d'Alicante, Malaga et Jerez avaient gardé leur vieille réputation. Alicante faisait des vins blancs et deux sortes de vins rouges : l'*aloque*, vin sec, qui ne s'exportait guère qu'en Amérique; le *fondellon*, l'un des meilleurs vins doux de dessert [2]. Bordeaux détenait presque le monopole du commerce d'Alicante [3]. A Malaga, le commerce était aux mains de quatorze maisons étrangères; la production moyenne était de 5.000 pipes, valant de 1.000 à 3.000 réaux la pipe [4].

L'huile était, comme le vin, un des grands produits nationaux, mais la culture de l'olivier était arriérée [5], et la mauvaise fabrication de l'huile en rendait la vente très difficile hors d'Espagne. On laissait les olives pourrir les unes sur les autres, et l'huile contractait un goût et une odeur que les étrangers ne pouvaient supporter. L'Espagne récoltait annuellement un peu plus de 6 millions d'arrobes d'huile [6].

Les plantes textiles étaient peu cultivées. Le chanvre donnait 732.431 arrobes [7]; le lin, cultivé surtout en Léon et en Galice, donnait 509.219 arrobes. L'Espagne importait, dans les bonnes années, 6.628.750 livres de chanvre [8]. Sa récolte de lin ne devait pas suffire à sa consommation,

1. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 576.
2. Townsend, *op. cit.*, t. III, p. 209.
3. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 151.
4. Id., *ibid.*, p. 267.
5. On ne taillait pas l'olivier, malgré les conseils de Cavanilles. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 218.
6. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Aceite*.
7. Godoy avait fait planter de grandes chènevières dans ses domaines du Soto de Roma et de Guadalcazar. — *Mémoires*, t. II, p. 349.
8. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Cañamo*.

puisque les 3/5 de la récolte étaient absorbés par la seule industrie de la corderie [1].

On avait tenté d'introduire en Espagne la culture du cotonnier. La récolte totale ne dépassait pas 7.260 arrobes. On le cultivait en Andalousie, près d'Ecija [2], et surtout en Valence [3], à Ibiza et aux Canaries [4]. Le cotonnier, au dire de Swinburne, avait peine à s'acclimater : les plants ne dépassaient pas 3 pieds de hauteur et ressemblaient à des framboisiers. Cependant la culture de la canne à sucre, très ancienne en Valence [5] et sur la côte de Grenade [6], tendait à disparaître devant celle du coton [7].

Le sparte avait jadis couvert tout le midi de l'Espagne [8] et était encore abondant au XVIIIe siècle; il fournissait la matière première d'une industrie très prospère. L'Espagne exportait, année commune, 49.068 arrobes de sparte brut et 187.459 arrobes de sparte ouvré [9].

La culture des plantes industrielles commençait à prendre quelque extension.

La barrille *(salsola)* se cultivait aux environs d'Alicante et donnait par l'incinération un résidu contenant de 14 à 30 p. 100 de soude [10]. Ce produit était employé dans les verreries et les savonneries, et avant l'invention de la soude artificielle donnait lieu à un commerce considérable. L'Es-

1. Id., *ibid.*, v° *Lino.*
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 286.
3. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 139.
4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Algodon.*
5. En 1816 la canne à sucre était encore cultivée à Gandia; il n'était pas rare d'en voir le marché de Valence approvisionné. Jaubert de Passa, *Voyages en Espagne*, t. II, p. 281.
6. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 162.
7. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 81.
8. J. Brunhes, *l'Irrigation*, p. 49 et 60.
9. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Esparto.*
10. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 244.

pagne produisait 319.982 quintaux de barrille, et en exportait 214.171 quintaux, à 130 réaux le quintal [1].

Le sumac, employé pour la tannerie et la teinture en noir, donnait 246.407 arrobes de feuilles [2].

La gaude ne donnait qu'un produit insignifiant.

L'orseille avait été constatée dans les montagnes des Asturies [3].

Le safran était cultivé dans la Manche et à Cuenca; mais cette culture semblait en décadence [4].

La garance, au contraire, prenait faveur. Elle était cultivée en Castille et dans la Manche. Introduite en 1743 dans la province de Valladolid, elle donna lieu pendant quelque temps à un petit commerce d'exportation en Angleterre [5]; mais les agriculteurs espagnols la faisaient sécher au four, et la chaleur mangeait une partie de la substance colorante [6]; au lieu de l'expédier dans des sacs de cuir, ils l'exportaient dans de simples enveloppes de toile. Les sucs s'évaporaient, et cette garance éventée ne valait plus rien. La récolte était encore de 23.905 arrobes en 1799 [7]. Les droguistes de Madrid avaient établi en 1785 un moulin à garance, qui pouvait donner 25 arrobes de poudre par jour [8].

Les chênes-lièges étaient très communs en Andalousie; une espèce particulière nourrissait le kermès, dont on tirait une couleur rouge. La récolte était faite par des femmes,

1. Cang. Arg., *op. cit.*, v° *Barrilla*. *L'Encyclopédie méthodique, Commerce, II*, v° *Espagne*, donne 4.111.960 livres de soude de barrille et 770.960 livres de soude de bourdine, sans compter une autre espèce de sel, plus estimé que les précédents, et appelé *agua azul*, qu'on ne fabriquait que dans les environs d'Alicante.

2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Zumaque*.

3. Campomanes, *Fomento*, p. XLIII.

4. De Laborde, *Itinéraire*, t. III, p. 311.

5. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 169.

6. Id., *ibid.*, t. I, p. 63.

7. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Rubia*.

8. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 59.

qui laissaient croître leurs ongles pour gratter les œufs et les insectes sur les branches et sur les feuilles des arbres [1].

La culture des vers à soie, très développée en Valence, en Murcie et dans le sud de l'Espagne, gagnait peu à peu les provinces du nord. Tolède avait de nombreuses magnaneries; Pedro de Sobrevilla introduisit l'industrie de la soie dans la province de Madrid, et établit une filature à Madrid en 1771. Vers 1780, la province récoltait 8.000 livres de soie [2]. En 1783 un Valencien planta 50.000 mûriers dans la province de Zamora, et obtint un tel succès que, quelques années plus tard, le Gouvernement fit publier dans la *Gazette* le résultat de ses opérations [3]. L'Espagne entière récoltait 1.600.000 livres de soie, qui, à 61 réaux la livre, représentaient une valeur de 97.600.000 réaux. Les fabricants se plaignaient que la soie espagnole fût accaparée par les acheteurs étrangers, favorisés par quelques grands seigneurs. Il semble qu'ils aient eu raison. Canga Argüelles ne note, il est vrai, dans la meilleure année de commerce, qu'une exportation de 229.548 livres de soie en Europe et en Amérique; mais il constate dans le même passage qu'en 1799 la valeur des soies manufacturées en Espagne atteignait seulement 34.197.910 réaux [4], soit le tiers environ de la soie brute; il devait donc y avoir un énorme commerce de contrebande.

L'Espagne ne savait guère mieux tirer parti de ses laines, qui avaient constitué jadis sa plus grande richesse. Elle comptait à la fin du XVIIIe siècle 11.742.796 têtes de menu bétail [5]. Plus de la moitié de ces animaux restaient toute l'année au même endroit, passaient l'hiver à l'étable, et ne

---

1. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 295-297.
2. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 65.
3. 6 janvier 1786. Fernandez Duro, *Memorias de Zamora*, t. III, p. 181.
4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Seda*.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Ganaderia*.

donnaient qu'une laine grossière. Environ 5 millions et demi de moutons [1], appartenant à quelques grands seigneurs [2], changeaient de pâturages deux fois par an, vivaient toujours à l'air libre et donnaient une laine fine très estimée.

Les moutons transhumants étaient groupés en grands troupeaux, comptant jusqu'à 10.000 têtes et conduits par un berger robuste, expérimenté et vigilant, qui possédait en propre 4 à 500 moutons. Ce berger chef, payé 4.000 réaux et monté, avait sous ses ordres 50 bergers. Le troupeau était divisé en bataillons, d'un millier de têtes chacun, menés par 1 berger principal, 4 bergers auxiliaires et 5 chiens. Les bergers touchaient de 50 à 200 réaux par an, recevaient deux livres de pain par jour et avaient pour eux quelques agneaux et chevreaux. Chaque voyage de printemps ou d'automne leur rapportait en outre 12 réaux [3].

Les troupeaux se mettaient en marche vers le mois d'avril pour gagner les pâturages d'été. Le chemin d'Estrémadure à la Montaña (Santander et Burgos) n'était pas moindre de 150 lieues et se faisait en 40 jours. Les troupeaux ne devaient trouver devant eux aucun obstacle; les propriétaires de vignobles et d'olivettes devaient leur laisser un passage d'au moins 80 mètres de largeur. Chaque nuit, des parcs en clayonnages abritaient le troupeau.

La tonte se faisait en mai. Chaque troupeau de 10.000 têtes occupait 125 tondeurs pendant 8 ou 10 jours.

En juillet, on mêlait les béliers aux brebis, à raison de 6 à 7 mâles pour 100 femelles.

1. 5.469.819. — Cang. Arg., *ibid.*, v° *Ovejas*.

2. Certains grands possédaient 800.000 têtes de bétail. Le couvent du Paular à Ségovie en avait 600.000. — Weiss, *l'Espagne depuis le règne de Philippe II*, t. II, p. 103.

3. D'après Bowles, 25.000 hommes auraient mené en Espagne cette vie errante. Du Rozoir porte à 40.000 le nombre de gens adonnés à la vie pastorale. Le recensement de 1797 donne 107.790 bergers pour l'Espagne entière.

A la fin de septembre, on enduisait les moutons, du col à la queue, avec de l'ocre rouge d'Almaden, et on les ramenait en Estrémadure [1].

D'après les calculs des intendants, un troupeau de 1.000 têtes représentait une valeur de 72.300 réaux, coûtait 35.975 réaux d'entretien et d'impôts, et donnait 43.796 réaux de produit, soit 7.821 réaux de bénéfice au propriétaire [2].

Les laines étaient divisées en trois catégories : le dos et le ventre des brebis donnaient la laine surfine; le col et les flancs, la laine fine; la poitrine, les épaules et les cuisses, la laine grosse. La production totale montait en 1797 à 828.691 arrobes de laine fine et surfine et 1.210.068 arrobes de laine ordinaire, valant 122.066.630 réaux [3].

L'Espagne ne travaillait pas la moitié de ses laines. Les manufactures nationales n'employaient que 919.032 arrobes [4]. L'exportation atteignait en 1796 le chiffre officiel de 495.406 arrobes, mais devait être beaucoup plus considérable, car Jovellanos se plaint que l'Espagne ne sache pas mettre ses laines en œuvre [5], et Larruga parle d'accaparements opérés par des grands seigneurs pour la vente des laines à l'étranger [6].

1. *Gentleman's Magazine*, mai-juin 1764, art. de William Bowles, directeur général des mines d'Espagne, ap. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 78.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Ganaderia*.
3. Id., *ibid.*, vº *Lana*.
4. Id., *ibid.*, vº *Lanas extraidas de España*.
5. Jovellanos, *Informe*, § 127.
6. En 1767, la marquise de Campo-Alange accapare les laines de Gijar, Arevalillo et Veganzones, et la moitié des laines du marquis de Gandara pour l'exportation. Les fabriques de Ségovie lui intentent un procès, dont Larruga ne nous dit pas quelle fut l'issue. — Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 194. En 1808, après la victoire de Burgos, Napoléon saisit pour 12 à 15 millions de francs de laines appartenant aux ducs de Medina-Celi, d'Osuna, de l'Infantado, au prince de Castelfranco, et à d'autres nobles. — Thiers, *Consulat et Empire*, t. IX, p. 415.

La vente elle-même était menacée. Les laines d'Espagne avaient joui pendant longtemps d'une renommée universelle; mais déjà, à la fin du XVIIIe siècle, cette réputation baissait. Après le grand voyage de printemps, les toisons étaient pleines de sable et de poussière, qui rendaient la laine cassante; les laines d'Allemagne et d'Angleterre commençaient à faire prime sur le marché [1].

L'Espagne nourrissait 2.521.702 chèvres, qui achevaient de brouter ce qu'avait épargné la dent des moutons. Les porcs étaient au nombre de 1.266.918 [2].

Le sol se prête peu à l'élevage des bêtes à cornes. L'herbe dure et sèche ne donne que de petites races, médiocres laitières [3]. L'Espagne comptait seulement 1.650.073 bœufs et vaches [4]. Beaucoup vivaient à l'état presque sauvage, dans les bois de chênes verts des provinces de Salamanque et de Ciudad-Rodrigo [5]. L'Andalousie avait déjà ses races de taureaux de combat; mais, les courses étant alors beaucoup moins fréquentes qu'aujourd'hui, la valeur de ces animaux était bien moins considérable.

L'élevage du cheval était à peu près tombé. En 1800, on ne comptait plus que 236.522 chevaux en Espagne [6]. Les races de Valence [7] et d'Andalousie étaient célèbres; un beau cheval andalou se payait de 12.000 à 30.000 réaux [8]; mais les étrangers trouvaient que le cheval andalou, admirable pour

1. Privat, Deschanel et Focillon, *Dictionnaire des sciences*, v° *Laines*.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Agricultura*.
3. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 465.
4. La France en avait, d'après Lavoisier, 7.089.000. — Boiteau, *État de la France*, p. 491.
5. Sprünglin dit avoir vu des troupeaux de 1.000 à 1.500 têtes errer en pleine liberté. — *Souvenirs*, p. 76.
6. C'est le chiffre donné par la Junte de Cavalerie. Canga Argüelles (v° *Caballos*) donne 175.553 chevaux pour 1796. — La France de 1789 avait 1.781.500 chevaux.
7. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 143.
8. Rehfues, *l'Espagne en* 1808, t. II, p. 17.

la parade, manquait de résistance et de fond[1]. Le roi avait accordé de grands privilèges aux éleveurs[2], il avait renoncé à l'alcabala et aux cientos sur les premières ventes des étalons[3], défendu l'exportation sous peine de mort[4], et permis l'importation en franchise[5]. Le prince de la Paix avait acheté des juments en Normandie[6]. Rien n'y faisait. Swinburne trouva les haras de Cordoue très négligés. Il critique en véritable Anglais les goûts des éleveurs espagnols : « Les Andalous estiment leurs chevaux pour certaines choses dans les formes qui empêcheraient précisément les jockeys anglais de les acheter ; car ils demandent que leurs chevaux soient en avant et pesants sur les épaules, que leurs jambes de devant soient sous leur ventre et leurs queues si basses qu'elles puissent toujours serrer leurs croupes... Un homme comme il faut nous assura que les haras étaient très négligés et qu'on prenait très peu de soin de les conserver, parce que le roi en avait donné la surintendance à un étranger, officier d'infanterie, qui n'avait aucune connaissance dans cette partie[7]. »

Rehfues indique avec une grande sagacité les causes de la décadence de l'industrie chevaline. C'est toujours même chose : manque de soin et d'application. On laisse les chevaux se croiser entre parents, et la natalité est relativement faible ; les juments pleines ne sont pas soignées, n'ont que de mauvais fourrages et de mauvaise eau ; les mouches les inquiètent et les mouvements désordonnés qu'elles font pour leur échapper les font avorter ; les loups dévorent beaucoup de poulains[8].

Pour la plupart des besoins, les mulets étaient préférés aux

1. Général Foy, *Guerre de la Péninsule*, t. II, p. 236, note 1.
2. *Nov. Rec.*, VII, XXIX.
3. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 375.
4. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 284.
5. Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 413.
6. *Archives des Aff. étr. à Paris. Espagne*, 640, f° 348.
7. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 386.
8. Rehfues, *l'Espagne en* 1808, t. II, p. 20.

chevaux. On leur attribuait une résistance et une sobriété plus grandes [1]; mais ils étaient impropres au service de la cavalerie et ne se reproduisaient point [2]. Le *Censo* de 1797 donne pour toute l'Espagne 236.178 ânes et 214.217 mulets, moins même que de chevaux [3]; mais il est impossible d'accepter ces chiffres. Rehfues est probablement plus près de la vérité quand il évalue à 1.200.000 au moins le nombre des mules d'Espagne [4]. L'élevage du mulet était à peu près le seul pratiqué dans les Castilles et en Galice. « Les baudets espagnols étaient d'une grandeur et d'une grosseur extraordinaires : ils avaient 14 palmes de haut, et des têtes si monstrueusement larges, des cuisses si épaisses et des poils si rudes et si longs sur tout le corps qu'on avait peine à découvrir la figure de l'animal [5]. » Un baudet de choix valait jusqu'à 3.300 réaux [6]. On donnait vingt juments à un étalon de cette sorte; mais, quoique les lois permissent aux propriétaires de consacrer les deux tiers de leurs juments à l'élevage du mulet [7], il fallait encore en faire venir de France, tant l'usage en était répandu.

L'ensemble des produits agricoles représentait, d'après le *Censo* de 1797, une valeur annuelle de 5.135.166.399 réaux [8], que Canga Argüelles croit pouvoir porter jusqu'à 8 milliards

1. Sprünglin considère cette opinion comme erronée, et déclare que dans les armées françaises d'Espagne « les mulets ont moins résisté à la fatigue que les chevaux, bientôt acclimatés partout et s'accoutumant promptement à tous les changements de nourriture ». *Souvenirs*, p. 145.
2. Rehfues prétend que l'on n'a jamais essayé avec assez de suite l'élevage du mulet pour se prononcer sur ce point, et cite l'exemple d'une mule qui aurait porté quatre ans de suite. *Op. cit.*, t. II, p. 22.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Mulas*.
4. Rehfues, *l'Espagne en* 1808, t. II, p. 17.
5. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 427.
6. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 68.
7. *Nov. Rec.*, VII, XXIX, 7, 8, 9, 10 et 11.
8. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Estadistica*.

de réaux; ce chiffre paraît exagéré[1]. Il vaut mieux adopter le calcul fait en 1812, qui évalue le capital représenté par l'agriculture et l'industrie rurale à 72.476.169.519 réaux, soit environ 3 milliards 600 millions de réaux de revenu annuel[2].

IV. — L'agriculture aux Indes.

L'Espagne n'a certainement pas organisé comme elle aurait pu le faire la mise en valeur du Nouveau Monde. Elle ne lui a demandé tout d'abord que de l'or et de l'argent; ce n'est que peu à peu qu'elle a appris à connaître les produits américains : cacao, vanille, manioc, quinquina, tabac et qu'elle a importé elle-même aux Indes la canne à sucre, le café, les arbres fruitiers d'Europe, le cheval, le bœuf, le mouton.

Déjà mal comprise en Espagne, l'agriculture n'a pas été mieux entendue au Nouveau Monde, et les Espagnols n'ont récolté qu'une bien faible partie des richesses agricoles qu'ils auraient pu tirer de ces admirables contrées.

Ils peuvent d'ailleurs répondre que s'ils furent mauvais économistes, les autres nations n'étaient guère plus avancées qu'eux-mêmes dans cette science. Ils ont exterminé des peuplades entières; ils ont transporté des nègres par centaines de mille; ils ont soumis les Indiens au supplice de la *mita*, au régime déprimant des *encomiendas* et au despotisme doucereux des Réductions; mais le travail servile paraît être une nécessité dans les pays tropicaux, et tous les peuples civilisés ont fait la traite. Le régime des *encomiendas* n'était pas libéral, mais n'était pas pire que le servage dont le paysan catalan sortait à peine au XVIe siècle. L'Indien domestiqué

1. Lavoisier estimait le revenu agricole de la France à 2.750.000.000 de livres. — Boiteau, *État de la France*, p. 483.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Agricultura*.

des Réductions avait, en somme, une vie plus douce que l'Indien *bravo* errant dans les bois[1]. A tous les reproches que d'autres nations adressent à leur cruauté, les Espagnols peuvent répondre que presque partout ils ont laissé les races indigènes subsister à côté d'eux, tandis qu'elles disparaissent partout où l'Anglais s'établit[2].

Au XVIIIe siècle, de grands adoucissements furent apportés à la condition des races conquises. L'esclave reçut en 1789 le droit d'amasser un pécule et de se racheter[3]. Les esclaves maltraités par leurs maîtres étaient remis en liberté par le magistrat[4]. L'Indien des *encomiendas* fut affranchi, et les *encomenderos* facilitèrent parfois aux Indiens l'acquisition de la propriété individuelle[5]. La loi voulait qu'il en fût de même pour l'Indien des Réductions; si elle ne fut pas obéie sur ce point, la faute en est aux Jésuites, qui préférèrent maintenir leurs sujets dans un état de minorité perpétuelle[6]. A la fin du XVIIIe siècle, l'évêque de Mechoacan demandait qu'on permît aux Indiens de résider où ils voudraient, et de défricher les terres vagues appartenant aux communes et à la Couronne[7].

L'Espagne interdit pendant longtemps à ses sujets des Indes la culture du lin et du chanvre[8]. Le Conseil des Indes

1. Fr. Sagot, *le Communisme au Nouveau Monde (Réductions du Paraguay, Sociétés communistes des États-Unis)*. Dijon, 1900, in-8. — Les vices de la colonisation jésuitique sont très clairement exposés dans Blas Garay, *El comunismo de las misiones de la compañía de Jesús en el Paraguay*. Madrid, 1897, in-18.

2. G. Desdevises du Dezert, *les Colonies espagnoles au XVIIIe siècle*, dans *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. III, nº 2, avril-juin 1924.

3. Antequera, *Historia de la legislacion*, p. 496.

4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 450 (1803).

5. Sagot, *le Communisme au Nouveau Monde*, p. 83.

6. Blas Garay, *El comunismo de las misiones*, p. 64-65.

7. Chevalier, *le Mexique*, p. 301.

8. Elle ne fut déclarée licite que par une cédule royale du 12 janvier 1797.

défendit l'élevage du ver à soie [1]. La culture de la vigne n'était permise qu'au Pérou [2]; celle de l'olivier resta prohibée [3]; on faillit interdire la banane, sous prétexte de surexciter l'activité des Indiens [4].

Ces lois déplorables n'étaient d'ailleurs pas exécutées. Humboldt parle des oliviers de Tucubaya [5] et de Santa Barbara [6] et de l'olivette de l'archevêque près de Mexico [7]. Il vante les vins californiens de San Diego, San Juan Capistrano, San Gabriel, San Buenaventura, Santa Barbara, San Luis Obispo, Santa Clara et San José [8]. En 1802 le Conseil des Indes ordonna l'arrachage des ceps, et le vice-roi n'obéit point [9]. On retrouve des oliviers au Pérou [10], des raisins à la Plata [11] et en Nouvelle-Grenade [12].

Les Espagnols ont introduit en Amérique tous les animaux domestiques de l'Europe : le chat, le chien, le porc, le mouton, la chèvre, le bœuf, l'âne et le cheval. La plupart de ces animaux, trouvant sur la terre nouvelle une ample provende et une liberté illimitée, y ont prospéré à merveille et y ont donné des races supérieures aux races espagnoles dont elles sont issues. Les bœufs du Chili dépassent en grandeur ceux de Lombardie; les ânes sont plus forts que ceux d'Europe, les chevaux valent les plus beaux andalous [13]. On disait du cheval du Paraguay qu'il était mort avant d'être fati-

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 66.
2. Chevalier, *le Mexique*, p. 296.
3. La Renaudière, *le Mexique*, p. 156.
4. Chevalier, *op. cit.*, p. 298.
5. Humboldt, *op. cit.*, t. II, p. 145.
6. Id., *ibid.*, t. II, p. 276.
7. Id., *ibid.*, t. II, p. 485.
8. Id., *ibid.*, t. II, p. 276.
9. Id., *ibid.*, t. II, p. 484.
10. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. X, p. 104.
11. *Id.*, t. XI, p. 228.
12. *Id.*, t. XII, p. 91.
13. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. X, p. 459.

gué[1]. Les chevaux du Nouveau-Mexique *(caballos chimbadores)* étaient si grands et si forts qu'ils portaient plusieurs personnes[2].

La Plata nourrissait, à la fin du XVIIIe siècle, 3 millions de chevaux et 12 millions de bêtes à cornes. Certaines Réductions avaient jusqu'à 30.000 têtes de menu bétail. Il y avait de grands propriétaires qui possédaient jusqu'à 100.000 bœufs et vaches[3]. Une *estancia* qui ne comptait pas 3 ou 4 lieues carrées ne passait pas pour une grande propriété. Un bœuf gras valait une piastre; les bergers tuaient un bœuf pour en manger le meilleur morceau[4]. La Nouvelle-Grenade exportait chaque année 30.000 mulets aux Antilles[5]; 70.000 mulets circulaient continuellement sur la route de la Vera-Cruz à Mexico[6].

Ce sont les Espagnols qui ont donné au Nouveau-Monde le froment, l'orge, l'avoine et le riz. Le froment fut importé au Pérou par Maria de Escobar, femme de Diego de Chaves[7], et à Quito par le moine franciscain Fray José Ricci. Il rendait en moyenne 25 à 30 pour 1, au lieu de 5 en Espagne[8]; le rendement s'élevait à 80 pour 1 dans la province de Santiago à la Plata, et à 100 pour 1 dans celle de San Luis[9].

C'est aux Espagnols que l'Amérique doit nos arbres fruitiers : noyers, mûriers, cerisiers, pruniers, abricotiers, figuiers, poiriers et pommiers, groseilliers et fraisiers[10]. Les environs

1. *Id.*, t. XI, p. 225.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 250.
3. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XI, p. 226.
4. *Id.*, t. XI, p. 228.
5. Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. IV, chap. II.
6. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 59.
7. Id., *ibid.*, t. II, p. 421.
8. Id., *ibid.*, t. II, p. 431.
9. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XI, p. 227. — D'après Azara.
10. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 477-484.

du Paso del Norte ressemblaient aux plus beaux cantons de l'Andalousie [1].

Après avoir enrichi les Indes des trésors de l'Europe, les Espagnols ont fait connaître à l'Europe les trésors des Indes.

La merveilleuse richesse forestière du Nouveau-Monde a été étudiée par les Espagnols avec un soin particulier. Le commerce des bois précieux a été l'un des monopoles les plus enviés de l'Espagne. L'acajou et le caoba fournissaient à sa marine d'incomparables bois de construction. Toute la menuiserie extérieure du Palais royal de Madrid est exécutée en acajou massif. Le cèdre, l'arbre-marie, le *gachapeli*, l'*amarillo* poussaient en épaisses forêts sur les bords du Rio Hacha et dans la sierra de Santa Marta. Le gommier de Popayan fournissait la laque, le cirier *(myrica cerifera)* la cire, le *vijoha* donnait des feuilles résistantes comme du papier; on tirait de l'*unguravé* une huile excellente, le *palo de vaca* donnait du lait. Le *cahuchu* servait déjà à faire « des bouteilles, des bottes, des boules creuses et des pompes de seringues qui n'avaient pas besoin de piston [2] ». La Californie, le Mexique, les Antilles, le Chaco, le Chili, abondaient en forêts d'essences variées. Le bois de Campêche et le bois du Brésil avaient paru si précieux que la Couronne s'en était d'abord réservé le monopole [3]. L'indigotier, indigène du Mexique et connu des Aztèques, était surtout cultivé en Guatemala et le long de la côte de Cumana, et donnait en 1812 un produit annuel de 48 millions de réaux [4].

Les Espagnols ont trouvé la cochenille au Mexique, l'ont cultivée avec succès et l'ont introduite en Europe [5]. La Vera-

1. Id., *ibid.*, p. 255.
2. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XII, p. 26.
3. Prescott, *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, t. III, p. 187.
4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 46.
5. Thierry de Menonville, *Traité sur la culture du nopal et l'éducation de la cochenille*, 1787.

Cruz en exportait en 1802 pour 67.371.140 réaux [1]. Les Mexicains connaissaient également le *chocolatl*, qui, perfectionné par les Espagnols, est devenu notre chocolat. La culture du cacao, presque abandonnée au Mexique en 1800, faisait la fortune de la côte de Caracas et de Quito, qui exportaient chaque année en Europe 228.000 fanègues d'amandes valant 182.400.000 réaux [2].

La vanille, que les Espagnols ne savent pas apprécier, était cultivée au Mexique dans les intendances de la Vera-Cruz et d'Oaxaca, pour l'exportation. Ce commerce représentait en année moyenne 910.000 gousses, valant, à la Vera-Cruz, de 120 à 160.000 réaux [3].

La canne à sucre, trouvée par Colomb à Hispaniola [4], ne tarda pas à devenir la grande richesse de Cuba. A la fin du XVIIIe siècle, Cuba exportait 7.520.000 arrobes de sucre [5]. La ruine des sucreries françaises de Saint-Domingue développa l'industrie sucrière du Mexique, qui exporta 490.292 arrobes de sucre en 1803 [6]; mais la difficulté des communications empêcha ce commerce de prendre de l'extension; les frais de transport arrêtaient aussi l'exportation des sucres du Pérou [7].

Le café, importé à la Martinique par Desclieux en 1720, passa à Cuba en 1769, et y fut surtout cultivé à partir de 1790. En 1809, la Havane exportait 320.000 arrobes de café [8].

1. Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 71.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 34.
3. Id., *ibid.*, t. III, p. 37-46.
4. « Cannarum radices, ex quarum succo saccharum extorquetur, sed non coagulatur succus, cubitales cannas intra quindecimum diem emiserunt. » — Petri Martyris, Ocean. Dec. I, lib. III.
5. Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba*, t. I, p. 191.
6. Id., *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 10.
7. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Azucar*.
8. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XVI, p. 209.

Au café, à peu près inconnu dans l'Amérique du Sud, les colons préféraient le thé du Pérou [1], et surtout le *mate* ou herbe du Paraguay, boisson nationale des Indiens des Réductions [2].

Le tabac, connu des sauvages de l'île espagnole [3], et peu à peu apprécié des conquérants, était cultivé au Mexique et au Pérou pour la consommation locale. Au Mexique, le roi payait le tabac 2 réaux 1/2 la livre, mais n'en permettait la culture que dans certains cantons, et faisait arracher les plants partout ailleurs [4]. Cuba exportait, dans les bonnes années, 128.000 arrobes de feuilles en Espagne, où la manufacture royale de Séville les transformait en cigares et en râpé [5]; mais les tracasseries administratives finirent par décourager les propriétaires. Séville reçut des tabacs du Brésil, et la production du tabac à Cuba baissa de moitié dans les dernières années du XVIIIe siècle [6].

Le Mexique exportait encore de la salsepareille, « un des quatre bois sudorifiques », et du jalap ou « purge de Jalapa [7] ».

Les Péruviens mâchaient les feuilles de coca; les Espagnols ne paraissent pas avoir connu toutes les propriétés de cette plante. Le plus beau présent qu'ils firent à l'Europe est le quinquina *(cascarilla de Loja [8])*, importé en Europe par la comtesse de Chinchon et répandu par les Jésuites de Rome, vers le milieu du XVIIe siècle. A la fin du XVIIIe siècle,

1. *Id.*, t. X, p. 118. — D'après le journal du P. Feuillet.
2. Sagot, *le Communisme au Nouveau Monde*, p. 95. — Charlevoix, *Hist. du Paraguay*, t. VI, p. 344.
3. Las Casas, *Historia de Indias*, ch. LXVI.
4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 49.
5. Id., *ibid.*, t. III, p. 52.
6. Id., *ibid.*, t. IV, p. 228.
7. Id., *ibid.*, t. III, p. 46.
8. Il s'agit de la ville de Loja au Pérou, où le quinquina fut révélé aux Espagnols.

l'Espagne vendait aux nations européennes 615.000 livres de quinquina [1] provenant du Pérou, de Santa Marta *(quina roja)*, ou de l'Orénoque *(cascarilla del Angostura)*.

De toutes ces richesses, des hommes plus laborieux et plus libéraux que les Espagnols auraient tiré un profit incomparablement supérieur; mais les Indes étaient si vastes, le sol était si fertile, la main-d'œuvre à si bas prix qu'en dépit de toutes les routines et de tous les gaspillages cet immense domaine restait la plus magnifique des colonies.

Cuba était par excellence la terre de la canne à sucre. Les plantes de canne duraient douze ou quinze ans, sans que l'on eût besoin de les renouveler. La qualité du sucre était bien meilleure que celle des sucres anglais, français ou portugais. Le miel constituait aussi une ressource importante. Le comte de Ricla avait fait venir de Floride quelques essaims d'abeilles, qui s'étaient merveilleusement multipliées, sans toutefois se laisser domestiquer. Le tabac jouissait d'une réputation universelle [2].

L'île abondait donc en ressources de toute espèce, mais la main-d'œuvre servile était à peu près seule employée. Cuba présentait encore à la fin du XVIIIe siècle des vestiges du régime féodal [3]; l'initiative y était peu développée. Une *Société économique des amis du pays*, fondée à la Havane en 1785 [4], ne paraît pas avoir joué un rôle bien actif.

Le Mexique intérieur jouissait d'une paix profonde, mais les provinces du nord étaient sans cesse menacées par les attaques des Indiens sauvages *(Indios bravos)*, dont les forces espagnoles avaient peine à contenir les incessantes attaques. La province de Sonora fut ravagée en 1751 par une incursion

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Cascarilla* o *Quina*.
2. G. Desdevises du Dezert, *Vice-rois et capitaines généraux*, p. 6.
3. *Arch. des Indes*, LXXX, 1, 4. — 1788.
4. *Id.*, ibid., 1785.

des sauvages Séris[1] et les troubles durèrent plus de trente ans. Tout village devait être entouré de murs en terre et ces murs eux-mêmes percés de meurtrières, munis d'un fossé et d'une palissade, pour échapper aux assauts furieux des sauvages, qui étaient très habiles à l'attaque et prompts au massacre et à l'incendie[2].

Le Yucatan était une province extrêmement fertile. On y trouvait le bois de fer, le coton, la cire, l'indigo, la cochenille, le copal, le baume, le benjoin, le poivre, la canne à sucre, le tabac, la salsepareille, mais les habitants manquaient d'ardeur au travail et d'ingéniosité, les chemins étaient détestables et le pays restait pauvre en dépit de sa richesse naturelle. La cire était mal préparée, la culture de la cochenille en décadence; l'indigène cultivait peu le coton parce que l'opération du décortiquage était longue et pénible. Le capitaine-général José Merino y Zevallos, qui donne tous ces détails (1791), ne voyait d'autres remèdes à la situation que de contraindre les Indiens au travail, et de créer à Mérida une *Société économique des amis du pays*, composée de gens compétents et instruits; mais il ne dit pas où on les trouverait[3].

Le sol du Honduras produisait le cacao, la canne à sucre, le thé, l'indigo, le tabac, le bois du Brésil, le poivre de Tabasco, le gingembre, la vanille, le safran, l'ambre liquide, les résines et les baumes. La vigne portait des grappes deux fois l'an, les arbres fruitiers duraient peu, mais étaient sans cesse couverts de fleurs et de fruits, le figuier donnait une récolte tous les mois, puis devenait promptement stérile. On comptait dans la province 500.000 têtes de gros bétail, 50.000 chevaux et mulets, mais le caractère malsain du pays

1. *Id.*, CIV, VII, 30. — 1765.
2. *Arch. des Indes*, CIII, III, 25. — 1782.
3. *Id.*, XCI, II, 2. — 1791. Le capitaine général déclare qu'il n'y a pas de nègres dans la province et que le roi ne permet pas d'employer les Indiens aux travaux des champs contre leur gré.

et la paresse invétérée des Indiens empêchaient tout progrès. Les Espagnols, décimés par les maladies, étaient inaptes à tout travail utile. La province n'avait ni routes, ni ponts. Les quelques cultures indispensables à la subsistance des habitants étaient situées le long des fleuves et près de la mer; l'intérieur du pays restait sec et désolé [1].

La province de Veragua, rattachée à la vice-royauté de Nouvelle-Grenade, était d'une fertilité admirable, mais les côtes étaient malsaines, Porto-Bello avait mérité le nom de cimetière des Espagnols; la chaleur ne s'y pouvait souffrir, la dysenterie y régnait en permanence, les bêtes féroces et les reptiles y pullulaient [2]. Carthagène, au contraire, était bâtie au milieu d'une plaine splendide, couverte de maïs, de bananiers, de cocotiers, de gouyaviers et de cacaoyers [3]. Mais les chemins étaient si mauvais que pendant longtemps Carthagène avait dû s'alimenter avec des farines anglaises. Le vice-roi Gil y Lemus ne voyait de progrès possibles qu'avec l'introduction de nouveaux esclaves noirs [4].

Le sol néo-grenadin se prêtait à toutes les cultures. Dans les parties basses, la grande récolte était la canne à sucre, de laquelle les colons avaient appris à tirer le rhum *(aguardiente de caña [5])*. Dans les parties élevées du pays, au-dessus de 600 mètres, le froment donnait de splendides récoltes. Semé en décembre, il mûrissait en soixante-quinze jours et rendait 3.000 livres de blé à l'arpent [6]. Le tabac eût donné d'aussi bons produits que Cuba si la régie royale n'en avait prohibé la culture pour ne pas faire concurrence aux tabacs havanais; le vice-roi Cavallero y Gongora permit la culture du *tabaco de*

1. *Arch. des Indes*, CIII, III, 25. — 1784.
2. *Ibid.*, CIX, I, 28. — 1770.
3. Coroleu, *America*, t. I, p. 350.
4. *Arch. des Indes*, CXVI, VI, 19. — 15 mars 1790 — et CIX, I, 28. — 1777.
5. *Arch. des Indes*, CXVII, III, 3. — 1782.
6. *Art de vérifier les dates*, t. XXXV, p. 91.

majada, mais ce tabac ne poussait pas dans tous les terrains et les propriétaires qui ne pouvaient le cultiver protestèrent contre les licences accordées; la régie royale en profita pour rétablir la prohibition dans toute sa rigueur[1].

La capitainerie générale de Caracas présentait un aspect fort misérable. Peuplée seulement sur la côte, et couverte en grande partie de forêts impénétrables, elle était habitée par des Indiens nonchalants, qui ne travaillaient que contraints et forcés. Le village d'Altagracia ne possédait que 18 champs, fort maigres, appartenant à 18 propriétaires, et cependant il comptait 189 familles; on se demande de quoi pouvaient vivre ces malheureux[2]. L'inspecteur général Chavez ne voyait qu'un moyen de fomenter les progrès de l'agriculture : renforcer l'autorité des magistrats et faire travailler les Indiens. « Il faut avant tout que les Indiens soient soumis et obéissants à leurs corrégidors et fassent tout ce qu'on leur commande, sans s'ingénier à interpréter ou à commenter la loi à leur fantaisie[3]. »

Le Pérou vivait dans une anarchie presque complète. On restait parfois huit mois sans recevoir une lettre d'Espagne. Le vice-roi était donc à peu près le maître absolu, et l'on ne peut imaginer pays plus à l'abandon, services plus mal organisés, laissant plus à désirer.

Dans une instruction, en date du 19 juin 1783, adressée au vice-roi du Pérou[4], le roi lui rappelle « que l'Espagne est en possession de fournir aux Indes le vin, l'huile et les produits manufacturés. Il ne faut donc laisser planter au Pérou ni vignes, ni oliviers. S'il s'en trouve déjà de plantés, on ne les arrachera pas, mais il faut défendre d'en planter d'autres. Par contre, l'agriculture sera encouragée, les chemins seront

1. *Arch. des Indes*, CXVII, III, 3. — 15 octobre 1782.
2. *Id.*, CXXXI, III, 20. — 1783.
3. *Arch. des Indes*, CXXXI, III, 20. — 8 février 1784.
4. *Ibid.*, CX, III, 3. — 19 juin 1783.

tenus en bon état, afin que les mules puissent circuler partout et que l'on ne soit plus obligé d'employer les hommes comme bêtes de somme. Il est juste que le laboureur puisse vendre sa récolte et jouisse du fruit de son travail ». Nous préférons à la rhétorique assez creuse du document officiel les réflexions d'un économiste, Josef de Lagos, qui rédigea en 1786 un plan de réforme générale de l'administration au Pérou. Il dit que les 48 provinces du Pérou renferment environ 253.000 Indiens. Ces hommes ne sont pas paresseux de nature; ils sont humbles et laborieux, c'est la tyrannie des Espagnols et des créoles qui les maintient dans l'oisiveté. Que les intendants fassent régner la justice et les Indiens deviendront des citoyens utiles à eux-mêmes et à l'État. Lagos estime que la journée de travail de l'Indien représente une valeur de 2 réaux. En comptant seulement 117.500 Indiens capables de travailler, on obtient au bout de l'an une somme de 7 millions de pesos qui entreraient dans la circulation et favoriseraient le développement de la richesse publique. Il voudrait que l'administration fournît aux Indiens, à titre de prêt, aux taux les plus modérés, tout ce dont ils ont besoin : leurs vêtements et ceux de leurs femmes, en étoffes du pays, des couleurs qui leur plaisent, les instruments et les ustensiles dont ils ont besoin, les mules qui leur sont nécessaires. Lagos prévoit même l'établissement d'écoles et de 5 grandes institutions d'enseignement secondaire pour les enfants des meilleures familles indiennes. On voit combien plus larges sont les idées de l'écrivain que celles des conseillers des Indes, mais tous ces projets ne sont que des rêves et Lagos est obligé de convenir que le Pérou est ruiné par l'apathie et l'inintelligence de ceux qui le gouvernent, par la friponnerie des corrégidors et la rapacité des créoles.

Le Chili avait un grand avantage sur beaucoup de colonies américaines : il se prêtait à la colonisation européenne et à l'élevage des bêtes à cornes. Les vallées basses des Andes

étaient couvertes d'admirables vergers. Cependant la colonisation languissait, par suite des attaques incessantes des Indiens [1], et le Chili n'était pas mieux administré que le Pérou. La routine y était toute-puissante.

L'immense territoire de la vice-royauté de Buenos-Ayres n'était qu'un agrégat fortuit de pays disparates et sans cohésion. La province de Montevideo n'était qu'un poste militaire. Les anciennes missions des Guaranis, des Mojos et des Chiquitos avaient été désorganisées par l'expulsion des Jésuites. Les provinces de Charcas, Potosi, la Paz étaient péruviennes. Buenos-Ayres, Tucuman et Santa-Cruz de la Sierra formaient le cœur de la vice-royauté et se livraient avec succès à l'industrie pastorale, mais les troupeaux vivaient encore à l'état presque sauvage et les colons étaient sans cesse en guerre avec les tribus belliqueuses de la Pampa et avec les Patagons. Des essais de colonisation avaient été tentés en Patagonie, et avaient échoué. Il avait fallu ramener les colons dans la province de Montevideo [2], où l'on ne vivait pas bien plus à l'aise; certains villages ne se composaient que de misérables paillotes, la laine se perdait, faute de pouvoir l'exporter; les maigres ressources du pays provenaient de la contrebande des chevaux avec le Brésil, et l'on se consolait de tout ce qui pouvait manquer en buvant au chalumeau d'innombrables tasses de mate [3].

La province de Charcas présentait une physionomie assez particulière; toute l'activité des colons espagnols était tournée vers les mines et les Indiens constituaient presque toute la population. Les documents officiels les accusent comme toujours de paresse et d'ivrognerie. Les corrégidors assurent que si on n'oblige pas les Indiens à acheter des bœufs et des

1. *Arch. des Indes*, CXXX, I, 24. — 1784.
2. *Id.*, CXXII, IV, 22. — 1786.
3. *Arch. des Indes*, CXXV, VII, 2. — 1790. — Paul Groussac, *Santiago de Liniers*, Buenos-Ayres, 1907, in-8, capit. II.

instruments de labour, ils laisseraient les champs en friche et les mines sans les exploiter. Dans certaines provinces, il faut même leur avancer les frais de culture et de récolte, remboursables en six mois en fruits du pays[1]. Il est fort probable que la tyrannie des corrégidors et la déplorable conscription minière *(mita)* expliquent la fainéantise des Indiens, mais le Conseil des Indes se refusera toujours à l'admettre, jusqu'à la fin de l'ancien régime.

1. *Arch. des Indes*, CXXI, IV, 2. — 1770.

CHAPITRE II

L'INDUSTRIE

Servie par son climat, favorisée par la fertilité de son sol et l'étendue de ses colonies, l'Espagne avait, malgré sa nonchalance, gardé une grande richesse agricole, mais la richesse industrielle lui avait échappé, parce qu'elle vit de travail acharné, de science inventive et de vigilance toujours en éveil, toutes choses très opposées à la *gravedad española.*

Le travail, et surtout le travail mécanique, était considéré par les ecclésiastiques comme un châtiment du ciel, et par la plupart des laïques comme un déshonneur [1]. Les métiers de tailleur, de mégissier, de charpentier, de tailleur de pierres, de maréchal ferrant, de tondeur, de barbier, d'épicier, de revendeur et de savetier furent tenus officiellement pour vils et abjects jusqu'en 1783 [2]. Le roi les déclara alors

---

1. En Aragon, le père noble doit une pension alimentaire à son fils, qui ne saurait travailler sans déroger. *Cuando ne le fuere decoroso el trabajar.* Dieste y Jimenez, *Diccionario del derecho civil aragones,* v° *Alimentos.*

2. *Novisima Recopilacion,* VIII, xxiii, 8. — Le dépeçage des viandes et du poisson était tenu pour un office bas. Un dépeceur de Valence, s'étant porté adjudicataire du quint du roi sur le poisson, prétendit s'asseoir à la poissonnerie sous le dais aux armes royales; les Jurats lui intentèrent un procès, qui alla jusque devant le Conseil de Castille. Une cédule royale du 13 novembre 1769, sans donner précisément

licites et honnêtes, mais l'auteur d'un pamphlet intitulé *Febrero reformado* prétendit que la loi nouvelle était attentatoire à la dignité des ordres militaires et de la noblesse espagnole, et le 4 septembre 1803, le roi crut devoir déclarer qu'il n'entendait pas égaler les métiers mécaniques aux premières charges de l'État. Il avait seulement voulu dire que ces métiers étant nécessaires n'avaient par eux-mêmes rien d'avilissant.

Larruga trouve absurde que l'état de drapier soit tenu pour noble, et l'état de tailleur pour abject; mais il lui paraît que le boucher et le crieur public exercent des offices réellement aussi vils que celui de bourreau [1].

D'après un pamphlet catalan du commencement du XIXe siècle, l'industrie ne peut exister que dans les États très peuplés où la terre ne suffit pas à nourrir tout le monde. Les industriels sont « d'insignes malfaiteurs, qui attirent les laboureurs à la ville et font renchérir les denrées. Le Gouvernement devrait empêcher la croissance démesurée des villes et combattre l'esprit mercantile qui est tout ce qu'il y a de plus mauvais et de plus opposé au patriotisme [2] ». En face de ces préjugés sauvages, on comprend le cri de colère de Campomanes : « Le véritable étranger, c'est l'oisif [3]. »

I. — Les corps de métier.

En Espagne, comme dans les autres pays européens, les artisans des villes avaient formé des associations pour main-

---

tort au dépeceur, ordonna de ne rien changer aux usages établis. — Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 163.

1. Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 42.

2. *Negociantes*. Tarragona, in-4°, sans date. — Bib. nat. de Paris, Oc. 1583 pièce. Les physiocrates anglais et français n'étaient pas plus favorables à l'industrie.

3. *Discurso sobre la educacion popular*, p. 20.

tenir les traditions de leurs métiers, défendre leurs intérêts professionnels et venir au secours de leurs confrères malheureux.

Les corporations *(gremios)* étaient très anciennes A Barcelone, les tailleurs formaient gremio depuis 1229, les argentiers depuis 1249, les cordonniers depuis 1270, les éperonniers depuis 1290, les portefaix depuis 1298. Les couteliers, les droguistes, les loueurs de mules remontaient au XIVe siècle; les tisseurs de lin, les souffleurs de verre, les peintres sur verre, les imprimeurs, au XVe [1]. Les *ordonnances de Séville*, imprimées pour la première fois en 1527, mentionnent 54 corps de métier, dont quelques-uns très anciens. Les entrepreneurs portent encore le nom arabe d'*alarifes*. Il y a à Séville des cordonniers à la mauresque *(borceguineros)*, des gaufreurs et doreurs sur cuir *(guadamacileros)*. Les drapiers inscrivent dans leurs statuts que les marchandises de rebut ne pourront être vendues qu'au pays des Mores *(en tierra de Moros)*. La confrérie de Saint-Éloi des argentiers date de 1376. Les brodeurs ont reçu leurs statuts en 1432; les tisserands en 1453.

Cependant l'Espagne avait été longtemps l'un des plus libres pays de l'Europe, et il avait fallu des siècles de tyrannie avant que l'Espagnol s'habituât aux entraves des ordonnances et des règlements. Le régime corporatif était contraire au tempérament national, et beaucoup de juristes assuraient même qu'il était contraire à la loi. En 1552, Charles-Quint avait prohibé toutes les associations exclusives et ordonné leur dissolution [2]. Sous Philippe II, des réclamations énergiques se firent encore entendre; les députés du royaume, en autorisant pour la cinquième fois la levée des *millones*, y mirent pour condition la suppression de tous les monopoles

1. Campomanes, *Apendice*, III, p. 155.

2. Que las cofradias que hay en estos reynos de oficiales se deshagan, y no las haya de aqui adelante aunque estén por Nos confirmadas. — *Nueva Recopilacion*, VIII, XIV, 4.

autres que les monopoles royaux[1]. Mais peu à peu, par la force des choses, les gremios se constituèrent en associations puissantes, devant lesquelles l'individu n'eut plus de droit.

Charles-Quint avait ouvert lui-même la porte aux abus en permettant aux gremios de rédiger des ordonnances pour le bien des métiers *(para el uso de los oficios)*. Au XVIe et au XVIIe siècle, la coutume industrielle se fixa, se figea, pour mieux dire[2], et devint tyrannique et oppressive. Charles-Quint avait soumis les corporations au double contrôle des municipalités et du Conseil de Castille; mais les magistrats s'entendaient en économie politique « comme un vieux général à jouer un rôle de jeune femme[3] », et sous leur autorité inintelligente et tracassière, les ordonnances des métiers allèrent sans cesse se compliquant; Campomanes ne les condamne pas moins expressément que Turgot.

Il reproche aux corporations d'opposer un obstacle presque invincible au progrès des arts. Elles constituent des coteries, dont les membres recherchent avant tout leur avantage particulier et ne s'intéressent pas au perfectionnement de l'industrie nationale. Les corporations n'ont jamais cherché à éveiller l'émulation entre les artisans. Elles ont toujours été contraires aux innovations et à l'esprit d'invention. Elles tendent à monopoliser la fabrication et la vente dans un petit nombre de mains. Elles sont envahissantes, se mêlent de ce qui ne les regarde pas, multiplient les atteintes à la liberté des individus. Elles prélèvent sur le travail national des taxes onéreuses et parfaitement illégales[4]. Campomanes fait remarquer que toutes les ordonnances corporatives réservant expressément les droits des tiers *(sin perjuicio de tercero)*,

1. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 74.
2. *Ordonnances de Grenade*, 1552. *Ordonnances de Tolède* (règne de Philippe III).
3. *El viejo de la capa azul.*
4. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 56 et 160.

les corps de métier n'ont, en réalité, qu'une existence provisoire; ils sont tolérés plutôt que reconnus par le Gouvernement, et le grand économiste conclut hardiment à leur suppression [1].

Capmany, au contraire, défend les corporations comme institutions de bienfaisance. Il pense qu'elles maintiennent l'émulation entre les industriels, qu'elles ont conservé les traditions des arts, créé et gardé la probité industrielle, relevé la condition des travailleurs [2].

L'auteur d'un Mémoire sur les corporations, publié dans le *Semanario erudito* de Valladares, est persuadé que « les arts ne peuvent être honorés, enseignés et maintenus que par les corps qui les soutiennent et en opèrent la classification, et que les ouvriers ne peuvent obtenir ni propriété, ni sécurité, ni bien-être, sans le code des lois grémiales qui les protège et les rend constamment heureux ».

L'étude des règlements corporatifs ne permet pas de partager cet optimisme et confirme bien plutôt le jugement de Campomanes.

Le gremio est régi par ses statuts particuliers *(estatutos gremiales)*. Certaines grandes villes ont codifié leur législation industrielle : Séville en 1527 et 1632, Grenade en 1552 et 1672, Tolède au début du XVII[e] siècle; presque partout, les corporations se contentent de garder leurs statuts dans leurs archives. Ces statuts sont souvent très anciens, et remplis de prescriptions surannées et inexécutables. Quelques gremios interdisent toute association entre fabricants et commerçants [3]. A Tolède, les doreurs ne peuvent ouvrir boutique sans avoir déposé aux mains des contrôleurs une caution de

1. Id., *ibid.*, p. 75.
2. Capmany, *Memorias*, t. I, p. 34-37. En France, l'avocat général Séguier avait invoqué les mêmes raisons en faveur des corporations lors de la discussion des Édits de Turgot au Parlement.
3. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 256.

40.000 maravédis [1]. A Valence, il est défendu aux lanterniers de se servir de forges [2], et aux chaisiers d'employer des outils de menuisier [3]. Les fabricants d'aiguilles de Tolède ne peuvent vendre d'aiguilles fabriquées ailleurs, mais les merciers de Tolède peuvent parfaitement vendre des aiguilles étrangères [4].

De temps à autre, on revise les statuts; les nouveaux ne sont ni moins prolixes, ni moins routiniers que les anciens. Les ordonnances des tailleurs de Saragosse, réformées en 1774, comptent 76 articles [5]. Celles des fabricants de bas de soie (1770) fixent le poids légal des bas, des gants et des bonnets [6]. En 1750, l'industrie de la laine à Ségovie est répartie entre sept corporations spéciales : cardeurs et trieurs, — tisserands, — décatisseurs, — foulons, — sécheurs, — tondeurs, — teinturiers. La laine est divisée en quatre sortes : surfine, fine, brute et inférieure, et chacune de ces laines est affectée à certaines espèces de drap, à l'exclusion de toutes les autres [7].

Le gremio élit ses chefs par cooptation, par vote direct, par tirage au sort ou par *ensaculacion*. Ils sont confirmés par les autorités municipales [8]. Les corporations barcelonaises sont gouvernées par des consuls [9]. Les brodeurs de Séville ont des *alcaldes veedores* [10]; les tailleurs de Grenade, 2 alcades et 2 contrôleurs *(veedores)* [11]. Les fabricants de bas de soie

1. Id., *ibid.*, p. LII.
2. Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 84.
3. Id., *op. cit.*, p. 71.
4. Campomanes, *Apendice*, III, p. XLI.
5. *Arch. municip. de Zaragoza. Gremios*, 1775.
6. *Real cedula de Ordenanzas concedidas al gremios de fabricantes de medias de seda de telar de la ciudad de Zaragoza* (1770).
7. Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 168.
8. *Autos acordados de Valladolid*, 14 janvier 1791. *Ordenanzas de Toledo*, tit. XXXVI, ap. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XLVI.
9. Capmany, *Memorias*, I, 3, p. 56-62.
10. Campomanes, *Apendice*, III, p. LXXXVIII.
11. Id., *ibid.*, p. CXIV.

de Saragosse ont 1 majordome, 2 contrôleurs, 1 député et 1 commissionnaire *(llamador)*[1]. Les tailleurs ont 2 majordomes, 2 conseillers, 2 receveurs, 4 contrôleurs, 2 fiscaux, 1 professeur *(maestro de lecciones)*, 1 secrétaire[2]. Les officiers des corporations s'appellent encore *alamines*, prieurs et prud'hommes[3]. A Valence, le président du gremio s'appelle massier *(clavario)*[4].

Malgré toutes les précautions prises contre la brigue, les offices corporatifs ont une tendance marquée à s'immobiliser dans certaines mains : à Tolède, en 1758, sur 72 maîtres en soieries, 8 ou 10 gouvernent la corporation et se partagent tous les emplois[5]. A Valladolid, en 1773, la corporation des tailleurs est divisée en deux confréries rivales, dont l'une opprime l'autre et nomme tous les officiers du gremio; le subdélégué s'étant avisé de nommer de sa propre autorité deux contrôleurs pris dans les deux confréries, la confrérie prépondérante demande son renvoi[6].

Dans certaines villes, certaines corporations sont soumises au contrôle direct de la municipalité, ou d'agents spéciaux sur lesquels elles n'exercent aucune influence. L'ayuntamiento de Saragosse édicte en 1731 un véritable code de meunerie pour les maîtres meuniers de la ville[7]. Les marchands de soie de Grenade sont contrôlés par des officiers ministériels, propriétaires de leurs offices, les *gelices de la alcayceria*[8]. A partir de 1747, les gremios de Tolède se voient dépouillés

1. *Arch. munic. de Zaragoza. Gremios*, 1771.
2. *Arch. munic. de Zaragoza. Gremios*, 1775.
3. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XCIX et CCLIX.
4. Cruilles, *Los gremios de Valencia*. Cordoneros, corregeros, cuberos, horneros, tejedores de lino.
5. Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 396.
6. *Id.*, t. XXVI, p. 163.
7. *Arch. mun. de Zaragoza. Instruccion hecha por la ciudad de Zaragoza para el govierno de los molinos y maestros molineros de ella y sus barrios*, 1731.
8. Gallardo, *Rentas de la corona*, t. III, p. 295.

de la juridiction en première instance, qui est donnée à un juge royal, avec appel à la Junte générale du commerce [1].

Là où elles jouissent de toute leur autonomie, les autorités corporatives défendent les privilèges de la corporation, contrôlent la qualité des produits manufacturés, examinent les candidats à la maîtrise et gardent pieusement les traditions du corps.

Il s'agit avant tout de délimiter le champ d'opérations de chaque industrie et de déjouer les tentatives d'empiétement des autres corps. Pendant longtemps les industries avaient tendu à se multiplier. Dans le courant du XVIIe siècle, Séville avait vu apparaître les corporations nouvelles des fabricants de dames-jeannes *(tinajeros)*, des passementiers *(pasamaneros)*, des savetiers *(zapateros de viejo* [2]*)*. Les cordiers formaient trois corps distincts : cordiers pour navires *(cordoneros de jarcia)*, cordiers cordants, et cordiers pour filets *(cordoneros de las redes* [3]*)*. A Valence, l'industrie de la carrosserie se partageait entre les fabricants de caisses de voitures, de trains pour voitures et de marchepieds [4]. A Valladolid, les vanniers en sparte formaient un corps distinct des vanniers en jonc *(estereros de junco* [5]*)*. D'autre part, les transformations économiques et sociales, les changements de la mode amenaient peu à peu la disparition de certaines industries. Les fabricants de cuirasses de Barcelone avaient disparu avec l'usage de l'armure, les doreurs sur cuir *(guadamacileros)* avec la mode des cuirs gaufrés, les corailleurs avec la vogue du corail [6]. Valladolid n'avait plus en 1773 qu'un seul fabricant de collets de buffle *(coletero* [7]*)* ; les fabricants d'épées

1. Larruga, *Memorias*, t. V, p. 109.
2. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CXXVIII.
3. Id., *ibid.*, t. III, p. LXIV.
4. Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 91.
5. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 163.
6. Capmany, *Memorias*, t. I, 3, p. 68.
7. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 163.

(espaderos), réduits à trois, ne fabriquaient plus que des fourreaux[1]. Les métiers subsistants n'en sont que plus âpres à défendre leurs privilèges. Ils se sont emparés petit à petit du droit exclusif d'approvisionner les villes; ils écartent les marchands du dehors[2], ils intentent procès sur procès[3] aux corporations rivales, et si les procès de ce genre sont moins nombreux en Espagne qu'en France, cela tient à ce que les gremios espagnols sont moins riches que les métiers français[4].

Investis du droit de décerner les lettres de maîtrise, les chefs de métier tendent naturellement à limiter le nombre des concurrents et à égaliser entre eux les conditions du travail.

On débute dans la vie industrielle comme apprenti. L'apprenti est lié envers son patron par un contrat léonin, dont le corrégidor assure au besoin l'entière exécution[5]. La durée de l'apprentissage varie de 3 à 6 ans[6]; il est rare que l'apprenti soit appointé. Les *Ordonnances du commerce général de Tolède* (1772) reconnaissent au maître le droit de faire tra-

1. Id., *loc. cit.*
2. Id., *loc. cit.*
3. Les tanneurs de Valence soutinrent contre les cordonniers un procès qui ne dura pas moins de trente-cinq ans (1719-1754). Cruilles, *Los gremios de Valencia. Zurradores.*

Un fabricant de bas de soie de Valence fut attaqué par les filateurs de soie, parce qu'il avait donné de la soie à filer, et que l'ouvrage n'avait pas été exécuté conformément à l'ordonnance. Il représenta à la Société des amis du pays que la fabrication mécanique des bas de soie n'étant pas connue au moment où avaient été rédigés les statuts des *torcedores*, on n'avait pu prévoir le genre de filage nécessaire à ce métier (Tramoyers, *Instituciones gremiales*, p. 413).

4. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CCXXVI.
5. *Nov. Rec.*, VII, XXIII, 16, 15 mai 1788.
6. 3 ans chez les chapeliers de Séville (Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XCI), 4 ans chez les menuisiers, les boulangers, les savonniers et les drapiers de Valence, — 5 ans chez les maîtres de la soie (Cruilles, *Los gremios de Valencia*, pass.), 6 ans chez les fabricants de bas de soie de Saragosse (*Ordenanzas*, 1771, art. 8).

vailler l'apprenti pendant 6 ans, sans lui donner aucun salaire. Chez les tailleurs de Saragosse, le maître fixe lui-même le salaire de l'apprenti, et lui donne chaque année une note, que le majordome de la corporation recopie sur ses registres. L'intéressé et ses parents peuvent en demander une expédition, dont le coût est de 8 réaux [1]. Le nombre des heures de travail n'est pas déterminé par les ordonnances. A Séville, il est défendu de faire travailler les apprentis avant 4 heures du matin et après 8 heures du soir [2]. Larruga voudrait faire travailler les ouvriers de Guadalajara de 6 heures du matin à 6 heures du soir en hiver et de 5 heures du matin à 8 heures du soir en été [3]. Dans la pratique, les journées sont moins longues. Le règlement de 1771 pour les sécheurs de drap à Ségovie fixe la journée de travail à 11 heures [4]. Les ouvriers de la manufacture des tabacs travaillent 9 heures [5]. La journée est de 7 heures à Barcelone [6].

L'apprentissage terminé, l'apprenti devient compagnon *(mancebo)*. Il ne peut encore travailler pour son compte, mais il peut louer ses services à la journée *(jornalero)* ou à l'année *(añero)*. La durée minima du compagnonnage varie de 2 à 4 ans suivant les corps. Chez les tailleurs de Saragosse, le *mancebo* qui a travaillé 2 ans devient *oficial* (employé), et doit travailler 2 autres années en cette qualité avant de se présenter aux examens de maîtrise [7]. Quelques compagnons voyagent de ville en ville : les tailleurs de Saragosse accordent 8 jours de travail à l'ouvrier de passage [8].

Quelle que soit son habileté, le compagnon n'a le droit ni

1. *Estatuto de sastres*, art. 61-62.
2. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. XCI.
3. Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 121.
4. Id., *ibid.*, t. XII, p. 195.
5. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 341.
6. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 62.
7. *Estatuto de sastres*, art. 63-64.
8. *Ibid.*, art. 68.

d'ouvrir boutique, ni de travailler à son compte, soit en chambre, soit chez un autre maître. Le chambreland n'est pas poursuivi avec moins d'âpreté par les maîtres espagnols que par les maîtres français. Chez les tailleurs de Saragosse, chaque contravention est punie d'une amende de 60 réaux [1].

Les grèves sont interdites et sévèrement réprimées. Sous le règne de Charles III, les boulangers de Madrid, ayant cessé le travail, courent comme des malfaiteurs chercher asile dans l'église Saint-Sébastien [2]. La loi permet seulement aux ouvriers qui se croient lésés par les maîtres de leur intenter un procès devant le corrégidor, et Larruga remarque que les ouvriers sont toujours prêts à se saigner aux quatre veines quand il s'agit de plaider contre les patrons [3].

Les lois corporatives d'Espagne ne limitent pas en général le nombre des apprentis et des employés, mais ne permettent pas à un même patron d'avoir plus d'un atelier [4]; presque partout le nombre des compagnons et apprentis est limité en fait par l'exiguïté des logis et par la modicité des ressources du petit fabricant [5].

Les salaires varient beaucoup d'un métier à l'autre. Les journaliers ordinaires gagnent à Séville, en 1786, 4 réaux et

1. *Estatuto de sastres*, art. 31, 40, 41, 42 et 45.
2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III*, t. IV, p. 88.
3. Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 244.
4. Cruilles, *Los gremios de Valencia : carpinteros, cerrageros.*
5. Les *Calceteros* de Valence n'avaient droit qu'à un apprenti. Les *cuberos* n'avaient droit qu'à deux. — Cruilles, *op. cit.*, *Calceteros*, *cuberos.*

Les ouvriers en soie de Tolède, ayant voulu empêcher les maîtres d'employer plus de deux apprentis chacun, perdirent leur procès. — Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 244.

Les ordonnances de Grenade défendaient à un même maître d'avoir plus de quatre métiers chez lui. — Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CVII.

Les *colcheros* de Tolède ne pouvaient employer plus d'ouvriers que ceux qui pouvaient trouver place dans leur maison. — Id., *ibid.*, p. XLIX.

demi, les charpentiers 7 à 11 réaux; les tisserands actifs peuvent se faire jusqu'à 15 réaux, et les bons menuisiers jusqu'à 25 [1]. La journée moyenne à Barcelone est de 8 réaux [2].

Comme partout, le travail des femmes est misérablement rétribué. En Galice, une femme et une petite fille peuvent, en une journée, arriver à tisser 7 à 8 varas de *cinta casera* à 6 maravédis la vara, ce qui donne 1 réal et demi pour elles deux [3]. A Valladolid, les fileuses de laine gagnent 1 réal et 14 maravédis [4].

Dans un pays où le pain de 2 livres et demie vaut 1 réal 18 maravédis, et la livre de bœuf 1 réal 2 maravédis [5], ces salaires ne sont pas aussi dérisoires qu'ils semblent l'être au premier abord. Larruga estime à 900 réaux la somme indispensable à l'entretien d'une famille pendant 1 an [6]. Townsend donne pour Barcelone le chiffre de 260 livres françaises ou 1.040 réaux [7]. Les jours fériés ayant été réduits à 93 par Benoît XIV, il restait 272 jours ouvrables [8], qui donnent 1.088 réaux pour le simple journalier à 4 réaux par jour, et 2.176 réaux pour l'ouvrier barcelonais. Les salaires sont donc théoriquement suffisants; mais ne faut-il pas compter avec les fêtes locales, les pèlerinages aux fêtes voisines, les mille et une occasions de plaisir dont l'ouvrier n'est que trop enclin à profiter? Ne faut-il pas compter avec ses instincts de paresse et d'indépendance, avec ses caprices, et aussi avec les chômages forcés et les maladies ? Cependant, grâce à la vie facile et frugale d'Espagne, l'ouvrier d'alors est moins esclave du travail, et partant plus heureux que l'ouvrier d'aujour-

1. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 317.
2. Id., *ibid.*, t. I, p. 62.
3. Campomanes, *Fomento*, p. 64.
4. Ortega, *Historia de Valladolid*, t. II, p. 144.
5. Id., *ibid.*
6. Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 121.
7. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 62.
8. Campomanes, *Fomento*, p. 64.

d'hui. Ce qui constitue le côté pénible de sa situation, c'est qu'il y est enfermé, sans espoir de s'en évader jamais.

Après avoir passé par l'apprentissage, le compagnonnage et l'officiat, le jeune ouvrier peut devenir candidat à la maîtrise; mais ce titre, qui le fait patron et lui donne le droit d'ouvrir boutique, ne s'obtient qu'après examen passé devant les chefs de la corporation. Ces examens sont chers et les faveurs accordées aux fils de maîtres les rendent presque inabordables aux simples ouvriers [1]. Aucune disposition légale ne limite le nombre des maîtres dans chaque ville, mais l'intérêt des maîtres est de ne pas multiplier les concurrents, et s'ils se montrent faciles pour le fils qui succède à son père, pour l'ouvrier qui épouse la veuve de son patron, l'ouvrier qui prétend ouvrir un nouvel atelier ne doit pas s'attendre à trouver grande bienveillance chez ses juges.

Les tailleurs de Saragosse exigent que le futur maître soit *capable* et *riche*, pour subvenir aux dépenses de la corporation. Il doit prouver qu'il est né de parents catholiques, et qu'il a travaillé comme ouvrier pendant deux ans au moins [2]. Puis il verse 600 réaux à la caisse du gremio, ou seulement 300 s'il est fils de maître, ou marié à une fille ou une veuve de maître [3]. On lui donne un délai de 20 jours pour parfaire son instruction. Il se rend soir et matin chez le professeur du gremio *(maestro de lecciones)*, qui lui apprend à aulner *(la reduccion de la bara)*, à couper et à coudre. Il donne 80 réaux au maestro et 20 réaux à la caisse du métier, ou seulement moitié s'il est privilégié. Il débute par un exercice de couture; il met lui-même une pièce à un habit; s'il présente un travail fait par un autre, l'examinateur, complice de la fraude, paie 80 réaux d'amende [4]. Après cette première épreuve, le candidat est

1. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CLX.
2. *Estatuto de sastres*, art. 24.
3. *Id.*, art. 25.
4. *Id.*, art. 26.

admis à passer l'examen proprement dit. Il se présente devant les contrôleurs, sans chapeau, ni cape, ni épée, et déclare s'il concourt pour le vêtement d'homme, ou le vêtement de femme, ou pour l'un et l'autre. On le fait travailler à huis clos dans la spécialité qu'il a demandée; les examinateurs empêchent le *maestro de lecciones* et le parrain choisi par le candidat de venir l'aider de leurs conseils. Ils peuvent demander au postulant de tracer jusqu'à trois patrons d'habit, et ne peuvent lui en demander moins d'un. Le candidat paie 16 réaux de gratification à chacun de ses examinateurs, à son parrain, aux employés de la junte du gremio, aux trois fiscaux du chapitre, aux domestiques du gremio; les privilégiés ne paient toujours que moitié. Le conseil de la corporation se réunit enfin pour discuter les mérites du candidat. S'il est regardé comme insuffisant, on le lui fait entendre « de la meilleure manière qu'il se peut ». S'il est tenu pour bon, il jure de défendre le mystère de l'Immaculée Conception *(la pureza de Maria Santisima)* et d'observer les règles du corps, et il est inscrit sur le livre des maîtres[1]. Il a dépensé de 400 à 800 réaux.

Chez les fabricants de bas de soie de Saragosse, l'examen coûte 677 réaux[2].

A Tolède, le grade de « maître de la soie » coûte 600 réaux à l'étranger, 450 réaux au Tolédan, 300 réaux au gendre ou au fils de maître[3].

A Barcelone, le maître corroyeur paie 275 réaux[4].

A Valence, les droits sont de 1.500 réaux pour l'étranger et de 750 réaux pour le Valencien chez les savonniers. Chez les boulangers, le fils de maître paie 15 réaux, le Valencien 450, le régnicole 675 et l'étranger 950 réaux[5].

1. *Estatuto de sastres*, art. 29.
2. *Ordenanzas de fabricantes de medias de seda de Zaragoza* (1770).
3. Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 353.
4. Capmany, *Memorias*, I, 3, 62.
5. Cruilles, *Los gremios de Valencia*. Jaboneros, tahoneros.

Les droits payés et l'examen heureusement passé, le compagnon devient maître, mais que d'obstacles s'opposent encore à sa libre activité ! Il ne semble pas juste aux politiques d'alors qu'un industriel étende démesurément ses affaires aux dépens de ses confrères. Il est interdit au négociant d'attirer la clientèle par l'appât du bon marché. Toutes les marchandises sont taxées [1] et se vendent le même prix, qu'elles soient de façon grossière ou soignée. Peu de lois ont contribué plus puissamment à la décadence de l'industrie espagnole.

L'idéal des chefs de métier est de maintenir les bonnes traditions de l'art. Les ordonnances corporatives tracent avec une précision minutieuse toutes les règles de la bonne fabrication. Les *chapineros* de Tolède apprennent à faire les chapins noirs, les chapins ouverts, les chapins fermés, les chapins à nez pointu, les chapins d'argent à semelles et à pièces d'étain [2]. Les tailleurs de Séville donnent tout au long la description des habits en usage au temps des rois catholiques [3]. Le titre XVI des ordonnances réformées de Séville décrit la fabrication de la toile pour faire des cols à la Wallonne *(cernadero para Valona [4])*. Les ordonnances de Grenade vont jusqu'à défendre de planter des mûriers blancs *(moreras)* et n'autorisent que les plantations de mûriers noirs *(morales [5])*.

Pour maintenir l'exacte observation des ordonnances, les contrôleurs de chaque métier inspectent les ateliers et boutiques et saisissent les ouvrages défectueux [6], dont le magistrat peut ordonner la destruction.

---

1. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. CXXXI.
2. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. LXXII.
3. Id., *ibid.*, p. LXIII.
4. Id., *ibid.*, p. CXXVIII.
5. Id., *ibid.*, p. CVIII. — On remarquera que le mûrier blanc est l'arbre de beaucoup le plus répandu en Europe, et que la soie de Chine provient tout entière du mûrier blanc. Cependant ce préjugé n'était pas entièrement inconnu en France, où l'on crut longtemps la soie de Nankin moins propre que les autres à la fabrication des soieries.
6. Capmany, *Memorias*, I, 3, p. 56 et 66. — *Arch. munic. de Zara-*

Ces mesures ont surtout pour résultat d'éteindre chez les fabricants tout esprit d'invention.

Larruga constate qu'à Valladolid les cordonniers castillans ne peuvent lutter contre la concurrence de la cordonnerie catalane. Les passementiers fabriquent des tissus étroits *(de cinteria)* qui sont très loin de valoir les produits français de même espèce. Les ébénistes, huchiers, chaisiers et tourneurs sont presque tous très ignorants; les plus habiles n'ont que le tour de main professionnel. Les teintureries sont mal installées et mal assorties. Les faïenceries ne donnent que des produits tout à fait grossiers. Les orfèvres ne font guère que des boucles, des *rascamoños* et autres menus objets, dont le dessin est imparfait, le goût antique et le bruni grossier. Il y a trois arquebusiers de grand mérite, mais ils n'ont pas d'élèves; quelques bons couteliers, mais sans goût et sans élégance; un bon batteur d'étain, mais ses modèles sont vieux et mauvais [1].

Les inventions sont très rares et peu importantes. Rien qui ressemble aux grandes découvertes de Watt, de Jacquard ou de Philippe de Girard. Blas Lopez y Arroyo invente une machine à faire de la passementerie [2]; Juan Alvarez Lorenzana, un rouet à filer le lin [3]; Francisco Ros, argentier de Valence, imagine des fers spéciaux pour le tissage des velours [4]; le marquis de la Romana construit une machine qui met en mouvement 4 moulins à blé et 32 scies à scier le marbre; Joachim Ardid invente une balance qui marque à la fois les poids de Castille et ceux d'Aragon; Juan de Prado perfectionne la teinture des soies et le blanchiment des laines;

goza. Instruccion de molinos (1731), art. 3. — *Ordenanzas de fabricantes de medias de seda* (art. 10). *Estatuto de sastres* (1775), art. 32 à 38.

1. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 163.
2. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 406.
3. Campomanes, *Fomento*, p. XXIV.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 231.

Miguel Redondo perfectionne le métier à tisser le drap [1]. Mais ces inventions ne se répandent pas, et quand on les examine de près, leur mérite semble disparaître. En 1749, un fabricant de Ségovie, Francisco Mesa, invente un nouveau métier à tisser et une nouvelle navette. Son métier pèse 6 arrobes au lieu de 15, et un enfant peut le mettre en branle. Sa navette permet de tisser sans jamais faire de nœud. Son drap est si large qu'une vara et demie suffit pour faire une cape. Mis en demeure de prouver ses dires, l'inventeur commence par déclarer qu'il ne peut faire plus de 9 capes avec 20 varas d'étoffe, parce qu'il n'a pas parlé du col de chaque cape. Sa navette casse peut-être le fil un peu moins souvent que l'ancienne, mais quand il se rompt, il est beaucoup plus difficile à renouer [2]. Mesa était peut-être sur le chemin d'une découverte; trop vite satisfait, il n'a su présenter qu'une invention incomplète et défectueuse.

Il devait en être de même des « pastilles substantielles » fabriquées en 1792 à Buenos-Ayres pour l'usage de la marine [3], et de l'art de fondre le platine découvert par Alexis del Bosque [4].

A défaut d'inventeurs, l'Espagne abonde en rêveurs qui croient résoudre, d'un trait de génie, les problèmes les plus insolubles. Pedro Angel de Albison ne demande qu'un million de réaux et une matinée pour enseigner à conduire toute espèce d'embarcations contre le vent et la marée [5]. Manuel Sollach de Rojas trouve le secret du mouvement perpétuel [6]. Un certain Bottineau invente la « nauscopie », ou l'art de

1. Cavanilles, *Observaciones sobre el art. España de la Nueva Enciclopedia*, p. 42.
2. Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 173.
3. *Diario de Barcelona*, 1er octobre 1791.
4. Cavanilles, *Observaciones*, p. 42.
5. *Consulado de Cadiz. Notables*, 82. — 6 juillet 1804.
6. *Archivo de Alcalá de Henares, Estado*, leg. 4818. — 1794.

découvrir les vaisseaux et les terres à des distances immenses [1].

L'amour-propre aveugle les plus humbles, l'ouvrier le moins maladroit se prend pour un savant. Ségovie, métropole de la draperie espagnole, n'avait pas un seul bon remouleur de ciseaux à tondre le drap. En 1775, un maréchal ferrant vétérinaire s'intitule magnifiquement *maestro esmolador de tixeras de tundir* et demande l'établissement à Ségovie d'une « Académie d'affûtage de ciseaux à tondre le drap [2] ».

Le seul bon côté du régime corporatif est l'esprit charitable qui règne entre les membres d'un même *gremio*.

Considérée comme association de bienfaisance, la corporation change de nom et forme une ou plusieurs confréries, placées sous l'invocation d'un saint. Les ciriers de Saragosse ont pour patron saint Julien évêque [3], les fabricants de bas de soie sainte Lucie [4], les tailleurs saint Antoine de Padoue, saint Mathias et saint Sébastien [5]. Les tailleurs de Valence ont pour patron saint Vincent martyr, et pour avocat céleste San Homobueno, fils de tailleur [6]. En 1775, l'Espagne comptait 25.581 associations de ce genre [7].

Les confrères se doivent mutuellement assistance. Certaines confréries possèdent un hôpital où sont soignés leurs malades [8]. D'autres distribuent des secours en argent. Les tailleurs de Saragosse donnent 1 réal par jour au maître ou à la veuve de maître que l'indigence oblige à se faire soigner à l'hôpital [9].

1. *Id., ibid.*
2. Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 201.
3. *Diario de Zaragoza*, 28 janvier 1797.
4. *Ordenanzas* (1771), art. 13.
5. *Estatuto de sastres*, art. 1.
6. Cruilles, *Los gremios de Valencia. Sastres.*
7. Campomanes, *Apendice*, t. II, p. 186.
8. Id., *ibid.*, t. III, p. LXXXVI.
9. *Estatuto de sastres*, art. 53.

Mais c'est surtout aux enterrements qu'éclate la magnificence des gremios. Chez les tailleurs de Saragosse, l'enterrement du maître pauvre se fait aux frais de la corporation [1] : 40 maîtres suivent le corps, porté par les 8 plus jeunes. Les membres du conseil portent 12 cierges de cire à l'enterrement d'un maître, de sa femme, ou de sa veuve, 8 cierges à l'enterrement des confrères spirituels, 4 à l'enterrement de leurs fils. On célèbre 5 messes chantées pour chaque membre défunt. Tous les mois ont lieu 2 offices, et même 4 pendant le mois de novembre pour tous les défunts de la corporation. Il y a office solennel des morts le lendemain de la fête patronale de saint Antoine de Padoue [2].

La confrérie du glorieux patriarche San Joaquin, instituée en 1722 au couvent des Carmes Déchaux de Pampelune, assiste ses membres malades, se fait représenter à leurs obsèques, célèbre chaque année une messe solennelle pour les confrères défunts, et a obtenu du pape de grandes indulgences pour assurer le repos de leur âme [3].

Les partisans des confréries estiment qu'on ne peut payer trop cher de semblables avantages; les économistes pensent, d'autre part, que les confréries, très respectables dans leur principe, répondent mal à leur but et seraient remplacées avec avantage par des monts-de-piété. Elles coûtent fort cher [4] et rendent peu de travail utile. La cotisation annuelle est peu de chose en elle-même [5], mais chaque réception de nouveaux membres, chaque élection de dignitaires est pour les artisans une occasion de dissipation et de dépense. A Valladolid, pendant les processions de la Semaine Sainte, chaque

1. *Estatuto de sastres*, art. 56-57.
2. *Id.*, art. 6.
3. Santa-Maria, *Devocion al excelso patriarca san Joaquin*, p. 333.
4. Campomanes estime à 11.687.861 réaux la dépense annuelle des confréries. *Apendice*, t. II, p. 186.
5. 6 réaux pour les maîtres tailleurs de Saragosse. — *Estatuto* art. 7.

image de saint est accompagnée d'un corps de métier, qui fait la dépense de la cire. Le porte-étendard régale à ses frais toute la corporation; s'il refuse, on le laisse tout seul à la procession, et beaucoup de pauvres artisans ont préféré quitter la ville que de se soumettre à cette humiliation ou de se ruiner [1].

La fête du saint patron est marquée par des réjouissances extraordinaires. On tire des pétards, il y a collation ou banquet. On pousse parfois la folie jusqu'à donner des courses de taureaux [2]. En 1738, les fripiers de Valence donnent une fête avec cavalcade et illumination [3]. En 1755, les chapeliers construisent un char en forme de tour et jettent à la foule 300 chapeaux [4]. En 1763, l'ayuntamiento de Valence se plaint avec amertume du luxe des gremios et voit « avec grand chagrin que de pauvres gens comme le sont les maîtres et ouvriers de l'art du tissage prennent part aux cérémonies publiques, vêtus comme des nobles très riches, et font montre d'un luxe général dans tous les gremios [5] ».

La vanité rend les confrères chicaniers. Les confréries soutiennent les unes contre les autres, contre les particuliers, contre les villes, d'interminables procès [6], qui vont jusqu'en Conseil de Castille [7], et l'on prétend que la comptabilité des hermanos-mayores laisse fort à désirer [8].

1. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 180.
2. *Devocionario*, p. 333.
3. Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 181.
4. Id., *ibid.*, p. 211.
5. Tramoyeres, *Instituciones gremiales*, p. 399.
6. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 247.
7. *Concordia y reglamento solemne celebrado entre la M. N. y M. L. villa de Bilbao y la cofradia de S. Gregorio Nacianceno, de los herederos propietarios de su distrito y dezmatorio... en razon de prefinir y determinar precios a la cosecha de vino chacolin de el heredamiento propio de dichos cofrades...* 1721. — *Escriptura de ajuste y convenio otorgada entre los mismos* 11 *de Febrero* 1772. — Allende Salazar, *Biblioteca del Bascófilo*, p. 149 et 243.
8. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. IV, p. 93.

En 1783, le roi se décide à essayer une réforme. Le Conseil de Castille ordonne de procéder à une revision générale des confréries existantes et de supprimer toutes celles qui manqueraient à l'esprit de leur institution.

Dans la seule ville de Valladolid, 61 confréries sont supprimées du même coup et leurs biens sont donnés à la *casa de misericordia* [1]. Mais il n'est pas sûr que les pauvres en aient été beaucoup mieux assistés, et l'on n'a aucune raison de croire que les administrateurs des hospices aient été plus scrupuleux que les dignitaires des confréries. C'est une réforme administrative bien plutôt qu'un progrès.

II. — Efforts tentés par le Gouvernement pour restaurer l'industrie espagnole.

Le gouvernement des Bourbons a soutenu contre l'apathie nationale la lutte la plus honorable et la plus persévérante et n'a pas complètement échoué.

Les lois attribuaient à l'État le rôle de protecteur et de régulateur de l'industrie. La première chambre de gouvernement du Conseil de Castille avait la police générale de l'imprimerie, érigeait les corporations et les confréries, donnait force de loi à leurs règlements, déterminait les conditions d'admission des maîtres nationaux ou étrangers dans les corps de métier, confirmait la nomination des autorités corporatives. Les contestations relatives à l'interprétation des ordonnances étaient jugées par la *Sala de alcaldes* et, en appel, par la première chambre du Conseil [2].

La juridiction du Conseil s'étendait sur les plus petits

1. Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. II, p. 229.

2. Escolano, *Practica del Consejo*, t. I, cap. 32, 35, 36, 37, 42, 43, 44. — *Arch. hist. nac. de Madrid. Consejo. Matricula de pleytos*, leg. 768.

incidents de la vie industrielle. Un apothicaire demandait à prendre le *Don* [1]. Un confiseur réclamait contre un concurrent qui avait ouvert boutique trop près de lui [2]. Les tripiers demandaient la permission de vendre à part le bout des langues de bœuf et de mouton [3]. Il semblait qu'il n'y eût si mince détail dont le roi ne dût connaître.

Investi de pouvoirs aussi étendus, il fut naturellement conduit à demander à la France, que Colbert avait faite si industrieuse, le secret du relèvement de l'industrie espagnole, et le colbertisme régna en Espagne avec toutes les minuties de sa réglementation.

En 1703, Philippe V ordonne à tout négociant de s'inscrire à une corporation [4]. En 1737, il oblige les commerçants en gros à tenir au moins 4 livres de comptes : un brouillon, relié et paginé avec soin, un grand-livre, un livre-copie de lettres, un registre pour les commissions, les factures et les reçus [5]. Charles III réglemente la fabrication des molletons [6], et défend de faire des mantilles en toute autre matière que la laine ou la soie [7]. Charles IV ne permet de faire le savon que dans des chaudières munies d'un robinet [8]; il détermine les dimensions légales des tonneaux en chêne et des tonneaux en chataîgnier [9].

1. Escolano, *Varios legajos*, año de 1797.
2. Id., *Matricula de pleytos*, leg. 815.
3. Id., *ibid.*, leg. 1042.
4. *Nov. Rec.*, VIII, XXIII, 5, 2 juin 1703.
5. *Nov. Rec.*, IX, IV, 14, 1737-1805. — Ces exigences de la loi paraissaient tellement exagérées que la seigneurie de Biscaye obtint dispense expresse de les observer (*Nov. Rec.*, IX, IV, 15, 1745). D'après un négociant français établi en Espagne depuis de longues années, il n'y aurait pas un négociant espagnol sur cent qui tînt régulièrement sa comptabilité.
6. *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 11. — 16 novembre 1760.
7. Cruilles, *Gremios de Valencia*, p. 232.
8. *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 12, note 14, 16 novembre 1793.
9. *Diario de Barcelona*, 24 juin 1802.

Cependant, vers la fin du XVIIIe siècle, les économistes commencèrent à attaquer le colbertisme, et la période qui s'étend de 1753 à la Révolution fut marquée en France par une série de mesures libérales. Ces idées passèrent bientôt les Pyrénées, et comme l'Espagne avait pris à la France sa réglementation outrancière, elle lui prit ses principes libéraux et s'inspira à son tour du « laissez-faire, laissez-passer ».

En 1777, le roi permit la vente des tissus de laine et soie qui n'auraient pas la marque, les dimensions ou le poids fixés par les ordonnances de 1590, 1593, 1675 et 1684[1]. En 1778, il permit de fabriquer des tissus de soie ayant en largeur un doigt de moins que ne le voulait l'ordonnance[2]. En 1784, il abrogea les anciennes lois qui réglementaient la fabrication des toiles de lin et de chanvre[3]. La savonnerie[4], le filage de la soie[5], la préparation des goudrons[6] devinrent des industries libres.

Le régime corporatif lui-même fut battu en brèche. Le bâtard ne fut plus exclu des corps de métier[7]. Les femmes et les filles purent s'instruire dans tous les travaux propres à leur sexe, « nonobstant toutes ordonnances contraires des corporations[8] ». Les veuves d'artisans, même remariées à des hommes d'une autre corporation, purent conserver l'atelier et la boutique de leur premier mari[9]. Les apprentis purent passer leur examen de maîtrise dans la ville où ils voulaient s'établir; en cas d'échec, ils eurent le droit d'en appeler au corrégidor[10]. On permit même à tout ouvrier d'une habileté

1. *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 5.
2. *Id.*, ibid., 5, 8 mars 1778.
3. *Id.*, ibid., 7, 14 décembre 1784.
4. *Id.*, ibid., 12, 2 décembre 1768.
5. *Id.* XXIII, 12, 2 janvier 1793.
6. *Id.*, *Suplemento*, VIII, XXIV, 1, 23 mai 1806.
7. *Id.*, VIII, XXIII, 9, 27 mars 1784.
8. *Id.*, ibid., 14, 16 novembre 1778.
9. *Id.*, ibid., 13, 19 mai 1790.
10. *Id.*, ibid., 7, 24 mars 1777.

reconnue d'exercer son métier sans passer d'examen [1]. Le cumul des métiers fut autorisé après examen [2]. Un tanneur put être aussi cordonnier [3]. Les tisseurs eurent le droit d'ouvrir un nombre illimité d'ateliers [4], d'inventer de nouvelles étoffes, d'imiter les tissus étrangers et de les diversifier à leur fantaisie [5].

L'industrie finit ainsi par se débarrasser presque entièrement de ses antiques entraves.

Les mesures adoptées par les hommes d'État pour fomenter l'industrie espagnole répondent à quatre ordres d'idées distinctes : Propagande et enseignement, — Érection de manufactures royales, — Encouragements à l'industrie nationale, — Prohibition des marchandises étrangères.

1° *Propagande et enseignement.* — Les économistes et les patriotes s'attaquèrent résolument au préjugé populaire contre le travail. Bernardo de Ulloa donna en 1740 son *Rétablissement des manufactures et du commerce d'Espagne* [6]; Geronimo Ustáriz, sa *Théorie et pratique du commerce, de l'industrie et de la marine* [7]; l'abbé de la Gandara adressa à Charles III ses *Notes sur le bien et le mal d'Espagne* [8]. En 1774, le Conseil de Castille publia le beau livre de Campomanes : *Discours sur les moyens de réveiller l'industrie populaire* [9], où il recommande de répandre dans les campagnes l'usage de filer et de tisser le lin, le chanvre et le coton, et oppose les avantages de la petite industrie à tous les inconvé-

1. *Real orden* du 26 mai 1790.
2. *Nov. Rec.*, VIII, XXIII, 11, 4 décembre 1797.
3. *Id.*, ibid., 10, 13 août 1791.
4. *Id.*, VIII, XXIV, 9, 10 mai 1787.
5. *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 10, 11 octobre 1789.
6. Édition française à Amsterdam, 1753. 2 vol. in-12.
7. Traduction française. Paris, 1753.
8. Publiées au tome Ier de l'*Almacen de frutos literarios.* Madrid, 1820, in-18.
9. *Discurso sobre el fomento de la industria popular.* Madrid, in-18, 1774.

nients du régime corporatif. L'année suivante, Campomanes donnait au public son *Discours sur l'éducation populaire des artisans* [1], et le faisait suivre d'un appendice en quatre volumes où il résumait la législation industrielle, dressait, pour chaque métier, la liste des meilleurs ouvrages parus en Espagne et à l'étranger, et réimprimait les curieux mémoires économiques d'Osorio y Redin et de Martinez de la Mata sur l'industrie et le commerce de l'Espagne au temps de Charles II [2]. En 1776, Francisco Bruna, doyen de l'Audience de Séville, chercha dans ses *Réflexions sur les arts mécaniques* à réhabiliter le travail manuel. En 1778, Antonio de Capmany fit paraître, sous le pseudonyme de Ramon Miguel Palacio, son *Discours économico-politique en défense du travail mécanique des ouvriers.* Antonio Javier Perez y Lopez, avocat de Cadix, écrivit en 1780 un *Discours sur l'honneur et le déshonneur légal, où se manifestait le véritable mérite de la noblesse du sang, et où il était prouvé que tous les métiers nécessaires et utiles à l'État sont honorables.*

Des prêtres comme Arteta de Monteseguro et Hernandez de Larrea, des hommes d'État comme Jovellanos et Campomanes, de grands seigneurs comme le comte de Peña Florida, le marquis de Peñafiel, le marquis de la Hinojosa, le marquis de Panes, concoururent à l'établissement de ces *Sociétés économiques des amis du pays* [3], qui couvrirent bientôt toute

1. *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento.* Madrid, 1775, in-18.

2. Godoy fit ajouter plus tard un supplément à l'*Appendice à l'éducation populaire* avec deux discours de Christophe de la Mata récemment découverts. — *Mémoires du Prince de la Paix,* t. II, p. 283.

3. Sociedad vascongada. Sociétés à Baeza, Toledo, Vera, Grenade, Sigüenza, Saragosse, Tarrega, Tudela, Valence, Murcie, Séville, Grande-Canarie, Tenerife, la Gomera, Soria, Almuñecar, Majorque, Zamora, Talavera, Osuna, Chinchón, Ségovie, Oviedo, Astorga, la Bañeza, San-Lucar, Ciudad-Rodrigo, Lucena, Jaca, León, Cuenca, Valladolid, Lugo, Santiago, Vélez-Málaga, Puerto-Real, Baza, San Clemente, Medina-Sidonia, Alaejos, Requena, Medina de Rio Seco, Constan-

l'Espagne, et se donnèrent pour tâche de combattre l'oisiveté et la misère et de fomenter les arts utiles [1].

La Société de Madrid favorisa l'établissement de nombreuses écoles techniques : école de la rue Saint-Bernard, pour toutes sortes de machines et pièces d'horlogerie, école d'horlogerie de la rue du Barquillo, école de tournage de la rue San Marcos, école de la rue de Jésus-et-Marie, pour la fabrication des machines à vapeur. Une collection de machines modèles fut réunie au cabinet royal du Buen Retiro; on en publia des catalogues descriptifs vendus par livraisons, et l'acquisition des machines fut facilitée aux particuliers [2]. La Société alla jusqu'à émettre le vœu que tous les laboureurs apprissent à lire, à écrire et à compter [3].

La *Société royale aragonaise* organisa des cours de botanique et de chimie [4], et publia les travaux économiques de Joaquin Vicente Cubeles y Alegre [5].

La Société de Zamora établit une école de filature pour filles [6], une école de dessin et trois écoles d'enseignement industriel et agricole [7].

---

tina, Motril, Tordesillas, Truxillo, Avila, Jerez de la Frontera, Benavente, Tarazona de la Mancha, Jaén, Aguilar de la Frontera, Medina del Campo, Herrera del Rio Pisuerga, Rioja Castellana, Tarragona, Cabra, Málaga, Cantabria, Bujalance, Alcalá de los Gazules, Burgo de Osma. — *G. de Forasteros*, 1804.

1. Cf. *Sociedad Tudelana de los deseosos del bien publico. Historia y estatutos*. Por Joseph Miguel de Ezguerro. Pamplona, 1778, in-4°.

2. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345-347.

3. Jovellanos, *Informe*, § 353.

4. *Diario de Zaragoza*, 2 mai 1797.

5. *Discurso sobre la infeliz situacion y constitucion en que se hallan los maestros, oficiales y demas trabajadores del arte de la seda en Zaragoza, en el año de* 1784 *hasta el de* 1785. — *Puntos generales para la legislacion gremial en la economica*. — *Sobre la riqueza minera de la provincia de Teruel*. — Cf. Herranz y Lain, *Economístas aragoneses*, p. 47.

6. Vers la même époque (1794), D. José de Lapayesse publiait à Valence son traité sur la filature de la soie. Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 197.

7. Fernandez Duro, *Memorias históricas de Zamora*, t. III, p. 183.

La Société de Benavente distribuait des prix institués par l'évêque d'Oviedo [1], celle de Xérez fonda des écoles industrielles. Le marquis de Panes, son directeur, ouvrit sa bibliothèque au public [2].

Toutes les Sociétés n'étaient pas aussi actives. Certaines villes semblent avoir été réfractaires à toute idée de progrès : à Murcie, la Société des amis du pays avait eu toutes les peines du monde à se former et ne se réunissait jamais [3]. Dans beaucoup de petits endroits, tant valait le président, tant valait la Société, et l'ignorance générale des propriétaires rendait les bons présidents assez rares [4]. La vanité s'était fait sa large part dans les Sociétés; les procès-verbaux des séances sont remplis des titres mirifiques dont se décorent les plus minces personnages [5] ; les sceaux et emblèmes des compagnies sont parfois de vrais chefs-d'œuvre de mauvais goût et de prétention [6]. Les concours eux-mêmes étaient souvent puérils. Le 19 décembre 1805, la Société de Madrid décernait à une fillette de 4 ans et demi un *Catéchisme historique* richement relié, en récompense de ses progrès en doctrine chrétienne, lecture et tricot [7].

---

1. Id., *ibid.*, p. 185.
2. Parada, *Hombres ilustres de Jerez*, p. LXXI.
3. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, II, p. 236.
4. Jovellanos, *Informe*, § 347.
5. Le journal de Saragosse, du 2 mars 1797, mentionne : D. Pedro Gregorio de Echeandia, du Royal Collège des Apothicaires de Saragosse, son juge examinateur, ex-inspecteur des apothicaires de ce royaume (d'Aragon) et correspondant du R. Jardin Botanique de Madrid.
6. La société de Tudela avait un sceau représentant une figure de femme, tenant d'une main un caducée, et de l'autre une corne d'abondance. Un cœur, d'où paraissent jaillir des flammes, semble illuminer cette légende :

Ardiente aspiro y anhelo
Al bien de mi patrio suelo.

Allende Salazar : *Biblioteca del Bascófilo*, p. 305.

7. *Gaceta de Madrid*, 3 janvier 1806.

Mais, en dépit de ces petitesses et de ces niaiseries, les Sociétés économiques n'en constituent pas moins des centres d'études et d'expériences, réhabilitent le travail, le mettent à la mode et réveillent peu à peu l'activité nationale en arrachant l'Espagnol à son mutisme et à son isolement.

2° *Érection de manufactures royales.* — Le roi ne se contenta pas de faire prêcher à ses sujets le travail et l'ingéniosité. Il se fit lui-même industriel, pour leur donner le bon exemple, comme l'avait fait le roi de France.

Dès 1712, il essaya d'établir à Madrid une fabrique de cristaux [1].

En 1718, Alberoni créa une imprimerie religieuse et établit à Guadalajara une manufacture de draps et de toiles fines à la façon de Hollande [2].

En 1720 fut fondée la manufacture royale de tapisseries de Madrid [3]; en 1728 la manufacture de glaces de Saint-Ildefonse [4].

Le roi eut encore des fabriques de draps à Ségovie [5], de chapeaux à San Fernando [6], de cotonnades à Avila [7], de laiton à Alcaraz [8], de porcelaine et de marqueterie à Madrid [9].

Ces manufactures donnaient incontestablement de beaux produits. Sit, fondateur de la manufacture de Saint-Ildefonse, obtint du roi un grand cylindre à aplanir, en bronze, du poids de 4 à 500 arrobes, avec lequel il fabriquait des glaces coulées de 50 à 60 centimètres de longueur sur 34 de largeur. Il exécutait sur la surface libre du verre de magni-

1. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, III, p. 558.
2. Id., *ibid.*, p. 486.
3. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 322.
4. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, III, p. 558.
5. Larruga, *Memorias*, t. XII.
6. Gallardo, *Rentas de la Corona*, II, p. 405.
7. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Fabricas reales.*
8. Gallardo, *op. cit.*, II, p. 401.
9. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. IV, p. 341.

fiques gravures à la poudre de diamant : les *Quatre Saisons*, le *Bon Semeur*, le *Grain de Sénevé*, des *Batailles*, etc. Après lui, le Suédois Eder, le Hanovrien Brun, l'Irlandais Dowling et l'Espagnol Felix Ramos, dirigèrent la manufacture [1]. Dowling avait inventé une machine à polir les glaces, qui en polissait 48 à la fois [2]. La manufacture de Saint-Ildefonse fabriquait aussi des verreries communes, des bouteilles, des gobelets, des objets de fantaisie en émail et en verre gravé [3].

Charles III, qui avait établi dès 1736 une fabrique de porcelaine tendre à Capo di Monte près Naples [4], transporta cette industrie en Espagne et installa ses ouvriers italiens au Buen Retiro. La manufacture prit bientôt le nom de *la China* et produisit une belle porcelaine tendre, qui a été souvent comparée à celle de Sèvres, et une porcelaine à base de magnésie, analogue à celle de Vineuf [5]. Le palais royal de Madrid et les résidences royales, les collections du comte de Valencia de Don Juan, du duc de Santoria, du comte de Gomar et du marquis de la Puente possèdent encore un grand nombre de porcelaines du Retiro. Au palais d'Aranjuez existe une petite pièce entièrement revêtue de plaques de porcelaine. A l'Escorial, le pavillon de Charles IV est orné de camées à la Wedgwood, blancs sur fond bleu, de médaillons à paysages, et de bas-reliefs à sujets mythologiques. Le musée archéologique de Madrid renferme des vases décoratifs exécutés au Retiro et très habilement imités des modèles de Sèvres [6].

La manufacture royale de tapisseries avait été créée à Madrid en 1720 par le Hollandais Van der Goten, et était

1. *Museo de antigüedades*, IX, p. 516. — Art. de Manuel Rico y Sinobas, professeur à la Faculté des sciences de Madrid.
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 108.
3. Ph. Gille, *Mémoires d'un conscrit de* 1808, p. 62.
4. G. Vogt, *la Porcelaine*, p. 88.
5. Id., *ibid.*, p. 112.
6. Breton, *Céramique*, p. 18-26.

dirigée en 1786 par un Français [1]. Elle a compté Goya au nombre de ses dessinateurs et produit de nombreuses tapisseries aux couleurs vives et joyeuses.

La manufacture royale de Guadalajara fabriquait seule en Espagne les tissus en laine de Buenos-Ayres appelés *vigognes*, que le roi envoyait en présent aux souverains étrangers [2].

Malgré leur mérite artistique, les fabriques royales avaient des résultats désastreux au point de vue financier. La manufacture de cotonnades d'Avila coûtait annuellement 963.647 réaux [3]. La *China* dépensait beaucoup et ne pouvait lutter contre les produits de Sèvres ou de la Saxe [4]. La compagnie royale de draps fins de Ségovie avait été fondée au capital nominal de 999.000 réaux; mais il en avait été souscrit seulement 578.500. Les dépenses de premier établissement étaient montées à 165.615 réaux. Il avait donc fallu marcher avec 412.885 réaux; aussi, au lieu de 20 métiers que l'on devait entretenir, on n'en avait encore que 8 en 1775, et si peu d'ouvrage à leur donner que 7 d'entre eux étaient restés 5 mois sans travailler [5]. La manufacture de Guadalajara était l'orgueil des ministres. Le roi vint la visiter au mois de mars 1791; il y trouva 300 métiers pour draps fins, 350 métiers à serge et 2.400 ouvriers; 15.000 fileurs ou fileuses travaillaient pour le compte de la manufacture dans les provinces de Tolède, Cuenca, Ciudad-Real, Soria et Ségovie [6]. Mais les employés supérieurs coûtaient chaque année 350.000 réaux au roi [7]. Le directeur Vallejo avait dépensé des sommes énormes en constructions, la comptabilité était

1. Townsend, *Voyage en Espagne*, I, p. 199.
2. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 314.
3. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Fabricas reales*.
4. Id., *ibid.*
5. Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 254.
6. Id., *ibid.*, t. XVI, p. 108 et 87.
7. Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 90.

mal tenue, la laine payée trop cher, le drap fabriqué mal vendu [1]. Par mauvaise administration, la fabrique avait des chômages, et ne rendait pas ce qu'elle aurait dû donner. On constatait en 1784 un déficit de 738 pièces de drap et de 8.000 pièces de serge. Le produit atteignait à peine la moitié du chiffre prévu [2]. La manufacture coûtait au Trésor, en 1798, 5.805.748 réaux [3].

3° *Encouragements à l'industrie nationale.* — Bien avant de songer à créer lui-même des manufactures, le roi avait essayé par toutes sortes de moyens de ranimer l'esprit d'industrie chez ses sujets. Dès 1713, Philippe V offrait les droits de naturalité aux étrangers établis comme marchands en Espagne [4]. En 1718, Alberoni les exemptait des impôts de consommation [5]. Riperda promettait son appui à quiconque établirait en Espagne des fabriques de fil, de toiles et de papier [6]. La Ensenada favorisait l'immigration des ouvriers irlandais [7]. Le nombre des ouvriers français établis en Espagne au milieu du XVIII[e] siècle était assez considérable pour attirer l'attention de notre consul général à Madrid [8].

Le Gouvernement espagnol protégeait les ouvriers étrangers contre la malveillance des nationaux [9], et allait parfois jusqu'à leur concéder de véritables monopoles. Un tanneur

1. Id., *ibid.*, t. XVI, p. 104.
2. Id., *ibid.*, t. XVI, p. 88.
3. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Fabricas reales.*
4. Arch. Nat. de France. Fonds provenant des archives de la marine, B7 450.
5. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 557.
6. Id., *ibid.*
7. Ant. Rodriguez Villa, *D. Cenon de Somodevilla, marques de la Ensenada*, p. 143.
8. *Arch. nat. de Paris.* Cor. de M. Partyet, B7 368. — 28 avril et 30 juin 1749. — *Arch. nat. de Paris.* Cor. de M. Partyet B7 369. — 4 août 1749. — *Arch. nat. de Paris.* Cor. de M. Partyet, B7 373. — 12 septembre 1750.
9. *Id.*, ibid. — *Anciens fonds des archives de la marine*, B7 442.

étranger fut installé à Séville dans l'ancien couvent des Jésuites; on lui donna 7 acres de bonne terre, libre de tout cens, le droit de choisir les meilleurs cuirs de Buenos-Ayres, le droit de couper des arbres à tan dans les forêts royales, et même dans les propriétés particulières, et il obtint encore le monopole de la fourniture des bottes et des baudriers pour la cavalerie [1].

Deux négociants français, Louis et Henri Suleau, natifs de Lyon, avaient fondé à Madrid une fabrique de soieries et une école de dessin, peinture et broderie. Le roi leur accorda toutes les faveurs dont jouissaient les fabricants espagnols et les autorisa à mettre l'écusson de ses armes sur leur maison [2].

Le roi finit même par permettre aux étrangers non catholiques de s'établir en Espagne, et les garantit contre les recherches de l'Inquisition, à la seule condition de respecter les coutumes publiques [3].

Les Espagnols laborieux eurent part, eux aussi, à la bienveillance royale. Rouvrir les anciennes manufactures, en créer de nouvelles était le premier devoir des corrégidors et des magistrats locaux [4]. Le roi prodigua les faveurs et les privilèges à tous ceux qui consentirent à s'adonner à l'industrie. Les fabricants et leurs employés furent dispensés en partie des impôts de consommation [5]. Les fabricants de Tolède, Séville, Grenade, Saragosse et la Zarza furent exemptés des charges municipales, du recrutement, de la milice et du logement des gens de guerre [6]. Le privilège particulier accordé à ces villes s'étendit, plus tard, à certaines

1. Townsend, *Voyage en Espagne*, II, p. 294.
2. Gallardo, *Rentas de la Corona*, II, p. 400, 15 juillet 1789.
3. *Nov. Rec.*, VIII, XXIII, 7, note 4. *Archivo histórico nacional de Madrid. Inquisicion de Toledo*, leg. 15, 2.
4. *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 3, 4 décembre 1705.
5. Gallardo, *op. cit.*, II, p. 386, 30 mars 1753.
6. Id., *ibid.*

industries[1]. Les fabricants de salpêtre reçurent le droit de porter des armes; leurs biens ne pouvaient être saisis; leurs causes criminelles étaient dévolues à un juge spécial[2]. Jusqu'en 1804 les négociants aveugles furent soumis à la juridiction ecclésiastique[3]. La grande industrie fut permise aux nobles[4], et quelques-uns profitèrent de la permission[5].

Le roi alla jusqu'à accorder des primes à la construction et à l'armement des navires, et à l'exportation de denrées espagnoles sous pavillon national[6].

Le plus souvent il se contenta d'accorder de nombreuses remises d'impôts.

Un droit très onéreux, la *bolla*, paralysait les industries textiles en Catalogne. Toutes les fois qu'un tisserand commençait une pièce d'étoffe, le *bollero* venait la marquer d'un sceau de plomb; quand la pièce était finie, le *bollero* y apposait un second sceau, et chaque fois qu'il en était vendu une palme, le *bollero* plaquait son sceau de cire sur l'étoffe et percevait un quinzième du prix de vente[7]. En 1770, Florida-Blanca abolit la *bolla*, et la remplaça par un droit de douane sur les denrées et marchandises étrangères[8].

Suivant le conseil de Campomanes, le roi accorda l'entrée en franchise aux matières premières venues de l'étranger[9].

1. *Nov. Rec.*, VIII, XXV, 11, 8 mai 1781.
2. *Nov. Rec.*, VI, IX, 11, 19 août 1766; — 12, 16 janvier 1791; — 13, 15 octobre 1794.
3. Gallardo, *op. cit.*, II, p. 62.
4. *Nov. Rec.*, VIII, XXIV, 1, 13 décembre 1682.
5. Sous Charles III, le comte de Guevara avait des manufactures de soie au Puerto de Santa-Maria; Antonio Tomé, une fabrique de cuirs ouvrés à Melgar de Fermental. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 230.
6. *Nov. Rec.*, IX, VIII, 7, 13 avril 1790. *Diario de Barcelona*, 11 mai 1802.
7. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 137.
8. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 338.
9. Campomanes, *Fomento*, p. 20. — Toutes ces mesures sont inspirées des législations douanières de la France et de l'Angleterre.

Il exempta de tous droits les lins et les chanvres bruts, les métiers et outils pour la filature et le tissage[1], le fleuret non filé, destiné aux manufactures d'Espagne[2], les chiffons, les cuirs verts[3], le soufre et le salpêtre nécessaires à la fabrication de l'eau-forte[4], l'ivoire, l'écaille, la pierre ponce, le tripoli et l'émeri employés par les ébénistes[5], les drogues dont se servaient les teinturiers[6], les machines, instruments, effets et outils indispensables au perfectionnement de l'industrie[7].

Certaines matières premières, de provenance espagnole, obtinrent le libre transit à l'intérieur du pays. Les fers des montagnes de Burgos entrèrent en franchise en Castille et en Aragon[8], les fers de Léon et de Castille furent transportés en franchise de port à port, sous pavillon espagnol[9]. Le lin et le chanvre récoltés en Castille circulèrent librement dans toutes les provinces de la couronne de Castille[10]. En 1790, la Galice obtint le droit d'exporter son lin et son chanvre dans les Asturies, sans payer de droits de transit[11]. Les droits de circulation perçus sur la soie furent modérés[12], puis enfin abolis en 1803[13].

Si l'on facilite le commerce des matières premières de provenance espagnole, on en défend, par contre, l'exportation. Il

1. *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 3, 12 février-6 avril 1775.
2. *Id.*, VIII, xxv, 12, 18 avril 1789.
3. *Id.*, VIII, xxv, 9, 26 octobre 1780.
4. *Id.*, VIII, xxv, 14, 7 octobre 1784.
5. *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 15, 25 juin 1787.
6. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 403, 22 mars 1791.
7. Id., *op. cit.*, t. II, p. 405, 27 mars 1792, et p. 404, 30 janvier 1794. — Cf. *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 18, 9 décembre 1789.
8. Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 411.
9. Id., *ibid.*, t. II, p. 412, 14 avril 1802.
10. *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 6, 17 mars 1785.
11. Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 418.
12. Id., *ibid.*, t. II, p. 397.
13. Id., *ibid.*, t. II, p. 423, 18 février 1803, et p. 414, 14 septembre 1803.

faut qu'elles demeurent dans le pays pour servir à sa consommation ou pour être transformées par l'industrie nationale [1]. Il est défendu d'exporter le bétail et les chevaux [2], l'huile, le bois [3], les chiffons [4], la garance [5], le sparte [6], les peaux de lièvre et de lapin [7]. L'exportation des laines et des soies est rendue très difficile : les fabricants espagnols ont le droit de racheter les laines et les soies déjà vendues au marchand étranger [8]. Le commerce des laines grossières et ordinaires est interdit en 1699 [9]. Les droits sur les laines fines et mi-fines sont augmentés en 1783 [10]. En 1789, l'exportation est limitée aux seules laines fines; elle ne peut se faire que par certains ports et dans certains marchés. La laine ne peut circuler sans « laissez-passer » dans une zone de 4 lieues autour des frontières et des rivières navigables [11]. L'exportation de la soie, interdite en 1699 [12], est autorisée en 1760, mais seulement pendant six mois chaque année [13]; les ballots devront être ouverts à la douane, la soie sera pesée et les ballots seront refermés et scellés par les agents du roi. La soie paie en 1801 un droit de sortie de 9 réaux par livre pour rentes générales, 8 maravédis pour droits d'amirauté, et 6 réaux pour la caisse de consolidation des vales [14].

Toutes ces mesures étaient assez sages et n'avaient guère

1. Campomanes, *Fomento*, p. 91.
2. Jovellanos, *Informe*, n° 270.
3. *Nov. Rec.*, IX, XVI, 13, 18 août 1724.
4. *Id.*, ibid., 14, 14 mai 1756.
5. *Id.*, ibid., 15, 25 novembre 1768, et 16, 11 novembre 1785.
6. *Id.*, ibid., 17, 17 juin 1783.
7. *Ind. Guip.*, sec. II, neg. 21, leg. 61, 1750.
8. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Tanteo.*
9. *Nov. Rec.*, IX, XVI, 6 et 7, 1751, 1752, 1767.
10. *Nov. Rec.*, IX, XVI, 8, 18 juillet 1783.
11. *Id.*, ibid., 9, 22 avril 1789.
12. *Id.*, ibid., 2, 23 juin 1699.
13. *Id.*, ibid., 4, 15 mai 1760, et 5, 15 février 1772.
14. *Real Orden* du 13 janvier 1801.

d'autre défaut que de n'être ni assez générales, ni assez stables.

Les produits manufacturés bénéficiaient, comme les matières premières, d'un grand nombre de remises d'impôt. En 1756, Ferdinand VI affranchit des *alcabalas* et *cientos* dans les premières ventes en fabrique *(al pie de fabrica)* une trentaine d'articles de grand luxe ou de première nécessité [1]. Ce privilège reçut encore de nouvelles extensions en 1778 [2] et en 1781 [3], et bientôt aucune usine ne se fonda sans obtenir l'exemption des alcabalas sur les premières ventes [4].

4° *Prohibition des marchandises étrangères.* — Les mesures favorables au développement de l'industrie nationale furent complétées par une série de lois prohibitives, destinées à arrêter la concurrence étrangère.

On frappa d'une interdiction absolue les toiles, les cotonnades et les soieries de la Chine [5], les indiennes et toiles imprimées [6], les mousselines [7], les bonnets, les gants, les chaussettes et tous les objets de bonneterie en lin, chanvre, laine ou coton [8], les mitaines, les boutons de chemise et de gilet, les galons de fil ou coton, les poignets brodés pour chemises,

1. Tissus de soie, or et argent, soieries larges, mouchoirs et bas de soie, draps, sempiternes, écarlates, escots, serges, camelots, droguets, bouracans et molletons, chapeaux de castor, demi-castor, vigogne et lapin, faïencerie fine genre Alcora, Séville, Talavera ou Ségovie, verres fins, tissus larges de lin et de coton, peints ou estampés, maroquins, cuirs à la façon de Pozuelo de Aravaca, papiers, cardes, ciseaux à tondre le drap, métiers à bas, et, en général, toutes machines destinées à faire progresser l'industrie. *Nov. Rec.*, VIII, xxv, 1, 18 juin 1756.

2. *Id.*, ibid., 4, 10 mai 1777.

3. *Id.*, ibid., 10, 16 juin 1786, et 11, 15 février 1781.

4. Gallardo (*Rentas de la Corona*, t. II) en cite de très nombreux exemples.

5. *Nov. Rec.*, IX, xii, 17, 1718.

6. *Id.*, ibid., 18 1728, et 19, 1768.

7. *Id.*, ibid., 20, 1770, et 23, 1793.

8. *Id.*, ibid., 30, 1778.

les galons de fil et soie, les rubans de fil, les dentelles, les chenilles, les bourses, les résilles, les dessus de lit en filet, et les bas tricotés [1].

On défendit les boucles de souliers avec imitation de pierreries en acier [2], on prohiba les poupées avec corps en peau et têtes et mains de bois [3]; il fut interdit d'introduire en Espagne des livres reliés [4].

Comme les manufactures nationales ne savaient guère fabriquer d'objets élégants, le roi prêcha la simplicité à ses sujets; il défendit de border de galons d'or les carrosses, voitures, étuves [5], litières, berlines et calèches, d'y figurer en peinture des personnages, des marines, des bocages, des fleurs, des mascarons, des entrelacs, des armoiries; il permit seulement les faux marbres et les faux jaspes d'une seule couleur et quelques sculptures simples [6]. Charles III défendit de porter des vêtements brodés fabriqués à l'étranger [7]. Mais dans le même temps que le roi condamnait le luxe, il prohibait la bijouterie en faux [8], fixait le titre des bijoux d'or et d'argent [9] et ne consentait qu'en 1790 à se relâcher un peu de sa sévérité [10].

Le principal effet de ces prohibitions fut de gêner le commerce régulier et de favoriser la contrebande. Les bonnes intentions du roi échouèrent devant l'habitude in-

1. *Id.*, ibid., 31, 21 décembre 1779 et 24 juin 1783.
2. *Id.*, ibid., 34, 8 février 1792.
3. *Id.*, Supplément, IX, XII, 24, 28 septembre 1803.
4. *Id.*, IX, XII, 28, 1778.
5. Carrosses bien fermés pour voyager l'hiver : Séjournant, *Dic.*
6. *Museo de antigüedades :* Pragmatique du 5 novembre 1723.
7. Ord. royales du 14 septembre 1771, du 20 septembre 1802 et du 8 juin 1805. Malgré les ordonnances, les vêtements brodés de fabrication lyonnaise formaient le principal article du commerce français à Cadix. — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 286.
8. *Nov. Rec.*, IX, XII, 25, 1758.
9. *Id.*, IX, X, 22, 1756.
10. *Id.*, IX, X, 27 et 28.

vétérée de la fraude et le peu d'initiative des fabricants espagnols [1].

III. — Tableau général de l'industrie espagnole.

Malgré les obstacles qu'elle rencontrait dans les mœurs et dans les lois, l'industrie espagnole profita de la longue paix intérieure dont jouit la péninsule au XVIIIe siècle. Les efforts du Gouvernement et des Sociétés économiques ne furent pas sans porter quelque fruit. La richesse industrielle de l'Espagne augmenta dans de notables proportions.

1° *Industries extractives.*

Très riche en mines de toutes sortes [2], l'Espagne était encore mal explorée : beaucoup de gisements restaient ignorés, beaucoup d'autres déjà découverts étaient situés dans des lieux presque inaccessibles.

La législation minière, fixée par Philippe II [3], incorporait au domaine royal les mines d'or, d'argent et de mercure, mais proclamait la liberté de la recherche et de l'exploitation de toutes les mines du royaume, soit par des nationaux, soit par des étrangers, à condition de payer au roi les droits qu'il se réservait sur les métaux précieux et de se soumettre aux règlements édictés pour l'exploitation. La liberté était si bien de droit commun en matière de mines qu'à la fin du XVIIIe siècle, la Junte générale du commerce refusait de délivrer des permis d'exploitation. Le particulier qui voulait

1. Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*, Ap. XXVII.

2. Les bassins miniers couvrent en Espagne 180.000 hectares; 70.000 hectares seulement sont aujourd'hui en exploitation. — Rochetin, *l'Avenir économique de l'Espagne*, p. 10.

3. *Nov. Rec.*, IX, XVIII, 3 et 4. — Ordonnances du 10 janvier 1559 et du 22 août 1584.

exploiter une mine n'avait qu'à faire une déclaration devant le magistrat et à envoyer à la Junte un rapport et des échantillons de minerai [1].

Grâce à ces sages ordonnances, un très grand nombre de mines s'ouvrirent au XVIe et au XVIIe siècle. Canga Argüelles compte 597 concessions autorisées de 1569 à 1716 [2]. Mais il ne faudrait pas juger par ce chiffre du nombre réel des mines exploitées; beaucoup de gens prétendaient découvrir des mines afin d'avoir un prétexte pour s'approprier l'argent d'autrui [3]. Parmi les mines concédées, on trouve 121 mines d'or et 205 mines d'argent, contre 19 de fer, preuve que les chercheurs visaient plutôt à la découverte d'un trésor qu'à l'établissement d'une industrie sérieuse. Des mécomptes innombrables avaient fini par faire tomber les entreprises minières dans un complet discrédit.

A la fin du XVIIIe siècle, l'Espagne exploitait des mines de topaze, d'agate, de cristal de roche, d'améthyste, d'hématite, de pierre bleue *(azul)*, de lapis-lazuli, et d'ambre. Il y avait en Estrémadure des mines d'émeri.

L'Espagne avait des carrières d'albâtre, de jaspe (Cuenca), de jaspe sanguin (Grenade), de serpentine (Sierra-Nevada), d'amiante (Asturies). La Catalogne donnait des marbres blancs et noirs, et des marbres nummulitiques, de couleur brune, très employés dans la vieille architecture catalane; Valence fournissait des marbres rouges et jaunes, l'Aragon des bleus, des roses, des jaspés; on en trouvait de gris veinés de bleu dans la Sierra de Guadarrama.

On exploitait le sel gemme en Catalogne, en Aragon et en Navarre; le sel marin sur les côtes. L'exploitation du sel était monopolisée par l'État. En 1814, la Couronne exploitait

1. *Nov. Rec.*, IX, XVIII, 4 (note 3) : *Acuerdos de la Junta*, 25 octobre 1783, 5 mai 1787, 18 août 1796.
2. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Minas*.
3. Larruga, *Memorias*, t. V, p. 127.

pour son compte 88 salines et mines de sel; 77 autres appartenaient à des particuliers ou à des corporations qui vendaient leur sel à l'administration. Les salines royales donnaient un produit total de 4.446.366 arrobes [1].

Le charbon de terre *(carbon de piedra)* était exploité dès le XVIe siècle à Azanca dans les Asturies et fournissait annuellement 360.000 arrobes [2]. Ses usages industriels commençaient à attirer l'attention des particuliers [3] et de l'État, qui revendiqua en 1792 le droit de s'emparer des mines dont il aurait besoin pour le service de la marine [4]. Le graphite *(carbon marcial)* se trouvait en Aragon [5].

Le soufre se rencontrait en Murcie, en Andalousie, en Aragon et en Galice. Il était exploité pour le compte du Trésor et donnait dans les bonnes années un produit brut de 369.471 réaux [6].

Les métaux précieux existaient sur un grand nombre de points, mais n'abondaient nulle part. En 1706, un habitant d'Irun crut découvrir une mine d'or aux environs de Fontarabie [7]. En 1726, le Tolédan Juan Martinez de Perea remit en état une mine d'or abandonnée à Sevilleja. Elle dut donner quelques bénéfices, car elle fut très disputée à Perea et administrée de 1731 à 1736 pour le compte du Trésor [8].

L'argent était encore exploité en 1805 à Guadalcanal dans la Sierra-Morena par une compagnie allemande. Vauquelin avait trouvé dans le minerai une proportion de 10 p. 100 de

---

1. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Salinas (Renta de)*. Les sels d'Espagne faisaient concurrence à ceux de France sur le marché européen.
2. Id., *ibid.*, v° *Carbon*.
3. *Ind. Guipuzc.*, sec. II, neg. 20, leg. 27, 1783.
4. *Nov. Rec.*, IX, XX, 24 août 1792.
5. *Diario de Barcelona*, 3 mai 1802.
6. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Azufre*.
7. *Ind. Guip.*, sec. II, neg. 20, leg. 7.
8. Larruga, *Memorias*, t. V, p. 131.

platine[1]. Fausto Elhuyar avait tiré de 100 livres de minerai jusqu'à 9 marcs d'argent; mais les inondations, les éboulements et « la mauvaise conduite des ouvriers allemands avaient ruiné l'entreprise, qui avait rendu sous Philippe II jusqu'à 500.000 réaux par an[2] ».

Bien autrement important était le produit du mercure. Les mines de cinabre d'Almadén et d'Almadenejos appartenaient à la Couronne et étaient exploitées par des forçats, qui travaillaient seulement trois heures et coûtaient au roi 8 réaux par jour[3]. De 1646 à 1806, elles avaient donné un rendement moyen de 31.116 arrobes par an[4]. Isidoro de Antillon estimait qu'elles auraient pu produire jusqu'à 80.000 arrobes; mais, ruinées par un incendie à la fin du XVIII[e] siècle, elles restèrent plusieurs années sans rien produire. Guillermo Bowles les remit en état. En 1802, le rendement annuel était remonté à 20.000 arrobes[5].

Le mercure était indispensable à l'exploitation des métaux précieux, et les mines du Mexique et du Pérou absorbaient beaucoup plus de mercure que l'Espagne n'en produisait[6]. On avait bien découvert des gisements aux Indes[7], mais la Cour d'Espagne ne se souciait pas de les laisser exploiter. La mine de Huancavelica, au Pérou, la plus riche d'Amérique,

---

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Beneficio de la mina de plata de Guadalcanal.*

2. Id., *ibid. Guadalcanal. Minas de plata y oro de España. Minas que en España se benefician de cuenta de la nacion.*

3. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 398, d'après Guillermo Bowles : *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne.*

4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Almaden.*

5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 290.

6. De 1762 à 1781, les usines d'amalgamation du Mexique avaient consommé 191.405 quintaux de mercure. — Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 290.

7. 11 au Mexique, 4 en Nouvelle-Grenade, 5 au Pérou. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Azogue.*

s'était éboulée et le Conseil des Indes était resté huit ans sans vouloir s'en occuper [1]. Les mines du Mexique étaient presque aussitôt abandonnées qu'ouvertes [2]. Le Gouvernement espagnol avait préféré traiter avec l'Autriche pour la fourniture annuelle de 12.000 quintaux de mercure d'Idria, qui se vendait au Mexique un tiers plus cher que le mercure d'Almadén [3].

L'Espagne possédait d'importantes mines de cuivre, de plomb et de fer. Le cuivre se rencontrait dans presque toutes les provinces. La mine la plus riche était la mine royale de Rio Tinto qui de 1783 à 1810 donna 287.649 arrobes de cuivre raffiné, d'une valeur de 50.338.575 réaux [4]. L'exportation du cuivre et du laiton en Amérique montait en 1792 à 188.938 livres. [5].

La mine de plomb argentifère de Linares était aussi propriété royale. Elle rendait jusqu'à 245.000 quintaux de métal et 65.000 quintaux de sulfure d'antimoine (*alcohol*) [6].

L'étain se trouvait principalement en Galice [7]. Il y avait des mines de blende et de calamine dans les Asturies, dans la Manche et en Aragon [8]; mais on ne savait pas en retirer le métal. Canga Argüelles, qui connaît le titane et le wolfram, ne nomme pas le zinc parmi les métaux.

Le fer abondait en Aragon et dans les Pays Basques. La mine de Somorrostro, près de Bilbao, était si riche qu'on la

1. Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 327. La mine de Huancavelica, qui avait donné jusqu'à 10.000 quintaux, n'en produisait plus que 3.500. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Huancavelica.*

2. Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 312.

3. Id., *ibid.*, t. III, p. 293. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Azogue.*

4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas que en España se benefician de cuenta de la nacion.*

5. Id., *ibid.*, v° *Cobres.*

6. Id., *ibid.*, v° *Minas que en España.*

7. Id., *ibid.*, v° *Estaño.* — En 1792, l'Espagne en exporta 12.000 livres aux Indes.

8. Id., *ibid.*, v° *Minas de piedras.*

laissa longtemps ouverte à tout venant [1]. Cependant l'exportation n'était pas des plus actives. De 1740 à 1750, la ria ne reçut que 1.279 navires venus pour charger le minerai [2]. De Laborde porte l'extraction annuelle du minerai à 800.000 quintaux [3]; mais Canga Argüelles n'évalue pas à plus de 67.307 quintaux de métal le produit total des fonderies nationales [4]; l'industrie du fer était donc peu active et peu avancée.

Le cobalt figure pour 1.530 quintaux de minerai dans les exportations de 1792 [5].

2° *Industries métallurgiques.*

Les métaux précieux extraits du sol espagnol ou importés des Indes étaient monnayés, ou transformés en vaisselle, en ornements d'Église, en meubles ou en bijoux.

Presque toutes les monnaies d'or se frappaient en Espagne, à Madrid et à Séville. La monnaie de Ségovie était réservée à la frappe du cuivre [6].

L'industrie du fer était à peu près cantonnée dans le nord de la péninsule. La Catalogne comptait 1.752 ouvriers forgerons, la Navarre 860 [7]. Le Guipuzcoa possédait 80 grandes forges et 33 martinets, qui employaient environ 3.500 ouvriers [8]. La Biscaye avait 178 forges et 12 martinets, l'Alava 18 [9]. La Galice comptait 708 ateliers de quincaillerie et 919 ouvriers [10], la province de Valladolid 12 taillanderies et

1. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. I, p. 263.
2. *Archivo de Vizcaya. Autos y pleytos.* Reg. XXIV, n° 200.
3. De Laborde, *loc. cit.*
4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Agricultura.*
5. Id., *ibid.*, v° *Cobalt.*
6. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Moneda española.*
7. Id., *ibid.*, v° *Fabricas de España.*
8. Larramendi, *Corografia*, p. 168.
9. Yturriza, *Hist. general de Vizcaya*, p. 133. — De Laborde compte seulement 171 forges, t. I, p. 260.
10. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Fabricas de España.*

122 forges[1]. Ces petites usines fabriquaient du fil de fer et de la tôle [2], des clous, des fers à cheval, des instruments aratoires, de la batterie de cuisine en fonte [3]; Valence [4] et Tolède [5] fabriquaient des aiguilles. L'Espagne ne possédait qu'une seule fabrique de fer-blanc, établie en 1803 dans les Asturies [6].

En dehors des établissements royaux de la marine et de la guerre, il y avait quelques grandes usines métallurgiques appartenant à des particuliers : fabriques d'ancres du Guipuzcoa [7], aciéries de Vergara [8], fabriques d'armes blanches et d'armes à feu de Mondragon, Alegria, Placencia, Barcelone et Tolède. Les meilleurs fusils venaient de Biscaye; ceux de Catalogne, fabriqués avec des fers de mules, étaient moins estimés [9]. L'adoption du costume français avait porté un coup terrible à la fabrication des épées de Tolède, mais le cardinal Lorenzana rouvrit les ateliers, et les lames tolédanes recouvrèrent bientôt toute leur réputation[10]. Durango et Placencia fournissaient une coutellerie renommée [11]; Albacete comptait, en 1773 18 fabriques de couteaux [12], et en avait 28 à la fin du siècle[13]. Cadix avait une fabrique d'instruments de chirurgie [14].

Le cuivre était peu travaillé en Espagne. La majeure partie du cuivre d'Espagne et des Indes passait aux fonderies

1. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 121 et 144.
2. Bengoa, *El libro de Alava*, p. 245.
3. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 111.
4. Campomanes, *Apendice*, t. II, p. 122.
5. De Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. III, p. 283.
6. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Latas*.
7. Larramendi, *Corografia*, p. 160.
8. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 112.
9. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 93.
10. De Laborde, *Itinéraire*, t. III, p. 384.
11. Du Rozoir, *op. cit.*, p. 113.
12. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 223.
13. De Laborde, *op. cit.*, t. II, p. 165.
14. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 231.

royales de canons; à la fin du XVIIIe siècle, on établit aussi des fabriques de plaques de doublage pour les vaisseaux. Aviles avait une grande usine de chaudronnerie créée en 1753 [1], Valence une fabrique d'épingles [2]. L'Espagne entière ne comptait en 1799 que 148 ateliers pour le travail du cuivre et n'employait que 297.848 arrobes de métal [3].

3o *Industries chimiques.*

Naturellement peu développées, puisque la chimie ne faisait que de naître, ces industries présentaient déjà quelques branches intéressantes [4].

Le raffinage du salpêtre se faisait à Madrid dans une grande usine, dont Townsend dit que la plus visible utilité était d'occuper le bas peuple de Madrid [5].

Outre la préparation de la barrille en Murcie, on fabriquait de la potasse à Valence [6], du sel de Saturne et de l'eau-forte à Manresa [7] et en Castille-Nouvelle [8]. Ventura de Avila obtint en 1788 un privilège royal pour l'établissement d'une fabrique d'huile de vitriol [9].

La teinturerie employait la cochenille d'Amérique, les bois du Brésil et de Campêche, la gaude, le sumac, l'étain fin, le sel gemme, le sel ammoniac, le sel de tartre, les lies de vin, l'alun, la couperose verte [10]. Beaucoup de ces substances venaient du dehors; Larruga se plaint de la mauvaise qualité

1. Aramburu y Zuloaga, *Asturias*, p. 285.
2. Campomanes, *Apendice*, t. II, p. 122.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vo *Laton.*
4. C'étaient alors la France et surtout l'Angleterre qui détenaient pour ainsi dire le monopole des industries chimiques. Les rares essais des Espagnols sont des imitations.
5. Townsend, *Voyage en Espagne*, I, p. 201. — Le roi perdait 33 p. 100 dans cette entreprise.
6. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 340.
7. Id., *ibid.*, t. IV, p. 332.
8. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 110.
9. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 399.
10. Larruga, *loc. cit.*

de l'alun et de la couperose d'Espagne[1], et de la routine des teinturiers. Ceux de la province de Guadalajara savaient tout au plus teindre en deux ou trois couleurs, et les drapiers qui voulaient teindre leurs draps en vert ou en bleu devaient envoyer leurs laines à 10 ou 20 lieues, ou les faire passer aux chaudières du roi[2].

Le savon se fabriquait en 1799 dans 626 usines, donnant 527.767 arrobes de savon. Les provinces d'Aragon, de Valence et de Séville tenaient la tête de l'industrie savonnière[3]. Presque tout le savon fabriqué était du savon mou *(blando)*[4]; quelques usines fabriquaient du savon dur *(jabon de piedra)*. León donnait même du savon en barres plus dur que celui de France[5]. La fabrication nationale ne suffisait pas à la consommation.

4° *Industries alimentaires.*

La simplicité de la vie d'autrefois, et surtout de la vie espagnole, ne comportait pas l'immense développement que nous avons vu prendre de nos jours aux industries alimentaires. Pas de ces grandes usines de salaisons et de conserves, pas de ces grandes fabriques de pâtisseries ou de confitures, pas de ces mille produits appétissants qui varient à l'infini nos menus et nos desserts.

L'industrie du chocolat, si populaire en Espagne[6], était encore dans l'enfance; le *chocolatero* allait de maison en maison broyer le cacao[7].

1. Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 183.
2. Id., *ibid.*, t. XVI, p. 226.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Jabon.*
4. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 475.
5. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 276.
6. Oh! divino chocolate,
Que arrodillados te muelen,
Juntas las manos te baten,
Mirando al cielo te beben.
Cruilles, *Los gremios de Valencia. Chocolateros.*
7. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 156.

Seules quelques industries, telles que la pêche, la distillerie des alcools, le raffinage des sucres, la fabrication des fromages, avaient atteint un notable développement.

La pêche était en complète décadence. Les Basques se vantaient d'avoir découvert Terre-Neuve, et avaient longtemps pêché la morue sur les bancs. Le traité d'Utrecht leur en reconnaissait encore formellement le droit [1]; mais en 1721 et en 1747 les Anglais repoussèrent les navires espagnols qui s'étaient aventurés à venir pêcher [2]. Au fort de la guerre de Sept Ans, Ferdinand VI réclama en vain le rétablissement du privilège espagnol [3], que le traité de Paris supprima définitivement. L'Espagne paya de ce chef à l'Angleterre un tribut de 48.750.000 réaux pour l'achat de la morue nécessaire à sa consommation, tant en Europe qu'aux Indes [4].

Le Gouvernement essaya de maintenir au moins la pêche à la baleine, qui se faisait encore dans le golfe de Gascogne au XVIII[e] siècle [5]. La puissante compagnie de Caracas créa à Saint-Sébastien une compagnie pour la pêche à la baleine [6]; mais elle ne paraît pas avoir fait de brillantes affaires [7], faute d'être allée chercher les baleines le long des côtes de Buenos-Ayres et de Patagonie, où elle aurait trouvé des profits considérables [8].

La pêche côtière occupait en Espagne 16.218 pêcheurs [9].

1. Art. 15, *in fine*.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Bacallao*. — *Guip. instruido*, v° *Terra-Nova*.
3. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 335. — Lettre de Pitt au comte de Bristol, 15 août 1758.
4. Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. V, p. 290. — Calcul des négociants anglais (1762).
5. Larramendi, *Corografia*, p. 38.
6. *Guip. instr.*, v° *Compañia de ballenas*. — *Ind. Guipuz.*, sec. II, neg. 12, leg. 17 (1732).
7. Cavanilles, *Observaciones sobre el art° España*, p. 98.
8. *C. R. de Florida-Blanca*, § 1.
9. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pescadores*.

On pêchait sur les côtes de l'Océan le saumon, l'alose, la raie et le *besugo*, rousseau ou porc de mer, gros poisson, presque sans arêtes et pesant jusqu'à 200 livres [1]. La sardine était si abondante qu'une compagnie sardinière se fonda en 1764 à Guetaría [2]; les statistiques galiciennes assurent qu'il fut pris en 1804 jusqu'à 780.000 milliers de sardines [3]. Dans la Méditerranée, le roi avait obtenu du Maroc le droit de pêche sur les côtes d'Afrique [4]. La lagune d'Albufera approvisionnait de poisson le marché de Valence [5]; les anchois abondaient sur la côte de Catalogne [6], mais les produits de la pêche suffisaient à peine à la consommation nationale, et l'exportation du poisson ne dépassait pas 87.368 arrobes [7].

Sur le continent, quelques menues industries cherchaient à se développer. Il y avait des fromageries à Peñafiel et à Guadarrama [8], une fabrique de biscuits à Monforte [9], une fabrique de pâtes d'Italie à Zamora [10], une grande boulangerie à Alcalá de Guadayra, où l'on pétrissait chaque jour 1.000 fanègues de farine [11]. Corella avait une fabrique de jus de réglisse [12], Liria et Málaga séchaient des raisins [13]. Le sucre était raffiné à Santander [14]. L'Andalousie avait 12 moulins à sucre. La seule ville de Motril en avait 4, ayant coûté chacun 480.000 réaux; on y travaillait les cannes récoltées dans le pays; le sucre obtenu était aussi bon et aussi beau que celui

1. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 226.
2. *Guip. instruido*, v° *Compañia Sardinera*.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Sardina (pesca de la)*.
4. *Ind. guipuzcoano*, sec. I, neg. 1, leg. 52. — 1766.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Albufera*.
6. Id., *ibid.*, v° *Pescadores*.
7. Id., *ibid.*, v° *Pescados*.
8. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 253 et 316.
9. Id., *ibid.*, p. 145.
10. Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 178.
11. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 62.
12. Id., *ibid.*, t. I, p. 300.
13. Du Rozoir, *op. cit.*, p. 166 et 184.
14. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 261.

des Indes [1]. Santander possédait 4 brasseries, dont une fabriquait à elle seule 200.000 bouteilles de bière pour l'exportation en Amérique [2].

Toutes ces industries pâlissaient devant l'industrie nationale de la distillation des eaux-de-vie. La Catalogne seule fournissait, année moyenne, 40.000 pipes d'eau-de-vie [3], Valence donnait 5 à 600.000 *cantaros* de 10 pintes 1/2 [4], Murcie, l'Aragon, la Navarre, la Galice même, avaient leurs distilleries : le produit total montait en 1799 à 2.131.796 arrobes, valant 17.934.418 réaux [5]. On commençait à fabriquer des liqueurs, de l'eau-de-vie anisée, des rossolis, et à employer l'alcool en parfumerie. Les moralistes et les savants se préoccupaient déjà de l'alcoolisme, et un distillateur de Barceloneta s'efforçait de leur prouver que les liqueurs spiritueuses ne peuvent nuire à la santé et peuvent même lui être fort utiles [6].

5° *Industries du vêtement.*

Avec ses innombrables troupeaux de moutons, l'Espagne avait été pendant longtemps un des centres de la draperie, mais elle s'était laissée distancer par les nations voisines, et quoique ses drapiers achetassent les laines nationales à bien meilleur compte que les étrangers, ils ne réussissaient pas à tisser d'aussi bon drap et le vendaient plus cher [7].

Presque toutes les provinces d'Espagne avaient leurs fabriques de draps ou de lainages. Laborde cite 15 villes de fabriques en Andalousie [8], Alcoy avait des fabriques de draps et de couvertures [9], la Manche tissait des draps, des

1. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 134.
2. Id., *ibid.*, II, p. 316.
3. *Encyclopédie méthodique. Commerce.* II, v° *Espagne.*
4. De Laborde, *op. cit.*, t. IV, p. 331.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Aguardiente.*
6. *Diario de Barcelona*, 11 et 19 mai 1795, 24 février 1798, 30 juin 1798.
7. Jovellanos, *Informe*, § 276.
8. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 117.
9. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Alcoy.*

étamines, des serges et des molletons [1]. Valence venait en troisième ligne pour la draperie en 1791 [2], et en première ligne en 1799 [3], Majorque tissait de gros draps fort solides, des étoffes de laine rayées, des couvertures, des ceintures de laine [4]. Barcelone comptait, dès 1779, 9 fabriques de draps de toute qualité, employant 3.000 ouvriers [5]. L'Aragon avait 12 centres de fabrication et employait environ 10.000 quintaux de laine [6]. La Navarre fabriquait des draps à Tudela et de gros lainages à Estella [7]. La fabrique de lainages d'Escaray en Biscaye appartenait aux 5 corporations majeures de Madrid [8]. Lugo et Pontevedra en Galice [9], Zamora [10], Peñaranda et Béjar près d'Avila [11], Burgos et Santo-Domingo de la Calzada [12] avaient de nombreux métiers à laine. La province de Valladolid ne comptait pas moins de 13 centres de fabrication [13], avec 507 ateliers produisant chaque année 1.559.627 varas de tissus de toutes sortes [14]. Ségovie, San Fernando, Sigüenza et Guadalajara fabriquaient les plus beaux draps du royaume. Ségovie employait chaque année 7 à 8.000 quintaux de laine [15]. Guadalajara avait près d'un millier de métiers à tisser et produisait chaque année pour 13 à 14 mil-

1. De Laborde, *op. cit.*, t. III, p. 364.
2. Cruilles, *Los gremios de Valencia*, p. 29.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Paños.*
4. De Laborde, *Itinéraire*, t. III, p. 463.
5. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 96.
6. De Laborde, *op. cit.*, t. III, p. 476. — Cf. José Genzor Lopez de Perea, *Ordinaciones que han de guardar los maestros y artifices de todas suertes de paños... que se trabajan en la villa de Gelsa* (1728).
7. De Laborde, *op. cit.*, t. I, p. 299.
8. Id., *ibid.*, t. I, p. 261.
9. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 140 et 143.
10. Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 176.
11. Sprünglin, *Souvenirs*, p. 75 et 139.
12. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 300 et 384.
13. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. v.
14. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 29.
15. De Laborde, *op. cit.*, t. I, p. 367.

lions de réaux d'étoffes de laine [1]. Le plus beau drap, fabriqué à Guadalajara avec la laine de vigogne venue du Pérou, se vendait jusqu'à 360 réaux la vara [2].

Les draps fins de Ségovie et de Guadalajara étaient aussi beaux que ceux de France, mais n'avaient pas le même lustre. On les tenait en grande estime en Espagne. Il s'en vendait jusqu'à 10.000 pièces par mois à Madrid en 1796 [3]. Une pièce de drap de Ségovie de 35 varas de longueur revenait au fabricant à 1.818 réaux 23 maravédis; on la vendait 57 réaux la vara, avec bénéfice de 176 réaux 11 maravédis sur la pièce [4].

Les draps communs servaient à l'habillement des gens du peuple, on ne prenait pas toujours la peine de les teindre; il y en avait de gris et de bruns [5]. Les lainages ordinaires comportaient un grand nombre de variétés : le camelot et le bouracan étaient de solides étoffes, qui jouaient le drap. La ratine drapée *(bayeta apañada)* avait longtemps servi à faire des soutanes, mais les draps légers de France et de Hollande l'avaient remplacée [6]. La serge, la sempiterne ou perpétuane habillaient les pauvres. L'étamine ou la ratine, ou revêche d'Angleterre *(bayeta)* étaient des étoffes solides et légères. Le molleton donnait des jupes chaudes aux paysannes. Les couvertures *(mantas)* n'étaient qu'une sorte de molleton très grossier.

L'Espagne fabriquait, en 1799, 3.543.655 varas de tissus de laine, représentant une valeur de 228.360.468 réaux [7]. Cette production était loin de suffire à la consommation,

1. Id., *ibid.*, t. III, p. 85.
2. Id., *ibid.*, *loc. cit.*
3. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 348. Charles III en avait envoyé 20 pièces en cadeau au Grand Seigneur.
4. Larruga, *Memorias*, t. XVI, p. 142.
5. Id., *ibid.*, t. XXII, p. 258.
6. Id., *ibid.*, t. XII, p. 194.
7. Cang. Arg., *Dic. de nac.*, v° *Paños et lanas.*

mais la routine des fabricants et la jalousie des autorités apportaient au développement de l'industrie d'insurmontables obstacles. Les gremios de Madrid concurrençaient les draps de Ségovie avec ceux de San Fernando et de Guadalajara, qu'ils donnaient à 8 p. 100 meilleur marché, parce qu'ils avaient affermé l'alcabala dans ces deux villes, et ne la payaient pas[1]. Les lavoirs à laine étaient souvent mal installés, les ateliers de tissage humides et sombres, l'alun était cher et mal préparé; la tonte du drap se faisait mal; la plupart des fabricants manquaient de soin et d'invention, et « restaient aussi férus des antiques méthodes que l'avaient été leurs pères et leurs grands-pères[2] ».

Le coton était cultivé en Andalousie et donnait, année moyenne, une récolte de 7.260 arrobes[3]. L'Espagne en importait des Indes, de France, d'Allemagne, de Hollande et d'Angleterre, et quoiqu'elle restât tributaire de l'étranger pour les filés et les tissus de coton, elle fabriquait aussi des indiennes, des mousselines, des bombasins[4], des pannes, des rubans, des mouchoirs, des bas et des bonnets. Il y avait des manufactures de cotonnades à la Corogne[5], Avila[6] Jerez, à l'île de León[7], au Puerto de Santa María[8], à San Lucar de Barrameda[9]. L'industrie catalane commençait à prendre un énorme développement. En 1746, on ne fabriquait pas à Barcelone une vara de tissus de coton. Juan Pablo Canals, dans un voyage à Marseille, acheta l'outillage d'un fabricant tombé en faillite[10], et en 1767 Barcelone

1. Larruga, *Memorias*, t. XII, p. 191.
2. Id., *ibid.*, t. XII, p. 226.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Algodon*.
4. Futaines sans envers.
5. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 137.
6. De Laborde, *Itineraire*, t. I, p. 383.
7. Id., *ibid.*, p. 134.
8. Id., *ibid.*, t. II, p. 82.
9. Id., *ibid.*, t. IV, p. 328.
10. Gasso, *España, con industria fuerte y rica*, p. 75.

comptait déjà 20 fabriques d'indiennes[1]. Dès 1792 l'industrie cotonnière occupait en Catalogne 80.000 ouvriers et l'exportation des indiennes catalanes en Amérique atteignait 200 millions de réaux[2]. Industrie nouvelle, le tissage du coton n'était pas soumis aux règlements corporatifs; le travail se faisait dans de grandes usines, pourvues de machines anglaises[3], même de machines à vapeur, et comptant jusqu'à 800 ouvriers[4]. C'était la grande industrie qui s'annonçait.

Tout au rebours du coton, le lin et le chanvre se prêtaient à l'industrie domestique *(casera)*. Campomanes voit dans le fuseau et le rouet l'occupation naturelle de la paysanne[5]. Il y avait par les provinces d'Espagne une foule de petits ateliers disséminés; celle de Valladolid en comptait 550[6], celle de Zamora 300[7]. Les quatre provinces qui travaillaient le plus le lin et le chanvre étaient la Catalogne, l'Aragon, la Galice et Valence, qui produisait à elle seule autant que les trois autres[8]. Castellon de la Plana, le Ferrol et la Corogne tissaient des toiles à voiles, moins estimées que celles de France ou d'Angleterre[9]. Les cordages et agrès pour la marine se fabriquaient en Guipuzcoa, en Biscaye, à Santander et en Galice. Les corderies absorbaient 34.407 arrobes de chanvre[10]. La Corogne fournissait le linge de table en usage dans les maisons royales[11]. L'Aragon, les Asturies, Grenade, Jaén, Ségovie, Séville et Zamora donnaient des toiles fines[12]

1. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 96.
2. Gasso, *op. cit.*, p. 37.
3. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 60.
4. Gasso, *op. cit.*, p. 75.
5. Campomanes, *Fomento*, p. XXIV.
6. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 41.
7. Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 177.
8. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Lino y cañamo.*
9. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 225.
10. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Jarcia.*
11. De Laborde, *loc. cit.*
12. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Lienzos de lino.*

auxquelles les élégants préféraient les toiles de Hollande. La valeur totale des tissus de chanvre et de lin, des rubans et dentelles de fil et des articles de bonneterie montait en 1799 à 192.768.483 réaux.

Le grand art de la soie avait été, dès le temps des Mores, une des richesses de l'Espagne. Au début du XVIII[e] siècle, il n'était plus qu'un souvenir. Tolède, qui avait encore 685 métiers en 1695, n'en avait plus que 100 en 1708 [1]. Les droits royaux sur la soie, qui avaient rapporté à Séville jusqu'à 800.000 réaux, n'en donnaient plus que 16.000 en 1721 [2]. Valence était réduite à 800 métiers en 1718 [3].

Le Gouvernement fit les plus grands efforts pour restaurer cette industrie.

L'Espagne finit par récolter environ 1.600.000 livres de soie grège [4], dont les étrangers, surtout les Français, venaient acheter plus de la moitié sur ses marchés [5]. Le reste était travaillé dans un assez grand nombre de villes [6], et surtout dans 5 grands centres : Tolède, Talavera, Séville, Murcie et Valence.

Tolède lutta héroïquement contre la mauvaise fortune pendant tout le XVIII[e] siècle. Réduite à 100 métiers en 1708, elle en avait 300 en 1712 et 70 seulement en 1715. A force de privilèges et de faveurs elle était remontée en 1738 à 543 métiers, mais 264 seulement travaillaient, pendant que chômaient les 279 autres. En 1752, elle possédait 610 métiers. En 1793, le chiffre était retombé à 193, et Tolède ne fabriquait plus guère que des soieries de rebut, dont le roi autori-

1. Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 242.
2. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. II, 292.
3. Id., *ibid.*, t. III, p. 267.
4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Seda*.
5. Bourgoing, *Nouveau Voyage en Espagne*, t. III, p. 75. — Townsend, *op. cit.*, t. III, p. 276.
6. Monforte en Galice, Santiago dans la Manche, Grenade, Jaén, Cordoue, San Lucar, Cadix, Malaga, Saragosse, Barcelone.

sait l'exportation en Amérique. Tolède était victime de sa situation géographique. Elle devait faire venir à grands frais la soie que Séville et Valence trouvaient à leurs portes; Larruga en conclut très sagement que Tolède aurait dû renoncer à la soie et se tourner vers la draperie, mais un *sedista* aurait cru déroger en se faisant drapier [1].

Murcie récoltait beaucoup de soie et en travaillait une partie. Ses rubans étaient mal teints et mal lustrés, ses velours et taffetas de qualité supérieure, mais elle avait 1.200 métiers à rubans et une usine pour le moulinage dirigée par la compagnie des gremios mayores de Madrid [2].

Séville pouvait montrer en 1779 jusqu'à 2.318 métiers en activité et fabriquait des bas, des soieries légères, des gazes et des rubans [3].

Valence était la véritable métropole de la soie. La province comptait à la fin du XVIIIe siècle 3.300 métiers à étoffes et 1.700 petits métiers à bas, mouchoirs, filets, rubans et galons, qui employaient chaque année plus de 600.000 livres de soie [4]. Les soieries de Valence ne pouvaient être comparées aux soieries françaises pour la finesse du grain, ni pour l'éclat des couleurs, ni pour le goût du dessin, mais on les vendait à 30 p. 100 meilleur marché [5].

Les soieries manufacturées en Espagne atteignent en 1799 une valeur de 34.193.910 réaux, représentant environ le tiers de la valeur de la soie brute récoltée dans le royaume [6].

L'orfèvrerie avait été, comme la soie, une des gloires de l'industrie espagnole, mais elle était tombée dans une décadence plus profonde encore. En 1613, Valladolid comptait

1. Larruga, *Memorias*, t. VII, p. 242.
2. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 225.
3. Id., *ibid.*, t. II, p. 55.
4. Cavanilles dit même 1 million de livres.
5. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 267 et 276.
6. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Seda*. 1.600.000 livres à 68 réaux la livre donnent 108.800.000 réaux.

encore 40 maîtres ciseleurs sur or et argent, et à la fin du XVIIIe siècle c'est à peine si la corporation des argentiers pouvait se soutenir [1]. A la même époque, l'Espagne n'occupait plus que 4.012 plateros [2], et l'exportation d'orfèvrerie espagnole aux Indes ne montait plus qu'à 3.939 onces [3]. Valladolid, Madrid, Cordoue, Séville, Valence et Barcelone étaient les principaux centres de fabrication.

La bijouterie était, en général, d'aspect assez lourd, mais d'une grande richesse. Les voyageurs parlent de parures et de nœuds de diamants, de pendants d'oreilles, de montres et de tabatières, ornées de pierres fines, offertes en présent par les rois et les princes. Les bagues sont parfois d'un travail très gracieux; l'or et l'argent s'y trouvent combinés pour mettre en valeur, de la meilleure façon, les pierres, ou même de minuscules éclats de diamant, sertis dans le métal avec une merveilleuse adresse. Les princes espagnols, captifs à Valençay, portaient des bijoux, boucles, bagues, épingles, poignées d'épées dont la beauté excitait les convoitises du prince et de la princesse de Talleyrand [4]. Godoy possédait une immense collection de reliquaires, de chapelets, de croix, de bénitiers, de statuettes de piété, d'armes de parade et d'objets de toilette, dont l'inventaire peut donner une idée du luxe et du goût d'un grand seigneur espagnol de 1808 [5].

Les chapeaux se fabriquaient surtout à la Corogne, Valladolid, Zamora, Cordoue, Séville, San Lucar, Valence et

1. Sangrador, *Hist. de Valladolid*, t. I, p. 620.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Plateros*.
3. Id., *ibid.*, v° *Plata labrada*.
4. Juan Perez de Guzman, *Fernando VII en Valençay (La Epoca)* Avril-août 1901.
5. *Arch. hist. nac. de Madrid. — Consejo de Castilla*, 1808, VII, 1 (*Inventario*, 32 pages in-f°).

On peut citer comme exemple de caprice le jeu de cartes d'argent conservé au musée archéologique de Madrid. M. Florencio Janer croit qu'il a été exécuté en Amérique et offert au roi pour son Cabinet d'histoire naturelle. *Museo de antigüedades*.

Barcelone. La Corogne avait 3 usines, dont une pour chapeaux fins, qui produisait chaque année 22.000 chapeaux [1]. Les manufactures de Valladolid étaient en décadence et ne fournissaient plus en 1791 que 5.518 chapeaux [2]. Celles de Séville étaient les plus importantes d'Espagne [3]. Les chapeaux fins se faisaient en poils de lapin et de lièvre, mêlés de laine de vigogne; les qualités plus ordinaires, en poils de lapin et de chameau, avec mélange de laine de mérinos; les sortes tout à fait communes, en laine du pays [4]. Dans l'année de plus grande fabrication, l'Espagne produisit 744.000 chapeaux qui, au prix moyen de 33 réaux, représentaient une somme de 24.552.000 réaux [5].

L'industrie des cuirs avait été poussée très loin par les Arabes; bon nombre de leurs secrets s'étaient perdus; cependant les tanneries et corroieries d'Espagne avaient conservé une grande réputation et travaillaient les gros cuirs, les cordouans, les maroquins, les cuirs de vache et de veau, les basanes, les sonats, les chevreaux et les chamois [6]. Saragosse, Calatayud et Huesca préparaient chaque année 25.000 peaux, Brea 40.000 [7]. En 1793, les 65 tanneries de la province de Valladolid donnaient 170.555 peaux [8]. Les Pays Basques, l'Andalousie, la Catalogne avaient aussi de nombreuses fabriques. La Catalogne exportait à elle seule dans le reste de l'Espagne et aux Indes 700.000 paires de souliers [9]. En 1799, plus de 40.000 peaux étaient employées à la fabri-

1. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 226.
2. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 103.
3. Campomanes, *Apendice*, t. III, p. 91.
4. Larruga, *Memorias*, *loc. cit.*
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Sombreros*. 247.704 chapeaux étaient exportés aux Indes.
6. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 91.
7. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 475.
8. Larruga, *loc. cit.*
9. De Laborde, *op. cit.*, t. IV, p. 329.

cation du parchemin[1]. León avait des manufactures de gants de peau[2]; Dueñas des fabriques d'outres[3]. Les excellents produits de l'usine de Melgar de Fermental, fondée en 1771 par Antonio Tomé, méritèrent l'approbation du roi[4]. Les 2.500.000 pièces de cuir préparées chaque année en Espagne représentaient une valeur de 45.496.523 réaux[5].

6° *Industries de la construction et du mobilier.*

La brique crue servait à faire les murs de clôture *(tapias)* et même bien des maisons rustiques : cuite, elle entrait dans la construction de presque toutes les maisons urbaines. La tuile courbe couvrait les toits. L'Espagne possédait d'innombrables briqueteries et tuileries. La seule province de Valladolid, avec ses 60 fabriques, moulait chaque année un million de tuiles ou de briques[6].

La poterie commune donnait des produits grossiers, parmi lesquels on ne peut guère citer que les carafes en terre appelées *alcarazas*, dont la forme élégante et la belle couleur rouge rappellent les poteries antiques. Chinchilla fabriquait des creusets pour fondre l'or et l'argent[7].

L'Espagne avait d'excellentes terres à faïence et les Mores avaient porté l'industrie faïencière à un haut degré de perfection. Leurs carreaux de terre émaillée, leurs majoliques sont universellement admirés[8]. Là encore il y avait décadence, et décadence profonde ; cependant Valence et Manises fabriquaient encore des azulejos, dont on continuait à revêtir les murailles des maisons et les marches d'esca-

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pergaminos.*
2. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 261.
3. Id., *ibid.*, p. 248.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 230. — De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 384.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Suela curtida.*
6. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 93.
7. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 175.
8. Ch. Davillier, *Histoire des faïences hispano-moresques*, 1861.

lier[1]. Le secret de la majolique se conservait à Manises[2]. En 1726, le comte d'Aranda fonda à Alcora une manufacture de faïence. Les premiers produits datent de 1727; ce sont des poteries stannifères qui imitent les porcelaines chinoises, la majolique italienne et le Delft de Hollande. On vante l'élégance et la variété des modèles et la perfection du travail. En 1750 le comte d'Aranda céda la manufacture à une compagnie particulière, mais il continua à s'intéresser à l'entreprise jusqu'à sa mort en 1798 [3]. Il avait fait venir à Alcora le maître faïencier Oléry, et Alcora fabriqua du Moustiers [4]. Il introduisit aussi dans sa manufacture l'industrie de la porcelaine [5]. Townsend loue la beauté de ses carrelages, qu'il préfère à ceux de Hollande [6]. Un très beau buste du comte d'Aranda, conservé à New-York dans les collections de la Société hispanique américaine, prouve à quelle perfection étaient parvenus les potiers d'Alcora [7]. Zamora [8], Burgos [9], Valladolid [10] rivalisaient avec Alcora. Séville imitait Savone [11]. Talavera donnait aussi des produits intéressants [12]; les collections de la Société hispanique renferment des bols et des jarres d'un excellent style et d'un très curieux dessin [13]. L'Espagne fa-

1. Bourgoing, *Nouveau Voyage en Espagne*, t. III, p. 96. — Schubart, *Lettres d'un diplomate danois*, p. 44.
2. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 331. — Th. Deck, *la Faïence*, p. 34.
3. Edwin Atlee Barber, *Spanish Maiolica in the collection of the Hispanic Society of America*. New-York, 1915, in-8, p. 8. Cf. id., *Hispano-moresque pottery in the collection of the Hispanic Society of America*. New-York, 1915, in-8.
4. Deck, *op. cit.*, p. 161.
5. Edwin Atlee Barber, *op. cit.*, p. 9.
6. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 268.
7. Edwin Atlee Barber, *op. cit.* (frontispice) et n° 56, p. 74.
8. Fernandez Duro, *Mem. hist. de Zamora*, t. III, p. 178.
9. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 233.
10. Id., *ibid.*, t. XXVI, p. 93.
11. Edwin Atlee Barber, *op. cit.*, p. 8.
12. Deck, *op. cit.*, p. 161.
13. Edwin Atlee Barber, *op. cit.*, planches X à XV.

briquait 54.566.549 pièces de faïence fine ou commune valant 20.722.968 réaux [1].

La porcelaine se fabriquait à Sargadelos en Galice et à Alcora, mais la pâte était grise et le décor assez grossier.

La fabrique royale installée au Buen Retiro (*La China*) par Charles III a fourni de belles porcelaines tendres comparables à celles de Sèvres et des œuvres charmantes qui font ressouvenir parfois de l'excellence de l'Espagne dans la statuaire polychrome [2].

La verrerie ne donnait que des produits très communs : Pajarejo et Racuenco fabriquaient du verre blanc [3]; Alfamen, Peñalva et Jaulin, des verres foncés; Utrillas, des verres fins ou demi-fins [4]. Palma, Mataro, Barcelone avaient un peu plus de réputation [5].

Les musées d'Espagne conservent un certain nombre de spécimens intéressants de verrerie usuelle. Le musée épiscopal de Vich renferme des verres à boire; des vases de verre incolore ou de couleur, décorés ou unis, des bouteilles de toute taille, des *porrones* ou carafes à large collet et petite embouchure, pour boire à la régalade, des cruches de verre, des jarres à une ou deux anses, décorées de fleurs et d'ornements végétaux, des huiliers *(vinagreras, setrilleras)* simples ou doubles, des salières, des compotiers pour présenter les fruits *(fruteros)*, des bénitiers, des *almarrazas (almorratxas)*, des lampes, des clochettes, des mortiers [6]. Le musée municipal de Barcelone possède des verreries castillanes d'un travail un peu

1. Canga Arg., *Dic. de hac.*, v° *Loza*.
2. *Histoire générale de l'art*, M. Dieulafoy, Espagne et Portugal, p. 306.
3. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 367.
4. Id., *ibid.*, t. I, p. 475.
5. Id., *ibid.*, t. III, p. 464. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 53-54.
6. *Catálogo del museo arqueológico-artístico episcopal de Vich.* — Vich, in-8, 1893, p. 449-470.

rude et des verreries catalanes plus intéressantes par la variété des types et la gaîté des couleurs. Les verriers catalans ont décoré leurs ouvrages d'émaux et de devises. On lit sur un grand verre à boire : *Viva el Rey Carlos!* sur un autre : *Yo so de Mossén Jaume!* On a fait en verre jusqu'à des pipes et des étuis pour les aiguilles à tricoter. Le vase le plus caractéristique de la verrerie catalane est l'*almorratxa,* petite gourde à eaux de senteur, dont le couvercle, noué par des rubans, est percé de 3 ou 5 ouvertures à goulot très effilé. Ces vases étaient offerts en présent par les jeunes gens aux jeunes filles qu'ils invitaient à danser. La jeune fille tenait l'*almorratxa* à la main pendant la danse et cherchait à asperger d'eau parfumée les autres danseurs. Après le bal, il était de mode, le long de la côte, de briser les almorratxas; dans l'intérieur du pays, on les gardait en souvenir de la fête [1].

L'archevêque de Tolède Lorenzana avait pensé à reconstituer la fabrique de vitraux qui avait existé autrefois près de la métropole [2], mais ce projet original n'avait pas reçu d'exécution.

L'industrie du mobilier n'était pas très prospère en Espagne. Les plus beaux meubles des palais royaux et des maisons nobles étaient de vieux spécimens de l'art espagnol. On trouvait encore dans les palais aristocratiques des cabinets *(bargueños)* rarement comparables à ceux d'Allemagne ou d'Italie, des fauteuils en cuir repoussé, teint et doré *(guadamaciles),* des arches en noyer sculpté, des miroirs à cadres de bois sculpté et doré, ou à cadres de glace, des appliques *(cornucopias)* en glaces gravées, encadrées de bois doré. Les plus beaux meubles venaient de l'étranger, comme la merveilleuse chaise à porteurs de Philippe V conservée au musée

1. G. Desdevises du Dezert, *Barcelone et les grands sanctuaires catalans,* Paris, in-4°, 1913, p. 85.
2. Ponz, *Viage de España,* I, p. 85.

archéologique [1], comme les jolies commodes en acajou fileté d'argent que nous avons vues à Pampelune en l'hôtel du comte de Guendulain.

Le mobilier d'une maison bourgeoise était en général d'une très grande simplicité. Le musée archéologique de Barcelone possède des lits en bois peint d'un goût bien étrange, des chaises massives qu'on dirait destinées à la cuisine [2]. Nous avons vu dans une collection particulière à Vierville (Calvados) d'assez beaux lits à quenouilles en noyer poli, des fauteuils de noyer tendus de cuir *(sillas de frayle)*, des tables de noyer soutenues sur deux tréteaux maintenus par des tiges de fer tordu. On cite au XVIIIe siècle une fabrique de marqueterie à Palma [3], la fabrique de meubles et de marqueterie de Luis Hennequin à Madrid [4]. L'Espagne faisait avec les Indes un commerce de meubles assez actif. On considérait comme une bonne année celle où l'on avait envoyé 35.000 pièces de mobilier en Amérique [5].

L'Espagne avait quelques bons fabricants d'instruments de musique : Jorge Bosch construisit les orgues de la chapelle royale [6] et refit, en 1794, l'un des orgues de la cathédrale de Séville, fort admiré des étrangers pour la suavité de ses sons et la douceur de son clavier [7]. Tomas Risueño avait une importante fabrique d'orgues à Madrid [8]. Victorino Montells, organiste à Tarragone, construisit des orgues à cylindres, capables de jouer tous les airs qu'on lui indiquait, fussent-ils à plusieurs

1. *Museo de antigüedades*, t. IX.
2. Desdevises du Dezert, *Barcelone et les grands sanctuaires catalans*, p. 86.
3. Du Rozoir, *Description de l'Espagne*, p. 363.
4. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 346.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Muebles*.
6. *Gaceta de Madrid*, 19 février 1779.
7. Cean Bermudez, *Dic. sub verbo*. — Cet orgue possède 4 claviers, 119 registres et 5.326 tuyaux. — *Encycl. de la musique*. R. Mitjana, *Espagne et Portugal*, p. 2182.
8. *Gaceta de Madrid*, 24 octobre 1783.

voix [1]. Les bons pianos venaient de chez Cirilo Cros à Carthagène [2], de chez Juan del Marmol, à Séville [3], ou de chez Francisco Flores, à Madrid [4]. Fernando Llop [5] et l'Allemand Louis Rolland [6] avaient dans la même ville des fabriques d'instruments de musique.

L'argenterie de table était un des grands luxes de l'Espagne. Les assiettes, les plats, les coupes, les bassins, les plateaux, les aiguières ne figuraient pas seulement sur les buffets des salles à manger princières, mais dans les salles de réception des palais et jusque dans le chœur des églises, les jours de fête. Tous ces objets étaient d'ordinaire travaillés au repoussé, dans un goût plus somptueux qu'élégant. Godoy vante son grand service d'argenterie, œuvre de l'orfèvre Martinez, « où étaient habilement représentées les plus belles productions des deux règnes animal et végétal que l'Espagne et l'Amérique fournissent à nos tables [7] ». On conserve au Grand Trianon un surtout de table, offert par Charles IV à Napoléon, qui ne donne pas une idée très avantageuse du style espagnol d'alors.

C'était surtout pour les églises que se faisaient les pièces d'art. Figueroa avait ciselé en 1700 la custode d'argent de la cathédrale de Saint-Jacques, les pilastres de la niche *(camarin)* du saint apôtre, et un groupe du Père Éternel et des Anges, dans les nuages, pour le maître-autel [8]. Dominguez et Zurreño avaient exécuté pour l'horloge de la cathédrale de Tolède une copie des portes de la façade des lions [9]. Martinez avait soumis en 1754 à l'Académie de Santa Barbara de Va-

1. *Id.*, 25 novembre 1785.
2. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 316.
3. *Gaceta de Madrid*, 6 mai 1783.
4. *Gaceta de Madrid*, 27 octobre 1784, 16 mai 1786, 2 mai 1787.
5. *Id.*, 11 mars 1785.
6. Godoy, *Mém.*, t. II, p. 316.
7. Id., *ibid.*, t. II, p. 346.
8. Bermudez, *Dic.*, v° *Figueroa*.
9. Id., *ibid.*, v° *Dominguez*.

lence un bas-relief représentant l'ivresse de Noé [1]. Cordero construisit l'horloge de la cathédrale de Séville [2]. Mais on aurait vainement cherché en Espagne des ciseleurs comparables à Cressent, à Caffieri, à Messonnier, à Gouthière et à Riesener.

Les tapis des manufactures royales étaient pour les palais; les maisons bourgeoises ne connaissaient guère que le sparte, dont on revêtait chaque hiver le carrelage des appartements. Avec le sparte on fabriquait des sandales, des paniers, des nattes, des tapis, des toiles d'emballage [3]. On exportait en année moyenne 49.068 arrobes de sparte brut et 187.459 arrobes de sparte ouvré [4].

Les murs des maisons étaient le plus souvent blanchis à la chaux ou recouverts de stuc. Vers la fin du XVIIIe siècle apparut l'industrie des papiers peints. Giroud de la Villette établit vers 1780 une manufacture à Madrid [5]. Barcelone en compta bientôt 3, et fabriquait pour les Indes [6]. De nombreuses usines fabriquaient du papier de chiffons, du papier de fil, du papier à cigarettes *(papel de encigarrar)*. La Catalogne avait, en 1800, plus de 200 papeteries, Alcoy en avait 48 [7]. La production totale en 1799 atteignait 300.000 rames de papier blanc et 109.000 rames de papier de chiffons [8].

---

1. Id., *ibid.*, v° *Martinez.*
2. Id., *ibid.*, v° *Cordero.* L'horlogerie fit quelques progrès à la fin du siècle. Manuel de Cirela, horloger du roi, publia en 1793 son *Horlogerie universelle.* En 1795 le roi fonda l'École d'horlogerie, et en donna la direction aux frères Philippe et Pierre Charrost. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345.
3. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 227, et t. IV, p. 341.
4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Esparto.*
5. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345.
6. De Laborde, *op. cit.*, t. IV, p. 330.
7. Id., *ibid.*, loc. *cit.*
8. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Papel blanco. Papel de estraza.* Ces chiffres sont certainement au-dessous de la vérité, puisque le même auteur évalue à 253.243 rames la quantité de papier exportée aux

Les cartes à jouer étaient fabriquées par l'administration. La fabrique de Macharabiaya en Andalousie travaillait pour l'exportation aux Indes [1]. On y vendait très cher des cartes affreuses, et Townsend vit 4.000 caisses de 4.000 jeux chacune restées en souffrance sans trouver d'acheteurs [2].

En résumé, l'industrie espagnole s'était notablement relevée au cours du XVIII[e] siècle, sans arriver à suffire à la consommation nationale, ni à donner à ses produits le fini et la variété qui distinguaient les produits similaires venus de l'étranger. Canga Argüelles évalue son rendement général à 1.138.510.943 réaux en 1799 [3] et à 1.152.660.707 réaux en 1803 [4].

IV. — L'INDUSTRIE AUX INDES.

En principe, il n'y avait pas d'industrie aux Indes. Les colonies sont pour la métropole un marché de matières premières et reçoivent de l'Espagne tous les produits manufacturés dont elles ont besoin. Mais une prohibition aussi absolue n'avait pu se maintenir. Laissée à elle-même pendant de longues périodes de guerre, l'Amérique avait appris à mettre en œuvre ses propres richesses. L'exploitation des métaux précieux, leur affinage avaient développé chez un grand nombre de colons l'esprit d'observation et d'entreprise; les magnifiques produits du sol ne prenaient pas tous la route d'Espagne, des millions d'hommes ne restaient pas inactifs

Indes. Il ne resterait que 150.000 rames pour la consommation intérieure, ce qui semble bien peu. De Laborde *(loc. cit.)* évalue à 400.000 rames la quantité de papier fournie par la seule province de Catalogne.

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Naipes.*
2. Townsend, *Voyage en Espagne*, III, p. 42.
3. Canga Arg., *Dic. de hac.*, v° *Manufacturas.*
4. Id., *ibid.*, v° *Artes mecánicas.*

devant les trésors que la nature mettait à leur disposition. Il y avait donc aux Indes des industries, contrariées dans leur développement, mais d'autant plus intéressantes et vivaces.

La première et la plus riche des industries américaines était l'extraction des métaux précieux. C'était la seule qui fût officiellement autorisée et réellement encouragée.

Le Mexique produisait environ 7.000 marcs d'or par an [1]; de 1806 à 1810, la moyenne s'éleva à 9.383 marcs [2]. L'argent était la grande richesse de la Nouvelle Espagne. Les mines étaient situées, en général, à une altitude moyenne, le travail était libre et offrait d'abondantes ressources à la population.

Le Mexique comptait un total nominal de 3.000 mines d'argent [3], exploitées par 30.000 mineurs [4]. Le travailleur libre gagnait de 100 à 120 réaux la semaine, au lieu de 26 à 30 que gagnait le laboureur [5]. Le roi avait prodigué les faveurs aux propriétaires de mines : il avait converti le quint royal en une simple dîme, abaissé le prix de la poudre et du mercure, exempté les mines des droits d'alcabala, facilité la vente des matières d'or et d'argent par l'intermédiaire des caisses provinciales [6].

Cependant le défaut de science et de méthode ne permettait pas de tirer des mines mexicaines tout le parti que de plus habiles auraient obtenu. Beaucoup de gisements fort riches avaient été abandonnés, par suite de l'impéritie des concessionnaires. Plus de 50 mines avaient été ouvertes en quelques mois, autour de la ville de Durango, le long du rio Mezquital, si profondément encaissé à cet endroit qu'il ne laissait place,

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 297.
2. Id., *ibid.*, t. III, p. 306.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Diputaciones*.
4. Humboldt, *op. cit.*, t. I, p. 339.
5. Id., *ibid.*, t. III, p. 249.
6. Id., *ibid.*, t. III, p. 304.

ni d'un côté, ni de l'autre, pour bâtir des maisons, ou aménager des champs. Les mines étaient, disait-on, d'une richesse inouïe, leur découverte avait mis tout le pays en émoi. On travaillait au milieu de difficultés énormes. La principale mine, le Zafo, était située si bas qu'à chaque crue de la rivière elle était menacée d'inondation. Comme il arrive souvent à ceux qui croient avoir trouvé l'Eldorado, le rendement ne répondit pas aux espérances fantastiques des premiers jours; les gens prudents se retirèrent; on vit arriver de tous côtés les quémandeurs de concessions nouvelles, des moines de divers ordres, des frères lais, des vagabonds, des mendiants, qui remplirent le pays de désordres de toute espèce. Bientôt les mineurs furent en procès les uns avec les autres et toutes les espérances que l'on avait fondées sur ces mines merveilleuses s'évanouirent peu à peu [1].

En dépit de la mauvaise exploitation et des mécomptes inévitables, les mines du Mexique fournissaient chaque année 2.338.000 marcs d'argent [2]. Humboldt calcule que, de 1690 à 1800, les mines du Mexique ont jeté dans la circulation 149.350.722 marcs d'argent, d'une valeur de 5.069.884.548 réaux [3].

En 1776 les propriétaires de mines se constituèrent en corporation régulière *(el importante Cuerpo de mineria)* reconnue par le roi et dotée de grands privilèges [4]. Le corps fonda une École des mines *(Tribunal de la mineria)*, le plus bel établissement scientifique du Nouveau Monde, qui amena de grands progrès dans l'exploitation. Les vice-rois avaient ordre de le maintenir dans le meilleur état [5]. Le Conseil des Indes le tenait même au courant des progrès réalisés en Eu-

1. *Arch. des Indes*, CIV, VII, 30.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas de oro y plata*.
3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 297.
4. Id. ,*ibid.* p. 304.
5. *Arch. des Indes*, XC, III, 2, 2 septembre 1786.

rope; on le voit en 1785 adresser à Mexico plusieurs exemplaires du *Nouveau Traité de l'essayage de l'or,* écrit en français par le savant M. Say [1].

Une grande partie de l'argent recueilli en Nouvelle Espagne était converti en piastres dans les monnaies de Mexico, Durango, Zacatecas, Guanajuato, Guadalajara, Sombrerete, Chihuahua et Catorce [2]. La monnaie de Mexico employait à elle seule 400 ouvriers et 60 mulets. Ses 20 balanciers pouvaient, en dix heures de travail, frapper 300.000 piastres. Le rendement annuel montait à 20.266.725 piastres et aurait pu être porté à 30 millions [3].

Dans les premières années du XIX[e] siècle le rendement des mines de Nouvelle Espagne diminua dans de grandes proportions par suite du manque de mercure, qui rendait l'exploitation impossible [4].

Le sol du Honduras renfermait des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, de plomb et d'étain; les ruisseaux roulaient de la poudre d'or. En 1798, Joseph de Lazarza avait découvert une mine de mercure à Cucuyagua, dans le district de Gracias á Dios; il avait recueilli des échantillons, fait des essais à Mexico; on l'avait renvoyé à Cucuyagua pour exploiter la mine, mais il avait été assassiné en chemin et le filon était resté inexploité. Les montagnes contenaient encore des mines de pierres précieuses : topazes et opales; la mer donnait la pourpre et l'écaille; toutes ces richesses demeuraient sans emploi par la paresse des gens du pays et l'effrayante mortalité qui sévissait sur les étrangers [5].

La Nouvelle-Grenade faisait un grand commerce de perles avec l'Europe et avec le Pérou [6]. Elle possédait des mines

1. *Arch. des Indes*, XC, III, 2, 17 juillet 1785.
2. Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 359.
3. Id., *ibid.*, t. III, p. 303, et t. IV, p. 23-25.
4. Camacho, *Revolucion de Méjico*, p. 40.
5. *Arch. des Indes*, C, V, II. — 1804.
6. Coroleu, *América*, t. I, p. 352.

d'émeraudes [1]. Des gisements d'or étaient exploités avec succès à S. Gerónimo de Novita, dans la province de Choco, à Popayan, à Medellin, à Carthagène. L'or était recueilli en poudre et fondu ensuite dans des établissements spéciaux [2]. L'exploitation, contrariée par la pénurie de mercure [3], fournissait cependant un rendement très appréciable. Du 1er janvier 1789 au 31 décembre 1795, on avait frappé à Santa-Fé de Bogotá 60.013 marcs d'or, valant 8.161.862 pesos et à Popayan, de 1788 à 1794, la frappe de l'or avait porté sur 47.813 marcs, d'une valeur de 6.502.542 pesos. En 1801, on évaluait à 2.500.000 pesos le rendement annuel des mines de la Nouvelle-Grenade. De 1806 à 1807, l'Hôtel des monnaies de Bogotá frappa pour 3.999.000 pesos de monnaie [4].

On trouvait aussi de l'argent, mélangé d'une certaine quantité de platine, métal lourd et infusible, qu'on avait coutume de jeter [5]. Cependant les travaux des chimistes européens avaient démontré que ce métal pouvait être utilisé et le Conseil des Indes demandait l'envoi d'échantillons.

Le Pérou possédait 70 mines d'or en activité, qui donnèrent, de 1753 à 1792, un rendement moyen de 3.400 marcs [6]. L'argent était exploité dans 834 mines, mais la conscription minière *(mita)* enlevait les Indiens à leurs familles, les transportait à plusieurs centaines de milles de leurs villages et les condamnait pour un salaire de 10 réaux à un si excessif labeur que les quatre cinquièmes des ouvriers succombaient à la tâche. On a évalué à 8 millions le nombre des victimes de la

1. *Arch. des Indes*, CXVII, III, 3, 31 juillet 1782.
2. *Id.*, ibid., 31 décembre 1782.
3. *Id.*, ibid., 31 juillet 1782.
4. Coroleu, *América*, t. I, p. 346.
5. *Arch. des Indes*, CXVI, VI, 19. — 16 avril 1787. — Le platine avait été découvert dès 1735 au Choco. Antonio de Ulloa en avait rapporté les premiers échantillons en Europe en 1741.
6. Lacroix, *le Pérou*, p. 336.

mita[1]. L'altitude extraordinaire à laquelle étaient situées la plupart des mines obligeait à tirer du dehors tous les vivres et le combustible. Les transports se faisaient à dos d'âne et de lama[2]. La mine de Potosi n'employait pas moins de 30.000 de ces animaux[3]. L'épuisement de l'eau dans les mines se faisait avec des pompes à bras; ce ne fut que dans les premières années du XIXe siècle que furent installées à Pasca et à Yauricocha les premières pompes à feu[4]. Les galeries mal percées et mal étayées s'écroulaient et l'exploitation se trouvait arrêtée pour plusieurs années. Cependant, telle était la richesse des mines du Pérou et du Chili qu'elles donnaient chaque année 1.121.920 marcs d'argent, valant 190.724.000 de réaux[5].

Le Pérou possédait une très riche mine de mercure à Huancavelica, qui le mit pendant longtemps à l'abri des chômages dont la pénurie de mercure menaçait sans cesse les mines mexicaines, mais dès 1763, la mine était dans un état déplorable et les concessionnaires menaçaient de cesser les travaux, parce que le roi ne payait pas le mercure à un prix suffisant[6]. En 1783, la mine fut confiée à Fernando Marquez de la Plata, juge criminel à l'Audience de Lima, qui la gouverna assez maladroitement jusqu'en 1788. Puis un Allemand, le baron de Nordenflicht, vint l'inspecter et son rapport jette un jour singulier sur la routine et l'ignorance qui présidaient à l'exploitation des mines du Pérou.

La mine de Huancavelica était située sur le Cerro Grande

1. Lacroix, *le Pérou*, p. 476.
2. La charge d'un lama ne dépasse pas 26 kilos. — A. Plane, *le Pérou*, Paris, 1903, in-12.
3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 381.
4. Id., *ibid.*, t. III, p. 350.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Minas de cro y plata*. — Le platine valait 5 piastres le marc, l'argent 8 piastres et l'or 136. — Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 157.
6. *Arch. des Indes*, CXI, 1, 5. — 20 août 1763.

de Santa Barbara, à un quart de lieue au sud de la ville. La roche d'ardoise bleue, recouverte au sud d'une couche épaisse de craie blanche, renfermait un filon de 80 varas d'épaisseur, formé d'une pierre blanche farineuse (kaolin ?) tachetée de cinabre. Les mineurs affirmaient avoir suivi le filon sur 800 varas de profondeur. Un ingénieur malavisé avait fait abattre les piliers qui soutenaient la voûte de distance en distance et des éboulements considérables s'étaient produits. Pas un puits n'avait été régulièrement percé, pas un front d'attaque n'avait été bien choisi. Le minerai n'était pas des plus riches : 50 quintaux donnaient 10 à 12 livres de mercure à 60 ou 72 réaux la livre, soit un rendement de 600 à 864 réaux, réduit par les frais d'extraction et d'affinage à 118 réaux. L'exploitation se faisait d'une manière barbare. Tout le minerai était monté à dos d'homme du fond de la mine jusqu'à l'air libre à raison d'un réal par caisse (cajon). On montait 12.000 caisses par semaine et l'on dépensait 1.500 pesos pour ce seul travail. Le transport du minerai aux fours de distillation coûtait encore 1.500 pesos. Les fours, au nombre de 76, étaient si mal construits que beaucoup de mercure s'évaporait par les fentes, ou sortait par les jointures des tuyaux de terre, qui l'amenaient jusqu'aux cuvettes. On ne pouvait se faire une idée de la grossièreté des installations et du travail des ouvriers.

Nordenflicht proposait une exploitation scientifique. Au-dessous du filon médiocre que l'on s'obstinait à exploiter, il avait découvert « des rognons de réalgar[1] » beaucoup plus riches. Il proposait d'établir un puits principal avec un baritel, mu par des mules, et d'employer les appareils à distillation dont on se servait à Idria, en Autriche. On établirait en même temps des règles fixes de comptabilité et on institue-

1. Le réalgar étant du sulfure d'arsenic, on ne voit pas en quoi la découverte de ce corps pouvait intéresser l'exploitation d'une mine de mercure.

rait, à Huancavelica même, un tribunal de gens compétents pour juger toutes les contestations relatives à l'exploitation de la mine.

Le plan de l'Allemand était logique, mais il dérangeait la routine espagnole et il supprimait tout rendement pendant les deux années nécessaires à la remise en état de la mine. La Junte royale des finances l'approuva, le gouverneur de Huancavelica combla d'éloges le savant étranger, puis le plan fut trouvé trop vaste et trop onéreux et l'on ne fit rien[1].

Il en avait été de même pour le projet d'établissement d'un *Tribunal de mineria* à Lima, sur le plan de celui de Mexico; le capitaine général du Chili, consulté sur l'opportunité de la création, s'était prononcé en faveur du *statu quo*[2].

La vice-royauté de la Plata s'étendait sur tout le territoire de l'Audience de Charcas (aujourd'hui Chuquisaca ou Sucre) et possédait la fameuse mine d'argent de Potosi, exploitée par des Indiens levés pour le travail de la mine *(mitayos)* Ces malheureux habitaient parfois des villages situés à 150 ou 200 lieues de Potosi. Le roi payait officiellement les frais du voyage *(leguaje)*, mais les caciques indiens gardaient l'argent. Une fois arrivé à la mine, le mitayo était réellement esclave pour deux ans. Le mieux qui pouvait lui arriver était de servir comme domestique chez un contremaître. Ceux qui ne pouvaient trouver place dans la domesticité des chefs étaient revendus par les entrepreneurs, volés par ceux qui devaient les payer, battus à la moindre faute; leurs plaintes ne trouvaient aucun écho. Et l'abus est si ancien, si enraciné que le roi seul peut y porter remède; si un vice-roi osait le tenter, les cris des mineurs monteraient jusqu'au ciel[3].

A la fin du XVIIIe siècle, les mitayos trouvèrent en Victo-

1. *Arch. des Indes*, CXI, I, 5. — 1791.
2. *Id.*, CXXXVIII, VI, 5. — 1786.
3. *Arch. des Indes*, CXXI, IV, 2, 7 février 1771; VII, 8, 1755; — CXXII, I, 4, 1769, 1771, 1773, 1796, 1798, 1799.

riano de Villarias un défenseur, dont l'énergie rappelait l'éloquence de Barthélemy de las Casas [1]. Le Conseil des Indes commença d'envisager la suppression de la mita.

La mine de Potosi n'était pas en meilleur état que celle de Huancavelica : travaux conduits sans méthode et sans direction, les patrons mineurs ne suivent aucune règle, certains chantiers ont des mitayos, d'autres n'en ont point, on compte dans la mine 171 galeries de 9 varas de largeur maxima, mesurant un développement total de 19.831 varas; les travaux ont été mal exécutés, l'insalubrité est complète. Le mitayo doit être payé 4 réaux par jour, mais on l'accable de tâches supplémentaires, on l'oblige à travailler la nuit pour parfaire le nombre de caissons qu'il doit fournir. S'il ne peut les monter, on lui retient à la fin de la semaine le salaire d'une journée entière. L'ouvrier libre touche 6 réaux et n'est astreint qu'aux deux tiers de la tâche du mitayo. La mine donne chaque année 21.112 caissons de minerai, 40.000 avec les menus déblais, son rendement a beaucoup baissé et il a fallu diminuer les salaires des ouvriers. C'est une illégalité, mais personne ne se soucie de la loi. Beaucoup de patrons

1. Est-il juste d'arracher les Indiens à leurs foyers et de les condamner aux travaux forcés de mines, sans qu'ils aient commis aucun délit? Et si la nécessité inéluctable est évoquée, pourquoi les faire travailler à des mines complètement épuisées. Est-il juste de les envoyer à des centaines de lieues de leur pays, quand il y a, dans leur pays même, des mines d'argent plus abondantes? Chaque mineur de Potosi reçoit 40 à 50 Indiens, qui se rachètent moyennant 52 pesos chacun et rentrent chez eux sans avoir travaillé. Peut-on dans ce cas invoquer l'intérêt public? Pourquoi les mitayos ne touchent-ils pas le même salaire que les travailleurs libres? Pourquoi ne leur paie-t-on leurs frais de route qu'à partir de la frontière de leur province? Pourquoi, lorsqu'ils travaillent la nuit, ne leur donne-t-on de lumière que pour la moitié de la nuit et les force-t-on à s'éclairer à leurs frais pendant la seconde moitié? Est-il juste de demander à l'ouvrier du fond le même nombre d'arrobes de minerai qu'à l'ouvrier de la surface, et de le forcer à travailler les jours de repos, s'il n'a pas accompli sa tâche? — *Arch. des Indes*, CXXII, 1, 4, 25 février 1799.

mineurs ne savent ni lire, ni écrire et vivent adonnés à l'oisiveté, au vol et au mensonge[1].

Nordenflicht, appelé en consultation, proposa l'emploi d'une machine allemande qui devait augmenter le rendement dans de grandes proportions. Les marchands de mercure se réunirent, examinèrent le dessin de la machine, dessiné par Nordenflicht, et la firent construire par un autre Allemand, Weber. Elle consistait essentiellement en un certain nombre de barattes *(barriles)* que l'on pouvait faire tourner sur elles-mêmes à l'aide d'une chute d'eau. On mettait dans chaque baratte 12 quintaux et demi de minerai en poudre *(harina)*, 7 arrobes 8 livres de sel, 1 arrobe 15 livres de couperose et l'eau nécessaire pour faire du tout une pâte semi-liquide. On faisait tourner les barattes, pour en bien mouiller tous les joints et les rendre parfaitement étanches. Au bout de trois heures, on versait dans chaque baratte 400 livres de mercure et l'on faisait encore tourner les barattes pendant trois heures. Quand on arrêtait la machine, 6 barattes devaient fournir un gâteau d'amalgame d'argent du poids de 23 livres, qui rendait après l'affinage un lingot du poids de 7 marcs 5 onces. La machine Nordenflicht réalisa un progrès considérable : 18 p. 100 de rendement moyen en plus pour les mines ordinaires, 50 p. 100 dans les mines riches, économie de temps énorme, économie de mercure de 200 p. 100[2].

L'intendant Francisco Sanz et l'assesseur Pedro Vicente Cañete voulurent faire davantage : créer un Tribunal de mineria à Potosi, asseoir l'administration de la mine sur des bases rationnelles. On ne tint aucun compte de leurs projets, Cañete demanda à venir en Espagne pour les défendre, et s'il avait été admis à visiter les Archives du Conseil des Indes, il y eût trouvé tous ses mémoires réunis dans un carton, avec

1. *Arch. des Indes*, CXXII, 1, 4, 30 juillet 1790.
2. Id., *ibid.*, 1790-1792.

cette suscription ironique : « Pour le jour où on s'occupera des affaires de Potosi [1]. »

L'Amérique méridionale possédait 5 hôtels des monnaies pour la frappe des pièces d'argent : Bogotá et Popayán, en Nouvelle-Grenade [2], Lima au Pérou, Santiago au Chili [3] et Potosi dans la vice-royauté de Buenos-Ayres [4].

Aux Indes, les métaux précieux avaient fait dédaigner les métaux usuels. Le Mexique avait des mines de fer, mais ne les travaillait qu'en temps de guerre, quand les fers et aciers d'Europe ne lui arrivaient plus [5]. La métallurgie du fer était si mal connue que le fer mexicain se vendait 240 francs le quintal, quand le fer d'Europe en valait 20; l'acier mexicain valait 1.300 francs et l'acier d'Europe 80 [6].

Le Mexique avait des gisements de zinc, d'antimoine et d'arsenic [5]. L'intendance de Guadalajara produisait 9.200 arrobes de cuivre et 400 arrobes d'étain [7]. On trouvait au Pérou le cobalt, l'antimoine et le manganèse [8]. Le Chili exploitait le cuivre de Guasco, qui valait sur place 6 à 7 piastres le quintal, 20 piastres à Cadix en temps de paix, et jusqu'à 40 piastres en temps de guerre [9].

En dehors des industries extractives, il y a peu de choses à signaler aux Indes; cependant, on peut encore glaner çà et là quelques indications attestant que l'activité s'éveillait partout à la fois.

On recueillait le sel rouge des lagunes de l'Anahuac *(te-*

1. *Arch. des Indes*, CXXII, 1, 4, 1798-99. — « Para quando se trate de todo lo expediente de Potosi. »
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. III, p. 384.
3. Id., *ibid.*, t. III, p. 359.
4. *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. X, p. 123.
5. Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 111.
6. Id., *ibid.*, t. III, p. 311.
7. Id., *ibid.*, t. III, p. 308.
8. Id., *ibid.*, t. III, p. 347.
9. Id., *ibid.*, t. IV, p 48.

quesquite) pour l'amalgamation des minerais d'argent [1]. On raffinait le carbonate de soude à Mexico [2]. On fabriquait chaque année pour 2.196.000 réaux de savon [3].

Les eaux-de-vie de canne du Mexique étaient très recherchées [4].

Guadalajara et Queretaro possédaient des manufactures de draps [5]. L'industrie de cette dernière ville donnait en 1803 un produit annuel de 2.400.000 réaux [6]. On tissait le coton à Guadalajara, à Queretaro, à Lagos, dans l'intendance de Guanajuato [7]. Puebla fabriquait des cotonnades rayées, Mexico imprimait des toiles peintes, Theuantepec teignait le coton en pourpre [8].

Le Mexique ne travaillait ni le lin, ni le chanvre, mais une chenille indigène lui donnait de la soie et il fabriquait quelques étoffes soie et coton [9].

Les plus petites villes du Mexique avaient des orfèvres; l'Académie des Beaux-Arts, les écoles de dessin de Mexico et de Jalapa avaient répandu le goût des belles formes. Le Mexique fabriquait des services d'argent de 600.000 à 800.000 réaux. De 1798 à 1802, la vaisselle plate fabriquée à Mexico employa 385 marcs d'or et 26.303 marcs d'argent [10].

La valeur des cuirs corroyés atteignait en 1802 jusqu'à 8.380.000 réaux [11].

---

1. Sahagun, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne*, p. 856.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 145.
3. Id., *ibid.*, III, p. 59.
4. Id., *ibid.*, IV, p. 69.
5. Id., *ibid.*, II, p. 17.
6. Id., *ibid.*, IV, p. 8.
7. Id., *ibid.*, II, p. 145.
8. Id., *ibid.*, IV, p. 7.
9. Id., *ibid.*, IV, p. 10.
10. Id., *ibid.*, IV, p. 21. — Canga Argüelles (vº *Plateria*) donne 134.024 marcs.
11. Humboldt, *op. cit.*, III, p. 59.

Le Mexique travaillait les bois indigènes, fabriquait de la carrosserie et des meubles. Durango avait même une fabrique de clavecins et de pianos. Les Indiens excellaient dans la bimbeloterie [1].

La valeur totale de la production industrielle du Mexique atteignait 32 millions de réaux par an [2]. C'était assurément peu, si l'on compare les ressources naturelles du pays au parti qu'on en savait tirer. Tel quel, ce chiffre montre quels résultats on eût pu atteindre en pratiquant mieux la maxime de Gandara : *Claudere apertum, aperire clausum,* c'est-à-dire en donnant pleine liberté à l'industrie dans tous les domaines d'Espagne et en décourageant la contrebande par l'abondance de la production nationale.

Le Guatémala n'avait d'autre industrie que le filage du coton. Les femmes qui s'y employaient auraient pu filer bien davantage, si elles se fussent servies du rouet, mais personne ne s'était mis en peine de leur procurer cet instrument [3].

En Nouvelle-Grenade, le rapport du vice-roi Fray Francisco Gil y Lemus mentionne une fabrique de poudre et une manufacture de tabacs [4]. Nous trouvons la mention d'un *beneficia dor del quina,* ce qui prouve qu'on s'occupait aussi de la préparation et de la conservation du quinquina [5]. Gil y Lemus veut prohiber les eaux-de-vie, c'est donc que la Nouvelle-Grenade fabrique des eaux-de-vie de canne [6].

Le Pérou récoltait quelques vins et un peu d'huile [7]. Josef de Lagos parle de draps du pays [8]. Lima renferme encore beaucoup de maisons ornées de charpentes et de balcons en

1. Humboldt, *op. cit.*, IV, p. 31.
2. Id., *ibid.*, IV, p. 6.
3. *Arch. des Indes,* C, v, 11. — 1804.
4. *Id.*, CXVI, vi, 19. — 1789.
5. *Id.*, CXVII, iii, 3. — 31 mars 1784.
6. *Id.*, CXVI, vi, 19. — 1789.
7. *Id.*, CX, iii, 3. — 1783.
8. *Id.*, CXII, iv, 5. — 1786.

bois sculpté qui font honneur au ciseau des artisans indigènes [1]. Le Gouvernement péruvien actuel vient de fonder des écoles de dessin, où l'on emploie les vieux modèles nationaux; des collections particulières sont remplies de vases et de tapisseries exécutées par les gens du pays.

Le Chili, la vice-royauté de la Plata et Buenos-Ayres étaient des pays agricoles, à peu près dépourvus d'industrie. Les Argentins préparaient cependant le *mate* et le chocolat, fabriquaient des charrettes et de grosses voitures, des barques pour la pêche sur le Rio de la Plata. Il y avait à Buenos-Ayres quelques familles opulentes de fonctionnaires et de monopoleurs; le reste vivait dans une douce médiocrité, mais avec beaucoup de bien-être, sans ostentation et sans privations. Propriétaires, gens de loi et de bureau, commerçants avaient leur maison, leurs esclaves, plus ou moins nombreux, dont les industries variées réduisaient la dépense de la maison au vêtement et aux produits manufacturés *(articulos de tienda)*. Les femmes confectionnaient elles-mêmes leurs toilettes, à l'aide de quelques mulâtresses expertes en l'art du chiffon [2].

Comme au Pérou, et sur un ton peut-être plus péremptoire encore [3], le roi défendait la culture de l'olivier et de la vigne, défendait le tissage des draps. Les cuirs se vendaient en vert, et plus d'un tiers pourrissait sur place faute d'antiseptiques pour prévenir la putréfaction. Les gauchos cernaient les troupeaux, abattaient les bêtes en leur coupant les jarrets à l'aide d'une lance dont le fer avait la forme d'un croissant. Le bœuf une fois à terre était égorgé; on le dépouillait de sa peau, et sa chair était abandonnée aux oiseaux de proie et aux chiens sauvages. On exporta, en 1796, 875.000 cuirs de bœuf et 250.000 kilos de suif.

1. *Bulletin de l'Union panaméricaine.* — Août 1918, p. 65.
2. Groussac, *Santiago de Liniers.* Buenos-Ayres, 1907, in-8, p. 44.
3. Instructions royales au vice-roi de Buenos-Ayres, citées par Daireaux, *la République argentine.* Paris, 1889, p. 227.

On fabriquait une sorte de conserve *(cecino)* avec de la viande séchée au soleil et mise en baril avec de la graisse.

C'était, à peu près, toute l'industrie permise aux Argentins. Il faut arriver à l'année 1794 pour rencontrer les premiers essais de l'industrie des salaisons. Cinq matelots irlandais venus en Patagonie pour pêcher la baleine en furent les initiateurs et l'industrie nouvelle languit pendant longtemps, faute de capitaux [1].

Avec un régime économique aussi suranné et aussi absurde, la contrebande se présentait comme un remède à une situation désespérée. Elle sauva positivement les provinces espagnoles en procurant un débouché aux productions du pays. Les contrebandiers avaient fini par former, sur les deux rives de la Plata, des compagnies puissantes, disposant d'une véritable flotte et entretenant des légions d'auxiliaires [2].

1. Daireaux, *la République argentine*, p. 251.
2. Id., *op. cit.*, p. 224.

CHAPITRE III

LE COMMERCE

I. — Législation.

L'Espagne avait été jadis une grande puissance commerçante et maritime, puis elle avait perdu sa suprématie navale, perdu son industrie, perdu l'esprit d'entreprise, et la Hollande, l'Angleterre, la France avaient pris la place qu'elle laissait vacante. Si chimériques que fussent les hommes d'État espagnols, ils ne pouvaient pas ne pas voir en quelle ruine était tombé leur pays, et confiants dans la vertu des ordonnances et des règlements, ils donnèrent à l'Espagne une législation commerciale qui eût pu lui rendre les plus grands services, si les Espagnols se fussent portés vers le négoce avec l'ardeur et la patience qu'ils mettaient à solliciter et à attendre des emplois.

Pendant longtemps, le soin de légiférer en matière commerciale avait été considéré comme une branche de la politique et laissé au Conseil de Castille.

Par décrets du 19 janvier 1679, du 25 janvier et du 4 mars 1683, Charles II créa la *Junte de commerce*, « avec juridiction privative et inhibition absolue de tous autres

tribunaux pour connaître de toute question relative à l'augmentation du commerce de ces royaumes [1] ».

Le 15 novembre 1730, Philippe V institua la *Junte des monnaies*, et l'agrégea à la Junte de commerce par ordonnance du 9 décembre de la même année.

Le 3 avril 1747, Ferdinand VI réunit les affaires des mines à la Junte générale du commerce et de la monnaie.

Le 21 décembre 1748, il lui donna encore les affaires relatives aux étrangers *(dependencias de extrangeros* [2]*)*.

L'organisation de la Junte fut complétée par les décrets de 1754, 1755, 1770 et 1777. Elle était présidée par un membre du Conseil des finances [3], et composée de membres des différents tribunaux de Madrid. Campomanes et Jovellanos en firent partie [4]. Elle se divisait en chambre de gouvernement, où siégeaient les commissaires de cape et d'épée, et chambre de justice, où siégeaient les gradués en droit. La loi du 13 juin 1770 débarrassa la Junte des procès entre marchands et lui donna le double caractère d'un comité de perfectionnement de l'industrie et du commerce, et d'un tribunal administratif destiné à assurer le respect des règlements et des ordonnances. En cas de conflit entre la Junte et le Conseil de Castille, les fiscaux donnaient leur avis; ils en référaient au roi, s'ils ne parvenaient pas à s'accorder [5].

Ferrer del Rio fait un grand éloge de la Junte du commerce, au temps de Charles III; mais les magistrats qui la composaient ne possédaient que bien rarement une sérieuse compétence en matière économique, et, fort occupés ailleurs, n'avaient que peu de temps à consacrer aux affaires commerciales.

---

1. Larruga, *Memorias*, XXVI, p. 152.
2. *Nov. Rec.*, IX, I, I.
3. *Guia de forasteros*, 1804.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 119.
5. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 152.

Tandis que les Juntes de la monnaie, des mines et des affaires des étrangers avaient été réunies à la Junte de commerce, la Junte des postes, créée le 20 mars 1776, en resta distincte. En 1794, elle fut érigée en tribunal suprême pour tous ceux qui jouissaient du *fuero de correos*. Elle eut dans ses attributions la police des chemins, canaux et auberges d'Espagne et des Indes; elle fut constituée gardienne des successions en déshérence et *ab intestat* des royaumes d'Espagne, et protectrice de l'Imprimerie royale. Un comité directeur et une junte d'appel en complétaient le pesant mécanisme.

Une institution beaucoup mieux venue était celle des consulats. Celui de Valence, le premier en date, avait été créé en 1223 par Pierre III, roi d'Aragon. A la fin du XVIIIe siècle, il existait des consulats à Barcelone, Palma, Alicante, Carthagène, Malaga, Cadix, la Laguna de Tenerife, Séville, Madrid, Burgos, la Corogne, Santander, Bilbao et Saint-Sébastien [1].

Les consulats avaient pour objet de favoriser le développement du commerce et de juger les causes commerciales. Les juges consulaires, élus par leurs pairs, étaient choisis parmi les propriétaires fonciers, les fabricants, les commerçants en gros et même les marchands au détail. Le roi leur avait attribué le caractère de magistrats royaux et avait enjoint aux plaideurs de leur témoigner le même respect qu'aux autres juges [2].

Chaque consulat avait son organisation particulière :

Barcelone possédait depuis 1758 une communauté de commerçants en gros *(comunidad de comerciantes)*, une junte de commerce de 12 membres pour la partie administrative et un consulat pour le contentieux [3]. Le consulat se composait

1. *Nov. Rec.*, IX, II. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Consulados*.
2. *Nov. Rec.*, IX, II, 8, 15 août 1766.
3. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 77.

de 3 consuls et 1 juge d'appel *(juez de alzadas)*, tous commerçants, 2 assesseurs avocats, 1 greffier, 1 garde-magasin, 2 huissiers, 1 alguazil et 1 geôlier [1].

Le consulat de Séville se composait de 1 prieur, 2 consuls, 10 conseillers [2], 1 secrétaire-greffier, 1 receveur, 1 trésorier, 1 juge des appels, 2 huissiers et 1 garde-magasin [3].

Le consulat de Bilbao [4] était régi par les ordonnances de 1750 [5]. Les élections avaient lieu chaque année par *ensaculacion*. Le corps consulaire comprenait, 1 prieur, 2 consuls, 6 conseillers, 1 syndic, 1 trésorier, 1 secrétaire, 1 archiviste, 2 gardiens des poids et mesures, 1 receveur des décharges, 1 alguazil, 1 huissier, 1 garde de la baie d'Olaveada, 1 grand pilote et 1 canotier [6].

Le consulat de Cadix avait une importance toute particulière, parce qu'il avait hérité en 1790 d'une partie des attributions de la *Casa de contratacion de Indias*. Son organisation était plus compliquée que celle du ministère de la marine. La *Junte directrice du port franc* se composait de 1 président et de 2 membres représentant l'ayuntamiento, et de 2 membres représentant la Junte royale de commerce; ses bureaux employaient 11 personnes. — Le *Royal Tribunal de commerce* comprenait 1 prieur, 6 conseillers et substituts, 1 consulteur, 1 secrétaire, 1 lieutenant d'alguazil-mayor, 1 substitut, 1 greffier en chef, 1 greffier titulaire et 1 greffier auxiliaire pour exécuter les commissions du tribunal [7], 1 employé en

1. *Nov. Rec.*, IX, II, 9 et 10. — 16 mars 1758 et 24 février 1763.
2. 3 propriétaires, 2 commerçants en gros, 2 marchands au détail, 2 fabricants, 1 armateur.
3. *Nov. Rec.*, IX, II, 14, 24 novembre 1784.
4. Créé en 1494, reformé en 1511 et 1522. — Yturriza, p. 524.
5. *Ordenanzas de la ilustre Universidad y casa de contratacion de la m. n. y. m. l. villa de Bilbao.* Año 1737.
6. *Ordenanzas de la ilustre Universidad.*
7. *Escribano con real titulo para diligencias y actuaciones del tribunal.*

chef et 1 employé en second, 6 archivistes et 2 huissiers audienciers. — La *Junte royale de commerce* se composait d'un président, 10 conseillers et 22 employés. — Le *Tribunal de conciliation* comprenait 1 juge conciliateur et son secrétaire. — La *Commission de recouvrement des taxes de remplacement* occupait 1 président, 4 commissaires, 1 secrétaire, 1 receveur et 1 trésorier [1]. — Le consulat de Cadix avait en outre sous son autorité et sa juridiction les corporations des *corredores*, des *palanquines* et des *alhameles*, dont les querelles et les conflits auraient presque suffi à l'occuper [2].

Les consulats veillaient à l'entretien des ports et avaient créé des écoles de pilotage et de navigation. Ils jugeaient les procès entre marchands, compagnons et courtiers, ils interprétaient les contrats de commerce et d'assurance; ils dirigeaient la procédure en cas de naufrage, ils avaient le contrôle des faillites et banqueroutes, ils défendaient auprès du roi les intérêts des négociants [3].

Ils devaient juger sommairement, à la mode des mar-

1. *Guia de Cadiz.*

2. En 1770, le tribunal du consulat refuse d'admettre comme *corredor* un nègre affranchi, Antonio Maria Machuca, parce que l'emploi de courtier est considéré à Cadix comme métier noble, parce qu'il n'est pas prouvé que Machuca soit vieux chrétien, ni même fils de chrétiens, parce qu'enfin il est nègre et ne pourrait exercer aux Indes aucun office public « quand même pour ses vertus il serait un saint ». — *Archives du consulat de Cadix. Notables*, 82, 1770.

En 1799 les fondés de pouvoirs des *alhameles* (crocheteurs) de Cadix demandent au consulat l'autorisation de faire payer 606 réaux à tout nouveau venu dans la corporation pour paiement des frais d'un procès soutenu par la corporation et l'administration des douanes contre divers commerçants. Les frais du procès ont été liquidés à la somme de 63.024 réaux, dont la douane paie les deux tiers, et la corporation le dernier tiers. — Id., *palanquinado*, 105, 1799.

En 1804, le tribunal du *palanquinado* ordonne que les *alhameles* ne pourront se servir pour leurs charrois que de petites charrettes, ou *carretillas*. — Id., *ibid.*, 1804.

3. *Ordenanzas de Bilbao*, pass.

chands, en connaissance de cause et de bonne foi [1], sans rapports, ni mémoires d'avocat [2]. Il y avait parmi eux des hommes d'une réelle valeur, qui possédaient, « en plus de leur science juridique, de précieuses connaissances pratiques et une grande expérience des affaires [3] ». Mais la justice commerciale n'était rien moins qu'expéditive. Un goût déplorable pour la paperasserie et les complications inutiles avait compromis tous les bons résultats de l'institution.

Les degrés de juridiction étaient trop nombreux. A Barcelone, les procès étaient jugés en première instance par le prieur et les consuls. En cas d'appel, la cause venait devant le *juez de alzadas,* assisté de celui des assesseurs gradués qui n'avait pas occupé dans le premier procès, et de 2 adjoints choisis parmi les négociants immatriculés. Si le *juez de alzadas* confirmait le jugement des premiers juges, la sentence devenait exécutoire; s'il infirmait, au contraire, tout ou partie du premier jugement, l'exécution n'avait plus lieu que sous caution. L'appel était porté à la Junte générale de commerce, qui jugeait en dernier ressort, sauf dans des cas exceptionnels, où elle trouvait bon de recourir au Conseil [4].

A Bilbao, la cause était jugée en première instance par les consuls, en premier appel par le corrégidor et 2 négociants choisis par lui *(colegas),* en second appel par le corrégidor et 2 autres négociants *(recolegas).* Chaque partie avait droit de récuser jusqu'à huit personnes pour l'élection des *colegas* ou *recolegas* [5].

Les parties n'étaient pas plus sages que la loi. Elles repoussaient presque toujours la tentative de conciliation. L'af-

1. « Segun el estilo de mercaderes, a la verdad sabida y buena fe guardada. » *Nov. Rec.,* IX, II, 4, 16 février 1632.
2. *Ordenanzas de Bilbao,* p. 26.
3. Gasso, *España con industria fuerte y rica,* p. 137.
4. *Nov. Rec.,* IX, II, 10, 24 février 1763.
5. *Ordenanzas de Bilbao,* p. 26.

faire de peu d'importance était jugée verbalement, mais le plus souvent on procédait à la manière ordinaire, c'est-à-dire par écrit. Chaque partie prenait une consultation d'avocat, demandait communication du dossier, épiloguait, réclamait, opposait mémoire à mémoire, et le procès ne finissait plus. Consulté en 1792 sur l'opportunité d'une réforme, le consulat de Cadix répondit que la plupart des abus signalés étaient inévitables et dureraient aussi longtemps que les juges seraient des hommes [1].

Grands corps chargés de l'entretien et de la police des principaux ports de commerce de l'Espagne, les consulats considéraient leurs fonctions administratives comme les plus importantes. Les consuls étaient, avant tout, administrateurs, et n'étaient juges que par occasion.

Le consulat de Cadix avait dans ses attributions l'enseignement commercial, la bienfaisance, l'ordre public, l'approvisionnement en blé et farine de la ville et de la province, la rédaction des tarifs, la perception des droits du consulat, les loteries, les ventes de marchandises, les travaux du palais consulaire, l'œuvre de la sainte église cathédrale, l'entretien du fanal de Tarifa, la construction des murailles sur la baie, l'entretien et la police du Trocadéro, l'approfondissement de son chenal, les rapports de la marine marchande avec la marine royale et l'arsenal de la Carraca, les règlements et le contentieux des élections consulaires, la nomination aux emplois dans les corporations des courtiers, des portefaix et des crocheteurs, le maintien de leurs privilèges, la taxation de leurs droits, la fondation de monts-de-piété pour venir en aide à leurs veuves et à leurs enfants [2].

Pour suffire à leurs dépenses et rétribuer leur personnel,

1. *Archives du consulat de Cadix. Consulado (administracion)*, I, 13 janvier 1792.

2. *Archives du consulat de Cadix. Administracion*, 1 à 188 (1796-1808).

les consulats percevaient des droits sur les marchandises déchargées dans les ports[1]. A Cadix, le consulat percevait 1/2 o/o pour droit ancien *(consulado antiguo)*, 1/2 o/o pour droit nouveau *(consulado moderno)*, 1 o/o pour *donativo*, 1 o/o pour avaries *(averia)* sur les marchandises provenant des Indes ou de l'étranger. Les revenus du consulat montaient à 6 millions de réaux, ceux d'Alicante à 2 millions, ceux de Santander à 993.000 réaux, ceux de Carthagène à 655.000[2].

La richesse des consulats excita de bonne heure l'avidité du fisc, toujours à court de moyens, toujours aux abois. Les consulats prêtèrent de l'argent à la couronne, qui leur abandonna de nouveaux droits, si bien que le consulat finit par percevoir 42.248 réaux sur une cargaison d'une valeur de 2.357.160 réaux, alors que le roi ne percevait pas plus de 45.000 réaux sur les mêmes marchandises[3].

Ce fut la ruine. En 1800, le consulat de Cadix avance 80.000 réaux à la ville[4]. En 1802, il envoie des secours à Cuba[5]. En 1803, il subventionne des missions aux Indes[6]. En 1804, il achète des grains pour combattre la famine dans la province[7]. En 1805, il avance au roi 720.000 réaux pour sa marine[8].

Ce gaspillage effréné allait de pair avec l'intrigue et la

1. *Cuenta que yo, D. Antonio Norberto de Azpilcueta y Arburua, guarda almacen principal de la plata, oro y frutos que se conducen a esta ciudad de los reynos de Yndias, doy a los señores prior y consules de la Universidad de cargadores de lo recaudado, conforme al reglamento y aranceles, desde 1º de Enero hasta fin de Diziembre de* 1786. — *Archives du consulat de Cadix. Almacenado* 1786.

2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Consulados.*

3. Id., *ibid.*

4. *Archives du consulat de Cadix. Administracion*, I, 27 novembre 1800.

5. *Id., Notables*, 78, 11.

6. *Id., Notables*, 77, 3.

7. *Id. Notables*, 78, 10.

8. *Id. Notables*, 78, 4. — Le roi redevait encore 660.674 réaux sur cette somme en 1822.

concussion. Les consulats entretenaient à Madrid des agents en cour, qui avaient pour mission de leur concilier les bonnes grâces des personnages les plus puissants [1]. Tout s'achetait, jusqu'au roi. En 1804, les courtiers de Cadix étaient menacés dans leurs privilèges; leur agent Juan Perez Pinedo cherchait à les rassurer, mais avouait que leur adversaire avait offert 300.000 réaux en argent à S. M. et que c'était là, par le temps qui courait, un terrible contrepoids à leurs bonnes raisons [2].

En 1808, les consulats présentaient le même désordre et la même confusion que la plupart des autres services publics, jugeaient mal, n'administraient plus, vivaient au jour le jour, décidant de payer les traitements et pensions de leurs employés, tant qu'il y aurait de l'argent en caisse, et de procéder ensuite à une réduction proportionnelle des salaires et des pensions [3].

La législation douanière n'était pas mieux organisée que la justice et l'administration commerciales. On ne peut rien imaginer de plus absurde que le tarif de 1720 qui frappait de droits énormes à la sortie les fers, les eaux-de-vie, les vins et les huiles, c'est-à-dire tous les produits d'Espagne, taxait les marchandises d'après leur volume, ce qui faisait peser les taxes les plus lourdes sur les marchandises les moins précieuses et frappait des mêmes droits les manufactures nationales et étrangères [4]. Les ordonnances de 1778 et de 1784 s'inspirèrent de principes plus justes; les marchandises furent évaluées, suivant leur nature, au poids, à la pièce, à la douzaine; on perçut un droit général de 3 o/o sur les marchandises nationales et de 7 o/o sur les marchandises étrangères;

1. *Arch. du cons. de Cadix. Notables*, 77. — *Présents de chocolat et gratifications.*

2. *Id. Corredores*, 1804. — Cf. Hermann de Schubart, *Lettres d'un diplomate danois en Espagne*, publiées par E. Gigas (*Revue Hispanique*, t. IX), p. 18 du tirage à part.

3. *Id. Administracion*, I, 27 novembre 1800.

4. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, II, p. 179.

mais l'alcabala fut conservée, et varia de 2 0/0 à Carthagène à 6 0/0 à Lima. Les droits municipaux et les droits de consulat firent monter à 35 ou 40 0/0 l'ensemble des taxes imposées au commerce [1], et ces droits énormes ne contribuèrent pas peu au développement de la fraude.

Les abus avaient la vie dure; ce ne fut qu'en 1749 que le marquis de la Ensenada supprima le droit des administrateurs des douanes à s'approprier une partie de la morue, du riz, du fromage, du beurre, des légumes ou des fruits qui arrivaient dans les ports sur des bâtiments espagnols [2]. Ils gardèrent toujours le goût de la fraude et de la pillerie : « La contaduria du commerce libre, disait en 1781 un receveur de Cadix, est très mal gérée; on accepte pour patron de navire le premier que présente le propriétaire, sans savoir s'il est capable, ni s'il est espagnol. Au retour, même désordre; si l'on a embarqué en Amérique 100 caisses de sucre et s'il ne s'en trouve plus que 20, on se contente de corriger le registre d'expédition, sans se préoccuper de savoir si les 80 autres caisses n'ont pas été vendues en fraude. Pour les fruits venus des Indes, la douane permet aux propriétaires de les emmagasiner directement chez eux, après un examen très superficiel. On compte comme avariées une foule de marchandises qui ne le sont pas. Une maison a gagné ainsi 20.000 réaux de droits; elle en a donné 10.000 aux agents des douanes, qui vont relancer les négociants jusque chez eux pour leur offrir de laisser passer les marchandises prohibées. Tous les employés des douanes dépensent environ trois fois plus que leur solde. On ne gagnerait rien en changeant quelques fonctionnaires; avec le temps, ils deviennent aussi voleurs que les autres [3]. »

1. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, p. 187. — Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 122.

2. Ferret, *Exposicion histórica*, p. 73.

3. Mémoire anonyme rédigé en 1782 par un contador de la Contratacion de Cadix. *Arch. du cons. de Cadix. Administracion*, I.

A l'intérieur du pays, l'*alcabala*, les *millones*, les *sisas*, les taxes locales, les vexations des agents paralysaient les échanges. Les économistes signalaient le mal et s'avouaient impuissants devant la routine et le préjugé : « Serait-ce causer quelque désordre, disait Campomanes, que de permettre à chacun de transporter, de vendre et d'acheter où il voudrait les fruits du pays, sans être sujet à l'*alcabala*, à l'octroi, à la garde et à la douane ? Y aurait-il quelque mal à supprimer les monopoles, et à voir le tabac vendu au marché comme toute autre marchandise, à avoir une boutique où l'on vendrait la neige, à vendre au milieu de la rue toutes les marchandises monopolisées, comme on vend le poivre et le carvi ? Serait-ce un mal de ne plus voir ces troupes de la R. Hacienda, ni ces brouillons qui inondent le royaume ? Serait-ce le renversement de tout ordre public, s'il n'y avait plus de douanes, plus d'octrois, plus de bureaux dans les provinces, et si le commerce national, c'est-à-dire celui que la nation fait avec elle-même, n'avait ni impôts ni entraves [1] ? »

II. — L'ARGENT.

L'Espagne a pris naïvement l'argent pour la richesse même. Elle s'est attachée à entasser chez elle les métaux précieux, elle a tout fait pour les empêcher de sortir, et avait réuni au commencement du XIXe siècle un capital vraiment fabuleux. Manuel Lamas l'estimait en 1772 à 4.886.229.132 réaux. Il montait en 1814, après la guerre de l'indépendance, à 6.473.476.842 réaux [2].

Le système monétaire de l'Espagne avait présenté pen-

1. Campomanes, *Cartas político-económicas*, carta III.
2. Cang. Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Estadistica, dinero circulante*.

dant longtemps une extrême confusion[1]. On distinguait les monnaies de compte, ou imaginaires, les monnaies royales de Castille, les monnaies provinciales, les monnaies royales des Indes. Un compte d'un trésorier de marine est évalué en *pesos fuertes*, en *pesetas columnarias*, en *pesetas provinciales*, en réaux d'argent et réaux de billon, en billon double ou simple, en *pesos* français et en *vales* royaux[2]. Les Américains comptaient par *pesos*, les Castillans par réaux, les Aragonais, les Navarrais, les Catalans et les Majorquins par livres[3].

En 1742 on frappa une nouvelle monnaie d'or d'une valeur de 20 réaux. En 1747 l'hôtel des monnaies de Ségovie frappa des maravédis; cette monnaie ayant presque entièrement disparu de la circulation[4]. Enfin les pragmatiques royales du 5 et du 29 mai 1772 ordonnèrent une refonte générale des monnaies pour éviter les contestations sans cesse renaissantes au sujet de la valeur des monnaies anciennes[5].

L'unité monétaire fut le *real de vellon* (0 fr. 26 centimes) divisé en 34 maravédis. Les monnaies furent frappées au titre de 22 carats pour l'or et de 11 deniers pour l'argent. Il y eut des pièces d'or de 20 réaux *(escuditos)*, de 40 réaux *(escudos de oro)*, de 80 réaux *(doblones de oro)*, de 160 réaux *(doblones de quatro)* et de 320 réaux *(doblones de ocho escudos)*. Les pièces d'argent valurent 1 réal *(real de vellon)*, 1 réal 8 maravédis 1/2 *(medio real mejicano)*, 2 réaux *(real de plata)*, 4 réaux *(peseta provincial)*, 5 réaux *(peseta colum-*

1. Cf. D. Mateo Fernandez de la Ferreria, *Nuevo tratado de reduccion de monedas efectivas e imaginarias de estos reinos á reales de vellon*. Madrid, 1766, in-8.

2. *Arch. de Alcalá de Henares. Tresorerias de marina*, leg. 55.

3. La livre aragonaise valait 18 réaux 28 maravédis, la navarraise 3 réaux 4 maravédis, la catalane 10 réaux 25, la valencienne 15 réaux 2, la majorquine 13 réaux 9 maravédis et 13/17.

4. *Nov. Rec.*, IX, XVII, 9 (3 juillet 1742) et 11 (2 février 1747).

5. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. III, p. 227.

naria), 8 réaux *(real de à quatro)*, 10 réaux *(medio peso)*, 16 réaux *(real de à ocho)* et 20 réaux *(peso fuerte)* [1]. Les pièces de cuivre valurent 1, 2, 4 et 8 maravédis [2].

On peut adresser plus d'une critique à ce système monétaire incommode et suranné.

Le maravédis, égal aux 7/10 de notre centime, était une monnaie minuscule et sans importance pratique. Le réal, d'usage assez facile, variait du simple au double, suivant qu'il s'agissait de réaux de vellon ou de réaux d'argent, ce qui prêtait à d'innombrables fraudes dans les marchés. La valeur des pièces d'or était bien calculée en progression arithmétique, mais on avait multiplié outre mesure les pièces d'argent, et laissé subsister, à côté de la monnaie nationale, des pièces comme le demi-réal mexicain, dont la réduction en réaux était presque impossible. Comme si la complication d'un pareil système n'était point encore assez gênante, les commerçants avaient gardé l'habitude de compter en monnaies imaginaires, qu'il fallait réduire ensuite en réaux pour avoir une idée nette de leur valeur. On employait ainsi pour le commerce intérieur le *doblon sencillo* de 60 réaux, le *peso sencillo* de 15, le *ducado de plata* de 20 réaux 25 maravédis, le *ducado de vellon* de 11 réaux, le *ducado de cabeza*, ou *doble*, de 14 réaux 9 maravédis, et l'*escudo de vellon* de 10 réaux. Pour le commerce étranger c'étaient encore d'autres monnaies idéales : le *doblon de oro* de 75 réaux 10 maravédis, le *doblon de plata* ou de *cambio*, ou *pistole*, de 60 réaux 8 maravédis, le *peso escudo* de 15 réaux 2 maravédis, le *ducado de plata* de 11 réaux 1 maravédis, le *real antiguo* de 1 real 30 maravédis [3].

La Navarre et les provinces aragonaises conservaient l'habitude de compter avec leurs anciennes monnaies. Quand un

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Monedas.*
2. *Nov. Rec.*, IX, XVII, 13, 5 mai 1772.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Monedas.*

Catalan ou un Navarrais parlaient de réaux, ils n'entendaient point parler de réaux castillans; le Catalan comptait en *reales de ardite*, qui valaient 1 réal 2 maravédis, et le Navarrais en *reales navarros*, valant 1 réal 30 maravédis de Castille[1].

Le Gouvernement finit par sentir la nécessité d'une simplification. Il supprima la monnaie d'argent particulière aux Canaries[2], il n'autorisa plus les monnaies de cuivre valenciennes que dans l'intérieur du royaume de Valence[3], il démonétisa en 1786 l'*escudito* d'or de 21 réaux et 1 quartillo pour ne laisser subsister que l'*escudito* de 20 réaux[4]. Il aurait dû aller beaucoup plus loin, et surtout ne pas fixer arbitrairement la valeur des monnaies, comme il le fit encore en 1779, quand il augmenta de 1/16 la valeur légale de toutes ses monnaies d'or, sans rien changer à leur poids, ni à leur titre[5].

Les lois d'Espagne avaient défendu, sous peine de mort, l'extraction des monnaies d'or et d'argent et l'importation en Espagne des monnaies de cuivre étrangères[6].

Cependant, comme l'Espagne achetait beaucoup plus qu'elle ne vendait à l'étranger, elle devait lui payer chaque année un solde de 362.908.000 réaux[7], qui donnait lieu à un commerce clandestin extrêmement actif[8].

On finit par permettre l'exportation du numéraire, moyen-

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, *loc. cit.*
2. *Nov. Rec.*, IX, XVII, 17, 20 mars, 20 avril 1776.
3. *Id.*, IX, XVII, 16, 29 juillet 1777.
4. *Id.*, IX, XVII, 19, 8 février 1786.
5. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, p. 87. — *Nov. Rec.*, IX, XVII, 15 juillet 1779. — Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*, p. 37 et Ap. XXVIII.
6. Pragmatique royale du 14 octobre 1624. — Pragmatique de Saragosse du 31 août 1642. — Cédule royale du 23 décembre 1642. — Décret royal du 26 mai 1660. — Décret royal du 20 décembre 1681.
7. Canga Argüelles en déduit la valeur des denrées américaines, et le réduit à 56.157.000 réaux en argent, mais ce chiffre est beaucoup trop faible. La France tirait annuellement de l'Espagne 50.000.000 de livres en numéraire. — Boiteau, *État de la France en* 1789, p. 515.
8. Gasso, *España con industria*, p. 120.

nant des licences spéciales et le paiement d'un droit de 3 o/o sur toutes les sommes déclarées [1], mais la contrebande continua aussi active, aussi ingénieuse, aussi effrénée; c'était une habitude prise. Douaniers et fraudeurs vivaient en bonne intelligence. De temps à autre, pour se faire bien venir des chefs et obtenir de l'avancement, on appréhendait quelque pauvre homme, quelque marchand étranger. Comme tout voyageur était suspect aux yeux de la douane, personne n'était sûr de son argent. A chaque instant, un caprice d'un agent pouvait amener une saisie et commencer un gros procès [2]. Les archives du consulat général de France à Madrid abondent en plaintes contre l'inintelligence, la rapacité et la brutalité des douaniers espagnols.

Les habitants des provinces basques étaient souvent obligés de s'approvisionner en France; ils demandèrent au roi l'autorisation d'emporter du numéraire en France pour payer les marchandises qu'ils achetaient [3]; chaque année, le roi déterminait la somme dont l'extraction serait permise (en moyenne 250.000 pesos), et comme il était à craindre que les fraudeurs ne missent à profit la tolérance royale pour envoyer de l'argent en France, tout l'argent qui passait de Castille sur le territoire des Provinces Basques devait être enregistré aux douanes de Vitoria, Orduña et Balmaseda. Toute somme non déclarée était confisquée. Les porteurs de l'argent devaient se munir d'un laissez-passer, où l'on men-

1. Rodriguez Villa, *El marques de la Ensenada*, p. 102.

2. Canga Argüelles en rapporte de curieux exemples pour l'année 1799. Pablo Feliu, conduisant 22.000 duros de Grenade à Barcelone, avec acquit-à-caution, est arrêté pour avoir transporté plus de 20.000 réaux à la fois. — Domingo Gonzalez, revenant de Ceuta avec 11.000 réaux et un acquit-à-caution, oublie de se présenter à la douane de Séville; son argent est saisi. — Juan Martel entre à Séville avec 5 onces d'or sans acquit-à-caution; il est saisi. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Extraccion de la moneda*.

3. *Archives de Guipuzcoa*. Sec. I, neg. 9, leg. 9 (1753); — leg. 10 (1754); — leg. 14 (1761); — leg. 15 à 54 (1762 à 1809).

tionnait la formalité de l'enregistrement, le nom du propriétaire de l'argent et le lieu de son domicile. Ils s'engageaient à rapporter, au dos du laissez-passer, le reçu du destinataire dans un délai donné [1]. En 1780, le roi autorisa les voyageurs qui se rendaient dans les Provinces Basques à emporter librement un peu de numéraire pour leurs menues dépenses. Les commerçants connus eurent le droit d'emporter jusqu'à 2.000 réaux [2], mais tout le surplus devait payer le droit d'*indulto* [3].

Cette législation doit être considérée comme un des plus formidables obstacles qui aient été opposés au libre développement du commerce espagnol [4].

III. — Les poids et mesures.

La diversité extrême des poids et mesures usités en Espagne ne gênait pas moins le commerce que la complication des monnaies.

Les avantages d'un système uniforme avaient été compris depuis fort longtemps par les rois. Dès 1261 Alphonse X déclarait que « son royaume étant un » il ne devait y avoir dans toute la Castille qu'un seul système de poids, basé sur l'*arrelde* de Burgos. A la même époque Jacques Ier, roi d'Aragon, voulait qu'il n'y eût en Valence qu'une seule *vara*, un seul *cuartel*, un seul *almud*, une seule fanègue. Mais ces décisions royales restèrent sans effet. En 1347, les cortès de Castille

1. *Nov. Rec.*, IX, XIII, 16, 4 juillet 1767.
2. *Id.*, IX, XIII, 18, 5 mai 1780.
3. *Id.*, IX, XIII, 20, 2 octobre 1787.
4. Cf. *Memoria de la R. Sociedad económica de Mallorca sobre los obstaculos que encuentra la circulacion interior de la moneda en España*, 1784. — Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*. Ap. XXVIII.

adoptèrent le marc de Tolède comme unité de poids, mais Burgos avait aussi son marc; on connaissait encore le marc romain, ou marc de Cologne, ou marc de Troyes. Pour contenter tout le monde, Jean II ordonna en 1435 que le marc de Tolède servirait à peser l'or, et le marc de Burgos à peser l'argent. Le désordre continua. Ferdinand et Isabelle nommèrent leur argentier *marcador mayor de Castilla*. Pedro Vigil se fit remettre les étalons originaux du marc de Tolède et du marc de Burgos, en prit la moyenne et établit un marc nouveau, le marc de Castille, dont l'original fut déposé à Avila et se trouvait en 1731 aux archives du Conseil de Castille [1].

Ferdinand le Catholique, conquérant de la Navarre, décréta en 1514 l'unité des poids et mesures dans le royaume conquis et prit comme base du système le *codo* navarrais, qu'il fit égal à la vara d'Aragon [2].

En 1732, la Junte de commerce tenta un nouveau pas vers l'unité; elle envoya en Catalogne, en Aragon, à Valence et à Majorque des exemplaires du marc de Castille, subdivisé en 8 onces, 64 *ochavas*, 384 *tomines* et 4.508 grains [3].

En dépit des pétitions des cortès, des pragmatiques royales et des efforts de la Junte de commerce, chaque canton garda ses mesures particulières [4]. La *vara* navarraise était d'un seizième plus courte que la castillane. La *carga* était ici de 3 fanègues, là de 4. On comptait le grain par fanègues en Castille et par *robos* en Navarre. Le robo valait une demi-fanègue et une fraction, mais la fanègue elle-même variait, suivant les localités, dans la proportion de 9 à 11. Le *cantaro* de Navarre était plus petit d'un cinquième que la *cantara* castillane [5].

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pesos y medidas.*
2. Ramirez Arcas, *Itinerario descriptivo de Navarra*, p. 63.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pesos y medidas.*
4. En 1754 la ville d'Oñate avait encore des poids et mesures différents de ceux qui étaient en usage dans le reste du Guipuzcoa. — *Ind. Guip.*, sec. II, neg. 22, leg. 87.
5. *Diccionario de la lengua castellana.*

Après avoir pensé un moment à adopter le système métrique, le Gouvernement espagnol décréta en 1801 l'unification des poids et mesures par toute l'Espagne, d'après le système castillan. On adopta comme étalons la *vara* des archives de Burgos, la demi-fanègue des archives d'Avila, les mesures de liquides des archives de Tolède et le marc conservé aux archives du Conseil de Castille [1].

Les mesures de longueur furent : le *pied*, divisé en 12 pouces de 12 lignes, ou en 16 doigts; chaque doigt divisé en moitié, quart, huitième et seizième; la *vara* divisée par tiers, sixième et douzième, ou par moitié, quart, huitième et seizième ; la *lieue (legua)* de 20.000 pieds.

Les mesures agraires furent : l'*estadal* de 4 varas de côté, l'*aranzada* de 20 estadales de côté, la *fanega* de 24 estadales de côté, divisée en 12 *celemines*, subdivisés à leur tour en 4 *quartos* ou *quartillos*.

Pour mesurer les grains, le sel et les marchandises sèches, on adopta la *fanega* divisée par moitié et par quart, ou encore en 12 *celemines ;* chaque *celemin* divisé par moitié, par quart, huitième et seizième. Douze fanègues formèrent un *cahiz*.

La mesure des liquides, autres que l'huile, fut l'*arroba* ou *cantara* divisée par moitié, quart, huitième *(azumbre)*, seizième, trente-deuxième *(quartillo)*, soixante-quatrième *(medio quartillo)* et cent vingt-huitième *(copa)*. Seize arrobes formaient un *moyo*.

L'huile dut se vendre au poids par arrobes, moitié, quart et huitième d'arrobe, livre, quarteron *(panilla)* et demi-quarteron.

L'unité de poids fut la livre de 16 onces; chaque once, subdivisée en 4 *quartas*, chaque quarta en 8 drachmes, chaque drachme en 16 *adarmes*, chaque adarme en 3 *tomines*

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Pesos y medidas.*

et chaque tomin en 12 grains. La livre médicinale, en usage chez les pharmaciens, ne comprenait que 12 onces. L'*arroba de peso* comprenait 25 livres castillanes et le quintal 4 arrobes [1].

Malgré son extrême complication, ce système eût présenté de grands avantages, s'il eût été réellement adopté par toute l'Espagne, mais il n'en fut rien.

La vara castillane ne fut acceptée en Navarre qu'en 1806; mais les cortès de Navarre de 1817 et 1818 déclarèrent que l'introduction de cette mesure étrangère constituait un *contrafuero*, et la *vara* navarraise fut remise en vigueur [2].

IV. — Les postes.

Le transport de la correspondance des particuliers appartenait à l'État. Les courriers étaient protégés par la loi contre les violences des malfaiteurs [3] et contre les vexations des magistrats locaux [4]. Ils portaient sur la poitrine un écusson de cuivre jaune aux armes royales [5], l'usage des armes à feu de petit calibre leur était permis.

Les maîtres de postes avaient le droit de louer les maisons inoccupées, dont les propriétaires ne pouvaient augmenter le prix arbitrairement. La veuve d'un maître de postes pouvait présenter son fils ou son gendre à l'agrément

1. *Nov. Rec.*, IX, IX, 5, 20 février 1801. La *vara* = 83 centimètres 6 millimètres. — La *fanega* pour mesurer les grains = 55 litres. — L'*arroba* pour les liquides = 16 litres 13 centilitres. — L'*arroba* pour l'huile = 12 litres 56 centilitres. — L'*arroba de peso* = 11 kilogrammes 250 grammes. — La *libra* = 450 grammes. — Lanneau-Rolland, *Nouveau Guide en Espagne*, p. 34.

2. Yanguas y Miranda, *Dic. de leyes*, v° *Pesos y medidas*.

3. *Nov. Rec.*, III, XIII, 13.

4. *Id.*, III, XIII, 6.

5. *Id.*, III, XIII, 9. — Les courriers de cabinet portaient l'écu d'argent.

du roi pour continuer à exercer la charge de son mari. Les chevaux de poste ne payaient ni péages, ni portages, ni droits de bac ou de pont [1]. La correspondance officielle était scellée du sceau de cire noire aux armes royales [2] et fut transportée en franchise jusqu'en 1799 [3]. Il était interdit aux particuliers de mettre de l'argent ou des bijoux dans leurs lettres [4]. Les agents du *resguardo* étaient présents à l'ouverture de la valise des courriers. Les lettres adressées à des prisonniers ou à des commerçants faillis étaient décachetées par l'administration [5].

La taxe des lettres variait suivant la distance. Une lettre expédiée de Cadix coûtait 6 ou 9 cuartos pour Madrid, 16 ou 24 cuartos pour Lisbonne, 51 cuartos pour l'étranger [6].

Au commencement du XIXe siècle, le service des postes commença à se moderniser. On installa à Barcelone 4 bureaux de quartier *(estafetillas)* avec boîtes aux lettres. On payait 1 cuarto pour indemniser le facteur, qui venait au bureau le mercredi et le samedi, jours de départ des courriers [7]. Il y eut des bureaux semblables à Madrid et dans quelques autres grandes villes.

Les télégraphes aériens, connus en France dès 1792, attiraient l'attention des politiques espagnols; ils figurent au budget de 1797 pour une somme de 900.000 réaux [8], mais aucune ligne régulière ne fut établie en Espagne avant 1808.

1. *Nov. Rec.*, III, XIII, 10. — *Ordenanza general de correos*, 8 juin 1794.
2. *Id.*, ibid., 19.
3. *Id.*, ibid., 20.
4. *Id.*, ibid., 17. La lettre était ouverte et brûlée si elle n'était pas importante; elle était remise au destinataire, si elle paraissait importante, mais l'argent était confisqué au profit de l'administration.
5. *Id.*, ibid., 15.
6. *Archives du consulat de Cadix. Notables*, 80.
7. *Diario de Barcelona*, 9 septembre 1802.
8. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Fomento de la agricultura.*

V. — Canaux et chemins.

Les fleuves constituent dans certains pays d'excellentes routes de commerce. Il n'en est pas ainsi en Espagne. L'Èbre est un fleuve capricieux qui roule 5.000 mètres cubes en temps de crue, et seulement 50 mètres à l'étiage, et dont l'eau filtre à travers mille fissures[1]. Le Duero, le Tage et le Guadiana sont encore plus mal partagés. Mal alimentés par des pluies insuffisantes, serpentant à travers d'étroits défilés, ils ne se prêtent à aucune navigation régulière[2]. En 1558, des barques parties de Tolède arrivèrent en quinze jours jusqu'à Lisbonne, mais cette prouesse extraordinaire ne fut pas renouvelée[3]. Le Guadiana n'est navigable que pendant 12 ou 14 lieues, d'Ayamonte à Mertola. Le Guadalquivir est encombré de bancs de sable entre Cordoue et Séville et n'est navigable qu'à partir de cette dernière ville.

De ces fleuves médiocres c'est folie de vouloir tirer des canaux. Les Espagnols l'ont cependant essayé. Sans parler des projets de canalisation de la Bidassoa et du Manzanares, ils ont tenté de joindre Ségovie à l'océan par le canal de Castille, et Tudela à la Méditerranée par un canal latéral à l'Èbre.

Le canal de Castille, projeté en 1752, devait emprunter les vallées de l'Eresma et du Pisuerga, déboucher sur l'Èbre à Olivia et traverser la chaîne asturienne à la dépression de Reynosa, qui marque peut-être un ancien lit du fleuve. On y dépensa 69.800.000 réaux de 1753 à 1779 et il resta inachevé[4].

1. É. Reclus, *Géographie générale*, t. I, p. 820.
2. Id., *ibid.*, p. 678.
3. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 340.
4. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, *Canal de Campos*.

Le canal d'Aragon ou canal impérial fut concédé à la ville de Saragosse par Charles-Quint en 1529, mais presque rien ne fut fait avant 1768, époque de la concession des travaux à l'ingénieur français Badin. L'entreprise française se ruina et en 1778, Ramon Pignatelli, chanoine de la cathédrale de Saragosse, fut chargé de reprendre et d'achever le canal[1]. On dépensa 138.422.564 réaux[2], on construisit sur le Jalon un magnifique pont-aqueduc de 710 toises de longueur[3], et l'on donna au canal, depuis le Bocal del Rey jusqu'au Burgo, une longueur de 24 lieues d'Espagne, mais il fut impossible de dépasser le Burgo, le terrain mouvant engloutissait les travaux. En 1797, un coche d'eau circulait sur le canal[4].

Les routes d'Espagne n'existaient plus que de nom au début du XVIIIe siècle. En 1706, la reine mit 18 jours pour se rendre de Madrid à Burgos[5]. En 1725, le maréchal de Tessé, ambassadeur de France, fit en 14 jours le voyage de Bayonne à Madrid, mais pendant 2 jours son carrosse roula, traîné par des bœufs[6]. En 1740, Bernardo de Ulloa constatait encore que l'absence de ponts obligeait les voyageurs à de longs détours et les forçait souvent à attendre que la baisse des eaux eût rendu les rivières guéables[7].

L'approvisionnement des villes souffrait de grands retards en hiver; par suite du mauvais état des chemins, Madrid et les résidences royales manquaient parfois de pain[8].

La Ensenada fut le premier ministre à s'occuper des routes, Les corregidors furent chargés de remettre et de maintenir

1. Jean Brunhes, *Irrigation*, p. 117.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, *Canal imperial*.
3. Cavanilles, *Observaciones*, p. 95.
4. *Diario de Zaragoza*, 29 mars 1797.
5. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*. Lettre de la reine à Mme de Maintenon.
6. Baudrillart, *Philippe V et la cour d'Espagne*, t. III, p. 165.
7. Ulloa, *Rétablissement des manufactures*, t. I, p. 80.
8. *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 24.

les chemins en bon état et de placer aux carrefours des poteaux indicateurs[1]. Une belle route carrossable, construite en cinq mois à travers le Puerto de Guadarrama, mit les deux Castilles en communication facile, même au cœur de l'hiver[2].

Charles III consacra les revenus des gabelles à l'amélioration des routes. Une ordonnance royale du 10 juin 1761 décréta la construction simultanée de la route de Madrid à Barcelone (104 lieues d'Espagne ou 572 kilomètres), — de Madrid à Valence (63 lieues et demie, ou 349 km.), — de Madrid à Cadix (109 lieues, ou 599 km.), — de Madrid à la Corogne (106 lieues, ou 583 km.). Le roi donnait 100.000 réaux par mois pour les routes d'Andalousie et de Catalogne et 50.000 réaux pour la route de Galice. Celle de Valence était payée sur les impôts de la ville[3]. Mais on avait trop entrepris à la fois, et neuf ans plus tard, on n'avait encore construit que 10 lieues sur la route de Valence, 10 lieues sur la route de Catalogne, 3 lieues sur la route de Galice et 1 lieue sur celle d'Andalousie; elles étaient si mal entretenues qu'on pouvait les regarder comme impraticables. Les chemins construits sous Ferdinand VI pour aller de Madrid aux résidences royales étaient dans le plus mauvais état, les routes de Navarre et des Pays Basques étaient détestables[4]. Cependant le roi continuait à légiférer et soumettait à la double taxe « les véhicules à roues étroites, munies de clous en saillie[5] ».

En 1777, Florida-Blanca fut nommé surintendant général des chemins. Onze ans plus tard, il avait réparé 200 lieues de

1. *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 5, 1749-1788.

2. Elle avait 8.400 toises de long et 35 pieds de largeur; elle était traversée par 283 canaux d'écoulement et passait sur 7 ponts en pierre de taille. — *Mercurio historico politico*, 1749. — Ap. Rodriguez Villa, *la Ensenada*, p. 143.

3. *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 7, note 3, 10 juin 1761.

4. *Compte rendu de Florida-Blanca*, § 24.

5. *Nov. Rec.*, VII, xxxv, 6, 1772.

routes anciennes, construit 195 lieues de routes neuves, bâti 322 ponts, 49 maisons de refuge pour les ouvriers, des auberges, des écuries pour les relais et des chapelles [1]. Des travaux magnifiques avaient été exécutés par l'ingénieur français, Charles Le Maur [2], au Puerto del Rey dans la Sierra Morena [3]. Un service de diligences avait été établi de Madrid à Cadix par Séville, Cordoue et Ecija, et un service hebdomadaire de Madrid à Irun allait être installé. Florida-Blanca avait dépensé 90 millions de réaux.

La Navarre et les Pays Basques avaient commencé leurs routes avant la Castille, en 1737 et en 1752 [4], mais n'avaient pas été plus vite en besogne. Le chemin royal du Puerto de San Adrian, projeté en 1736, et voté en 1737, n'était pas encore construit en 1803 [5]. Cette même année, la province de Guipuzcoa se décida à faire un effort et emprunta 20.000 réaux pour le service des chemins [6].

En 1780, la Navarre avait proposé à la Castille un plan général de réfection des routes, qui n'avait pas été accepté. Les bureaucrates de Madrid avaient sans doute trouvé plaisant de se moquer des Navarrais et leur avaient demandé de mettre le long de leurs routes « des garde-fous, des bornes pour marquer les lieues et les quarts de lieue, des pyramides de distance en distance avec des horloges horaires pour la commodité des voyageurs, ainsi que d'autres aux frontières pour marquer l'entrée en ce royaume et la distance à la capitale et d'entretenir des surveillants et des

---

1. *Compte rendu, loc. cit.*
2. Cabarrus, *Elogio del conde de Gausa*, Ap. XII.
3. De Laborde, *Itinéraire*, t. II, p. 6. — Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. III, p. 137. — Général Foy, *Guerre de la Péninsule*, t. IV, p. 38.
4. *Guipuzcoano erudito*, v° *Camino de San Adrian, camino de coches, camino de Navarra.*
5. *Indice Guip.*, sec. II, neg. 6, leg. 56, 1803.
6. *Id.*, sec. II, neg. 4, leg. 25, 1803-1804.

cantonniers, comme il y en a dans ces royaumes de Castille, pour accourir promptement et faire les réparations nécessaires [1] ». Les Navarrais avaient décidé de réparer purement et simplement leurs chemins, en appliquant aux travaux une foule de vieux droits perçus sur les marchandises. Vers 1793, le chemin de Guipuzcoa était terminé; ceux d'Estella, de Logroño et de Sanguesa étaient toujours à construire et le commerce en souffrait grandement [2].

En résumé, le XVIIIe siècle vit commencer les routes d'Espagne, mais elles n'offraient encore que des tronçons bien entretenus, séparés par de longues lieues de chemins affreux. Mangourit, premier secrétaire de l'ambassade de France, parcourut en 1795 la route de Bayonne à Madrid; il vante la beauté du chemin d'Irun à Vitoria, il parle des « fontaines, des abreuvoirs, des bancs ornés d'arbres, de gazons et de fleurs que l'homme pérégrinant trouve pour se désaltérer et se délasser jusque dans les déserts ». De Burgos jusqu'à Madrid. les voies royales « serpentent sur des terres presque abandonnées, et attestent le souffle dévorateur de la tyrannie [3] ».

Cette impression est confirmée par Sprünglin dans ses *Souvenirs de la guerre d'Espagne*. La route de Soria à Agreda est difficile pour les voitures, « néanmoins on y passe dans la belle saison [4] ». — De Hinojosa à Agreda « on fait une grande lieue sur des monceaux de roc [5] ». — Du côté de Cervera « on est obligé de conduire les chevaux par la bride [6] ». La route d'Orense est impraticable [7]; celle d'Astorga à la Corogne est magnifique : « Aucune chaussée d'Europe n'est

1. *Quadernos y leyes*, p. 231.
2. *Id.*, p. 213.
3. *Archives des Affaires étrangères à Paris, Espagne*, t. 639, fº 154.
4. Sprünglin, *Souvenirs*, p. 20.
5. Id., *ibid.*, p. 21.
6. Id., *ibid.*, p. 22.
7. Id., *ibid.*, p. 66.

plus belle, plus solide, ni mieux entretenue[1]. » — A San Chidrian, la route n'est qu'un sentier passable à travers champs[2]. — De Grajanegos à Madrid, route superbe[3]. — De Salvatierra à Tamanes, 2 lieues de bon chemin et le reste détestable. — De Tamanes à Bejar, chemin montueux, praticable pour les charrettes du pays et seulement à demi-charge[4].

Il n'est pas étonnant qu'avec de telles routes, les blés de la Beauce coûtassent moins cher à Cadix que les blés de Palencia à Santander[5].

VI. — Les voyages.

Les voyages étaient chers et fatigants. Les voitures publiques étaient de mauvaises diligences à 4 roues, traînées par 4 ou 6 mules, et transportant 6 voyageurs[6]. Le prix était fixé à 4 réaux par lieue sur la route de Madrid à Barcelone et à 5 réaux sur la route de Madrid à Cadix[7]. En 1798, on ne payait plus que 240 réaux d'Irun à Madrid[8]. En 1804, on pouvait prendre son billet à Madrid pour toutes destinations. Il y avait deux départs par semaine pour les provinces; le courrier d'Italie partait deux fois par mois. On préférait le plus souvent s'accommoder avec quelques personnes pour louer une voiture à frais communs; les journaux étaient remplis d'offres et de demandes de cette sorte[9]. Si l'on voulait

1. Id., *ibid.*, p. 62.
2. Id., *ibid.*, p. 40.
3. Id., *ibid.*, p. 31-34.
4. Id., *ibid.*, p. 139.
5. Jovellanos, *Informe*, p. 135, note 2.
6. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 224.
7. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. III, p. 231.
8. Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 317.
9. Avis : Une personne respectable qui doit se rendre à Barcelone

voyager seul, les prix étaient formidables. Townsend dépensa 3.390 réaux pour aller de Madrid à Barcelone, et mit 14 jours à faire le voyage [1].

Les voyageurs économes louaient des mules et des muletiers. On allait ainsi en 8 jours de Bayonne à Madrid [2]. Une mule se payait 40 réaux par jour, mais il fallait arrêter très exactement avec le muletier toutes les conditions du contrat; sinon le muletier mettait 10 jours, au lieu de 8, obligeait le voyageur à lui payer une indemnité de retour, se faisait promettre le tabac et en achetait à chaque auberge pour tous ses amis. Avant d'accepter la mule qu'il avait louée, le voyageur devait s'assurer qu'elle n'était ni boiteuse, ni aveugle, ni rétive. Il faisait sagement de traiter à forfait avec le muletier pour les repas à l'auberge; il n'avait pas ainsi l'ennui de marchander avec l'hôte [3].

Les auberges étaient rares, parce que les seigneurs s'étaient réservé le droit d'en autoriser l'établissement sur leurs fiefs et faisaient payer très cher les licences qu'ils accordaient [4]. Elles étaient, en général, fort mal tenues [5]. Swinburne, qui visita l'Espagne en 1775 et 1776, a eu la bonne idée de noter les noms de toutes les auberges qu'il fréquenta, et d'indiquer leur qualité. Sur 72 maisons où il s'arrêta, il a laissé des ren-

pour la fin de ce mois désirerait trouver un ou plusieurs compagnons pour prendre une voiture ou pour louer une place. S'adresser au bureau du journal. — *Diario de Zaragoza*, 22 février 1797. — Trois personnes, descendues à l'auberge de la Croix de Malte, près de San Gil, désirent trouver une voiture de retour pour Madrid et offrent la quatrième place à toute personne connue. Elles partiront dimanche prochain. — Id., *ibid.*

1. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 279.

2. En 1798, le baron de Schubart, ministre de Danemark, mit dix jours pour aller de Bayonne à Madrid.— *Lettres d'un diplomate danois*, p. 8.

3. Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 317.

4. Ulloa, *Rétablissement des manufactures*, t. I, p. 78.

5. *Lettres d'un diplomate danois*, p. 8, 9, 20, 44.

seignements sur 56 d'entre elles. Il en déclare 4 excellentes, 19 bonnes, 19 propres ou passables et 14 franchement mauvaises; 2 ou 3 parmi ces dernières méritent même le qualificatif de très mauvaises ou de pitoyables [1]. Le *Journal de Barcelone* décrivait en 1802 l'itinéraire que devaient suivre le roi et la reine de Saragosse à Barcelone. Des villages de 500 habitants n'ont pas une auberge. Peñalva, qui a 400 âmes, possède une mauvaise hôtellerie, avec écurie pour 70 chevaux et 2 chambres à 3 lits. Venta de Fraga a une écurie pour 90 chevaux et 2 chambres à 4 lits. Fraga, ville de 4.000 âmes, a une auberge assez considérable, mais mal distribuée. Bellpuig, gros bourg de 1.000 habitants, n'a pas d'auberge. Esparraguerra en a 2 passables et une douzaine de maisons où l'on peut se loger [2]. Et il ne s'agit que de l'Aragon et de la Catalogne. En Castille, il y a moins de ressources encore; aussi le roi a-t-il fait établir des auberges le long des routes royales. Ces maisons *(ventas)* sont affermées à des tenanciers, qui jouissent de fortes remises sur les alcabalas et cientos [3], mais n'ont le droit de vendre de denrées qu'aux voyageurs, et moyennant un prix tarifé par les autorités locales [4]. Quelques-unes de ces ventas étaient bonnes. A Roblar, dans le royaume de Valence, Townsend trouva des écuries pour 330 chevaux, 14 chambres avec des lits excellents, garnis de linge fin; on lui servit le chocolat dans de la porcelaine du Retiro [5]. Il se déclare également satisfait de la posada de la Carolina, tenue par un Français, qui le traita somptueusement [6]. A Almuradiel, au contraire, le gérant s'occupait peu de ses hôtes, et l'Anglais dut demander qu'on

1. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. XI-XIV.
2. *Diario de Barcelona*, 2, 11 septembre 1802.
3. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. III, p. 412.
4. *Nov. Rec.*, VII, XXXVI, 9, 1680-1804; — 10, 1749; — 11, 8 juin 1794.
5. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 242.
6. Id., *ibid*, p. 252.

lui mît des draps propres à son lit [1]. La plupart des gens ne faisaient point tant les difficiles, et les autorités basques se refusaient à faire les frais des « auberges somptueuses » dont les commissaires royaux leur traçaient le plan [2].

Le brigandage avait été longtemps une des plaies de l'Espagne et n'était pas devenu absolument un mythe [3]. En 1780, on arrêta en Guipuzcoa Martin de Osoro Zubia, dit Chiqui, et Juanico Chiqui, chefs de brigands, qui terrorisaient la province, au point que les habitants n'osaient plus sortir de chez eux [4]. En 1802, la province de Zamora était infestée de voleurs. Ils s'étaient organisés en 4 bandes, comptaient parmi leurs affiliés des magistrats et des ecclésiastiques, et avaient poussé l'audace jusqu'à commettre un vol au couvent des *Salesas reales* de Madrid [5]. En 1805, l'arrivée de l'amiral Rosily à Cadix fut retardée par les précautions que voulut prendre l'ambassadeur de France pour assurer sa sécurité le long de la route d'Andalousie [6].

VII. — Le commerce et les commerçants.

Avec de pareilles mœurs et de pareilles routes, il est aisé de comprendre que le commerce fût assez languissant. Presque tous les transports se faisaient à dos de mulet ; les marchandises lourdes étaient voiturées dans des chars à bœufs ; le roulage était l'exception, le portage était la règle [7]. Le mu-

1. Id., *ibid.*, t. III, p. 246.
2. *Guipuzcoano instruido*, v° *Posadas* (1776).
3. Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 217. — *Lettres d'un diplomate danois*, p. 8.
4. *Juntas generales de Guipuzcoa*, 1779, p. 93.
5. Fernandez Duro, *Memorias de Zamora*, t. III, p. 227.
6. *Archives du ministère de la Marine à Paris.* — *Campagnes* 1805, t. 234, f° 139. Beurnonville au ministre.
7. A Rio Seco, en 1808, D. Sébastian Romanez, marchand de vins

letier *(arriero)* était l'élément irréductible du commerce espagnol. Il se mêlait parfois de vendre dans les foires et marchés les marchandises qu'il transportait; il prenait alors le nom de *traginero* ou *traginante*.

L'exercice du commerce était généralement considéré comme incompatible avec la noblesse, et la langue aristocratique de l'Espagne s'entendait presque aussi bien que le français à marquer la distance qui sépare le simple fripier *(ropavejero)* du revendeur *(revendedor)*, du boutiquier *(tendero)*, du marchand *(tratante)*, du commerçant *(mercader)*, du grand négociant *(lonjista, comerciante)* et du courtier en marchandises *(corredor de lonja)*. Ce dernier office était même tenu pour noble [1].

Le petit commerce était régi par d'antiques et étroites ordonnances et mangeait en procès le plus clair de ses bénéfices. Madrid, que nous choisirons pour exemple, comptait 53 corporations d'artisans et de petits marchands, se gouvernant chacune d'après ses propres lois, et localisées dans un certain quartier [2]. Ce ne fut qu'en 1787 que le roi abolit la distinction entre les *tiendas demarcadas*, établies dans la zone attribuée à la corporation, et les *tiendas dispersas* [3]. Madrid était rempli de gens, fort peu recommandables pour la plupart, qu'on appelait frelons *(zanganos)* ou huches *(tumbones)*, qui s'improvisaient agents d'affaires et se mêlaient de toutes sortes de négociations [4]. On appelait *cajoneros* les petits étalagistes qui vendaient au détail sur la Puerta del Sol, et *cajoneros del palacio* ceux qui débitaient leurs marchandises dans la cour du palais. Les premiers furent supprimés.

en gros, et fournisseur des troupes françaises, employait 50 mules à transporter ses marchandises. — Ph. Gille, *Mémoires d'un conscrit de 1808*, p. 50.

1. *Archives du consulat de Cadix. Notables*, 82 (1770).
2. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 20.
3. Id., *ibid.*, t. V, p. 24.
4. Id., *ibid.*, t. I, p. 370.

par les Grands Corps *(gremios mayores)* sous Ferdinand VI et 24 familles se trouvèrent du même coup réduites à la misère [1]. Les seconds, au nombre de 5 ou 6 seulement, furent transportés vers la fin du XVIIIe siècle dans la cour du palais des Conseils. Ils vendaient surtout de vieilles montres et de vieux livres [2].

Tous ces petits marchands avaient essayé de se réunir en gremio [3]; mais les gremios mayores avaient fait dissoudre leur association, et le 27 juin 1763, le roi réunit chacune de ces petites industries à une corporation reconnue. Les cajoneros ne purent vendre que des bagatelles : mèches, pierres à fusil, cilices, disciplines, tambours moresques, marionnettes, bonnets, chaussettes de fil, bas de laine, etc., dont le prix même était tarifé [4].

Un peu au-dessus de ces camelots et de ces étalagistes venaient les douze « courtiers du change, des rentes *(juros)*, des héritages et autres affaires de Madrid », qui n'étaient, paraît-il, ni fort instruits, ni fort honnêtes [5]. Les changeurs comptaient si peu sur leurs gains qu'ils ajoutaient généralement un commerce de lainages à leur bureau de change [6].

Les 14 courtiers de magasin *(corredores de lonja)* remontaient à 1596; leurs offices appartenaient à des communautés religieuses, à des œuvres pies ou à des particuliers, qui n'exigeaient des titulaires aucune instruction [7].

Parmi les corporations marchandes, il y en avait d'infimes,

1. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 327. — L'auteur ajoute très judicieusement : « Quelle décoration des édifices, quelle propreté des rues peut équivaloir à la ruine d'un pareil nombre de citoyens! »
2. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 329.
3. *Gremio de mercaderes de las covachuelas, de roperia, de vidrio y vidriado, tenderos, cajoneros, mauleros, corredores de lonja y cambio, zanganos y tumbones de Madrid.*
4. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 321.
5. Id., *ibid.*, t. I, p. 367.
6. Id., *ibid.*, t. I, p. 97.
7. Id., *ibid.*, t. I, p. 363.

comme les revendeurs de ferraille *(chapuceros)* de la place de la Cebada, et d'importantes, comme le corps mineur de la joaillerie, mercerie, épicerie et droguerie, appelé vulgairement « le corps de l'huile et du vinaigre », qui avait le monopole de la vente au détail de toute sorte de menues marchandises, telles que sucre, confitures, caramels, cerises sèches, cannelle, biscuits, raisins de Corinthe, pignons, olives, moutarde, petits pains, sel, ail, oignons, papier, encens, fil, aiguilles, épingles, torches, chocolat, cartes à jouer, encre, mèches de lampe[1]. Dans tous les corps régnait le même égoïsme et le même esprit processif. Les verriers avaient permis aux fabricants et marchands ambulants de vendre des vases de terre, mais s'étaient arrogé le monopole des verreries de Talavera [2]. Les marchands de confections *(mercaderes de roperia)* s'étaient séparés des tailleurs et avaient payé leur autonomie 34.100 réaux [3]. Le corps de l'huile et du vinaigre avait forcé en 1777 tous les petits boutiquiers libres à s'agréger au gremio. Il y en avait alors 784; presque tous avaient refusé et s'étaient vu confisquer leurs marchandises [4].

Les 5 corporations majeures de Madrid *(los cinco gremios mayores)* représentaient le haut commerce de la capitale. Une ordonnance royale du 23 mars 1686, modifiée et complétée en 1726, 1741 et 1783, avait réuni en confédération les joailliers, — les marchands d'étoffes de soie, d'or et d'argent, — les drapiers, — les toiliers, — les épiciers et droguistes. Pour entrer dans l'un des Grands Corps comme apprenti, facteur ou commissionnaire, il fallait être vieux chrétien et de bonne race *(limpio de toda mala raza)*, n'avoir exercé aucun métier vil, n'avoir jamais été frappé d'une sentence du Saint-Office. Au bout de 10 ans d'apprentissage, si l'on justifiait d'un ca-

1. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 354.
2. Id., *ibid.*, t. I, p. 340.
3. Id., *ibid.*, t. I, p. 339.
4. Id., *ibid.*, t. I, p. 354.

pital de 45.000 réaux, et si l'on était agréé par le Conseil des Corps, on était admis aux honneurs du patronat; on tenait boutique ouverte dans le quartier du gremio; on participait aux glorieux privilèges des Corps; on était justiciable en première instance des lieutenants du corrégidor de Madrid; on avait un droit de préférence sur les maisons du quartier, à l'encontre de ceux qui n'étaient pas du gremio; on avait le monopole de la vente au détail d'un grand nombre de marchandises. Le Conseil des Corps nommait des inspecteurs qui veillaient avec un soin jaloux au maintien de toutes ces prérogatives. La veuve du maître pouvait continuer le commerce de son mari; le fils de maître, âgé de 18 ans, et élevé dans la boutique paternelle, pouvait devenir patron. Par contre, la discipline des Corps était très sévère. Aucun négociant ne pouvait avoir plus d'une boutique, elle devait être située dans le quartier réservé au gremio, claire et bien aérée. Le marchand devait s'y tenir, en personne, tous les jours ouvrables; la loi lui interdisait la vente des marchandises étrangères, et l'obligeait à tenir 5 registres de commerce. Il pouvait être exclu de la société pour faute grave, ou s'il mettait le trouble dans le gremio [1]. Ce régime peut sembler tyrannique, mais il avait donné aux Grands Corps une cohésion et une honorabilité, dont peu de sociétés espagnoles offraient le modèle. En 1777, les Grands Corps comptaient 375 membres et représentaient un capital de 210 millions de réaux [2].

Les bénéfices de l'association avaient engagé un certain nombre de gremios à former de véritables sociétés coopératives pour l'achat en gros des matières premières ou des marchandises. Dès le règne de Ferdinand VI, Tolède, la Zarza, Séville, Grenade, Saragosse avaient des associations semblables [3]. La loi les déclarait licites et ne défendait que l'ac-

1. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 107.
2. Id., *ibid.*, t. I, p. 247.
3. Campomanes, *Fomento*, p. 70.

caparement [1]. En 1748, les drapiers de Madrid réunirent un capital d'un million de réaux et établirent un magasin général [2]. En 1757, les toiliers et les droguistes suivirent leur exemple [3]. En 1767, les épiciers et merciers formèrent une Compagnie pour le commerce du cacao, du sucre et de la cannelle et l'établissement d'un magasin général à Madrid. La Compagnie s'engagea en 1768 à transporter 300 barils de farine par chaque paquebot qui se rendrait aux Indes. Elle fonda des factoreries à Tolède, elle fit construire des navires pour commercer directement avec l'Amérique, mais elle fut ruinée par une série de naufrages [4].

Bien autrement puissante fut la Compagnie générale des 5 Grands Corps de Madrid, érigée le 6 octobre 1763 sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire et de saint François d'Assise. Fondée au capital de 15.000.000 de réaux, elle porta son capital à 30 millions, se fit bâtir à Madrid un splendide hôtel [5], prit des armoiries [6], et se donna pour tâche de fomenter l'industrie nationale et l'exportation des produits espagnols aux Indes. Elle entretenait des manufactures de soieries à Valence et à Talavera [7], les fabriques de lainages de Cuenca et d'Escaray [8]. Elle perçut jusqu'en 1800 l'impôt sur les brebis connu sous le nom de Feria de Torrejón de Velasco [9]. Elle réunit les capitaux nécessaires à l'exécution du

---

1. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 312.
2. Id., *ibid.*, t. I, p. 289.
3. Id., *ibid.*, t. I, p. 284 et 301.
4. Id., *ibid.*, t. I, p. 295.
5. La Banque d'Espagne l'a payé 3.350.000 réaux en 1845. — Mesonero Romanos, t. I, p. 308.
6. D'azur au cinq colonnes d'argent accompagnées d'une chaîne en orle, l'écu timbré de la couronne royale. — Larruga, *Memorias*, t. I, p. 265.
7. Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 398. — *Encyclopédie méthodique. Commerce*, t. II, v° *Espagne*.
8. Gallardo, *op. cit.*, t. II, p. 395.
9. Id., *ibid.*, t. II, p. 148.

canal d'Aragon [1]. Elle eut le monopole des vivres et de l'habillement pour les armées. Elle envoya des vaisseaux en Amérique [2]. Elle s'occupa de l'approvisionnement de Madrid [3]. Les guerres et les gaspillages du règne de Charles IV la ruinèrent comme tant d'autres institutions du même genre.

Si l'on cherche à se représenter le commerçant espagnol de cette époque, on trouvera certainement plus d'un *tendero* « vendant à faux poids, mêlant dans sa boutique obscure la terre au tabac, l'eau au vin, le cacao de Caracas à celui des Indes, prêt à calomnier ses confrères, et adressant les naïfs Galiciens à de mauvaises auberges, où on leur fait payer très cher des marchandises de rebut [4] ». Mais on verra aussi s'éveiller chez les négociants l'esprit d'initiative et l'ingéniosité. Ils commencent à comprendre les avantages de la réclame. Les grandes villes comptent des hommes d'affaires d'une habileté consommée et du plus noble caractère, comme José Soler, habitant de Minorque, dont les trois fils commerçaient à Tunis et à Tripoli et négociaient avec le bey au nom du roi [5], — comme ce Juan Antonio Miquel y Ferté, fabricant de soieries à Valence, qui tenta en 1808 de tirer Ferdinand VII de Valençay [6]. Les plus enragés aristocrates comprenaient que le commerce peut être réellement un office noble, et les membres de la Société des commerçants de Barcelone portaient l'épée [7].

1. Larruga, *Memorias*, t. I, p. 265.
2. *Encyclopédie méthodique, loc. cit.*
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Gremios mayores.*
4. Gaudeau, *Fray Gerundio et son auteur*, p. 216.
5. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, p. 8.
6. Perez de Guzman, *Fernando VII en Valençay* (*La Epoca*, 1902, art. 14).
7. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 77. — On trouvera dans un très intéressant roman de Santiago Rusiñol : *L'auca del senyor Estève*, Barcelona, 1907, in-4°, la peinture très pittoresque de la vie du petit négociant barcelonais pendant la première moitié

VIII. — Le commerce avec l'étranger.

L'Espagne n'ayant qu'une faible population et une médiocre industrie, les étrangers y étaient naturellement attirés et le Gouvernement favorisait lui-même leur établissement dans la Péninsule, mais il eût voulu que cet établissement se fît sans esprit de retour, que ces étrangers devinssent pour lui des sujets : le négociant étranger résidant en Espagne, mais demeuré fidèle à son pays d'origine, lui faisait l'effet d'un simple exploiteur, venu pour concurrencer les marchands nationaux et pour exporter des piastres. Les traités de commerce lui apparaissaient comme des pièges. Ce n'est que contraint et forcé qu'il se résignait à les accepter. Charles III était opposé à tout traité de commerce à long terme. Il faisait observer que l'Angleterre et la France avaient une législation douanière très dure et ne faisaient presque rien pour l'Espagne en lui accordant le traitement de la nation la plus favorisée, tandis que l'Espagne, obligée en des temps malheureux d'accorder de grands privilèges à la France et à l'Angleterre, à la Hollande et aux villes hanséatiques, donnait beaucoup trop [1].

L'Espagne soutint contre l'Angleterre une lutte diplomatique interminable pour obtenir l'abandon de l'*Asiento de negros*, et du droit de couper du bois le long du rio Hacha. Elle alla en 1750 jusqu'à offrir une indemnité de 10 millions de réaux à la Compagnie de l'*Asiento* pour renoncer à son privilège. En 1786 elle refusa de signer un traité de commerce avec la Grande-Bretagne [2].

---

du XIXe siècle, alors que les mœurs n'avaient pas encore beaucoup changé.

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 204.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 370.

Avec la France elle se gêna beaucoup moins; sachant que le Gouvernement français n'en viendrait jamais à une rupture ouverte, elle adopta à son égard un système de vexations et de tracasseries qui mit à une rude épreuve la patience des négociants et des agents consulaires français [1]. La défiance

1. Au temps de Patiño, tout ministre et ambassadeur de France était regardé comme sujet d'un pays qui devait tout passer et ne rien exiger. — Masson de Plissay à Chauvelin, 22 juillet 1734. Ap. Baudrillart, *Philippe V*, t. IV, p. 253.

Les négociations de 1739 en vue d'établir un traité de commerce entre la France et l'Espagne échouèrent parce que le roi d'Espagne ne voulut jamais abandonner le droit de modifier ses tarifs « dans les cas fortuits et urgents ». — Id., *ibid.*, t. IV, p. 538.

En 1743, La Ensenada faisait saisir des vaisseaux français à Carthagène et à Alicante, arracher les armes de France de la porte des consulats et disait « qu'il fallait savoir qui était le maître en Espagne, du roi ou des commerçants français ». — Id., *ibid.*, t. V, p. 177.

De 1768 à 1770, Charles III prohiba arbitrairement l'importation en Espagne des cotonnades, des indiennes, des mousselines et des étoffes mélangées de coton. — *Nov. Rec.*, IX, XII, 19, 20 et 21.

En 1786, Florida-Blanca écrivait à l'ambassadeur d'Angleterre « que les Français sont encore moins raisonnables que les Anglais et réclament, en vertu du pacte de famille, les mêmes privilèges dont jouissent les nationaux, tandis qu'ils refusent de contribuer aux charges publiques ». — Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 371.

En 1788, l'importation des draps français aux Indes est prohibée : « Comment concilier, disent les négociants de Cadix, un ordre aussi absolu qu'imprévu avec le droit des gens, qui est la base des traités ? » — *Archives du consulat français de Cadix*. R. N. L., t. II. *Lettre au duc de la Vauguyon*, 2 septembre 1788.

En 1793, l'Espagne profita de la déclaration de guerre pour ruiner les commerçants français établis sur son territoire. Ils furent chassés de leurs maisons en plein jour, virent leurs magasins fermés, leurs biens saisis, et durent attendre de longues années un semblant de justice. — *Mémoire d'Augustin Queneau, banquier français, au Directoire exécutif. Archives des aff. étr. Espagne*, t. 639, f° 109.

En 1797, on poussa la mauvaise foi jusqu'à faire mutiler dans un couvent toutes les images des saints « pour pouvoir attribuer ce méfait aux Français. La populace ne manqua pas de se porter à mille violences, et cependant les recherches du consul français n'ont laissé

envers les traités de commerce était telle que Gasso déclare le commerce avec la France nuisible à l'Espagne, parce que la France n'achète rien à l'Espagne et lui vend ses frivolités « qui l'enchantent et qui la ruinent [1] ». Canga Argüelles écrivait encore en 1823 « qu'un gouvernement bien avisé ne doit jamais signer de traités de commerce, et ne doit connaître d'autre principe que l'intérêt national [2] ». C'était seulement avec quelques puissances peu redoutables au point de vue de la concurrence économique que l'Espagne s'était aventurée à traiter [3].

L'Espagne entretenait des consuls généraux à Lisbonne, Paris, Londres, Saint-Pétersbourg, Constantinople, Smyrne, Alexandrie, Tripoli, Tunis et Philadelphie, et des consuls dans un grand nombre de villes [4].

---

aucun doute sur les véritables auteurs du délit ». — Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 207.

Il n'est que juste d'ajouter que les Espagnols les plus éclairés blâmaient hautement ces brutalités. Salazar déplore les persécutions de 1793, les restrictions mises à l'immigration française et les secours donnés à une foule d'aventuriers qui ne pouvaient être qu'onéreux à l'Espagne. — Salazar, t. I, p. 54.

1. Gasso, *España con industria*, p. 127.

2. *Dic. de hac.*, v° *Tratados de comercio*.

3. *Traité avec la Porte*, 24 décembre 1782. — *Privilège accordé à la Russie pour le commerce des vins*, 26 février 1783. — *Traité avec le bey de Tripoli*, 10 septembre 1784, *avec le dey d'Alger*, 14 juin 1786.

4. A Madère et aux Algarves pour le Portugal.

A Bayonne, Bordeaux, Nantes, Rouen, Dunkerque, Marseille, Cette et la Corse pour la France.

A Anvers pour les Pays-Bas.

A Amsterdam pour la Hollande.

A Hambourg.

A Elseneur pour le Danemark.

A Odessa pour la Russie.

A Raguse et à Trieste pour l'Autriche.

A Venise et à Zante pour les États vénitiens.

A Naples, Palerme, Terracine et Nettuno pour le royaume de Naples,

A Ancône, Rome et Civita-Vecchia pour les États romains.

Elle voyait d'autre part avec peu de faveur les étrangers établir des consulats sur son territoire. Elle chercha à maintes reprises à obtenir la suppression du consulat général de France à Madrid [1]. Elle faisait souvent de grosses difficultés pour accorder l'*exequatur* aux consuls nommés par le roi de France [2]. Elle leur refusait le privilège d'exterritorialité, et même la permission de placer à leur porte un écu fleurdelisé [3]. Les consuls de France étaient exempts du logement des gens de guerre, et exempts de la juridiction ordinaire, sauf le cas de crimes atroces; mais la loi ne voyait en eux, comme dans tous les autres, que de simples agents commerciaux. On leur reconnaissait le droit de veiller à la sécurité des navires français et de s'occuper des intérêts de leurs nationaux; mais pour peu que l'autorité espagnole soupçonnât de fraude un commerçant français, elle procédait à la visite domiciliaire sans attendre l'assentiment du consul [4].

Les archives du consulat français de Cadix rapportent à cet égard un fait caractéristique. En 1778, un sieur Pessacq fut accusé de fraude et demanda à établir son innocence par témoins. Les commerçants français consultèrent l'un des plus fameux avocats de Cadix, qui les dissuada de rien tenter de pareil. Il eût fallu, en effet, s'adresser à la juridiction

A Porto-Longone et à Livourne pour la Toscane.
A Gênes, à Nice et en Sardaigne pour les États sardes.
A Gibraltar.
A Tanger.
A New York, Boston, Baltimore, Norfolk et Charlestown pour les États-Unis.
Guia de Forasteros, 1804.

1. *Arch. nat.* (anciens fonds de la marine. — Corresp. du consul général Partyet avec le ministre de la marine).

2. *Archives de Guipuzcoa*, sec. II, neg. 22, leg. 107 (1787), — 112 (1799), — 115 (1805), — 116 (1806).

3. *Nov. Rec.*, VI, 11, 6.

4. *Guipuzcoano instruido*, v° *Consules.* — Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 58.

militaire pour que l'audition des témoins fût autorisée. Si le juge militaire avait consenti à instruire l'affaire, la requête aurait été transmise aussitôt à son assesseur financier, qui aurait immédiatement réclamé l'envoi du dossier. Le juge civil, déjà saisi de la cause, aurait refusé de remettre les pièces, et ce conflit de juridiction n'aurait pris fin qu'à Madrid. Pessacq, poursuivi avec un redoublement d'animosité, aurait vu ses biens confisqués et n'aurait sans doute jamais pu se disculper. « L'avocat nous a prévenus, disent les négociants, que dans les affaires de cette nature, et suivant le plan de persécution adopté en secret depuis quelque temps, pour inquiéter tout le monde indistinctement, sur de simples apparences ou soupçons de vieilles fraudes, nous ne pouvons pas nous flatter de trouver un notaire qui ose fournir un *testimonio*, ou un avocat qui ose nous servir [1]. »

Dans une autre lettre, les négociants déclarent à M. de Sartines « que la politique de l'Espagne a été d'accorder aux autres cours les privilèges qu'elle sentait ne pouvoir leur refuser, et de donner en même temps à ses représentants des ordres peu expliqués, qui leur permissent d'en éluder l'exécution. De tous les étrangers, les Anglais sont ceux qui s'y trouvent le moins exposés, parce que leur nation use de peu de ménagements avec la cour de Madrid, et il en reste que les administrateurs et les bureaux de justice craignent plus de leur manquer et sont plus circonspects à leur égard [2] ».

Mais, dira-t-on, les Français se plaignent toujours, et, par leur impertinence, ont dû mettre souvent les torts de leur côté. Cela a bien pu arriver quelquefois; cependant les documents conservés aux archives du consulat de France à Cadix et la longue correspondance du consul général Partyet avec

1. Lettre des négociants français à M. Boyetet à Madrid, décembre 1778. — *Archives du consulat français de Cadix*. R. N. L., t. II.

2. Id., *ibid.*, 21 octobre 1777.

le ministre de la Marine nous permettent d'affirmer que les négociants français d'Espagne se montrèrent, en général, courtois et respectueux des usages reçus dans le pays. En 1726, le consul de Cadix a été obligé de quitter l'Espagne sur l'ordre du roi; l'assemblée des négociants français n'en vote pas moins les présents d'usage aux autorités gaditanes [1]. En 1727, nouveaux présents à M. le gouverneur, à son *alcalde-mayor*, à son secrétaire, et aux autres « pour le bien du service de la nation [2] ». En 1789, le consulat de Cadix décide de faire chanter un *Te Deum* en l'honneur de l'avènement de Charles IV; on lui fait observer qu'un *Te Deum* serait considéré comme inopportun, il y renonce et propose de doter 12 jeunes ouvrières de la ville. On élève de nouvelles difficultés, et il convertit les dots en secours aux pauvres [3].

Les vexations des fonctionnaires n'empêchaient pas Madrid d'être inondé de marchandises françaises et italiennes [4]; Cadix, en 1791, comptait 8.734 étrangers [5]; on trouvait jusqu'à des juifs dans les grandes villes [6] et, dès 1772, la Junte de l'unique contribution estimait à 4.600.000 réaux les bénéfices des 79 maisons françaises de commerce de gros à Cadix [7]. En 1790, 237 négociants français de Cadix souscrivirent pour 334.600 réaux de dons patriotiques [8].

1. *Arch. du cons. fr. de Cadix*. Assemblée du 16 janvier 1726.
2. *Id*. Assemblée du 4 janvier 1727.
3. *Arch. du cons. fr. de Cadix*. Assemblée du 18 février 1789.
4. Dalrymple, *Voyage en Espagne*.
5. 2.701 Français — 5.018 Italiens — 351 Portugais — 272 Anglais et Irlandais — 277 Allemands et Flamands — 115 Hambourgeois, Suédois et Polonais. — *Arch. du consulat de Cadix. Consulado : Notables*, 78.
6. « Partout où l'on voit une maison extraordinairement ornée d'images, de reliques et de lampes, dont le propriétaire, surtout, est connu pour être le plus grand dévot de la paroisse, on peut être certain que lui et toute sa famille sont Israélites, au moins dans le fond du cœur. » — Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 96.
7. *Archives du consulat français de Cadix*. R. N. L., t. II.
8. *Id*., R. N., XLVIII.

IX. — Le commerce des Indes.

Législation. — L'Espagne n'était guère moins jalouse de ses Indes que de l'étranger. L'Amérique ayant été découverte par un navigateur au service de la Castille, les Castillans seuls avaient le droit d'y commercer et de s'y établir. Les Catalans n'obtinrent qu'en 1765 la permission de commercer avec les Antilles, et attendirent jusqu'en 1775 l'autorisation de commercer avec l'Amérique du Sud, jusqu'en 1789 le droit de trafiquer avec le Mexique [1]. Les différents royaumes américains étaient isolés les uns des autres et ne se connaissaient point.

Un seul port, celui de Séville, avait été désigné par les Rois Catholiques pour servir de port d'attache aux navires qui se rendaient aux Indes, et Séville était encore en possession de ce monopole au commencement du XVIII[e] siècle. Si, en 1702, les Anglais trouvèrent les galions en relâche dans la baie de Vigo, c'est que les lois des Indes ne permettaient pas de les décharger ailleurs qu'à Séville [2].

Le 8 mai 1717, Patiño, ministre de la Marine, ôta à la Chambre de commerce des Indes *(casa de contratacion de Indias)* la direction des expéditions maritimes [3]. Le 12 mai, il la transféra à Cadix, à la grande colère des Sévillans, qui réclamaient encore sept ans plus tard contre sa décision [4]. Mais pour tout le reste, Patiño continua à suivre fidèlement les vieux errements de l'administration espagnole. Alberoni

1. Coroleu y Pella y Forgas, *Los fueros de Cataluña*, p. 679.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. I, p. 291. — En 1708, la flotte aborda aux Passages. On avait profité des leçons de l'expérience. — *Guipuzcoano instruido*, v° *Flota*.
3. Rodriguez Villa, *Patiño*, p. 185.
4. Id., *ibid.*, p. 66.

avait profité du voyage de Patiño en Sicile pour envoyer des navires isolés en Amérique, le Conseil des Indes avait proposé de changer les itinéraires et d'abolir la *mita*. Patiño, de retour, fit rapporter toutes ces mesures [1], et le commerce continua à se faire, à l'ancienne mode, par l'intermédiaire de la flotte et des galions.

La flotte se rendait à la Vera-Cruz en faisant relâche à Puerto-Rico, à l'aller, à la Havane au retour, et revenait chargée des produits du Mexique. Le grand marché d'échange était la foire de Jalapa.

Les galions gagnaient Carthagène, puis Porto-Bello où se réunissaient les commerçants de l'Amérique du Sud [2].

On appelait flottille une division légère qui donnait avis de l'arrivée de la flotte et apportait le détail des marchandises qu'elle avait à bord [3].

Les galions et la flotte devaient, en principe, partir tous les ans, ou, au moins, tous les 18 mois; mais, par suite des guerres, il s'écoulait parfois 3 ou 4 ans sans qu'il y eût d'expédition [4].

Le commerce des Philippines était assuré par le galion d'Acapulco, qui mettait 50 à 60 jours à se rendre à Manille et 3 à 4 mois à en revenir [5].

De temps à autre on autorisait l'envoi d'un navire du Callao à Manille [6].

Patiño eût voulu commercer directement avec les Philippines; mais les Hollandais réussirent pendant presque tout le XVIIIe siècle à interdire aux Espagnols le passage par le

1. Id., *ibid.*, p. 44.
2. Ulloa, *Relacion hist.*, t. II, p. 95. — On avait fait à la foire de Porto-Bello jusqu'à 800.000.000 de réaux d'affaires. — Ulloa, *ibid.*, p. 100.
3. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 218, note.
4. Ulloa, *Relacion historica*, t. II, p. 103.
5. Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 101.
6. Id., *ibid.*, p. 107.

cap de Bonne-Espérance; ils ne leur laissaient libre que la route du cap Horn[1]. Des vaisseaux isolés obtenaient la permission de se rendre à la côte de Cumana, à Buenos-Ayres et au Callao[2].

A partir de 1735, on renonça au système de la flotte et des galions[3], et l'on permit aux particuliers de commercer avec les Indes, à l'aide de vaisseaux autorisés *(registros[4])*, mais le progrès ne fut qu'apparent : la routine et des considérations de sécurité firent garder l'habitude de disposer les *registros* en convois; le droit d'armer un navire ne s'obtint qu'à prix d'argent, et comme une faveur; l'inventaire de la cargaison fut soumis à des formalités sans fin; le négociant resta exposé à l'arbitraire des agents du fisc[5].

Ce fut seulement vers 1764 que les relations entre l'Espagne et le Nouveau Monde commencèrent à devenir régulières[6]. On établit des paquebots, qui partaient une fois par mois de la Corogne pour la Havane et Puerto-Rico, et deux fois par mois pour la Plata. On les autorisa à emporter une demi-cargaison de marchandises tirées de l'Espagne, et à rapporter une demi-cargaison de marchandises américaines[7].

---

1. Rodriguez Villa, *Patiño*, p. 93. — Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 372.
2. Ulloa, *Relacion historica*, t. II, p. 109.
3. La dernière flotte partit pour la Vera-Cruz en novembre 1735. La dernière expédition des galions, sous le nom de demi-galions, est de 1737, au mois de février. — Ulloa, *op. cit.*, t. II, p. 95, note.
4. On appelait ainsi tout vaisseau qui avait permission d'exporter des marchandises aux Indes et d'en rapporter de l'argent et de la cochenille. — Ulloa, *op. cit.*, t. II, p. 110.
5. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 573.
6. *Archives des Indes. Indiferente general. Correo de Yndias* (1764-1805). Est. 146, caj. 1, leg. 11.
7. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 175. — Gallardo, *Rentas de la Corona*, t. II, p. 383.

En 1804, il y avait un départ par mois de la Corogne pour la Vera-Cruz, par les Canaries, Puerto-Rico et la Trinidad de Cuba.

En 1774, le Pérou, la Nouvelle-Grenade, le Guatemala et le Mexique furent autorisés à commercer entre eux[1].

Enfin le décret du 12 octobre 1778 déclara le commerce libre entre l'Espagne et les Indes; 13 ports d'Espagne[2] furent autorisés à commercer avec 20 ports des Indes[3].

L'effet de cette grande mesure se fit sentir presque aussitôt. Dès l'année 1778, les ports de Barcelone, Alicante, Malaga, Cadix, la Corogne et Santander expédièrent aux Indes 321 navires portant pour 28.636.616 réaux de marchandises espagnoles et pour 48.578.340 réaux de marchandises étrangères, et 10 ans plus tard, les manufactures nationales envoyèrent en Amérique pour 158.222.236 réaux de produits, l'industrie étrangère en expédia pour 142.494.288 réaux et l'Amérique renvoya à l'Europe pour 804.693.732 réaux de denrées[4]. En 1790, le port de Cadix expédia 63 navires aux Indes[5], et 91 en 1791[6]. En 1792, le port de Malaga eut un mouvement représentant une valeur totale de 27.825.841 réaux[7]. Le 25 avril 1796, 28 navires étaient en partance pour l'Amérique dans la baie de Cadix[8]. En 1802, après la paix d'Amiens, le port de Cadix reçut pour 1.626.770.940 réaux de produits

---

Un départ tous les deux mois, le 1er, pour Cumana et Carthagène, pour Buenos-Ayres et le Pérou. Un départ tous les deux mois, le 15, pour Montevideo et pour Porto-Bello. — *Guia de forasteros*, 1804.

1. La Renaudière, *le Mexique*, p. 157.

2. Barcelone, los Alfaques, Palma, Alicante, Carthagène, Almeria, Málaga, Cadix, Tenerife, la Corogne, Gijon et Santander. — Saint-Sébastien fut ajouté à la liste en 1788.

3. Arica, Batabano, Buenos-Ayres, Callao, Campêche, Chagres, Concepcion, golfo de Santo-Tomás, Guayaquil, Hacha, Habana, San Juan de Puerto-Rico, Santa Marta, Margarita, Maracaybo, Monte Cristi, Montevideo, Omoa, Porto-Bello et Valparaiso. — Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Comercio libre de España con las Americas.*

4. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 377.

5. *Archives du consulat de Cadix*. Est. 3, tabl. 3.

6. De Laborde, *op. cit.*, t. II, p. 74.

7. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, vº *Málaga.*

8. *Archives des affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 640, fº 162.

américains, chiffre égal à l'exportation totale de l'Angleterre en 1790 [1].

En 1803, le port de Santander envoya aux Indes 45 bâtiments et reçut 39 navires espagnols qui revenaient d'Amérique [2].

Jamais mesure économique ne fut donc plus promptement, ni plus victorieusement justifiée par les résultats. Elle était désirée par tous les hommes éclairés [3]. Cependant elle fut attaquée avec passion [4], et les vieux préjugés subsistèrent jusqu'à la fin de l'ancien régime. Dès le mois de septembre 1808 le capitaine général et l'intendant de Caracas décrétèrent la liberté absolue du commerce entre toutes les possessions espagnoles d'Europe et d'Amérique [5]. Mais, un an plus tard, le fondé de pouvoirs du consulat de Cadix à Lima obtenait du vice-roi du Pérou la confiscation d'une frégate de commerce qui se rendait du Callao à Panama, et la Chambre de commerce de Cadix qualifiait de scandaleuse la conduite des autorités de la Havane qui avaient ouvert leur port au commerce étranger [6]. Au fort de la guerre de l'indépendance, les consulats de Cadix, Valence, Malaga et Séville protestaient contre la libre admission des vaisseaux anglais dans les ports d'Amérique [7]. Ce fut, jusqu'au dernier jour de l'ancien régime, le même système de jalouse exclusion.

Les étrangers qui voulaient commercer avec les Indes

1. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 150.
2. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 319.
3. D. Vicente de Herrera écrivait le 30 novembre 1777 au vice-roi Bucareli : « No tendre jamas mejor dia que quando vea franco todo el exterior y interior de las Americas. » — *Archives des Indes*. Est. 146, caj. 4, leg. 4.
4. Cf. le pamphlet : *Carta de un huevero de Fuencarral a un abogado de Madrid* (Florida-Blanca) *sobre et libre comercio de los huevos*, 1788.
5. *Archives des Indes*, CLI, VI, 12 septembre 1808.
6. *Id.*, ibid., CLI, VI, 12. — 23 septembre 1809.
7. *Id.*, ibid., décembre 1810-janvier 1811.

n'avaient que deux moyens à leur disposition : faire la contrebande ou commercer sous le nom d'un armateur espagnol. Ils usaient des deux moyens, quoiqu'ils fussent presque aussi dangereux l'un que l'autre.

D'après les lois des Indes, l'accès de tous les ports des colonies espagnoles est interdit à tout navire étranger. En cas d'avarie grave ou de nécessité absolue, le capitaine général prend l'avis de l'officier de marine, commandant l'escadre de défense, et peut autoriser les navires étrangers à mouiller en rade. Même dans le cas où ces navires auraient besoin d'un carénage et où il faudrait sortir la quille de l'eau, il ne sera permis sous aucun prétexte aux gens du bord de descendre à terre, quand bien même ils prétendraient avoir des dépêches à remettre au capitaine général. L'intendant sera immédiatement avisé et prendra toutes les mesures d'isolement convenables. Aucune exception ne doit être faite en faveur de qui que ce soit, même des Français, quoique l'Espagne soit liée à la France par le Pacte de famille, car les Anglais pourraient se prévaloir de ce précédent[1].

En 1767, la frégate du roi, *la Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville et la flûte *l'Etoile*, commandée par M. de la Giraudais, se présentent sur la rade de Montevideo, demandant à relâcher pour cause d'avaries. M. de Bougainville prie le gouverneur Agustin de la Roza de lui avancer quelque argent pour réparer ses vaisseaux. On lui répond qu'il n'y a rien en caisse. Il sollicite alors la permission de vendre quelques-unes des marchandises qu'il a à bord, jusqu'à concurrence de 6.000 pesos. Le gouverneur lui donne les autorisations nécessaires, mais son lieutenant, Juan de Arrayo, fait payer au Français 20 0/0, sur la vente, sans vouloir rabattre un maravédis et le gouverneur n'ose intervenir, parce qu'Arrayo, employé fainéant, qui ne paraît jamais

1. *Arch. des Indes*, LXXX, 1, 4. — 1777.

au bureau, est le familier et le favori du oapitaine général Bucareli [1].

Malgré les difficultés accumulées à plaisir par les lois, les commerçants qui voulaient faire la fraude relâchaient dans un port espagnol, sous prétexte d'avaries; on achetait le droit de décharger le vaisseau dans une enceinte fermée, dont la porte était scellée; mais par une porte de derrière des complices retiraient chaque nuit des marchandises étrangères et les remplaçaient par des marchandises des Indes. La moindre indiscrétion, le moindre caprice des autorités amenaient la confiscation de la cargaison et du navire [2].

Après la guerre d'Amérique, il fallut bien se relâcher un peu. Le roi engagea ses officiers à maintenir les règlements, mais il leur commanda d'agir avec discrétion; il comprenait lui-même que les anciennes prohibitions ne pouvaient être opposées aux commerçants européens. La règle resta rigoureuse pour les Anglais; l'un d'eux qui avait affaire à un négociant de La Havane, ne fut même pas autorisé à quitter son bord pour venir lui parler, mais le roi accorda des licences particulières à des commerçants français pour la Nouvelle-Orléans [3].

A Cadix, le commerce se faisait à l'aide d'un prête-nom; mais il n'était sorte de vexations dont la douane ne mortifiât les négociants étrangers qui commerçaient sous le nom d'un Espagnol; on leur faisait attendre le paiement de leurs fonds, parfois on les confisquait. En cas de faillite ou de mort du prête-nom, la justice espagnole intervenait dans ses affaires et prétendait connaître des contrats passés par lui avec des étrangers. Quelques commerçants de mauvaise

1. *Arch. des Indes*, CXXII, IV, 22. — 1767.
2. Labbat, *Nouveau voyage aux îles de l'Amériques*. Paris, 1722, t. V, p. 217.
3. *Archives des Indes*, LXX, I, 4. — 20 avril 1785.

foi traitaient avec des Français pour les dénoncer ensuite et avoir part aux profits de la confiscation [1].

Faute de mieux, on se contentait de ces expédients; on tournait la loi puisqu'on ne pouvait la changer, et l'on payait les agents des douanes pour fermer les yeux sur les illégalités que l'on commettait.

La marine marchande et les ports. — L'Espagne, qui s'entêtait à monopoliser le commerce avec les Indes, était hors d'état de suffire à cette tâche. Elle ne comptait en 1778 que 400 à 500 navires de toute dimension [2], et en 1801, elle n'en avait encore que 932. Leur tonnage total ne s'élevait qu'à 150.014 tonneaux [3]. Le cabotage le long des côtes de la Péninsule était presque tout entier aux mains des Français, des Anglais et des Hollandais, plus actifs, entendant mieux la navigation, et naviguant avec des équipages moins nombreux [4]. Les ports étaient restés longtemps tels que la nature les avait faits [5], aussi mal défendus contre la mer que contre l'ennemi [6] et sans routes vers l'intérieur du pays.

Le XVIIIe siècle vit s'accomplir quelques progrès. On comptait en Espagne 256 ports, dont 26 en Biscaye et Guipuzcoa, en dehors des frontières douanières de la Péninsule [7]. Il y avait des capitaines de port dans 33 ports d'Espagne et 17 ports des Indes [8].

1. *Archives du consulat français de Cadix.* R. N. L., t. II, 2 juin 1772. Lettre des négociants au marquis d'Ossun.

2. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 395.

3. Canga Argüelles, *Dic. de hac.*, v° *Marina mercante española. Estadistica.*

4. Bourgoing, *Tableau de l'Espagne*, t. II, p. 156. — En 1729, 160 navires français, jaugeant 14.423 tonneaux, et montés par 2.293 marins, visitaient les ports d'Espagne. — Dessalles, *Hist. des Antilles*, t. IV, p. 258.

5. Jovellanos, *Informe*, § 400.

6. Weiss, *l'Espagne depuis Philippe II*, t. II, p. 273.

7. *Archives du consulat de Cadix. Consulado. Notables. État général des ports d'Espagne*, par Juan Garcia Barzanellana.

8. Aguilas, Algeciras, Alicante, Almeria, Ayamonte, Barcelona,

Antonio Valdes fit exécuter de grands travaux à Tarragone, au Grao, à Alicante, à la Corogne, à Santander, à Gijón, et dressa des plans pour l'amélioration de Barcelone, Málaga, Cadix, le Ferrol, la Havane et la Vera-Cruz[1]. Vigo passait pour le meilleur port de l'Espagne[2]. Santander avait un quai de 30 pieds de largeur[3]. Saint-Sébastien avait établi un phare sur le mont Igueldo[4]. La plupart des ports de la Méditerranée n'étaient que des rades foraines. Barcelone avait un môle vers l'est. Le Grao n'était qu'un port de pêche[5]. Alicante avait un bon ancrage[6], Málaga une jetée[7], à Cadix les navires ne pouvaient se décharger que sur les berges du canal du Trocadero[8].

Aux Indes, le consulat de la Vera-Cruz avait fait élever un phare à feu tournant à l'extrémité du château de San Juan de Ulua, et commençait la construction d'une jetée[9]. La Havane possédait une des plus belles rades du monde : 1.000 vaisseaux auraient pu mouiller en sûreté derrière les châteaux du Morro et de la Punta, séparés par un goulet de 3 à 400 mètres. Porto-Bello occupait une situation ana-

Cadix, Cartagena, Ceuta, Coruña, Denia, Ferrol, Gijón, Ibiza, Mahon, Málaga, Mataro, Palamos, Palma de Mallorca, Puerto de Santa María, San Feliu, San Lucar de Barrameda, Santa Cruz de Tenerife, Santa Pola, Santander, Santoña, Sevilla, Tarragona y Salou, Tortosa, Torrevieja y la Mata, Valencia, Vigo, Viñaroz.

Baracoa, Buenos-Ayres, Puerto-Cabello, Callao, Cartagena, Cavite, Concepción de Chile, Cuba, la Guayra, Guayaquil, Habana, Matanzas, Montevideo, Puerto-Rico, Trinidad de Cuba, Valparaiso, la Vera-Cruz. — *Forasteros*, 1804.

1. Sesma, *Memoria*, p. 30.
2. Jovellanos, *Informe*, § 407.
3. De Laborde, *Itinéraire*, t. I, p. 313.
4. *Archives de Guipuzcoa*, sec. II, neg. 13, leg. 65. — 1781-1813.
5. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 234.
6. Id., *ibid.*, p. 243.
7. Id., *ibid.*, p. 290.
8. Germond de Lavigne, *Guide en Espagne*, p. 574.
9. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 85.

lcgue; le goulet avait 1 kilomètre de largeur, les navires mouillaient en eau profonde devant la ville de paillotes et de baraques, dominée par l'hôtel de la douane et la cathédrale. Carthagène élevait sur une île ses remparts, qui avaient coûté, disait-on, 300 millions de réaux; son port, séparé de la mer; par un chapelet d'îlots, formait un lac de 40 kilomètres carrés et de 30 mètres de profondeur; on y accédait par trois passes : la *boca grande,* comblée presque jusqu'au niveau de la mer, la *boca chica,* accessible aux plus forts navires; et le *pasa caballos,* où ne pouvaient naviguer que des barques [1]. Acapulco n'était qu'un immense bassin, taillé dans le granit, profond de 24 à 33 brasses, ouvert sur la mer par deux passes de 240 et de 3.700 mètres de largeur et entouré de hautes crêtes dentelées comme celles du Montserrat [2]. Le port de Guayaquil était à 70 kilomètres de la mer, mais les gros navires avaient un mouillage sûr à l'île Puna. Par contre, le Callao [3] et Valparaiso n'étaient que des plages, Buenos-Ayres n'avait qu'un estuaire, où les gros navires mouillaient à 10 kilomètres de la côte [4].

Les ports américains avaient chacun leur spécialité. La Vera-Cruz et Lima exportaient les métaux précieux, la Havane le sucre, Carthagène l'indigo, le bois du Brésil, le quinquina, Cumana et la Guayra le cacao et le café [5]. Le mouvement du port de Montevideo en 1799 représentait une valeur totale de 125.474.096 réaux [6]. Le port de la Vera-Cruz

1. Vivien de Saint-Martin, *Dictionnaire géographique.*
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne,* t. IV, p. 88.
3. Le Callao avait été complètement dévasté par le tremblement de terre du 28 octobre 1746 qui coûta la vie à 5.000 personnes. Le vice-roi D. Manuel de Amat y fit construire trois forts, mais la rade resta complètement ouverte. — *Libro primero de Cabildos de Lima. Segunda parte. Apendices,* p. 198.
4. Vivien de Saint-Martin, *op. cit.*
5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne,* t. IV, p. 145.
6. Canga Argüelles, *Dic. de hac.,* v° *Montevideo.*

exporta et importa en 1803 pour 1.208.891.100 réaux [1], et Humboldt estime la moyenne du commerce de ce port à 740.000.000 de réaux [2].

Les voyages sur mer étaient interminables. On mettait 37 jours de Barcelone à Séville [3], 60 jours de Ténérife à Cadix [4], 130 jours de la Vera-Cruz à Barcelone [5]. On s'estimait heureux à Guatemala d'avoir, le 6 septembre, des nouvelles de Madrid datant du 25 mai [6]. Dans le Pacifique, c'était pire encore. Les calmes plats alternaient avec les vents furieux *(papagallos)*; les navires espagnols, trop ronds, dérivaient aussitôt que le vent faiblissait, et mettaient jusqu'à 8 semaines pour aller de Guayaquil au Callao [7].

La piraterie et la contrebande. — La piraterie avait été au XVIIe siècle un des grands dangers de la navigation. Elle avait diminué d'intensité au XVIIIe siècle, sans disparaître cependant complètement.

Du côté de la Méditerranée, Ceuta avait été débloqué, Oran repris. La Ensenada établit une prime de 300 réaux par More et de 500 réaux par Turc pris à la mer [8]. Des expéditions furent entreprises contre les Barbaresques. En 1769, Antonio Barcelo ramena 1.600 Mores prisonniers à Carthagène. En 1783 il bombarda Alger [9]. Deux nouvelles croisières eurent lieu en 1784 et 1785 [10]. On rétablit les galères en 1784 pour donner une chasse plus active aux légères embarcations

1. Id., *ibid.*, v° *Vera-Cruz.*
2. Humboldt, *op. cit.*, t. IV, p. 61.
3. *Diario de Barcelona*, 4 mai 1802.
4. *Id.*, 12 mai 1802.
5. *Id.*, 3 novembre 1802.
6. *Archives des Indes.* Est. 146, caj. 4, leg. 4. — D. Eusebio de Bentura Belen au vice-roi Bucareli.
7. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 94-95.
8. Ferret, *Exposicion histórica*, p. 74.
9. *Museo militar*, t. III, p. 637.
10. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. V, p. 341.

des Mores[1]. La paix finit par renaître dans la Méditerranée.

Du côté de l'Océan, les attaques à main armée se firent plus rares. Il n'y eut plus ni flibustiers ni boucaniers, mais les guerres qui éclatèrent au XVIIIe siècle entre l'Espagne et l'Angleterre ne furent, en réalité, que de vastes entreprises de piraterie. L'Angleterre n'en veut qu'à la flotte et aux galions. Quand les garde-côtes espagnols deviennent trop gênants pour ses contrebandiers, elle prétend « que l'on trouble son commerce » et déclare la guerre (1719-1726-1739). Les expéditions de Vernon à Porto-Bello (1739), d'Anson contre la Havane et dans le Pacifique (1741), de Chaloner Ogle contre Carthagène (1741)[2], de Knowles contre Porto-Cabello (1743) et contre Santiago de Cuba (1748) ne sont que des accès de banditisme aigu. On sait avec quelle joie les Anglais accueillirent la déclaration de guerre de Charles III en 1761, et leur mot cynique : « On n'en mettra pas plus grand pot-au-feu, mais le bouillon sera bien meilleur. » Pocock s'empara de la Havane. Dans les trois années qui précédèrent la rupture de 1779, les Anglais, sous les prétextes les plus futiles, s'emparèrent de 100 navires espagnols expédiés en Amérique[3]. Avant la déclaration de guerre de 1796, les frégates anglaises enlevaient les soldats espagnols allant de Gênes à Barcelone et saisissaient les navires[4]. En 1804, quatre frégates espagnoles, portant 12 millions de piastres, furent enlevées en vue de Cadix, sans déclaration de guerre.

Mais, si grandes qu'aient été les pertes éprouvées du fait de la guerre par le commerce espagnol, ces pertes paraissent négligeables en face du tort que lui faisait la contrebande étrangère.

1. *Nov. Rec.*, XII, XL, 16.

2. Chaloner Ogle rasa les forts de Carthagène et mit sur les ruines cette inscription : « Mementote, *los guarda-costas*, in quo depredatio vestra, in quo sævitia duxit. » Dessalles, *Histoire des Antilles*, t. IV, p. 439.

3. Ferret, *Exposicion histórica*, p. 93.

4. Cédule royale du 5 octobre 1796.

Le traité d'Utrecht l'avait, pour ainsi dire, organisée en accordant à l'Angleterre l'*Asiento de negros* et le *vaisseau de permission*[1]. Par le traité de l'*Asiento*, les Anglais avaient le droit d'introduire chaque année 4.000 nègres « pièce d'Inde » dans les colonies espagnoles et d'envoyer tous les ans à Porto-Bello un navire de 500 tonneaux, chargé de marchandises anglaises[2]. Le navire fut bientôt du port de 850 tonneaux, puis il obtint d'établir avec la côte un va-et-vient pour le service des approvisionnements, puis il devint un entrepôt flottant, qui restait 6 mois de l'année en rade de Porto-Bello et se remplissait à mesure que la patache le vidait[3]. Les gains du commerce anglais étaient si considérables que la Compagnie de l'Asiento refusa un droit de 2 0/0 sur toutes les denrées rapportées des Indes par le galion et la flotte, que l'Espagne lui offrait comme indemnité pour la suppression de son privilège[4]. En 1738, Philippe V représenta en vain au Gouvernement anglais que la présence de 40 bâtiments de 150 à 200 tonneaux sur les côtes des Indes espagnoles était contraire aux traités[5]; il fit saisir quelques navires et ferma ses ports au commerce anglais, mais la contrebande n'en devint que plus audacieuse. En 1748, des contrebandiers s'établirent sur le golfe de Parita, à 40 lieues à l'ouest de Panama, y construisirent un fort muni d'artillerie, battirent un détachement de réguliers espagnols, et commercèrent publiquement jusqu'au jour où ils furent vaincus par le président Dionisio de Alcedo[6].

En 1750, l'Espagne obtint enfin la suppression de l'*Asiento*

1. *Archives des Indes. Yndiferente general, ordenes, documentos y expedientes del asiento de negros con la Compañia real de Inglaterra* (1713-1753). Est. 153, caj. 4, leg. 2.
2. Dessalles, *Histoire des Antilles*, t. IV, p. 280.
3. Id., *ibid.*, t. IV, p. 402.
4. Dessalles, *op. cit.*, t. IV, p. 354.
5. Id., *ibid.*, t. IV, p. 398-406.
6. *Art de vérifier les dates.* Supplément, t. XII, p. 329.

de negros. La traite des nègres se fit désormais par des compagnies fermières, qui jouissaient d'un monopole. En 1765, le roi abolit le monopole des compagnies et autorisa les particuliers à faire la traite. Pour favoriser l'importation, il renonça même à ses droits de marque et de capitation. La Compagnie espagnole de l'*Asiento* disparut définitivement en 1785. Le commerce des nègres resta soumis à l'autorisation du roi. Ce fut une faveur qu'il octroyait à qui lui plaisait. Des licences pour le transport de 800 à 1.000 têtes de bétail humain furent accordées, dès la première année, à différentes personnes, parmi lesquelles on trouve le marquis del Real Socorro et le marquis de la Real Proclamacion [1]. Comme l'initiative espagnole ne suffisait pas aux besoins du marché, il fallut encore s'adresser à l'étranger. La maison Romberg, de Gand, fut autorisée à envoyer à la Havane 5 bâtiments chargés de noirs [2]. Mais les contrebandiers anglais de la Jamaïque restèrent les véritables fournisseurs de nègres pour la Nouvelle-Grenade et Caracas [3].

A peine libérés de la Compagnie anglaise de l'Asiento, les Espagnols se heurtèrent à de nouvelles difficultés. Par l'article 17 du traité de Paris (1763), les Anglais acquirent le droit de couper des bois de teinture sur la côte de Honduras et en profitèrent pour faire la contrebande avec le Mexique [4]. Leurs droits furent réglementés par le traité de Versailles (1783), mais l'occupation de la Trinité (1797) leur donna sur la côte de Cumana un nouveau point d'appui pour la contrebande.

1. *Archives des Indes*, LXXX, 1, 6 juin, 31 août, 11 octobre 1785.
2. *Id.*, ibid., 25 octobre 1765. — La traite se faisait dans des conditions déplorables. Les navires négriers allant sous pavillon espagnol ou anglais de la Jamaïque à Carthagène ou Porto-Bello n'avaient droit de transporter que des nègres et les vivres strictement nécessaires à leur subsistance : 2 barils de farine par tête. — *Id.*, ibid., CIX, v, 26. — 1763.
3. *Id.*, ibid. — 1765.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. I, p. 405.

On estimait en 1790 que sur 800 millions de réaux de denrées demandées par les colonies à l'Europe, l'Espagne n'en fournissait réellement que 70; tout le reste provenait de l'industrie étrangère et de la contrebande [1]. Humboldt estime le produit de la contrebande au quart du commerce général, l'évalue à 280 millions de réaux [2] et déclare que les magasins de Mexico étaient encombrés de marchandises anglaises [3].

Les routes aux Indes. — Les périls de la navigation n'étaient rien en comparaison des ennuis des voyages sur le continent américain. Cependant on établit sous Charles III un service de postes entre les différentes colonies. Un missionnaire du pays des Guaranis put communiquer avec un missionnaire de Californie [4]. Le seul trajet de Guatemala à San Francisco comptait 920 lieues; le courrier allait à cheval, par Mexico et Rosario, jusqu'à Guitivis, il traversait la mer de Cortez, débarquait au port de Loreto, dans la vieille Californie, et les lettres étaient ensuite transportées de mission en mission jusqu'à San Francisco [5].

Les efforts des Espagnols s'étaient surtout portés sur deux ou trois points importants. Ils avaient établi une bonne route de la Vera-Cruz à Acapulco. La route d'Acapulco à Mexico, longue de 66 lieues, n'était pas encore achevée en 1803. Il n'y avait pas de pont sur le rio Papagallo, auquel les pluies donnaient parfois 300 mètres de largeur. On franchissait le rio Mescala sur des radeaux en roseaux, liés sur des courges vides, que les Indiens dirigeaient d'une main en nageant de l'autre [6]. De Mexico à la Vera-Cruz, on comptait 74 lieues;

1. *Mémoires de Mirabeau*, t. VII, p. 422.
2. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 157.
3. Id., *ibid.*, t. IV, p. 124.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 140.
5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 239.
6. Humboldt, *op. cit.*, t. IV, p. 39.

le consulat de la Vera-Cruz faisait construire une magnifique route pour la descente depuis Perote jusqu'à la mer. Humboldt la comparaît à celles du Simplon et du Mont Cenis [1]. Ces routes étaient carrossables, mais on préférait en général les mules et les chevaux, qui le long des chemins formaient de longues files *(requas)* conduites par des arrieros indiens, aussi fripons que ceux de Castille [2].

Le voyage de l'Atlantique au Pacifique se faisait encore par la voie de Tehuantepec à la Vera-Cruz, mais les frais de transport montaient à 600 réaux par charge et le parcours durait 3 mois [3]. Par l'isthme et la vallée du Coazalcoalco, on ne mettait que 20 jours et le prix du transport s'abaissait à 320 réaux [4]. A partir de 1798, une bonne route réunit les vallées du Chimalopa et du Coazalcoalco [5]; l'ingénieur Cramer avait conclu à la possibilité d'un canal à niveau qui aurait suivi ces deux cours d'eau [6]. Plus bas, un portage existait entre Panama et Porto-Bello, le transport ne coûtait plus que 60 à 80 réaux par charge; mais le manque de ressources et le petit nombre de bêtes de somme disponibles détournaient les commerçants de suivre cette voie : on aimait mieux doubler le cap Horn que de traverser l'isthme de Panama [7]. On pensait cependant déjà à établir un canal à travers l'isthme. Un pilote biscayen, nommé Goyeneche, voulait faire passer par le Naipi et l'Atrato tout le cacao de Guayaquil qui se serait embarqué à Carthagène [8]. Un moine très actif, curé du village de Novita, avait fait creuser une rigole dans le ravin de la Raspadura, entre le rio San Juan et la rivière de Quibdo,

1. Humboldt, *op. cit.*, t. IV, p. 40.
2. Id., *ibid.*, t. IV, p. 36.
3. Id., *ibid.*, t. IV, p. 57.
4. Id., *ibid*, t. IV, p. 57.
5. Id., *ibid.*, t. I, p. 210.
6. Id., *ibid.*, t. IV, p. 54.
7. Id., *ibid.*, t. I, p. 229.
8. Id., *ibid.*, t. I, p. 232.

affluent de l'Atrato, et avait réussi à faire passer des poissons d'un versant à l'autre [1].

Les routes de l'Amérique du Sud étaient plus mauvaises encore. C'étaient de simples pistes muletières à peine tracées dans la savane et la forêt.

Les rapports des évêques abondent en détails pittoresques sur les dangers des voyages et le pitoyable état des chemins. En 1771, l'évêque de Truxillo a tous les membres enflés et souffre d'un catarrhe invétéré, à la suite d'un voyage à dos de mulet à travers les provinces de Caxamarca et de Guamachuco [2]. En 1779-1780, l'évêque de Carthagène, Josef Diaz de la Madrid, parcourt son diocèse; deux de ses compagnons périssent au cours du voyage [3]. En 1783, l'archevêque de Lima, Juan Gonzalez de la Reguera, entreprend une inspection générale de son clergé. Il y a si longtemps qu'un évêque ne s'est montré aux peuples que le prélat administre la confirmation à 230.905 personnes [4].

Sur le versant oriental des Andes, les grands chemins sont les fleuves. L'artère centrale du pays des Mojos est le Mamoré, branche orientale du Madeira, affluent des Amazones; 7 villages étaient situés dans son bassin, mais il était sujet à des crues terribles qui noyaient tout ce qui se trouvait sur ses rives [5]. Pour l'aborder, on avait pendant longtemps suivi le Rio Grande, ou Guapay, puis, vers 1786, on choisit de préférence le Rio Sara, ou Piray [6]; mais celui-ci s'ensablait aisément. En 1799, on le déclara intransitable, à cause d'un banc de sable et d'arbres déracinés qui l'obstruaient complètement [7]. En 1801, les inondations interrompirent pendant

1. Humboldt, *op. cit.*, t. III, p. 157 (note).
2. *Archives des Indes*, CLV, II, 6. — 1778.
3. *Ibid.*, CXIX, VII, 19. — 1779-80.
4. Id., *ibid.*
5. Archivo de Mojos, vol. XV, § 6. — 11 mai-3 décembre 1801.
6. *Id.*, vol. VI, § 3. — 1786-91.
7. *Id.*, vol. XIV. — 1799.

8 mois toutes les communications entre Santa-Cruz de la Sierra et les missions du Mamoré [1]. La même année, José Flores recommanda une voie nouvelle par le Yapacani, aux eaux claires et tranquilles, le Rio Grande et le Mamoré [2]. A partir de 1802, la voie nouvelle fut adoptée [3].

On voyageait en canot. Un canot marchand, à 16 rameurs, se louait 40 pesos. Pour ce prix dérisoire, l'Indien devait quitter sa maison, ramer pendant 60 jours, tant à la descente qu'à la remontée, et emporter sa nourriture pour toute la durée du voyage. Les Espagnols trouvaient ce mode de transport très onéreux; les Indiens se prétendaient ruinés, le gouverneur Ribera songeait à mettre tout le monde d'accord en interdisant tout commerce en Mojos [4].

La voie de l'Amazone eût créé un magnifique débouché aux produits du Pérou; mais la cour de Lisbonne refusa toujours à l'Espagne la libre navigation du grand fleuve brésilien [5].

Aucune communication régulière n'était ouverte entre le Pérou et la Plata; cependant Buenos-Ayres dépendit jusqu'en 1778 de la vice-royauté de Lima, et à cette date, l'audience de Charcas (Sucre) fut réunie à la nouvelle vice-royauté de Buenos-Ayres; mais la route de Buenos-Ayres à Lima mesurait 982 lieues et n'était guère parcourue que par des courriers, ou des expéditions militaires envoyées contre les Indiens du Grand Chaco [6].

1. *Archivo de Mojos*, vol. XIV. — 1801.
2. *Id.*, vol. XIV, § 34. — 12 août 1801.
3. *Id.*, vol. XVIII, § 1. — 1er juillet 1805.
4. *Id.*, vol. XXXVIII, § 9, 1807-1809. — René Moreno, *Catálogo*, note 94.
5. Humboldt, *op. cit.*, t. I, p. 238.
6. *Art de vérifier les dates*. Supplément, t. XI, p. 381. — En 1817, l'armée des Andes, commandée par San Martin, mit trois semaines à traverser les montagnes et perdit 5.000 mules dans la traversée. — Seignobos, *l'Amérique latine de* 1800 *à* 1859, dans *Revue des cours et conf.*, 11 juin 1903.

La route de terre entre Santa-Cruz de la Sierra et Charcas mesurait 100 lieues de longueur (500 km.). Elle était regardée comme si pénible et si dangereuse qu'on lui donnait le nom de *Fourches de Chavez.* On citait comme une merveille de célérité l'exploit d'un courrier qui en 1772 l'avait parcourue en 4 jours [1].

Pour se rendre de Santa-Cruz à Reyes, le point le plus occidental de la province, on avait à choisir entre la route du Mamoré et une route de terre à travers des marécages infestés de bêtes féroces [2].

En 1795, Pedro de Melo, cinquième vice-roi de Buenos-Ayres, songea à rétablir les relations entre le Chili et les pays du Rio de la Plata. L'ancienne route était abandonnée depuis l'insurrection et infestée d'Indiens; la route nouvelle, par Mendoza, San Juan et la Cordillière, restait obstruée par les neiges pendant 6 mois de l'année [3].

Les compagnies de commerce. — Pour diminer les risques de la navigation et du commerce aux Indes, les Espagnols essayèrent de créer de grandes compagnies privilégiées, à l'imitation des compagnies anglaises et françaises; mais ces tentatives n'eurent que peu de succès, parce que l'Espagnol, trop âpre au gain, visait au profit immédiat plutôt qu'il ne se montrait désireux de développer ses entreprises, et parce que la tutelle maladroite et brutale du Gouvernement arrêta souvent leur premier essor [4].

La plus importante de ces associations fut la *Royale Com-*

1. R. Moreno, *Catálogo*, note 31.
2. *Archivo de Mojos*, vol. XVI, § 1. — 1793-1802.
3. Vicente G. Quesada, *El vireinato del Rio de la Plata*. Buenos-Ayres, 1881, in-4°, p. 236.
4. Le P. Larramendi parle aussi des jalousies que suscitait l'enrichissement rapide des gens de la Compagnie et donne lui-même dans ce travers en attribuant ces fortunes subites à « l'art de Merlin, qui ne s'apprend pas en Guipuzcoa, mais s'apprend, paraît-il, à Caracas ». — *Corografia*, p. 172.

pagnie guipuzcoane de Caracas, fondée par cédule royale du 25 septembre 1728 [1], sur les conseils de Patiño [2]. Le capital fut divisé en actions de 7.500 réaux, négociables avec l'autorisation des directeurs. Il fallait être possesseur de 8 actions pour avoir le droit de voter dans l'assemblée générale, et de 16 actions pour pouvoir être nommé directeur. Le roi souscrivit pour 200 actions, la province de Guipuzcoa en prit 100; en 1753, elle en posséda jusqu'à 300 [3]. La compagnie avait pour objet de faire l'importation directe du cacao [4], mais elle sut tirer de ses voyages aux Indes tout le parti possible. Ses navires, armés de 40 à 50 canons, partaient de Saint-Sébastien chargés de marchandises espagnoles, qu'ils vendaient aux Indes. Pendant que l'on procédait à la vente et que l'on attendait livraison du cacao, les vaisseaux de la compagnie croisaient au large, entre l'embouchure de l'Orénoque et le rio Hacha, et donnaient la chasse aux navires fraudeurs (art. 17 du privilège). Le chargement de retour une fois complété, les vaisseaux rentraient en Espagne, sans autre obligation que de toucher à Cadix pour déclarer leur cargaison et acquitter les droits du séminaire de San Telmo (art. 3 et 4).

La compagnie eut tout d'abord quelque peine à recruter ses matelots, elle fut réduite en 1732 à embarquer les vaga-

1. Cf. *Real Compañia guipuzcoana de Caracas, noticias historiales practicas de los sucesos y adelantamientos de esta Compañia, desde su fundacion, año de* 1728, *hasta el de* 1761 *por todos los ramos que comprende su negociacion. Se incluye en este libro los anteriores impresos que andaban divididos como piezas instructivas y defensivas de la Compañia, producidas por ella en los diversos tiempos que pedian sus particulares asuntos. Dispuesto todo por la direccion de la misma Compañia.* — Año de 1765, in-4°.

2. *Guipuzcoano instruido*, v° *Reglamento de la Compañia* (17 novembre 1728).

3. *Id.*, v° *Acciones de Caracas.*

4. On accusait les Hollandais de retirer le beurre du cacao et de ne donner que des amandes cuites sèches, et sans saveur... — Larramendi, *Corografia*, p. 173.

bonds; mais peu à peu les gains énormes qu'elle réalisait lui amenèrent des volontaires; en 1760 elle refusait d'admettre les marins congédiés de la flotte royale pour plus de moitié de ses équipages [1].

De 1731 à 1749, la compagnie transporta en moyenne 48.291 fanègues de cacao par an. De 1769 à 1774, elle rapporta chaque année 44.789 fanègues de cacao et 4.468.640 réaux provenant de la vente du cacao de Caracas sur le marché de la Vera-Cruz.

La culture du cacao prit une grande extension. La récolte, qui était en 1735 de 65.000 quintaux seulement, monta en 1763 à 110.859 quintaux. La compagnie obtint en 1742 le monopole du commerce avec Caracas, et en 1752 avec Maracaybo. Elle fit exécuter de grands travaux au port des Passages en Guipuzcoa, fonda aux Indes Puerto Cabello et Calabozo et arma contre les fraudeurs jusqu'à 10 navires, portant 86 canons et montés par 518 hommes et 102 garde-côtes, dont l'entretien lui coûtait annuellement 4 millions de réaux [2]. Le commerce de Caracas était si sûr que les Guipuzcoans ne voulaient pas en faire d'autre; on s'y enrichissait parfois si vite que les gens de mer avaient abandonné la grande et la petite pêche pour se faire *caraqueños* et vivaient à ne rien faire entre deux campagnes [3]. En 1772 la compagnie accusait un bénéfice de 22.056.159 réaux; son commerce se développait, la prospérité du Venezuela allait croissant tous les jours [4]. Mais, au début de la guerre d'Amérique, la compagnie perdit plusieurs navires, les dividendes diminuèrent; pour compenser ses pertes, elle fit la fraude avec les Hollandais de Curaçao, et le 15 février 1781, le roi lui retira le titre de Compagnie royale. Le 10 mars 1783, il la supprima

1. *Guipuzcoano instruido*, v° *Compañia de Caracas.*
2. *Art de vérifier les dates.* Supplément, t. XII, p. 321.
3. Larramendi, *Corografia*, p. 173.
4. Mañe y Flaquer, *El oasis*, t. II, p. 58.

et la fondit dans la Compagnie royale des Philippines.

L'archipel des Philippines se serait prêté au commerce le plus actif [1] : bois de construction excellents, goudron, beurre de coco pour les agrès et le calfatage, le pays abondait en ressources de tout genre et les indigènes se montraient alors ingénieux et dociles. « Si quelque chimiste ou botaniste eût étudié les îles, il y aurait trouvé encore bien d'autres richesses [2]. » Dès 1733, Patiño avait fondé une compagnie de commerce avec les Philippines; mais elle disparut bientôt devant la concurrence étrangère [3].

En 1783, Charles IV en érigea une nouvelle, dont les navires devaient partir de Cadix, doubler le cap Horn, toucher à Lima et Manille, et revenir par le cap de Bonne-Espérance [4]. La compagnie contribua certainement au progrès de la richesse des Philippines. En 1792, l'archipel recevait d'Espagne pour 7.513.524 réaux de marchandises et lui expédiait pour 14.340.256 réaux de produits [5]. De 1786 à 1802 la compagnie transporta chaque année 4.566 quintaux d'indigo et 108.453 arrobes de sucre. La culture du coton et du poivre se développa [6]. Mais malgré ces heureux résultats, la compagnie ne fit point fortune, et ne distribua que quatre fois des dividendes à ses actionnaires.

La compagnie de Barcelone, créée le 4 mai 1751 pour commercer avec Puerto-Rico, Cumana et Margarita, fonda au

1. Commerce des	Philippines avec	Malakka :	481.940 réaux.
—	—	Macao :	9.635.740 —
—	—	Jolo :	805.340 —
—	—	le Bengale :	600.200 —
			11.523.820 réaux.

Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Malaca, Macao, Jolo, Bengala.*

2. Vianna, *Demostracion del misero y deplorable estado de las islas Filipinas*, t. II, ch. IV.

3. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 361.

4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 142.

5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Balanza.*

6. Id., *ibid.*, v° *Filipinas.*

Venezuela la Nueva Barcelona et fut ruinée par l'établissement du commerce libre avec les Indes [1].

Tout aussi peu encourageantes furent les opérations des compagnies d'Escaray et de Burgos [2].

Après la suppression de la compagnie anglaise de la mer du Sud, l'Espagne s'adressa à des compagnies particulières pour faire le commerce des noirs. Une de ces compagnies s'éteignit en 1762, une autre en 1767, la compagnie dite de Jésus en 1768. Cependant la vente des nègres représentait un bénéfice annuel de 80 millions de réaux que l'Espagne eût bien voulu s'assurer. Elle acheta au Portugal deux îles sur la côte d'Afrique, elle projeta l'établissement d'une compagnie africaine, au capital de 20 millions de réaux; mais elle n'avait ni avances, ni bâtiments négriers, ni capitaines, ni marchandises d'échange, ni médecins au courant des maladies des noirs [3]; elle dut abandonner son projet et laisser aux étrangers ce commerce immonde et lucratif.

Les sociétés d'assurances maritimes ne réussissaient pas mieux. La première fut fondée à Cadix en 1748, et ruinée en 1793 par la perte d'un navire chargé de 100 millions de réaux, qui fut pris par un corsaire français. En 1795, une nouvelle compagnie se forma à Cadix et dura jusqu'en 1798. Elle assura 225.021.900 réaux, reçut 17.563.920 réaux de primes et dut payer en plus 3.512.220 réaux d'indemnités [4]. Ces compagnies étaient, pour ainsi dire, improvisées, fort mal gérées [5], et les risques de mer encore trop grands pour que de semblables opérations fussent réellement pratiques.

1. Gasso, *España con industria*, p. 31.
2. Cang. Arg., v° *Compañias de comercio.*
3. *Archives du consulat de Cadix. Consulado. Notables*, 78, 13 (traite des nègres), 1803.
4. *Id., ibid.*, 78, 1803.
5. Le directeur de cette même Compagnie se retira avec une commission de 551.100 réaux.

X. — Statistique générale.

En dépit de toutes les charges qui pesaient sur lui, malgré les avaries et les naufrages, les exactions des douaniers, les fraudes, les pirateries et les guerres, le commerce espagnol représentait sous Charles IV un chiffre très supérieur à ce qu'il avait jamais donné.

Canga Argüelles estime le commerce intérieur de l'Espagne à 2.498.429.552 réaux [1]; son commerce extérieur n'allait pas à la moitié. En 1789, ses exportations montaient à 289.973.980 réaux et ses importations à 717.397.388 réaux [2]. En 1792, elle vendait pour 396.995.133 réaux, achetait pour 714.898.698 réaux, et pour solde de la différence elle était obligée de payer en numéraire 317.903.565 réaux [3].

Si nous considérons ses relations commerciales avec l'Angleterre, nous voyons qu'en 1796 elle lui achetait pour 192.383.970 réaux et lui vendait pour 63.018.970 réaux [4].

La France lui achetait en 1787 pour 133 millions de réaux, et lui vendait pour 157 millions [5]. En 1796, la France vend à l'Espagne pour 184 millions et ses achats ne dépassent pas 31 millions. En 1801, la France vend pour 217 millions et achète pour 289 millions, parce qu'elle remonte son industrie et se réapprovisionne [6].

L'Espagne achetait à l'étranger de la bijouterie, des soies, des lainages, des toiles, des cotonnades, des cuirs et fourrures, des produits chimiques, des bois de construction, des

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Estadistica*.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 170.
3. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Balanza del comercio*.
4. Id., *ibid.*, v° *Amiens*.
5. Ce sont les chiffres officiels. On ne compte pas tout ce qui passe en contrebande.
6. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Basilea*.

comestibles et jusqu'à du blé. Elle vendait des vins, des eaux-de-vie, des fruits secs, de l'huile, de la soude, du kermès, du liège, de la garance, de la laine, du sel, du plomb, du tabac, de la vanille.

Le commerce de l'Espagne et de l'Amérique montait en 1786 à 199.636.809 réaux de marchandises espagnoles, et 182.313.787 réaux de marchandises étrangères exportées aux Indes, et 621.675.214 réaux de denrées américaines importées en Espagne. En 1796, le mouvement général représenta 304.747.392 réaux à l'exportation et 1.239.366.660 réaux à l'importation [1]. En 1802, après la paix d'Amiens, le port de Cadix reçut pour 1.626.770.940 réaux de produits américains.

L'Espagne exportait aux Indes du vin, des fruits secs, du beurre, des laines, des galons d'or et d'argent, des chaînes d'or, du cuivre travaillé, du fer, de la quincaillerie, des damas, des satins, des blondes, des bombasins, des couvertures, des gilets, des *charretas* d'or et de soie, des chemises, des chaussettes, des caleçons, des bas de coton, de lin et de soie, des toiles, du fil, des mouchoirs de coton, de lin et de soie. Elle importait des laines d'alpaca, de vigogne et de huanaco, du sumac, du jalap, du quinquina, du poivre, du cacao, du sucre, du tabac, du bois de Campêche, de l'indigo, de la cochenille, enfin des métaux précieux [2].

Les pays d'Amérique commençaient à peine à commercer les uns avec les autres. Guayaquil et Lima recevaient les vins du Chili et exportaient à Acapulco du cuivre, de l'huile, du sucre, du quinquina. Le Mexique exportait au Pérou quelques lainages de Queretaro, un peu de cochenille et quelques marchandises des grandes Indes importées en contrebande [3].

---

1. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 171.
2. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, pass.
3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 94.

Le commerce de l'Espagne avec l'Asie montait à 32 millions de réaux seulement, tant à l'importation qu'à l'exportation [1].

Si l'on réunit tous ces éléments, la moyenne du commerce général de l'Espagne pendant les quatre années 1787, 1788, 1789 et 1792 représente le chiffre de 1.936.217.467 réaux à l'exportation et à l'importation [2]. Mais dans ce total figurent pour une grosse part les marchandises étrangères achetées par l'Espagne, et les piastres des Indes destinées non seulement à les payer, mais aussi à solder les traites anglaises qui représentent la valeur des marchandises de contrebande introduites en Amérique par la Jamaïque et la Trinité [3]. Laborde porte le commerce actif de l'Espagne, dans ces mêmes années 1788-1792, à 667.311.284 réaux [4]. Canga Argüelles fixe les gains du commerce espagnol à 466.363.516 réaux, représentant à peu près l'intérêt à 9 0/0 d'un capital de 5 milliards de réaux. Il ajoute que de 1787 à 1795 la valeur des exportations espagnoles passa de 1 à 4, et celle des importations de 6 à 8 [5].

Les progrès étaient donc manifestes, mais l'Espagne avait besoin de la paix, son intérêt évident eût été de garder la neutralité entre la France et l'Angleterre comme le voulait Aranda. Si elle n'était pas assez forte pour défendre sa neutralité, elle pouvait du moins s'attacher à un parti; la politique absurde de Godoy la fit tour à tour amie et ennemie de la France et de l'Angleterre et la ruina. La seule place de Cadix perdit 452 millions de réaux pendant la guerre contre la Convention, 1.017 millions de 1796 à 1798 et 816 millions en 1804 [6]. Que pouvaient les efforts des particuliers contre de pareils désastres?

---

1. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Estadistica.*
2. Id., *ibid.*, v° *Balanza del comercio.*
3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. IV, p. 151.
4. De Laborde, *Itinéraire*, t. IV, p. 381.
5. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Estadistica.*
6. Cang. Arg., *Dic. de hac.*, v° *Cadix.*

CHAPITRE IV

L'ENSEIGNEMENT PUBLIC

L'Espagne a eu, au XVIe et au XVIIe siècle, une période d'admirable activité intellectuelle. Sa gloire littéraire a précédé celle de la France et les théories morales de ses grands théologiens ont préparé dans une large mesure le mouvement philanthropique du XVIIIe siècle[1].

La culture espagnole a toujours été d'ailleurs aristocratique et catholique, faite pour le petit nombre, asservie à l'orthodoxie, et par conséquent de caractère conservateur et traditionaliste.

Elle alla en déclinant pendant le règne de Charles II. Aucun effort sérieux ne fut tenté pour la relever avant l'avènement de Charles III, mais de 1760 à 1808 s'opéra dans toutes les parties de l'enseignement public un énergique et patient travail de rénovation, qui avait amené de réels progrès, lorsqu'il fut arrêté net par l'invasion française.

En 1760, l'Espagne n'avait presque pas d'écoles élémentaires. Quelques couvents de Franciscains et de Récollets avaient ouvert des cours de latinité, la jeunesse provinciale allait aussi dans les séminaires ecclésiastiques étudier le

---

1. Hinojosa, *Influencia que tuvieron en el derecho público de su patria, y singularmente en el derecho penal los filósofos y teologos españoles anteriores á nuestro siglo*. Madrid, 1890, in-8.

latin, au risque d'entendre beaucoup de théologie. Les Universités, trop nombreuses et trop pauvres, distribuaient, en des cours moroses et interminables, un enseignement suranné, sans valeur scientifique. Les Jésuites possédaient quelques grands établissements comme le Collège impérial de Madrid, et faisaient de bons humanistes. On eût cherché vainement dans toute l'Espagne un cours de sciences naturelles, ou de philosophie, ou d'histoire, ou même de droit castillan.

En 1808, le vieil édifice scolastique était éventré de toutes parts. On avait établi des écoles primaires, des asiles pour orphelins, des ouvroirs, des écoles d'apprentissage. N'osant encore organiser un enseignement officiel, Charles III avait du moins fondé des instituts modèles destinés à donner l'exemple des réformes. Les Universités avaient été reconstituées en 1772 et en 1807. Le grec, l'hébreu, l'arabe avaient retrouvé des chaires, le droit national avait pris sa place à côté du droit romain, l'enseignement des sciences expérimentales était entré dans les Universités. En dehors de ces grands corps, toujours réfractaires aux nouveautés, le roi avait encouragé les progrès d'un enseignement nouveau, d'allure plus scientifique et plus moderne. Les *Sociétés économiques des amis du pays* ouvraient des cours et des laboratoires, traduisaient les meilleurs ouvrages étrangers, publiaient des livres nouveaux, distribuaient des encouragements à tous les travailleurs.

La médecine et la chirurgie cessaient d'être des routines et prenaient le caractère de sciences. L'enseignement des Beaux-Arts était fondé. Enfin, au-dessus des Universités, des grandes écoles, des écoles libres, le roi avait créé et doté de nombreux et magnifiques instituts scientifiques, littéraires et artistiques qui auraient été admirés dans les pays les plus civilisés.

I. — Écoles élémentaires (escuelas de primeras letras).

L'honneur d'avoir songé à instruire le peuple revient en grande partie à l'Église.

En 1600, un noble aragonais, José Calasanz, chapelain du cardinal Colonna, fonda l'ordre des Escolapios qui s'installa à Moya (Catalogne), en 1683, et pénétra en Castille, sous Ferdinand VI.

Plusieurs congrégations de femmes, les Dominicaines, les Franciscaines, les Augustines, les Carmélites, s'étaient vouées à l'enseignement des filles. En 1650, une congrégation française, la Compagnie de Marie, s'installa à Barcelone.

Un ordre, dit des Bethléemites, fut créé à Guatemala vers 1660, par Pierre de Béthencourt, pour développer l'instruction primaire en Amérique; en 1687, l'ordre comptait 27 maisons au Pérou et en Nouvelle Espagne [1].

L'Espagne eut aussi ses maîtres d'école laïques. En 1642, Philippe IV confirma les statuts de la corporation des magisters de Madrid, fondée sous le vocable de saint Cassien, et leur donna le droit d'examiner tous les maîtres d'école du royaume. Philippe V les autorisa en 1743 à envoyer des inspecteurs dans les écoles [2]. Chez les laïques, comme chez les ecclésiastiques, les méthodes restèrent étrangement rudimentaires et barbares.

Larruga écrit qu'il n'y avait dans les écoles ni plan, ni discipline, et considère les rentes qui leur sont léguées comme de l'argent perdu [3].

---

1. V. de la Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 148 à 150.
2. Antonio Gil de Zarate, *La instruccion pública en España*, t. I. p. 238.
3. Larruga, *Memorias*, 26, p. 249.

Lucas Maria Romero del Barrio n'est pas moins sévère. Au bout de 2 mois d'école, l'enfant n'a encore appris qu'à connaître sa place, puis on lui donne une planche avec les lettres, et il reste 6 heures par jour à considérer les caractères, qui sont pour lui du chinois; comme les lettres ont des noms étranges, qui ne correspondent pas à leur valeur en composition, l'enfant met 6 mois à apprendre à épeler, prononce mal, et comme il a été très battu, est dégoûté du livre avant de savoir lire (les magisters avaient pour axiome que la *letra con sangre entra*). Les méthodes pour l'enseignement de l'écriture et du calcul ne sont pas meilleures; on abrutit l'enfant sans profit, et, en dehors du catéchisme, l'enseignement qu'il reçoit est sans valeur éducative [1].

Cabarrus se révolte contre la discipline déprimante des escolapios. « Oh ! mon ami, je ne sais si votre cœur participe à la vigoureuse indignation du mien quand je vois ces troupeaux d'enfants conduits dans nos rues par un escolapio armé de sa canne... « Le petit est bien humble » *(es muy humildito el niño)*, disent-ils, quand ils veulent en louer quelqu'un, ce qui veut dire qu'il a déjà contracté l'abattement, l'aplatissement, ou, si vous l'aimez mieux, la farouche hypocrisie monacale [2]. »

Diego de Torres, professeur à l'Université de Salamanque, fait une peinture tout aussi désespérante des écoles laïques. « A 5 ans, mes parents me mirent une petite serviette à la main et me clouèrent dans le cœur la crainte du maître, l'horreur de l'école, la peur perpétuelle des coups et autres angoisses que la bonne éducation impose aux innocents enfants. Je payai sur mes fesses ma science de la lecture, l'écriture me coûta bien des coups de poing et bien des soufflets, et je restai

1. Archivo de Alcalá. *Inst. pub.*, leg. 119.

2. Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos que la naturaleza, la opinion y las leyes oponen á la felicidad publica.* — Vitoria, 1808, in-4°, p. 81.

10 ans dans cet Alger, captif pendant 5 ans de Pedro Rico, ainsi s'appelait le comite de cette galère [1]. »

Charles III entreprit, en 1771, de mettre un peu d'ordre dans cette anarchie. L'État espagnol ne pouvait songer à se faire instituteur; il prétendit du moins exercer un contrôle sur l'enseignement. Le candidat magister devait être vieux chrétien [2], de naissance légitime, de bonnes vie et mœurs, et fournir une attestation du juge ecclésiastique constatant qu'il avait été interrogé sur la doctrine chrétienne. Deux examinateurs et deux commissaires de l'Ayuntamiento lui faisaient passer devant notaire un examen de lecture, d'écriture et de calcul. Il envoyait des modèles de son écriture et des compositions de calcul à la Congrégation de Saint-Cassien de Madrid, et sur le rapport de cette commission, le Conseil de Castille lui conférait le droit d'enseigner [3].

Le 22 décembre 1780, un décret royal supprima la Congrégation de Saint-Cassien et la remplaça par le *Collège académique du noble art des études primaires*, qui décerna désormais les grades et accorda les licences pour l'ouverture des écoles [4]. Huit écoles royales furent fondées dans les 8 quartiers de Madrid. Une circulaire du Conseil du 6 mai 1790 ordonna aux corrégidors et alcades mayors de faire une enquête sur l'état de l'enseignement primaire dans leurs districts, et de signaler au Gouvernement les localités dépourvues d'écoles [5]. Mais aucune mesure effective ne suivit ce décret.

1. *Vida y aventuras*. Madrid, 1792, in-8.
2. Los que entraren en la hermandad de S. Casiano sean habidos y tenidos por honrados, de buena vida y costumbres, cristianos viejos sin mezcla de mala sangre u otra secta, con apercibimiento que á los maestros que faltaren y contravinieren á esto se los castigara severamente. — *Nov. Rec.*, VIII, I, I, 1er septembre 1743, et 2, 11 juillet 1771.
3. *Nov. Rec.*, VIII, I, 2, 11 juillet 1771.
4. *Id.*, ibid., loi 3.
5. *Id.*, ibid., VIII, I, 8, note 7. — Le 25 décembre 1791, le roi attribua au Collège académique le nom d'Académie de première édu-

Les instituteurs se trouvèrent tyrannisés par le Collège académique. Il leur était défendu d'apposer des affiches en dehors de leur quartier, excepté à la Fête-Dieu et aux jours de fête; défendu de mettre sur leurs annonces des exemples d'écriture qui n'auraient pas été faits par leurs élèves; ou des lettres ornées qu'ils n'auraient pas dessinées eux-mêmes; défendu de se soutirer les élèves les uns aux autres; défendu d'avoir un adjoint; défendu de se servir de modèles gravés qui n'auraient pas été approuvés par le Collège académique [1]. Le Conseil lui-même finit par proposer au roi de revenir à la liberté de l'enseignement. Un décret du 11 février 1804 permit à tout diplômé du Conseil d'exercer son art dans n'importe quel quartier, bourg ou village, et le laissa libre de s'agréger ou non au Collège académique. Les examens étaient gratuits et se passaient à Madrid devant une commission dirigée par le président de la Junte de charité. Au mois d'avril de la même année, le roi attribua la présidence de la commission au corrégidor de Madrid et décréta la création de jurys régionaux dans les villes capitales de province; pour subvenir aux dépenses de ces commissions, le prix de l'examen fut fixé à 200 réaux. L'enseignement comprenait la doctrine chrétienne, l'écriture, la lecture, l'arithmétique, la grammaire et l'orthographe castillanes [2]. Le Collège académique ne tarda pas à disparaître [3] et les magisters ne dépendirent plus que du Conseil.

Les lois étaient sages et libérales, mais les progrès de l'enseignement étaient contrariés par le manque de ressources,

cation et partagea la direction de l'enseignement primaire entre la nouvelle Académie et la Junte de charité. — Gil de Zarate, *Instr. pub.*, t. I, p. 240. — En fait, le Collège académique continua d'exister et garda son nom jusque dans les documents officiels (Décret du 11 février 1804).

1. *Nov. Rec.*, VIII, 1, loi 4.
2. Achiv. de Alcalá. *Inst. pub.*, leg. 119. — *Nov. Rec.*, VIII, 1, 7.
3. Novembre 1806. — Archiv. de Alcalá. *Loc. cit.*

par l'indifférence générale et, dans certains pays, par l'hostilité des pouvoirs locaux.

La situation des maîtres restait très précaire. Les salaires consistaient en un traitement fixe, fourni par la municipalité, et un droit payé par les enfants. A Torrecilla de la Orden, village de 360 habitants, la municipalité donnait 1.100 réaux, et une *carga* de terre communale pour le labour. La rétribution scolaire était fixée à 1 réal par mois pour l'enfant illettré, 2 réaux pour l'enfant qui savait lire et 3 réaux pour celui qui savait écrire [1]. A Villaverde, le magister pouvait se faire 3.300 réaux [2]; à Madridejos, près de 6.000 [3]; mais ces chiffres représentent les promesses des municipalités pour allécher les candidats plutôt que les sommes effectivement touchées par les maîtres; et toutes les villes n'étaient pas aussi généreuses. Zamora offrait à son instituteur 2 réaux par jour, moitié moins qu'aux journaliers employés à la prison [4]. « Presque tous les maîtres venaient s'entasser dans les grands centres, où la concurrence avilissait leurs salaires; les petites localités restaient complètement abandonnées et tous les habitants, riches ou pauvres, engloutis dans l'ignorance [5]. »

Les parents comprenaient peu le prix de l'instruction [6].

Les maîtres étaient l'objet d'une surveillance aussi jalouse qu'inintelligente. Le directeur de l'école du Christ, à Fontarabie, ayant placé un étendard au-dessus de la porte de

1. *Diario de Madrid*, 26 septembre 1808.
2. *Gaceta de Madrid*, 30 avril 1808.
3. *Id.*, 25 mars 1808. — 3.000 réaux sur les propios et au moins autant pour l'instruction des enfants riches.
4. Fernandez Duro, *Historia de Zamora*, t. III, p. 230.
5. Gil de Zarate, *Instr. publica*, t. I, p. 243. — La pauvreté de certaines écoles était parfois grotesque : à Aranzueque, en 1781, l'école était installée dans l'église, et le sacristain fessait les petits garçons et les petites filles dans le saint lieu toutes les fois qu'il en était besoin. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 241.
6. Campomanes, *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos*, cap. IV, p. 147.

l'école, la ville le dénonça à la junte de Guipuzcoa, qui renvoya l'affaire au corrégidor [1].

Peu à peu l'attention publique s'éveilla. En fondant les colonies de la Sierra-Morena, le roi déclara l'école gratuite et obligatoire pour tous les enfants des colons [2].

En 1795, les Cortès de Navarre décrétèrent l'enseignement obligatoire et établirent dans chaque commune un surintendant des écoles, choisi parmi les anciens alcades [3].

Des plans de réforme de l'enseignement primaire furent présentés au Conseil de Castille par Lucas Maria Romero del Barrio, par Torquato Rovio de la Riva en 1798, par Juan Antonio Gonzalez Cañaveras en 1801, par Fulgencio Palet en 1808 [4].

A mesure qu'on avance, les idées des réformateurs se précisent et prennent un tour plus pratique. On voit même poindre l'idée de laïciser le personnel enseignant. Romero del Barrio veut que l'enseignement ait une valeur morale et cherche à préparer pour l'avenir de bons chrétiens, de bons citoyens et de bons pères de famille [5]; Cañaveras demande que le français soit enseigné; Palet propose la création d'un enseignement agricole; Cabarrus voudrait que le catéchisme ne fût plus enseigné qu'à l'église, l'école distribuerait un enseignement scientifique et positif, et des exercices physiques bien dirigés empêcheraient les corps de s'étioler [6]; Juan de Dios Andujar, deuxième rédacteur de la *Gazette*, obtient en 1806 la permission d'imprimer les œuvres élémentaires de Pestalozzi. Le 18 octobre de la même année, Francisco Wortel, capitaine au régiment suisse de Wimpfen, ouvre une école

1. *Guip. instruido*, v° *Escuelas*, 1771.
2. Ferrer del Rio, *Hist. del reynado de Carlos III°*, III, p. 182.
3. *Quadernos y Leyes*, 1795, p. 172.
4. Arch. d'Alcalá, *Inst. pub.*, leg. 119.
5. Id. *ibid.*, *Loc. cit.*
6. Cabarrus, *Cartas sobre los obstaculos*, p. 81.

pestalozzienne qu'il dirigera lui-même, et fonde une *Société des amis de Pestalozzi* [1].

Madrid avait depuis 1794 une école pour les sourds-muets. Barcelone eut la sienne un peu plus tard [2].

Si l'enseignement des garçons avait été si longtemps négligé, on pense bien que les filles avaient été plus oubliées encore. Peu s'en fallait qu'à ce point de vue l'Espagne ne fût un pays barbare. Dans les montagnes de Burgos, les femmes qui ne savaient ni filer, ni tisser, étaient employées comme bêtes de somme *(pasiegas)*. Larruga condamnait cet usage, mais c'était par des raisons économiques, la femme la plus robuste ne portant guère que le quart de la charge de l'âne le plus faible [3].

En 1771, le décret royal qui réformait les conditions d'admission aux fonctions d'instituteur n'exigeait encore des institutrices qu'un certificat d'instruction religieuse [4]. Ce ne fut qu'en 1776 que la Société économique de Madrid établit dans la ville les premières écoles pour enfants pauvres [5]. On y reçut des femmes âgées de 40 ans; ce fut une sorte de bureau de bienfaisance.

Le 11 mai 1783, le roi ordonna l'établissement de 32 écoles gratuites de filles à Madrid et engagea les villes de province à imiter cet exemple. Les fillettes devaient apprendre les prières de l'Église, le catéchisme, les maximes de la pudeur et de la bonne conduite. On leur enseignerait la couture, la broderie, la dentelle, le filet; on les habituerait à se présenter à l'école avec des vêtements propres et à s'y comporter avec modestie et tranquillité [6]. Ce programme n'avait rien de bien révolu-

1. Arch. d'Alcalá. *Loc. cit.*
2. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 352.
3. *Memorias*, t. XXVI, p. 222.
4. Gil de Zarate, *Instruccion pub.*, t. I, p. 239.
5. Cotarelo, *Iriarte*, p. 182.
6. *Nov. Rec.*, VIII, 1, 10. — Une poésie de José Iglesias donne

tionnaire et fut cependant mal accueilli; les autorités locales ne marquèrent aucun empressement pour ouvrir des écoles de filles. A Santander, un particulier voulut faire preuve d'initiative, il loua une maison pour y installer l'école; il devint l'objet de la haine des habitants, et on l'expulsa presque violemment de la maison qu'il avait louée [1].

En 1788, la junte de charité de Toro obtint du roi une subvention de 3.000 réaux; mais, dans les écoles qu'elle établit, les petites filles n'apprenaient qu'à filer la laine [2].

En 1789, la ville d'Orduña voulut ouvrir une école de filles : elle organisa un concours pour avoir une institutrice capable et vertueuse et lui donna le monopole de l'enseignement, mais elle ne lui assura qu'un traitement fixe de 260 réaux, et se réserva le droit de la destituer [3].

Il n'y avait à sortir résolument de la routine que quelques grands seigneurs philosophes, dont les idées paraissaient

---

une idée assez singulière de la discipline observée dans ces petites écoles :

Si quereis, mi madre,
Que vaya á la escuela,
Dadme algo que lleve
Para la merienda,
Que todas las niñas
Dan á la maestra,
Porque no las riña
Si el labor yerran.
Ayer á Tomasa
Que hablando á Marcela,
Sin querer, los puntos
Solto de la media,
Como no llevaba
Merienda en la cesta,
Cinco o seis cañazos
La dio en la cabeza.

Poésies inédites publiées par R. Foulché-Delbosc. — *Revue hispanique*, t. II, p. 87.

1. Larruga, *Memorias*, t. XXVI, p. 227.
2. Fernandez Duro, *Hist. de Zamora*, t. III, p. 186.
3. *Ord. Orduña*, p. 45.

probablement beaucoup plus subversives que bonnes à imiter. Le marquis de Santa-Cruz ne voulait-il pas fonder un orphelinat sans habit religieux, ni réfectoire, ni chapelle, ni rien qui sentît l'éducation monastique ? Les maîtresses auraient été des laïques; on eût élevé les jeunes filles en vue d'en faire un jour des mères de famille laborieuses; elles auraient appris à tenir une maison, à coudre, à laver, à cuisiner [1].

Tout cela avait peu de succès. Une enquête ordonnée en 1797 constate que les écoles des deux sexes étaient fréquentées par 393.726 enfants [2], et, d'après le rencensement de 1787, les enfants de 7 à 16 ans représentaient un total de 1.814.980 personnes. L'école ne recevait donc pas le quart des enfants en âge de s instruire [3].

Aux Indes, les fils des créoles profitaient presque seuls des rares écoles ouvertes par les Bethléemites.

En 1782, le roi recommanda aux magistrats des Indes de fonder des écoles où les jeunes indigènes apprendraient la doctrine chrétienne et l'espagnol. La cédule royale ajoute : « On tâchera de persuader par la douceur aux pères de famille d'envoyer leurs enfants à l'école. » Cette formule dubitative en dit long sur les résistances que l'on prévoyait [4].

De temps à autre, un moine plus éclairé que ses confrères ouvrait une école; s'il venait à quitter le pays, l'école se fermait [5]. Et pour instituer un maître d'école, il fallait une nomination du gouverneur, une pétition au Conseil des Indes, une enquête à la Recette générale des Indes, l'avis du fiscal des Indes, une consulte au roi, l'approbation du roi, un acte de nomination donné par le Conseil [6]. Un cacique du Yucatán

1. Morel-Fatio, *Études*, II, p. 33.
2. M. Fernandez, *La hacienda de nuestros abuelos*, p. 227.
3. *Censo de* 1787.
4. *Arch. de Indias*, est. 145, caja 7, leg. 12.
5. *Id.*, ibid. F. Estevan de Baloria à Pansacola, 1791-1793.
6. *Id.*, ibid. Escuela de primeras letras de S. Agustin de Florida, 4 juillet 1799.

ayant demandé une école et proposé pour elle l'énorme dotation de 300 pesos par an (6.000 réaux); 17 mois s'écoulèrent entre la demande et la réponse du Conseil des Indes [1].

On peut dire, presque sans exagération, que l'enseignement primaire n'existait pas aux Indes, mais il était déjà évident que cette situation ne se prolongerait pas indéfiniment; et que l'Américain ne se croirait pas toujours « né pour se taire et pour obéir ».

Quelques essais de création d'écoles se rencontrent déjà çà et là.

Le curé de Nuestra-Señora de Talco, au Mexique, entretenait dans son village une école d'Indiens fréquentée par une centaine d'enfants. Un maître, de vie très régulière, leur enseignait la doctrine chrétienne et leur apprenait à lire et à écrire; on enseignait en espagnol. Les Indiens parlaient entre eux un dialecte mexicain, le *jupil*, qui était resté la langue commune, en dépit de tous les efforts du magister [2].

En 1805, la ville de Pachuca demandait à relever l'école fondée par Fray Victoriano Saez et tombée faute de ressources. Le roi consentit à son rétablissement en abandonnant une partie de son droit sur la frappe de la monnaie. Il demanda que le maître chargé de l'enseignement fût un séculier et n'appartînt point au collège d'enseignement secondaire de Pachuca [3].

En 1790, Manuel Muñoz établit une école de filles à Piñuela, dans le royaume de Guatemala, mais emporté par sa charité, il accueillit dans son école des orphelines et des enfants abandonnées. Il confia la surveillance à des femmes de différentes castes; les autorités locales lui refusèrent alors les subsides qui lui avaient été promis. Dès 1798, Muñoz était en déficit de 675 pesos par an et en procès au Conseil des Indes pour

1. *Arch. des Indes*, ibid. — 10 mai 1802-6 octobre 1803.
2. *Id.*, CIII, I, 14. — 1771.
3. *Id.*, XCLV, VII, 12. — 22 août 1805.

obtenir le paiement des contributions qui lui avaient été attribuées [1].

Une pièce, datée de 1808, nous met en présence d'un instituteur de profession. Josef Espinosa de los Monteros, natif de Mexico, est fils d'instituteur et dirige, depuis 22 ans, en vertu d'une nomination régulière expédiée par le chapitre, l'école d'enfants de chœur de la cathédrale de Mexico. On l'a mis à la tête de l'École pie de la paroisse Saint-Paul. Il pourvoit les enfants pauvres de cartables, de papier et de rosaires et il demande en récompense de ses services le titre de magister valable dans toute l'étendue des Indes espagnoles. Il a fait ses preuves de légitimité et de *limpieza de sangre;* le curé de Saint-Paul l'a examiné sur la doctrine chrétienne; il a exhibé 9 exemplaires d'écritures de différentes grosseurs et des comptes suivant les *cinq* règles *(sic)* de l'arithmétique. Il a obtenu un certificat de suffisance du grand maître inspecteur des écoles, un autre certificat du receveur royal des dîmes. Il a payé 24 pesos, 7 tomines et 20 grains de demi-annate; 16 pesos, 4 tomines et 6 grains pour l'honneur qui lui est fait, 2 pesos, 7 tomines et 20 grains pour le droit de 18 o/o sur les fonds transportés en Espagne et 5 pesos de droit de trésorerie. Sur le vu de toutes ces pièces, le Conseil lui accorde le titre de magister, après 22 ans d'exercice de sa profession [2].

Dans certaines régions l'édit de 1782 avait reçu un semblant d'exécution. Les alcades mayors chefs de districts en avaient profité pour créer des postes, au profit de leurs amis et de leurs clients *(paniaguados)*, mais le poste créé, ils ne s'étaient pas mis en peine d'assurer le fonctionnement de l'institution. Il y avait des maîtres et pas d'écoles [3].

En 1784, l'inspecteur Chavez déclare que c'est à peine si au Pérou une école s'est ouverte de place en place, sans autre

1. *Arch. des Indes*, CXLV, VII, 12. — 22 février 1798.
2. *Id.*, ibid. — 18 janvier 1808.
3. *Arch. des Indes*, XCVI, V, 5, — 1778-1782.

dotation qu'un champ, défriché à la hâte, et ensemencé pour le magister [1].

En 1786, Josef de Lagos est inspecteur des provinces de Nouvelle-Andalousie et Nouvelle-Barcelone dans la capitainerie générale de Caracas. Il rédige pour le Conseil des Indes un long mémoire, où il préconise toutes sortes de réformes. Il met les écoles au premier plan. Tous les enfants apprendront à lire et à écrire le castillan. C'est fort bien, mais ce n'est qu'un projet et le Conseil des Indes n'en tint aucun compte. Chavez parle de maisons de refuge pour les orphelines dans les 5 évêchés du Venezuela, mais il ne dit pas ce qu'on y enseignait [2].

II. — Écoles de grammaire.

L'enseignement secondaire était moins mal partagé en Espagne que les études élémentaires, parce qu'il ne soulevait pas les mêmes appréhensions et que ses programmes ne donnaient pas encore matière à discussion.

Si beaucoup de gens pensaient que le paysan et l'artisan en savent toujours assez, tout le monde estimait l'instruction indispensable au fonctionnaire, utile au bourgeois et bienséante à l'hidalgo. Il n'était pas encore question d'étendre outre mesure les programmes; ni les sciences, ni les langues étrangères n'étaient enseignées; le grec était presque partout laissé de côté; l'histoire était négligée; la philosophie se bornait à un catéchisme aristotélicien; le latin constituait à peu près toute la matière de l'enseignement secondaire, considéré comme une préparation aux disciplines spéciales des Universités.

1. *Id.*, CXXXI, III, 20. — 1784.
2. *Id.*, CXII, IV, 5, — 1786.

La grammaire, la rhétorique et la logique, les trois degrés du vieux *trivium* scolastique, s'enseignaient dans un nombre infini d'endroits. Il y avait des maîtres de grammaire enseignant librement ou chargés d'un cours municipal [1]. A certaines époques il y eut en Espagne plus de chaires de latin que d'écoles primaires [2]. Même après des réformes répétées, certains couvents de Dominicains, de Franciscains et d'Augustins conservaient une ou deux chaires de latin [3].

Quelques ordres possédaient de véritables collèges.

Les séminaires, établis en exécution des décrets du concile de Trente, servaient aussi de collèges aux jeunes gens qui se destinaient aux carrières laïques [4].

Enfin, les Facultés des arts dans les Universités enseignaient le latin aux futurs théologiens, canonistes, juristes et médecins.

La plupart de ces collèges étaient fort misérables. Le collège Saint-François, à Tolosa, institué en 1611 par Doña Ysabel de Idiaquez, était installé dans une salle du couvent des Franciscains et avait 5.500 réaux de revenu [5]. Les collèges des Irlandais et des Écossais à Valladolid avaient chacun 2 régents et 15 ou 16 élèves [6]. A Saragosse, le collège de la Très-Sainte-Trinité avait 10 élèves, celui de Saint-Vincent-Ferrier, 6 ou 8, celui de Saint-Jérôme était réservé « à la

1. Le maître de latinité de Tolosa avait, en 1789, 4.975 réaux de traitement. — Gorosabel, p. 355. — La chaire de grammaire de Molina de Aragon rapportait, en 1797, 6 réaux par jour; chaque élève donnait au maître 4 réaux par mois; un bénéfice simple, agrégé à la chaire par la Chambre royale, assurait au titulaire 550 réaux de revenu. — *Diario de Zaragoza*, avril 1797. — La chaire de latinité de Ciudad-Real rapportait 3.300 réaux à son titulaire. — *Gaceta de Madrid*, 8 avril 1808.

2. Gil de Zarate, *Instr. pub.*, II, p. 25.

3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 183.

4. *Nov. Rec.*, VIII, VII, 15. Notes 8 à 11.

5. Gorosabel, *Bosquejo de las antiguedades de Tolosa*, p. 149.

6. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 70.

famille du fondateur [1]. Les séminaires étaient un peu moins mal installés; quelques collèges d'ordres faisaient seuls grande figure.

Les Jésuites avaient des collèges à Saint-Sébastien, Bilbao, Compostelle, Cadix, Gandia, Orense, Salamanque, Valladolid, Alcalá, Baeza, Séville, Palma, Alicante, Valence, Tarragone, Tortose, Segorbe, Vich, Manresa [2]. Leur collège impérial de San Isidoro, à Madrid, avait la plus vaste église de la ville. Ils dirigeaient les séminaires nobles de Madrid [3], de Calatayud, de Barcelone et de Valence [4]. Ils possédaient 16 maisons au Mexique [5] et avaient littéralement couvert l'Amérique méridionale de leurs établissements [6].

Ils étaient certainement à la tête de l'enseignement, tant pour la bonne tenue de leurs maisons que pour la valeur de leurs professeurs et même pour la variété de leurs programmes. Tandis que beaucoup de gens se mêlaient d'enseigner le latin sans même bien savoir l'espagnol, et bornaient leur enseignement à une connaissance mécanique de la grammaire [7], les Jésuites introduisaient dans leurs écoles nobles l'étude des mathématiques, de la physique, voire même de la nautique et de la balistique, et faisaient une part à la danse, à l'escrime et à l'art de découper à table *(arte cisoria)*, tous talents qui contribuaient à former un cavalier accompli.

Les Jésuites considéraient l'enseignement comme la plus difficile et la plus délicate de leurs tâches; ils n'épargnaient aucune peine pour former des professeurs habiles et instruits [8].

---

1. Borao, *Historia de la Universidad de Zaragoza*, p. 86.
2. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, III, p. 275-276.
3. Calle de S. Bernardino, aujourd'hui hospice militaire.
4. La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 363, 365, 366.
5. *Id.*, II, p. 495.
6. *Id.*, III, chap. XL.
7. *Id.*, *ibid.*, t. III, p. 340.
8. Les détails qui vont suivre sont empruntés à une série de lettres

Le P. Vidal, mort en 1707, prévôt de la maison professe de Valence, avait fait ses premières études au collège San Pablo, dépendant de l'Université de Valence, puis était entré comme novice au Collège de Calatayud. Suivant la coutume de la Compagnie, il avait recommencé ses humanités au collège de Huesca, avait pris ses grades à la Faculté des arts, à Gandia, et y avait poursuivi ses études théologiques. Il avait passé devant l'Université de Valence sa troisième épreuve probatoire et après avoir enseigné la théologie pendant 3 ans au collège de Saragosse, avait obtenu le titre de qualificateur du Saint-Office. Il fut par la suite recteur du collège de San Pablo de Saragosse, puis du collège de Gandia, visiteur des collèges de Majorque et d'Ibiza, directeur du collège de Valence, prévôt de la maison professe de Valence, et vice-provincial pour le royaume de Valence. Il se montra d'une fermeté et d'une constance extraordinaires, rigoureux observateur de la règle et fit régner la plus exacte discipline dans toutes les maisons qu'il dirigea.

Le P. Fausto Basques avait fait ses études au Collège S. Pablo de Saragosse, ce qui ne l'empêcha pas de les recommencer après son entrée au Séminaire. Il enseigna la rhétorique aux Collèges de Huesca et de Saragosse et laissa la réputation d'un humaniste parfait.

Le P. Juan Bautista Formaz fut dispensé par faveur spéciale de recommencer les études latines qu'il avait faites avec le plus grand succès au Collège de Calatayud. Après avoir terminé son noviciat, à Tarragone, il alla enseigner la grammaire à Gandia. Au bout d'un an, sa réputation était si bien établie qu'on le transférait à Valence. Il fut recteur à Calatayud et à Huesca, puis fut mandé à Rome et occupa pendant

---

manuscrites conservées aux Archives historiques nationales de Madrid, sous la rubrique : *Jesuitas. Aragon. Cartas edificantes.* Ces lettres ont été étudiées par nous dans un article : *Les Jésuites de la province d'Aragon au XVIII*e *siècle.* — *Revue historique,* t. CXV, 1914.

8 ans la première chaire de théologie du Collège romain, mais il avait la nostalgie de l'Espagne; il finit par obtenir la permission d'y rentrer et fut nommé recteur du Collège de Saragosse. Très travailleur, très estimé des gens instruits, sa vivacité d'esprit était incroyable. Lorsqu'il eut passé sa thèse solennelle de Théologie, on lui ordonna de passer aussi sa thèse solennelle de philosophie; il se mit aussitôt à l'ouvrage, travailla toute la nuit, et déposa ses thèses le lendemain matin; la soutenance eut lieu immédiatement, porta sur toute la philosophie et le candidat fit preuve d'une telle science et d'une telle présence d'esprit que ses argumentateurs lui témoignèrent hautement leur admiration.

Le P. Josef Villarejo enseigna la philosophie et l'Écriture sainte à Cervera. Il obtint une si grande réputation que les Cisterciens des environs venaient écouter ses leçons.

Le P. Porras, d'Urgel, excellait dans la poésie latine et parlait le latin comme sa langue maternelle.

Le P. Dionisio Matheo, du Collège d'Alagón, avait un goût naturel pour l'histoire et pour la géographie, il appliquait ses connaisasnces dans ces sciences à rendre plus attrayante l'histoire de l'Église, qu'il était chargé d'enseigner.

Le P. Cirarench était un humaniste réputé. Ce formidable travailleur pouvait rester 10 heures de suite à sa table, sans se lever de sa chaise et disait n'avoir jamais ressenti la moindre fatigue cérébrale. Professeur au Collège de Cervera pendant 28 ans, il ne se répéta jamais et travailla toujours à perfectionner son enseignement.

Le P. Miguel Antonio Delatre, recteur du collège de Saragosse, s'était appliqué à l'histoire de l'Église grecque et connaissait à fond tout ce qui avait trait au schisme et aux hérésies orientales.

Le P. Lázaro de Vergara avait fait un an de philosophie à Majorque, et cette année d'études lui avait suffi pour pénétrer toutes les difficultés de cette science. Professeur d'humanités

à Girone, il accrédita si bien les écoles de la Compagnie « qu'il dépeupla l'Université ».

Le P. Tomás de Lillo était un spécialiste en matière d'examens. Il présida pendant 20 ans les examens et les concours, aussi redouté comme directeur des débats que comme argumentateur.

Le P. Roque Jacinto Verges fut martyr de son tempérament. Scrupuleux à l'extrême, il souffrait pour se décider à prendre parti et souffrait plus encore quand il avait pris une résolution. Cependant il épargnait à ses élèves les perplexités de son esprit. Il les échauffait, les poussait de l'avant, se montrant si simple et si clair dans ses explications qu'il paraissait plutôt leur condisciple que leur maître.

Ces excellents maîtres aimaient d'un amour profond leurs maisons et leurs écoles. Leur joie suprême était de les agrandir, de les enrichir, d'en faire des maisons modèles, qu'on citait comme les plus beaux édifices de la ville.

Que valait au fond l'enseignement de ces très braves gens ? Il paraît bien avoir été extrêmement routinier et s'être borné, en général, à farcir la mémoire des jeunes gens de règles et de préceptes de grammaire, de rhétorique, empruntés à des manuels, à des formulaires, où les maîtres croyaient naïvement toute la science enclose[1]. On s'exerçait à parler latin. A manier sans une science suffisante une langue aussi difficile, maîtres et élèves perdaient bien vite toute élégance et toute correction.

L'expulsion des Jésuites entraîna tout d'abord une baisse très notable de l'enseignement ; mais le roi fut amené à s'en

1. Jovellanos, *Reglamento por el colegio de Calatrava. Obras*, I, p. 193. — Menéndez y Pelayo critique aussi amèrement l'emploi continuel, qui dégénère souvent en répétition mécanique, des *libros de texto* et y voit une des causes principales de la décadence des études en Espagne. — Prologue à l'édition espagnole de l'*Histoire de la littérature espagnole* de Fitzmaurice-Kelly, p. VI.

occuper, et ses conseillers affirmèrent les tendances scientifiques et pratiques que les philosophes français avaient mises à la mode. Un grand mouvement se produisit, qui eût fini par amener une véritable renaissance.

Le roi déclara que les biens confisqués à la Compagnie de Jésus seraient appliqués à la fondation et à l'entretien d'écoles nouvelles. La province de Guipuzcoa demanda l'achèvement du couvent de Loyola, destiné jusqu'alors à servir d'asile aux jésuites infirmes, et proposa d'y installer un collège avec chaires de mathématiques, de navigation et de pilotage [1]. Le Conseil des Indes se montra favorable à la création d'une Académie de mathématiques pour l'enseignement de la nautique [2]. Le collège de San Gregorio de Mexico, confisqué aux Jésuites, se rouvrit sous le nom de collège-séminaire de San Carlos et fut destiné à l'instruction des fils des principaux caciques indiens [3]. On commençait à comprendre que l'instruction est le plus puissant moyen d'assimilation.

Le règlement élaboré en 1780 par Jovellanos pour le collège impérial de Calatrava, à Salamanque [4], nous renseigne très exactement sur les progrès désirés par les réformateurs les plus instruits.

Les humanités, dont le but est d'apprendre à bien penser, à bien parler et à bien écrire, restent la base de l'enseignement. Au lieu de les apprendre dans les vieux traités, véritables livres de cuisine avec recettes pour assaisonner toutes sortes de morceaux, on les étudiera sur les modèles et on s'assimilera les règles en les voyant appliquées par les maîtres.

La liste des classiques comprend César, Térence, Cicéron, Tite-Live, Salluste, Tacite et Pline le Jeune, Sénèque et Columelle, Quintilien; Virgile, Horace — les odes honnêtes —

1. *Guip. instr.*, v° Loyola.
2. *Arch. de Indias*, est. 145, caj. 7, leg. 12 (1785).
3. *Id.*, ibid.
4. *Obras*, I, 168-229.

et des morceaux choisis tirés des œuvres de Catulle, Tibulle, Properce, Ovide, Sénèque, Juvénal et Perse. Tous les autres poètes, même Lucain, sont exclus, comme pouvant corrompre le goût. Tout ce qui dans les auteurs anciens se rapporte à l'Espagne et à son histoire sera étudié avec un soin particulier. On mettra entre les mains des élèves le *De ritibus et moribus Romanorum*, de Newport, et son petit Traité de mythologie.

La langue castillane sera suivie depuis ses origines jusqu'à son complet développement. Jovellanos fait lire à ses étudiants des passages des *Partidas*, le *Comte Lucanor*, le *Centon épistolaire* du bachelier Fernán Gómez de Cibdareal [1] et les *Trescientas* de Juan de Mena.

Il veut qu'on leur donne une idée des règles du genre historique, et il range parmi ces règles la fidélité et la critique; il veut que l'historien tienne compte de la chronologie; connaisse la géographie, étudie la religion, les lois et les mœurs des peuples dont il parle. La classe matinale sera consacrée chaque dimanche à la lecture et à l'explication de la Bible. Le professeur exposera l'histoire des livres saints d'après le *Compendium* du séminaire de Padoue; les institutions hébraïques d'après la Bible de du Hamel; l'histoire des peuples d'Orient d'après l'*Apparatus* de Lami [2] et le *Dictionnaire de la Bible*, de Dom Calmet [3].

Dans un autre ouvrage [4], Jovellanos vient à traiter la question des langues. Il conseille le latin à l'ecclésiastique, à l'avocat, à celui qui veut suivre les cours des Universités;

1. Ouvrage apocryphe, composé au XVIe siècle, probablement par Gil González de Avila (Fitzmaurice-Kelly, *Historia de la lit. esp.*, p. 455). Jovellanos s'y laissait encore tromper.

2. *Apparatus Biblicus*. Grenoble, 1687, in-fº.

3. *Dictionnaire critique et historique de la Bible*. Paris, 1722, 4 vol. in-fº.

4. *Memoria sobre la educacion publica o sea tratado teorico practico de enseñanza*. — *Obras*, I, p. 230-267.

au militaire, au marin, au diplomate, au commerçant, il donne le choix entre le français et l'anglais et définit admirablement le mérite propre à chacune de ces langues.

La française offre une doctrine plus universelle, plus variée, plus méthodique, plus agréablement exposée, et surtout en rapports plus intimes avec les intérêts actuels et les relations politiques de l'Espagne; l'anglaise contient une doctrine plus originale, plus profonde, plus solide, et généralement parlant plus pure et plus conforme au génie espagnol [1].

Enfin, dans son *Plan général d'instruction publique* [2], il formule le programme scientifique de l'enseignement idéal qu'il a conçu. Laissant le haut enseignement philosophique aux Universités, il maintient les sciences mathématiques et expérimentales dans les attributions de l'enseignement secondaire, qu'il complète en instituant des cours de dessin, de morale pratique et de commerce.

Les théories de Jovellanos étaient celles de son siècle entier; l'État lui apparaissait comme l'éducateur naturel de la nation. Charles III n'osa pas créer de toutes pièces un enseignement officiel, il voulut du moins instituer deux établissements modèles qui donneraient aux instituts libres l'exemple de tous les perfectionnements et de tous les progrès. Il réforma le séminaire des nobles de Madrid et ouvrit pour les roturiers les Études royales de Saint-Isidore.

Le séminaire des nobles avait été institué le 21 septembre 1725 par Philippe V, et doté d'une rente de 2 maravédis par livre de tabac consommé en Espagne [3]. Ferdinand VI et Charles III lui accordèrent une subvention annuelle de 2.000 doublons d'or (320.000 réaux) sur les vacantes de la

1. *Obras*, I, p. 248.

2. *Bases para la formacion de un plan general de instruccion publica.* — *Obras*, I, 268-276. — Cf. les plans similaires d'Olavide (1767) et de Trigueros.

3. *Nov. Rec.*, VIII, III, I.

Nouvelle-Espagne [1]. Le programme des études comprenait l'instruction religieuse, l'espagnol, le français, le latin, la géographie, l'histoire, la poétique, la rhétorique, la logique, la métaphysique, l'histoire naturelle et la morale [2]. Le régime de la maison était l'internat, dont on s'était promis merveille pour inculquer le goût du travail à la jeunesse dorée de Madrid.

L'expulsion des Jésuites enleva au séminaire presque tous ses maîtres; le roi prétendit que l'institution n'en souffrirait pas, et pour accentuer le caractère militaire de cette école aristocratique, il en confia la direction au premier mathématicien de l'Espagne, à l'ingénieur de marine Jorge Juan. Mais beaucoup de familles nobles étaient attachées à la Compagnie de Jésus et boudèrent. Le collège bénédictin de Sorèze au diocèse de Toulouse devint la maison à la mode pour l'éducation des jeunes nobles [3]. Jorge Juan connaissait mieux l'astronomie que la pédagogie, il avait 60 ans; sous sa direction le séminaire déclina. A sa mort (1773), le roi convertit le séminaire en une sorte d'école palatine pour les enfants de ses serviteurs, et pendant 10 ans le collège traîna sans gloire sa médiocre existence. En 1785, Charles III reprit l'idée d'en faire une pépinière d'officiers. Il y avait 42 places et le prix de la pension variait de 8 à 14 réaux par jour; encore pouvait-on obtenir des réductions.

Les revenus du collège passèrent de 785.300 réaux en 1774 à 1.080.278 réaux en 1792 [4]. Malgré tous les efforts du roi, la décadence continua [5].

En 1793, Charles IV chargea Manuel Abad y la Sierra,

1. Arch. d'Alcalá, *Instr. pub.*, leg. 328.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 648.
3. Morel-Fatio, *Études*, t. II, p. 252.
4. Arch. d'Alcalá, *Instr. pub.*, leg. 327.
5. En 1794 les ressources du séminaire n'atteignent plus que 372.797 réaux et ses dépenses montent à 375.963 réaux. — Ibid., *loc. cit.*

archevêque de Selimbria et inquisiteur général, d'inspecter le séminaire, et à la suite de cette inspection, un plan de réforme fut établi. Le directeur serait un ecclésiastique nommé par le roi, sur la présentation du premier secrétaire d'État; il devait habiter le séminaire et visiter tous les jours les classes et les études. Il avait la haute main sur tout le personnel, élèves, domestiques, professeurs. L'internat était rendu de plus en plus rigoureux. Pas d'autres vacances que les dimanches et jours fériés, pas de sorties, sinon en cas de maladie des parents, pas de visites en dehors des heures de récréation, défense aux femmes de monter dans les chambres des directeurs d'études. Tout était prévu et se devait faire mécaniquement — comme au temps de la Compagnie.

Lever de 6 h. à 6 h. 1/2, prière et toilette. — 7 h. 1/2, chocolat. — 8 h., messe. — 8 h. 1/2 à 9 h. 1/2, étude. — 9 h. 1/2 à 11 h., classe. — 11 h. à midi 1/2, récréation. — Midi 1/2 à 2 h., repas et repos. — 2 h. à 3 h., récréation. — 3 h. à 4 h., étude. — 4 h. à 5 h., classe. — 5 h. à 6 h., chapelet, collation et repos. — 6 h. à 7 h., catéchisme et histoire de la religion. — 7 h. à 8 h., cours d'éducation et de politesse par les directeurs de salles. — 8 h. à 9 h. 1/2, étude des leçons. — 9 h. 1/2, souper et coucher.

On réglait jusqu'à la ration de chocolat des directeurs des salles (maîtres d'études [1]).

Mais ce beau plan ne fut pas appliqué, et le 30 novembre 1798 un nouvel inspecteur, l'archevêque de Burgos, dénonce les abus les plus criants.

Les bâtiments du collège sont en bon état, les domestiques se conduisent bien, les professeurs ne donnent lieu à aucune espèce de plainte, mais l'administration, représentée par le directeur et l'aumônier, ne vaut rien.

L'aumônier, l'abbé Scuditti, est étranger et parle un espa-

1. Arch. d'Alcalá, *Instr. pub.*, leg. 328, mai 1794.

gnol tellement mélangé d'italien que les élèves ne peuvent probablement pas le comprendre; il ne se considère comme soumis à aucune règle générale, passe pour avoir une conduite légère, et se contente de faire ce que lui dit le directeur. Il prétend avoir deux ou trois fois demandé l'application des statuts de 1794; le directeur a répété après lui : « Les statuts! les statuts !... » L'abbé n'a pas insisté davantage.

Le directeur, Antonio de Lara y Zúñiga, ancien chanoine de San Ildefonso et inquisiteur à Séville, est rempli de l'esprit de domination, très vindicatif et sans la moindre probité. Il est à couteau tiré avec les professeurs. Blas Garcia, maître primaire, s'est une fois trouvé mal après une algarade du directeur. Ce haut fonctionnaire n'a pas inspecté les études depuis 4 ans, et ne sait ce qui s'y passe que par les délations de son frère, grossier calomniateur dont la présence est un scandale dans la maison. Il n'a d'autre ami que le professeur d'histoire, Antonio Carbonnell, qui s'est fait son âme damnée, est peu instruit, négligent, dort en classe, accepte des élèves des douceurs et même de l'argent, a vendu des livres de la bibliothèque, mais sert d'espion au directeur[1].

Instruit du fâcheux état où se trouvait le séminaire, le roi promulgua le 28 juillet 1799 une ordonnance de réforme qui fut cette fois exécutée[2] et qui donna au séminaire une réelle prospérité.

La direction fut rendue à un militaire, Andrés Lopez y Sagastizabal, colonel de cavalerie. Il eut à côté de lui un second directeur, régent des études et secrétaire, un premier et un second directeur spirituel, 7 directeurs pour les sept divisions et un directeur surnuméraire. Toutes les chaires furent mises au concours. Les professeurs, au nombre de 22, touchaient de 8 à 12.000 réaux et habitaient le séminaire

1. Arch. d'Alcalá, *Instr. pub.*, leg. 328.
2. *Nov. Rec.*, VIII, III, 3.

« quand ils n'avaient pas l'inconvénient d'être mariés[1] ». Outre les matières enseignées dès 1727, les programmes comprenaient la physique expérimentale, l'astronomie, la géographie, la chronologie, le dessin, la musique (piano et violon[2]). Le séminaire ainsi reconstitué se peupla rapidement et comptait 347 élèves en 1806. La guerre de l'indépendance amena sa ruine.

Les Études royales de Saint-Isidore paraissent avoir été établies sur un plan mieux conçu et n'avoir point passé par les mêmes vicissitudes que le séminaire des nobles.

Créé en 1770, le nouveau collège fut organisé sur un plan très original et très intelligent. Les professeurs, tous nommés au concours, et pourvus d'un traitement de 6.600 à 11.000 réaux, formaient une sorte de chapitre autonome et gouvernaient le collège avec le concours d'un secrétaire, d'un comptable et d'un trésorier, chargés du matériel. Des maîtres répétiteurs à 3.500 et 5.500 réaux venaient en aide aux professeurs les plus chargés.

Les chaires étaient au nombre de 14 : Rudiments de latinité. — Préceptes de la syntaxe. — Qualités de la bonne version et propriété latine. — Poésie. — Rhétorique et éloquence. — Langue grecque. — Langue hébraïque. — Langue arabe. — Logique. — Mathématiques. — Physique expérimentale. — Philosophie morale. — Droit naturel et droit des gens. — Discipline ecclésiastique, liturgie et rites sacrés[3].

Le premier concours, présidé par deux conseillers de Castille, fut très brillant. On en écarta les réguliers, à cause de leurs opinions ultramontaines; les professeurs des Universités vinrent concourir et l'on poussa le libéralisme jusqu'à confier les chaires de droit naturel et de discipline ecclésiastique à des gens suspects de jansénisme.

1. *Diario de Barcelona*, 13 juillet 1802.
2. *Guia de forasteros*, 1804.
3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 212.

La chaire de poésie fut disputée par deux des plus fins littérateurs de l'époque : Nicolas de Moratin et Ignacio Ayala. Ce dernier obtint la chaire et n'en resta pas moins l'ami de son concurrent.

Les cours s'ouvrirent le 1er octobre 1771 par une séance solennelle où Manuel Blanco de Valbuena, professeur d'éloquence latine, fit en un latin élégant l'éloge du roi, restaurateur des études, et la critique virulente et peu généreuse de la Compagnie de Jésus. Ayala lut un poème latin où il promettait de veiller en gardien fidèle sur les sanctuaires de Phébus et de chanter les lois et les droits imprescriptibles des Muses, qu'il engageait à oublier les fontaines du Parnasse pour les eaux du Manzanares.

Peu de jours après la rentrée eut lieu, en grande pompe, le transfert des reliques de saint Isidore et de sainte Marie de la Cabeza dans la chapelle des Reales estudios.

Avec son personnel à demi laïque, ses chaires de sciences, sa philosophie débarrassée de la scolastique, son enseignement de tournure janséniste, le nouveau collège prospéra rapidement; il avait 387 élèves en 1785; il en eut jusqu'à 400 un peu plus tard, presque autant que l'Université d'Alcalá [1].

Mais les hommes lui manquèrent et il languit, victime des misérables habitudes d'incurie et de tripotage qui ont ruiné tant de belles choses en Espagne.

Le roi avait créé, près de son collège, une bibliothèque formée avec les livres des Jésuites et l'avait confiée à un bibliothécaire appointé à 10.000 réaux. Au bout de peu de mois, le bibliothécaire était remercié; jusqu'en 1785, la bibliothèque resta dans l'abandon. Le roi décida alors qu'elle recevrait un exemplaire de tout ouvrage publié en Espagne et la fit ouvrir au public le 20 janvier 1786. En 1788, la

1. Ferrer del Rio, *loc. cit.*

nomination de Joseph Villarroel comme bibliothécaire excita la jalousie des autres professeurs. Villarroel acheta des livres, collectionna des médailles, mais trouva chez ses collègues une si violente opposition qu'il dut se retirer [1]. Miguel de Manuel, son successeur, laissa tomber la bibliothèque dans un état lamentable. Les manuscrits se perdaient, rangés à la hâte dans une pièce dont le plancher menaçait de se rompre; les élèves venaient lire des romans et des ouvrages prohibés, mêlaient leurs livres avec ceux de la bibliothèque et les emportaient; le second bibliothécaire, Cándido Maria Trigueros, chef du département des médailles, en faisait le commerce; son adjoint, Salcedo, limait les pièces d'or et d'argent [2]. Une nouvelle inspection, dirigée en 1806 par l'inquisiteur général, démontra la persistance des abus; au lieu d'y remédier, l'inspecteur imposa deux leçons de catéchisme par jour aux élèves et ordonna le rétablissement de la messe quotidienne à la chapelle [3], mesures assurément très louables, mais qui ne remettaient en ordre ni la bibliothèque, ni le médaillier.

Les collèges ne manquaient pas aux Indes, mais trop souvent tout leur manquait : les maîtres, les livres, les méthodes et jusqu'aux élèves.

Nul ne pouvait ouvrir une école aux Indes sans l'agrément du roi, et on ne l'obtenait guère qu'à la condition de ne rien demander au trésor royal [4]. Presque toutes les écoles subsistaient à l'aide de dons; quand les personnes généreuses qui les avaient créées venaient à mourir, l'école tombait.

La plupart des Collèges n'étaient, en réalité, que de petites écoles de grammaire et de théologie. Cumana possédait, dès 1759, une chaire de grammaire dans un de ses couvents, on

1. Arch. de Alcalá, *Inst. pub.*, l. 222, 6 novembre 1792.
2. *Id.*, *Ibid.*, 11 novembre 1799.
3. *Id.*, janvier-février 1806.
4. *Arch. des Indes*, CXLV, VII, 12. — 4 juin 1777.

lui adjoignit en 1782 une chaire de philosophie et de théologie morale [1].

On trouve à Córdova del Tucumán, en 1762, un collège florissant et très accrédité, jouant le rôle d'une Université pour la philosophie et la théologie; mais la maison est tenue par les Jésuites et disparaît avec la Compagnie [2].

Mexico avait un collège de San Carlos pour l'enseignement des fils de caciques principaux [3].

Un prêtre-médecin de Maracaybo, Francisco Antonio de Uscategui, avait eu l'idée de créer une école professionnelle, qui eût formé des ouvriers maçons, menuisiers et serruriers; mais on ne sait quel accueil le Conseil des Indes réserva au projet [4].

Un rapport de l'évêque de Cuenca, daté du 26 mars 1790, montre combien l'esprit des maîtres était timoré. C'était à peine si les premières nouvelles de la Révolution française avaient pénétré en Amérique, et déjà l'évêque défendait, sous peine d'excommunication majeure, la lecture de tout ouvrage « relatif à ce déplorable événement [5] ».

On signale un collège de filles à Guadalajara, mais l'évêque avoue qu'il n'y a que trois écoles pour fillettes dans tout son diocèse [6].

Le diocèse de Puebla paraît tout d'abord mieux pourvu, il possède 5 collèges de filles, mais tous sont en décadence, ruinés et avaient plus d'élèves qu'ils n'en pouvaient nourrir. L'évêque avait employé à les soutenir le plus clair de ses revenus et réclamait l'aide du roi. Le Conseil des Indes refusa la moindre subvention en disant « que tout était bien ainsi [7] ».

1. *Arch. des Indes*, CXXXIII, III, 21. — 20 septembre 1782.
2. *Id.*, CXXV, VII, 2. — 1762.
3. *Id.*, CXLV, VII, 12. — 1770-1780.
4. *Id.*, CXXXIII, III, 21. — 1798.
5. *Id.*, CXXVIII, II, 23. — 26 mars 1790.
6. *Id.*, CXLV, VII, 12. — 4 juin 1777.
7. *Id.*, XCVI, V, 4, 1793, et CXLV, VII, 12, 28 février 1805.

Le Concile de Trente avait décrété l'établissement dans chaque diocèse d'un séminaire pour l'instruction des candidats au sacerdoce. Mexico possédait l'un des séminaires les plus anciens du Nouveau Monde, mais de nombreux abus s'y étaient glissés et l'archevêque demandait pleins pouvoirs pour y porter remède. Le roi les lui accorda; il n'est pas sûr que l'Audience lui ait permis d'en user [1].

Au mois de décembre 1754, le *cabildo* de Zacatecas avait voté l'érection d'un collège-séminaire, sous l'invocation de saint Louis de Gonzague, mais 30 ans s'écoulèrent sans qu'on pût donner suite à ce projet, et le Séminaire n'était pas encore définitivement organisé en 1794 [2].

Le 7 février 1777, le Conseil des Indes approuva la création d'un séminaire à Topotzotlan, dans l'archevêché de Mexico, et mit à la disposition de l'archevêque l'ancien collège des Pères Jésuites, resté vacant depuis leur expulsion [3].

Santiago de Cuba n'eut son séminaire qu'en 1793, grâce à l'énergie de l'évêque Joaquin de Oses y Asua. En 1803, le prélat méditait d'ajouter à son séminaire une classe de dessin et une chaire de physique expérimentale et de médecine pratique « sans lesquelles on ne peut avoir de médecins, comme, en fait, il n'y en a point [4] ».

Les séminaires de l'Amérique du Sud présentaient encore un aspect plus lamentable.

Le collège de Notre-Dame-de-Lorette à Córdova del Tucumán n'avait plus que 3 élèves; le recteur, âgé de 70 ans, vivait chez lui, fort loin du collège, et il était impossible de lui demander le moindre compte. L'évêque Manuel Abad y de Llana restaura l'établissement qui finit par avoir jusqu'à

1. *Arch. des Indes*, XCVI, IV, 11. — 25 août 1803 et 25 mai 1804.
2. *Id.*, CXLVI, III, 26. — 1794.
3. *Id.*, XCVI, V, 15. — 7 février 1777.
4. *Id.*, LXXXV, I, 12. — 31 octobre 1803.

9 élèves. Un si beau succès valut à l'évêque le siège d'Arequipa [1].

A San Cristoval de Charcas, la plupart des élèves étaient de naissance irrégulière; ils n'avaient pas de maîtres capables, on ne leur enseignait ni la liturgie, ni les rites, ni la discipline ecclésiastique; le recteur ne leur fournissait ni vivres, ni vêtements et personne ne savait où passaient les revenus du collège [2].

III. — Universités.

Les Universités partageaient avec les collèges l'enseignement du latin et préparaient à l'Espagne des théologiens, des canonistes, des juristes et des médecins.

Les Universités espagnoles étaient d'antiques corporations, investies par le pape ou par le roi du droit d'enseigner et de conférer les grades, et vivant de leurs propres revenus.

L'Espagne en avait compté jusqu'à 40 et en avait encore 24 au XVIIIe siècle; trois grandes, Salamanque, Valladolid et Alcalá de Henares, et 21 mineures, établies dans de grandes cités comme Saragosse, Valence, Grenade et Séville, ou dans de petites villes que l'on prétendait plus favorables au recueillement : Oñate, Oviedo, Santiago, Avila, Toledo, Osuna, Almagro, Baeza, Osma, Sigüenza, Orihuela, Gandia, Cervera [3], Huesca, Palma de Mallorca et Irache [4]. Toutes souf-

1. *Id.*, CXXV, VII, 2. — 1762.
2. *Id.*, CLV, II, 5. — 5 mai 1777.
3. L'Université de Cervera, fondée par édit royal du 17 août 1717, avait remplacé les Universités de Barcelone, Girone, Lérida, Tarragone, Tortose et Vich. — Gil de Zarate, *Instr. publica*, t. II, p. 166. — Cf. R. Roig y Reig, *Noticias relativas a las antiguas Universidades de Lerida, Vich, Gerona, Tarragona y Tortosa*. — Revista critica de hist. y lit., 1899, p. 49-63.
4. L'Université de Pampelune, créée en 1608 au couvent du Ro-

fraient d'un même mal : le manque de ressources. La science n'avait jamais été populaire en Espagne, les libéralités des particuliers étaient allées à des œuvres de charité ou d'ostentation plutôt qu'à l'œuvre du haut enseignement.

La plus riche des Universités espagnoles, Salamanque, avait 1.200.000 réaux de revenu [1] à répartir entre 80 professeurs; à Valladolid, l'édifice rachitique de l'Université disparaissait presque devant la masse imposante du collège aristocratique de Santa Cruz, comme l'Université d'Alcalá devant le collège de San Ildefonso [2]. Le capital du collège de San Ildefonso était estimé, en 1803, à 5.556.498 réaux.

Saragosse avait un revenu moyen de 50 à 60.000 réaux [3]. Pampelune perdit, en 1770, le droit de conférer les grades parce qu'elle les donnait trop facilement et à trop bon marché, pour se procurer quelques ressources [4]; à Oñate, les professeurs touchaient à peine 3.000 réaux et finirent par déserter la ville [5].

Les Universités étaient aussi mal administrées que mal rentées. Elles n'étaient pas toutes constituées sur un type uniforme, mais nulle part la direction scientifique des études n'était en de bonnes mains.

Salamanque formait une véritable confédération anarchique. D'un côté, l'Université soutenue par les couvents; de l'autre, les grands collèges. Le recteur, étudiant nommé par ses camarades, était sans action; l'assemblée des professeurs

saire et incorporée successivement aux Universités de Saragosse et d'Alcalá, perdit en 1770 le droit de conférer des grades, et fut réduite à 3 chaires de philosophie et 2 de théologie. — La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. II, p. 447.

1. Laborde, *Itinéraire descriptif*, t. II, p. 263.
2. La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. II, p. 508-509.
3. Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 66.
4. La Fuente, II, p. 447.
5. Arch. de Guip., sec. 4, neg. 6, leg. 10. — 1795. — La Fuente, IV, p. 230.

(claustro) n'avait que voix consultative; l'autorité appartenait au chancelier et au chanoine écolâtre. L'Université était cléricale, mais les grands collèges lui faisaient la guerre à coups de procès et ne songeaient qu'à maintenir leurs privilèges [1].

Alcalá était une espèce de « République de Venise ». Le collège de Saint-Ildefonse était tout dans l'Université, et le recteur tout dans le collège; c'était lui qui payait les professeurs et maniait les deniers, sans rendre compte ni au claustro, ni au chancelier.

Valladolid était plus démocratique; le claustro y avait une grande influence et gouvernait l'Université avec l'assistance du corps de ville et du chapitre cathédral [2].

A Saragosse, l'Université était placée sous le protectorat honorifique du Saint-Siège et sous le patronage de la cité. L'archevêque était chancelier-né; il était assisté d'un recteur, choisi généralement parmi les chanoines ou les dignitaires du chapitre. Le claustro formait le Conseil de l'Université. Il comprenait un certain nombre de conseillers choisis dans toutes les Facultés, le recteur sortant, 1 fiscal, 1 receveur, 2 secrétaires, 1 bedeau, 1 alguazil et 1 maître des cérémonies [3].

Cette organisation, assez simple et assez rationnelle, était considérée comme excellente, et le roi s'inspira des mêmes idées lorsqu'il établit, en 1717, l'Université de Cervera. Il se réserva seulement la nomination du chancelier [4].

Les Universités jouissaient en somme d'une large autonomie; mais les mauvaises méthodes qu'on y suivait et le peu de valeur des examens et des concours peuplaient les claustros de pédants paresseux, mettant leur *punto* à main-

1. La Fuente, t. II, p. 508.
2. La Fuente, t. II, p. 509.
3. Borao, p. 44.
4. *Real decreto*, du 17 août 1717.

tenir les privilèges de leurs chaires et la routine de l'enseignement.

Le vice capital des Universités espagnoles résidait dans l'idée même qu'elles se faisaient du savoir. Toutes les sciences étaient censées parvenues à leur complet développement et avaient été réduites en formules immuables, qu'il s'agissait uniquement de graver dans sa mémoire; l'esprit d'initiative et d'invention, le goût des recherches [1], le sens critique, la personnalité, le talent, tout ce qui distingue le professeur du rhapsode était ignoré ou honni dans les claustros. Si quelque téméraire hasardait le bout du pied hors des sentiers battus, il se rendait suspect à ses collègues et risquait d'être dénoncé au Saint-Office.

Graciliano Alfonso, professeur de droit canonique et civil à l'Université d'Alcalá, fut l'objet d'une enquête de l'Inquisition à la fin du XVIII[e] siècle. Le commissaire répond « qu'il était connu pour ses opinions risquées et son goût pour les livres défendus, que c'était un homme d'un talent assez brillant et très appliqué, mais qu'il abusait de ses qualités... Il avait souvent des discussions avec les jeunes gens et essayait de leur inspirer ses idées... Il est à craindre qu'il ait fait beaucoup de mal à la jeunesse [2] ».

On ne disait pas *enseigner*, on disait *lire* la théologie ou le droit; la maussade et endormante exégèse était à peu près la seule forme connue de l'enseignement.

Les programmes de l'Université de Cervera, créée de toutes pièces en 1717, représentent sans doute l'idéal que se faisaient d'une Université les conseillers du roi.

---

1. Les instruments de travail faisaient presque partout défaut. En 1781 la bibliothèque de l'Université d'Alcalá contenait 17.000 volumes, mais parmi tous ces livres, une cinquantaine seulement représentaient le mouvement contemporain. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 241. — Valence avait une bonne bibliothèque que lui avait léguée Perez Bayer. — Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 262.

2. Archivo histórico nacional. *Inquis. de Toledo*, leg. 190, nº 1.

La Faculté des arts compte quatre chaires de grammaire latine, un des professeurs de latin fera aussi un peu de grec. Il y a 1 chaire de rhétorique et 6 chaires de philosophie. Cette dernière science paraît tout d'abord assez bien partagée; mais comme le texte royal ajoute que 3 professeurs appartiendront à l'école thomiste et 3 à l'école suariste, on voit immédiatement de quelle philosophie il s'agit.

La Faculté de théologie compte 7 chaires : 2 thomistes et 2 suaristes enseignent la théologie scolastique, 1 religieux franciscain a la chaire du subtil docteur (Duns Scot), 1 jésuite la chaire d'Écriture sainte et d'hébreu. Il y a en plus une chaire de théologie morale.

Le droit canon a 8 chaires; 5 professeurs expliqueront en 5 ans les 5 livres des Décrétales *(empezando todos los años un catedratico el primer libro, y continuando los siguientes hasta cumplir el quinquennio)*. Il y aura en outre une chaire *de prima* (du matin), une du soir *(de visperas)* et une chaire du Concile de Trente.

Le droit civil occupe 9 professeurs, 4 pour les Institutes, 2 pour le Digeste, 2 pour le Code, 1 pour le Volume, les Novelles et les Constitutions.

La médecine a une chaire de prima et une de visperas, une chaire de pronostics, une de méthode, une de pharmacie *(de simples)* et une de chirurgie et anatomie. Le titulaire devait être un chirurgien *latin*.

Enfin le roi laissait prévoir l'établissement d'une chaire de mathématiques, quand on aurait trouvé un homme capable de les professer avec fruit *(buscando para ella quien la lea con utilidad*[1]*)*.

Ce programme présente d'énormes lacunes. Ni l'histoire, ni la géographie, ni les langues vivantes ne sont enseignées à la Faculté des arts : les sciences semblent ne pas exister. Le

1. *R. decreto*, du 17 août 1717.

droit national est oublié pour le droit romain. Ce qui est plus triste encore, c'est que les matières enseignées s'apprennent dans des ouvrages beaucoup trop anciens ou dans des manuels d'une incroyable médiocrité [1].

La médecine était étudiée dans Hippocrate, dans Galien, chez Rhazès et Avicenne; c'est seulement vers le milieu du XVIIIe siècle qu'une traduction espagnole mit les *Institutiones medicæ* de Boerhaave entre les mains des étudiants [2]. La superstition était si forte qu'un médecin de Mexico ayant demandé, en 1757, s'il ne ferait pas bien de se faire recevoir docteur en astrologie, le Conseil des Indes répondit qu'on ne pouvait être bon médecin si l'on n'était en même temps bon astrologue [3].

Dans les sciences, Aristote régnait sans partage, parce que « Newton, Descartes et Gassendi ne font pas d'aussi bons logiciens que le Péripatéticien [4] ». Mais le respect qu'on avait pour Aristote n'allait pas toujours jusqu'à lire et étudier ses ouvrages; la philosophie aristotélicienne était remplacée à Alcalá par des questions subtiles et oiseuses [5]. L'enseignement du système de Kopernik était interdit au début du XVIIIe siècle dans les Universités espagnoles [6], et Salamanque croyait encore, en 1764, que la nature a horreur du vide [7]. Pour la plupart des étudiants, « les mathématiques n'étaient qu'un tissu de mensonges et de sortilèges semblables au jargon des

1. « On croit généralement, disait un colon américain, que toute la science se trouve dans la grammaire latine de Nebrija, dans la philosophie aristotélique, dans les *Institutes* de Justinien, dans la *Curia philippica*, dans la *Théologie* de Gonot et dans celle de Zaraga. » — *Art de vérifier les dates. Supplément*, t. XII, p. 90.

2. *Orden. de Valladolid*, II, p. 31.

3. *Arch. des Indes*, XCVII, v, 17.

4. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 185. — Ticknor, *Hist. de la lit. esp.*, t. III, p. 307.

5. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 191.

6. Ticknor, III, p. 294.

7. Baret, *Hist. de la litt. esp.*, p. 576.

bohémiens. D'autres soupçonnaient que ce n'était pas à force de travail et de réflexion que l'on étudiait ces sciences, mais à l'aide de la magie et du diable[1] ». On apprenait les mathématiques dans l'*Almageste* de Ptolémée et dans le *Traité de la sphère* de Sacro Bosco. Les seuls travaux que fissent paraître les maîtres étaient des sortes d'almanachs appelés *Piscatores*, dans lesquels on insérait des anecdotes, des épigrammes et des énigmes dans le goût des Arabes[2].

L'étude du droit civil était peut-être la plus rebutante de toutes. L'enseignement consistait dans la lecture et le commentaire d'un cerain nombre de traités particuliers que les étudiants voyaient solennellement défiler un à un devant leurs yeux. Il eût fallu 32 ans à un écolier de Salamanque pour parcourir le cycle complet des études[3]. Le droit canon laissait encore plus à désirer; un grand nombre de ses dispositions étaient contraires aux lois du royaume, et il était enseigné par des moines dans un sens très ultramontain[4].

Tout avait été sacrifié à la théologie et la théologie elle-même agonisait. Cadalso rapporte qu'on discutait à Salamanque en 1773 sur la langue que parlent les anges entre eux, ou si les cieux sont en métal de cloche ou liquides, comme le vin le plus léger[5].

« La scolastique, dit M. Menendez y Pelayo, était complètement épuisée, et nous ne pourrions pas extraire une seule idée utile pour notre étude, des nombreux cours de théologie et de philosophie qui se publièrent en Espagne durant les cinquante premières années du XVIIIe siècle[6]. » Elle eut cependant un maître en la personne du P. Luis de Losada,

1. Diego de Torres y Villarroel, *Vida y aventuras.*
2. Coxe, III, p. 500.
3. Antequera, *Hist. de la leg.*, p. 382.
4. A. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 191.
5. Cotarelo, *Iriarte*, p. 128.
6. Menéndez y Pelayo, *Ideas estéticas*, t. III, I, p. 156.

professeur de théologie à Salamanque, qui a laissé un cours complet de philosophie digne des meilleurs temps de la scolastique. Feijoo a dit que cet ouvrage avait ouvert les portes de l'école espagnole à la philosophie expérimentale[1].

Personne n'a porté sur l'enseignement des Universités espagnoles un jugement plus sévère qu'Olavide et Jovellanos.

Olavide se plaignait que le caractère scolastique des études fît perdre en inepties et en frivolités le temps que l'on aurait dû employer à apprendre des choses sérieuses et pratiques[2].

« Les sciences, disait Jovellanos, ont cessé d'être pour nous un moyen de chercher la vérité et se sont converties en un gagne-pain. Les étudiants se sont multipliés à mesure que baissaient les études, et à la manière de certains insectes qui vivent de la pourriture et ne servent qu'à la propager, les scolastiques, les pragmatiques, les casuistes et tous les mauvais professeurs des facultés intellectuelles ont entraîné dans leur corruption les principes, l'estime et jusqu'à la mémoire des sciences utiles[3]. »

Avec une pareille manière de comprendre la science, les examens et les grades ne pouvaient avoir aucune valeur; mais ils étaient si mal ordonnés qu'ils ne prouvaient même pas que le récipiendaire eût profité des médiocres études qu'il était censé avoir faites. Pour les étudiants pauvres, les grades n'étaient guère autre chose que des certificats d'assiduité; pour les riches, c'étaient de simples parades.

Le baccalauréat était peut-être l'examen le plus sérieux. C'était le seul que possédaient, en 1770, la majeure partie des professeurs, des avocats et des médecins[4]. Il avait ses règles particulières suivant chaque Université. On exigeait

1. Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 37.
2. Ferrer del Rio, *op. cit.*, t. III, p. 188. Plan proposé au roi par Olavide pour la réforme de l'Université de Séville.
3. Jovellanos, *Informe*, n° 342.
4. *Nov. Rec.*, VIII, VIII, 7 (24 janvier 1770).

en général 4 ans de présence aux cours. L'examen consistait en interrogations sur les positions présentées à la Faculté par le candidat. Il y avait 2 ou 4 professeurs argumentants, chacun d'eux pouvait interroger le candidat pendant un quart d'heure et discuter avec lui pendant un autre quart d'heure [1]. Quelques Universités exigeaient du candidat qu'il eût pris part à une discussion académique d'apparat *(auto mayor)*.

La licence supposait 4 ans de cours après le baccalauréat et un certain nombre de leçons et d'argumentations publiques faites au courant de ces quatre années [2]. Quand on voulait gagner une année, on passait l'examen définitif *a claustro pleno*, devant tous les professeurs assemblés. Quand on avait fait ses 4 ans de stage, on passait devant un jury plus réduit. L'épreuve consistait en une argumentation sur un passage choisi par le candidat entre 3 textes, tirés au sort par le président. Le candidat avait 24 heures pour préparer son argumentation. On lui donnait une heure pour exposer la question et une heure pour répondre aux objections qui lui étaient posées [3]. A Salamanque, l'examen définitif était dit « examen secret de la chapelle Sainte-Barbe » parce qu'il se passait à la cathédrale, dans la chapelle de sainte Barbe, berceau de l'Université; on l'appelait secret parce que l'étudiant n'en connaissait pas immédiatement le résultat, mais allait le lendemain le demander au recteur [4].

Le doctorat était moins un grade qu'un honneur [5]. Après

1. *Folleto del maestro de ceremonias de Hirache*, 1797.

2. La licence en théologie à Alcalá supposait 8 actes : *Tentativa, Acto primero, Acto secundo, Acto tercero, Principio, Quodlibeto, Parva ordinaria, Magna ordinaria, Alfonsina.* — La Fuente, *Hist. de las Univ.*, III, p. 163.

3. *Folleto de Hirache.*

4. La Fuente, *op. cit.*, I, *pass.*

5. Voici le titre d'une thèse de Salamanque : *At cum in scripturis canonicis per D. Paulum testetur : Quid enim mihi de iis qui foris sunt judicare? disserendum venit an Ferdinando V et Elisabeth, ob eximiam religionem catholicis cognominatis S. P. Alexander VI,*

un simulacre d'examen, dont les matières étaient connues d'avance du candidat, il recevait la *borla* doctorale dans une cérémonie mystique qui présentait quelque analogie avec le sacre d'un évêque.

Dans la petite Université d'Irache, le doctorat était conféré dans la chapelle de l'Université. On dressait dans le chœur un buffet, sur lequel on plaçait une croix et deux chandeliers avec leurs cierges allumés. Au pied de la croix, le livre des Évangiles et un bassin d'argent contenant un anneau et un bonnet. Les assistants prenaient place de chaque côté du buffet, devant lequel était disposé un coussin pour le candidat. La cérémonie commençait par une prière au Saint Sacrement, puis quelques professeurs posaient au récipiendaire une question à leur choix *(quod libet)*, le candidat répondait brièvement, en indiquant la solution adoptée par lui ou les solutions qui lui paraissaient probables. L'examen terminé, le maître des cérémonies amenait le candidat devant un petit pupitre décoré « d'un beau morceau de drap riche » et le candidat lisait sa profession de foi catholique. Puis le maître des cérémonies le prenait par la main gauche, le

anno 1493, *jure ac debite ex plombaria bulla committeret ut hos Indos hispanico subjicerent imperio et ad Christi fidem reducendos curarent? Nos vero habito respectu ad dicta, non solum affirmative verum et in bello indiço ita processisse contendemus, prout ad catholicos decebat dynastas.* — *Revue Hispanique*, t. I, p. 311.

Le P. Norberto Caimo, qui visita l'Espagne en 1755, assista à une thèse publique de théologie et décrit ainsi la cérémonie : « Pour vous donner une idée de la manière d'argumenter et de la force avec laquelle on le fait, je vous dirai seulement qu'on sent l'air s'agiter, les murailles trembler et tous les meubles frémir au bruit des tonnerres redoublés d'une multitude intarissable d'*Ergo* dont les décharges se suivent sans interruption. » Il s'agissait de savoir si la dévotion à Notre-Dame des Racines *(Nuestra Señora de Raices)* était, oui ou non, enracinée dans le cœur des Espagnols. — *Voyage d'Espagne fait en l'année* 1755 (trad. du P. de Livoy). Paris, 1772, 2 vol. in-12. — Cité par G. Reynier, *la Vie universitaire dans l'ancienne Espagne*. Paris, Toulouse, 1902, in-12.

menait devant le recteur et demandait pour lui le grade de docteur. Le candidat s'agenouillait devant le recteur qui lui mettait la Bible entre les mains et lui disait : *Accipe librum utriusque testamenti Dei quod sit speculum animæ tuæ.* Le candidat répondait : *Sit.* Le recteur prenait l'anneau dans le bassin d'argent et le passait au doigt du candidat en disant : *Annulus iste sit signum conjunctionis animæ tuæ cum sana doctrina Ecclesiæ catholicæ Dei.* Le candidat répondait : *Sit.* Le recteur prenait le bonnet doctoral et en coiffait le candidat en disant : *Authoritate pontificia et regia, quâ in hac parte fungor, constituo te magistrum in artium facultate per hujus pilei ornati impositionem, ut illam interpreteris et doceas, gaudeasque omnibus privilegiis quibus gaudent qui hoc simili gradu condecorantur in hac alma Universitate. Quod cedat in laudem omnipotentis Dei Patris † et Filii † et Spiritus Sancti.* Le nouveau docteur répondait : *Amen,* et toujours à genoux, prêtait entre les mains du recteur, sur la croix et l'Évangile, un long serment de fidélité à l'Église, au roi et à l'Université. Il se relevait, embrassait le recteur et tous les maîtres de l'Université, et après une prière au Saint Sacrement, le claustro se retirait avec la même solennité qu'à l'arrivée [1].

A Salamanque, le doctorat servait de prétexte à une fête qui durait trois jours et coûtait des sommes énormes au candidat. Au début du XIXe siècle, après plusieurs ordonnances de réforme, les frais d'un doctorat de Salamanque montaient encore à 20.000 réaux.

Au beau temps des mœurs universitaires, un doctorat de Salamanque était un des événements considérables de la vie de la cité. On nommait une commission du banquet, une commission des collations, une commission des *toros.* Chaque commission était composée de deux docteurs. La commission

1. *Folleto de Hirache.*

des *toros* allait en voiture rendre visite au corrégidor et lui demander d'autoriser les jeux *(pedir la plaza)*. Un serviteur bien vêtu remettait au magistrat une demi-arrobe de bonbons (12 l. 1/2) et 300 réaux. On jetait au peuple de menues monnaies pour la valeur de 150 réaux et de menus présents *(guantes)* par la fenêtre de la bibliothèque. La veille de l'examen, il y avait procession solennelle, à cheval, de toute l'Université, puis collation, distribution de caisses de sucre (25 livres) à tout gradué et souper chez le futur docteur. L'examen se passait à la cathédrale, sur une estrade construite à cet effet dans la nef. Après la réception, on se rendait aux *toros*. Pendant les jeux, une collation était servie à l'Université et l'on jetait au peuple de l'argent et des friandises. Lorsqu'un doctorat avait lieu pendant un deuil de Cour, il n'y avait ni procession, ni musique, ni cérémonie à la cathédrale, mais ces doctorats à prix réduit étaient considérés comme d'un fâcheux exemple. Il fallait une permission du Conseil de Castille pour passer en temps de deuil [1].

A Alcalá, le nouveau docteur était armé chevalier, mais le Conseil de Castille se refusait à le considérer comme noble et lui accordait seulement l'exemption des tailles roturières [2].

Tout ce que l'on peut dire de mieux de ces examens, c'est qu'ils permettaient aux étudiants de faire montre d'ingéniosité, de faconde et de promptitude d'esprit, mais ces qualités, très communes en Espagne, ne suffisent pas à faire des savants.

Les concours pour l'obtention des chaires ne pouvaient donner de bien meilleurs résultats, puisque ceux qui y prenaient part y apportaient la science apprise à l'Université et constatée par l'examen. Les concours étaient d'ailleurs rarement sérieux; la plupart des juges n'avaient que le

1. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 237.
2. *Auto* du 28 janvier 1770.

grade de bachelier; à Saragosse, les étudiants votèrent jusqu'en 1747 pour l'admission des professeurs[1]. Les jurys étaient remplis de parents et de commensaux du récipiendaire. On lui tenait compte de ses relations, de sa docilité, de sa médiocrité même — car une science trop vaste eût senti l'hérésie — et la routine se fortifiait par les mêmes mesures qui devaient la combattre[2].

Dans ces Universités sans esprit scientifique, l'indiscipline des écoliers allait de pair avec l'ignorance des maîtres. Les étudiants étaient soumis à un régime semi-ecclésiastique. Ils devaient porter la soutane et le bonnet et vivre dans les collèges dans une sorte de demi-internat; mais la naissance et la fortune établissaient entre eux de telles différences, et les riches gentilshommes donnaient à leurs camarades pauvres de si déplorables exemples que personne ne vivait selon la règle.

L'étudiant de médiocre naissance et de petite fortune s'appelait *manteista*, parce qu'il devait porter la soutane et le manteau « de couleur honnête ». Son vêtement lustré et verdi par l'usage, ses cheveux ras, son bonnet, tout eût indiqué la modestie de sa condition, quand même la *beca*[3] des petits collèges ne l'eût pas désigné aux mépris des fils de famille richement pensionnés.

Les mantéistes habitaient de mauvais garnis *(posadas)*, ou vivaient dans les petits collèges qui pullulaient autour des

1. Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 101.

2. En 1768, le Claustro de Salamanque voulait élire comme professeur de mathématiques un candidat qui ne savait ni arithmétique, ni algèbre et n'avait que trois mois d'études en astronomie. — R. Giron, *Hist. de la ciudad de Salamanca*, p. 464.

3. La *beca* était une bande de drap, dont la forme rappelait l'étole, et que l'on portait en bandoulière de l'épaule gauche à la hanche droite. A l'endroit où les deux bouts de l'étoffe se croisaient, on appliquait une sorte de torsade, la *rosca*, rappelant la coiffure des étudiants du XIIIe siècle. Les *becas* de chaque collège étaient d'une couleur particulière.

Universités : 10 à Alcalá, 20 à Salamanque[1]. La plupart de ces institutions étaient pauvres. Le collège de Saint-Vincent martyr, le plus riche des 10 collèges de Saragosse, n'avait que 8.800 réaux de revenu[2].

Certains de ces collèges étaient fort mal tenus. Les étudiants erraient par les rues, au lieu de fréquenter les cours, se montraient en public en cape et en chapeau, alors que le chapeau n'était permis que les jours de pluie, se battaient entre eux, jouaient, tourmentaient les nouveaux, découchaient, commettaient toutes sortes de friponneries et de diableries. Leurs chambres ressemblaient plutôt à des tripots de voleurs qu'à des cabinets d'étude[3].

1. Colegio de la Virgen de la Vega (1166).
Colegio de Pan y carbon (1386).
Colegio de las Once Mil Virgenes, vulgo de las Doncellas (1516).
Colegio de Santo Tomas Cantuariense (1510).
Colegio Trilingue (1511).
Colegio de San Millan (1518).
Colegio de San Pedro y San Pablo (1525).
Colegio de Santa Maria, vulgo de Burgos (1528).
Colegio de Santa Cruz, vulgo de Cañizares (1534).
Colegio de la Magdalena (1536).
Colegio de los Huerfanos, vulgo de la Purisima Concepcion (1545).
Colegio de Santa Cruz, vulgo de San Adrian (1545).
Colegio de Nuestra señora de los Angeles (1560).
Colegio de San Pelayo, vulgo de los Verdes (1567).
Colegio de los Doctrinos (1577).
Colegio de San Patricio, vulgo de los Irlandeses (1592).
Colegio de Nuestra Señora de la Concepcion (1600).
Colegio de Santa Catalina (1600).
Colegio de la Purisima Concepcoin (1608).
Colegio de San Ildefonso (1610).
Falcon, *Salamanca artistica y monumental*. Salamanca, 1867, in-4°, p. 41.

2. Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 86.

3. Diego de Torres y Villarroel, *Vida y aventuras*. Ap. La Fuente. *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 243. — A Saragosse, en 1778, on défendait aux étudiants de troubler les habitants pendant la nuit, de fumer et de jouer à la *pelota*, dans l'enceinte de l'Université, de perdre le respect dû à leurs maîtres, de se poster sur le pont de la

Dans d'autres, au contraire, la vie était réglée comme dans un couvent. Au collège des Irlandais de Salamanque, les études duraient 8 années. On faisait 4 ans de philosophie et 4 ans de théologie, sans qu'il y eût jamais de vacances. Les élèves se levaient à 4 h. 1/2 et préparaient les questions sur lesquelles ils argumentaient ensuite en présence d'un modérateur, chargé de surveiller la discussion.

Les étudiants libres se créaient toutes sortes d'industries. A la fin du XVIIIe siècle, quand Séville, Saragosse, Barcelone eurent leurs journaux, les écoliers les remplirent d'annonces et de demandes d'emplois. Ils se proposaient comme pages, secrétaires, teneurs de livres ou pédagogues chez des particuliers, même chez des dames [1].

Les plus pauvres mendiaient, avalaient le soir une écuelle de soupe à la porte d'un couvent et lisaient à la lueur des lanternes qui brûlaient devant les images de piété [2].

Les mantéistes arrivaient parfois à de hautes situations. Macanaz, Roda, Florida-Blanca, Campomanes, Bayer étaient des mantéistes, mais ils rencontraient mille obstacles sur leur chemin. Bayer, nommé en 1747 professeur d'hébreu à Salamanque, se vit en butte à tant de chicanes et de vexations qu'il fut obligé de se retirer à Valence [3]. En 1768, l'Université de Salamanque proposait au roi comme professeur de mathématiques un homme qui avait trois mois d'études scientifiques, mais qui était neveu du vice-recteur [4].

Huerva pour dire des indécences aux dames. — Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 102.

1. « Un estudiante, de edad de 21 años, cursante de quarto año de teologia en esta Universidad, solicita su acomodo, en calidad de page, u otro destino honroso que no impida su asistencia á las catedras. Quien necesite de el acuda á la Calle de la Universidad, nº 82. Tiene quien le abone. — *Diario de Zaragoza*, 24 janvier 1797. — *Id.*, 26 janvier 1799.

2. A. Ferrer del Rio, *Hist. del reynado de Carlos III°*, t. III, p. 297.

3. Giron, *Hist. de Salamanca*, p. 139.

4. Giron, *op. cit.*, p. 464.

Tout autrement facile était la vie des étudiants riches et nobles, boursiers des grands collèges *(colegios mayores)*.

Ces établissements aristocratiques étaient au nombre de 6 seulement. Le premier de tous était le collège de Saint-Barthélemy-le-Vieux, fondé à Salamanque, en 1417. Puis venaient, à Salamanque, les collèges de Cuenca (1518), de San Salvador de Oviedo (1522), de l'Archevêque (1521). Valladolid possédait le grand collège de Santa Cruz (1484), Alcalá s'enorgueillissait de son collège de San Ildefonso, fondé par Cisneros en 1508 [1].

Le collège de Fonseca à Saint-Jacques de Compostelle avait réussi à s'affilier au collège de l'Archevêque à Salamanque et le collège impérial de Saint-Jacques à Huesca fraternisait avec celui de San Ildefonso d'Alcalá. Le grand collège de Sigüenza se prétendait aussi agrégé aux grands collèges, mais les colegiales ne frayaient pas avec ses membres.

Les six grands collèges entretenaient un total de 128 boursiers et une vingtaine de chapelains [2].

Les étudiants riches étaient seuls admis. On recevait des *colegiales* ayant 500 ducats de revenu et davantage, des individus possédant en propre des majorats, des canonicats, des bénéfices sans charge d'âmes, de 40.000 réaux de revenu [3].

Confortablement logé, servi par de nombreux domestiques, l'heureux titulaire d'une *beca* à Santa Cruz ou à San Bartolomeo avait devant lui huit ans de loisir et de divertissement.

Il portait une tenue de fantaisie, dont la seule vue exaspérait les professeurs rigides. Ses cheveux étaient enfermés dans une résille de soie. Sa soutane, déboutonnée, laissait apercevoir une culotte de couleur voyante ou un gilet brodé.

---

1. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. I et II, *pass.*
2. Ferrer del Rio, *Hist. del reynado de Carlos III°*, t. III, p. 193. — Coleccion de las reales ordenes, II, p. 229.
3. *Ibid.*, II, p. 229.

Il chaussait des bottes, portait l'épée et souvent même des armes prohibées.

Il ne suivait pas les cours, ce qui lui eût pris 5 heures par jour. Il étudiait à ses heures, à sa mode, en homme bien convaincu que le simple titre de *colegial* l'emportait infiniment sur tous les grades universitaires.

Son occupation la plus sérieuse était d'assister au Conseil d'administration du collège *(capilla)*. Les colegiales touchaient les revenus de l'établissement, renouvelaient les baux avec les fermiers, leur accordaient ou leur refusaient des remises, surveillaient la conduite des domestiques, les réprimandaient, les chassaient ou les récompensaient, accordaient à leurs enfants la survivance de leurs offices. Les jeunes gens se trouvaient ainsi en face de la vie pratique, ils apprenaient le droit en l'appliquant; ils s'exerçaient au maniement des hommes et à la pratique de l'administration. C'était le moins mauvais côté de l'institution [1].

Mais le colegial réservait le meilleur de son temps pour la flânerie, le jeu et les aventures. Il jouait à la banque et aux *trucos* (billard), même à l'heure des cours. Il jouait aux jeux défendus [2]. Il sortait le soir sans motif plausible. Les femmes chassées des *casas de mancebia* trouvaient toujours un refuge chez les étudiants hôtes des grands collèges [3].

Cependant, il fallait passer des examens. Il y avait des grâces d'État pour le colegial. Là où le roturier avait besoin de 4 ans d'études, le gentilhomme n'avait besoin que de

1. *Archivo histórico nacional.* — Documents provenant des archives centrales d'Alcalá de Henares (remise du 26 décembre 1896) et classées sous les n°s 19, 20 et 20 *bis* du classement provisoire. — *Colegio mayor de San Ildefonso.* — A Alcalá, en 1894, la pièce était classée sous les rubriques : *Instrucción publica*, leg. 205. *Colegio mayor de San Ildefonso. Minutas de capillas, juntas y acuerdos en los años* 1729-1730.

2. *Archiv. hist. nac.* — Instrucción publica, leg. 663.

3. Giron, *Hist. de Salamanca*, p. 483.

3 ans, et même de 2 ans, à partir de 1719[1]. Le roturier devait faire preuve d'assiduité aux cours *(ganar el curso)*, le colegial n'avait qu'à présenter un certificat du recteur.

Les anciens élèves devenus magistrats, chanoines ou prélats, restaient attachés à leurs collèges et formaient une vaste association, qui monopolisait les grandes charges au profit des familles aristocratiques[2].

Les mœurs universitaires restèrent longtemps brutales. Diego de Torres se vante de n'avoir jamais vu dans sa classe ces bouffonneries, ces cris, ces insolences dont les élèves brouillons et mal élevés étaient coutumiers avec ses collègues. Mais il avait prévenu ses disciples qu'il « casserait la tête » au premier mauvais plaisant, et il s'emporta un jour jusqu'à lancer à la tête d'un impertinent un compas de bronze du poids de 4 livres; l'étudiant esquiva le coup et les autres se tinrent désormais pour avertis[3].

Isidoro Ortiz, professeur à Salamanque, parle aussi avec amertume des étudiants, irréguliers, hautains, d'esprit léger et extravagant, sans respect pour les règlements ni pour l'enseignement, sans crainte des châtiments, sans désir des récompenses, qui se présentaient sans but et sans intérêt à des cours où les professeurs exposaient leur réputation[4].

A Alcalá, les étudiants en philosophie quittaient en tumulte les salles de cours pour aller dans la rue jeter des pierres aux passants.

---

1. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 206.
2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 196. — Charles III nomma quelques manteistas conseillers de Castille, malgré l'avis de la Chambre de Castille et l'opposition évidente de Muñiz. La reine écrivait à ce sujet à Tanucci (12 février, 6 mai 1759) que les *colegiales* étaient plus étroitement unis que les françs-maçons, et que leur union n'était d'aucune utilité pour la science, ni pour les arts. — Danvila y Collado, *Historia de Carlos III°*, t. II, p. 63.
3. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 314.
4. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 315.

A Saragosse, suaristes et thomistes s'attaquaient à coups de pierres[1] et se donnaient rendez-vous sur le pont de la Huerva pour dire des indécences aux dames[2].

Tout était prétexte à dissipation et à mascarade, la nomination d'un professeur, un *auto mayor*, un doctorat, une fête nationale ou religieuse. On prêchait en vers dans les églises, on y jouait des mystères, on faisait défiler dans les rues des rosaires vivants, des cavalcades où figuraient les Sciences théologiques, les Hérésies, le Judaïsme, en caban vert et en bonnet jaune, le Jansénisme, le Quiétisme, la Morale relâchée et la Métaphysique; le Bon Goût (castillan) portait sur un plateau du sucre, du sel, du piment et des épices[3]. Et devant tant d'incohérence, de superstition et d'orgueil, les étrangers étaient peut-être un peu excusables d'appeler les Espagnols les sauvages de l'Europe.

C'est ainsi que les jugeraient certainement nos critiques contemporains; mais si l'on admet un instant que la vérité n'est pas de ce monde, que chacun peut la trouver où il la cherche et que le bonheur est après tout le dernier mot de la sagesse, on comprendra jusqu'à quel point ce baroque enseignement convenait au tempérament espagnol.

Impulsif et passionné, d'un individualisme intransigeant, l'Espagnol érige volontiers son caprice en raison, ses désirs en droits, et ne se reconnaît guère qu'un supérieur, qui est Dieu. Pourquoi donc irait-il se mettre au joug de l'étude, se condamner à l'ingrat et rebutant labeur, alors que toutes ces vaines sciences qu'on lui prône ne tendraient qu'à restreindre son indépendance, à gêner son initiative, à couper les ailes à son imagination ? Il n'y a pour lui qu'une science, celle de l'inconnaissable, la théologie, et il s'y jette avec la fougue qui lui est propre, soit pour s'élever avec les grands

1. Borao, *Hist. de la Univ. de Zaragoza*, p. 97.
2. *Id.*, p. 102.
3. El P. Isla, *La juventud triunfante*, cité par Gaudeau, p. 44.

songeurs sur les cimes les plus vertigineuses de la pensée, soit pour s'amuser avec la foule des pèlerins aux longueurs et aux accidents du chemin. L'étude est pour quelques élus le chemin du ciel et pour tout le reste un jouet. On apprend à jongler avec les idées, on lance un argument comme la boule d'un bilbcquet, et quand on est passé maître à ce jeu, on obtient les grades, et par les grades les places, les traitements, les honneurs, le droit à la considération et au *farniente*. Quelle philosophie vaut celle-là ?.

Les ministres de Charles III étaient moins philosophes et plus pratiques et voulurent à toute force « mettre du scientifique » dans les Universités.

Ils crurent très sincèrement bien faire et luttèrent contre les obstacles avec un courage qui ne faiblit pas une minute pendant 4 ans. A ces corps immobiles qui s'appliquaient la parole : *Non erit in te Deus recens, nec adorabis Deum alienum* [1], ils imposèrent la tutelle royale, des réformes, de nouveaux enseignements et de nouvelles méthodes.

Le 14 février 1769, chaque Université fut soumise à un directeur nommé par le roi, qui eut la haute main sur le personnel, les programmes et l'enseignement [2]. L'idée était bonne, mais la direction fut donnée à des conseillers de Castille, étrangers à l'Université, jugeant tout sur rapports, sans compétence spéciale et sans les loisirs nécessaires pour l'acquérir. Ces conseillers, presque tous anciens élèves des grands collèges et intéressés à la continuation des abus, contribuèrent plus d'une fois à mettre les *claustros* en garde contre les réformes qu'ils décrétaient eux-mêmes comme législateurs [3].

Le 6 septembre 1770, le roi ajouta au directeur un cen-

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 190.
2. *Orden. de Vallad.*, I, p. 28. — *Auto acordado* du 2 décembre 1768. *Instruction* du 14 février 1769.
3. Gil de Zarate, *Instruccion pub.*, t. I, p. 55.

seur d'Université[1], chargé de surveiller l'orthodoxie religieuse et politique des candidats aux grades. Le 28 novembre, ordre fut donné à toutes les Universités du royaume d'adresser au Conseil, dans le délai de 40 jours, un programme complet de refonte de l'enseignement. L'Université de Salamanque se montra la plus réactionnaire, celle d'Alcalá la plus progressiste. Grenade ne remit son programme au Conseil qu'en 1776 et Valence qu'en 1787. Le roi n'attendit pas les réponses des Universités pour commencer les réformes.

Le 22 février 1771, les *colegiales* furent astreints à un rigoureux internat, les *hospederias* furent supprimées et les constitutions des collèges soumises à une commission de réforme[2]. Comme les collèges de Salamanque ne voulaient pas céder, l'évêque Felipe Beltran, exécuteur des volontés royales, les fit fermer le 1er juillet 1773 et y apposa les scellés. Pendant 4 ans il ne fut pas pourvu à une seule *beca*[3].

Ainsi se trouvèrent brisés en trois ou quatre coups les obstacles qui s'opposaient aux desseins du roi.

Le terrain déblayé, les réformateurs s'attaquent à la fois à l'administration, au personnel enseignant, à l'enseignement et aux examens[4].

Le rectorat est profondément modifié. Le recteur est proposé par l'Université, qui doit le choisir parmi les docteurs ou licenciés; il est nommé par le Conseil de Castille. Il est le chef naturel de la hiérarchie et le juge de tous ceux qui jouissent du fuero universitaire.

Il est assisté du *claustro*, composé des docteurs, licenciés et professeurs de l'Université. Le secrétaire tient les registres d'inscription, d'assiduité et d'examens; le juge des revenus

1. *Real prov.*, du 6 septembre 1776. — *Nov. Rec.*, VIII, v, 4, 25 mai 1784.
2. Ferrer del Rio, *op. cit.*, III, p. 201.
3. Falcon, *Salamanca artistica*, p. 39.
4. *Orden. Vallad.*

(juez de rentas) procède comme juge royal contre les laïques débiteurs de l'Université, et comme juge ecclésiastique contre les clercs ou les débiteurs de dîmes. Le chancelier a la garde des privilèges universitaires. Le juge des études ou maître des écoles *(maestrescuela)* a la surintendance de l'enseignement. On voit encore à Salamanque 1 vice-secrétaire, 2 bedeaux, 1 stationnaire de la librairie, 1 maître des cérémonies, 1 *alguazil del silencio*, 1 bedeau des petites écoles, 1 comptable, 1 syndic, 1 sacristain de la chapelle Saint-Jérôme, 1 administrateur de l'hôpital des études, 1 greffier des écritures, 1 *obrero mayor*, 1 appeleur, 1 horloger, 1 balayeur, 2 notaires, 2 grands clercs, 2 dépositaires, 2 receveurs, 2 huissiers à verge, 1 fiscal.

Pour le recrutement des professeurs, l'ancienneté est supprimée et le concours devient la règle. Les chaires sont données à vie *(en propiedad)* ou pour 2, 4 ou 6 ans *(en regencia)*. Le roi aurait voulu supprimer les chaires viagères, mais les titulaires firent une telle opposition à ce projet que le roi dut y renoncer[1]. L'Université préside le concours et propose 3 candidats au roi qui nomme le titulaire par l'intermédiaire du Conseil[2]. Le roi contrôle la composition des jurys, défend qu'on lui propose toujours en premier le candidat le plus âgé (16 septembre 1772) et ne permet plus l'avancement qu'entre chaires de même ordre (9 mars 1773). En 1771, une chaire de philosophie morale étant vacante à Valladolid, l'Université avait pour juger le concours un théologien, un juriste et un médecin[3].

Une retraite est accordée aux professeurs titulaires. Ils touchent la moitié de leur traitement après 20 ans de services, les deux tiers après 30 ans.

L'enseignement, et c'est le point faible de la réforme, reste

1. *Nov. Rec.*, VIII, IX, 26, 18 octobre 1774.
2. *Nov. Rec.*, VIII, IX, 9. — 1769-1786.
3. *Ord. Vallad.*, II, p. 23.

exégétique. Les réformateurs veulent instruire les hommes, mais ne veulent pas les émanciper; ils veulent un enseignement pratique et professionnel, et la première vertu de l'étudiant est pour eux l'assiduité. Du 18 octobre au 25 juin, les professeurs doivent une heure et demie ou trois heures de cours tous les jours ouvrables. Les étudiants sont tous immatriculés et doivent suivre les cours du matin et ceux du soir; ils ont en moyenne cinq heures de cours par jour, ce qui est tout à la fois excessif et insuffisant, parce qu'ils ne font rien en dehors de l'Université.

Quelques progrès de détail sont réalisés.

Les écoles thomiste et suariste, qui divisaient la philosophie, sont supprimées [1].

Le droit national est enseigné concurremment avec le droit romain [2].

Les livres scolaires sont mieux choisis.

Les mathématiques ne sont plus enseignées d'après Ptolémée, mais d'après Wolf et Newton.

Les livres de médecine sont empruntés aux étrangers : Boerhaave, Haller, Van Swieten, Gorter, Daniel Leclerc.

Pour le droit, on se sert de l'ouvrage de Mora y Javara, *Des Erreurs dans le droit civil*, et du livre du savant portugais Barbadiño sur la *Véritable Méthode d'étudier*, où se trouvent des vues très saines sur la réforme de la législation [3].

La théologie se dégage peu à peu des subtilités de l'école. Dès 1770, l'Université d'Alcalá proposait de mettre entre les mains des étudiants les ouvrages de Gothi, de William Hessels, de Van Est et de Billuart [4], qui font autorité encore aujourd'hui.

---

1. 23 décembre 1766. — Ferrer, del Rio, *op. cit.*, IV, 296.
2. *Nov. Rec.*, VIII, IV, 7, 26 novembre 1802.
3. *Verdadero metodo de estudiar para ser util á la republica y á la yglesia.* — Valence, 1746.
4. *Summa S^ti Thomæ.* Liége, 1746-1751.

Comme les bons livres classiques étaient rares, le roi engagea les professeurs à rédiger leurs cours et à les laisser à la bibliothèque de l'Université [1]. Il proposa des prix et des pensions aux auteurs de manuels approuvés par l'assemblée des professeurs [2]. Sous le règne de Charles IV, un grand nombre d'ouvrages français, anglais et allemands furent traduits et mis entre les mains des étudiants [3].

A côté des chaires d'enseignement, le roi établit des gymnases où les juristes et les canonistes s'exerçaient à la discussion sous la présidence d'un professeur *(catedrático moderante)*. Les élèves de première année n'avaient pas le droit d'y prendre la parole [4].

Les actes solennels *(autos mayores)* furent conservés et gardèrent aux examens leur vieux caractère de joutes oratoires; on se contenta de faire observer plus rigoureusement les règlements. On exigea le baccalauréat ès arts de tout étudiant des Facultés majeures; il fallut trois ans de cours pour obtenir ce baccalauréat.

Quatre ans de cours étaient nécessaires pour le baccalauréat en théologie, en droit canon et en droit civil. Les canonistes et les civilistes pouvaient gagner un an en passant à *claustro pleno* avec dix argumentants.

L'examen ne comprenait jamais qu'une épreuve orale.

Il ne fut rien changé aux programmes de la licence et du doctorat. Le roi se contenta de limiter les frais de cette dernière épreuve.

Charles III crut sans doute de bonne foi avoir restauré les études; cependant les résultats de ses réformes furent peu considérables, parce que le personnel chargé d'appliquer les

1. 5 novembre 1774.
2. Ferrer, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 297.
3. *Mém. du Pr. de la Paix*, t. II. — Tableau de la situation de l'Espagne.
4. *Ord. Vallad.*, II, p. 21.

nouvelles méthodes demeura invinciblement attaché aux anciennes.

A peine rouverts en 1779, les grands collèges se remplirent de nouveau d'étudiants orgueilleux et fainéants [1], et l'état général des Universités laissait tant à désirer que le 31 août 1806, le roi demanda à chaque Université un rapport détaillé sur le nombre de ses chaires et de ses étudiants, le chiffre de ses revenus, la durée des études et les livres suivis dans les cours [2]. Le 24 mars 1807, dix Universités n'avaient pas encore répondu, et le 6 juin celle d'Osuna n'avait pas donné signe de vie.

Le 12 juillet parut l'ordonnance de réforme, qui supprimait d'un seul coup onze Universités (Almagro, Avila, Baeza, Gandia, Irache, Oñate, Orihuela, Osma, Osuna, Sigüenza, Toledo) et enlevait le droit d'enseigner la médecine à celles qui ne pourraient pas créer un cours complet de médecine et de chirurgie. L'arithmétique, l'algèbre, la trigonométrie, la physique, la chimie et l'histoire naturelle entraient dans les programmes de la Faculté des arts. La médecine prenait un développement considérable. On lui attribuait 9 professeurs et l'on attachait un *découpeur* au cours d'anatomie. L'étude du droit civil exigeait 10 ans, dont 2 de droit romain et une année d'études pratiques. La théologie et le droit canon demandaient 8 ans d'études, et le canoniste qui voulait devenir avocat devait faire 4 ans de droit civil avant d'être admis au barreau [3].

Cette fois, les sciences envahissaient victorieusement les Universités; mais en 1807 comme en 1771, le personnel manquait pour appliquer la réforme, et la routine avait encore

1. Arch. hist. nac. 19, 20, 20 *bis. Instr. pub.*, leg. 205. — 1er juillet 1772. *Rapport de Don Pedro Diaz de Rojas, visiteur du collège de Saint-Ildefonse.*
2. Arch. hist. nac., *Id.*, *ibid.*, leg. 257.
3. Arch. hist. nac., *Id.*, *ibid.*, leg. 256, 12 juillet 1807.

de beaux jours en perspective quand l'invasion française vint licencier les Universités (4 mai 1808).

IV. — L'enseignement extra-universitaire.

Les hommes d'État espagnols n'attendaient rien de bon des Universités et ne tentèrent de les réformer que par acquit de conscience. Désespérant de s'emparer jamais de ces vieilles bastilles, ils imaginèrent d'organiser à côté d'elles des instituts d'une structure plus moderne, qui devaient peu à peu attirer à eux toute la vie scientifique du pays.

On commença par créer de grands corps privilégiés, destinés à former une base d'opérations solide dans la guerre que l'on se proposait d'entreprendre et que l'on devinait longue et difficile.

L'Académie espagnole, fondée en 1713, reçut la garde de la langue.

L'Académie de l'histoire (1738) se donna pour mission de purger l'histoire nationale des fables qui la déparaient et de l'éclairer à l'aide de documents offrant une réelle authenticité [1].

L'Académie royale des nobles arts, de San Fernando, fut constituée par décret royal du 12 avril 1752 et reçut ses statuts définitifs le 30 mai 1757.

Autour de ces trois grandes Académies royales se groupèrent d'autres sociétés [2] qui se consacrèrent à l'étude de la

1. Article 1er du Règlement.

2. Académie de droit espagnol; Royale Académie de droit du titre de Charles III, à Saint-Philippe le Royal; Royale Académie de jurisprudence pratique du titre de la Purissime Conception, à Saint-Isidore le Royal; Royale Académie de jurisprudence théorique et pratique et de droit royal pragmatique du titre du Saint-Esprit, à Saint-Isidore le Royal; Royale Académie de sacrés canons, histoire,

médecine, du droit et de la théologie. L'Académie de médecine, créée le 13 septembre 1734, à l'instigation de José Cervi, premier médecin du roi, mérite une mention particulière; on lui doit en partie les progrès de la science médicale et elle eut plus à lutter que toutes les autres contre les préjugés théologiques[1].

La province eut aussi ses sociétés savantes.

Dès la fin du XVII[e] siècle s'était formé à Barcelone un cercle littéraire sous le titre bizarre d'*Academia de los desconfiados* (qui doutent d'eux-mêmes); dispersée par la guerre de Succession, cette compagnie reparut en 1729, sous le nouveau titre d'Académie des belles-lettres, et à la prière du comte de Perelada et du marquis de Llio, Ferdinand VI lui accorda, dès les premières années de son règne, le titre d'Académie royale. Elle se donna pour tâche d'étudier l'histoire de Catalogne, et publia en 1752 le premier volume de ses *Mémoires*[2]. L'Académie des belles-lettres de Séville reçut éga-

liturgie et discipline ecclésiastique du titre de Saint-Isidore, aux Reales Estudios; Royale Académie de droit civil, canonique et national du titre de la Très Pure Conception, en la Royale chapelle et oratoire de Saint-Philippe de Néri; Royale Académie latine de Madrid; Royale Académie de droit national du titre de Notre-Dame du Carmel à l'oratoire de Saint-Philippe de Néri; Royale Académie de théologie scolastique dogmatique de Saint-Thomas, au couvent de Saint-Thomas (Forasteros, 1804).

1. Le Prince de la Paix cite dans ses *Mémoires* cette curieuse diatribe d'un théologien du temps de Ferdinand VII contre la médecine : « Consultons avant tout le salut de l'âme; c'est bien autrement essentiel que celui du corps. Cendre et poussière, voilà ce que nous sommes et ce que nous allons redevenir. Puisque cela doit nous arriver, qu'importe un peu plus tôt ou un peu plus tard? Nos jours sont comptés! Aucun médecin, Hippocrate lui-même, ne saurait ajouter un instant à ceux qui nous sont destinés de toute éternité. Le salut des âmes, le salut de l'État veulent qu'il soit mis un frein à l'impiété qui se propage sous le manteau de la médecine. Matérialiste ou médecin moderne, c'est tout un. » — *Mémoires*, t. II, p. 301.

2. *Memorias de la Real Academia de buenas letras de Barcelona*, t. VIII, p. 5, 7.

lement en 1751 le titre d'Académie royale. Elle conçut le projet de publier une Encyclopédie universelle et le Conseil de Castille l'exhorta prudemment à traiter son sujet avec sagesse et discrétion [1].

Dans le dernier tiers du siècle, les Académies foisonnèrent : Académie de jurisprudence et de législation de Barcelone (1776) [2], — Académie de jurisprudence théorique et pratique de San Carlos à Valladolid (1784) [3], — Académie de mathématiques et beaux-arts de la Purissime Conception à Valladolid (1779) [4], — Académie de l'histoire nationale à Jerez (1790) [5], — Académie de médecine pratique de Barcelone (1770-86), etc.

Mais les sciences restaient en dehors du mouvement; on trouvait des théologiens, des juristes, des médecins même pour fonder des Académies, on ne trouvait ni mathématiciens, ni physiciens, ni naturalistes.

Le Gouvernement tenta de ce côté un puissant effort. Charles III fonda l'observatoire royal astronomique, Charles IV créa, en 1796, le corps royal des ingénieurs cosmographes pour l'étude théorique et pratique de l'astronomie et la confection des cartes [6]. En 1797, le Dépôt hydrographique donna à l'Espagne un institut géographique d'une réelle valeur.

Les sciences chimiques et naturelles furent enseignées, au jardin botanique, par Ortega, Ruiz et Pavon; à l'école royale

1. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 354.
2. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 196.
3. Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. I, p. 629.
4. Id., *ibid.*, t. I, p. 638.
5. Parada, *Hombres ilustres de Jerez*, p. LXXIV.
6. Le *Corps royal* comprenait 1 directeur, 6 professeurs, 4 substituts, 12 aspirants ou élèves. On enseignait l'arithmétique, l'analyse et la géométrie, le calcul infinitésimal, la trigonométrie plane et sphérique, l'optique générale, l'astronomie synthétique, l'astronomie pratique, la construction des cartes, la météorologie, le dessin des plans, l'inspection du ciel. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 279.

de minéralogie, par Christian Herchen; au laboratoire royal de chimie, par Louis Proust [1]. Le cabinet d'histoire naturelle, créé par Dávila et enrichi par Bowles, renfermait dès le commencement du XIX[e] siècle de remarquables collections minéralogiques, ornithologiques, entomologiques et ethnographiques ouvertes au public deux jours par semaine [2].

L'enseignement de la médecine, si arriéré dans les Universités, fut organisé de toutes pièces à Madrid avec un véritable luxe. Le collège royal de médecine (1795), l'école royale de médecine pratique, le collège royal de chirurgie de San Carlos, la junte supérieure administrative de pharmacie (1804), l'école vétérinaire (1792-1802), donnèrent à l'Espagne des établissemnets d'un caractère vraiment scientifique, tels qu'elle n'en avait jamais eu [3]. Cadix, Barcelone, Burgos, Santiago eurent aussi des écoles de médecine et de chirurgie. Des jardins botaniques furent créés pour la culture des plantes médicinales et l'acclimatation des végétaux utiles [4].

Tant d'efforts finirent par arracher les particuliers à leur habituelle inertie. En 1765, le comte de Peña Florida et quelques gentilshommes biscayens fondèrent à Vergara la première Société économique des amis du pays [5]. D'autres patriotes les imitèrent, et 20 ans plus tard l'Espagne comptait plus de 60 sociétés de cette espèce [6] fondant des ensei-

1. *Forasteros*, 1804.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 192.
3. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 294, 295, 301. — *Nov. Rec.*, VIII, XII, 2, note 6.
4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 500.
5. Id., *ibid.*, t. III, p. 235.
6. (*C. R. Florida*, § 17.) Rehfues, *l'Espagne en* 1808, t. I, p. 163. « Elles ont leurs défauts, dit Cabarrus, mais leur effet sur l'opinion est incalculable; on doit à leurs rapports d'avoir fermé la porte à beaucoup d'erreurs; sans elles les grandes questions de la loi agraire des majorats, des monts-de-piété, de la liberté des arts et tant d'autres n'auraient pas été discutées; l'art d'écrire avec méthode, de prêter la force de l'éloquence aux sujets les plus arides, en un mot de

gnements scientifiques, prodiguant des encouragements à l'agriculture et à l'industrie, instituant des concours, distribuant des prix. Les dames n'avaient pas voulu rester en arrière du mouvement, elles avaient créé des associations féminines *(juntas de damas)* et s'occupaient entre elles d'œuvres scolaires et charitables [1].

Ce réveil de l'initiative individuelle est peut-être le plus heureux symptôme qu'on puisse noter dans l'histoire intérieure du XVIIIe siècle espagnol. Il témoigne des progrès accomplis par l'esprit public et montre qu'à un moment l'Espagne fut vraiment en voie de guérison.

V. — Les Universités des Indes.

Le Nouveau Monde bénéficia des progrès de la culture dans la Péninsule.

L'enseignement n'avait pas été absolument négligé aux Indes. Il avait bien fallu apprendre le latin et la théologie aux prêtres, le droit aux procureurs et aux avocats, la médecine aux médecins. On avait donc fondé des Universités en Amérique. Celles de Mexico et de Lima étaient de création royale et dataient de 1551 [2]. Puis le roi s'était désintéressé de la question et avait laissé le champ libre aux ordres monastiques.

Divisés entre eux et disciples des trois écoles rivales, thomiste, scotiste et suariste, les Franciscains, les Dominicains, les Jésuites luttèrent de zèle à qui gagnerait le plus d'âmes à la bonne doctrine, à qui fonderait le plus de collèges, le

s'expliquer avec exactitude et propriété doit ses progrès à cette institution. » — *Elogio del conde de Gausa*. Ap. XXXI.

1. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 109.

2. Antequera, *Hist. de la legislacion*, p. 476.

plus de séminaires. Il résulta de cette rivalité que l'Amérique comptait, à la fin du XVIIIe siècle, 19 villes d'Université (Santo Domingo, Habana, Mechoacan, Guadalajara, Mexico, Chiapa, Mérida de Yucatán, Guatemala, Santa Fé de Bogotá, Caracas, Quito, Cuzco, Lima, Guamanga, Chuquisaca, Santiago de Chile, Córdoba del Tucumán, Buenos-Ayres, Manila), et offrait le spectacle unique de villes pourvues de deux et même de trois Universités rivales [1].

L'Université de Saint-Domingue n'était ni bien riche, ni bien célèbre, cependant elle faisait l'effet d'un phare au milieu de l'obscurité; les Dominicains de Porto-Rico avaient obtenu d'affilier leur collège à l'Université de la grande île; les cours suivis à Porto-Rico comptaient pour les grades à Saint-Domingue [2].

L'Université de la Havane eût pu se développer si des ressources lui avaient été garanties. Elle avait obtenu en 1767 un million à prendre sur le temporel des Jésuites, mais en 1802 elle n'avait encore rien touché et demandait un secours de 2.000 pesos pour payer ses maîtres [3].

L'Université royale et pontificale de Mexico [4] habitait un vrai palais terminé en 1776. Elle avait, comme les Universités d'Espagne, son colegio mayor, le collège de Notre-Dame de tous les Saints, déclaré mayor en 1701 [5]. Sept autres collèges : collège de Saint-Ildefonse (1573), — collège des enfants, fondé en 1726, pour les enfants de chœur, — collège de Santo Domingo de Porta Cœli, — collège de San Gregorio, — collège de San Pablo, — collège de Saint-Jean de Latran, fondé en 1529 pour les Indiens, — collège de Saint-Bona-

1. Santa Fé de Bogotá en avait deux, Quito, Lima et Santiago de Chile en avaient trois.
2. *Archives des Indes*, CXXXIII, III, 21.
3. *Arch. des Indes*, CXLV, VII, 12. — 27 février 1802.
4. *Id.*, XCVII, V, 17.
5. *Id.*, CXLV, VII, 12. — 15 avril 1700.

venture[1], gravitaient autour d'elle. Les programmes étaient les mêmes qu'en Espagne, mais plus grande encore était l'importance donnée à la théologie.

En 1768, le roi fonda à Mexico une école de médecine. L'école des mines (1791) était le plus bel édifice de toute la ville, avec 7 cours intérieures, 11 fontaines, 13 escaliers et 238 pièces de toutes dimensions[2].

A la fin du XVIII[e] siècle le roi double les appointements du trésorier de l'Université, ce qui marque une progression importante du nombre des étudiants[3]. En 1805 l'Université est autorisée à fonder une chaire de chimie à l'hôpital de San Andrés[4].

Dès 1762, la ville de Guadalajara avait manifesté l'intention de créer une Université. La cédule royale d'érection fut expédiée le 18 novembre 1791. On installa la nouvelle institution dans l'ancien collège de Saint-Thomas, appartenant autrefois aux Jésuites, et on lui donna le capital des œuvres pies qui relevaient des réguliers exilés. La ville de Guadalajara s'engageait à payer les réparations de l'édifice. On devait transporter du séminaire à l'Université les chaires de théologie scolastique et morale, d'Écriture sainte, de langue mexicaine; on laisserait au séminaire deux cours de grammaire et un de philosophie; il serait créé quatre nouvelles chaires : l'une de droit canon et l'autre de droit civil, rétribuées chacune à 400 pesos par an; une chaire de médecine et une seconde chaire d'Écriture sainte à 300 pesos. Plus tard, quand on aurait des ressources, on pourrait ajouter une chaire du soir, de droit canon, une de discipline ecclésiastique, une de droit civil, une de théologie, une de philosophie. Les moines de Saint-Dominique et de Saint-François étaient admis à

1. Arroniz, *Manual del viajero en México*, p. 76, 77, 78, 123.
2. Id., *ibid.*, p. 123.
3. *Arch. des Indes*, CXLV, VII, 12. — 1793.
4. Id., *ibid.*, 8 juin 1805.

concourir aux chaires, à la seule condition de se faire recevoir docteurs devant l'assemblée des professeurs. L'Université devait avoir 1 secrétaire, 1 syndic, 1 receveur et 2 appariteurs à 150 pesos chacun, 1 bibliothécaire et 1 portier à 100 pesos. Dans le cas où les ressources du nouvel institut ne seraient pas suffisantes, on pourrait lui appliquer pendant 8 ans le revenu des chapellenies et des bénéfices à la nomination du roi dans les ex-collèges de la compagnie et dans le diocèse. On inviterait le clergé à contribuer pour 10.000 pesos à la fondation de l'Université. L'exécution de ce plan était confiée à l'Audience, à l'évêque et au chapitre cathédral[1]. Ce curieux document montre quelle idée les hommes les plus instruits des Indes se faisaient d'une Université. Complétée sur le plan qu'ils ont imaginé, l'Université aura 7 chaires de théologie et de droit canon, 2 chaires de philosophie, 2 chaires de droit civil et 1 de médecine. L'enseignement littéraire n'est représenté que par les deux cours de grammaire professés au séminaire.

La ville de Mérida de Yucatán avait, en 1768, 2 collèges : l'un au couvent de Saint-François pour les séculiers, l'autre servant de séminaire. L'évêque de Mérida demanda que son séminaire fût érigé en Université. Le Conseil des Indes en référa au gouverneur de la province, à la municipalité, au chapitre ecclésiastique (12 sept. 1769). Les réponses furent favorables (19 sept. 1770). Huit ans plus tard (10 janv. 1778) le Conseil ordonna la réunion d'une commission pour étudier la question sur place. Après vingt ans de recherches et de négociations, l'affaire parut en bonne voie d'accommodement; le Conseil envoya les statuts de la future Université au vice-roi de Nouvelle Espagne pour les soumettre à l'Université de Mexico (23 février 1798). Au mois d'août 1803, Mexico n'avait pas encore répondu, et malgré un rappel du Conseil des Indes,

1. *Arch. des Indes*, CXLV, VII, 12. — 1790-91.

en date du 22 février 1805, Mexico ne répondit jamais. Le roi avait autorisé le prélèvement d'une somme de 50.000 pesos sur les tributs des Indiens pour contribuer à la création de l'Université, la somme avait été perçue; personne ne pouvait dire où étaient passés les deniers et il est probable que ceux qui le savaient mirent tout en œuvre pour faire échouer le projet, dont la prise en considération eût donné lieu à des enquêtes embarrassantes[1]. Mérida n'eut donc pas d'Université, mais elle possédait 2 chaires de droit canon et de droit civil, 1 chaire d'Écriture sainte, 1 de mathématiques, 1 de médecine, 1 de chirurgie, toutes rentées à 300 pesos; une belle salle de dessin était installée au Palais épiscopal, une salle de dissection à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu; il était fort regrettable d'obliger les étudiants à faire 300 lieues de chemin pour aller passer leurs examens à Mexico.

L'Université de Caracas comptait parmi les plus superbes et les plus chicanières des Indes. Il y avait lutte ouverte entre l'évêque, son proviseur et le recteur du séminaire d'une part et l'Université de l'autre. On vivait à couteaux tirés. La querelle dura quatorze ans et ne finit que par la mort de l'évêque (1792). Le Conseil des Indes avait ordonné, en 1784, la rédaction de nouveaux statuts pour l'Université. Ces statuts ne furent pas arrêtés avant 1807, il fallut vingt-trois ans à l'évêque, au chapitre et à l'Université pour se mettre d'accord[2]. Mais le *claustro* de Caracas se montrait le gardien résolu des traditions. Le Père provincial des Franciscains de Guatemala, ayant proposé au roi d'accorder quelques droits aux mulâtres, l'Université de Caracas leur ferma ses portes[3].

La ville de Mérida de Maracaybo possédait un séminaire

1. *Arch. des Indes*, CXLV, VII, 12, 1790-91. — XCIX, IV, 11, 1768-81.
2. *Id.*, CXXXIII, III, 21, 4 octobre 1784.
3. *Id.*, ibid.

depuis le 9 juin 1787 et son couvent de Franciscains entretenait 1 chaire de philosophie et 2 chaires de théologie. Le 20 mars 1787, le roi autorisa les étudiants de Mérida à s'affilier à l'Université de Caracas, mais l'évêque et les gens de Mérida voulaient une Université à Mérida même. Le 9 mars 1801, le Conseil des Indes demanda un rapport sur la question au capitaine général de Caracas. L'administrateur *sede vacante* du diocèse de Mérida exposa que le séminaire, en pleine prospérité, possédait 3.900 pesos de revenu, avait 1 recteur, 1 vice-recteur, 2 domestiques et 10 élèves. Si on l'érigeait en Université, il serait facile de trouver 8.000 pesos pour la dotation des chaires et 2.000 pesos pour le recteur. Le climat de Maracaybo était bon pour les études. La création de la nouvelle Université aurait les meilleurs résultats sur le recrutement du clergé, économiserait aux candidats des voyages coûteux et dangereux à Caracas. Toutes ces raisons étaient loin de convaincre l'Université de Caracas. On consulta le doyen et le chapitre de Mérida, le nouvel évêque Santiago Hernández Milanés, l'Audience de Caracas, le receveur général. Enfin, le 11 mai 1805, le Conseil des Indes autorisa en principe, à la grande colère du claustro de Caracas, la constitution d'une Université à Mérida de Maracaybo[1].

A Quito, les questions universitaires étaient encore bien plus compliquées. On parlait depuis longtemps d'y établir, ou d'y rétablir, d'y créer ou d'y unifier une Université, mais personne ne s'entendait sur ce qu'elle devait être. Le prieur des Frères Prêcheurs se plaignait d'avoir dépensé 500 pesos en frais de correspondance pour la question de l'Université et en demandait le remboursement. Le recteur du collège royal de Saint-Ferdinand réclamait le maintien des privilèges de sa maison, et des chaires de droit qui y étaient établies. Les professeurs déploraient la décadence des études et

1. *Arch. des Indes*, CXXXIII, III, 21. — 11 mai 1805.

l'attribuaient en grande partie à ce que les établissements privés ne voulaient plus concourir aux exercices de l'Université. Le président de l'Audience proposait de loger la future Université dans l'ancien collège des Jésuites, où l'on pourrait aussi établir une caserne et mettre quelques moines de Saint-Camille et de Saint-Philippe de Néri, pour assister les malades. Ce plan d'Université-caserne-hôpital était réellement séduisant. Il y avait eu autrefois à Quito une Université, dite de Saint-Grégoire, dirigée par les Pères Jésuites. Elle avait disparu avec eux et le roi l'avait officiellement supprimée en 1776. Une nouvelle Université, sous le vocable de saint Thomas, avait été créée par ordonnance royale du 4 avril 1786, et transférée, le 9 avril 1788, au collège de Saint-Louis, mais les Dominicains avaient aussitôt protesté, prétendant que leur collège de Saint-Ferdinand était lui-même une Université de plein exercice; à quoi leurs adversaires répondaient qu'à la vérité les Dominicains étaient autorisés à délivrer quelques grades à certains de leurs élèves, sous certaines conditions, limitativement déterminées, mais que leur institut n'avait droit qu'au titre de collège royal, et non d'Université. Le 12 février 1789, la Junte du temporel des ex-réguliers trancha la question contre les Dominicains, mais permit à leurs élèves de ne pas suivre les cours de l'Université jusqu'à la rentrée de 1790. Les Dominicains furent condamnés aux dépens. Ils ne se tinrent pas pour battus; dès le 30 juin 1790, ils présentèrent un nouveau mémoire, dans lequel ils reproduisaient toutes leurs demandes précédentes. On leur offrit une indemnité; ils la refusèrent. L'Université, d'autre part, éprouvait les plus grandes difficultés à se constituer. Le premier recteur, Nicolas Carrion, donna sa démission au bout de quelques semaines. Pour hâter le fonctionnement de l'Université, les professeurs de théologie morale, dogmatique et scolastique offrirent de professer gratis. Un mois plus tard la Junte du temporel des ex-réguliers leur ordonna de

cesser leurs leçons, parce que l'évêque offrait de payer les cours, qui auraient lieu au séminaire, tant que le roi n'aurait pas définitivement réglé la question. Le 18 novembre 1791, le recteur provisoire, qui succédait à Nicolas Carrion, fut nommé chanoine trésorier du chapitre de Popayán. Il fallut élire un troisième recteur, Pedro Gomez de Medina, archidiacre de la cathédrale. On l'installa au colegio Maximo; l'évêque et le régent de l'Audience rédigèrent un plan d'études et offrirent la paix aux Dominicains : le collège de Saint-Ferdinand et l'Université resteraient unis, les Dominicains seraient remboursés de leurs avances, occuperaient les chaires de grammaire, philosophie et théologie, et le recteur de Saint-Ferdinand serait chancelier-né de l'Université [1]. Les Dominicains acceptèrent ces conditions, mais l'Université resta pauvre. L'Université de Lima refusa de lui abandonner les 2.000 pesos qu'elle touchait sur les *novenos* de l'évêché de Quito [2] et l'on était en pourparlers avec le roi pour obtenir de nouvelles ressources quand l'ancien régime prit fin.

Cuenca, se trouvant trop loin de Quito, demandait une Université [3]. A Lima, l'Université de Saint-Marc, fondée par Charles-Quint, enseignait la théologie, le droit et la médecine. Le grand collège de Saint-Philippe et le collège de Saint-Martin (Jésuites) s'unirent en 1767 pour fonder le *Real y Mayor Convictorio de San Carlos*, qui enseignait la philosophie, la théologie, le droit et la médecine. Le séminaire diocésain avait des chaires de philosophie et de droit civil; jusqu'en 1767, les Jésuites possédèrent à Lima un noviciat et une maison professe, les autres ordres y avaient 6 collèges ; le roi y fonda, le 23 juillet 1753, un amphithéâtre anatomique [4].

1. *Arch. des Indes*, CXXVII, III, 13. — 12 mai 1792.
2. *Id.*, ibid. — 1802.
3. *Id.*, ibid. — 6 novembre 1805.
4. La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 342.

A Cuzco, l'Université était unie au collège de Saint-Antoine abbé. Elle avait en 1795 un recteur excellent, le docteur Jose Perez de Armendariz, grand chantre de la cathédrale, insigne théologien, de conduite exemplaire, que son savoir, sa prudence et sa discrétion eussent rendu digne d'un évêché. Par malheur, il montrait peu d'activité et de résolution dans la conduite des affaires, quoiqu'il y eût de nombreuses années que le rectorat lui fût confié [1].

L'Université de Santiago de Chile donne la note la plus divertissante. Sa bibliothèque ne possédait pas assez de volumes pour l'instruction des étudiants. Les étudiants en droit n'avaient qu'un exemplaire des *Institutes de Justinien*, les étudiants en médecine n'étaient pas mieux partagés. On avait demandé aux professeurs de dicter leurs cours, ou du moins de les résumer par écrit; ils s'y étaient prudemment refusés. On avait alors imaginé de réunir le soir, les jours où il y avait cours à l'Université, tous les étudiants d'une même Faculté et les religieux des couvents immatriculés à l'Université. La réunion était présidée par un professeur, qui désignait un argumentant et lui indiquait les textes sur lesquels devait porter la discussion, les assistants restant libres d'y prendre part s'il leur convenait.

« Et ainsi alternaient entre elles les différentes Facultés. Dans ces petits actes, la réunion des étudiants, des internes et des externes, des religieux, excitait l'émulation et faisait que chacun s'appliquait à bien faire. Ainsi passaient dix mois de l'année. Dans les deux derniers mois, les professeurs dictaient un résumé de quelques questions particulières, qui servaient de thème pour l'examen et choisissaient les questions extraordinaires que l'étudiant devait développer pendant une demi-heure devant les examinateurs. Tout cela une fois fait, chaque étudiant passait son dernier examen en argu-

1. *Arch. des Indes*, CXXX, 1, 19. — 25 septembre 1786.

mentant sur 21 propositions choisies par lui et on votait son admission ou son ajournement[1]. »

Si l'on vient à examiner d'un peu près ce système, en apparence si compliqué, on reconnaît que l'Université n'a pas de livres, que ses professeurs n'osent pas écrire leurs leçons, et qu'à défaut de cours réguliers, ces gens qui ne savent pas grand'chose instituent avec leurs élèves, qui ne savent rien du tout, des discussions forcément oiseuses et vaines. Rien ne montre mieux combien était creux tout cet appareil pseudo-scientifique.

Les professeurs des Universités des Indes étaient nommés directement par le roi[2] ou désignés par les vice-rois. Dans ce cas, ils devaient obtenir la confirmation du Conseil des Indes dans un délai de cinq ans[3].

L'enseignement présentait les mêmes défauts qu'en Espagne; les cours n'étaient que d'interminables dictées; les examens de simples certificats d'assiduité, délivrés parfois sur l'attestation de deux camarades[4]. Les *autos mayores* étaient encore plus vides qu'en Espagne. On vit, en 1754, l'Université de Mexico épuiser tous les honneurs universitaires pour récompenser un jeune bachelier de 24 ans, qui avait argumenté avec le plus grand talent contre les professeurs en exercice et en retraite, les doyens des Facultés et les maîtres des ordres religieux agrégés à l'Université[5].

Il y eut cependant de beaux travaux exécutés dans ces Universités du Nouveau Monde. Les Jésuites établirent les dictionnaires et les grammaires de la plupart des dialectes américains[6]. Des naturalistes recueillirent

1. *Arch. des Indes*, CXXX, I, 19. — 25 septembre 1796.
2. *Id.*, ibid., CXLV, VII, 12, 30 mai 1715.
3. *Id.*, ibid., XCVII, V, 17, 1758.
4. *Id.*, ibid., 1758.
5. *Id.*, ibid., 1754.
6. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, t. III, p. 338.

de riches collections de plantes, d'oiseaux et d'insectes [1].

La *Mineria* de Mexico réussit à améliorer la législation minière, l'exploitation des mines et le traitement des minerais [2].

A la fin du XVIIIe siècle, quelques symptômes d'activité se manifestent : deux professeurs de Caracas abandonnent la philosophie aristotélique et donnent les premières leçons de philosophie moderne [3]; des écoles de dessin et de musique s'ouvrent dans différentes villes.

L'archevêque de Mexico établit une chaire de chimie à l'hôpital de S. Andrés [4]. Un observatoire astronomique se fonde à Santa Fé de Bogotá [5]. Mais l'Inquisition contrarie tous les progrès. Elle surveille étroitement l'imprimerie, elle ferme les Indes espagnoles aux livres étrangers [6], elle persécute les professeurs suspects de libéralisme, comme Abad y Queipo et Rojas [7]; les colons qui voyagent rapportent dans leur pays l'amer souvenir de la liberté dont ils ont joui à l'étranger; la culture officielle ne leur suffit plus. Ils commencent à ne plus avoir foi en l'Espagne, à la moins respecter et à la moins craindre.

1. Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 428.
2. Chevalier, *le Mexique*, p. 306.
3. La Fuente, III, p. 341.
4. *Arch. des Indes*, est. CXLV, VII, 12.
5. La Fuente, *Hist. de las Univ.*, *loc. cit.*
6. Chevalier, *le Mexique*, p. 286.
7. Chevalier, *id.*, p. 324.

CHAPITRE V

LA SCIENCE

Le droit de parler et d'écrire librement est admis depuis si peu de temps par les législations européennes, et parfois avec tant de restrictions, qu'on ne peut reprocher à l'Espagne du XVIII[e] siècle de l'avoir méconnu; mais il est certain que l'écrivain était assujetti en Espagne à plus d'entraves qu'en France, en Angleterre, en Hollande, ou même en Prusse, et que ce défaut de liberté doit être considéré comme l'une des principales causes de l'infériorité de la science espagnole.

Cette infériorité n'est d'ailleurs que relative, et les érudits castillans ont eu parfaitement raison de protester contre les assertions injurieuses des de Langle [1], des Masson [2], des Tiraboschi [3], des Bettinelli [4] et autres hispanophobes de la fin du XVIII[e] siècle. La culture espagnole a progressé à cette époque; l'Espagne a fini par posséder un certain nombre d'hommes éclairés, qui eussent figuré avec honneur dans n'importe quelle autre société européenne. Elle a compté beau-

1. Marquis de Langle, *Voyage de Figaro en Espagne*, 1784.

2. *Encyclopédie méthodique*. Géographie moderne, t. I, p. 554, 568, art. *Espagne*. Paris, 1772.

3. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. Florence, 1774 et années suivantes. — Id., *Diario de Modena*.

4. Bettinelli, *Risorgimento d'Italia negli studii, nelle arti e né cos-umi dopo il mille*. Bassano, 1775.

coup d'hommes instruits et laborieux. Il reste vrai seulement que son action sur le progrès des sciences proprement dites a été presque négligeable. Elle a beaucoup travaillé pour s'élever au niveau de la culture générale, certains Espagnols y sont parvenus, mais il n'en est pour ainsi dire pas qui aient été des hommes d'avant-garde; l'Espagne du XVIIIe siècle a compté quelques savants, et presque pas d'initiateurs[1].

I. — Les archives et les bibliothèques.

C'est en tout pays une grosse affaire d'écrire et de publier un livre. En Espagne, c'était une entreprise presque désespérée.

Au début du XVIIIe siècle, les recherches étaient presque impossibles. Les archives du royaume et des grands corps de l'État étaient dans un prodigieux désordre et rigoureusement fermées au public.

Le dépôt de Simancas, créé par Philippe II[2], en 1544, était arrivé à son apogée à la fin du XVIe siècle; mais la division de l'autorité souveraine et la répartition de ses attributions entre différents Conseils et Tribunaux amena la déca-

1. Dans son livre *la Science espagnole*, Marcelino Menéndez y Pelayo reconnaît lui-même que ses compatriotes semblent moins bien doués pour les sciences mathématiques et expérimentales que pour les sciences morales et politiques : *Dios no lo da todo a todos !*

Cf. sur le même sujet les réflexions très justes de Rafael Altamira y Crevea, *Psicologia del pueblo español*. Madrid, Barcelona, 1902, p. 117.

2. On peut consulter sur l'histoire des archives de Simancas : Gachard, *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas*, dans la *Correspondance de Philippe II*, t. I, 1848. — F. Romero de Castilla y Perosso, *Apuntes historicos sobre el archivo general de Simancas*. Madrid, 1873, in-8. — P. Boissonnade, *les Archives de Navarre à Pampelune et les Archives de Castille au château de Simancas* (*Archives des missions*, t. XVII). — Rafael Altamira y Crevea, *Historia y Arte*. Madrid, 1898, in-12.

dence de Simancas. Chacun de ces Conseils et Tribunaux eut ses archives particulières, et les premiers ministres Lerma et Olivares mirent le comble au gâchis en accumulant dans leurs hôtels d'immenses quantités de papiers d'État. Non seulement Simancas ne reçut plus rien sous les trois derniers princes de la maison d'Autriche, mais les commissions administratives et les favoris ne se firent pas faute de le piller. Philippe IV avait autorisé le comte-duc d'Olivares à garder dans ses archives particulières tous les documents relatifs à son ministère, et à la mort de son successeur, Luis de Haro, tous ces papiers d'État furent vendus à l'encan à des marchands de Madrid ou à des ministres étrangers [1].

Les archives des Conseils étaient fort mal tenues.

Au Conseil de Castille, les greffiers entassaient les papiers de leurs greffes dans des caves ou des greniers où la poussière, l'humidité et les rats les détruisaient.

A la Sala de Alcaldes, l'ordre n'était pas meilleur. En 1725, on retrouva au fond d'une cave, et dans un état pitoyable, des monceaux de papiers et de titres concernant les premières maisons du royaume.

Les archives de la Suprême étaient fort à l'abandon.

Celles du Conseil des ordres étaient dispersées à l'hôpital des chevaliers, au prieuré de Saint-Benoît de Tolède et dans les couvents de Vélez, Calatrava et Alcántara. Même confusion aux Conseils des finances et de la guerre.

Les chancelleries et les audiences conservaient assez soigneusement les archives de la Chambre du Conseil, mais les dossiers des procès formaient un véritable chaos [2].

---

1. Vicente Vignau y Ballester, *El Archivo histórico nacional*. Madrid, 1898, in-4°, p. 24.

2. A partir de 1772, chaque audience dut avoir un archiviste. Malgré la loi, les archives de l'audience de Barcelone, entassées dans un grenier, restèrent dans le plus grand abandon. — Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 213.

Les archives des notaires revenaient par droit d'héritage à leurs femmes et à leurs descendants; si le successeur du notaire décédé refusait de les acheter, on vendait les dossiers aux confiseurs et aux artificiers [1].

Le XVIII[e] siècle vit commencer l'organisation scientifique des archives espagnoles.

Philippe V fit reprendre les envois à Simancas, et, en 1743, envoya Asensio de Morales, auditeur de l'Audience de Séville, faire des recherches dans les archives du royaume afin d'établir les droits de patronage royal sur les églises [2].

Le 3 septembre 1750, Ferdinand VI nomma une commission, chargée d'inspecter les archives royales et celles des églises cathédrales et collégiales, des couvents, des collèges, des cités, des associations et même des particuliers [3]. Les

1. *Representacion hecha por el secretario D. Santiago Agostin Riol del origen y estado de los consejos, tribunales, archivos reales de la Corte y chancillerias, el de Roma y Simancas al Rey nuestro señor*, 1726 (*Semanario erudito*, t. III, p. 75, 235). — Le mémoire de Riol a été corrigé et sur certains points complété par Floranes : *Disertacion historica sobre los archivos de España y en especial los de Castilla* (Bib. de l'Académie de l'Histoire, ms.).

Cf. G. Desdevises du Dezert, *les Archives historiques nationales de Madrid* (*Bulletin historique et philologique*, 1899).

2. Vignau y Ballester, *El archivo histórico nacional*. Apendice I : *Carta de D. Ascensio de Morales al duque de Huescar* (1754).

3. Ces recherches étaient entreprises en vue de la rédaction d'une vaste histoire ecclésiastique qui devait rassembler tous les titres de gloire de l'Église espagnole. Les commissaires furent Carlos et Andrés Simon Pontero pour *Barcelone*, José Vazquez y Venegas et Marcos Dominguez pour *Cordoue*, Andrés Santos pour *Coria*, Francisco de Milla pour *Madrid*, Asensio Morales pour *Cuenca*, *Murcie* et *Orihuela*, Miguel Eugenio Muñoz pour *Valence*, le doyen de Sigüenza pour son église, les *colegiales* de Saint-Barthélemy de Salamanque pour leur collège, Anastasio Torres pour *Oviedo*, Nicolas Gil pour *Molina*, N. Velasco et Josef Luyando pour *Saragosse*, José Marcos et Bernardo Garcia Azedo pour *Simancas*, le P. Andrés Marcos Burriel et le docteur Francisco Perez Bayer pour *Tolède*, le P. Antonio Codorniu pour *Girone*, Andrés Simon Pontero pour *Urgel*. — *Coleccion de documentos inéditos para la historia de España*, t. XIII. Madrid, 1848, in-8, p. 229 et suiv.

commissaires ne procédèrent pas tous avec le même zèle; il y en eut d'actifs et de négligents; l'arrivée de Ricardo Wall au ministère d'État (15 mai 1754) arrêta les recherches [1], mais d'excellente besogne avait été faite, le branle était donné. Le P. Burriel, qui centralisait à Tolède les travaux des autres commissaires, avait réuni une collection considérable de mémoires et de copies de pièces. L'idée des missions était reprise dès 1755 par Campomanes, qui faisait approuver par l'Académie de l'Histoire son *Plan et instruction pour la formation d'un Index diplomatique universel d'Espagne* [2]. En 1756, un décret royal ordonnait la réunion en un seul dépôt de 6 collections de documents qui existaient dans le royaume de Valence [3]. En 1765, le marquis de Valdeflores faisait paraître le résumé de son voyage scientifique en Espagne [4]. De 1762 à 1778 les envois de pièces à Simancas furent dirigés par Campomanes avec une conscience et une méthode inconnues avant lui.

En 1785, les archives du Conseil des Indes étaient extraites de Simancas et transportées à Séville dans le magnifique palais de la *Lonja* [5].

1. Ricardo Wall ordonna au P. Burriel de renvoyer à Madrid tous les papiers émanant des autres commissaires. Les derniers documents restés en possession du Père furent versés à la Bibliothèque royale aux mois de juillet et d'août 1762. — *Coll. de doc. inéd.*, t. XIII, p. 323, 365. — Les commissaires avaient rassemblé 13.644 documents originaux relatifs à l'histoire d'Espagne, 7.008 diplômes, 4.134 inscriptions, 2.021 médailles et 12 peintures ou sculptures. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 365.

2. Vignau y Ballester, *El archivo histórico nacional*, p. 26.

3. Id., *ibid.*, p. 25.

4. Luis Josef Velazquez de Velasco, marques de Valdeflores. *Noticia del viage de España, hecho de orden del Rey*. Madrid, 1765, in-4°.

5. Gachard, *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas*. — Cf. G. Desdevises du Dezert, *les Archives des Indes à Séville. Les archives du Consulat de Cadix* (*Nouv. arch. des missions scientifiques*, t. VI). *Les sources manuscrites de l'histoire de l'Amérique*

Les archives d'Aragon, installées dès le XIVe siècle dans le vieux palais royal de Barcelone, furent transférées, en 1770-1771, à l'Audiencia. L'aménagement des salles, exécuté de 1793 à 1797, coûta 172.435 réaux [1]. Lorenzo Hervas, qui visita les archives en 1799, les trouva en bon ordre et bien plus intéressantes que celles de Simancas [2].

Les archives de la Chambre des Comptes de Navarre furent inventoriées par le savant bénédictin Liciniano Saez, qui dépouilla le contenu de 191 tiroirs sur les 229 dont se compose la collection [3].

Au début du XIXe siècle, la plupart des dépôts présentaient au moins un aspect ordonné et régulier. Le P. Lorenzo Hervas parle avec éloges des archives de Saint-Jacques à Ucles, et des archives particulières du comte de Santa Colonna, du marquis de Gironella, des Santmenat, des Fivaller, des Baillet de Montoliu y Foxart. Villanueva rend hommage à la bonne tenue des archives ecclésiastiques; Llorente vante celles de la seigneurie de Biscaye, Capmany celles du consulat de Barcelone [4].

Mais ce bon ordre était souvent l'œuvre d'un homme, et le conservateur soigneux une fois disparu, les collections restaient de nouveau à l'abandon. Après la mort de Francisco de Garma, personne ne s'occupa plus des archives d'Aragon, et lorsqu'en 1802 Charles IV demanda

latine à la fin du XVIIIe siècle (*Nouv. arch. des missions*, nouvelle série, fasc. 12).

1. *Memoria que en la solemne apertura del archivo general de la Corona de Aragon en el nuevo edificio á que ha sido trasladado de real orden leyo su archivero D. Manuel de Bofarull y de dartorio el dia* 18 *de diciembre de* 1853. — Barcelona, 1853, in-8, 27 pages.

2. J. Narciso Roca, *D. Prospero de Bofarull* (*Publicidad*, 14 juillet 1881).

3. P. Boissonnade, *les Archives de Navarre à Pampelune*, p. 3. Cf. L. Cadier, *les Archives d'Aragon et de Navarre*. Bib. de l'École des Chartes, 1888.

4. Vignau y Ballester, *El archivo histórico nacional*, p. 26 et 27.

à les visiter, on lui répondit qu'on en avait perdu la clef [1].

Les archives de Simancas restèrent interdites aux travailleurs. Robertson obtint la permission de les voir, mais on ne l'autorisa pas à les consulter. Rezabal, travaillant à sa *Bibliothèque des écrivains qui ont été membres des six grands collèges*, ne put obtenir communication des registres matricules [2].

En 1803, une ordonnance royale confia à l'Académie de l'Histoire l'inspection et la conservation des antiquités nationales [3]; il ne paraît pas que cette loi ait sensiblement amélioré l'état des choses.

Les bibliothèques publiques n'étaient ni nombreuses, ni bien installées.

Créée en 1711 sous le nom de *real libreria*, ouverte au public en 1714, et définitivement instituée en 1716 [4], la Bibliothèque royale avait eu pour premier directeur le P. Robinet, confesseur du roi [5]. Un exemplaire relié de tous les livres imprimés en Espagne devait être donné à la bibliothèque [6]. Le 9 décembre 1717, le roi exigea un autre exemplaire pour la bibliothèque de l'Escorial, et un autre pour le gouverneur du Conseil de Castille [7]. En 1795, tout ouvrage de chirurgie dut être déposé à la bibliothèque de la chaire de clinique de l'hôpital général de Madrid. Les experts chargés, en cas de vente, d'estimer les bibliothèques particulières, devaient en remettre le catalogue au *bibliotecario mayor*, et la vente des livres ne pouvait commencer que 15 jours plus

1. *Memoria que en la solemne...*
2. Rezabal, *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis colegios mayores*, p. VIII.
3. *Real cedula* du 6 juillet 1803.
4. *Nov. Rec.*, VIII, XIX, 1.
5. Lafuente, *Historia de España*, t. XIII, p. 360.
6. *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 36. — 26 juillet 1716.
7. *Id.*, ibid., 37, 9 décembre 1717.

tard, afin de donner au bibliothécaire le temps d'examiner s'il n'aurait pas à faire quelque achat [1].

La bibliothèque royale fut installée dans deux grandes galeries construites en équerre, et situées *plazuela de la Biblioteca y del Coliseo del bayle en mascara.* Elle contenait, disait-on, 200.000 volumes; mais Fischer croit ce chiffre très exagéré [2] et a certainement raison : le récolement opéré en 1896, lors du transfert de la Bibliothèque dans l'édifice qu'elle occupe actuellement, a donné un total approximatif de 300 à 350.000 volumes [3]. Placée sous la protection directe du roi, et considérée comme une dépendance de sa maison, la Bibliothèque recevait chaque année une dotation de 50.000 réaux pour achats de livres, de manuscrits et de médailles; elle était dirigée par un grand bibliothécaire et 4 bibliothécaires en second. Elle était ouverte au public, mais on n'y était pas reçu « en bonnet, ou en résille, ou en chignon, ou en cape [4], » et les femmes n'étaient admises à visiter la Bibliothèque que les jours fériés, avec la permission du grand bibliothécaire. — Il y avait une salle spéciale pour les livres défendus, parmi lesquels figuraient le *Voyage en Espagne*, de Twiss, et le *Tableau de l'Espagne*, de Bourgoing. On y pouvait lire Bolingbroke et Shaftesbury, qui devaient être peu demandés, mais Voltaire était interdit [5].

Un décret du 19 janvier 1770 érigea la bibliothèque des études royales de Saint-Isidore [6]. Elle comptait 43.000 vo-

1. *Nov. Rec.*, VIII, xv, 4, 1761-1793-1802.
2. Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 13.
3. Altamira, *De historia y arte*, p. 80.
4. « Tampoco permitira (el bibliotecario) que se entre en ella con gorro, cofia, pelo atado, embozo u otro trage indecente o sospechoso, ni muger alguna en dias y horas de estudio ». — *Nov. Rec.*, VIII, xix, 2. — 1761.
5. Fischer, *Voyage en Espagne*, t. II, p. 13.
6. *Nov. Rec.*, VIII, xix, 3.

lumes en 1785 et fut alors ouverte au public; nous savons déjà dans quel état elle se trouvait [1].

Une ordonnance royale du 6 mai 1804 créa auprès de chaque collège de chirurgie une bibliothèque publique, qui devait comprendre tous les ouvrages traitant de l'art chirurgical [2].

Les Universités possédaient d'assez riches collections : le collège de Santa Cruz à Valladolid avait 14.000 volumes [3]. Le collège de Saint-Ildefonse à Alcalá en avait 17.000, mais seulement 50 ouvrages modernes, au dire d'Iriarte [4].

Plus riches étaient les bibliothèques de monastères. L'Escorial renfermait 17.300 volumes, et 4.300 manuscrits [5]. Les 28 couvents de Barcelone se partageaient un peu plus de 130.000 volumes [6]. La *Colombine* de Séville, fondée par Fernand Colomb, comptait plus de 30.000 volumes et 1.600 manuscrits [7].

Quelques particuliers avaient réuni des collections considérables et intéressantes. Diego Sarmiento de Acuña (1567-1626), premier comte de Gondomar, ambassadeur à la cour d'Angleterre de 1613 à 1622, avait commencé dès la fin du XVIe siècle à former une bibliothèque qui subsista à Valladolid jusqu'en 1785. A cette époque le marquis de Malpica, « héritier du titre et des majorats de Gondomar, obéissant à une insinuation, ou mieux, à un ordre du roi Charles III, la céda pour être incorporée à la collection formée des manuscrits des grands collèges supprimés dans les Universités d'Alcalá

1. Cf. chap. IV, p. 185.
2. *Nov. Rec.*, VIII, XIX, 5.
3. Sangrador, *Historia de Valladolid*, t. I, p. 631.
4. Cotarelo, *Iriarte*, p. 241.
5. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 132.
6. Pi y Arimon, *Barcelona antigua y moderna*, t. II, p. 217.
7. Altamira, *De historia y arte*, p. 89. — Cf. Harrisse, *Grandeur et décadence de la Colombine*. Paris, 1888. — Matute, *Adiciones y correcciones al tomo IX del Viaje de España por D. A. Ponz* (*Archivo hispalense*, II, 1888), traite de la bib. Colombine, avec notes de José Vazquez y Ruiz.

et de Salamanque, et qui, avec d'autres collections plus ou moins importantes, arriva avec le temps à constituer au palais royal la bibliothèque particulière de S. M.[1] ».

Gregorio Mayans, à Valence, avait une des plus considérables bibliothèques d'Espagne[2].

Campomanes et Jovellanos aimaient les livres et collectionnaient même les livres français; de fausses étiquettes dissimulaient sous le titre pieux de *Vies des Saints* les ouvrages de Voltaire et de Rousseau,

En 1811, Fée visita à Jerez, chez un particulier, une bibliothèque française de 1.500 à 1.800 volumes de littérature, d'histoire et de voyages[3].

Les propriétaires de ces bibliothèques clandestines s'exposaient à un réel danger, car l'Inquisition était toujours prête à accueillir les dénonciations contre les détenteurs de livres prohibés, et c'est à peine si l'opinion publique commençait à se prononcer contre les gens du Saint-Office[4].

II. — La liberté de penser.

La question de l'influence de l'Inquisition sur la culture espagnole est très vivement discutée en Espagne. L'un des plus savants hommes de la Péninsule, Menéndez y Pelayo, ne voulait pas admettre que l'Inquisition eût fait le moindre

1. *Cinco cartas politico literarias de D. Diego Sarmiento de Acuña, primer conde de Gondomar.* Publicalas la Sociedad de Bibliofilos. Madrid, 1869, in-8, p. XIX; préface de Pascual de Gayangos.

2. Cf. *Specimen Bibliothecae hispano Majansianae sive idea novi Catalogi critici operum scriptorum hispanorum quae habet in sua bibliotheca G. Majansius.* Hannoverae, 1753, in-4°.

3. Fée, *Souvenirs de la guerre d'Espagne*, p. 100.

4. Cf. G. Desdevises du Dezert, *Notes sur l'Inquisition espagnole au XVIIIe siècle*, in *Revue hispanique*, t. VI, 1899.

tort à la science de son pays. L'Inquisition était pour lui «une des institutions les plus nationales et les plus pures de l'Espagne [1] ». Il n'y aurait donc rien à regretter, quand même elle serait restée en pleine vigueur au XVIIIe siècle, mais le XVIIIe siècle n'a rien d'inquisitorial : les rois français ont importé en Espagne le jansénisme et l'encyclopédisme et l'Inquisition a suivi la décadence de toutes les autres institutions espagnoles [2]. L'Inquisition a prohibé tous les livres protestants qui sont arrivés à sa connaissance [3] et « a parfaitement fait [4] », mais elle n'a condamné « presque aucun livre

1. M. H. Ch. Lea, le dernier historien de l'Inquisition, est d'un avis tout différent. Pour lui « l'Inquisition, fruit monstrueux d'un zèle erroné, au service de la cupidité égoïste et de la soif du pouvoir, s'employa à étouffer les plus hautes aspirations des hommes et à stimuler leurs appétits les plus vils ». — *Histoire de l'Inquisition au moyen âge*. Trad. Reinach. Paris, 3 vol. in-12, 1900-1902, t. III, p. 786.

2. « El siglo XVIII nada tiene de inquisitorial, y por lo tanto es escusado hablar de el. Religiosa y politicamente la dinastia francesa nos trajo grandísimas calamidades : el jansenismo y el enciclopedismo, la centralizacion y el cesarismo administrativo, manifestados con hechos tan brutales, e inconcebibles casi, coma la expulsion de los jesuitas, la ruina completa de nuestras libertades provinciales, que, a lo menos en la forma, habian respetado mucho mas los reyes austriacos. Torciose completamente el espíritu de la civilizacion española, torcimiento que dura aún por desgracia. No se combatio ya por el catholicismo, sino por el pacto de familia; mudo de caracter la literatura, alterose radicalmente la lengua. El santo Oficio, una de nuestras mas españolas y castizas instituciones siguio la universal decadencia. » — *Ciencia española*, t. II, p. 94.

3. Le P. Sarmiento fut consulté par un savant sur l'opportunité d'une traduction d'un ouvrage protestant intitulé *les Actes de Leipzig*. Il le dissuada d'entreprendre ce travail, « qui serait profitable au public, mais pourrait lui nuire à lui-même ». — « Il ne m'écouta pas, ajoute le sage bénédictin, il commença à traduire et à imprimer et il ne tarda pas à voir le pétard auquel il s'était exposé pour n'avoir pas écouté ce que je lui disais. » *Y presto experimento el petardo á que se habia expuesto por no haber oido lo que le dixe* (*Semanario erudito*, t. V, p. 129).

4. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. II, p. 64.

de philosophie écrit par des étrangers [1] ». Il est bien entendu que « Voltaire, La Mettrie, d'Holbach, et autres pauvrets du siècle dernier ne sont pas des philosophes, mais seulement la caricature la plus parfaite de la philosophie [2]... et que leurs doctrines pauvres, basses et monstrueusement impies sont aujourd'hui l'objet du mépris et de la risée de tout homme de science, à quelque camp philosophique qu'il appartienne [3] ».

A cette opinion d'un savant considérable, qui était en même temps un orthodoxe convaincu, on peut opposer un très grand nombre de faits qui prouvent combien fut encore sérieuse et néfaste l'influence de « la toute bénigne Inquisition du XVIIIe siècle ».

La vente des ouvrages étrangers était interdite en principe en Espagne. Un exemplaire de chaque ouvrage devait être remis au Conseil de Castille, qui délivrait ou refusait le visa [4]. Et cette prohibition paraissait chose si juste et si excellente que le roi la renouvelait encore le 8 juin 1802 : « L'expérience ayant prouvé que le zèle infatigable des ministres du Saint-Office ne suffit pas à contenir les irréparables préjudices que cause à la religion et à l'État la lecture des mauvais livres, parce que la multitude de ceux qui s'introduisent en Espagne des royaumes étrangers et l'insatiable avarice des libraires rendent leurs efforts à peu près inutiles sur ce point si important [5]. »

Les ouvrages de Rousseau étaient défendus sous les peines les plus sévères, même pour ceux qui étaient munis de licences [6]. Un commissaire de marine fut inquiété en 1803 par l'Inquisition de Cadix pour avoir possédé des œuvres « de

1. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. II, p. 65.
2. Id., *ibid.*, t. II, p. 57.
3. Id., *ibid.*, t. I, p. 14.
4. *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 1. — 8 juillet 1502. — *Id.*, 31 1er juillet 1784.
5. *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 32.
6. *Arch. hist. nac. de Madrid.* — *Inquisicion de Toledo*, leg. 2, nº 2.

l'impie Voltaire [1] ». Un étudiant d'Alcalá fut dénoncé en 1798 pour avoir eu en sa possession les œuvres « du perfide Tamburini », suspect de joséphisme [2]. *L'Esprit des lois* de Montesquieu est défendu. Les *Institutions ecclésiastiques* de Fleury sont prohibées [3], ainsi que son *Discours sur l'histoire ecclésiastique*. Ellies Dupin, suspect de jansénisme, Jean Opstraet, contraire à l'infaillibilité papale, sont interdits [4]. L'*Encyclopédie* a les honneurs d'une proscription générale [5]. Toutes les publications relatives à la Révolution sont arrêtées aux frontières. *La France libre, les Droits et les devoirs de l'homme, le Catéchisme français pour les gens de campagne, la Constitution française* sont saisis [6]. On va jusqu'à confisquer des gilets ornés de dessins représentant un cheval sans selle ni bride avec le mot *liberté* en exergue [7]. On défend même certains ouvrages contre-révolutionnaires comme les *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* de l'abbé Barruel [8] et *la Persécution de l'Église et du clergé de France au temps de l'Assemblée nationale* [9]. On prohibe nombre d'ouvrages scientifiques comme le *Journal de physique* de Paris[10], le *Cours de Géographie* de Mentelle[11], la *Géographie mathématique, physique et politique de toutes les parties du monde*, le *Traité élémentaire de géographie astronomique, naturelle et politique*[12], l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de

1. *Id., ibid.*, leg. 190, nº 2.
2. *Id., ibid.*, leg. 190, nº 20.
3. *Id., ibid.*, leg. 190, nº 28.
4. *Id., ibid.*, nº 14.
5. *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 31. — 21 juin 1784.
6. *Id.*, VIII, XVIII, notes 11, 12, 21.
7. *Id.*, VIII, XVIII, note 16.
8. *Id.*, note 17.
9. *Id.*, note 23.
10. *Id.*, VIII, XVIII, 12. — 9 décembre 1791.
11. *Archives des affaires étrangères à Paris. Espagne*, t. 666, fº 414.
12. *Id.*, VIII, XVIII, note 28.

Gibbon [1]. Les motifs de la prohibition sont parfois puérils. Le Gouvernement espagnol, prévenu par la police française, empêche pendant plusieurs années la mise en vente à Paris d'une traduction française d'un voyage en Espagne de M. Clarke, chapelain de lord Bristol [2]. La raison en est que le roi Charles III y est qualifié de « Nemrod de son siècle » et accusé « d'avoir fait des souliers ». L'auteur n'a pas compris non plus « que si une partie des provinces méridionales de l'Espagne ne sont pas aussi industrieuses que les Catalans, cela ne vient que de la chaleur excessive du climat ». L'auteur a osé écrire que « tous les encouragements que donnait le roi Ferdinand VI à l'industrie ressemblaient à une pluie qui tombe dans un désert aride, où ni semences ni racines ne pourront jamais prendre [3] ».

Telle était la fureur des bien pensants qu'ils allaient parfois traquer les mauvais livres jusqu'au delà des frontières et menacer les marchands étrangers des rigueurs de la loi espagnole [4].

Les auteurs nationaux n'étaient pas mieux traités. Au début du XVIIIe siècle, il en coûtait moins d'écrire un ouvrage que d'obtenir la permission de le faire imprimer [5], et la législation resta toujours très sévère. Il était défendu d'écrire sur le commerce, l'industrie et les monnaies, sans la permission de la Junte de commerce [6]; sur les colonies, sans l'autori-

1. *Archivo hist. nac. Inq. de Toledo*, leg. 15, nº 2.

2. *État présent de l'Espagne et de la nation espagnole, ou Lettres écrites à Madrid, pendant les années* 1760 *et* 1761, *par le Rev. Édouard Clarke.* Traduit de l'anglais. Paris, veuve Duchesne, 1770, 2 vol. in-12.

3. *Arch. gen. centr. d'Alcalá. Estado*, leg. 3559.

4. Mangourit, premier secrétaire d'ambassade, vit un commissaire espagnol rechercher chez un libraire de Bayonne une *Vie de la reine d'Espagne* et le menacer d'un procès. — *Lettre au citoyen ministre des relations extérieures,* 12 *ventôse an IV. Aff. étrang. Espagne*, t. 639, fº 151.

5. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos IIIº*, t. III, p. 214.

6. *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 15. — 1735.

sation du Conseil des Indes [1]; sur la médecine, sans une licence du *Protomedicato* [2]; sur la géographie des frontières, sans l'agrément de l'Académie de l'histoire [3]. Il fut absolument interdit de rien publier en matière politique [4]. On défendit même de réimprimer les traités de paix ou autres documents diplomatiques, déjà publiés en vertu d'une autorisation royale [5]. Aucune traduction littérale des offices d'Église ne put être publiée sans une autorisation spéciale du roi lui-même [6].

Les permis d'imprimer étaient délivrés par le Conseil de Castille [7] pour l'Espagne et en Navarre par le Conseil de Navarre [8], après avis conforme du censeur royal. Le manuscrit, coté et paraphé au greffe de la Chambre de gouvernement du Conseil, ne pouvait plus être modifié, sous peine de confiscation et de bannissement de l'imprimeur [9]. La police de l'imprimerie, d'abord attribuée au *juez de imprentas*, et à des subdélégués spéciaux établis dans les grandes villes, fut donnée en 1768 aux corrégidors et aux régents des audiences et des chancellerires [10]. L'imprimeur qui éditait un ouvrage quelconque sans la permission du Conseil était puni de 6 ans de bannissement et d'une amende de 2.000 ducats [11]. En 1805, on rétablit la juridiction du *juez de imprentas;* nommant lui-même ses subdélégués, il exerça une véritable dictature intellectuelle [12].

1. *Nov. Rec.*, VIII, XVI, 16. — 1800.
2. *Id.*, VIII, XVI, 20. — 1757-1778.
3. *Id.*, VIII, XVI, 21. — 1778.
4. *Id.*, VIII, XVI, 17. — 1745-1762.
5. *Id.*, VIII, XVI, 18. — 1795.
6. *Id.*, VIII, XVI, 33. — 1785.
7. *Id.*, VIII, XVI, 12. — 1712-1752.
8. *Id.*, VIII, XVI, 30. — 23 août 1783.
9. *Id.*, VIII, XVI, 22, art. 2. — 27 juillet 1752.
10. *Id.*, VIII, XVI, 27. — 8 juin 1769.
11. *Id.*, VIII, XVI, 22, art. 1.
12. *Id.*, VIII, XVI, 41. — 11 avril 1805.

Quand un auteur avait été assez heureux pour obtenir du Conseil son permis d'imprimer, le danger ne faisait proprement que commencer pour lui. Le *juez de imprentas* recevait toutes les plaintes formulées contre lui [1], et l'Inquisition, qui n'avait pas le droit de délivrer l'*imprimatur*, guettait le livre au sortir des presses pour l'arrêter. Le Mémoire de Macanaz sur les droits de la couronne [2] fut condamné par l'inquisiteur général cardinal del Giudice, et prohibé, le 15 août 1714, à la grand'messe, dans toutes les églises de Madrid, sans même que le roi eût été prévenu [3]. L'*Histoire civile* du P. Belando, dont les deux premiers volumes avaient reçu l'approbation du roi, fut arrêtée par la suite, parce que le Père avait loué le Mémoire de Macanaz [4]. Le *Fray Gerundio* du P. Isla fut saisi moins d'un mois après son apparition [5]. Le 4 avril 1750, l'alcade de cour, Ignacio de Horcasitas, brûla à Madrid *la Vérité toute nue* de César Digner, les *Lettres de D. Juan de Palafox au P. de Rada*, l'ouvrage intitulé *Plan du Paraguay* et un prétendu *Mémorial du Père général de la Compagnie de Jésus à Sa Sainteté.* Ces livres étaient condamnés comme « très préjudiciables, pernicieux et du plus grand scandale contre l'ordre sacré de la Compagnie de Jésus, si digne de respect, si utile, si bien méritant de l'Église [6] ». Quelques années plus tard, on condamnait les apologies de la Compagnie de Jésus [7].

Les ouvrages les plus étrangers en apparence aux matières politiques ou religieuses tombaient sous le coup de la censure

1. *Nov. Rec.*, VIII, xvi, 34. — 29 novembre 1785.
2. *Pedimento del fiscal general D... sobre abusos de la Corte de Roma y sus remedios.*
3. Lafuente, *Hist. de España*, t. XIII, p. 227.
4. Llorente, *Hist. de l'Inq.*, t. IV, p. 45.
5. Gaudeau, *Fray Gerundio*, ch. xii. Il avait paru le 22 février et fut saisi le 20 mars 1758.
6. Juan de Palafox, *Cartas y obras*, p. 55.
7. *Nov. Rec.*, VIII, xviii, 5. — 3 octobre 1769.

inquisitoriale. Le P. Feyjoo ne dut qu'à la faveur royale de ne pas être arrêté dans la publication de son *Théâtre critique*. Le prince de la Paix ayant fait commencer par le bibliothécaire Blanco, son compatriote et son protégé,la publication du *Codex emilianensis*, le plus ancien recueil des canons de l'Église espagnole, on mit tout en œuvre pour arrêter le travail, sous prétexte qu'il y était parlé de l'élection et de la déposition de certains rois Goths, et l'ouvrage ne parut qu'en 1820 [1]. Les *Caprices* de Goya faillirent brouiller l'artiste avec le Saint-Office. Le roi coupa court à toute recherche en déclarant que Goya les avait dessinés par son ordre (1797).

Que signifiaient, avec de pareils procédés, les mesures que l'on prenait pour fomenter l'industrie typographique ? On exemptait de l'alcabala le papier, les livres et le parchemin destiné à la reliure [2]. Le Conseil renonçait à fixer lui-même le prix de vente des livres [3]. On fermait les imprimeries des couvents. L'imprimerie royale se développait et possédait, en 1780, 15 variétés de caractères, 6.600 poinçons et 8.000 matrices pour la fonte, exécutées par les graveurs Gil et Sepulveda [4]. Mieux eût valu moins de luxe et plus de liberté.

Aux Indes, l'arbitraire était encore plus insolent. Un *Journal d'un voyage à l'ancienne Californie*, imprimé à Mexico en 1769, fut confisqué avant d'avoir paru [5]. Saint-Domingue avait une imprimerie, mais elle ne servait qu'à l'impression des documents administratifs [6]. Le rédacteur de la *Gazette de*

1. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 377. — La liste des livres prohibés se trouve dans l'*Indice ultimo de los libros prohibidos y mandados expurgar para todos los reynos y señorios del catolico rey de las Españas el señor D. Carlos IV*. Madrid, 1790, in-4°.

2. Édits du 29 octobre 1720 et du 9 décembre 1735. — Gallardo, *Rentas de la corona*, t. II, p. 47.

3. *Nov. Rec.*, VIII, xv, 5. — 1766-1804.

4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 545.

5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 264.

6. Dessalles, *Histoire générale des Antilles*, t. IV, p. 103.

Guatemala s'était proposé d'écrire un article sur les diverses formes de gouvernement des peuples européens, et avait fait appel aux conseils de tous les hommes d'idée. Un Guatémalien lui répondit « qu'il n'y en avait jamais eu dans ce pays et qu'il n'y en aurait jamais[1] ».

On arrive ainsi à comprendre *le Pourquoi oui et le pourquoi non* du P. Sarmiento et à admirer l'héroïsme de ceux qui s'aventurèrent à écrire dans un pays où la vue d'un livre nouveau semblait mettre en fureur prêtres et magistrats. Il fallait être réellement fou, ou possédé de la passion du vrai, pour courir de gaîté de cœur au-devant de pareils dangers. Ce n'est pas un mince honneur pour les penseurs espagnols du XVIIIe siècle d'avoir élevé la voix au milieu du mortel silence que la terreur avait fait planer sur leur pays.

III. — Sciences morales et politiques.

Théologie. — S'il y avait une science libre en Espagne, ce devait être la théologie à laquelle toutes les autres avaient été subordonnées et sacrifiées. Elle paraît avoir été l'objet d'une sorte de culture intensive et l'on s'attendrait à lui voir prendre un développement inouï. Seul arbre du jardin, elle devrait, ce semble, le couvrir tout entier.

La théologie espagnole a eu, en effet, son heure de gloire; mais, au XVIIIe siècle, cette heure est passée, l'Église espagnole ne compte pas à cette époque un seul grand docteur. L'ouvrage théologique le plus considérable qui ait alors paru est l'*Encyclopédie théologico-scolastique* du jésuite Gener, qui devait embrasser le dogme, la polémique, la morale, l'histoire des conciles et des hérésies, donner la liste de tous

1. *Gazeta de Guatemala*, 20 février 1797.

les écrivains et de tous les monuments religieux. Seuls, le *prodrome* et les six premiers volumes ont paru [1].

Le temps n'était plus à ces grands ouvrages. Les hommes d'État voulaient briser le vieux moule scolastique et aristotélicien et renouveler l'enseignement théologique. Ils cherchèrent à détruire les rivalités qui divisaient les écoles thomiste, scotiste et suariste et à remplacer les vaines subtilités par une étude sérieuse et précise du dogme, de l'histoire et du droit ecclésiastique [2].

Le P. Scio de San Miguel traduisit la Bible [3]. Le jésuite Diosdado Caballero étudia la langue évangélique [4], d'autres publièrent d'intéressantes monographies [5]. Félix Amat écrivit une *Histoire ecclésiastique* [6]. Fr. Agustin Cabades et le P. Villeroig composèrent des *Institutions théologiques* à l'usage des écoles. Jean-Baptiste Muñoz publia son traité :

---

1. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Teologia*.

2. « Notre enseignement théologique est à reprendre par la base », disait en novembre 1901 un chanoine catholique allemand.

3. Le P. Sarmiento ne connaissait encore que deux traductions espagnoles de la Bible : l'une faite par les Juifs, imprimée à Ferrare en 1553, et une autre faite par les calvinistes. Il ajoute que les versions de la Bible en langue vulgaire sont prohibées en Espagne. — *Semanario erudito*, t. V, p. 141.

4. *De lingua evangelica* (1798).

5. Pablo Ignacio de Dalmases y Ros, *Disertacion sobre la verdadera patria de Paulo Orosio que fue Tarragona en Cataluña, y no Braga en Portugal*. Barcelona, 1702. — El P. Girves, *De secta priscillianistarum dissertatio*. Roma, 1753. — Perez Bayer, *Damasus et Laurentius Hispanis asserti et vindicati*. Roma, 1756. — Faustino Arevalo, *Prudentiana* (excellent commentaire sur la vie et les œuvres de Prudence, en tête de l'édition de Rome, 1788). — Id., *Prolegomena in carmina Dracontii* (en tête de l'édition de Rome, 1791). — Id., *Introduction* aux œuvres de Juvencus et à l'Hymnodia hispanica. — Id., *Isidoriana* (riche et étendu commentaire en tête de l'édition de Rome, 1792). — M. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. I, p. 92.

6. *Resumen ó indice sumario del tratado de la Iglesia de J. C. ó historia eclesiástica*.

De l'usage légitime de la philosophie nouvelle dans la théologie. On traduisit quelques ouvrages étrangers [1]. On publia quelques apologies et traités de polémique populaire [2]. Joaquin Antonio del Camino put combattre ouvertement la légende du vœu de saint Jacques, et son travail fut publié au tome IV des *Mémoires de l'Académie de l'histoire* [3].

Philosophie. — La philosophie commença de s'émanciper tant soit peu de la théologie. La vieille scolastique continua encore à être enseignée [4]. L'école lullienne trouva un érudit défenseur en la personne du jésuite Jayme Custurer [5]. Le *vivisme,* école fondée au XVIe siècle par le Valencien Luis Vives, contemporain et ami d'Érasme [6], eut encore de très nombreux partisans : le doyen Manuel Marti [7], le P. Tosca [8], le P. Feijóo [9],

1. *La Passion de Jésus-Christ* du P. Steinhurst, traduite par Berguizas. — *Collection des anciens apologistes de la religion chrétienne,* traduite par Manuel Ximeno. — *Considérations sur les ouvrages de Dieu dans l'ordre de la nature,* de l'Allemand Stume. — *Les Sermons de Jérôme de Trente,* traduits par Joseph Marcos de Vieros. — Godoy, *Mém.,* t. II, p. 292 et 332.

2. Juan Pablo Forner, *Preservativo contra el ateismo.* — Le P. Calatayud, *El magisterio de la fe y de la razon,* 1761. — Valcarcel, *Los desengaños filosóficos,* 1787, 4 vol. — Olavide, *El Evangelio en triunfo.* Valencia, 1797.

3. Lafuente, *Hist. de España,* t. XVI, p. 139 et 147.

4. *Cours* du franciscain Gonzalez de la Peña, du jésuite Luis de Losada, du P. Biedma, du P. Aguilera, de Felix Amat, archevêque de Palmyre. *Traités* du P. Ravago. — Menéndez y Pelayo, *Ciencia española (Filosofia).*

5. *Disertationes históricas en defensa de Raimundo Lulio,* 1700.

6. Voir sur ce philosophe : Adolfo Bonilla y San Martin, *Luis Vives y la filosofia del renacimiento.* Madrid, 1903, in-4°. — C. r. par G. Desdevises du Dezert, *Rev. hispanique,* t. XII.

7. *De animi affectionibus.*

8. *Compendium philosophicum* (1721). — *Apparatus philosophicus.* — *Totius logicae brevis explicatio.* — *Physicae, id est entis corporei philosophiae tractatus tertius.*

9. *Teatro crítico, Cartas eruditas* (1726-1760).

Gregorio Mayans [1], le médecin Andrés Piquer [2], et son neveu Forner [3].

Ces philosophes paraissent avoir été plus éloignés de l'idéalisme cartésien que du sensualisme, si à la mode au XVIIIe siècle. L'influence française, contrariée cependant, et de tout son pouvoir, par le Gouvernement espagnol, se manifeste déjà clairement en eux [4].

Le sensualisme pénétra en Espagne par voie indirecte. Luiz Antonio Vernei, archidiacre d'Évora, publia en 1751 sa *Véritable Méthode d'études pour être utile à la République et à l'Église*, où la nouvelle doctrine se trouvait presque ouvertement exposée. Le philosophe le plus sérieux d'Espagne était alors le jésuite Luis de Losada [5], plus traditionaliste que Vernei *(El Barbadiño)*. Les idées de Losada furent défendues avec éclat par un de ses confrères le P. Isla, mais l'avocat catalan José Maymo y Ribes répandit en Espagne la doctrine de Vernei, et en 1769 Juan Bautista Muñoz publia à Valence, avec une préface, le *De re logica*, de Vernei, qui fit autant de bruit que son premier ouvrage.

Il y eut alors en Espagne une véritable poussée sensualiste. Les Jésuites, qui venaient d'être expulsés d'Espagne, se laissèrent gagner comme les autres : Antonio Eximeno [6], Arteaga [7] prirent en matière d'esthétique la défense des nouvelles théo-

1. *Institutiones philosophiae moralis*, 1777. Il édita les œuvres de Vives.
2. *Logica* (1781). — *Filosofia moral* (1787). — *Discurso sobre el sistema del mecanismo* (1768). — *Sobre la aplicacion de la filosofia á los asuntos de religion*. — *Fisica moderna racional y experimental*, 1745.
3. *Discurso filosófico sobre el hombre* (1787).
4. Cf. F. Rousseau, *Règne de Charles III*, t. II, p. 228.
5. *Cursus philosophici regalis collegii salmanticensis S. J. in compendium redacti*. — Salmanticae, 1749.
6. *Del origen y reglas de la musica*.
7. *Investigaciones filosóficas sobre la belleza ideal, considerada como objeto de todas las artes de imitacion*. Madrid, 1789.

ries. Valentin Foronda traduisit la *Logique de Condillac* (1789). Ramon Campos, dans le *Système logique* et dans le *Don de la parole* (1804), se révéla comme un disciple de Destutt de Tracy. Tomas Lapeña publia en 1806 un *Essai sur l'histoire de la philosophie*, qui n'est guère qu'une traduction de *l'Encyclopédie*. Andrés Maria Santa Cruz s'inspira de la théophilanthropie, dans son *Culte de l'humanité*[1].

Toutes ces nouveautés ne passèrent pas, bien entendu, sans protestations. Le cistercien Antonio Rodriguez fit paraître en 1776 son *Ami de Dieu (El Filoteo)*. Un moine sévillan, Fr. Fernández de Ceballos, écrivit ses véhémentes études sur la *Fausse Philosophie, crime d'État* (1775-76), le *Jugement final de Voltaire*, l'*Analyse de l'Émile*, les *Causes de l'inégalité parmi les hommes*, la *Critique du déisme extatique*, l'*Examen du livre de Beccaria sur les délits et les peines*. Ceballos considérait le christianisme du point de vue politique et social. « L'athéisme lui paraissait une déclaration de guerre à la société; l'athée était l'ennemi public, le pirate armé en course contre l'ordre social[2]. » C'était un théoricien qui retardait de cinq siècles, mais il représentait très bien la tradition espagnole. Il faut ajouter à ces deux hommes du passé Vicente Fernández Valcarcel qui publia en 1787 ses *Désenchantements philosophiques (Desengaños filosóficos)* pour combattre le cartésianisme, dans lequel il voyait les germes de l'idéalisme et du matérialisme[3].

Les *Lettres d'un philosophe rance (Cartas del filósofo rancio)* de Fray Francisco Alvarado procèdent du même esprit. L'auteur se pose en défenseur énergique de l'Inquisition[4].

---

1. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. I. Filosofía.
2. F. Rousseau, *Règne de Charles III*, t. II, p. 332.
3. F. Rousseau, *op. cit.*, t. II, p. 333, note 2.
4. Voir, par exemple, la *segunda carta del filósofo rancio en que á lo cristiano viejo, hace la apologia de la Inquisicion.* — Coruña, 1813, in-12.

A côté de ces polémistes passionnés, on peut citer quelques auteurs auxquels la science étrangère a certainement ouvert de nouveaux horizons. Antonio Javier Perez y Lopez, de l'Université de Séville, publia à Madrid en 1785 son *Nouveau Système philosophique, ou principes de l'ordre essentiel de la nature, établis comme fondements de la morale et de la politique et comme preuve de la religion.* C'était un ouvrage hardi qui tendait à établir un système de morale fondé sur la simple loi naturelle [1]. Juan Francisco de Castro étudia également les lois du monde physique et du monde moral dans son grand ouvrage : *Dieu et la nature* [2].

Une place à part doit être faite au P. Jésuite Lorenzo Hervas y Panduro, préfet de la bibliothèque du Quirinal, qui écrivit sous le titre d'*Idée de l'Univers* [3] un immense ouvrage rempli de précieux renseignements linguistiques. Par la réunion de notes empruntées à plus de 300 idiomes, par la composition de grammaires comparées de 40 langues, il prouva que l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et l'éthiopien appartenaient à une même famille : le groupe sémitique. Il découvrit que le basque n'est pas une langue celtique. Il remarqua les ressemblances du sanscrit et du grec. Max Müller voit en lui un des précurseurs de la philologie.

Jurisprudence. — La science juridique présente au XVIIIe siècle un développement beaucoup plus large et beaucoup plus intéressant que la théologie. L'Espagne a eu des jurisconsultes d'une haute valeur, dont les travaux ont amené la législation espagnole à un état de perfection très avancé.

Pendant longtemps le droit national ne fut pas enseigné

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 430.
2. *Dios y la naturaleza*. Madrid, 1780-81, VII vol., in-4°.
3. *Idea dell' Universo che contiene la storia della vita dell' uomo, elementi cosmografici, viaggio estatico al mundo planetario e storia della terra.* — Cesena, 1778-87, 21 vol., in-4°.

dans les Universités[1]; il finit par s'y faire sa place entre le droit romain et le droit canon.

L'histoire du droit donna naissance à de nombreux travaux. Le *Code hermogénien* fut commenté par D. José Finestre, professeur à Cervera[2].

L'Académie espagnole commença, dès 1784, à préparer sa belle édition du *Fuero juzgo*[3]. Le P. Andres Burriel découvrit à la bibliothèque archiépiscopale de Tolède un grand nombre de documents juridiques, qui furent publiés, bien longtemps après sa mort, dans la *Collection canonique hispano-gothique* (1823). Le même savant, dans une lettre écrite en 1751 à Juan Amaya, donne d'intéressants détails sur le *Fuero de León*, le *Fuero de los fijosdalgo*, le *Fuero viejo*, le *Fuero real*, et l'*Ordonnance de Montalvo*[4]. Ignacio Jordan de Asso y del Rio et Miguel de Manuel y Rodriguez éditèrent en 1771 le *Fuero viejo* et en 1774 l'*Ordonnance d'Alcalá*[5].

1. « En las catedras de las Universidades, no se lee por otro texto que el Codigo, Digesto y Volumen, que solo tratan del derecho romano. » — Ant. Rodriguez Villa, *La Ensenada*, p. 133.

2. *Commentaria in Hermogeniani J. C. juris epitomarum libris VI.*

3. *Fuero juzgo en latin y castellano, cotejado con los mas antiguos y preciosos codices por la R. Academia española*. Madrid, 1815, in-4°. — Une édition du *Fuero juzgo* par Alonso de Villadiego avait paru à Madrid en 1600 et avait été réimprimée en 1792.

4. La Serna y Montalban, *Elementos del derecho*, t. I, p. 219.

5. Cet ancien code de la noblesse castillane paraît avoir eu pour lointain ancêtre le *Fuero de los fijosdalgo, o Fuero de las fazañas y antigua costumbre de España*, institué en 1118 aux Cortès de Najera par l'empereur Alphonse VII, et dont le texte n'a pu être encore retrouvé. Pendant tout le cours du XIIIe siècle, et la première moitié du XIVe, les nobles réclamèrent à différentes reprises la confirmation du Code de Najera par l'autorité royale. Ils ne l'obtinrent que par la loi I du titre XXVIII de l'ordonnance d'Alcalá de 1348, et sous une forme très vague et très peu précise. *(E porque los fijosdalgo de nuestro reyno han en algunas comarcas fuero de alvedrio, e otros fueros por que se judgan ellos e sus vasallos, tenemos por bien que les sean guardados sus fueros.)* Le texte publié par Asso et Manuel paraît être l'œuvre d'un particulier et n'avoir jamais été revêtu des sanctions légales. — Cf. Marina, *Ensayo sobre la legislacion*, lib. IV, § 48-56.

Le *Fuero real* fut réimprimé à Madrid en 1781 en 2 volumes in-folio. L'Académie de l'histoire donna, en 1807, une édition des *Siete partidas* en 3 volumes in-8. Une nouvelle édition des *Ordonnances de Montalvo* (1485) parut en 1779. Juan Alvarez Posadilla écrivit des *Commentaires sur les lois de Toro* (1505), *selon leur esprit et celui de la législation espagnole.* Jovellanos étudia *l'Origine et l'autorité légale des Codes espagnols* dans une de ses lettres au docteur Pardo.

Francisco Martinez Marina publia en 1809 son *Essai historico-critique sur la législation et les principaux corps de loi des royaumes de Castille et de Leon, spécialement sur le Code des Siete Partidas.* Cet ouvrage est un des plus savants qui aient été écrits sur le droit castillan. La *Nueva Recopilacion* de Philippe II fut éditée à nouveau en 1713, 1745, 1772, 1775 et 1777. Un volume à part donna les lois nouvelles parues depuis 1745. En 1786, Manuel de Lardizabal proposa au roi l'impression d'un nouveau supplément en trois volumes; le Conseil, effrayé des dimensions que prenait le premier Code du royaume, refusa le permis d'imprimer, et en 1798 le roi donna l'ordre de procéder à une refonte générale de la *Recopilacion.* Juan de la Reguera Valdelomar, rapporteur à la Chancellerie de Grenade, fut chargé du travail, et la *Novisima Recopilacion* parut en 1805 en 5 volumes in-4°. Elle contenait 4.020 lois, et dès 1809 un supplément contenant 122 lois était prêt à être imprimé. La compilation de Juan de la Reguera fut l'objet de quelques critiques de Marina dans son *Essai;* l'auteur crut devoir protester devant le Conseil, et en 1819 Marina répondit par son *Jugement critique de la Novisima Recopilacion* où il fit preuve d'une profonde connaissance de l'ancien droit et d'un sens critique acéré.

La législation forale ne fut pas absolument oubliée. Les

— La Serna et Montalban, *Elementos de derecho*, t. I, p. 83. — Antequera, *Hist. de la legislacion*, p. 143-159. — Altamira, *Hist. de España*, t. II, p. 83.

Fueros de Catalogne furent édités à nouveau en 1704, ceux d'*Aragon* en 1727. La Navarre eut en 1735 sa *Novisima Recopilacion.* Macanaz composa des *Traités historico-critiques sur les Fueros d'Aragon et de Valence.* Pedro de Fontecha y Salazar écrivit en 1747, sous le titre bizarre d'*Écu de la plus constante foi et loyauté,* une excellente histoire du droit biscayen [1].

L'enseignement du droit national, si mal entendu encore au milieu du siècle [2], fut facilité par la publication de manuels sur le modèle des *Institutes de Justinien* [3]. Les meilleurs travaux dans ce genre furent les *Institutions pratiques du droit civil de Castille* des docteurs Asso et Manuel (1771) [4], et les *Institutions romano-espagnoles* de Juan Sala, professeur à l'Université de Valence [5]. Jovellanos a laissé des *Lettres sur la manière d'étudier le droit,* et a choisi pour sujet de son discours de réception à l'Académie de l'Histoire : *la Nécessité d'unir à l'étude de la législation l'étude de l'histoire et des antiquités nationales.*

Les juristes commencèrent à sortir de la routine exégétique, à se préoccuper de l'origine des lois [6], à en faire la cri-

1. Réimprimée en 1866 par Juan Delmas, sur l'ordre de la Députation de la province.

2. A Salamanque, on *lisait* 6 heures par jour : 2 de Digeste, 2 de Code, 2 de Décrétales. — Antequera, *Hist. de la legisl.*, p. 381.

3. Martinez Galindo, *Phœnix jurisprudentiae hispanicae,* 1715. — Antonio de Torres, *Institutiones hispanae practico theorico commentatae,* 1735. — Maimo y Rives, *Romani et hispani juris institutiones ad usum scholarum et fori,* 1777. — Danvila, *Comentarios de Arnoldo Vinio,* 1779. — Juan Pablo Forner, *Plan de unas instituciones de derecho español,* 1796.

4. Miguel de Manuel se proposait d'écrire une histoire de la législation civile de l'Espagne, et la poussa jusqu'au temps des Goths; il ne se crut pas assez libre pour continuer. — Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons,* t. IV, p. 203.

5. *Institutiones romano-hispanae,* abrégé de son *Vinnius castigatus, et ad usum tironum hispanorum accommodatus.* — On a de lui *Digestum romano-hispanum.* — *Illustracion del derecho real de España.*

6. Andres Cornejo, *Diccionario histórico forense del derecho real de España.* — Sempere, *Historia del derecho español.*

tique [1] et à préparer les éléments d'une législation nouvelle [2].

Le droit pénal profita grandement des progrès de l'esprit critique. Juan Alvarez Posadilla exposa les *Principes de la pratique criminelle*. Miguel de Lardizabal montra dans son *Discours sur les peines, d'après les lois pénales d'Espagne*, une grande connaissance de la législation pénale, et professa des doctrines plus rationnelles que celles qui régnaient alors dans la théorie et la pratique [3]. Miguel de la Iglesia Castro défendit la légitimité de la peine de mort contre Beccaria (1770). Juan Pablo Forner écrivit des *Observations sur l'incertitude de la torture*, complètement tombée en désuétude en Espagne, dès la fin du XVIIIe siècle.

Le droit administratif inspira quelques bons ouvrages. Melchor Macanaz écrivit une *Explication juridique et historique de la consulte que fit le Conseil de Castille relativement à son autorité et à ses attributions*, Antonio Martinez Salazar une *Collection de mémoires et notices sur le gouvernement général et politique du Conseil* (1764), Pedro Escolano de Arrieta sa *Pratique du Conseil dans l'expédition des affaires* [4], Félix de Abreu écrivit son *Traité juridique et politique sur les prises de mer* (1740).

Le développement de l'autorité royale, le *régalisme*, comme disent les Espagnols, commença avec l'*Information* de Macanaz *sur les abus de la curie romaine* (1713) [5], provoqua l'*Examen du Concordat de* 1735 et les *Observations sur le*

1. Juan Pablo Mora Jaraba, *Errores del derecho civil y abusos de los jurisperitos*. — Juan Francisco de Castro, *Discursos criticos sobre las leyes*.

2. Alonso Maria de Azevedo, *Discurso sobre la necesidad de abreviar los pleytos*. — *Proyecto o idea de un nuevo cuerpo legal*.

3. La Serna et Montalban, *Elementos del derecho*, t. I, p. 219.

4. Madrid, 1796, 2 vol. in-f°.

5. Macanaz a exposé ses idées politiques dans ses *Auxilios para bien gobernar una monarquia catolica* (*Semanario erudito*, t. V, p. 215).

Concordat de 1753 de Gregorio Mayans y Siscar, l'*Histoire légale de la bulle In cœna Domini* de Juan Luis Lopez (1768) et inspira les grands travaux de Campomanes, le *Traité du droit royal d'amortissement* (1765) [1] et le *Jugement impartial sur le Monitoire de Parme* (1768 et 1769) [2], qui marquèrent l'apogée du système régalien.

L'intervention royale dans les affaires ecclésiastiques amena quelque changement dans l'enseignement du droit canon. Van Espen traduit remplaça le Vallensis [3] dans les tribunaux d'Église, et les canonistes purent étudier dans la traduction de Joaquin del Camino les *Institutions* de droit ecclésiastique de Bérandi. Pedro Murillo y Velarde, le moins régaliste des écrivains du XVIIIe siècle, publia en 1763 son *Cours de droit canonique, hispanique et indique* [4].

Enfin l'horizon des juristes s'élargit; on étudia le droit étranger, et les principes du droit naturel et du droit des gens [5].

Les écrivains juridiques du XVIIIe siècle ont fait œuvre assez considérable pour qu'il soit impossible de toucher à l'histoire du droit espagnol sans consulter leurs travaux.

Économie politique. — Les tendances utilitaires du siècle favorisèrent les études économiques, et sur ce point encore l'Espagne présente de grands et beaux travaux d'ensemble.

Macanaz, si cruellement abandonné par Philippe V, publia dans le *Semanario erudito* un certain nombre d'études tou-

1. *Tratado de la regalia de amortización* (1765). Florida-Blanca lui donna publiquement son approbation dans sa *Carta apologetica sobre el tratado de la regalia de amortizacion.*

2. *Juicio imparcial sobre las letras en forma de breve contra el duque de Parma*, 1769.

3. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 333.

4. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Derecho canonico.*

5. Pedro Perez Valiente, *Apparatus juris publici universi*, 1751. — Joaquin Marin y Mendoza, *Historia del derecho natural y de gentes*, 1776.

chant à la situation de l'Espagne, à la dépopulation du royaume, aux remèdes qui pouvaient être apportés à ses maux.

La Ensenada remettait périodiquement au roi (1747-1748-1749-1751) des mémoires détaillés sur l'état des différents services et les améliorations qui lui paraissaient réalisables. Ses rapports et ses réponses aux questions du roi contiennent de précieux renseignements sur l'état économique de l'Espagne au temps de Ferdinand VI[1].

Le *Mémorial* de Florida-Blanca (1788) est un document de même ordre, plus complet et plus intéressant, parce qu'il appartient à une période où le rôle de l'État s'est prodigieusement accru.

Le *Mémoire sur les intérêts du commerce espagnol*, rédigé au moment des négociations d'Amiens, et inséré par Canga Argüelles dans son *Dictionnaire des finances*, donne une idée très nette de l'industrie espagnole en 1802.

Les *Mémoires du prince de la Paix* sont une œuvre apologétique, mais renferment d'intéressants détails et un bon chapitre sur l'histoire agricole, industrielle, scientifique et littéraire de l'Espagne pendant le ministère de Godoy.

Les *Lettres politico-économiques*, attribuées à Campomanes par Rodriguez Villa, appartiennent certainement à un homme très au courant des affaires d'Espagne, d'intelligence très ouverte, d'esprit très hardi et très original. Le résumé du règne de Philippe II, qui occupe une partie de la première lettre, est un excellent morceau d'histoire. Ce petit livre est le livre espagnol le plus vivant et le plus intéressant que nous ait laissé le XVIIIe siècle.

A côté des ministres et des hommes d'État se placent d'honorables écrivains, comme le marquis de Santa Cruz

1. Ant. Rodriguez Villa, *El marques de la Ensenada.*

Marcenado[1], José de Campillo y Cossia[2], Bernardo Ward[3], Antonio Arteta de Monteseguro[4], Vicente Alcalá Galiano[5], Lorenzo Normante y Carcaviella, qui se livrent à l'étude des questions économiques[6].

L'Aragon fournit aussi quelques économistes distingués : Ignacio de Aso écrit une *Histoire de l'économie politique de l'Aragon*, Miguel Generes des *Réflexions politiques et économiques sur la population, l'agriculture et les fabriques du royaume d'Aragon*. Tomás de Anzano étudie le paupérisme dans ses *Éléments préliminaires pour former un système de gouvernement de l'hospice général* (1781). Son travail servit de base aux instructions officielles pour l'administration des maisons de bienfaisance.

Les *Mémoires* de Capmany *sur la marine, le commerce et les arts de Barcelone*, comptent parmi les meilleures études de ce genre.

L'immense ouvrage de Eugenio de Larruga[7] est une mine inépuisable de renseignements qui n'a de comparable que le *Catastro* exécuté en vue de l'établissement de la contribution unique, et le *Censo de frutos* dont Canga Argüelles a tiré une bonne partie de son dictionnaire.

Les économistes espagnols étaient au courant des meilleurs travaux parus à l'étranger[8] et pouvaient, sans désavantage,

1. *Rapsodia económico-politica monarquica*, 1732.
2. *Nuevo sistema de gobierno económico para America. — Lo que hay de mas y de menos en España. — España despierta.*
3. *Proyecto económico*, 1762.
4. *Discurso instructivo sobre las ventajas que puede conseguir la industria de Aragon con la nueva ampliacion de puertos concedida por S. M. para el comercio de America*, 1779.
5. *Memoria sobre la industria en general*, 1781. — *Sobre la economia política*, 1783.
6. *Discurso sobre la utilidad de los conocimientos económico-políticos y la necesidad de su estudio metodico*, 1784.
7. *Memorias político-económicas sobre los frutos naturales, comercio, fábricas y minas de España*. Madrid, 1780, 45 vol. in-8.
8. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 283.

soutenir la comparaison avec les plus savants spécialistes des autres nations.

Histoire. — L'histoire, telle qu'on l'entend aujourd'hui, exige une absolue liberté de jugement, et cette histoire-là, il ne peut en être question dans l'Espagne du XVIIIe siècle; mais un grand nombre d'érudits ont patiemment inventorié et classé les richesses historiographiques de l'Espagne et ont fondé la science historique dans ce pays.

Le sens critique était si complètement aboli que bien des gens se faisaient un jeu de composer de fausses chroniques, d'éditer des textes forgés de toutes pièces, et de collectionner des pièces fausses, fabriquées sur leurs propres indications.

En 1738, un membre de l'Académie de l'Histoire, Francisco Xavier Manuel de la Huerta y Vega, osa publier, sous le titre de l'*Espagne primitive*[1], un recueil d'absurdités et de fables grossières; la liste des rois d'Espagne commençait à Tharsis, l'Espagne envoyait des colonies espagnoles en Angleterre, en Écosse, en Irlande et jusqu'en Amérique, dominait toute la Lybie, donnait des rois aux Celtes et aux Troyens et fondait la ville de Rome[2]. L'Académie de l'Histoire eut la faiblesse de protéger cet effronté hâbleur contre les rigueurs bien méritées de la justice.

Un peu plus tard, un certain Juan de Flores, prébendé de la cathédrale de Grenade, se mit à exploiter un gisement d'antiquités découvert à Grenade dans le quartier de l'Alcaçaba.

1. *España primitiva, historia de sus reyes y monarcas, desde su poblacion hasta Christo*, t. I, Madrid, 1738. — L'ouvrage devait avoir six volumes; les deux premiers seulement virent le jour.

2. Jose Godoy Alcántara, *Historia critica de los falsos cronicones*. Madrid, 1868, in-8, p. 309. — Dès le XVIIIe siècle, des travaux sérieux avaient démontré les supercheries de La Huerta et de Juan de Flores. — Cf. Juan Perez Bayer, *Apuntamientos acerca de las nuevas excavaciones de la Alcazaba de Granada* (1776). — Tomas Andrés de Gusseme, *Desconfianzas criticas sobre algunos monumentos de antiguedad que se suponian descubiertos en Granada, en las excavaciones de su alcazaba* (1760).

Il s'agissait probablement de l'emplacement d'une basilique de l'ancienne ville romaine d'Illiberis. On amena au jour des chapiteaux, des débris d'architecture, des inscriptions, mais le chanoine fit de son gisement un trésor, d'où il tira les documents les plus étranges, et les monuments les plus merveilleux. Il en fit sortir des écrits de saint Jacques et de ses disciples, des canons ignorés du concile d'Illiberis, où était proclamé le dogme de l'Immaculée Conception; il découvrit des chroniques qui mentionnaient le tribut des cent vierges, la présence de saint Jacques à la bataille de Clavijo, le vœu du roi Ramire; il tint boutique de titres de noblesse et d'actes faux de toute espèce, que des compères glissaient habilement dans les dossiers des notaires. Le scandale fut si grand que la Chancellerie de Grenade finit par fermer le trésor et par intenter un procès au faussaire. Flores en fut quitte pour une peine assez légère [1].

Il en coûtait bien plus de plaider la cause de la vérité. Gregorio Mayans, bibliothécaire du roi, avait trouvé dans les manuscrits de Nicolas Antonio une démonstration irréfutable de la fausseté des chroniques, découvertes en 1588 et 1595 à la Torre turpiana et au Sacromonte de Grenade; il l'imprima hardiment et la dédia au roi Jean V de Portugal; les dévots espagnols prirent ombrage d'une critique qui s'attaquait à la légende de tant de saints, de tant de prélats et de tant de sanctuaires, et l'évêque de Málaga, gouverneur du Conseil de Castille, fit saisir l'ouvrage [2].

Instruit par cet exemple, le P. Enrique Florez n'osa pas, dans son *España sagrada*, s'attaquer de front aux fausses chroniques; il respecta la légende « toutes les fois qu'il connut qu'elle avait jeté de profondes racines dans les âmes et qu'elle couvrait de son ombre des intérêts considérables [3] ».

1. Godoy Alcantara, *op. cit.*, p. 317 et suiv.
2. Godoy Alcantara, *op. cit.*, p. 312.
3. C'est du reste l'avis très net de Godoy Alcantara lui-même :

Quelques écrivains eurent le courage de se mettre à la recherche de la méthode historique, oubliée depuis si longtemps. Le P. Jacinto Segura publia en 1733 son *Nord critique*[1], essai bien imparfait encore, où Juan Iriarte releva plus d'une trace de crédulité[2]. Le P. Enrique Florez donna en 1743 sa *Clef historique*[3]. Juan Forner écrivit son *Discours sur le moyen d'écrire et d'améliorer l'histoire d'Espagne*, mais son acerbe polémique lui suscita tant d'ennemis que le roi lui défendit de rien publier sans sa permission[4]. José de Mora y Cata, marquis de Llio, présenta à l'Académie des belles-lettres de Barcelone d'intéressantes *Observations sur les principes élémentaires de l'histoire*[5]. Ce travail, conçu sur un plan tout scolastique, montre jusqu'à quel point l'esprit critique était alors aboli. L'auteur admet, en principe, l'autorité de la tradition, mais il la repousse si elle déroge à la gloire du Christ, ou si elle répugne à la loi de Dieu, ou si elle donne occasion de pécher. L'histoire est encore la servante de la théologie.

Des travaux beaucoup plus sérieux furent entrepris pour rechercher et mettre en valeur les matériaux historiques encore existants.

Le P. Florez forma, au couvent de San Felipe el Real de

« Florez creia, como muchos en su tiempo, que la historia eclesiastica puede escribirse como la civil o politica, esto es pidiendo a cada institucion su origen, a cada pretension su titulo, a cada hecho su comprobante... El soplo de la filosofia inexperta del siglo habia pasado sobre todas las frentes. Florez toco pronto lo impracticable de su sistema y lo modifico. » — *Op. cit.*, p. 313.

1. *Norte critico con las reglas mas ciertas para la discrecion en la historia.* Valencia, 1733, in-f°. — *Id.*, 1736, 2 vol. in-4°.

2. Cotarelo, *Iriarte*, p. 5.

3. *Clave historial*, 1743, in-4°.

4. Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. IV, p. 417.

5. La publication de cet ouvrage, commencée au XVIIIe siècle, n'a été achevée qu'en 1869. — *Memorias de la Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. II.

Madrid, une précieuse bibliothèque et une importante collection d'antiquités. Il fit un rapport au Conseil de Castille sur la *meilleure méthode de conserver les livres*, écrivit un mémoire au P. Ravago sur l'*opportunité de la publication des manuscrits gothiques de la bibliothèque de l'Escorial*, publia en 1765 le *Voyage d'Ambrosio de Morales*, fait, par ordre de Philippe II, dans les royaumes de León et de Galice et dans la principauté des Asturies pour inventorier les reliques des saints, les tombeaux des rois et les manuscrits des cathédrales et des monastères. On lui doit encore une *Étude généalogique sur la maison royale de Castille* [1], et un grand ouvrage sur la numismatique espagnole [2]. Luis Joseph Velazquez de Velasco, marquis de Valdeflores, a laissé une *Notice sur son voyage en Espagne* [3], des *Lettres à l'Académie de l'histoire*, et 80 volumes de notes manuscrites aux archives de l'Académie [4]. Il était numismate comme Perez Bayer, auteur du traité des *Monnaies hébréo-samaritaines* [5], comme Pingarron, qui traduisit et compléta la *Science des médailles* de Joubert [6]. Le P. Estevan de Torreros y Pando, professeur de mathématiques au collège impérial de Madrid, donna en 1758 sa *Paléographie espagnole* [7].

La bibliographie donna lieu à de nombreux travaux. Juan

1. *Memorias de las Reinas catolicas*. Madrid, 1761 et 1770, 2 vol. in-4°.

2. *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiguos de España*. Madrid, 1757-58, 2 vol. in-4°. — *Parte tercera*. Madrid, 1773, in-4°.

3. *Noticia del viaje de España, hecho de orden del rey*. Madrid, 1765, in-4°.

4. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Historia*.

5. *De nummis hebraeo samaritanis*. Valence, 1781, pet. in-f°. — *Nummorum Hebraeo samaritanorum vindiciae*, 1790, pet. in-f°.

6. *Ciencia de las medallas*.

7. L'ouvrage du P. Terreros est enrichi de dix-huit planches gravées par Francisco Xavier de Santiago y Palomares. Il fait partie de la traduction espagnole du *Spectacle de la nature* de l'abbé Pluche.

Iriarte catalogua les ouvrages géographiques [1] et mathématiques [2] de la Bibliothèque royale et publia en 1769 le premier volume d'un *Catalogue des manuscrits grecs* [3], qui n'a pas été achevé. Le Syrien Michel Casiri donna le catalogue détaillé, et généralement exact, des manuscrits arabes de l'Escorial [4]. Joseph Rodriguez de Castro sa *Bibliothèque espagnole* [5]. Perez Bayer présida à la réimpression de la *Bibliothèque hispanique ancienne* de Nicolas Antonio et à la publication de la *Bibliothèque hispanique nouvelle,* revue et corrigée par le même auteur [6]. Félix de Latassa y Ortin publia sa *Bibliothèque des écrivains aragonais* [7], le P. Joseph Rodriguez sa *Bibliothèque valencienne* [8], Vicente Eximeno ses *Écrivains*

1. *Regia Matritensis Bibliotheca geographica et chronologica, anno* 1729.
2. *Regia Matritensis Bibliotheca mathematica, anno* 1730.
3. *Regiae Bibliothecae Matritensis codices graeci manuscripti.* Volumen prius. Madrid, in-f°, 1769. — L'édition devait être complète en deux volumes.
4. *Bibliotheca arabico-hispana escurialensis.* Madrid, 1760-70, 2 vol. in-f°. Casiri, né en 1710 à Tripoli de Syrie, mort à Madrid en 1791, était venu en Espagne en 1738 et fut successivement attaché à la bibliothèque royale, membre de l'Académie de l'histoire et bibliothécaire de l'Escorial (1763).
5. *Biblioteca española. Tomo primero que contiene la noticia de los escritores rabinos españoles desde la epoca conocida de su literatura hasta el presente.* Madrid, 1781, in-f°. — *Biblioteca española. Tomo segundo que contiene la noticia de los escritores gentiles españoles y la de los christianos, hasta fines del siglo XIII de la Iglesia.* Madrid, 1786, in-f°.
6. Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana vetus, sive hispani scriptores qui ab Octaviani Augusti aevo ad annum Christi MD floruerunt.* Madrid, 1788, 2 vol. in-f°. — *Bibliotheca hispana nova, sive hispanorum scriptorum, qui ab anno MD ad MDCLXXXIV floruere notitia, nunc primum prodit recognita, emendata, aucta ab ipso auctore.* Madrid, 1788, 2 vol. in-f°.
7. *Biblioteca antigua de los escritores aragoneses que florecieron desde la venida de Christo hasta el año* 1500. Zaragoza, 1796, 2 vol. in-4°. — *Bibliotheca nueva de los escritores aragoneses que florecieron desde el año de* 1500 *hasta* 1802. Pamplona, 1798-1802, 6 vol. in-4°.
8. *Biblioteca Valentina, compuesta por el M. R. P. M. Fr. Josef*

du royaume de Valence[1], Ignacio de Asso sa *Bibliothèque arabico-aragonaise*[2], Josef de Rezabal y Ugarte sa *Bibliothèque des écrivains qui furent membres des grands collèges*[3], Juan Sempere y Guarinos sa *Bibliothèque des meilleurs auteurs du règne de Charles III*[4], Juan Antonio Pellicer y Saforcada son *Essai d'une bibliothèque des traducteurs espagnols*[5], Eguiara y Eguren sa *Bibliothèque mexicaine*[6].

On étudia les vieilles chroniques de l'histoire d'Espagne. Francisco Antonio Lorenzana, archevêque de Tolède, fit publier à ses frais les œuvres des PP. Toledans, Montanus, Saint-Eugène, Saint-Ildefonse, Saint-Julien et Saint-Euloge[7]. Le moine augustin Fr. Enrique Florez commença la publication de l'*España sagrada*, immense recueil de chroniques et de documents sur l'histoire ecclésiastique de l'Espagne; le plus beau monument de l'érudition espagnole au XVIIIe siècle. Florez publia les 27 premiers volumes (1747 à 1773), et laissa les tomes XXVIII et XXIX en manuscrit. Le P. Risco les fit imprimer et continua la collection jusqu'au tome XLII (1775-1801). Les tomes XLIII et XLIV sont dus aux PP. Antolin Merino et José de la Canal; les

Rodriguez... Juntase la continuacion de la misma obra hecha por el M. R. P. M. Fr. Ignacio Savalls. Valencia, 1747, in-f°.

1. *Escritores del reyno de Valencia, chronologicamente ordenados, desde el año MCCXXXVIII de la christiana conquista de la misma ciudad, hasta el de MDCCXLVIII.* Valencia, 1747-1749, 2 vol. in-f°. — Il faut ajouter à ces deux ouvrages la *Biblioteca Valenciana de los escritores que florecieron hasta nuestros dias, con adiciones y emmiendas a la de D. Vicente Eximeno*, por D. Justo Pastor Fúster. Valencia, 1827-1830, 2 vol. in-f°.

2. *Biblioteca arabico-aragonesa.*

3. *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis Colegios Mayores.* Madrid, 1805, in-4°.

4. *Ensayo de una biblioteca española de los mejores escritores del reynado de Carlos III°.* Madrid, 1785-89, 6 vol. in-8.

5. *Ensayo de una biblioteca de traductores españoles.* Madrid, 1778.

6. *Biblioteca mexicana.* Mexico, 1755.

7. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 319.

tomes XLV et XLVI au P. José de la Canal, et le dernier volume, publié seulement en 1851, à Pedro Sainz y Baranda. Benito Montfort, qui fut peut-être le meilleur imprimeur de son temps, réédita à Valence en 1779 la *Chronique de Jean II* [1], et en 1780 la *Chronique des Rois Catholiques* de Hernando del Pulgar. L'éditeur madrilène Sancha réimprima aussi des chroniques anciennes que Fr. José Miguel de Flores, Francisco Cerdá y Rico, Eugenio Llaguno y Amirola enrichirent de notes et d'éclaircissements. Cerdá y Rico fut chargé par l'Académie de l'Histoire de publier les œuvres de Juan Ginés de Sepúlveda [2].

Quelques travailleurs isolés s'attaquèrent à l'histoire ancienne ou à l'histoire étrangère [3], mais ce fut l'histoire nationale qui attira surtout l'attention des érudits.

Juan de Ferreras publia, de 1700 à 1727, une *Histoire générale d'Espagne*, depuis les origines jusqu'en 1589 [4]. Le savant jésuite Juan Francisco Masdeu conçut son *Histoire critique d'Espagne* sur un plan tellement colossal que le vingtième volume (1805) n'arrive encore qu'à l'époque du

1. Elle avait été déjà publiée en 1517, 1543, 1590, 1591 et 1678; mais cette dernière édition n'était qu'un abrégé; il y avait donc près de deux siècles qu'une édition complète n'avait paru.

2. *Joannis Genesii Sepulvedae Cordubensis opera tum edita, tum inedita, accurante Regia Historiae Academia*. Matriti, 1780, 4 vol. in-4°.

3. Citons comme exemples : marquis de Saint-Philippe, *Historia de la monarquia heberica*. Madrid, 1709, 2 vol. in-4°. — Campomanes, *Antiguedad maritima de esta republica (la de Cartago) con el periplo el general Hannon traducido e ilustrado*. Madrid, 1756. — Id., *Marina de los Arabes, descubrimiento del cabo de Hornos, reformacion de las naves para este paso*. Ms. — Id., *Disertaciones historicas del orden y cavalleria de los Templarios*. Madrid, 1747, in-8. — Luis del Castillo, qui avait voyagé en Russie aux frais du Gouvernement espagnol, publia, sur l'ordre du roi, un *Compendio cronologico de la historia de Rusia*.

4. Madrid, 16 vol. in-4°. L'histoire de Ferreras a été traduite en français par d'Hermilly en 1751, 10 vol. in-4°, et en allemand par Baumgarten (Halle, 1754-1772, 13 vol. in-4° avec notes).

Cid. Son œuvre, mal composée et diffuse, n'en est pas moins l'un des travaux les plus considérables qui aient été entrepris sur l'histoire de la Péninsule. Josef Ortiz y Sanz fit paraître, de 1795 à 1807, un *Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne* en 7 volumes encore estimé.

L'histoire du XVIII[e] siècle même fut abordée avec succès par Vicente Bacallar y Sanna, marquis de Saint-Philippe [1], qui trouva un médiocre continuateur en la personne de José de Campo Raso [2]. Les campagnes de Montemar en Italie furent racontées dans les *Mémoires du marquis de la Mina.* Roja y Pujas, dans son *Résumé militaire,* donna de très curieux détails sur l'armée et la marine de son temps. Marin écrivit en 1776 un *Essai d'une histoire de la milice espagnole,* Vargas Ponce une *Histoire de la marine espagnole et de ses hommes illustres.*

Le P. Belando s'occupa de l'histoire intérieure du pays et publia, de 1740 à 1744, son *Histoire civile d'Espagne sous Philippe V,* que les Jésuites firent mettre à l'index, comme contraire à leur ordre.

Antonio Valladares de Sotomayor publia, sous le titre de *Semanario erudito,* un recueil assez indigeste d'articles et d'études détachées. On rencontre dans ces 36 volumes quelques travaux intéressants relatifs au duc de Lerma, à Olivares, à Philippe V et Ferdinand VI, un *État des Universités* par Casafonda, des mémoires sur les dettes de l'État, sur les *Gremios mayores,* sur le commerce intérieur et extérieur, sur les moyens de faire prospérer la monarchie [3].

Charles III eût voulu une histoire générale des Indes, et en confia la préparation à Juan Bautista Muñoz, qui publia

1. *Comentarios de la guerra de España e historia de su rey Felipe V el animoso, desde el principio de su reirado hasta el año de* 1725. Genève, 1729, 2 vol. in-4°.

2. *Continuacion a los comentarios.* Madrid, 1736-63, 2 vol. in-4°.

3. F. Rousseau, *Règne de Charles III,* t. II, p. 340.

en 1793 le premier volume de son *Histoire du Nouveau Monde.* L'ouvrage suscita d'amères critiques et ne fut pas continué. L'auteur était cependant un homme consciencieux et instruit. Il avait réuni une volumineuse collection de notes et de documents, conservée aujourd'hui à l'Académie de l'Histoire, et dont le ministère du *fomento* a publié des fragments dans ses *Relations géographiques des Indes*[1].

L'histoire provinciale a été très étudiée au XVIIIe siècle. Un fonctionnaire du ministère de la marine, José Vargas Ponce, envoyé en Guipuzcoa pour étudier la position stratégique des Passages, en rapporta une importante collection de documents et de manuscrits relatifs à l'histoire de la province[2]. Egana publia en 1780 son *Guipuzcoan érudit,* collection alphabétique de documents législatifs portant sur tous les points du droit public ou privé de la province. Le P. Larramendi rédigea sa *Chorographie du Guipuzcoa,* livre charmant, rempli de détails curieux et bien observés sur une des provinces les plus intéressantes de l'Espagne[3]. Les travaux de Landazuri sur l'Alava sont loin d'avoir la même valeur[4]. Tomás Lopez donna une *Description de la province de Madrid.* Le P. Romualdo Escalona publia une *Histoire du monastère de Sahagun*[5], Pedro Serra y Postius une *Histoire du Mont-*

1. Altamira y Crevea, *De historia y arte,*p. 82.

2. Cette collection est aujourd'hui conservée à l'Académie de l'histoire. Cf. Carmelo de Echegaray, *Investigaciones historicas referentes á Guipuzcoa.* San Sebastián, 1893, in-8.

3. *Corografia o descripcion general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa.* Elle a été publiée en 1882 à Barcelone par le R. P. Fita y Colome.

4. *Historia eclesiastica de la M. N. y M. L. provincia de Alava.* Pamplona, 1797, in-4°. — *Historia civil de la M. N. y M. L. provincia de Alava.* Vitoria, 1798, 2 vol. in-4°.

5. *Historia del R. monasterio de Sahagun, sacada de la que dejo escrita el P. M. Fr. Josef Perez, catedratico de lenguas y de matematicas de la Universidad de Salamanca,* 1782. — Très curieux appendices et copie de 327 pièces inédites.

serrat[1], Jayme Finestres une *Histoire de Poblet*[2]; Pablo Ignacio de Dalmases y Ros écrivit une *Histoire générale de Catalogne* et Domingo Costa une *Histoire de Catalogne* restées inédites[3]. Ignacio Lopez de Ayala donna une *Histoire de Gibraltar*[4], Josef Viera y Clavijo des *Notes sur l'histoire générale des Canaries*[5].

Isidoro Bosarte commença la publication de son *Voyage artistique en différentes localités d'Espagne*[6] et Jaime Villanueva son *Voyage littéraire aux églises d'Espagne*[7]. Antonio Ponz donna son *Voyage d'Espagne*[8], José Ortiz son *Voyage architectonique et archéologique en Espagne*[9].

Géographie. — La géographie profita, au même titre que l'histoire, des progrès réalisés par les sciences et par la critique dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Le voyage au Pérou des astronomes français Bouguer, Godin et La Condamine (1735-46) paraît avoir été l'occasion du réveil de la science géographique en Espagne. Deux jeunes officiers de la marine royale : Jorge Juan et Antonio de Ulloa, furent dési-

1. *Epitome historico del portentoso santuario y real monasterio de Na Sa de Monserrate.* Barcelona, 1742, in-4°, et Barcelona, 1747, in-4°.
2. *Historia del monasterio de Poblet.* Barcelona, 1746, in-f°.
3. Cf. Balaguer, *Historia de Cataluña*, t. V, p. 429.
4. *Historia de Gibraltar.* Madrid, 1782.
5. *Noticias de la historia general de las islas de Canaria.* Madrid, 1772-1783, 4 vol. in-4°.
6. *Viaje artistico á varios pueblos de España con el juicio de las obras de las tres nobles artes que en ellos existen y epocas á que pertenecen.* Madrid, 1804, in-8, t. I, seul publié.
7. *Viaje literario á las iglesias de España.* Madrid (1803, 1852), 22 vol. in-8. — Les cinq premiers volumes parurent sous le nom de Joaquin Villanueva, frère de l'auteur. On pourra consulter avec fruit sur ce grand ouvrage la *Noticia del viaje literario á las iglesias de España, emprendido de orden del Rey en el año* 1802, *escrita en el de* 1814. *La publica un amigo del autor.* Valencia, en la imprenta de Estevan, 1820, in-8. — Cité par R. Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal.* — *Revue Hispanique,* 1896.
8. *Viaje de España.* Madrid, 1772-94, 18 vol. in-8.
9. *Viaje arquitectonico-anticuario en España.* Madrid, 1807.

gnés pour participer aux opérations des académiciens français, et rapportèrent de leur voyage une intéressante *Relation* [1] et un *Mémoire confidentiel* au Conseil des Indes sur l'état des possessions espagnoles dans l'Amérique du Sud [2].

Charles III envoya deux expéditions au détroit de Magellan [3] et recommanda à ses successeurs de faire exécuter un voyage de recherches scientifiques tous les ans [4]. Il s'attacha principalement à la reconnaissance de la côte occidentale du continent nord américain.

Le 24 janvier 1774, Juan Perez et son pilote Estevan José Martinez partirent de San Blas en Californie; ils découvrirent le 20 juillet l'île Sainte-Marguerite (pointe N.-O. de l'île de la Reine-Charlotte) et le détroit qui sépare cette île de sa voisine (île du Prince-de-Galles) [5]. Ils donnèrent à ce détroit le nom de *entrada de Perez* [6]. Le 9 août ils mouillèrent, les premiers de tous les Européens, au port de Yucuatl, qu'ils baptisèrent *puerto de San Lorenzo;* Cook ne le visita que 4 ans plus tard et lui donna le nom de port de Nootka [7].

En 1775, Bruno Heceta, Juan de Ayala et Juan de la Bo-

1. *Relacion historica del viaje de la America meridional*. Madrid, 1748, 2 vol.

2. *Noticias secretas de America, sobre el estado naval y politico de los reynos del Peru y provincia de Quito, costas de Nueva Granada y Chile y regimen particular de los pueblos de Indias*. Sacadas a luz por D. David Barry. London, 1826, in-4°.

3. Voyage de la frégate *Santa Maria de la Cabeza* (1785-86). Voyage des paquebots *Santa Casilda* et *Santa Eulalia* (1788-89). Manini, *Historia de la marina real española*, t. II, chap. x et xi.

4. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 185.

5. *Dixon entrance* des cartes modernes. On doit probablement entendre par île de la Reine-Charlotte l'île Graham, la plus grande des îles de l'Archipel.

6. Le détroit actuellement nommé *Juan Perez Sound* s'étend entre l'île Moresby et l'île Lyell (archipel de la Reine-Charlotte).

7. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 297. — D'après le *Journal de Fray Juan Crespi et de Fray Tomás de la Peña* embarqués sur le *Santiago*.

dega y Quadra reconnurent la côte américaine du Pacifique jusqu'au 58e degré de latitude nord; ils découvrirent l'embouchure du Columbia, qu'ils dénommèrent *entrada de Heceta,* le mont Edgecumbe *(cerro de San Jacinto)* et le port Bucareli dans l'île du Prince-de-Galles [1].

En 1779, La Quadra et Arteaga, embarqués sur *la Princesa* et *la Favorita,* repassèrent au port Bucareli et reconnurent le mont Saint-Élie, l'île de la Magdalena [2], située par 60° 25′ à l'entrée de la baie du Prince-Guillaume, et l'île Regla, une des îles désertes de la rivière de Cook [3].

En 1788, Esteban Martinez et Gonzalo Lopez de Haro, sur *la Princesa* et *le San Carlos,* visitèrent le golfe du Prince-Guillaume (golfe de Tchugatskaïa des Russes), les îles Kichtak, Schumagin, Unimal et Unalaschka; mais leur ignorance de la langue les empêcha de communiquer autrement que par signes avec les Russes, qui les reçurent fort bien et leur donnèrent même des cartes de la côte [4].

En 1789, le Conseil des Indes ordonna l'établissement d'une station à Nootka; mais les Espagnols se trouvèrent en présence de l'Anglais Colnet déjà établi dans l'île et, après bien des difficultés, un traité signé le 28 octobre 1790 à l'Escorial abandonna à l'Angleterre tous les droits de l'Espagne sur Nootka [5].

Ce mécompte n'arrêta pas les voyages de découverte; Francisco Elisa et Salvador Fidalgo pénétrèrent en 1790

1. Humboldt, *op. cit.* — D'après le *Journal du pilote Maurelle,* publié par M. Barrington et joint aux instructions de Lapérouse.

2. L'île *Hinchinbrook* de Vancouver.

3. *Cook's Inlet,* au nord de la presqu'île Kenaï.

4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne,* t. II, p. 298-301. — Humboldt a vu à Mexico un ouvrage manuscrit intitulé *Reconocimiento de los quatro establecimientos rusos al norte de la California,* hecho en 1788.

5. Humboldt, *op. cit.,* t. II, p. 301-306.

jusqu'à l'extrémité septentrionale de la baie du Prince-Guillaume, par 60° 54′ [1].

En 1791, un officier de la marine royale, l'Italien Malaspina, venu d'Espagne à Acapulco en doublant l'Amérique du Sud, partit avec les deux frégates *Atrevida* et *Descubierta* dans la direction du nord, et poussa jusqu'au port Mulgrave, dans la baie de Behring (59° 34′ 40″) [2].

Au mois d'août 1792, Vancouver trouva au mouillage de Nootka une escadre espagnole de 8 bâtiments, commandée par Juan de la Bodega y Quadra, et fut frappé de la confiance et du respect que les naturels témoignaient aux Espagnols. Deux goélettes, *la Sotil* et *la Mejicana*, commandées par Galiano et Valdés, avaient fait en 4 mois le tour d'une grande île, que les navigateurs appelèrent, d'un commun accord, île Quadra et Vancouver [3]. Au cours de cette même campagne, le capitaine Caamaño, commandant la frégate *l'Aranzazu*, reconnut la partie septentrionale de l'archipel de la Reine-Charlotte, la côte australe de l'île Ulloa (île du Prince-de-Galles), l'île Revilla-Gigedo, l'île de la Calamidad (île de Banks) et celle d'Aristizabal et la grande entrée de Moñino, vis-à-vis l'île de Pitt [4]. Après la paix d'Amiens, le Gouvernement fit continuer les travaux de reconnaissance du littoral américain. Fidalgo fut envoyé au Venezuela, Colmenares au Chili, Moraleda et Quartera au Pérou, Cevalos et Herrera dans la partie nord du golfe du Mexique [5].

Citons encore quelques voyages intéressants en d'autres régions. En 1773, deux moines franciscains, le P. Fr. Garces et le P. Font, se rendirent par terre de Horcasitas à San

1. Humboldt, *op. cit.*, t. II, p. 306.
2. Id., *ibid.*, d'après un journal tenu à bord de l'*Atrevida* et conservé aux Archives de Mexico.
3. Vancouver, *Voyage de découverte à l'océan Pacifique*, t. I, p. 359-437-461.
4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 316.
5. Id., *ibid.*, t. I, p. 218 et 288.

Francisco, et visitèrent près du rio Gila une ancienne cité aztèque renfermant encore un immense palais en adobes *(la Casa grande)*. Ils s'étonnèrent de se trouver au milieu de populations pacifiques et policées, auprès desquelles leur apostolat n'eut aucun succès[1].

En 1789, les PP. Escalante et Velez visitèrent les sources du rio Colorado et y découvrirent des mines de sel gemme[2].

Felix de Azara fut envoyé en 1781 dans l'Amérique du Sud pour déterminer la frontière entre le Brésil et l'Uruguay et rapporta de son voyage une savante relation[3].

Un Catalan audacieux, Domingo Badia Castillo y Leblich, parvint, sous le nom d'Ali-Bey, à gagner la confiance du sultan du Maroc et étudia les ressources de l'organisation de ce pays, qu'il méditait de faire passer sous la souveraineté de l'Espagne[4].

Les résultats acquis par les navigateurs ne furent pas perdus pour la science générale.

Le dépôt hydrographique de Madrid publia, d'après les notes de Malaspina, d'excellentes cartes marines de l'Amérique du Nord-Ouest, les meilleures avant celles de Vancouver[5], et en 1802 des cartes de l'île Quadra et Vancouver, d'après Galiano et Valdés[6]. Il donna de bonnes cartes des Antilles, des cartes de l'intérieur du Paraguay et du royaume de Quito. On eut des plans détaillés de la Havane, de la Vera-Cruz et de l'embouchure du rio de la Plata[7]. Tous ces

1. Humboldt, *op. cit.*, t. II, p. 241.
2. Id., *ibid.*, t. I, p. 209.
3. *Voyage dans l'Amérique méridionale, traduit sur le manuscrit de l'auteur par M. Walckenaer.* Paris, 1809, 4 vol. in-8.
4. De Bausset, *Mémoires*, t. I, p. 282.
5. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. II, p. 309.
6. Id., *ibid.*, t. II, p. 314.
7. Id., *ibid.*, t. I, p. 25.

documents furent mis à la portée du public et vendus à des prix très modérés [1].

Tomás et Juan Lopez, géographes du roi, commencèrent à dresser la carte générale de l'Espagne. Elle manquait encore d'exactitude, mais notait jusqu'aux moindres hameaux et jusqu'aux maisons isolées [2]. D. Juan Dalmau dressa la carte topographique du royaume de Grenade [3]. On songeait dès 1796 à lever une carte d'Espagne d'après les principes scientifiques, le Gouvernement espagnol demanda au chargé d'affaires de France un modèle de la toise employée en France pour le calcul du méridien [4].

Tomás Lopez publia ses *Principes géométriques appliqués à l'usage de la carte* et sa *Géographie historique moderne* [5]. Antillon travailla à l'*Atlas de cartes sphériques* du dépôt hydrographique et au *Cours nouveau de géographie ancienne et moderne.*

Bernardo Espinalt publia son *Atlas espagnol.* Le *Voyageur universel* de Pedro Estala, publié par livraisons, eut un succès extraordinaire, répandit le goût de la géographie et combattit, sous une forme détournée, et d'autant plus persuasive, bien des préjugés nationaux. Le P. Sarmiento [6] préférait les géographes aux historiens, « car les uns, disait-il, parlent de ce qu'ils ont vu, les autres dépensent bien du papier en discours imaginaires et à rapporter toutes les manières de se faire la guerre et de se tuer qu'ont inventées les hommes, comme si l'histoire avait pour but de ne relater que les caprices des

1. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 309.
2. Twiss, *Voyage en Espagne*, p. 184.
3. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 291.
4. *Archives des affaires étrangères. Espagne*, t. 638, f° 338. — Lettre du prince de la Paix au chargé d'affaires de France, 3 janvier 1796.
5. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 344.
6. *Semanario erudito*, t. V, p. 119. — *Catalogo de algunos libros curiosos y selectos para la libreria de algun particular, que desee comprar de tres a quatro mil tomos.*

hommes, à l'exclusion des événements fameux de la nature, de l'art et même du hasard ». Le P. Sarmiento avait réellement l'esprit scientifique et devinait ce que l'histoire devait être un jour.

IV. — Sciences mathématiques.

L'Espagne n'a produit au XVIII[e] siècle aucun de ces illustres mathématiciens qui élargissent l'horizon de la science; mais à défaut de génies, elle a compté de bons professeurs, des officiers instruits et quelques astronomes distingués.

Les mathématiques, longtemps exilées des Universités, figurèrent dans les programmes des études royales de Saint-Isidore, du séminaire des nobles, du collège de Vergara, des écoles navales et militaires.

Le moine valencien Tosca, de la congrégation de San Felipe Neri, publia de nombreux traités élémentaires de mathématiques, de géométrie et de physique [1]. Gregorio Rosell, professeur aux études royales de Saint-Isidore, écrivit pour ses élèves des *Institutes mathématiques*, dont les *Éphémérides* de Rome firent un grand éloge, et une *Géométrie* élémentaire pour les enfants [2]. Pedro Gianini donna aux élèves du collège royal de Ségovie un *Cours complet de mathématiques* [3]. Benito Bails, directeur de mathématiques à l'Académie de San Fer-

1. *Curso completo de matemáticas.* — *Compendio matemático.* — *Geometria elemental.* — *Prolegomenos geométricos.* — *Tratado fisico-matemático de la dioptica.* — *Tratado de statica.* — Lafuente, *Hist. de España*, t. XV, p. 135.

2. *Instituciones matemáticas.* — *Geometria de los niños.* — Lafuente, *op. cit.*, t. XV, p. 135. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 482.

3. *Curso matemático para servir de texto á los caballeros cadetes del R. Colegio de artilleria de Segovia*, 5 vol.

nando, composa, en collaboration avec Geronimo Capmany des *Traités de mathématiques à l'usage des écoles de cadets d'infanterie;* il donna plus tard son *Grand Cours*, ou *Eléments de mathématiques*, en 10 volumes, et ses *Principes de mathématiques*, abrégé du *Grand Cours*, en 3 volumes. Sous Charles IV, il publia encore une *Arithmétique des commerçants* et des *Institutes de géométrie pratique à l'usage des jeunes artistes* [1]. Vicente Tofiño, directeur des gardes-marines, rédigea pour ses élèves un *Abrégé de géométrie élémentaire et de trigonométrie rectiligne*, maintes fois réimprimé [2]. José Chaix, de Jativa, écrivit en 1801 ses *Institutes de calcul différentiel et intégral avec application aux mathématiques pures et mixtes* [3]. Gabriel Ciscar donna en 1804 son excellent *Cours d'études élémentaires de marine*, qui est resté longtemps en usage dans les écoles navales [4]. On cite encore avec éloge les ouvrages classiques de Tadeo Lopez, de Francisco Gonzalez, de Juan Justo Garcia [5]. Rafael de la Sala, évêque de Solsona, Rafael Clavijo, directeur des constructions navales à l'arsenal du Ferrol, cultivèrent aussi les mathématiques avec succès [6].

Au nombre des officiers les plus savants figurent Antonio de Ulloa, Jorge Juan, Cosme Damian de Churruca, Josef Mazarredo, dont nous avons déjà cité les noms et les œuvres. Marcelino Menéndez y Pelayo mentionne les traités de navigation de Pimentel (1699-1712), de Pedro Manuel Cedillo (1745), de Miguel Archer (1756), de José Ignacio de Porras

1. *Tratados de matemáticas para las escuelas de cadetes de infanteria. — Elementos de matemáticas. — Principios de matemáticas. — Aritmética para comerciantes. — Instituciones de geometria práctica para el uso de los jóvenes artistas.*

2. *Compendio de la geometria elemental y trigonometria rectilinea.*

3. *Instituciones del calculo diferencial e integral con sus aplicaciones á las matemáticas puras y mixtas.*

4. *Curso de estudios elementales de marina*, 1re édition, 1804, 4 vol. in-4°.

5. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 290.

6. Cavanilles, *Observaciones sobre el artículo España*, p. 63.

(1765), de Dionisio Alcalá Galiano[1]. Felix Prosperi publia en 1744 une *Nouvelle Méthode de fortification*, où il proposait un front polygonal, analogue à celui que Marc de Montalembert devait recommander plus tard dans son grand ouvrage sur *la Fortification perpendiculaire*[2]. Un *Traité d'artillerie* parut en 1784-86, sous le nom de Tomás de Morla; son véritable auteur serait Vicente de los Rios, d'après Marcelino Menéndez y Pelayo[3].

Grâce à la création des observatoires de Cadix, de Madrid et de San Fernando, l'astronomie fit de notables progrès, et les astronomes espagnols, instruits par les savants français et anglais, se montrèrent dignes émules de leurs maîtres[4].

L'observatoire de Cadix, construit en 1753, fut dû à l'initiative de Jorge Juan. L'histoire de sa fondation, ainsi qu'un recueil d'observations astronomiques, fut publiée en 1776 par Vicente Tofiño et José Varela, et un nouveau volume d'observations parut encore en 1777.

L'observatoire de Madrid, projeté par Ferdinand VI, fut construit sous Charles III par l'architecte Villanueva; mais il ne fut réellement installé que sous Charles IV, après la création du *Corps des ingénieurs cosmographes d'État*. Josef Mendoza acheta à Londres, en 1796, un télescope Herschell

1. Menéndez y Pelayo, *La ciencia española*, t. III. *Matemáticas.*

2. Id., *La ciencia española*, t. III. *Ciencias militares.* — L'ouvrage de Marc de Montalembert parut à Paris de 1776 à 1794 en 11 vol. in-4°.

3. Menéndez y Pelayo, *La ciencia española*, t. III. *Ciencias militares.*

4. Il n'est que juste de remarquer que Antonio de Ulloa et Jorge Juan passèrent plusieurs années avec les astronomes français Godin, Bouguer et La Condamine; — que Salvador Ximenez Coronado, directeur de l'observatoire de Madrid, avait étudié hors d'Espagne, principalement à Paris; — que Josef Chaix avait appris ce qu'il savait en France et en Angleterre; — et que Josef Mendoza y Rios, envoyé en Angleterre en 1789, y fit de longs séjours et finit par s'y fixer jusqu'à sa mort (1816).

dont les miroirs mesuraient 3 pieds de diamètre et 25 pieds de distance focale. On mit 5 ans à le monter, et il disparut quelques années plus tard, pendant la guerre de l'Indépendance, pour faire place à une batterie française[1].

L'observatoire de San Fernando, créé par Mazarredo, fut installé en 1797 et publia, à partir de cette époque, l'*Almanach nautique*, édité jusque-là par l'observatoire de Madrid.

Les astronomes espagnols se sont surtout occupés de questions pratiques relatives à la détermination de la latitude et de la longitude. Dionisio Alcalá Galiano indiqua en 1796 une méthode nouvelle pour calculer la latitude et la longitude en pleine mer[2]. Dès l'année suivante, Josef Mendoza y Rios publiait dans *la Connaisssance des temps* (an V) une nouvelle méthode pour le calcul des longitudes à la mer par les différences lunaires[3].

L'astronome français Delambre citait avec éloge la méthode de Mendoza, qu'il préférait même à la sienne, et considérait l'ouvrage du savant espagnol comme « le plus complet, le mieux conçu, le plus commode qui ait encore paru sur l'astronomie nautique[4] ». Gabriel Ciscar reprit encore la même question en 1798 et en 1803[5] et ses travaux l'ont fait

1. Gil de Zarate, *La instruccion pública*, t. III, p. 370.

2. *Memoria sobre las observaciones de latitud y longitud en el mar*, 1796.

3. Mendoza était déjà connu par un *Tratado de navegacion* (Madrid, 1787, 2 vol. in-4°); — des *Tables des latitudes croissantes* (*Connaissance des temps*, 1793). — Ses *Tables de navigation*, ouvrage d'une haute importance, parurent à Madrid en 1800 et à Londres en 1805. Il perfectionna encore quelques instruments nautiques et décrivit un nouveau « cercle à réflexion » dans les *Transactions* de la Société royale de Londres. Il se pendit de désespoir pour avoir constaté une erreur de calcul dans un de ses ouvrages.

4. *Connaissance des temps*, année 1808.

5. *Apendice en que se explica un metodo grafico para corregir las distancias de la luna á otro astro, y se deducen de el algunas circunstancias*, 1798. — *Explicacion de varios metodos graficos para corregir las distancias lunares con la aproximacion necesaria para determinar*

regarder comme le meilleur mathématicien de l'Espagne moderne.

José Joaquin de Ferrer y Cafranga mérita les suffrages de Laplace et publia de nombreux *Mémoires* dans les *Mélanges de la Société philosophique de Philadelphie* [1].

Au Mexique, trois hommes de talent, Alzate, Gama et Velazquez montrèrent un goût très vif pour l'astronomie et obtinrent des résultats vraiment surprenants, si l'on songe au peu de ressources dont ils disposèrent pour s'instruire. Alzate s'occupa surtout d'œuvres de vulgarisation, Gama publia plusieurs mémoires sur les éclipses de lune, sur les satellites de Jupiter, sur l'Almanach des anciens Mexicains et sur le climat de la Nouvelle Espagne. Velazquez construisit un observatoire à Santa Ana, en Californie, et étonna l'abbé Chappe par la précision de ses calculs [2]; il corrigea une erreur de longitude qui, dans les cartes d'alors, rejetait la Californie de plusieurs degrés à l'ouest; enfin, il fonda et dirigea avec succès l'école des mines de Mexico [3].

A Santa Fé de Bogotá, un autre Américain, Francisco Caldas, parvint à devenir physicien, botaniste et astronome. Il voyagea avec Mutis à la Nouvelle-Grenade et au Pérou, mesura le Chimborazo et le Tungueragua, et dirigea l'observatoire royal de Santa Fé. Ses observations furent publiées à partir de 1807 dans le *Semanario de la Nueva Granada*, et

las longitudes en la mar, y para resolver otros problemas de astronomia nautica. Madrid, 1803, in-4°.

1. Menéndez y Pelayo, *La ciencia española*, t. III. *Ciencias exactas*.

2. L'abbé Jean Chappe d'Auteroche fut envoyé en Californie en 1769 avec deux astronomes espagnols, Vicente Doz et Salvador de Medina. Le 3 juin, il observa le passage du disque de Vénus sur le soleil, et ses observations coïncidèrent avec celles de Velazquez qui lui annonça une éclipse de lune pour le 18 juin. Chappe voulut vérifier les dires du savant mexicain, mais sa santé, déjà ébranlée, ne put résister à tant de fatigues et il mourut à San José le 1er août. — *Grande Encyclopédie*, v° *Chappe*.

3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 429.

Humboldt y attachait assez de prix pour en avoir offert un exemplaire à l'Institut de France[1].

V. — Sciences physiques.

Le développement si rapide des sciences physiques et chimiques en Europe excita l'émulation des savants espagnols, et quelques-uns obtinrent dans ces sciences des résultats d'autant plus remarquables que les moyens d'étude leur faisaient, au début, à peu près complètement défaut.

En physique, le P. Feijoo attribua aux tremblements de terre une origine électrique (1755). L'Anglais Stuckel (1750) et l'Italien Beccaria (1753) avaient déjà émis cette idée, mais Feijoo ne connaissait pas leurs ouvrages[2]. Ignacio Ruiz de Luzuriaga prouva l'identité des fluides magnétique et électrique et expliqua les phénomènes magnétiques par la constitution même du globe[3]. Agustin de Betencourt y Molina appliqua l'électricité à la transmission des signaux[4] et mit Aranjuez en communication avec Madrid. Francisco Salva y Campillo étudia à son tour ce difficile problème[5]. S'il est faux de le regarder comme l'inventeur du télégraphe électrique, il n'est que juste de reconnaître que ses travaux contribuèrent à préparer cette grande découverte.

Les progrès de la chimie appelèrent l'attention du Gouvernement espagnol, qui demanda un professeur à la France.

1. C'est sur cet exemplaire que Lasserre a fait sa réimpression du *Semanario* (Paris, 1849, gr. in-8). — *Grande Encyclopédie*, v° *Caldas*.

2. Menéndez y Pelayo, *La ciencia española*, t. III. *Ciencias físicas*.

3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 493.

4. Comme l'avait déjà fait, dès 1774, le Genevois Lesage.

5. *Memoria sobre la electricidad aplicada á la telegrafia* (1795). — *Memoria sobre et galvanismo* (1800). — *Memoria sobre el galvanismo aplicado á la telegrafia* (1804), publiés dans les *Memorias de la Real Academia de ciencias naturales y artes de Barcelona*, 1876.

Louis Proust fut désigné, et resta 20 ans en Espagne, d'abord à Ségovie, puis à Madrid [1].

L'École des mines de Mexico eut avant Madrid une traduction des *Éléments de chimie de Lavoisier* [2]. Antonio de Ulloa rapporta en Espagne les premiers échantillons de platine. En 1753 Guillermo Bowles démontra, contrairement à l'opinion de Buffon, que le platine était bien un métal particulier [3]. L'étude du nouveau corps fut continuée par Valentin Foronda [4] et par Louis Proust [5]. Fausto et Juan José de Elhuyar découvrirent le tungstène [6]. Herrgen, professeur de minéralogie à Madrid, découvrit en 1802 le chromate de fer et le fluate d'alumine [7]. Francisco Carbonnel appliqua la chimie à la préparation des drogues pharmaceutiques [8].

1. Dans ses *Estudios históricos críticos de la ciencia española*, Madrid, 1897, in-8, p. 153, José R. Carracido prétend que Proust ne réussit ni à fonder un laboratoire, ni à former un seul élève. Cependant Proust est un savant de haute valeur. Il est resté près de vingt ans en Espagne (1787-1806). Il a enseigné d'abord à Ségovie, puis il a été nommé directeur du laboratoire de chimie à Madrid. Pendant son séjour à Ségovie, il avait fondé les *Anales del R. Laboratorio de quimica de Segovia*, dont le premier tome parut en 1793 et s'arrêta dès le tome II (1799), peut-être parce que Proust n'était plus là. En 1803, Proust publia en espagnol ses observations sur l'*étamage du cuivre et la vaisselle d'étain*. En 1804, il donna au *Journal de Physique* ses *Faits pour servir à l'histoire des métaux*. En 1805 il découvrit le sucre de raisin. Proust, élu membre de l'Académie des sciences en 1816, est regardé comme un très habile analyste; il a été l'un des inventeurs de l'analyse par voie humide; la chimie lui doit une de ses lois les plus importantes : la loi des propositions définies, dite loi de Proust. C'était donc un homme de choix que la France avait envoyé à l'Espagne, et un acharné travailleur (*la Science française*. Paris, 1915, 2 vol. in-8, t. I, p. 256).

2. Ferrer del Rio, *loc. cit.*

3. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. IV, p. 360.

4. *Ventajas de la purificacion de la platina* (1787).

5. *Experimentos hechos en la platina*, 1799.

6. *Analisis quimico del wolfram y examen de un nuevo metal que entra en su composicion*, 1783.

7. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Ciencias físicas*.

8. Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 300.

VI. — Sciences naturelles.

C'est assurément dans le domaine des sciences naturelles que les Espagnols du XVIIIe siècle ont laissé la trace la plus profonde. Ces sciences d'observation, dont l'objet est toujours concret, et qui demandent surtout de l'ordre, de la patience et de la mémoire, paraissent mieux convenir au tempérament national que les spéculations abstraites des mathématiques ou les longues méditations que suppose l'étude des sciences expérimentales. L'Espagne a compté quelques-uns des botanistes les plus laborieux et les plus savants du XVIIIe siècle.

Le Gouvernement s'intéressa lui-même au développement des sciences naturelles. En 1755, José Quer organisa à Madrid le Jardin du roi. Charles III attacha deux professeurs à cet établissement, et fonda des prix pour les meilleurs élèves [1]. D'autres jardins furent créés à Cadix, à Pampelune, à Barcelone et à Saragosse [2]. Godoy établit un beau jardin d'essai à San Lucar de Barrameda, Mexico eut aussi son jardin botanique, dirigé par le savant professeur Vicente Cervantes [3], d'autres furent créés à Lima, Bogotá et Manille [4].

Le cabinet royal d'histoire naturelle avait eu pour premier fonds les collections d'un savant péruvien, Dávila, qui les avait vendues à Charles III [5]. Enrichi par Bowles, il constituait

1. En 1804, le jardin botanique occupait : 1 professeur administrateur, 2 élèves, 1 dessinateur, 1 premier jardinier, 1 premier botaniste, 1 second botaniste et 1 dessinateur peintre s'occupant de la publication de la *Flore du Pérou et du Chili*. — *Guia de forasteros*, 1804.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. VI, p. 191.
3. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 427.
4. F. Rousseau, *Règne de Charles* III, t. II, p. 322.
5. Coxe, *op. cit.*, t. VI, p. 192.

à la fin du XVIIIe siècle un très beau musée scientifique. Les échantillons d'or, d'argent et de pierreries représentaient une valeur intrinsèque considérable; on y voyait 40 émeraudes superbes, enchâssées dans un seul bloc de ciment. Il était dirigé par deux savants de valeur, Eugenio Yzquierdo et José Clavijo, traducteur de Buffon et de Lacépède [1]. Il s'ouvrait au public tous les lundis et jeudis [2].

Un laboratoire de minéralogie, dirigé par Christian Herrgen, complétait l'ensemble de ces instituts d'histoire naturelle.

Le Gouvernement envoya des savants en mission pour dresser l'inventaire des richesses végétales de l'Espagne et des Indes. Leurs travaux représentent le titre le plus solide de la science espagnole au XVIIIe siècle.

Miguel Barnades décrit plus de 2.000 plantes d'Espagne, dont 300 inconnues avant lui [3]. José Quer y Martinez publie sa *Flore espagnole* [4], Antonio Cavanilles ses *Leçons de botanique* [5], Ignacio de Asso étudie la flore d'Aragon, Cavanilles l'histoire naturelle du royaume de Valence, Mateo Aymerich celle de Catalogne, Serra y Ferragut celle de Majorque, Gaspar Casal celle des Asturies, Andrés Cornide celle de Galice [6]. Après les études de détail et les monographies régio-

---

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 495.

2. Townsend remarque cependant que la classification laissait beaucoup à désirer.

Les fossiles étaient très confusément rangés, la collection de l'étain était très incomplète, les doubles étaient trop nombreux; quelques méprises étranges avaient été commises : 2 grenats dodécaèdres figuraient parmi les cristaux d'étain. — Townsend, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 217.

3. *Specimen florae hispanicae.*

4. *Flora española.* Madrid, 1762, 4 tom., — augmentée de trois autres volumes par Ortega.

5. *Descripcion de las plantas que D. Antonio José Cabanilles demostro en las lecciones publicas del año* 1801. — *Icones et descriptiones plantarum quae aut sponte crescunt, aut in hortis hospitantur*, 1791-1801. — 6 vol., 712 plantes décrites.

6. Cf. Sarmiento, *Historia natural de Galicia*, 1762, 4 tom. in-f°, ms.

nales viennent les ouvrages théoriques et les travaux d'ensemble. Antonio Palau y Verdera commence la rédaction de ses *Principes de botanique*, que la mort viendra interrompre. Le pharmacien Casimiro Ortega, *boticario mayor* du roi, élève de l'Université de Bologne, écrit ses *Fondements de la botanique*, sa *Philosophie botanique linnéenne*, et publie par ordre du roi son *Cours élémentaire de botanique*.

Fernando de Noroña fait un voyage à l'île de Java (1786) [1]. Antonio Pineda, Luis Nee, Tadeo Haenke, visitent en 1789 l'Amérique méridionale, la Nouvelle Espagne, les Philippines, les Mariannes et l'Australie. Ignacio de Molina étudie la flore du Chili, et s'adonne surtout à la recherche des plantes utiles aux arts, à la médecine et à l'économie domestique [2].

Hipolito Ruiz et José Pavon passent onze années au Pérou et en rapportent leur grand ouvrage, encore aux trois quarts inédit, sur la *Flore du Chili et du Pérou* [3], avec l s magnifiques dessins aujourd'hui perdus de l'Américain Echeverria. José Celestino Mutis écrit l'*Histoire des Palmiers* et condense dans la *Flore de Santa Fé de Bogotá* le fruit de 40 ans de recherches et d'observations. Humboldt l'appelle un des plus grands botanistes du siècle [4]. José Mariano Mociño étudie la *Flore du Guatemala*. Martin Sessé compose une *Flore mexicaine* encore inédite, comprenant 1.400 dessins de plantes. Vicente Cervantes est le premier professeur de botanique du Mexique.

Les autres sciences naturelles ne furent pas, à beaucoup près, cultivées avec le même succès. Cependant, on peut

1. Sa relation est conservée au Muséum d'histoire naturelle de Paris. — Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Botanica*.

2. Son livre fut traduit en français et en allemand. — Cavanilles, *Observaciones*, p. 68.

3. *Prodromus florae peruviensis et chilensis. Systema vegetabilium Florae peruvianae et chilensis* (1798-1802). 12 vol. manuscrits. Trois volumes seulement ont été publiés. Menéndez y Pelayo, *op. cit.*

4. Humboldt, *Essai sur la Nouvelle Espagne*, t. I, p. 428. Cf. la monographie de D. Federico Gonzalez Suarez. Quito, vers 1888.

citer les belles études zoologiques de Félix de Azara au Paraguay [1], les *Observations géologiques faites par ordre du roi dans les Alpes* par Antonio Gimbernat et les *Éléments d'oryctognosie* (minéralogie) de Manuel Andrés del Rio.

VII. — Médecine.

La médecine était tombée en un grand discrédit au début du XVIIe siècle, la profession de médecin était peu honorée et peu lucrative. Un médecin de Barcelone acceptait de soigner toute une famille pour 80 réaux par an; le prix moyen de la visite était de 1 réal; les médecins les plus exigeants ne prenaient pas plus de 4 réaux [2]. Encore préférait-on les médecins anglais ou allemands aux médecins nationaux [3]. La médecine s'enseignait, comme le droit ou la théologie, par voie d'autorité. Hippocrate, Galien, Van Helmont avaient leurs partisans et leurs adversaires. José Ortiz Barroso écrivit, en 1736, une critique violente du système de Van Helmont [4]. Juan Vasquez de Cortes voyait au contraire dans l'eau le remède universel [5]. L'inoculation inspira longtemps en Espagne une terreur panique [6]. Ce fut un Irlandais, O'Scalan, qui, le premier, la fit accepter [7]. Piquer, l'un des plus célèbres médecins de l'Espagne, doutait de la circulation du sang [8]. José Masdeval,

1. *Apuntamientos para la historia natural de los quadrupedes del Paraguay y Rio de la Plata*. Cet ouvrage fut traduit en français par Moreau de Saint-Méry, — Rehfues, *l'Espagne en* 1808, t. I, p. 220.
2. Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 397.
3. Fischer, *Voyage en Espagne*, t. I, p. 211.
4. *Uso y abuso del agua potable*.
5. *Medicina en las fuentes*, 1735.
6. Campomanes, *Fomento*, p. 52.
7. *Practica moderna de la inoculacion, con varias observaciones y reflexiones fundadas en ella*. Madrid, 1784.
8. *Obras de Hipocrates*, t. II, p. 237.

ayant composé avec du sel d'absinthe, de l'ammoniaque, du tartre stibié et du quinquina [1] un opiat contre le fièvre, obtint de grands succès en Catalogne [2], mais l'État voulut ensuite imposer son remède comme une panacée officielle, et alla jusqu'à menacer de prison les médecins de Barcelone et de Carthagène qui se refusaient à en faire usage [3]. Une pragmatique du 20 mai 1788 finit par déclarer que le nouveau remède ne serait imposé à personne, même dans les hôpitaux [4]. Le corrégidor de Valladolid [5], les États de Navarre [6], se plaignaient du grand nombre de femmes estropiées par la maladresse des accoucheurs. La physiologie passait aux yeux de bien des gens pour une science maudite, plus dangereuse même que la magie.

Cependant la médecine fut remise dans sa véritable voie comme science expérimentale et de sérieux progrès furent obtenus.

Andrés Piquer donna le signal du réveil, et son œuvre dénote un puissant effort pour rompre avec la routine. Il traduisit en espagnol les principales œuvres d'Hippocrate [7], avec un commentaire étendu, qui donne à la fois une triste idée de la science courante [8] et une haute opinion de sa con-

1. R. *Sal absinthi. — Ammoniaci optime depurati à à 3 i, — Tartari stibiati, termino clariori tartari emetici gr. XVIII, — Triturentur per horae quadrantem, deinde, adde et optime misceantur pulv. cort. peruv. ℥ i — Syr. absinth. q. s. fiat opiata.* — Cité par Townsend, *Voyage en Espagne*, t. III, p. 143.

2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 503.

3. Townsend, *op. cit.*, t. III, p. 142 et 358.

4. *Nov. Rec.*, VII, XL, 4.

5. *Autos acordados de Valladolid*, 27 avril 1791.

6. Cortes, 1724, leg. 50.

7. *Las obras de Hipocrates mas selectas.* Madrid, 1759-1761, 2 vol. in-4°.

8. Il croit, par exemple, que l'air remplit l'espace jusqu'aux astres (*op. cit.*, t. II, p. 2). Il croit à l'influence du soleil et de la lune sur le cours des maladies (*id.*, t. II, p. 3). Il attribue à l'air la plupart de nos maladies (*id.*, t. II, p. 45).

science professionnelle. C'est un médecin classique, peu ami des nouveautés, mais qui comprend bien les anciens et sait observer. Ses *Institutions médicales* (1762) [1], sa *Pratique médicale*, son *Traité des fièvres* le firent regarder comme le premier professeur de son temps.

Gaspar Casal, auteur d'une *Histoire naturelle et médicale de la principauté des Asturies* (1762), fut, comme Piquer, un apôtre convaincu de la médecine expérimentale. Rubio publia *l'Art de connaître les maladies par l'observation méthodique et l'expérience*, Barnades écrivit un *Traité sur les signes de la mort apparente*, Antonio Escobar donna une excellente *Histoire de toutes les maladies épidémiques*, José Amar un *Traité de la petite vérole*. Francisco Santpons obtint un prix à l'Académie de médecine de Paris pour son étude sur les *Causes de la fièvre aphteuse des enfants*. Francisco Salva fut deux fois lauréat de la même Académie [2]. José Ignacio Santpons fut l'un des sept fondateurs de l'Académie de médecine pratique de Barcelone [3].

Charles III et Charles IV réorganisèrent de toutes pièces l'enseignement de la médecine et de la chirurgie. Godoy fit traduire les livres des meilleurs professeurs hollandais, anglais et français, et encouragea les professeurs espagnols à écrire à leur tour. Juan Fernandez del Valle publia une *Chirurgie légale, générale et particulière* (1796). Francisco Bonell et Ignacio La Cava un *Cours complet d'anatomie* (1797), Domingo Vidal un *Traité de pathologie*.

Tant d'efforts ne furent point stériles, l'Espagne finit par avoir parmi ses médecins de vrais savants. Antonio Gim-

1. Adoptées comme livre de cours par Barthez à Montpellier. — Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 501.

2. Pour deux études intitulées : *Modo de curar o empozar el cañamo o lino. — Inconvenientes y ventajas del uso de los purgantes y del aire fresco en los diferentes periodos de las viruelas inoculadas.*

3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 502.

bernat suivit les cours de médecine de Paris, assista aux leçons des chirurgiens Hunter et Saunders de Londres (1776-1777). Il imagina une méthode nouvelle pour opérer la hernie crurale, une autre pour guérir l'hydrocèle, et inventa l'anneau oculaire ou spéculum pour l'opération de la cataracte [1].

José Yberti, membre des Sociétés savantes de Bologne, Londres et Paris, publia un *Traité complet des maladies de l'enfance* (1796) et proposa une *Méthode artificielle pour élever les enfants nouveau-nés*. Ignacio Ruiz de Luzuriaga étudia l'épidémie de choléra survenue à Madrid en 1796. Une femme même, Doña Victoria Feliz, s'acquit la réputation de la plus habile oculiste de Madrid [2].

Mais ces progrès ne s'accomplirent pas sans exciter de terribles oppositions. Le *Journal des nouvelles découvertes des sciences physiques qui se rattachent à l'art de guérir* fut supprimé en 1791. Godoy, qui le rétablit, eut besoin de toute son autorité pour faire accepter l'enseignement du collège royal de Madrid. Les conquêtes si péniblement acquises furent arrêtées net par la guerre de l'Indépendance et compromises pendant de longues années par la réaction absolutiste qui suivit la guerre. La science n'avait pas eu le temps de devenir populaire en Espagne. Un petit nombre de savants, comparables aux hommes les plus distingués des autres pays, se passionnait pour la vérité scientifique, mais ces hommes ne trouvaient encore auprès de leurs compatriotes qu'indifférence ou suspicion.

---

1. Menéndez y Pelayo, *Ciencia española*, t. III. *Medicina*.
2. Cité par Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 301.

CHAPITRE VI

LA LITTÉRATURE ET LA MUSIQUE

I. — La tradition nationale au XVIIIe siècle.

Dès le règne de Philippe IV, la littérature du siècle d'or avait versé dans le cultisme, mis à la mode par Luis de Góngora (1561-1627) et exagéré par ses disciples. Cette terrible maladie littéraire sévit en Espagne plus longtemps que partout ailleurs. Tournant sans cesse dans un cercle d'idées de plus en plus étroit, les auteurs s'évertuèrent à varier la forme et rivalisèrent d'étrangeté et d'extravagance, jusqu'à mériter cette boutade de Lope : « Tu entends, Fabius, ce que je viens de dire ? — Comment ! si je l'entends ! — Tu mens, Fabius, car moi, qui le dis, je ne l'entends pas. »

« Bien que la langue espagnole ait beaucoup moins changé que la nôtre depuis trois siècles, on ne trouverait peut-être pas aujourd'hui en Espagne un savant capable d'expliquer d'un bout à l'autre tel ou tel roman du commencement du XVIIe siècle ; le vaste et charmant répertoire dramatique de Calderon, de Lope, de Tirso, d'Alarcon et de Moreto ne contient plus que des pièces inintelligibles à la presque totalité du public de nos jours[1]. »

L'influence cultiste se fit sentir pendant presque tout le

---

1. H. Peseux-Richard, *Les nonadas de M. Alfredo Calderón*. — *Revue Hispanique*, t. IV, p. 120.

XVIII[e] siècle, de plus en plus pauvres d'idées, de plus en plus bizarre ou choquante en la forme.

A ne considérer que le nombre des auteurs et des œuvres, il semble qu'il existe toujours une littérature castillane. Les poèmes épiques en 7, 12 et 22 chants surgissent de toutes parts[1]. Les dramaturges abondent. 150 poètes et 5 poétesses concourent en 1727 aux joutes poétiques célébrées en l'honneur de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka[2]. Certains versificateurs possèdent une facilité qui tient du prodige. Fray Juan de la Concepcion dicte à 6 ou 7 secrétaires autant de pièces sur des sujets divers et dans des mètres différents. Tout en récitant une pièce de vers, il en écrit une autre sur un autre sujet et dans une autre mesure[3]. La plupart de ces virtuoses sont oubliés et méritent de l'être. Ceux qui sortent de la foule des *Copleros* vulgaires n'ont guère été que des gens d'esprit, habiles à trousser un dizain, ou à bourrer un sonnet de subtilités et d'extravagances. Leur art est de pure convention, tout en mots, et pousse jusqu'au grotesque le mépris de toute règle et de toute raison.

Un prêtre, Juan José de Salazar y Hontiveros, compose une parodie des célèbres decimas du drame de Calderon,

---

1. Francisco Botelho Moraes Vasconcellos, *El nuevo mundo*. Barcelona, 1701, in-4°. — *Alfonso o fondacion del reino de Portugal*, 1712-16-31 et 37. Salamanca. — El R. P. Fray Pedro de Reynosa, *S[ta] Casilda*. Madrid, 1727, in-4°. — Pedro de Peralta Barnuevo, *Lima fundada*. Lima, 1732, in-4°. — El marques de Lazan, *Metrica historia sagrada, profana y general del mundo, sus tres primeras edades sobre el libro del Genesis*. Zaragoza, 1734, in-4°. — Miguel de la Reyna Zevallos, *La elocuencia del silencio*. Madrid, 1738, in-4°. — Alonso de Solis Folch de Cardona Rodriguez de las Varillàs, conde de Saldueña, *El Pelayo*. Madrid, 1754, in-4°.

2. Leopoldo de Cueto, *Bosquejo historico-critico de la poesia castellana en el siglo XVIII*. Biblioteca de autores españoles. Madrid, Rivadeneyra, in-4°, t. LXI (1° de los *poetas liricos del siglo XVIII*, p. XV. — Fitzmaurice-Kelly, *Historia de la literatura española*. Madrid, 1901, in-4°, p. 466.

3. Cueto, *op. cit.*, p. LIII.

La vida es sueño, sur un de ses amis atteint d'une maladie honteuse [1].

Eugenio Gerardo Lobo voit dans la cathédrale de Salamanque « une œuvre de rhétorique, dont chaque pierre est un cantique ». Il appelle la coupole « une prosopopée » et l'église lui apparaît comme « une synecdoche de l'art [2] ». Le marquis de Castell dos Rius, vice-roi du Pérou, tient bureau d'esprit dans son palais de Lima, et s'ingénie avec ses amis à célébrer les dames de sa cour dans une suite de couplets dont le dernier vers doit être un titre de comédie [3].

Gabriel Alvarez de Toledo appelle le sang du Christ « un moût sacré » et vante l'aumône comme la plus avantageuse des spéculations financières : « La main du mendiant est un champ fertile, et le grain d'or que renferme cette main est une moisson, qui, trompant la faux despotique (du Temps ?) remplit, féconde, les granges empyréennes [4] ».

José Antonio Porcel, très admiré de son temps, est gangrené de cultisme. Il appelle les ormes « les verts joyaux de la plaine ». Les bras de Vénus sont pour lui « des pampres de cristal ». Une nymphe qui chante lui semble « une belle lyre d'ivoire vivant [5] ».

Blas Nasarre paraphrase le *Pater* et compare Jésus-Christ à un médecin « qui se saigne lui-même pour guérir son malade [6] ».

Agustin de Montiano y Luyando chante la goutte dans les vers les plus plats qui se puissent imaginer [7].

---

1. Cueto, *Bosquejo*, p. XIV. — Fitzmaurice-Kelly le représente comme un auteur de saletés dans le genre de Swift, *Hist de la litt.*, p. 466.
2. Cueto, *op. cit.*, p. XVI.
3. Cueto, *op. cit.*, p. XXX.
4. Cueto, *op. cit.*, p. XXXV.
5. Cueto, *op. cit.*, p. LXXIV.
6. Cueto, *op. cit.*, p. LXXXV.
7. Id., p. LXXXI. — Tú, de humor engendrada,
   Acido venenoso,

Et ce sont encore là les gens les plus habiles, les plus instruits et les plus sages. D'autres se perdent dans le pur galimatias[1], ou se confondent avec les chansonniers populaires, les faiseurs de complaintes sur les condamnés à mort, les auteurs de romances pour les aveugles, ou de pronostics pour almanachs.

Cependant, de ce fumier d'Ennius surgissent de loin en loin quelques fleurettes, quelques plantes sauvages, au feuillage exubérant, au parfum âcre et pénétrant. La plaisanterie gracieuse, le cruel persiflage, la satire endiablée restent les produits les plus francs du Parnasse espagnol.

Francisco Benegasi y Lujan définit l'amour : « Une conserve, d'un sirop si savoureux que l'eau en vient à la bouche. Avalez-la ; c'est de la cendre chaude. C'est une douceur qui nourrit, c'est de la confiture d'Oporto. A beaucoup il donne la vie, il en a tué bien davantage[2]. »

Juan de Rojas avoue préférer pour femme une jolie niaise à une laide spirituelle : « Et si quelqu'un s'avise de reprendre ma sottise, je lui dirai qu'il raisonne en bachelier et que ma femme n'a pas besoin d'être docteur d'Université[3]. »

La parte insultas ménos defendida...
Hasta los piés te abates
Con máscara traidora
Del que intentas poner en tus cadenas,
Mas quando le combates
Con mano vencedora
Los delicados nervios y las venas ;
Con tal rigor y penas
Le ligas, que no atina
A desatarlos, no, la medicina.

1. Pour célébrer l'arrivée de Charles III en Espagne, Perez Reinante écrit : *La folla astrologica que se representa en el teatro de Europa por los planetas y siglos, formando el piscator del año 1760, y alegoricamente tratando en ella la feliz influencia del reinado de nuestros catolicos monarcas, distribuida en cuatro jornadas, con un diario divertido en decimas y los sucesos politicos y militares en los cuartos de sus lunaciones.* — Cité par Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 336.

2. Cueto, *Bosquejo*, p. XXI.

3. Id., *ibid.*, p. XXXI.

Eugenio Gerardo Lobo parle en vrai soldat : « Y a-t-il chose plus louable pour un homme de goût que de quitter le lieu où on s'aime pour courir au lieu où l'on se tue ? » — Il plaide avec chaleur la cause du militaire devant le civil, déjà enclin à la raillerie : « La faim, la soif, la fatigue, chaque instant est homicide dans l'armée espagnole. Le fer, le plomb fulminant sont encore les moindres périls qui menacent notre vie. Si tu jouis de tes biens, si tu goûtes en amant l'amour de ton épouse chérie, tu le dois à ces soldats que tu blâmes. Tu les aimeras quand tu les verras de près [1]. » En vrai Espagnol, il déteste les Français et l'avoue sans façon : « En rentrant (au pays) deux habillés de soie me souhaitèrent la bienvenue, et mon habitude des Français me fit entendre leur langage [2] ».

Le P. Butron prétend « que la France dit tantôt oui et tantôt non et que son esprit ressembla toujours à un grelot ». Il pense « que la mer peut bien baigner la Galice, mais ne pourra jamais la nettoyer ». Il consacre à la gloire de Soria ce piquant dizain : « Cité terreur des Romains, Scipion te combattit, mais ne voulut jamais te prendre... de peur de se salir les mains. Comme le phénix — ou comme les vers — les gens de Soria se bâtirent une tombe honorable. Ils brûlèrent leurs champs, ils brûlèrent leur ville. Soria a toujours été très bonne à brûler [3] ».

José Joaquin Benegasi y Lujan se moque très spirituellement de la noblesse : « Le plus ou moins de noblesse, c'est le plus ou moins d'argent... Celui qui veut être marquis, comte, duc ou chevalier doit tout d'abord avoir soin de tout faire à rebours, ne laisser aucun voleur sans protection et ne faire attention à aucun homme de bien. » — Si on lui offre un titre, il recule d'horreur, comme s'il voyait un serpent : « Moi,

1. Cueto, *Bosquejo*, p. XLI.
2. Id., *ibid.*, p. XLII.
3. Id., *ibid.*, p. XLVII.

comte ! seigneur ! Moi, comte ! Il n'est chose que je déteste davantage. Un homme titré, mais c'est pour moi presque un poison. J'irais, moi pauvre, m'aventurer à être le jouet de la foule ? Car, un titre sans argent, il n'y a pas de mascarade pareille. Des titres, nous en voyons assez, nous en avons assez. Il en est à Madrid qui s'admirent et ne sont jamais satisfaits. Il n'est pas de montagne, de fleur, de nom de famille, de mer, de rivière ou de ruisseau qui n'ait servi à créer les titres que nous possédons ! » Il se moque du grand art et des cultistes : Apollon l'a fait pour le genre joyeux! s'y opposer serait vain. Il lui suffit que le dieu le veuille, il va droit son chemin; il parle le castillan comme le parlait son grand-père, il appelle un boudin *un boudin* et une corne *une corne*. Le monde lui apparaît comme une mascarade, une féerie, une comédie, et il se demande pourquoi il serait sérieux là où tout est farce et mensonge [1].

Ce joyeux pessimiste a été dépassé comme satirique par l'impitoyable professeur de mathématiques de Salamanque, Diego Torres y Villarroel, qui, malgré ses énormes défauts, reste une des figures les plus originales du XVIIIe siècle espagnol. « Ses œuvres ont sans doute besoin de nombreuses corrections, mais il est aussi très certain qu'en presque toutes règne la liberté. On y voit le peu de cas qu'il faisait des cérémonies et des vains soucis du monde politique, son penchant à se moquer des préoccupations qui mordent d'ordinaire le cœur des hommes. Son style est naturel et coulant, sans ombre aucune de recherche ou d'affectation [2]. »

On avait voulu en faire un théologien, on avait achevé

1. Todo el mundo es mogiganga.
Es tramoya y es comedia;
— Pues donde estamos de burlas.
¿Como puedo estar de véras?
Cueto, *Bosquejo*, p. LIII.

2. D. Diego Torres y Villarroel, *El ermitaño y torres*. — Cité par Cueto, *Poetas líricos del siglo XVIII*, t. I, p. 51.

de l'affoler. Il étouffait dans les prisons d'Aristote et ne savait qu'inventer pour s'en évader : « Je me souviens, dit-il, qu'un soir je vis sortir de la grande salle de théologie un révérend père et docteur, que je regardais d'assez mauvais œil, parce que c'était celui que j'avais le moins de motifs de ne pas aimer, et je lui dis : — Très révérend Père, est-il vrai, oui ou non, que la lumière de la gloire soit toute la raison d'agir ? — Va-t'en au diable ! me répondit-il, tu es un fou. — Nous sommes tous fous, répliquai-je. Les uns le sont en dedans, les autres en dehors. Le destin a donné à Votre Révérence la folie intérieure, et à moi la folie externe. Nous différons seulement en ceci que Votre Révérence est un maniaque triste et régulier, et que je suis un délirant, ami du bruit et du tralala. Je voulais dire que j'étais un Démocrite avoué, et même pis qu'un Démocrite, car je riais et me moquais de tout, et ce que je fis ce jour-là passe toute créance. Je tirai des castagnettes de ma poche et, à la vue des étudiants et des maîtres, je commençai à en jouer et à danser autour du pauvre moine, qui, tout honteux, n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier en courant dans une salle qui se trouvait ouverte. Je l'y laissai, abasourdi et scandalisé, et m'en fus avec ma folie rêver à d'autres insanités [1]. »

L'humeur tapageuse de Villarroel détonnait singulièrement dans le milieu pédantesque et compassé des docteurs de Salamanque, qui le détestaient et refusèrent de souscrire à une édition de ses œuvres. Il est resté pour ses compatriotes un sujet d'étonnement et de scandale. Vicente de la Fuente rapporte l'histoire que nous venons de conter et ajoute : « Il était vice-recteur de l'Université ! nommé par le Conseil de Castille ! — Telle Castille, tel Conseil ! »

Leopoldo de Cueto lui est plus indulgent. Il le reconnaît

1. *Vida y aventuras.* — Cité par La Fuente, *Hist. de las Universidades*, t. III, p. 245.

pour poète, il dit que sa vie rappelle tantôt celle de Gil Blas, tantôt celle de Cagliostro, et qu'il sut aussi se montrer souvent digne de respect, homme d'esprit et de savoir [1].

Quelque complaisance que l'on ait pour cet enfant terrible, il faut bien avouer qu'il ne saurait être considéré comme un modèle et que l'anarchie littéraire appelait une réaction.

II. — L'influence française.

La réforme pouvait être nationale ou venir de l'étranger. Nationale, elle l'eût été si l'Espagne eût compté alors quelques grands esprits. Ils seraient remontés aux origines de la littérature et auraient fini par retrouver le vieux génie espagnol, épris avant tout de liberté, fait de simplicité et de grandeur, alliant à merveille l'enthousiasme et la perspicacité critique [2]. Ils l'auraient dégagé de tous les oripeaux dont le cultisme et l'ignorance l'avaient affublé et l'auraient restitué en sa primitive majesté.

Les hommes supérieurs qu'eût demandés une pareille tâche ne vinrent pas et la réforme procéda de l'imitation étrangère. Nos auteurs classiques s'étaient proposé « de faire passer en notre langue les beautés de la grecque et de la romaine ». Les néo-classiques espagnols se proposèrent de faire passer en castillan les beautés du français.

Depuis longtemps déjà notre littérature avait commencé d'être connue en Espagne. Lope de Vega connaissait Ronsard, Quevedo avait lu Montaigne. Diamante traduisit le *Cid* de Corneille en 1658, sous les titre de *El honrador de su padre.*

1. Cueto, *Bosquejo*, p. XXVI.
2. « El espíritu gallardo, espontáneo y algun tanto indisciplinado que habia sido alma nativa y vigorosa de la literatura castellana. » — Cueto, *Bosquejo*, p. XI.

En 1680, on représenta au théâtre du Retiro un arrangement anonyme du *Bourgeois gentilhomme (El labrador gentil-hombre)*. En 1710, Pedro de Peralta Barnuevo fit représenter à Lima deux traductions de *Rodogune* et des *Femmes savantes*. En 1713, Francisco de Pizarro y Piccolomini traduisit *Cinna*. En 1716, José de Cañizares traduisit *Iphigénie*[1].

L'établissement d'une dynastie française en Espagne accéléra le mouvement. L'Espagne se retourna vers la France. Les princes ne furent ni les uns ni les autres assez instruits, ni assez connaisseurs pour s'intéresser sérieusement aux lettres. Philippe V aima les bâtiments, Fernand VI la musique, Charles III la chasse, Charles IV la chasse et l'horlogerie, les chevaux et les belles armes. Aucun ne fut un prince lettré, mais, par suite des relations qui s'établirent de plus en plus fréquentes et faciles entre la France et l'Espagne, le nombre des Espagnols qui connaissaient notre littérature, goûtaient nos arts et s'imprégnaient de nos idées tendit sans cesse à s'accroître.

Les Espagnols les moins amis de la France conviennent aujourd'hui que dès l'instant où l'Espagne cherchait ailleurs que chez elle des modèles littéraires, il était naturel qu'elle les demandât à la France[2]. Les armes de Louis XIV avaient donné à ce pays la prépondérance politique en Europe, et si la guerre de Succession lui avait été onéreuse, elle n'en restait pas moins la première des grandes puissances continentales[3]. Sa gloire intellectuelle était dans tout son éclat. Le

1. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit.*, p. 465.

2. Cotarelo y Mori, *Iriarte y su época*, p. 34-37. — Cf. C. R. par R. Foulché-Delbosc, *Revue Hispanique*, t. V, p. 408.

3. « Depuis la paix de Vienne, la France était l'arbitre de l'Europe. Ses armées avaient triomphé en Italie comme en Allemagne. Son ministre Villeneuve avait conclu la paix de Belgrade. Elle tenait la cour de Vienne, celle de Madrid et celle de Stockholm dans une espèce de dépendance. Ses forces militaires consistaient en... 130.400 combattants, outre 36.000 hommes de milice... Elle pouvait mettre

caractère général de sa littérature lui permettait d'être comprise par les honnêtes gens de toutes les nations, tandis que sa clarté et sa belle ordonnance la rendaient plus propre que toute autre à servir de modèle. Au XVIII[e] siècle, la culture française devint vraiment mondiale.

Forner en a très bien vu les raisons : « Les Français, dit-il, n'ont pas de philosophes aussi profonds que l'Allemagne et l'Angleterre [1], ni si universellement érudits, ni si ingénieux, ni si pleins de feu et de grandeur comme les nôtres et les Italiens. Mais quand ils prennent à leur compte une chose trouvée en d'autres pays, ils en parlent et en écrivent si bien, ils la traitent, ils la tournent, ils la présentent de tant de manières, ils la prônent avec tant d'adresse et par tant de chemins, presque toujours si agréables, qu'au bout de quelque temps ils font croire que cette chose est de leur invention, qu'ils l'ont perfectionnée et fait connaître à toute l'Europe, et en cela ils ne se trompent pas, car ayant par tous ces moyens rendu leur langue universelle, et parlant de tout dans leurs livres, l'Europe y prend aujourd'hui connaissance de tout

80 vaisseaux de tout rang en mer. Les revenus du royaume montaient l'année 1740 à 60.000.000 d'écus. » — Frédéric II, *Histoire de mon temps*. Introd., ch. I.

1. Forner oublie au moins Descartes. Il partage sans doute le dédain qu'affectent encore aujourd'hui beaucoup de savants espagnols pour la philosophie française du XVIII[e] siècle.

Il est juste de reconnaître qu'elle ne réussit pas à créer de toutes pièces d'imposants systèmes, comme l'ont fait plus tard Kant et Auguste Comte; mais elle a eu une grande valeur émancipatrice. Elle s'est entendue à merveille à montrer aux hommes la faiblesse des systèmes auxquels ils avaient été attachés jusque-là.

En plus de cette besogne négative, nos philosophes se sont donné pour tâche de ramener la philosophie du ciel sur la terre et lui ont proposé comme but immédiat le perfectionnement moral de l'homme, en vue de son plus grand bonheur. Considérée à ce point de vue, leur œuvre a été si grande et si féconde qu'il n'en est pas de plus belle dans l'histoire. Ils ont été les premiers ouvriers de la liberté du monde.

ce qui se sait dans les pays mêmes qui fournissent à la France les matériaux de ses ouvrages [1]. »

L'influence française prit d'abord la forme d'une mode [2]. Il fut de bon ton de savoir au moins quelques mots de français; on parla une sorte de jargon mi-français, mi-espagnol [3], plus intolérable que l'argot cultiste. La langue se remplit de gallicismes [4].

A côté de ces exagérations et de ces enfantillages, l'influence française eut aussi de bons effets. L'étude des modèles français apprit aux écrivains espagnols à écrire simplement. Le génie castillan s'est pour un instant clarifié au contact de l'esprit français, et le profit qu'il a tiré de sa fréquentation eût été encore bien plus grand, s'il eût marqué autant d'ardeur pour la science qu'il s'est montré curieux de forme et de couleur.

III. — Les Académies et les cercles.

La fondation de l'Académie espagnole fut le signal d'une véritable campagne de réforme, qui mit en jeu tous les moyens de propagande pour agir sur l'esprit public.

1. Forner, *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España*. Madrid, 1816, in-8, p. 55. — Cité par Cotarelo y Mori, *Iriarte*, p. 35.

2. « On mangeait, on s'habillait, on dansait, on pensait à la française. » — Quintana, *Introduccion á la poesia castellana del siglo XVIII*. Cité par Cueto, *Bosquejo*, p. CII.

3. « Esto es con el mas grande placer que yo prendo la pluma para aprender de las nuevas de vuestra salud. Madama la marquesa y el pequeño (que esta al vilage con su nutriz y gobernadora) se portan á maravilla. Yo he tenido hoy el honor de acompañarla la mas grande parte de la jornada a la misa, al paseo y al espectaculo. » — Lettre plaisante de Cadalso au marquis de Peñafiel. *Revue Hispanique*, t. I, p. 302.

4. Au milieu du XIX[e] siècle, un écrivain venezuelien, Rafael Maria Baralt, a publié un *Diccionario de galicismos* qui est devenu classique. — Cf. H. Peseux-Richard, *Remarques sur le dictionnaire de Baralt*. — *Revue Hispanique*, t. IV, p. 32.

Le créateur de l'Académie espagnole fut un grand seigneur lettré : Juan Manuel Fernandez Pacheco, marquis de Villena, duc d'Escalona, grand majordome de Philippe V et chevalier de la Toison d'or : « Il savait beaucoup, dit Saint-Simon, et il était de toute sa vie en commerce avec la plupart des savants des divers pays de l'Europe. C'était un homme bon, doux, honnête, sensé, enfin l'honneur, la probité, la vertu même[1]. »

Il songea d'abord à créer un institut où auraient été représentées toutes les branches des connaissances humaines[2]; d'insurmontables difficultés lui firent adopter un projet plus modeste. Dès le mois de juin 1713, il réunissait dans sa maison un certain nombre d'hommes instruits « désireux de travailler en commun à cultiver et à fixer les mots et les vocables de la langue castillane en leur plus grande propriété, élégance et pureté[3] ». L'Académie espagnole était constituée. Dès le 3 août, elle publiait une sorte de manifeste et annonçait la

1. *Mémoires*. « Le duc d'Escalona est sans contredit un des plus savants hommes de l'Europe et sa science est soutenue par une intégrité de mœurs qui lui attire l'estime et la vénération de tout le monde. Outre qu'il entend presque toutes les langues de l'Univers, tant mortes que vivantes, il est très bon philosophe, grand historien, habile mathématicien, excellent géographe, profond théologien, versé dans le droit civil et canonique, dans la médecine, et entend à fond les poètes grecs et latins. Il a une bibliothèque fort bien choisie, dont il fait ses délices et qui est ouverte à tous les gens de lettres, qu'il honore d'une estime singulière et dont il chérit plus le commerce que celui de tous les courtisans. — Abbé de Vayrac, *État présent de l'Espagne*, t. III, p. 104.

2. Cotarelo, *Iriarte*, p. 232. — Cette idée fut reprise plus tard par Iriarte, qui remit à Florida-Blanca un mémoire étendu sur l'organisation de cette compagnie. Elle aurait compté 26 académiciens scientifiques et 12 lettrés. Son but principal aurait été de traduire les livres les plus utiles parus à l'étranger et de constituer un comité de censure pour les nouveaux ouvrages. Plus tard encore l'idée fut représentée à Godoy. On n'en vint jamais à l'exécution.

3. *Nov. Rec.*, VIII, xx, 1. — 3 octobre 1714. — Préambule de l'Édit royal de confirmation.

publication d'un dictionnaire [1]. Le 3 octobre 1714, le roi la déclarait Académie royale et lui donnait son premier règlement. Elle devait se composer de 24 membres, dont un directeur élu tous les ans [2], et un secrétaire perpétuel, faisant fonctions d'archiviste. Le roi accorda à ses membres les privilèges dont jouissaient les personnes attachées au service du palais [3], lui permit d'adopter un sceau [4], et d'avoir un imprimeur en titre. En 1723 il lui attribua une dotation annuelle de 60.000 réaux [5]. En 1755, l'Académie obtint le droit d'imprimer, sans autorisation du Conseil, les ouvrages de ses membres et les travaux publiés en son nom [6].

L'Académie espagnole servit de modèle à deux autres sociétés littéraires, qui s'établirent en province. Dès la fin du XVIIe siècle Barcelone avait eu son *Academia de los desconfiados*. En 1729, cette vieille institution ressuscita, sous le nom plus moderne d'Académie des belles-lettres, et devint institution royale sous Ferdinand VI. Le premier volume de ses *Mémoires* parut en 1752 [7]. Séville eut aussi son Académie des belles-lettres (1751).

A côté de ces sociétés officielles, beaucoup de réunions par-

1. *Planta y methodo que por determinacion de la Academia española deben observar los academicos en la composicion del nuevo diccionario de la lengua castellana, a fin de conseguir su mayor uniformidad. — En Madrid, en la imprenta real, par Joseph Rodriguez y Escobar, impresor del rey nuestro señor, de su Consejo de la Santa Cruzada y de la Academia española. Año de* 1713.

2. Le premier directeur fut perpétuel.

3. « Todos los privilegios, gracias, prerogativas, immunidades y exenciones que gozan los domésticos que asisten y estan en actual servicio de mi real palacio. » — *Nov. Rec.*, VIII, XX, I.

4. Il représente un creuset au milieu des flammes avec la devise : *Limpia, fija y da esplendor.*

5. Décret royal du 22 décembre 1723.

6. Décret royal du 8 mai 1755.

7. *Memorias de la R. Academia de Buenas Letras de Barcelona*, t. VIII. Barcelona, in-4°, 1901.

ticulières, de cercles *(tertulias)* eurent aussi leur part d'influence.

La vogue de ces réunions marque à elle seule le progrès de la sociabilité. — « On vit cesser cette affectation malheureuse, pour ne pas dire ridicule, avec laquelle, par suite d'idées de grandeur et de distinction mal entendues, des concitoyens d'une même ville s'isolaient et se séparaient les uns des autres, s'étudiaient à acquérir, si l'on peut s'exprimer ainsi, la science de l'ignorance et travaillaient à éteindre leurs propres lumières [1]. »

Parmi les tertulias, il y en eut d'aristocratiques comme l'*Académie du bon goût*, qui tint ses séances, du 3 janvier 1749 au 15 septembre 1751, chez Dª Josefa de Zúñiga y Castro, comtesse veuve de Lemos, et plus tard marquise de Sarria. On y rencontrait la fine fleur de la grandesse : les ducs de Medina Sidonia, d'Arcos et de Bejar, les marquis de Montehermoso, de la Olmeda et de Casasola, les comtes de Saldueña et de Torrepalma. Il y avait même des littérateurs : Blas Nasarre, José Antonio Porcel, Ignacio de Luzan, Agustin Montiano. L'Académie tenait ses séances dans une magnifique galerie, dont les grilles dorées donnaient sur des jardins; les murailles étaient couvertes de peintures mythologiques ou allégoriques analogues à tous les genres de poésie. Les statues des Muses et celle d'Apollon contribuaient encore à la décoration du salon, et dans une pièce voisine avait été réunie une précieuse bibliothèque poétique espagnole « où l'inédit, ajoute un académicien, valait encore mieux que l'imprimé [2] ».

D'autres cercles, moins somptueusement installés, eurent peut-être une influence plus sérieuse. La tertulia de Blas

1. *Oraison funèbre de Charles III*, prononcée à Séville le 26 janvier 1789 par José Alvarez Santullano, recteur de l'Université. Ap. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. III, p. 238.

2. Cueto, *Bosquejo histórico critico*, p. XCI (d'après le *Juicio lunatico* de Porcel, ms.).

Nasarre fut pendant quelque temps très fréquentée. Après sa mort (1750), ce fut Agustin Montiano qui réunit à son tour les beaux esprits; mais sa femme Josefa Manrique et sa nièce Margarita attirèrent beaucoup de personnes illettrées, et la réunion y perdit de sa réputation [1]. Le savant bénédictin Fray Martin Sarmiento recevait tous les jours dans sa cellule du couvent de San Martin, mais sa tertulia devait être plus érudite que littéraire.

La plus célèbre de toutes ces sociétés fut la *tertulia de la fonda de San Sebastian,* fondée par Nicolas de Moratin. Modestement installée au premier étage d'un hôtel tenu par l'Italien Gippini, elle fut réellement et exclusivement littéraire. Le règlement, en un article, défendait d'y parler d'autre chose que de taureaux, d'amours et de vers. Elle dura jusqu'à la fin du siècle et compta un grand nombre de membres distingués : le Napolitain Pietro Napoli-Signorelli, auteur d'une *Histoire critique des théâtres,* le comte vénitien Giambattista Conti, Mariano Pozzi y Franceschi, professeur d'arabe aux Reales Estudios, Ignacio Lopez de Ayala, auteur de la tragédie de *Numance détruite,* l'élégant abbé José de Guevara y Vasconcelos, les historiens Muñoz et Cerda, le botaniste Ortega, fin gourmet et bon vivant, des poètes enfin comme Cadalso, Leandro de Moratin et Tomas Iriarte. De tendances très classiques, le cercle de Saint-Sébastien eut des préférences marquées pour la poésie lyrique italienne, considérée avec raison comme plus spontanée et plus brillante que la française; pour le théâtre, au contraire, le goût français faisait loi [2].

A la même époque, Jovellanos, alors membre du Conseil des ordres, ouvrait aux littérateurs sa maison de la Carrera de San Geronimo : « On l'aimait autant qu'on le respectait; une parole, un sourire de *Jovino* étaient la récompense la

1. Cotarelo, *Iriarte,* p. 20.
2. Cueto, *Bosquejo,* p. cv. — Cotarelo, *Iriarte,* p. 119. — Menéndez y Pelayo, *Ideas estéticas,* t. III, vol. II, p. 36 et 62.

plus agréable que pussent alors recevoir l'application et le talent [1]. »

Deux villes de province, Salamanque et Séville, suivirent avec succès l'exemple de Madrid. Le cercle de Salamanque compta parmi ses membres Fray Diégo Gonzalez, Juan Meléndez Valdés, Gaspar Melchor de Jovellanos [2]. A Séville, l'*asistente* Pablo Olavide donna une première impulsion au mouvement littéraire; plus tard, Forner protégea l'*Académie particulière des lettres humaines*, et fonda le *Courrier littéraire de Séville;* mais, plus encore que Madrid, Séville se montra réfractaire aux idées classiques. L'Académie était la risée de la ville entière et des bandes d'étudiants suivaient les académiciens par les rues, en les sifflant sans vergogne [3].

A la fin du XVIIIe siècle, Madrid posséda de véritables salons à la mode française, présidés par les duchesses d'Albe et d'Osuna. Héritière des maisons ducales de Bejar, d'Arcos et de Benavente, la duchesse d'Osuna pratiquait volontiers les sports violents, aimait la musique, la poésie, le théâtre, présidait la section féminine de la Société économique de Madrid, régissait elle-même ses immenses domaines et donnait des fêtes splendides à son palais de l'Alameda. La duchesse d'Albe rivalisait de grâce et d'esprit avec la duchesse d'Osuna. Les deux grandes dames se mêlaient aux querelles des coteries madrilènes, prenaient parti pour Romero ou pour Costillares, pour la Pepa Figuera ou pour Maria del Rosario et se faisaient parfois chansonner par les *tonadilleros*, qu'on mettait en prison pour les punir de leur audace [4].

---

1. Cotarelo, *Iriarte*, p. 227.
2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 342.
3. Cueto, *Bosquejo*, p. CLXXXIX : d'après D. José Maria Blanco.
4. Cotarelo, *Iriarte*, p. 233-37.

IV. — Philologie et histoire littéraire.

Les académies et les cercles avaient créé peu à peu un milieu littéraire. Les travaux de quelques érudits facilitèrent l'étude de la langue et remirent en honneur la pureté du style.

D'après ses statuts primitifs, l'Académie espagnole devait publier un dictionnaire, une grammaire, une poétique et une histoire de la langue espagnole [1]. Elle ne remplit qu'une partie de sa tâche, mais des travailleurs isolés complétèrent son œuvre.

Le *Dictionnaire de l'Académie*, appelé communément « le Dictionnaire des autorités », parut de 1736 à 1729 en 6 volumes in-folio. Il était alors le meilleur de tous ceux qui existaient en Europe. Il est encore aujourd'hui d'un inappréciable secours pour les érudits [2]. Cet immense ouvrage étant d'un usage incommode, l'Académie en publia un abrégé, dont la première édition parut en 1780 [3]. Le marquis de la Ensenada eut un instant le projet de faire exécuter un dictionnaire espagnol-latin; Juan de Iriarte, conservateur de la bibliothèque du roi, fut chargé des travaux, et rédigea plus de 600 mots, mais l'entreprise fut abandonnée [4]. Au commencement du XIX[e] siècle Pedro Alvarez, chanoine de Baza, s'oc-

1. Ticknor, *Hist. de la lit. espagnole*, III, p. 279.
2. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 464.
3. Ticknor, *Hist. de la lit. espagnole*, t. III, p. 276.
4. Cotarelo, *Iriarte*, p. 24. — C'était une entreprise désespérée. Un Français, M. de Séjournant, écuyer, interprète du roi pour la langue espagnole, a publié en 1759 à Paris, chez Jombert, un dictionnaire en deux volumes in-4°, espagnol-français et français-espagnol. Il donne pour chaque mot espagnol le mot latin correspondant, ou une élégante périphrase dans le goût de celle-ci : *Alfileres de señoras*. Minutioribus nobilis matronae sumptibus destinata pensio.

cupait de la rédaction d'un *Dictionnaire de la langue castillane ;* quelques cahiers furent perdus pendant l'occupation française, le chanoine parvint à les rétablir, mais en 1823, tout fut jeté au Guadalquivir par des émeutiers [1].

Les académiciens montrèrent très peu d'ardeur pour l'établissement d'une grammaire et se bornèrent à faire paraître en 1741 un petit traité d'orthographe espagnole [2]. En 1745 deux grammaires parurent à la fois, celle de Gayoso à Madrid, celle de San Pedro à Valence. En 1771 enfin l'Académie se décida à donner au public la grammaire si longtemps attendue, et qui n'ajoute rien à la réputation de la compagnie [3].

Des travaux philologiques beaucoup plus importants furent entrepris par des particuliers. Gregorio Mayans y Siscar (1699-1781) réimprima en 1735 les *Règles de l'orthographe de la langue castillane* d'Antonio de Lebrija ; publia en 1737 le *Dialogue de la langue* de Juan de Valdés, alors inédit, et donna la même année ses *Origines de la langue castillane.*

Perez Bayer étudia en trois volumes in-4° *l'Origine des mots espagnols tirés de l'hébreu.* A la fin du siècle, l'Académie elle-même publia le traité de Gregorio Garcés intitulé : *Fondement de la vigueur et de l'élégance de la langue castillane* [4].

Avec les ouvrages de linguistique, parurent les traités dogmatiques.

En 1737, Ignacio de Luzan fit imprimer à Saragosse une *Poétique* dont l'influence a été considérable sur la littérature espagnole du XVIIIe siècle [5]. Juan de Iriarte reproche

1. Godoy, *Mémoires*, II, p. 326.

2. *Ortografia española, compuesta y ordenada por la R. Academia española.* Madrid, 1741.

3. Elle était due en grande partie à Ignacio de Luzan. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 232, note 1.

4. Madrid, 1791, 2 vol. in-8.

5. *La poética ó reglas de la poesia en general y de sus principales especies, por D. Ignacio de Luzan Claramunt de Suelves y Gurrea, entre los académicos e reinos de Palermo llamado Egidio Menalipo. Con licencia. En Zaragoza. Por Francisco Revilla. Año* 1737.

avec raison à l'auteur sa sévérité pour Lope et pour Góngora et l'oubli qu'il fait de la satire parmi les genres poétiques[1]. On lui reproche aujourd'hui d'avoir méconnu le génie espagnol et d'avoir trop voulu « assujettir la poésie castillane aux règles adoptées par les nations cultivées ». Mais sa *Poétique* n'en fut pas moins comme le manifeste et le code de la nouvelle école classique et reste, au point de vue historique, un ouvrage capital[2].

On peut en rapprocher, comme ayant contribué aussi à la révolution littéraire : la traduction espagnole de la *Rhétorique ecclésiastique* de Fray Luis de Granada par José Climent[3], la *Rhétorique* de Mayans, trésor d'érudition et mine d'exemples de bonne prose[4], la traduction de *l'Art poétique de Boileau* par Madramany[5], celle de *l'Art poétique d'Horace* par Tomás de Iriarte.

A mesure que la vie littéraire se réveillait, les écrivains tendaient à se diviser en deux camps. Les uns tenaient pour « les préceptes en usage chez les nations cultivées »; les autres pensaient, avec Antonio Porcel, « que la poésie est toute d'opinion et de génie et que le poète ne doit obéir qu'à l'inspiration[6] ». Les premiers étudiaient l'antiquité et les littératures italienne et française. Les seconds cherchaient leurs

---

1. *Diario de literatos*, t. IV.
2. Il avait emprunté la plupart de ses idées au *Traité de la parfaite poésie* de Ludovico Muratori, à Vicenzo Gravina, à Giovanni Crescimbeni, et surtout à Rapin, à Boileau et à Le Bossu. Dans l'édition posthume de ses œuvres (1789), l'influence française est encore beaucoup plus visible, mais cette exagération des tendances primitives peut venir de l'éditeur Eugenio de Llaguno y Amirola. — Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 467.
3. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 319.
4. Fitzmaurice-Kelly, *op. cit.*, p. 471.
5. Cueto, *Bosquejo*, p. CXXVIII. — La traduction du P. Alegre resta manuscrite.
6. Cueto, *ibid.*, p. CI.

armes dans la littérature nationale, que l'on apprit peu à peu à mieux connaître.

Dans le camp des classiques, Blas Nasarre y Ferriz (1689-1751) écrit en 1749 une *Dissertation sur la Comédie espagnole*, où il attaque avec passion le théâtre de Cervantes. Agustin de Montiano (1697-1765) compose deux *Discours sur la tragédie espagnole* et se montre ennemi furieux de Lope. Luis José Velazquez de Velasco, marquis de Valdeflores (1722-72), publie en 1754 ses *Origines de la poésie castillane*, ouvrage incomplet et entaché de préjugés classiques, où Lope et Cervantes sont fort malmenés, mais qui est écrit dans un style excellent [1]. Le P. Sarmiento travailla longtemps sur le même sujet, et mourut avant d'avoir achevé son œuvre. En 1775 ses amis firent paraître ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la poésie et des poètes espagnols*, où il se montre plus juste que Valdeflores pour la littérature nationale, mais où il témoigne d'un régionalisme exagéré.

Juan José Lopez Sedano commença en 1768 la publication de son *Parnasse espagnol, ou recueil de morceaux choisis des plus célèbres poètes castillans* [2], mais il n'avait ni le goût, ni la science nécessaires pour mener à bien une si délicate entreprise. C'était une sorte d'aventurier de lettres, qui, à force d'aplomb et par la protection d'Esquilache, s'était poussé à la bibliothèque royale et à l'Académie de l'Histoire et avait capté la confiance de l'éditeur Sancha. A l'apparition du tome neuvième de sa collection, il eut l'imprudence d'attirer sur lui la critique d'Iriarte, qui lui répondit par son célèbre pamphlet *Donde las dan las toman* [3] et se fit un malin plaisir de relever sans merci toutes les erreurs, toutes les

1. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 473. — Ticknor, *Hist. de la lit. esp.*, III, p. 303.
2. Madrid, Joaquin Ibarra y Antonio de Sancha, 1768-1778, 9 vol. in-8.
3. Madrid, *Imprenta real*, 1776, in-8.

fautes de goût et de langage commises par le malencontreux auteur de la compilation. L'attaque fut si rude et l'insuffisance de Sedano demeura si bien établie que l'éditeur Sancha arrêta les frais et cessa la publication du *Parnasse espagnol* [1].

Tomás Antonio Sanchez se montra très supérieur à son devancier dans sa *Collection de poésies castillanes antérieures au XVe siècle.* Il ne put la faire aussi complète qu'il l'eût voulu, mais il rappela l'attention sur les vieux maîtres, et les partisans de la nouvelle école en frémirent d'indignation. Forner censura dans un âcre libelle la manie de l'antiquaille et de la scolastique, déclara Sanchez en retard de quarante ans sur son siècle et l'appela collectionneur de proverbes et d'anecdotes [2].

Quelques audacieux conçurent dès cette époque le projet d'écrire une histoire générale de la littérature espagnole, dessein prématuré, dont ils ne purent venir à bout, mais qui fut courageusement poursuivi.

Deux moines franciscains du couvent de Saint-Antoine Abbé, à Cordoue, Fray Rafael et Fray Pedro Mohedano, commencèrent une gigantesque *Histoire littéraire d'Espagne depuis ses premiers habitants jusqu'à nos jours* [3], qu'ils dédièrent au roi et qui devait comprendre l'histoire des sciences aussi bien que celle des lettres; mais l'ouvrage, commencé sur un plan trop vaste, ne put être achevé; il renferme quelques dissertations intéressantes, et le dixième et dernier volume s'arrête à Lucain [4].

Un Barcelonais, Antonio de Bastero y Lledo, a laissé une *histoire* inédite de la *littérature catalane* [5].

1. Cotarelo, *Iriarte*, p. 165-180.
2. Id., *ibid.*, p. 394, note 2.
3. 1766-1791, 10 vol.
4. A. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 314.
5. Balaguer, *Historia de Cataluña*, t. V, p. 432.

Bien plus intéressantes sont les *Lettres latines*, imprimées à Ferrare en 1776, dans lesquelles le jésuite espagnol Tomás Serrano répond aux attaques des deux abbés siciliens Bettinelli et Tiraboschi contre la littérature espagnole. Un autre jésuite Francisco Javier Llampillas développa l'idée de Serrano et étudia dans 16 dissertations substantielles l'histoire de la littérature espagnole jusqu'au XVIIe siècle [1].

Gregorio Mayans, dans sa *Biographie de D. Manuel Martin, doyen de l'église d'Alicante*, donna de nombreux et intéressants détails sur les littérateurs les plus distingués du règne de Philippe V [2].

Onofre Prat de Saba publia à Rome une bibliographie des œuvres des Jésuites espagnols déportés en Italie [3], complétée un peu plus tard par le supplément de Diosdado Caballero à la bibliothèque des écrivains de la Société [4].

V. — La critique et la presse.

La critique constitue un genre singulier, puisqu'il serait possible d'écrire une histoire, en apparence très complète, des sciences et des lettres sans dire un seul mot d'elle, de même qu'on pourrait écrire la vie d'un homme sans parler de ses maladies, ni des médecins qui l'ont soigné. Elle n'en a pas moins une importance capitale, puisque, là où elle est libre et consciencieuse, elle assure la santé de l'esprit national et le pousse aux fécondes initiatives, tandis que, là où

1. Traduit en espagnol par Doña Josefa Amar y Borbon, 7 vol.

2. *Emmanuelis Martini, ecclesiae Alonensis decani, vita, scriptore Gregorio Mayansio*. Amstelodami, 1788.

3. *Operum scriptorum olim e Societate Jesu in Italiam deportatorum index*. Romae, 1803.

4. *Bibliothecae scriptorum Societatis Jesus supplementa*.

elle est enchaînée ou ignorante, l'esprit national s'engourdit, se déforme et ne donne plus naissance qu'à des œuvres inutiles ou monstrueuses. — La critique est, en somme, l'hygiène de l'esprit.

Comme son langage n'est pas toujours beaucoup plus flatteur que celui de certains docteurs bourrus, et comme elle use souvent des remèdes violents, elle est généralement peu populaire chez les lettrés et devait l'être en Espagne moins que partout ailleurs, vu l'extrême susceptibilité de l'Espagnol, si *pundonoroso* et si chatouilleux en matière d'amour-propre.

La critique espagnole du XVIIIe siècle manque de profondeur et ressemble trop souvent à une querelle personnelle étrangement âpre et passionnée. Sa valeur propre est médiocre; mais la mêlée des critiques et des auteurs constitue par elle-même un spectacle extrêmement amusant, une ample comédie, aux incidents tragiques ou bouffons, une foire aux vanités d'une très pittoresque animation.

La presse date en Espagne du règne de Philippe IV, et le doyen des journaux espagnols est *la Gazette de Madrid*. En 1738 parut *le Mercure historique et politique de Madrid*, imité du *Mercure de la Haye*[1]. Sous Ferdinand VI, *le Journal de Madrid* vint compléter la *Gazette*. Quelques revues commencèrent à paraître. *Les Discours mercuriaux* de Juan Enrique Graef paraissaient deux fois par mois et s'occupaient d'agriculture, de commerce et d'arts. Mais cette publication disparut avec son 22e numéro. *Le Journal curieux, érudit, économique et commercial* de Manuel de Uribe, rédigé en réalité par Nifo, répandit quelques notions économiques et fut surtout un journal d'annonces commerciales[2].

A l'avènement de Charles III, l'Espagne comptait une vingtaine de feuilles publiques. *La Gazette* et *le Mercure* s'im-

1. Cotarelo, *Iriarte*, p. 104.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, IV, p. 412-413.

primaient aux frais du Gouvernement; la première paraissait deux fois la semaine et *le Mercure* une fois par mois [1].

Vers 1772 commencèrent à paraître, par séries de 5 ou 6 numéros, des publications satiriques telles que *les Érudits à la violette* de Cadalso et *les Lettrés en carême* d'Iriarte [2].

En 1785 *le Censeur* de Luis Canuelo donna à l'Espagne son premier journal politique; mais au 79e numéro, le *Censeur* fut suspendu [3].

Dès le début de la Révolution française, Florida-Blanca bâillonna la presse. Le 12 avril 1791, il supprima tous les périodiques non officiels, à l'exception du *Journal de Madrid*, qui indiquait les objets perdus et trouvés.

Le 28 juillet 1793, le Conseil recevait l'ordre « de ne laisser paraître que les journaux qui se conformeraient aux ordres de S. M. [4] ».

Les journaux surveillés et terrorisés font place aux pasquins et aux nouvelles à la main.

Avec le triomphe de la Révolution en France, l'opinion publique s'éveille en Espagne. Les journaux font fureur à Madrid [5]. « Il n'est pas jusqu'aux marmitons qui n'achètent la *Gazette*. Dans les tavernes et dans les salons, autour de Mariblanca (la fontaine de la Puerta del Sol) et au café, on n'entend plus parler que batailles, révolution, Convention, représentation nationale, liberté, égalité. Les p... elles-mêmes vous interrogent sur Robespierre et Barrère, et il faut se munir

---

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 300.
2. Cotarelo, *Iriarte*, p. 106.
3. *Nov. Rec.*, VIII, XVII, 5. — Suspension du *Mémorial littéraire*, de *la Glaneuse*, du *Courrier de Madrid*.
4. *Nov. Rec.*, VIII, XVII, 5, note 11.
5. *Correo literario de Murcia*, 1792. — *Correo mercantil de España y de sus Indias*, 1792. — *Correo de Cadiz*. — *Postillon del correo*. — *Diario de Zaragoza*. — *Diario de Barcelona*. — *Diario de Valencia*. — *Correo literario de Gerona*. — Fischer, t. II, p. 15.

d'une bonne provision de fariboles gazetales pour plaire à la fille que l'on courtise[1]. »

Cependant l'autorité surveille toujours la presse d'un œil jaloux. Si l'on doit louer Charles IV d'avoir interdit le *Journal du beau sexe*, et toutes les feuilles à tendances pornographiques[2], on ne peut contester que la presse espagnole n'ait vécu sous un régime draconien jusqu'à la fin de l'ancien régime. Aucun journal ne peut paraître sans l'autorisation du Conseil de Castille, chaque journal a un censeur nommé par le Conseil, ce censeur reçoit 200 ducats annuels sur la caisse du journal; en cas de non-paiement, la licence est suspendue[3]. Un arrêt du Conseil, un ordre de l'autorité, civile ou ecclésiastique, suppriment tout article jugé séditieux[4].

Il n'y a point lieu de s'étonner avec de telles lois que les journaux aient été dépourvus d'intérêt. Les journalistes sont de pauvres diables, plus ou moins endettés, qui passent leur vie, comme Nifo, à fonder des journaux, à les lancer et à vendre ensuite leur privilège pour créer aussitôt de nouvelles feuilles, abordant tous les genres avec la même intrépide médiocrité, et gagnant tout juste le nécessaire pour ne pas mourir de faim[5]. Le public est surtout curieux d'anecdotes. L'abonné se fait rare. Cependant *le Semainier de Salamanque* ne coûte que 30 réaux par trimestre; les journaux de Barcelone et de Valence, 48 réaux. On peut recevoir *le Courrier littéraire de Jerez de la Frontera* pour 5 réaux par trimestre à Jerez et pour 9 réaux dans les provinces[6].

1. Lettre du P. Estala, des écoles pies, à Forner, 1795. — Cueto, *Bosquejo*, p. CCII.
2. *Nov. Rec.*, VIII, XVII, 3, note 8. — 18 août 1795.
3. *Id.*, VIII, XVI, 41. — 11 avril 1805.
4. Ordre royal du 7 décembre 1799 défendant d'imprimer dans le *Diario* une étude sur les origines de la législation et du gouvernement des peuples.
5. Cotarelo, *Iriarte*, p. 48.
6. Diario de Barcelona, 1er mars 1802.

Le journal commence généralement par une biographie du saint du jour, puis vient une anecdote, une fable, une pièce de vers, une ode sur quelque sujet religieux ou patriotique, un petit conte [1], une fantaisie, et le journal se termine par une série d'annonces : ventes, objets perdus, domestiques en quête de places, offres et demandes d'emplois, théâtres, etc. — C'est cette dernière partie qui est aujourd'hui la plus intéressante. On y trouve une foule de détails sur la vie quotidienne, sur les mœurs, sur les modes. M. Pérez Galdós avoue avoir beaucoup étudié le *Diario de Madrid*, et l'on sait quelles heureuses trouvailles il a faites à ce *Rastro*.

Le public intervenait quelquefois dans la rédaction du journal. Une foule de gens, possédés de la manie de se voir imprimés, adressaient aux directeurs des élucubrations monstrueuses qu'il fallait s'excuser honnêtement de ne pas publier. La chose était malaisée quand il s'agissait de quelque personnage influent, médecin atrabilaire, clerc vaniteux et vindicatif. Le 14 février 1797, le rédacteur du journal de Saragosse recevait une lettre anonyme ainsi conçue : « Monsieur

1. En Sian una princesa
Publicamente escuchaba
A la muger que queria
Pedirle justicia o gracia.
A la que por imprudencia
En la demanda era larga
Que le cosiesen la boca
A pespunte le mandaba,
Y a la que en breve razon
Lo que tenia explicaba,
Desde la una a la otra oreja
Hacia se la rasgaran.
Si esta practica se usase
Por aca por nuestra España.
Quantos miles se verian
De bocas pespuntadas,
Y apuesto no habria una
Que la tubiese rasgada.

Diario de Zaragoza. — 1797.

le journaliste, un véritable ami du respectable public de Saragosse vous envoie l'article ci-joint, pour que vous l'inséríez par parties dans les numéros de carnaval. Il convient de divertir utilement le public, et non de le mystifier, comme cela a lieu dans tant de gazettes. » Suit un article — de carnaval — sur *la danse chez les anciens.*

Le plus prudent était encore de faire du journal une *Semaine religieuse*[1] avec deux ou trois pages d'annonces.

Les journaux des Indes étaient moins vides que ceux de la métropole.

La Gazette de Mexico de 1784 contient des articles sur le nopal, sur la cochenille, sur les bains de vapeur de *los Humeros* près de Puebla.

La Gazette de Guatemala de 1797 publie un article politique sur la Russie, des Mémoires pour faire une description exacte du royaume de Guatemala, le récit de la défense de Truxillo contre deux vaisseaux anglais.

Mais la seule presse vraiment intéressante qu'il y eût alors en Espagne était la presse littéraire. Quoiqu'elle fût bien loin d'être libre, elle était cependant tenue de moins court que la presse politique et donnait parfois l'illusion de la vie.

Le premier écrivain qui s'attaqua à l'ignorance et au faux savoir fut un moine savant et courageux, Benito Gerónimo

1. Sommaire des articles de fond du *Journal de Barcelone* pendant la semaine sainte (1793) :

Avis relatif aux fêtes de la semaine sainte.

Histoire du jour et explication des cérémonies de l'Église.

Explication des *Ténèbres* et de leur origine.

Fin de l'office de *Ténèbres*.

Histoire des offices du jour.

Histoire du jour et cérémonies ecclésiastiques.

Explication des cérémonies du jour, avec un extrait de la lettre de Pilate à Tibère César, touchant à Jésus-Christ, et une anecdote historique.

Un sonnet et deux dizains sur la résurrection du Seigneur.

Explication de la Pâque ou *Phase* et sonnet sur la Religion triomphante.

Feijóo (1675-1764), bénédictin d'Oviedo, qui commença en 1726, la publication d'une série de dissertations critiques sur toutes sortes de matières de science, de littérature et d'histoire. De 1726 à 1739 parurent les 8 volumes de son *Théâtre critique universel*. En 1742, il reprit la lutte avec ses *Lettres érudites et curieuses*, qui parurent en 5 volumes jusqu'en 1760. Feijóo n'était pas un génie et on le rendrait ridicule en le comparant à Voltaire, mais son bon sens et la hardiesse de la guerre qu'il a menée contre l'ignorance et la sottise en ont fait un des hommes les plus influents de son siècle [1]. Aidé du P. Sarmiento, son ami [2], il s'attaqua au scolasticisme qui régnait en maître absolu dans les écoles espagnoles. Sa foi ne put jamais être attaquée, mais il ne se croyait pas obligé d'admettre aveuglément toutes les légendes et tous les contes à dormir debout qui se débitaient autour de lui. Il prétendit défendre la religion contre la superstition et l'histoire contre la fable. Il comprit combien l'Espagne s'était laissée distancer par les autres nations sur le terrain des sciences d'observation, il osa dire qu'elle devait s'efforcer de regagner le temps perdu. Il donna pour but à l'activité humaine la recherche de la vérité et l'amélioration de la vie sociale. Toutes ces idées, il les exposa dans un style plein de gallicismes et sur un ton souvent pédantesque; mais ces défauts ne doivent pas faire oublier le courage, vraiment héroïque, avec lequel il s'est attaqué au préjugé tout-puissant. Des contradicteurs ignares, qui niaient l'existence des taches du soleil et la pesanteur de l'air, et montraient Nævius réprimandant Horace, multiplièrent les attaques contre lui. Il eut pour ennemi le P. Segura [3], qui croyait à l'authenticité d'une lettre adressée

1. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. española*, p. 470.
2. Cf. Antolin Lopez Pelaez, *El gran gallego Fray Martin Sarmiento. Biblioteca gallega*. La Coruña, 1895.
3. Auteur du *Norte critico, con las reglas mas ciertas para la discrecion en la historia*. Valencia, 1733, in-f°.

par la Vierge à la ville de Messine[1]. On composa contre lui d'innombrables pamphlets[2]; il y eut des jours où il en parut jusqu'à trois[3]. Ses partisans furent appelés *feijonistas*, on les traita de factieux et de polissons, on prétendit que s'ils se mêlaient d'écrire, c'était faute de trouver un moyen d'existence à Madrid[4]. On fit l'impossible pour le compromettre aux yeux du Saint-Office. Et malgré tout, le *Théâtre critique* eut un succès toujours grandissant. Quinze éditions se succédèrent en Espagne, sans lasser la curiosité publique. A mesure qu'un volume paraissait à Madrid, il était aussitôt traduit à Paris[5]. Le cardinal Querini, bibliothécaire du Vatican, le pape Benoît XIV applaudissaient à ses efforts. Lassé enfin de la mauvaise foi des critiques, Ferdinand VI le prit sous sa protection spéciale et le nomma son conseiller, en récompense « de sa profonde science, de son érudition particulière et des œuvres extrêmement utiles par lesquelles il s'était signalé[6] ». Par édit royal du 23 juin 1750, il fut défendu de critiquer ses œuvres[7].

Lista a dit « que la postérité devait ériger une statue à Feijoo et brûler ses œuvres au pied du piédestal ». C'est un jugement sévère et inexact.

Le *Théâtre critique* a au moins le mérite de peindre à merveille l'état intellectuel de l'Espagne au début du XVIIIe siècle. On ne rendra jamais justice aux hommes de ce temps, si on

1. Cotarelo, *Iriarte*, p. 6.
2. *Antiteatro, Replica satisfactoria, Crisol, Teatro anticritico*, etc.
3. Cueto, *Bosquejo*, p. XXVIII.
4. Cotarelo, *Iriarte*, p. 6 et 7... *á falta de medios y ganancia para mantenerse en la Corte.*
5. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, t. III, p. 614.
6. Amador de los Rios, *Madrid*, t. IV, p. 177.
7. Ordre royal au Conseil : « S. M. veut que le Conseil sache ce qui suit : puisque le P. Feijoo a mérité cette précieuse déclaration que ses écrits lui agréaient, il ne doit y avoir personne d'assez osé pour les attaquer, et encore moins le Conseil devra-t-il permettre que l'on imprime ces attaques. »

ne connaît pas l'affreux marécage où leur pays s'enlisait, et d'où ils ont réussi à le tirer.

En 1737 parut, aux frais du roi, *le Journal des lettrés*, dirigé par deux prêtres, Juan Martinez Salafranca et Leopoldo Gerónimo Puig. Ce fut le premier et peut-être le meilleur organe de critique littéraire qui ait paru à Madrid. Il eut des collaborateurs de mérite, comme Manuel de Huerta, Juan de Iriarte, José Hervás (Jorge Pitillas). Il dura un peu moins de deux ans, au milieu des insultes, des calomnies et des menaces, et disparut sous les coups des grimauds qu'il avait voulu ramener à la raison [1].

Après l'avènement de Charles III, la presse littéraire prit un plus grand développement, mais les journaux qui parurent alors n'eurent pas la valeur du *Diario* et ne fournirent qu'une carrière éphémère.

Nifo créa *le Journal étranger* et *le Tiroir du tailleur littéraire ou perche du fripier érudit*, divisé en *tailles* et *coutures*, et qui ne fut qu'une arlequinade [2].

José Viera y Clavijo [3] fonda le journal *le Penseur* (1762),

1. Il fut rédigé du 1er janvier 1737 au 1er octobre 1738, mais les volumes correspondant aux trois derniers trimestres ne furent imprimés que de 1740 à 1742.

2. Cotarelo, *Iriarte*, p. 49.

3. José Viera y Clavijo est ce *Clavico* avec lequel Beaumarchais eut la terrible affaire qu'il a racontée dans ses *Mémoires* (éd. Didot, 1872, in-8, p. 333-346). Clavijo s'était épris d'une sœur de Beaumarchais, Marie-Louise Caron, habitant depuis plusieurs années à Madrid; Marie-Louise avait renoncé pour lui à plusieurs partis avantageux, et après avoir par deux fois fait publier ses bans et annoncé son prochain mariage, Clavijo s'était retiré (1764). Beaumarchais fit le voyage de Paris à Madrid et mit tout en œuvre pour faire revenir Clavijo sur sa décision; n'y pouvant parvenir, il le fit destituer de son emploi d'archiviste par Grimaldi et le livra dans ses *Mémoires* au mépris public. Cette aventure lui suggéra la première idée de son drame d'*Eugénie* (1767). Le même sujet fut traité après lui par Gœthe, sous le titre de *Clavijo* (1774), et par Marsollier, dont le drame de *Norac et Javolci (Caron et Clavijo)* fut joué en 1785 à Lyon en présence de Beaumarchais lui-même. Emilio Cotarelo se montre très

auquel répondit bientôt *la Penseuse de Cadix* (1763), feuille à tendances morales, rédigée par un moine de Madrid, sous le pseudonyme de Beatriz Cienfuegos[1]. *Le Penseur* compta seulement 86 numéros ou *pensées* et critiqua, sous une forme aimable, la société et ses travers[2]; mais l'auteur s'attaqua aussi à la poésie nationale et s'attira souvent de vertes réponses[3].

Le Belianis littéraire de Juan José Lopez de Sedano cessa de paraître au bout de quelques semaines[4].

Le Journal des Aveugles n'eut qu'une médiocre importance[5].

Forner et Moratin écrivirent dans *la Glaneuse*, mais cette revue ne dépassa pas son 2e numéro.

En 1786, le P. Centeno imagina d'échapper aux inconvénients du rôle de critique en ne distribuant aux auteurs que des éloges. Son *Apologiste universel* ne mettait en lumière que l'instruction, l'exactitude et les beautés des œuvres littéraires, mais maniait l'ironie de telle façon que la malice n'y perdait rien. *L'Apologiste* parut seize fois en deux ans, et se tut[6].

Le Semainier de Salamanque eut une vie beaucoup plus

---

dur pour Beaumarchais : « Hubo de contentarse con una declaracion humiliante para el que la suscribio, pero nada airosa por quien la necesitaba. » (*Iriarte*, p. 45.) — Il paraît bien cependant que le beau rôle ait appartenu en cette affaire à Beaumarchais et que Clavijo se soit comporté en homme aussi dépourvu de dignité que de délicatesse.

1. Cotarelo, *Ramon de la Cruz*, p. 43.
2. Coxe, *l'Espagne sous les Bourbons*, VI, p. 232.
3. Ya no hay que trabajar para comer
   Ni ya para escribir hay que estudiar,
   Pues para ser autor basta pensar
   Y engorda un hombre solo con morder.

(Cité par Cotarelo, *Iriarte*, p. 45.)

4. Cotarelo, *Iriarte*, p. 165.
5. Ram. Giron, *Historia de la ciudad de Salamanca*, p. 469.
6. Cotarelo, *Iriarte*, p. 309.

longue (1769-1805) et compta parmi ses collaborateurs Forner, Meléndez, Tavira et Zamora[1].

Le Mémorial littéraire, instructif et curieux de la cour de Madrid (1784-1797-1801-1805) fut l'organe attitré de l'école classique et prit part à toutes les querelles littéraires du temps. Plus dogmatique et plus sérieux que *l'Apologiste*, il suscitait des colères folles autour de lui; des répliques furieuses répondaient à ses articles, et ce qu'on ne pouvait insérer dans les gazettes, on l'imprimait sous forme de libelle, comme Forner l'avait fait avec *l'Ane érudit* et *les Grammairiens* contre Iriarte, avec *la Lettre de D. Antonio Varas* contre Trigueros, avec *la Corneille sans plumes* contre Vargas Ponce, comme le firent Iriarte, Huerta, Samaniego et tant d'autres.

Les gens paisibles trouvaient ces attaques scandaleuses, et pensaient avec le P. Codorniu que « la critique était une véritable épidémie dans la République des Lettres[2] ». Ils avaient tort; si médiocre et si misérablement personnelle qu'elle ait été, la critique du XVIII[e] siècle parvint à faire justice d'un grand nombre de mauvais écrivains et à donner droit de cité à la raison dans la littérature.

VI. — Poètes et prosateurs.

La vieille école ne céda pas sans combat. La seconde moitié du XVIII[e] siècle est presque aussi encombrée que la première de *copleros* prosaïques et de poètes épiques extravagants.

Francisco Gregorio de Salas, chapelain des Recogidas de Madrid, chante dans son *Observatoire rustique* les délices

1. Ram. Giron, *Historia de Salamanca*, p. 463.
2. *Dolencias de la critica* (1760). — Cité par Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 385.

de la campagne : « Les petits oiseaux affamés qui cherchent les petits insectes, et le chardonneret tacheté qui se balance en chantant sur un chardon léger... La simple lavandière le salue, regarde en hâte le soleil, éternue et aussitôt, en diligence, se mouche avec ses doigts. » Ce pauvre poème atteint sa quinzième édition.

Le jésuite Montengon est un poète philosophe. Il célèbre le travail, la navigation, le commerce, la suppression de la traite, l'éducation, le patriotisme. Il devine quelle voie doit prendre la poésie moderne, mais il ne sait pas y marcher [1].

José Maria Vaca de Guzman, juge criminel à Barcelone, est couronné par l'Académie espagnole en 1778 et en 1779 avec deux poèmes sur la *destruction des vaisseaux de Cortès* et sur la *prise de Grenade* — vrais poèmes pour jeux floraux [2].

Le marquis d'Urena compose en alexandrins *l'Empire du Pou reconquis* (1784).

Cayetano Maria de Huarte, chanoine pénitencier de Cadix, écrit sa *Dulciade* contre les gourmands.

La *Rialda* de Candido Maria Trigueros raconte en six chants une inondation du Guadalquivir. On nage en pleine mythologie. L'inondation est due à un complot de Junon et du fleuve Bétis contre la nymphe Hispalis. L'intendant d'Andalousie, sous le nom de Minerve, et les prières publiques, sous le nom d'Euchè, obtiennent du Bétis qu'il veuille bien rentrer dans son lit [3].

Ignacio de Meras y Queypo, valet de chambre de Charles IV, chante dans *le Siècle instruit* le retour de Minerve à Madrid, et la nécessité d'encourager et de récompenser les poètes.

Pablo Olavide converti consacre 9.000 vers à ses *Poèmes chrétiens*.

1. Cueto, *Bosquejo*, p. CXXX.
2. Cueto, *Bosquejo*, p. CXLVIII.
3. Id., *ibid.*, CXXIII. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 297.

Juan de Escoiquiz enfante une monstrueuse épopée en 25.000 vers sur la *Conquête du Mexique* (1798).

Le comte de Noroña commence son *Ommyade*, qui atteindra 15.000 vers.

D'autres vantent l'industrie, les vers à soie, la confiserie, l'hygiène [1].

Rien ne paraît donc changé depuis les jours de Salazar Hontiveros et de Gerardo Lobo, mais ces versificateurs n'occupent plus que le fond de la scène, et l'attention du public va désormais à d'autres artistes, d'un goût moins rance et plus franc.

Un avocat, Josef Hervás, publia la déclaration de guerre de la nouvelle école. Sous le pseudonyme de Jorge Pitillas, il adressa au *Journal des lettrés* une satire contre les mauvais écrivains de son temps. Elle se tient un peu trop dans les généralités et nous paraît trop remplie de réminiscences classiques, mais elle est écrite dans une langue souple et nerveuse, qu'on ne connaissait plus depuis longtemps.

Un jésuite de beaucoup d'esprit, le P. Josef Francisco de Isla (1703-1781), donna à l'Espagne quelques-uns des plus joyeux livres de sa littérature. En 1727 il écrit une relation burlesque des fêtes célébrées à Salamanque pour la canonisation de deux saints de son ordre [2]. En 1746 il raconte avec la même grandiloquence les fêtes données en Navarre en l'honneur de l'avènement de Ferdinand VI. C'est le *Dia grande de Navarra* qui met Madrid en joie et Pampelune en extase, d'abord, puis en fureur quand l'intention satirique du malin jésuite a été dévoilée aux naïfs. Enfin, en 1758, l'*Histoire du fameux prédicateur Fray Gerundio de Campa-*

1. Ten de lavar los pies igual cuidado
Y mantenerlos con calor templado.

Pedro Pichó y Rius. — Traduction en vers d'un traité de morale et d'hygiène de Luis Vives.

2. *La juventud triunfante*. Salamanca, 1727, in-4°.

zas[1] porte de si rudes coups aux prédicateurs de mauvais goût que le Saint-Office; assailli de plaintes, se hâte de supprimer le livre (1760). Après la mort du P. Isla parut sa traduction de *Gil Blas, dérobé à l'Espagne, adopté en France par M. Lesage et restitué à sa patrie et à sa langue naturelle par un Espagnol jaloux qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation.* Il laissa en manuscrit une traduction des 17 premiers chants d'un poème burlesque de l'Italien Passaroni sur Cicéron[2]. Ses *Lettres* à sa sœur et divers travaux d'histoire et de théologie disent quelle fut l'activité de ce vaillant esprit, qui n'avait jamais pu s'habituer à la gravité castillane et qui, « adopté par l'Espagne, semble avoir été dérobé à la France ».

José de Cadalso y Vazquez (1741-1782) eut, comme lui, l'esprit tout français[3]. Mais, au lieu d'être jésuite, il est militaire et colonel du régiment de Bourbon. Au lieu de ne connaître que l'Espagne et l'Italie, il connaît aussi la France et l'Angleterre; il a lu Voltaire et il manie comme lui avec aisance le persiflage et l'ironie. Son charme personnel subjuguait jusqu'aux étrangers; l'armée anglaise, dit-on, porta son deuil quand il fut tué au siège de Gibraltar[4]. Il donna au public en 1771 ses *Érudits à la violette*, où il se moque avec beaucoup de grâce des critiques impertinents « qui laissent croire aux gens simples que les Muses font leur lit et qu'Apollon leur envoie son carrosse quand il pleut ». Il esquisse avec verve le portrait du philosophe pour dames, du pédant militaire, de l'officier vaniteux, du touriste qui veut se faire passer pour

1. Le livre fut publié sous le nom de Francisco Lobón de Salazar. curé d'Aguilar, et de Villagarcia del Campo. — Une seconde partie, beaucoup moins intéressante, parut en 1768.

2. Ticknor a connu le manuscrit, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Athénée de Boston, et a pris cette traduction pour une œuvre originale d'Isla. — Gaudeau, *Fray Gerundio*, p. 141.

3. H. Peseux-Richard, *Remarques sur le dictionnaire de Baralt.* — *Revue Hispanique*, t. IV, p. 32.

4. Fitzmaurice-Kelly, *Littérature espagnole*, p. 369.

grand seigneur. Ses *Lettres marocaines* inspirées des *Lettres persanes* de Montesquieu et du *Cosmopolite citizen of the world* de Goldsmith [1] se rapportent à l'éducation de la jeunesse, aux thèses universitaires, aux divertissements, aux tertulias, à la vie de province, au luxe et aux modes [2].

Cadalso s'est essayé aussi à la poésie [3], mais n'a pas atteint en vers à la même perfection qu'en prose. Menéndez y Pelayo remarque qu'il vécut en romantique, et ne trouva pour exprimer ses sentiments qu'une déclamation sépulcrale et funèbre, imitée des *Nuits* d'Young. Plongé dans le plus affreux désespoir par la mort de sa maîtresse, l'actrice Maria Ignacia Rodriguez, il composa à cette occasion ses *Noches lugubres*, où Ménendez y Pelayo voit en germe « toute la détestable littérature de torches, de vers, de fossoyeurs qui infesta l'Espagne aux environs de 1835 [4] ».

Exilé à Salamanque en 1771 par ordre d'Aranda, Cadalso y avait rencontré un moine augustin, Fray Diego Gonzalez, âme aimante captive dans un cloître, qui avait fait une grande étude de Fray Luis de Leon et était parvenu à retrouver le secret de sa grâce et de son naturel [5]. Ses jolies galanteries mystiques à ses idéales amies Melisa et Mirta, sa charmante invective à la « méchante chauve-souris [6] », font honneur à son esprit. Il voulait en mourant brûler ses vers;

1. Rousseau, *Règne de Charles III d'Espagne*, t. II, p. 347.

2. Dans la lettre XII, un cocher s'excuse d'être en retard en disant à son maître : « J'ai l'honneur, Monsieur, d'être votre cocher; j'ai aussi celui d'être noble. Quelques-uns de mes vassaux passaient par cette ville. Ils sont venus me rendre leurs devoirs, et ils portent dans leurs familles la consolation de m'avoir baisé la main. »

3. *Ocios de mi juventud*. Madrid, 1772-73, in-4°. — *Guerras civiles entre los ojos negros y los azules*. — *Letrillas sobre los meritos de las mujeres*. — Cf. *Obras inéditas de D. José Cadalso* publ. par R. Foulché-Delbosc. *Revue Hispanique*, t. I, p. 258.

4. Menéndez y Pelayo, *Ideas esteticas*, t. III, vol. II, p. 38 et suiv.

5. Cueto, *Bosquejo*, p. CVIII.

6. Id., *Poetas liricos*, t. I, p. 186.

un ami les recueillit et les publia (1796); il a bien mérité des lettres espagnoles.

Salamanque fut un moment le rendez-vous des beaux esprits. On a même voulu en faire le siège d'une école poétique distincte. En réalité, il n'y eut pas école, mais les hommes qui s'étaient connus à Salamanque restèrent en correspondance les uns avec les autres après s'être quittés. Les hommes de lettres de cette période se connaissaient tous et appartiennent tous en réalité à l'école néo-classique.

A Madrid, la tertulia de San Sebastian est le centre du mouvement littéraire et Tomás Iriarte (1750-1791) en est l'âme. Humaniste distingué, élevé à l'école de son oncle Juan, homme d'esprit, de façons élégantes et de caractère enjoué, il fut écrivain de talent et critique avisé, mais se montra trop sensible aux attaques de ses adversaires; les sarcasmes de Forner l'inquiétèrent jusqu'à son lit de mort [1].

De ses 8 volumes d'œuvres, la postérité n'a guère retenu que ses *Fables littéraires* [2], d'une excellente langue, d'une poétique parfaite et dont beaucoup de vers sont passés en proverbe [3]; mais son *Art poétique* fut un événement littéraire; son poème sur la *Musique* fut traduit dans presque toutes

1. Quelques heures avant de mourir, il dicta ce dernier sonnet : « Le chien le plus féroce lèche le maître qui le caresse et reconnaît ainsi ses bienfaits; moi, écrivain, je travaille pour qui paie mes services ou tard, ou mal, ou jamais. L'envie, la calomnie, le mensonge, dont la vile influence salit tout, mordent d'une dent plus enragée celui qui a embrassé la profession littéraire. Le corps souffre dans sa force, la patience s'épuise, l'esprit s'affaiblit, petite est la gloire et grand l'ennui. Le livre vit et l'auteur succombe. Et c'est là tout ce que rapporte l'amour de la science? — Bien! j'aime mieux plaire à Forner; je me change en bête! »

2. *Fabulas literarias en verso castellano por D. Tomás de Iriarte*, dalas á luz un amigo del autor. Madrid, imprenta real, 1782, in-4° (67 apologues). — Une nouvelle édition, publiée en 1803, contient 9 fables de plus.

3. Cotarelo, *Iriarte*, p. 253. — R. Foulché-Delbosc, *Poesias inéditas de don Tomás de Iriarte*. — *Revue Hispanique*, t. II, p. 70.

les langues et loué par Métastase; nous aurons bientôt à reparler de ses *Comédies*, et sa correspondance en prose et en vers est une des sources les plus curieuses pour l'étude de la vie intime du XVIIIe siècle espagnol.

Son talent et son esprit malicieux, peut-être sa vanité, lui valurent pas mal d'ennemis. Nicolas de Moratin, le très national auteur de *la Fête de taureaux* à Madrid [1], resta son ami malgré le très mordant *vejamen* de 1777 [2]; mais d'autres ne surent pas lui pardonner les blessures de l'amour-propre.

Felix Maria de Samaniego (1745-1801), membre de la Société basque des amis du pays, avait composé des *Fables morales*, à l'usage des élèves du collège de Vergara. Elles étaient terminées dès 1779; il les avait soumises à Iriarte et, sur ses conseils, il les publia en partie en 1781, lui dédiant même le troisième livre de ses apologues. Quand Iriarte publia à son tour ses *Fables littéraires* (1782) et se vanta d'avoir donné à l'Espagne ses premières fables originales, Samaniego cria au plagiat, et une lutte acharnée s'engagea entre les deux fabulistes [3], assistés chacun de leurs tenants. Et cependant chacun d'eux était dans son droit. Si les *Fables littéraires* d'Iriarte sont plus neuves, les vieux récits rajeunis par

---

1. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 477.

2. *Vejamen que hizo D. Tomás de Iriarte al idilio que dió á la imprenta D. Nicolás Fernández Moratin, socio de la sociedad matritense, en alabanza de las discípulas del hilado.* — Cotarelo, *Iriarte*, p. 496.

3. Samaniego poussa la colère jusqu'à la férocité. Un de ses pamphlets est intitulé *Lettre apologétique à M. Masson.* Samaniego se demande, comme l'auteur français : « Que doit-on à l'Espagne? » — et il répond : « *Iriarte!* » — Lettre inédite, découverte en 1894 par Julian Apraiz, professeur à l'Institut de Vitoria. Ap. Cotarelo, *Iriarte*, p. 328.

De Samaniego encore est cette épigramme :

Huerta escribe que el Parnaso
Esta cubierto de nieve.
¿La fecha? — El dia que Iriarte
Dio sus obras cabalmente.

Samaniego sont peut-être d'allure plus naturelle et plus plaisante [1].

Juan Pablo Forner fut aussi un ennemi d'Iriarte. Il y avait antipathie naturelle entre son pessimisme atrabilaire [2] et l'esprit mondain de l'élégant Tomás. Ce grand diable émacié, au teint olivâtre, aux gestes brusques, à la voix rauque, au parler bref et au vêtement négligé, poursuivit de ses invectives Huerta, Sanchez, Vargas Ponce, Iriarte, les philosophes français et l'*Encyclopédie.* Il avait la dent enragée, mais ne manquait ni de savoir ni de générosité. Ses ouvrages sérieux [3] montrent en lui des idées très supérieures aux idées courantes. Il est comme une force sans emploi, comme un génie incomplet et déréglé; il a conscience de sa gaucherie et des vices de la société au milieu de laquelle il vit; il souffre de ces vices comme de ses propres défauts, et ses vers ne sont bons que dans la satire. Il s'est peint au vif dans sa pièce contre les vices de la cour : « Tu ris de ce que je dis, fripon ? — Je ris; pourquoi non ? Vous, frère, vous avez la mine de devoir rester toujours un mendiant. Écolier devenu courtisan, vous montrez la corde à chaque instant : vous faites parade d'humilité et vous ne savez pas être humain. Plein de science et de pédantisme, si vous attendez quelque gros personnage pour lui présenter une requête, et si vous le voyez tourner la tête vers quelque charlatan, — comme s'il était dans l'obligation d'écouter l'homme sage et de renvoyer le menteur, — vous donnez à votre lèvre l'expression du dédain, vous remuez la tête — vieux souvenirs des guerres scolastiques — et vous

1. Samaniego a écrit des contes licencieux, qui sont restés longtemps inédits et que l'on peut lire dans l'amusante anthologie qui porte pour titre *Cuentos y poesias más que picantes.*

2. Cotarelo, *Iriarte,* p. 223.

3. *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España.* — *Plan de unas instituciones de derecho español.* — *Observaciones sobre la tortura.* — *Contra el ateismo.*

maudissez le sort qui met le prix du savoir aux mains de l'ignorance, qui préfère la *Gazette* à Platon. »

A ce maussade génie nous avouons préférer le courtois et magnanime Jovellanos (1744-1811), le type le plus complet de « l'honnête homme », qu'ait présenté l'Espagne du XVIIIe siècle[1]. On sait aujourd'hui par son journal que Gaspar Melchor fut dans toute la force du terme un libre penseur. Il garda pour la religion de sa patrie le respect extérieur que les lois exigeaient et que la conscience autorise, mais il la domina, et, par-dessus ses enseignements, il contempla des vérités qu'elle ne savait plus voir. Les intérêts matériels et moraux de l'Espagne, l'économie politique et rurale, l'administration, l'enseignement, la critique d'art, la réforme des mœurs : rien de ce qui aurait dû passionner son pays ne lui est étranger. S'il accepte le pouvoir, c'est pour le bien qu'il permet de faire; ses idées tendent toujours vers le vrai, le juste et le pratique[2]. Il est de la même famille d'esprits que Montesquieu. S'il touche à la littérature, c'est pour enseigner, pour persuader, pour enflammer les âmes. Sa poésie est peu goûtée des sertisseurs de vocables rares, elle nous enchante par sa gravité sereine, l'austérité de la forme, la beauté morale qui s'en dégage : « Tu seras savant et heureux si tu es vertueux. La vérité et la vertu sont unes et le bonheur n'existe que dans leur possession. Elles seules donneront à ton âme la sécurité de la paix et la pureté de la conscience. Dans la modération des désirs est la liberté vraie. Dans la douceur est la joie d'agir et de faire le bien. Le reste!... vent, vanité et misère ! »

Moins solidement équilibré, Juan Meléndez Valdés (1754-1817) fut plus exclusivement poète. Doux et tendre, il resta toute sa vie un grand enfant, courant après la fortune, sans

1. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 481.
2. E. Mérimée, *Jovellanos*. — *Revue Hispanique*, t. I, p. 38.

réussir à la fixer, aventureux et pacifique, ambitieux et casanier; *josefino* patriote et ferdinandiste libéral, il ne vit jamais clair autour de lui, mais son âme sonore vibra sous tous les chocs qui la touchèrent. Ses *Baisers d'amour*, voluptueux et chastes, — comme le Cantique des cantiques, — renferment de délicieux morceaux[1] » qui enflamment le plus tiède, font rougir le modeste et viennent au secours du malintentionné[2]. Son *Églogue à la louange de la vie champêtre* fut couronnée en 1780 par l'Académie espagnole et l'on trouva « qu'elle embaumait le thym ». Son idylle sur l'*absence*, ses romances du *soir* et des *moissonneurs*, son *ode aux étoiles*, son admirable élégie *à la mort de son frère*[3] sont d'excellents poèmes, d'une langue magnifique et d'une facture parfaite, des œuvres de vrai poète et de grand poète.

---

1. Publiés par M. R. Foulché-Delbosc, *Revue Hispanique*, t. I, p. 73.

2. Otras pinturas hace
Que encienden al más tibio,
Ruboran al modesto,
Y auxilian al maligno.

(*Vers de la sœur de Jovellanos sur Meléndez.* — Cueto, *Bosquejo*, CXXXIV.

3. Paréceme ora ver como vi en ella
La desmayada imagen de mi hermano,
de mi adorado hermano, ya en el punto
De la acerva agonia y sus pavores,
Estendido en el lecho, congojoso,
Desfigurado, consumido y yerto
De sombra fria y de sudor de muerte,
Y los ojos ya turbios y caidos,
Mirando en confusion á todas partes,
Diciendo adios al mundo, y cerca viendo
La eternidád espantable y sus horrores.

(Publié par M. Serrano y Sanz, *Revue Hispanique*, t. IV, p. 270.)

On peut consulter encore sur Meléndez Valdés : E. Mérimée, *Meléndez Valdés.* — *Revue Hispanique*, t. I, p. 217. — R. Foulché-Delbosc, *Poesías inéditas de don Juan Meléndez Valdés. Ibid.*, t. I, p. 166. — M. Serrano y Sanz, *Poesias y cartas inéditas de D. Juan Meléndez Valdés. Ibid.*, t. IV, p. 266.

Il fit école et compta parmi ses émules et ses disciples José Iglesias de la Casa (1748-1791), épigrammatiste et poète léger, dans le goût de Quevedo [1]. — Cienfuegos, lyrique désordonné et parfois extravagant, mais gagné à toutes les idées généreuses, et plein de compassion pour les classes souffrantes [2]. — Quintana enfin (1772-1857), son rival de gloire [3]; ennemi des Français, et *afrancesado* lui-même, il a été un vrai libéral à la française, il a chanté *Padilla*, le révolté, résumé dans son *Panthéon de l'Escorial* les griefs de l'Espagne contre ses rois autrichiens, et lancé le cri de guerre contre l'envahisseur dans son *Ode à l'Espagne* (1808) [4].

Le vent de France avait soufflé sur lui. Il souffla aussi sur d'autres, et si fort qu'il les fit changer de patrie. José Marchena émigra en France à l'époque de la Révolution, dont il avait embrassé les idées. Au lieu de liberté il y trouva la prison. Il écrivit à Robespierre : « Tyran ! tu m'as oublié », et ne put obtenir d'être guillotiné. Instruit, plein d'imagination, excellent latiniste, il poussa l'irréligion jusqu'à l'athéisme, et cependant sa plus belle ode est dédiée au Christ crucifié [5].

José Maria Blanco, fils d'Irlandais, entré dans les ordres sans vocation, quitta l'Espagne en 1810 et se réfugia en Angleterre, où on le vit rédiger un journal anticatholique : *El Español*, occuper une chaire à Oxford et un canonicat à Saint-

1. Cueto, *Bosquejo*, p. CXIV. — *Poesías inéditas de Iglesias*, publiées par M. Foulché-Delbosc, *Revue Hispanique*, t. II, p. 77.

2. Cueto, *Bosquejo*, p. CLXXV.

3. Id., *ibid*, p. CLXXVIII.

4. On ne lira pas sans intérêt le curieux jugement de Godoy sur Quintana : « Que dirai-je de Quintana ? C'est un Hercule céleste, qui vous enlève et vous entraîne avec lui. Il foudroie la tyrannie, balaie les erreurs de la terre, fait vibrer dans l'âme toutes les cordes de l'honneur et du patriotisme. Il réveille l'ardeur guerrière, il allume la soif de la victoire, il marque du sceau de l'infamie la corruption et la perfidie des cours. » — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 318.

5. Cueto, *Bosquejo*, p. CCVII.

Paul de Londres. Tour à tour catholique, athée, anglican, déiste, il semble qu'il n'ait jamais réussi à voir clair dans son âme. Il aima du moins la liberté. Ses poésies, composées en Espagne à l'époque la plus paisible de sa vie, ne font rien présager des violences qu'on lui vit plus tard [1].

Jayme Villanueva émigra comme lui en Angleterre. Pablo de Jerica émigra en France. José Vargas Ponce, député aux Cortès en 1813 et en 1820, eût sans doute éprouvé les effets de la colère de Ferdinand, s'il n'était mort en 1821.

En dehors de Madrid et de Salamanque, quelques essais littéraires se produisirent à Séville et en Catalogne.

A Séville, Olavide, Jovellanos et Forner essayèrent de répandre le goût classique. Les tenants de la vieille littérature, les *copleros*, luttèrent longtemps avec avantage; mais, vers la fin du siècle, quelques jeunes gens adoptèrent enfin la nouvelle mode [2]. Le plus remarquable fut Lista, auteur de poésies sacrées, d'un beau poème allégorique : *la Vie humaine*, et d'une touchante élégie : *l'Hymne du malheureux* (1817), son meilleur ouvrage, parce qu'il est le plus simple et le plus sincère [3].

La Catalogne eut encore quelques poètes populaires. On cite une *letrilla*, où une gitane dit la bonne aventure à Philippe V. — Le *Romance de la dame de Reus*, qui donna son honneur pour sauver son mari et tua son séducteur qui n'avait pas fait grâce à son époux. Toute la Catalogne a chanté la *Mort del bach de Roda*, pendu comme catalaniste par les soldats de Philippe V. *L'Héritier de la potence* est une lugubre chan-

1. Id., *ibid.*, p. CCXI. — F. Rousseau. Blanco White, *Souvenirs d'un proscrit espagnol réfugié en Angleterre* (1775-1814). — *Revue Hispanique*, t. XXII, p. 615.

2. Luis José Muñoz de Leon y Ocaña, *Vies de saints*, mises en vers. — Antonio Lopez de Palma, *Satires*. — Antonio Gonzalez de Leon, Saynète : *El francés por devocion*. — Alonso Jaen y Castillo *Poésie épique*.

3. Cueto, *Bosquejo*, p. CXCVII.

son qui rappelle les pendus de Villon [1]. L'histoire de *Maria Galonna*, qui se laissa séduire par le bandit Pablo Gibert, n'est pas moins dramatique [2].

Rien ne faisait prévoir à cette époque la magnifique renaissance de la littérature catalane au XIXe siècle, mais ces chants populaires suffisent à attester que la vieille Catalogne ne se résignait pas à mourir.

VII. — Le théâtre.

L'influence française ne se fit sentir sur aucun genre littéraire aussi puissante que sur le théâtre. Tous les gens cultivés convenaient alors que la France seule avait retrouvé la tradition antique et les véritables règles de la beauté dramatique.

La scène espagnole était bien tombée depuis les temps glorieux de Philippe IV, où 40 troupes de comédiens parcouraient la Péninsule et jouaient jusque dans les moindres villages. La reine Marie-Anne d'Autriche avait interdit les représentations théâtrales (1665), et quand Charles II avait voulu les reprendre, quinze ans plus tard, on n'avait pu rassembler que trois compagnies pour les spectacles de la cour [3]. Philippe V avait appliqué aux nécessités de la guerre les

1. Y aqui dalt en un tosia
Tens una casa parada,
Una casa ab tres pilaus,
Sense sostre ni taulada,
Que de dia hi toca l' sol,
Y de nit la lluna clara
Vinga de alla hou vinga l' vent
Sempre t' tocará la cara.

2. Balaguer, *Historia de Cataluña*, t. V, p. 410. — Cf. Milá y Fontanals, *Romancerillo*.

3. *Rev. des Deux Mondes*, II, 2, p. 282.

sommes destinées à la représentation des *Autos sacramentales* pendant la semaine du *Corpus*[1]. Il y eut un moment où il n'y eut plus de théâtre espagnol que dans trois villes d'Espagne[2].

Les théologiens s'en mêlèrent. Le P. Gaspar Diaz, de la Compagnie de Jésus, prouva que les comédies constituaient un divertissement illicite (1740)[3]. Tomás de Erauso y Zabaleta défendit, au contraire, la légitimité du théâtre, et se vit approuvé par le provincial des Trinitaires, le prieur des Récollets, le définisseur des Basiliens et le prévôt de San Cayetano[4]. L'acteur Manuel Guerrero répondit de son côté au jésuite en vrai canoniste et en solide théologien. Et cependant la thèse du P. Diaz fut reprise en 1751 par Ramon Cayoro y Fonseca.

Les comédies étaient suspendues en temps de pénitence. En 1752 et 1753, une sécheresse générale ayant affligé le royaume, il n'y eut pas de comédies cette année-là[5]. Certaines villes faisaient vœu de ne plus tolérer les spectacles[6].

Mais Ferdinand VI aimait trop l'opéra italien pour oser priver ses sujets d'aller au théâtre. Charles III, au contraire, détestait musiciens et comédiens. Il songea à condamner absolument le théâtre, et reculant devant ce parti barbare, il chercha du moins à substituer au théâtre anarchique de la vieille Espagne le théâtre discipliné et décent de la France de Louis XIV.

Le théâtre espagnol était directement issu des représentations religieuses du moyen âge. Il ne s'était astreint à aucune règle et ne gardait aucune unité, mélangeait tous les

1. Mesonero Romanos, *El antiguo Madrid*, t. I, p. 282.
2. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 347.
3. *Consulta teologica acerca de lo ilicito de representar y ver comedias*, 1740.
4. Ferrer del Rio, *op. cit.*, t. IV, p. 353.
5. Pellicer, *Tratado sobre el origen de la comedia*, I, p. 280.
6. Id., *ibid.*, I, p. 279.

tons et tous les genres et ne cherchait qu'à peindre la vie, sans souci d'art ou de moralité; mais ses partisans soutenaient qu'il renfermait plus d'invention, plus d'esprit et plus de poésie que tous les théâtres corrects et réglés [1].

On jouait des *comedias de ruido*, pièces historiques à personnages royaux, comportant d'héroïques tirades et de tragiques catastrophes, des *comedias de capa y espada*, scènes de la vie ordinaire, des *comedias de figuron*, ou comédies de caractère, des *comedias de tramoya*, ou comédies d'intrigue, des *comedias de magia* ou féeries, des *autos sacramentales*, ou pièces religieuses.

Ce vieux théâtre était resté singulièrement populaire. La moitié des pièces qui se jouaient en Espagne à la fin du XVIIIe siècle appartenaient encore au répertoire de Calderon; Moreto, Solis, Hoz, Córdoba, Lope, Tirso, Alarcon, étaient aussi en faveur [2]. Trois auteurs, aussi féconds que détestables, Antonio Valladares de Sotomayor, Gaspar de Zavala y Zamora et Luciano Francisco Comella, inondaient la scène de comédies, de *zarzuelas* et de *sainetes*, dont le style grotesque et l'invraisemblable complication captivaient encore le public populaire de Madrid et des villages voisins. « Tel paysan en veste grise qui, au fond du parterre, allongeait le cou avec anxiété était un amateur de théâtre, qui dépensait tout son argent en voyages à Madrid, et qui était venu de Mostoles sur le seul bruit qu'on devait donner une grande représentation [3]. »

En 1762, Nicolas de Moratin jeta le cri de guerre contre le théâtre national [4], et le 17 juin 1765 les *autos sacramentales* furent interdits à Madrid et dans les grandes villes. Puis, sous l'influence d'Aranda, les réformateurs obtinrent une

1. Vicente de la Huerta, *Teatro hespañol*, 1a parte, Madrid, 1785.
2. Cotarelo, *Iriarte*, p. 333.
3. Iriarte, *Los literatos en cuaresma*. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 108.
4. *El desengaño del teatro español*.

plus exacte police des théâtres, troublés à Madrid par les querelles des *polacos*[1] et des *chorizos*[2]. Les deux troupes furent obligées d'alterner chaque semestre dans chaque théâtre, et de faire caisse commune. On renouvela les décors. Bernardo de Iriarte fut chargé de reviser le théâtre espagnol. Il examina 600 pièces et en trouva 70 à conserver. Il proposa de supprimer les *saynètes* indécentes et de traduire des pièces françaises qui, peu à peu, réformeraient le goût national[3].

Des théâtres à la française furent organisés dans les résidences royales; on y joua *l'Orphelin de la Chine* de Voltaire, et *le Philosophe marié* de Destouches[4].

En 1770, Luis de Azema y Reynaud, un Français qui savait à peine l'espagnol, fut nommé directeur des théâtres de Madrid et professeur de déclamation[5].

En 1784, José Resma traduisit du français *l'Art du théâtre*, où étaient exposés les vrais principes de la déclamation théâtrale[6].

Mais le public restait indifférent à toutes ces tentatives : « Aux Grecs et aux Romains vêtus à la française il préférait ses *majas* et ses petites-maîtresses, ses *manolos*, ses nobles, ses abbés, ses barbiers, ses paysans et ses soldats, qui étaient sa propre image. Il aimait encore à s'enflammer au souvenir de sa splendeur et de sa gloire passée, évoquée en vers magnifiques par Lope, Calderon et Moreto[7]. » Il sifflait ses meilleures actrices quand elles venaient lui jouer la tragédie[8].

1. Habitués du théâtre de la Cruz, qui devaient leur nom au trinitaire déchaussé, le P. Polaco, grand amateur de théâtre, et terrible *voceador* dans les représentations agitées.

2. Tenants du théâtre du Principe, ainsi nommés parce qu'un comique de la troupe avait un jour mangé du saucisson sur la scène.

3. Cotarelo, *Iriarte*, p. 66.

4. Id., *ibid.*, p. 70.

5. Id., *ibid.*, p. 331, note 1.

6. *Gaceta de Madrid*, 7 décembre 1784.

7. Cotarelo, *Iriarte*, p. 83.

8. Maria Ladvenant réussit à se faire écouter dans les tragédies

Il eût fallu des chefs-d'œuvre pour triompher de l'hostilité du public.

D'audacieux patriotes essayèrent d'en créer, mais leurs efforts n'aboutirent qu'à de lamentables échecs[1]. Parmi les nombreuses tragédies qui virent alors le jour, trois pièces seulement méritent d'être retenues. La *Numance détruite* de Ayala (1775) est purement écrite, abonde en hautes et nobles pensées, mais manque de vie et d'action[2]. La *Rachel* de Huerta (1778) est tirée de l'histoire d'Alphonse VIII. C'est un beau drame populaire, qui a survécu à la critique et aux éloges, mais qui doit justement cette heureuse fortune à ce qu'il s'est inspiré des traditions héroïques de l'ancien théâtre; c'est une *comedia de ruido* assagie, ou une tragédie à l'espagnole[3]. Le *Pélage* de Quintana (1805), très applaudi à sa naissance, est d'une noble et vigoureuse inspiration[4].

La comédie régulière donna de meilleurs résultats que la tragédie. Après d'informes essais de Luzan[5] et de Nicolas de Moratin[6], Iriarte composa en 1770 sa comédie : *Hacer que hacemos*, d'une grande pureté de langue et d'une versification facile[7]. L'année suivante, Jovellanos donna au théâtre son *Honnête Criminel*, sorte de tragi-comédie à ten-

de *Necepsis* et d'*Hipsipile, princesse de Lemnos*, mais, après sa mort, on n'osa plus les représenter. Id., *ibid.*, p. 64.

1. La *Virginie* (1750) et l'*Alaulf* (1753) de Montiano y Luyando. — La *Lucrèce* (1763) de Nicolas de Moratin. — Le *Pélage* (1769) de Jovellanos. — L'*Hormesinda* (1770) de Nicolas de Moratin. — Le *Sancho Garcia* (1771) de Cadalso. — Le *Guzmán-el-bueno* (1777) de Nicolas de Moratin. — L'*Atahualpa* (1784) de Cortés. — Le *Pitalo*, l'*Idomeneo*, la *Comtesse de Castille* et la *Zoraïde* de Cienfuegos (1764-1809). — Le *Duc de Viseu* (1801) et le *Pélage* (1805) de Quintana.

2. Cotarelo, *Iriarte*, p. 125.

3. Cueto, *Bosquejo*, p. CXIII.

4. Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 209.

5. *La Raison contre la mode* (1751), traduction du *Préjugé à la mode* de La Chaussée.

6. *La Petite-Maîtresse* (1762).

7. Cotarelo, *Iriarte*, p. 78.

dances philosophiques, où il s'élève contre l'interprétation pharisaïque des lois. Représentée à Cadix en français et en espagnol, la pièce eut un légitime et durable succès et se joua même en France et en Allemagne[1].

Pour célébrer la naissance de deux fils jumeaux du prince des Asturies, la ville de Madrid organisa en 1783 un concours dramatique, dont Meléndez avec sa comédie des *Noces de Gamache* et Trigueros avec ses *Artisans* furent les lauréats; mais ni l'une ni l'autre de ces pièces ne trouvèrent grâce devant le public. Les excentricités de Don Quichotte, les plaisanteries de Sancho et les jolis vers semés dans la pièce de Meléndez lui permirent de rester quelques jours sur l'affiche, mais les *Artisans* soulevèrent un effroyable tumulte[2].

Le Jeune Homme mal élevé d'Iriarte, représenté avec grand succès le 9 septembre 1788, est une fort jolie comédie bourgeoise, de nuance un peu pâle, mais d'une très agréable distinction[3]. Il voulut lui donner un pendant, et sa *Jeune Fille gâtée*, représentée seulement en 1791, mérita les éloges des critiques les plus difficiles, qui la trouvèrent irréprochable en toutes ses parties : prothèse, épithèse, catastase, péripétie, agnition et catastrophe[4]. On doit encore à Iriarte une jolie comédie de société : *El don de gentes*, et un proverbe pour fin de fête : *le Lièvre sort d'où l'on y pense le moins.*

A la fin du XVIIIe siècle, la comédie régulière finit par conquérir droit de cité sur la scène espagnole, grâce au talent délicat de Leandro de Moratin.

Destiné par son père à la profession de bijoutier, Leandro avait obtenu à 22 ans un accessit au concours de poésie

1. Ticknor, *Hist. de la lit esp.*, t. III, p. 363.
2. Une romance populaire mit en scène un juge qui, au lieu de condamner un perturbateur à dix ans de galères, l'envoie à une représentation des *Artisans*. — Cotarelo, *Iriarte*, p. 293.
3. Cotarelo, *Iriarte*, p. 347.
4. Id., *ibid.*, p. 361.

ouvert en 1782 par l'Académie espagnole. Jovellanos le recommanda à Cabarrus, qui l'emmena à Versailles, et à Paris, où il apprit le français et connut Goldoni. Plus tard, il visita la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et rapporta de ses voyages une instruction peu commune chez les lettrés de son pays. Cinq comédies[1] composent tout son bagage dramatique, mais ces pièces comptent parmi les ouvrages les plus purs de la littérature espagnole. Moratin est un classique : toutes ses pièces obéissent à la loi des trois unités, et il semble mettre tout son art à simplifier l'intrigue autant que possible. C'est un moraliste : il ridiculise les jaloux, les avares, les mauvais auteurs, les hidalgos de rencontre, les faux dévots; il philosophe volontiers, il proteste contre la tyrannie des mœurs, il veut que les femmes jouissent d'une honnête liberté, il blâme les pères qui empêchent une jeune fille d'épouser le mari de son choix. Il reste espagnol par sa langue pittoresque, par la liberté de son dialogue, dont la crudité dépasse quelquefois Molière, par le ton orthodoxe qui règne dans toutes ses pièces, par la noblesse et la générosité de certains caractères, qui nous paraîtraient de convention et qui ne le sont pas en Espagne, où les personnes les plus simples pensent et parlent souvent avec une dramatique grandeur.

Les classiques voient dans Iriarte et Moratin les deux meilleurs comiques du XVIIIe siècle espagnol; mais les amis du vieux théâtre leur préféreront toujours Ramon de la Cruz Cano y Olmedilla (1731-1794), fécond auteur de 542 pièces

1. *El viejo y la niña* (1790). — *La comedia nueva o El café* (1792). — *El baron* (1803). — *La mojigata* (1804). — *El si de las niñas* (1806). Ses ennemis déployèrent contre lui un tel acharnement qu'il abandonna le théâtre et laissa inachevées quatre ou cinq comédies, dont il avait tracé le plan et esquissé les principales scènes. Le *Si de las niñas* fut dénoncé au Saint-Office et finit par être interdit. — E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 229.

cataloguées [1] et qui a mérité d'être appelé le Goya du théâtre [2].

Employé à la recette des amendes *(penas de camara)*, Ramon est un enragé Madrilène. Reçu dans la plus haute société, protégé par les ducs d'Albe et d'Osuna, ce qui l'attire et le charme par-dessus tout, c'est la gent populaire. Il flâne par les rues et marchés, il fréquente les tavernes et les bals publics, il assiste aux discussions et aux querelles des allants et venants, il note au passage les mots pittoresques, les figures hardies, les locutions proverbiales. Il écoute les commérages; il est attentif aux faits divers de la vie quotidienne, et de tout cela il tire de charmantes petites pièces, qui s'intercalent entre deux actes d'une *comedia de ruido* et ragaillardissent le spectateur. Il est Espagnol de la tête aux pieds et ne perd pas une occasion de se moquer des *galliparlistas*. Il ne veut pas qu'on fasse de son pays « une diphtongue franco-espagnole, un peuple qui ignore ce qu'il portera le lendemain, du soulier jusqu'au chapeau, car si un étourdi de Français s'avise de tout bouleverser, l'Espagne aussitôt mettra tout sens dessus dessous, et ce que ne pourrait faire un Alexandre, une marionnette l'obtient aisément [3] ». Il connaît la vanité de l'hidalgo, « qui mange son pain et son oignon au-dessous de l'écusson de ses armoiries, et, se promenant ensuite d'un air noble et pacifique, sème l'honneur sur tous ceux qui le regardent [4] ». Il met en scène les *Usiás* et leurs perruquiers français, les acteurs et les actrices en vogue [5], les auteurs et les critiques [6], les maires de village [7], les bourgeoises et

1. Emilio Cotarelo y Mori, *D. Ramon de la Cruz y sus obras*. Madrid, 1899, in-8. — Cf. C. R. par Léo Rouanet, *Revue Hispanique*, t. VI, p. 516.
2. Fitzmaurice-Kelly, *Hist. de la lit. esp.*, p. 484.
3. *La petimetra*.
4. *La vispera de san Pedro*.
5. *El hospital de la moda*. — *El teatro por dentro*.
6. *Manolo*. — *El pueblo quejoso*.
7. *Inesilla, la de Pinto*.

leurs papotages [1], les maris ridicules [2], les abbés [3], les avocats et gens de justice, et par-dessus tout les gens du peuple, hommes et femmes, toujours en quête de plaisir et d'aventures [4]. Il les peint avec tant de justesse et d'esprit qu'ils enchantent, sous sa plume, jusqu'aux seigneurs et aux grandes dames qui jouent ses saynètes dans leurs salons [5].

S'il a contre lui tous les néo-classiques, il répond à leurs attaques en les mettant en scène [6], ou en parodiant leurs tragédies [7]. Mais on ne médit pas impunément de Boileau; cela porte malheur, et Ramon, si avisé quand il se moque des faiseurs de tirades à la française, s'est laissé tenter lui-même par le démon tragique. Il a composé un *Sésostris*, il a traduit du Métastase [8], du Voltaire [9], du Ducis [10], il a poussé l'aveuglement jusqu'à préférer ces poèmes mal venus à ses inimitables saynètes.

Il est à peine croyable qu'il n'existe pas encore une seule édition complète de ses œuvres. La plus considérable, celle de Durán [11], ne comprend que 120 saynètes. M. Cotarelo a consacré un livre très intéressant à la bibliographie de Ramon de la Cruz, mais la ville de Madrid, qui possède dans ses archives tant de saynètes inédites du maître, devrait se décider à les éditer. Ramon de la Cruz eût peut-être trouvé un rival en la personne de Juan Ignacio Gonzalez del Cas-

1. *La visita de duelo.*
2. *El casamiento desigual.*
3. *Los hombres con juicio.*
4. *El fandango de candil.* — *Los bandos del Avapies.*
5. Jose Feliu y Codina, *Sainetes de Ramon de la Cruz.* Barcelona, 1882, 2 vol. in-8, prologo.
6. *¿Qual es tu enemigo?* — *Los cuatro barrios.* — *El poeta aburrido.*
7. *Manolo.*
8. *Aecio triunfante* (1767). — *El rey pastor* (1767). — *Zenobia* (1768).
9. *El soberbio Bayaceto* (1769). — *La Escocesa* (1771).
10. *Hamleto, rey de Dinamarca.*
11. Madrid, Yenes, 1743.

tillo, souffleur au théâtre de Cadix, dont les saynètes rivalisent avec les siennes pour la fidélité de l'observation et l'emportent par la puissance lyrique. Il mourut à trente-sept ans, sans avoir donné toute sa mesure. Ses *Majos envidiosos*, son *Corteja sustituto* sont des chefs-d'œuvre de grâce et de gaîté[1].

VIII. — La musique.

La musique. — Il n'est peut-être pas de pays au monde où la musique soit plus réellement populaire qu'en Espagne, et cependant la musique espagnole est si peu connue que des Espagnols eux-mêmes en ont presque nié l'existence[2]. Ce qui est vrai, c'est que la musique espagnole est un art exclusivement national et qu'elle ne comporte point l'opéra. Swinburne arrivant à Alicante se réjouissait d'entendre de la musique italienne, après les miaulements de la musique française et les bourdonnements des seguedilles espagnoles[3]. Beaucoup de gens pensaient comme lui au XVIIIe siècle, et c'est pourquoi on voulut imposer à l'Espagne l'opéra italien, comme on lui imposait la tragédie française.

Dès 1703, Philippe V appelle à Madrid une troupe italienne et lui abandonne le théâtre du Retiro. Le 25 août,

1. Fitzmaurice-Kelly, *Littérature espagnole*, p. 376.

2. « En fait de musique, nous présentons le phénomène inexplicable *de n'avoir rien produit*, en dépit d'un goût populaire inné, et quoique possédant comme nous les possédons des trésors merveilleux de musique sacrée ancienne, et dans la plupart de nos régions des chants populaires d'un caractère sans égal. » — Almirall, *l'Espagne telle qu'elle est*, p. 278. — On consultera avec intérêt sur l'histoire de la musique espagnole au XVIIIe siècle l'ouvrage de M. Rafaël Mitjana : *Encyclopédie de la musique* 1re *partie*. — *Espagne et Portugal*. Paris, 1920, in-4°, p. 2114-2257.

3. Swinburne, *Voyage en Espagne*, p. 153.

pour la Saint-Louis, on représente *El pomo de oro para la mas hermosa*, adaptation espagnole d'un opéra italien [1], et le 17 septembre, pour l'anniversaire de la reine, on joue *la Guerra y la paz entre los elementos* [2]. A Barcelone, l'archiduc Charles avait pour maître de chapelle le Napolitain Giuseppe Porsile, pour ténor le Romain Giulio Cavaletti, pour directeur de la compagnie de comédie Leonardo da Rinaldi, pour poète de cour Bernardino Maddali, Napolitain comme Porsile [3].

L'opéra italien se joua à Madrid pendant tout le XVIIIe siècle, soit au Retiro, soit aux *Caños del peral*, inauguré solennellement en 1738 avec le *Demetrius* de Métastase [4]. De 1738 à 1776, époque à laquelle Charles III supprima les représentations, 47 opéras italiens furent montés sur la scène du Retiro [5], et de 1738 à 1808 les *Caños del peral* donnèrent 160 opéras [6].

Il n'est pas douteux que la vogue du théâtre italien n'ait été en grande partie une mode officielle et ne doive beaucoup au snobisme mondain, mais elle fut longue et puissante; sous Philippe V et sous Ferdinand VI, l'aristocratie allait à l'opéra pour faire sa cour; sous Charles III et Charles IV, alors que l'opéra était mal vu du roi, elle y alla par goût. Les célèbres actrices Brigida Giorgi-Banti et Luigia Todi divisèrent la haute société en deux coteries rivales, que dirigeaient les duchesses d'Albe et d'Osuna [7]. Quand une ordonnance

1. Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 33, attribue la musique de cet opéra à Cesti.
2. Carmena y Millan, *Cronica de la opera italiana en Madrid*. Madrid, in-4°, 1878, p. XVIII.
3. Josef Rafel Carreras y Bulbena, *Carlos d'Austria y Elisabeth de Brunswich Wolfenbuttel á Barcelona y Girona*. Barcelona, 1902, in-8.
4. Carmena, *op. cit.*, p. XL.
5. Id., *ibid.*, p. 18.
6. Id., *ibid.*, p. 23.
7. Id., *ibid.*, p. 23.

royale eut prohibé les pièces en langue étrangère et interdit la scène à tout acteur non naturalisé [1], on continua à chanter l'opéra en italien, comme on le fait encore aujourd'hui. L'opéra resta aux yeux des savants l'œuvre musicale par excellence, et l'idéal de tout musicien fut de se faire un nom dans l'art pompeux et magnifique des Corselli, des Coradini et des Jomelli [2].

David Perez (1711-1778), établi à Lisbonne, y représenta avec éclat les traditions de l'école napolitaine. Favori du roi, doté d'une pension de 50.000 francs, il écrivit pour le théâtre de la Cour. Son *Alexandre aux Indes* fut monté avec un luxe inouï. On vit sur la scène un corps de cavalerie et une phalange macédonienne qui manœuvra d'après les principes exposés par Quinte-Curce. Son art tout d'imitation et de seconde main n'offre plus d'intérêt aujourd'hui [3].

Le Catalan Terradellas (1711-1751), fils d'un charpentier de Barcelone, étudia la musique à Naples et vécut à Rome et en Angleterre. Élève de Valls et de Durante, il acquit une grande réputation de science musicale, et fut consulté par Rousseau et d'Alembert. Grétry parle de lui dans ses Mémoires avec grande estime [4]. A l'âge de 28 ans, il donnait déjà une *Astarté* au grand théâtre de Naples. Sa *Mérope* (1743), son *Mithridate* (1746), son *Bellérophon* (1746), son *Sésostris* (1751) [5], se recommandent par la souplesse de la facture et la grâce des cantilènes. Maître de chapelle à Saint-Jacques des Espa-

1. Carmena, *op. cit.*, p. 24.
2. Des auteurs peu scrupuleux adaptaient vaille que vaille à la scène espagnole les compositions des maîtres italiens et ne savaient pas toujours écrire leurs livrets en italien correct. — E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez*, p. 201.
3. Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 37. — Fétis, *Biographie*, v° *Perez*.
4. Id., *ibid.*, p. 36.
5. Saldoni, *Diccionario biografico-bibliografico de musicos españoles*, t. I, p. 256. — Fétis, *op. cit.*

gnols, il composa une messe à 4 voix et orchestre et un oratorio : *Joseph reconnu par ses frères.*

Le Valencien Martin y Soler (1754-1810), appelé par les Italiens Martini ou lo Spagnuolo, vécut surtout en Italie et en Autriche et mourut en 1806 à Saint-Pétersbourg. Ses meilleures œuvres sont l'*Arbore di Diana* et la *Cosa rara*, dont Mozart a intercalé un air au dernier acte de son *Don Juan.* Très prisé de Joseph II et très aimé du public, il manquait cependant d'originalité, et Mozart avait prédit qu'une fois passée de mode, son œuvre tomberait dans le plus complet oubli [1].

Plus réussie peut-être tut la Zarzuela héroïque de Ramon de la Cruz et de Rodriguez de Hita intitulée *Briseide* (1768). « Les deux artistes espagnols prouvèrent qu'ils étaient en mesure de faire aussi bien que les Italiens [2] », mais ils comprirent qu'ils faisaient fausse route et abandonnèrent toute idée de naturaliser l'opéra en Espagne.

Ils continuèrent à cultiver les anciens genres nationaux, restés vivants et populaires : *entremeses, eglogas, villancicos, cuatros de empezar, baile cantado, tono, tonada* et surtout *tonadilla* et *zarzuela* [3].

La *tonadilla* n'est, à l'origine, qu'une chanson, mais elle comporte tous les genres, elle admet tous les rythmes, elle emprunte ses refrains aux cris des artisans, des bergers et des bouviers [4]. « C'est une sorte de cinématographe qui reproduit dans ses tableaux, fort courts, mais pleins de force et de mouvement, parfois même d'un réalisme outré, la vie pittoresque et colorée de la fin du XVIIIe siècle [5]. »

1. Saldoni, *Diccionario*, t. II, p. 353. — Fétis, v° *Martin.*
2. R. Mitjana, *Encyclopédie de la musique. Espagne et Portugal*, p. 2162.
3. Soubies, *Histoire de la musique. Espagne*, t. III, p. 32.
4. Id., *op. cit.*, t. III, p. 50.
5. R. Mitjana, *Encyclopédie de la musique. Espagne et Portugal*, p. 2227.

La *zarzuela*, sœur du vaudeville français, mais d'un tour bien plus libre, passe du parlé au chant, lorsque le développement de l'action amène l'explosion lyrique; les récitatifs, les airs, les duos et les chœurs y nuancent à merveille la peinture dramatique. « La zarzuela constitue un type d'art très indépendant et très complet[1]. »

Ce fut en 1757, d'après Soldoni, que Luis Mison, flûtiste de la chapelle royale, composa pour une fête du *Corpus* la première tonadilla, simple scène d'amour entre un bohémien et une aubergiste[2]. Le succès fut tel qu'il dut en écrire une autre pour Noël. Il n'y eut bientôt plus de représentation théâtrale sans *tonadilla*. Mison écrivit aussi des zarzuelas : *Écho et Narcisse, Pyrame et Thisbé.* Il composa la musique du monologue d'Iriarte : *Guzman el bueno*[3].

Antonio Rodriguez de Hita fut le musicien attitré du grand saynetiste Ramon de la Cruz, maître de chapelle au couvent de l'Incarnation de Madrid et savant théoricien[4]; il n'écrivit que des zarzuelas. Sa *Briseida* et ses *Labradoras de Murcia* ont été reprises, il y a quelques années, au Conservatoire de Madrid avec le plus brillant succès[5]. Pablo Esteve y Giman partagea avec lui la faveur du public madrilène[6]. Laserna a laissé plus de 800 tonadillas[7]. Valledor obtint en 1785 un succès sans précédent avec sa *Vida y muerte del general Malbru*, inspirée de la chanson française[8]. Le notaire biscaïen Iza Zamacola fut aussi un des champions de l'art national populaire[9].

1. Soubies, *op. cit.*, t. III, p. 47.
2. R. Mitjana, *Enc. de la musique. Espagne et Portugal*, p. 2229.
3. Soldoni, *Diccionario*, I, p. 258.
4. Id., *ibid.*, v° *Rodriguez de Hita.*
5. Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 49.
6. Saldoni, *Dic.*, v° *Esteve.*
7. R. Mitjana, *op. cit.*, p. 2239.
8. Id., *ibid.*, p. 2252.
9. Id., *ibid.*, 2245.

Manuel Garcia (1775-1832) écrivit en 1805 deux monologues lyriques, *El preso* et *El poeta calculista ;* c'est dans ce dernier que se trouve l'air si populaire en Espagne : *Yo que soy contrabandista* [1].

Fernando Sor excella aussi dans la chanson [2]. C'est par centaines que se comptent les morceaux de musique de danse, les compositions pour guitare, pour flûte, violon et piano.

A l'autre pôle de l'art, la musique religieuse, gloire déjà ancienne de l'Espagne, continua à se développer et profita des goûts fastueux de l'Église espagnole.

Chaque grande église, chaque couvent important avait ses instrumentistes, ses choristes et son maître de chapelle [3]. Les places se donnaient au concours et il n'y a aucune exagération à dire que ces concours l'emportaient de beaucoup sur les concours universitaires; plus d'un docteur eût mérité le bonnet d'âne, il fallait un vrai talent pour être reçu flûtiste aux Descalzas reales ou à San Isidro el Real.

En 1787, un concours pour l'emploi de violon à la chapelle royale durait trois jours. Le premier jour, chaque concurrent exécutait une sonate à son choix, étudiée à loisir. Le second jour, il fallait déchiffrer à première vue une sonate indiquée par les juges. Le troisième jour, chaque candidat devait tenir le rôle de premier violon et diriger l'exécution de quelque passage difficile d'une messe chantée; quelques interrogations générales et un exercice de transposition terminaient l'examen [4].

1. E. Cotarelo, *Isidoro Maiquez,* p. 216.
2. Saldoni, *Dic.*, I, p. 281.
3. En 1786, Madrid comptait 11 chapelles organisées : chapelle royale de S. M. ; chapelles de Santa Maria, de la Encarnacion, de las Descalzas, de la Soledad, de San Felipe Neri, de San Isidro el Real, de Santa Cecilia, de San Cayetano, del Real Colegio de niños desamparados, del Colegio de niños de San Ildefonso. — Saldoni, *Diccionario,* IV, p. 421. — Le budget annuel des chapelles de musique de l'Espagne montait à 4.800.000 réaux. — R. Mitjana, *Enc. de la musique. Espagne et Portugal,* p. 2144.
4. *Diario curioso Madrid,* 26 février 1787.

Presque tous prêtres, les maîtres de chapelle et les organistes vivaient pour leur art et acquéraient souvent une habileté d'exécution incomparable, comme le P. Casanovas, qui improvisait sur l'orgue des sonates si belles et si achevées qu'elles eussent mérité l'impression [1], comme Carlos Baguer, organiste si réputé que les meilleurs exécutants d'Espagne et de France faisaient le voyage de Barcelone pour l'entendre [2].

On ne peut citer tous ceux qui se distinguèrent alors comme compositeurs de musique sacrée. Les offices des grandes fêtes devenaient, grâce à eux, de prestigieuses représentations sans personnages, dans l'immuable décor des stalles de chêne sombre et des autels étincelants de dorure; la musique emplissait les voûtes et menait les fidèles, au gré de son caprice, des horreurs de la géhenne aux triomphales allégresses du paradis. Toutes les passions qui bouillonnent au cœur des hommes trouvaient leur expression dans cet art sincère et savant, tour à tour lugubre et joyeux, tendre et menaçant, gracieux et terrible, qui savait s'envoler, planer, tomber, rebondir et repartir encore plus haut et plus loin, avec toute la mobilité, toute la fougue, tous les vertiges de l'âme espagnole elle-même.

La messe, cet admirable poème symbolique, a trouvé chez Francisco Valls, chez Pascual Fuentes [3], chez José de Torres Martinez Bravo, chez Jaime Balius y Vila, de dignes interprètes de sa mystique beauté. Une messe d'Aranaz a été considérée par Chérubini comme un chef-d'œuvre de science et de facture [4]. La grand'messe à deux chœurs de Bernardo Tria a été reprise le 30 mai 1869 à l'église San Justo et San

1. Saldoni, *Diccionario*, II, p. 263, d'après les livres de chœur du couvent. — Pedrell, *Diccionario bibliografico*.

2. Saldoni, *Dic.*, I, p. 314.

3. Les archives de la cathédrale de Valence conservent 200 morceaux de cet artiste. — Pedrell, *Dic.*

4. Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, t. III, p. 57.

Pastor de Barcelone et a produit un effet indescriptible[1].

Torres Martinez et Miguel Lopez Remacha ont composé des offices des morts. Jose Nebra, organiste de la chapelle royale, a écrit une belle messe de *Requiem* pour les obsèques de la reine Barbara[2]. Fr. Benito Julio excellait dans ce genre de composition et y mettait une note lugubre d'une grande originalité[3].

A ces grands morceaux, il faut ajouter d'innombrables psaumes, répons, hymnes, fugues, litanies, versets et motets, dont quelques-uns sont encore mentionnés aujourd'hui comme des œuvres de haute valeur. On cite les *Villancicos* de Fuentes, de Lopez et de Pons, le *Stabat mater* de Ripa, le *Salve* de Fr. Benito Esteve, le *Dixit Dominus* et les *Répons de Noël* de Francisco Xavier Garcia, le *Gloria*, les *Répons de Noël* de Palomino, les *Répons de la semaine sainte* de Casanovas, œuvre admirable qui « semble résumer toutes les merveilles de la musique et si bien lier la musique aux paroles que l'une semble l'âme des autres[4] ».

Ces grands musiciens n'étaient pas seulement d'excellents artistes. Ils possédaient à un haut degré la science technique et leurs écrits forment une littérature musicale « digne de la plus sérieuse attention[5] », où se trouvent déjà en germe les idées qui ont révolutionné la musique au XIXe siècle.

Dans son *Théâtre critique*, le P. Feyjoo compare avec sagacité la musique des anciens et des modernes, blâme le style trop orné des Italiens et loue l'austérité de la vieille école nationale. Le P. Juan Andrés étudie *la Musique des Arabes*, le P. Enrique Florez consacre un mémoire à la musique mozarabe et au chant eugénien, le P. Romero de Avila publie un

1. Saldoni, *Diccionario*, t. II, p. 343.
2. Soubies, *op. cit.*, p. 59.
3. Saldoni, *op. cit.*, III, p. 346.
4. Saldoni, *Diccionario*, t. II, p. 203.
5. Soubies, *Hist. de la musique. Esp.*, III, p. 67.

Art du plain-chant et orgue (1761), Fr. Pablo de Ramoneda, maître de chapelle à l'Escorial (1784), écrit un *Traité de plain-chant*. Les musiciens se divisent en écoles, formulent et défendent avec âpreté leurs théories artistiques. Le P. Pedro Ulloa donne en 1717 sa *Musique universelle*. Antonio Rodriguez de Hita publie en 1757 ses *Nouvelles Règles de contrepoint*. Son *Diapason instructif*, recueil de lettres adressées à ses élèves, constitue « une excellente tentative pour unir le sens de la tradition à l'esprit d'innovation[1] ». Le P. Gerónimo Antonio Soler suscite par sa *Clef de la modulation* (1763) une très vive polémique. Antonio Ventura Roel del Rio lui répond en 1764 par les *Objections musicales nécessaires à la Clef de la modulation*, et Juan Bautista Bruguera par le *Labyrinthe des labyrinthes ;* Soler réplique vertement (1765) ; Bruguera riposte par une *Lettre apologétique en faveur du Labyrinthe* (1766) et cette polémique passionne tous les musiciens d'Espagne[2]. Citons encore le *Traité de symphonie* d'Antonio Rafol (1802) et le *Cours complet de composition* d'Aranaz, resté inédit[3].

Deux hommes enfin, Eximeno et Arteaga, élèvent la critique musicale à une hauteur qu'elle n'avait encore jamais atteinte.

Dans son *Traité de l'origine de la musique*[4], Eximeno détruit les préjugés de la pédagogie courante, et propose à leur place les idées les plus neuves et les plus hardies. La musique procède pour lui de l'instinct, comme le langage ; elle diffère suivant les peuples, comme diffèrent les idiomes, et chaque peuple doit asseoir son art national sur la base du

1. Soubies, *Hist. de la musique*, t. III, p. 70.
2. Saldoni, *Dic.*, v° *Roel* et *Bruguera*.
3. Pedrell, *Diccionario bibliográfico*.
4. *Dell' origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza e renovazione*. Roma, 1774, in-4°, trad. espagnole de Gutierrez. Madrid, 3 vol. in-8.

chant populaire, qui constitue sa véritable langue musicale [1]. « Il est impossible d'imaginer un esprit plus ouvert, plus indépendant, en un mot plus radical que celui de cet éminent théoricien, qui avec une hardiesse admirable, proclame la supériorité du naturel sur l'artificiel et qui exècre tout ce qui peut entraver le libre essor de l'esprit [2]. » L'apparition du livre d'Eximeno souleva une tempête en Italie. Tandis que les *Novelle letterarie* de Florence et la *Gazeta letteraria* de Milan chantaient les louanges du novateur, les *Efemeridi letterarie di Roma* le criblaient d'injures. Il soutint bravement la lutte, rendit coup pour coup et resta vainqueur devant l'opinion, sans avoir pu cependant convaincre le P. Martini, considéré comme l'arbitre musical de l'époque [3].

Les Révolutions du théâtre musical italien du P. Esteban Arteaga sont restées l'ouvrage le plus développé et le meilleur qui existe sur ce sujet, et les critiques modernes ont fait remarquer combien les idées de l'auteur sur le drame lyrique se rapprochent de celles de Wagner et des esthéticiens contemporains [4].

Attardés sur tant de points, les Espagnols étaient en musique des novateurs et des précurseurs.

1. Soubies, *Hist. de la musique*, t. III, p. 76 à 81.
2. R. Mitjana, *Enc. de la musique. Espagne et Portugal*, p. 2213.
3. Id., *ibid.*, p. 2214.
4. *Le rivoluzioni del teatro musicale italiano, dalla sua origine, fino al presente.* Bologne, 1873, 2 vol. in-8. — Venise, 1785, 3 vol. — Cf. Soubies, *op. cit.*, p. 79-81. — Pedrell, *Diccionario.* — Fétis, *Biographie universelle.* — « Il comprend l'opéra, non comme un genre dramatique inférieur, dans lequel la poésie est servilement subordonnée à la musique, mais bien comme le résumé et la perfection de tous les beaux-arts, c'est-à-dire comme une vaste et complète création, imposante et majestueuse, à laquelle contribueraient, fraternellement unies, la Poésie et la Musique, la Peinture décorative et scénique, la Déclamation, la Danse, la Plastique et la Pantomime. Elle serait donc l'œuvre d'art par excellence, produite par la réunion de toutes les formes capables de traduire et d'interpréter la beauté. » — R. Mitjana, *Enc. de la musique. Espagne et Portugal*, p. 2218.

CHAPITRE VII

LES ARTS

I. — ARCHITECTURE.

L'Espagne est un merveilleux musée où, depuis les Romains jusqu'à nos jours, tous les genres d'architecture sont représentés par de nombreux et magnifiques monuments.

A vrai dire, l'Espagne n'a pas inventé de toutes pièces un système d'architecture nouveau et complet, comme la Grèce a inventé les ordres classiques, comme la France a inventé le style ogival; mais elle a su imprimer un cachet très spécial à tous les styles étrangers dont elle s'est inspirée. De l'arabe, importé par les conquérants musulmans et du gothique venu du Nord, elle a tiré le *mudejar*, qui lui appartient bien en propre. Le style *plateresque* procède de la Renaissance italienne, comme notre art du XVIe siècle en procède lui-même, et cependant les monuments espagnols se distinguent à première vue des italiens ou des français, tout aussi bien que les constructions de Philippe III se distinguent de nos bâtisses Louis XIII.

L'art espagnol a passé, comme tous les autres, par des périodes de plein épanouissement et de stérilité. Si l'on cherche quelle a été, à travers tant de changements, sa note caractéristique et dominante, il semble que ça a été le goût

inné de la magnificence et de la somptuosité. Le gothique espagnol est plus fleuri que le gothique français; le mudejar est plus orné que l'arabe; le plateresque plus fouillé que notre style Renaissance, et le rococo espagnol dépasse en fantaisie tout ce qu'il est possible d'imaginer. Le luxe outré et exubérant devait appeler une réaction, et il était naturel que cette réaction fût en Espagne subite et radicale. A l'art pompeux et mondain de Charles-Quint a succédé l'art austère de Philippe II. Herrera a raboté les murailles, rejeté tout ornement inutile et demandé l'impression de richesse, toujours recherchée par l'Espagnol, à la beauté des matériaux : au granit, au marbre, au jaspe, au bronze doré. Au XVII[e] siècle, la pénurie du trésor a remplacé les pierres dures par le calcaire tendre et la brique, et l'école de Herrera a fini par tomber, faute d'argent, dans le médiocre et le mesquin.

Alors s'est réveillé, plus impérieux que jamais, l'amour de l'ornement, et Churriguera et ses élèves ont élevé leurs portails fantastiques, leurs façades empanachées, leurs retables qu'on dirait arrachés aux pagodes indoues.

Le goût académique des rois français s'est indigné de toutes ces prodigalités. Les Boileau de l'architecture ont voulu réduire les churrigueresques aux règles du devoir, et la fin du XVIII[e] siècle amène, en Espagne comme en France, le triomphe du classicisme.

Le XVIII[e] siècle reproduit ainsi le double mouvement suivi par l'art espagnol. Le churriguerisme peut être considéré comme un retour aux souvenirs de l'art plateresque, et la réaction classique comme une reprise des traditions de Herrera.

L'école architecturale, à laquelle Churriguera a donné son nom, a pour père légitime l'Italien Borromini (1599-1667), le rival du Bernin, auquel le désir de se singulariser fit inventer le style « baroque ». Ce genre fut importé en Espagne par Crescenzi, Pedro de Ribera, Josef Churriguera, et ses fils,

Geronimo et Nicolas, ne firent que le répandre et le perfectionner.

Il n'est pas de reproches que les architectes classiques n'aient adressés aux compositions de cette école. On a tout dit sur les façades convexes ou concaves, les colonnes torses ou ventrues, les ressauts, les entablements ondulés, les cintres brisés, les volutes à rebours, les balustrades à contresens [1]. Tout cela est certainement fort étrange, très peu raisonnable, contraire à toutes les règles et d'exemple scandaleux, et pourtant : qui s'arrêtera à Madrid devant le palais des Conseils, ou les *Casas consistoriales*, ou la *Carcel de Corte*, ou l'Académie de San Fernando, ou l'Académie de l'histoire ? Et qui ne considérera pas d'un regard surpris et amusé les portails du quartier des Gardes, de l'Hospice, ou de l'hôtel d'Oñate ?

Les gens de goût académique gémiront toujours devant la chapelle de San Isidro Labrador à San Andrés et la chapelle dorée de Nuestra Señora de la Soledad à San Isidro el Real, mais les amis de la libre fantaisie préféreront les façades mouvementées des cathédrales de Santiago, de Murcie et de Valence à ces prisons modèles que sont les cathédrales nouvelles de Vich et de Lérida [2].

L'école churrigueresque n'a pas le sentiment de la ligne; elle n'a eu à sa disposition que de très médiocres ornemanistes, mais on ne peut lui refuser ni l'invention, ni la ri-

1. Marcel Dieulafoy, *Espagne et Portugal* (Collection *Ars una species mille*). Paris, 1913, in-18, p. 290.

M. Pierre Paris est beaucoup plus dur pour le churriguérisme que M. Dieulafoy. « Le baroque s'imposa tristement à tous les édifices... il continua à infester les églises; l'héritage déplorable de Churriguera. » — André Michel, *Histoire de l'art*, t. VII, 2e partie, p. 733.

2. Vicente Lampérez y Romea, dans son *Historia de la arquitectura cristiana española en la edad media*, tomo II. Madrid, 1909, in-4°, se montre très indulgent pour le style de Churriguera et de ses élèves. Il y voit une phase nouvelle du plateresque.

chesse. Elle est fastueuse jusqu'à l'ostentation, compliquée jusqu'à l'inextricable; elle attire et retient l'attention à force de recherche et d'ingéniosité. Interprété par un maladroit, ce style crée des œuvres monstrueuses; aux mains d'un artiste, il a parfois donné de surprenants effets.

Le palais de San Telmo, à Séville, commencé à la fin du XVIIe siècle, sur les plans d'Antonio Rodriguez, et terminé en 1734 par Figueroa, est un des meilleurs exemples du churrigueresque élégant. Le motif central, bien dessiné et bien équilibré, est réellement gracieux. Au premier étage un balcon semi-circulaire, en encorbellement au-dessus de la porte, s'évase au-devant d'une fenêtre en retrait, et forme avec elle une somptueuse loggia, tandis qu'au sommet de l'édifice, la statue de San Telmo se détache en plein ciel sous une arcade à jour[1].

La Casa de dos Aguas, à Valence, vous déconcerte au premier abord avec ses faux marbres, son attique à œils-de-bœuf et ses clochetons rococo; mais la porte, décorée de hauts-reliefs en albâtre, est certainement un morceau d'une rare magnificence : à demi cachés sous les feuillages touffus d'une végétation fantastique, deux génies poussent du pied deux urnes d'où s'échappent des flots. Ils symbolisent la dure loi d'ici-bas, la loi de travail et de peine; ils semblent courbés sous le poids d'une immense douleur, comme si les sources qu'ils protègent étaient faites des sueurs et des larmes des hommes. Mais, au-dessus de leurs têtes, entre les roses, les pampres et les lourdes fumées de l'encens, dans une niche gardée par des vertus et des anges, Marie, la grande consolatrice, sourit à ceux qui travaillent et qui souffrent.

Le palais de Sonanes, à Villacaredo, construit en 1720 par Antonio Diaz de Arce, est encore une des belles constructions

1. *Panorama nacional. Bellezas de España y sus colonias.* Barcelona, Hermenegildo Miralles.

civiles élevées dans le style de Churriguera. C'est un édifice carré, à deux étages, de 5 fenêtres de façade sur chaque côté. Les 3 fenêtres centrales de la façade principale s'ouvrent sur un grand balcon qui suit tous les ressauts de l'architecture. Les colonnes engagées qui s'élèvent entre les fenêtres sont ornées de feuillage et de ceps de vigne d'un beau travail. Le dessin des fenêtres est très compliqué. Elles sont encadrées d'un chambranle à crossettes, et accompagnées de colonnes torses, qui reposent sur des consoles et supportent un entablement à ressauts, couronné d'un fronton, dont une pyramide et deux boules complètent la décoration. L'attique est plus simple, et porte dans sa travée médiane les armoiries du fondateur. Une belle porte cochère, attenant à la maison, donne entrée dans le parc. L'ensemble ne manque pas d'élégance et rappelle de loin certaines parties de l'ayuntamiento de Séville[1].

Le chef-d'œuvre de l'école est peut-être la sacristie de la chartreuse de Grenade, construite de 1727 à 1764 sur les plans de Luis de Arevalo. C'est une vaste salle terminée par une abside : des pilastres, une corniche, une voûte peinte, voilà les seuls éléments que l'œil ébloui saisisse d'abord dans l'extraordinaire complication des moulures, des volutes et des cartouches, dans l'éclat des marbres, des agates, des jaspes et des bois précieux. Les portes et les armoires sont taillées dans le caoba, le gaïac et l'ébène et incrustées de nacre, d'écaille, d'ivoire et d'argent. Fray José Manuel Vazquez a travaillé pendant trente ans à cette merveilleuse broderie de bois rares et de pierres précieuses, qui semble faite pour abriter la statue de Plutus et qui décore l'autel de saint Bruno[2].

---

1. *Panorama nacional.*

2. *Panorama nacional.* — Gurlitt (Cornelius), *Die Baukunst Spaniens, dargestellt in ihren hervorragendsten Werken. Aufnahmen von Max Junghändel.* — Dresden, 1893, 2 vol. in-f°.

Les churrigueresques n'ont pas toujours été aussi bien inspirés. L'ayuntamiento de Salamanque (1700-1733) est d'aspect riche et décoratif, mais présente un grave défaut de proportion : le premier étage est plus élevé que le rez-de-chaussée, et le second étage plus élevé que le premier. L'effet est lourd et disgracieux.

L'église Sainte-Marie de Saint-Sébastien jette ses voûtes ogivales sur des pilastres corinthiens. La cathédrale de Cadix amoncelle tant de pierres, groupe tant de colonnes, superpose tant d'ordres, d'arcs et d'architraves qu'on se sent comme écrasé entre ses massives murailles et que l'église paraît petite, malgré ses énormes proportions[1].

Les immenses retables dorés, qui montent du pavé à la voûte de tant d'églises espagnoles, donnent parfois l'impression d'une prodigieuse richesse, comme au Sauveur de Séville, et plus souvent l'idée d'un puéril entassement.

Enfin certains édifices churrigueresques méritent réellement d'être considérés comme des œuvres barbares. On ne peut guère rien concevoir de plus laid que l'église de Belen à Barcelone ; à l'exception de la grande niche, située au coin de la rue de Xucla, il serait impossible de citer un détail intéressant dans cette ridicule chapelle, qui semble une prétentieuse salle de concerts spirituels.

Le maître-autel de Sainte-Marie de la Mer devait primitivement compléter la décoration de Belen, mais les exigences du marbrier effrayèrent les PP. Jésuites, et les riches bourgeois de la paroisse Sainte-Marie furent tout fiers d'acquérir le chef-d'œuvre que les Jésuites ne pouvaient payer. Il est bien malaisé de décrire un aussi monstrueux échafaudage. Sur un stylobate en marbre noir, incrusté de blanc et de rouge, à ressauts très accentués, s'élèvent douze colonnes corinthiennes de marbre rouge avec bases et chapiteaux de

1. 85 mètres sur 60.

bronze doré. Les angles du stylobate sont décorés de gaines et de têtes d'angelots en marbre blanc. Les colonnes supportent un entablement de bois peint, imitant le marbre vert et orné de modillons dorés. De la corniche jaillit un baldaquin à double volute qui supporte une énorme étoile de bronze doré. Des statues d'anges agenouillés ornent les angles de l'entablement. Sous le baldaquin ont trouvé place 4 statues, qui semblent garder le tabernacle monté sur un pied très élevé, comme un énorme ciboire. Au-dessus du tabernacle une vierge de bois peint, couronnée d'étoiles, s'envole vers les voûtes, cependant que, de chaque côté de l'autel, deux piédestaux de marbre noir, incrusté de blanc, réincrusté de rouge, montent en s'évasant et soutiennent 2 statues de marbre blanc, éclairées par 4 cierges, plantés dans des appliques de bronze doré. Une clôture de marbre noir, blanc et rouge, à balustres de cuivre, complète cette décoration théâtrale et boursouflée, qui jure cruellement avec la noble simplicité de la vieille église catalane.

Le mal était venu d'Italie, ce fut encore à l'Italie qu'on demanda le remède. Un incendie ayant détruit le vieil Alcazar de Madrid, Philippe V jugea à propos de le rebâtir, quoiqu'il habitât le plus souvent le Buen Retiro, et demanda les plans du nouveau palais à l'architecte italien Jubara, qui venait d'achever la façade du dôme de Milan.

Jubara proposa un immense édifice carré, de 1.700 pieds de côté, avec 34 portes et 23 cours intérieures[1]. Philippe trouva le projet trop coûteux et adopta les plans plus modestes de Giambattista Sachetti, qui commença le Palais-Neuf, la *Casa grande*, comme l'appelle le peuple de Madrid.

Avec Jubara et Sachetti vinrent encore d'autres Italiens, comme Fraschina, Sermini, Pracocini, Subisati, le plus célèbre de tous, Sabatini[2], et quelques Français, comme les

1. Lafuente, *Historia general de España*, XIII, p. 356.
2. Caveda, *Memorias para la R. Academia de S. Fernando, y de*

deux Marchand, père et fils, les sculpteurs Dumandre, René et François Carlier, le jardinier Étienne Boutelou.

Le sculpteur italien Olivieri conçut la pensée de créer une Académie des beaux-arts et obtint du roi la formation d'une junte préparatoire, chargée d'étudier le projet (13 juil. 1744)[1]. La junte ouvrit des cours de peinture, de sculpture et d'architecture et compta parmi ses professeurs Vanloo, Dumandre et Sachetti. En 1745 elle s'installa à la Panaderia et y continua ses cours, mais avec des maîtres insuffisants, manquant de livres et de modèles, de méthode et d'expérience. Le 12 avril 1752, Ferdinand VI érigea la junte en *Académie des nobles arts de Saint-Ferdinand* et lui assura une dotation de 12.500 pesos. Les statuts définitifs furent approuvés par décret royal du 30 mai 1757. Longtemps l'Académie fut contrariée dans ses progrès par ses propres protecteurs et ses membres honoraires, qui n'étaient pas toujours des amateurs intelligents, et qui étouffaient sous leurs votes les propositions des académiciens titulaires. L'étude du modèle vivant fut longtemps interdite, sous peine de 50 ducats d'amende[2]. Peu à peu cependant l'enseignement s'organisa. En 1766, le roi fonda une chaire de perspective; en 1768 on ouvrit un cours d'anatomie et un cours de mathématiques[3]. Vers 1790, l'étude du nu fut enfin permise. L'Académie décernait des médailles d'or et d'argent à ses meilleurs élèves et envoyait ses lauréats à l'étranger, avec des pensions de 1 650 réaux[4].

En 1777 l'Académie avait déjà assez de crédit pour que le roi obligeât toutes les autorités provinciales à lui soumettre les plans de tous les travaux qu'elles entreprenaient[5]. En

las Bellas Artes en España, desde el advenimiento de Felipe V hasta nuestros dias. Madrid, 1868, 2 vol. in-8, t. I, p. 107, 111.

1. *Junta preparatoria para la enseñanza de la arquitectura.*
2. *Novisima recopilacion*, lib. VIII, tit. XXII. Ley 2, 30 mai 1757.
3. Caveda, *Memorias*, I, p. 167.
4. Septembre 1758.
5. *Nov. Rec.*, VII, XXXIV, 3 — 23 octobre 1777.

1787, il décida qu'elle seule pourrait décerner le diplôme d'architecte, avec l'Académie de San Carlos pour le royaume de Valence[1]. Cette dernière Société s'était formée en 1753, sous le titre d'Académie de Sainte-Barbe; elle enseignait l'architecture, la sculpture, la gravure et la peinture. En 1762 elle réclama la protection royale et l'obtint aisément. En 1768 le roi approuva ses statuts et lui donna le titre d'Académie royale de San Carlos. En 1784 il ajouta aux cours déjà existants un cours de dessin de fleurs et d'ornement à l'usage des fabricants de soieries[2]. D'autres écoles de dessin s'établirent à Saragosse, Barcelone, Bilbao, Vitoria, Tolosa, Valladolid, Burgos, Ségovie, Salamanque, Santiago, Tolède, Murcie, Séville, Grenade et Cordoue. A la vérité, la plupart de ces écoles distribuaient un enseignement très médiocre[3]; elles n'en contribuaient pas moins à répandre le goût des choses d'art. Townsend trouva 500 enfants dans les écoles de Barcelone, dessinant d'après la bosse et d'après nature : « Bien peu, disait-il, seront peintres, mais tous trouveront dans cet enseignement le moyen de développer la justesse de leur coup d'œil et le sens de l'observation[4]. » La municipalité barcelonaise en jugeait ainsi, puisqu'elle accordait de nombreux prix aux élèves pour entretenir leur émulation[5].

Le goût des arts passa l'Océan. Comme Madrid et comme Valence, Mexico eut son Académie des nobles arts, avec succursales à Jalapa, Guanaxuato et Queretaro. Des centaines de jeunes gens de toute condition et de toute race venaient le soir y apprendre le dessin de tête et d'ornement[6]. Hum-

1. *Nov. Rec.*, VIII, XXII, 7 — 28 février 1787.
2. Boix (D. Vicente), *Historia de la ciudad y reino de Valencia*. Valencia, 1845, 3 vol. in-4°.
3. Caveda, *Memorias*, I, p. 186.
4. Townsend, *Voyage en Espagne*. Paris, 1809, 3 vol. in-8.
5. *Diario de Barcelona*, 22 septembre 1793.
6. Humboldt, *Essai politique sur le royaume de Nouvelle Espagne*. Paris, 1825-27, 4 vol. in-8. — I, p. 423.

boldt remarquait déjà la grande aptitude des Mexicains à copier exactement le modèle[1].

L'enseignement académique était malheureusement très exclusif et plein de mépris pour les vieux styles nationaux; il s'inspirait uniquement du classicisme italien : Josef Hermosilla publiait une traduction de *Vitruve*, Diego Villanueva traduisait *Vignola* (1764), Carlos Vargas Machuca publiait *les Édifices de Palladio expliqués par Scamozzi*, Josef Ortiz de Sanz traduisait les 4 livres de l'*Architecture civile de Palladio*, un autre les 10 livres d'*Architecture de Léon Alberti*. On ne jurait que par les Romains, remis en vogue par les découvertes d'Herculanum et de Pompéi. Hermosilla étudiait *les Ruines romaines de Talavera la Vieja*, Pedro Josef Marquez *la Villa de Mécène, et la forme et la distribution des maisons de l'ancienne Rome, d'après les données de Vitruve*. Pedro Joaquin de la Puente Ortiz donnait les *Dessins de l'aqueduc de Ségovie*. Bosarte écrivait ses *Observations sur les beaux-arts chez les anciens, jusqu'à la conquête de la Grèce par les Romains*[2].

L'art qui résulta de toutes ces études est un art d'imitation, terriblement pauvre et ennuyeux, un art d'ingénieur, qui se recommande surtout par la stabilité de la construction, la régularité de l'appareil, la science stéréotomique, la symétrie, la sécheresse des lignes et l'indigence de la décoration.

Au début, quand les principes n'étaient pas encore poussés jusqu'au fanatisme, on fit quelques constructions d'aspect agréable. L'influence française paraît se faire sentir dans la façade principale du palais de la Granja (1719-1724) qui semble un Trianon alourdi. Le Palais-Neuf de Madrid a toute la monotonie de la grande façade de Versailles, sans en avoir les belles proportions ni la fine exécution. Il ne laisse pas de présenter un aspect assez imposant, surtout du côté

1. Id., *ibid.*, t. I, p. 380.
2. Caveda, *Memorias*, I, p. 290.

des jardins. Napoléon trouva, dit-on, que son frère Joseph serait mieux logé que lui; il avait tort, mais on s'explique cette opinion chez un homme épris de symétrie et de majesté théâtrale. Les *Salesas reales* à Madrid ne sont qu'une montagne de pierres, mais l'église renferme quelques morceaux intéressants et paraît élégante à côté de la plupart des églises madrilènes.

La fureur classique s'attacha bientôt à dénuder complètement les murailles. Le palais de Rio-Frio[1] montra tout ce dont l'école était capable. Ressemblant à une caserne ou à un hôpital, cet immense quadrilatère aligne sur chaque face ses trois étages percés chacun de 17 fenêtres. Sauf deux pilastres de chaque côté de la porte d'entrée, un écu des armes royales et les frontons, alternativement triangulaires et curvilignes, qui surmontent les fenêtres du premier étage, la symétrie est le seul élément décoratif de cette maussade bâtisse. Par une dernière concession au goût de la variété, l'architecte a donné un dessin différent aux fenêtres de chaque étage; la même fenêtre ne se répète donc que cinquante et une fois, heureuse diversité, sans laquelle le palais aurait ressemblé trait pour trait à une cage de pierre.

Rio-Frio donnait une si complète satisfaction au goût sévère de Charles III, qu'il construisit ses palais d'Aranjuez[2] et du Pardo dans le même style parcimonieux et mesquin. L'Hôpital général, la banque de San Carlos, l'Académie espagnole, la fabrique des tabacs appartiennent au même genre affligeant et semblent demander l'aumône d'une guirlande ou d'un fleuron.

L'hôtel de l'Amirauté et le palais de Buena Vista ne sont pas bien meilleurs. Le ministère de l'Intérieur, sur la *Puerta del Sol*, œuvre du Français Jacques Marquet, représente bien médiocrement notre art charmant du XVIIIe siècle.

1. Les plans sont de l'Italien Virgile Ravaglio.
2. Construits sur les plans du Français Marchand.

Cependant quelques artistes finirent par sortir de la foule des maçons et retrouvèrent parfois le sens aboli de la simplicité gracieuse.

L'Italien Sabatini, élève et gendre de Vanvitelli, avait travaillé avec lui au palais de Caserta et fut emmené par Charles III en Espagne. Il construisit de nombreux édifices, parmi lesquels deux surtout méritent une mention particulière. La Douane de Madrid, d'architecture officielle et convenable, est couronnée d'un bel entablement dans le style de Vignola. La porte d'Alcalá, toute de granit gris, avec de jolies sculptures sur marbre blanc, donne à Madrid une entrée vraiment monumentale.

Ventura Rodriguez, né à Cienpozuelos en 1739, travailla sous la direction de Marchand et de Sachetti et a mérité d'être considéré comme le meilleur architecte espagnol du XVIIIe siècle[1]. Son chef-d'œuvre est la somptueuse chapelle qui abrite la statue de la Vierge sous les voûtes de la basilique du *Pilar* à Saragosse. Entre 4 piliers de la nef centrale, Rodriguez a construit en forme de quatre-feuilles un petit temple en jaspe de Ricla, décoré de colonnes corinthiennes monolithes en jaspe de Tortosa, et d'ornements en jaspe vert de Grenade et bronze doré. Couronnée d'une coupole en pierre de la Puebla, capricieusement ajourée, la chapelle reste assez obscure et laisse deviner à la lueur des lampes les richesses qu'elle renferme. Une balustrade d'argent, du poids de 16.000 onces, sépare l'autel de l'espace réservé aux fidèles,

1. On lui doit l'élégante église de San Marcos, la maison du Saladero, le chevet et le portail de San Isidro el Real et la façade de la Carniceria mayor à Madrid; la façade de la Azabacheria à la cathédrale de Santiago; la façade de la cathédrale de Pampelune, la façade de l'église paroissiale d'Azpeitia, la collégiale de Santa Fé à Grenade, et un plan magnifique pour le tombeau de D. Pelayo, plan qui n'a jamais été exécuté. — Caveda, *Ensayo histórico sobre los diversos generos de arquitectura empleados en España*. Madrid, 1848, in-8, p. 509. — Ferrer del Rio, *Historia de Carlos III°*, t. IV, p. 526.

et la sainte image se dresse sur son pilier, derrière un buisson ardent de cierges allumés [1].

Rodriguez serait l'auteur du grand portail, dit l'*Obradoïro* ou de l'*Azabacheria*, à la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle, mais ce portail a été commencé en 1738, et Rodriguez n'avait à cette époque que 21 ans; un architecte galicien Domingo Antonio Loïs Monteagudo y a travaillé aussi; il est bien difficile de faire aujourd'hui la part des deux maîtres. Si le plan général de cette curieuse et très riche façade, toute churrigueresque dans l'ensemble, est de Rodriguez, il n'a jamais retrouvé cette fantaisie, et à cette œuvre de sa jeunesse s'opposerait mélancoliquement le portail de la cathédrale de Pampelune, œuvre de son âge mûr. A Santiago, il a travaillé suivant la vieille mode nationale et il a fait une œuvre étrange, prolixe, et touffue, mais, somme toute, riche et intéressante; à Pampelune il a dessiné suivant les préceptes des écoles étrangères et il n'a su bâtir qu'une masse sans grâce et sans beauté. « On ne saurait admirer le pesant portique corinthien et son fronton froid et nu, ni les mauvaises statues colossales, ni les tours écrasées et maladroitement couronnées [2]. »

Juan Villanueva, né à Madrid en 1739, resta 7 ans à Rome, puis fut envoyé à Grenade pour dessiner les salles de l'Alhambra. Se trouvant sans ressources, il n'hésita pas à s'engager comme manœuvre au service des religieux de l'Escorial, avec un maigre salaire de 9 réaux par jour. Son mérite finit par être reconnu; il éleva différentes constructions autour du palais, puis fut employé par le roi aux travaux de Madrid. Il bâtit dans cette ville la porte monumentale du Jardin botanique et l'Observatoire et donna le plan du musée du

1. Nougues y Secall (Mariano), *Historia crítica y apologética de la Virgen N. S. del Pilar de Zaragoza, y de su templo y tabernaculo.* Madrid, 1862, in-8, p. 296.

2. Pierre Paris, dans Michel, *Histoire de l'art*, t. VII, 2e partie, p. 739.

Prado, qui est resté, dans la note classique, l'un des meilleurs édifices de Madrid[1].

La grande rotonde de San Francisco el Grande[2], dans la même ville, est l'œuvre du moine franciscain Fray Francisco Cabezas. La façade est d'une pauvreté sans pareille, l'intérieur lourd, le chœur, étroit, profond et d'un effet disgracieux; cependant on a fini par tirer du tout un assez bon parti, et l'église Saint-François est actuellement le plus beau monument religieux de Madrid.

La Bourse de Barcelone, œuvre de Juan Soler y Fonseca (1772), est peut-être l'édifice le plus élégant qui ait été bâti en Espagne au XVIIIe siècle. Obligé de conserver l'ancienne salle gothique de la *Lonja*, l'architecte s'est fort habilement tiré de cette difficulté. La cour intérieure et l'escalier se recommandent par la pureté des lignes et la justesse des proportions. La façade principale, sur la place du palais, rappelle les meilleurs morceaux de notre Gabriel.

La Douane, élevée en face de la Bourse, sur les plans du comte de Roncali, est loin d'avoir l'élégante simplicité de l'édifice de Soler.

A force d'étudier et de comparer, le goût général commença de se former. L'esthétique devint une science à la mode, et le vieil art national finit lui-même par être regardé. Eugenio Llaguno y Amirola écrivit sa *Notice sur les architectes et l'architecture en Espagne;* Agustin Cean Bermudez son *Dictionnaire des plus illustres professeurs des beaux-arts en Espagne*, et sa *Description artistique de la cathédrale de Séville.* Le marquis de Capmany savait comprendre le mérite de l'art ogival et écrivait sur les monuments gothiques de Barcelone quelques pages d'une extrême justesse[3]. La curiosité était éveillée, le travail partout repris et en bonne voie.

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, IV, p. 530.
2. Elle mesure 116 pieds de diamètre.
3. Capmany y Montpalau (D. Antonio de), *Memorias historicas*

Si de l'art officiel et des édifices publics on passe à la construction privée, on constate la survivance des vieilles traditions nationales et un souci assez nouveau du confort et de l'hygiène.

Le patio intérieur reste toujours un motif populaire. On aime, surtout dans le Midi, à le décorer de faïences, généralement ornées de dessins bleus sur fond blanc *(azulejos)*. Les escaliers des maisons modestes incrustent des faïences dans des cadres de bois, sur leurs marches et leurs contremarches.

Les appartements sont élevés et bien aérés. On a conservé la mode des plafonds en bois de rapport *(artesonados)* des menuiseries à petits panneaux, ressouvenir de l'art arabe. Des contrevents intérieurs permettent de régler le jour, et de le supprimer totalement aux heures de la sieste.

Les murs sont blanchis à la chaux, ou couverts, dans les maisons riches, de tentures légères, d'étoffes de soie, ou de tapisseries.

Le sol, pavé de petits carreaux de terre rouge, est couvert pendant l'hiver de nattes de sparterie.

Les meubles, assez souvent de façon grossière, sont peints de vives couleurs et ornés de dorures.

On connaît encore quelques beaux hôtels du XVIIIe siècle. On cite à Madrid le palais du duc de Liria [1], à Barcelone la maison de la vice-reine [2], à Logroño le palais du duc de la Victoire, à Murcie la maison du peintre Villaris [3].

Les fenêtres du rez-de-chaussée sont garnies de grilles énormes *(rejas)* pour assurer la sécurité du logis. Les portes sont munies d'un heurtoir *(llamador)* et d'un judas (*tram-*

---

sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona. Madrid, 1789-1792, 4 vol. in-8.

1. Pierre Paris, dans Michel, *Hist. de l'art*, t. VII, 2e partie, p. 738.

2. Torres y Oriol (Isidore), *Barcelona historica antigua y moderna.* Barcelona, s. d., in-8.

3. Dieulafoy, *Espagne et Portugal*, p. 293-294.

pilla). A Séville, la porte du patio est quelquefois une vraie dentelle de ferronneries.

Les murs des maisons bourgeoises se décorent de ciments damassés, qui produisent un effet charmant. Certains ornements se détachent en surface lisse sur fonds granités ou piquetés ; on dirait un voile de guipure appliqué sur la muraille. Ailleurs, les façades s'ornent de peintures, analogues à celles de la Panaderia sur la Plaza Mayor à Madrid. Barcelone possède quelques bons exemples de cette décoration [1], dont l'idée première vient peut-être de Suisse ou d'Allemagne.

Enfin, partout où l'on en peut mettre, des balcons, à demi abrités par des rideaux de toile, pour voir passer les gens, pour assister à la vie de la rue, pour le défilé des processions et les splendeurs du jour du *Corpus*.

II. — Sculpture.

Au XVIe et au XVIIe siècle, l'Espagne a possédé une grande école de sculpture. S'inspirant tour à tour des maîtres italiens, flamands et allemands, les ornemanistes plateresques ont inventé le système de décoration le plus riche et le plus délicat. Ils ont aussi abordé la statuaire avec succès ; certaines statues funéraires de la Chartreuse de Miraflores, des cathédrales de Burgos, de Tolède et de Grenade sont de purs chefs-d'œuvre. Mais c'est surtout comme sculpteurs sur bois que les Espagnols sont demeurés sans rivaux : Berruguete, Cano, Montañez, Roldan, Palomino et cent autres remplirent les églises de statues et de bas-reliefs en bois peint, où s'allient de façon merveilleuse le réalisme le plus scrupuleux et la plus idéale poésie. Le musée de Valladolid possède une admirable

1. Dieulafoy, *Espagne et Portugal*, p. 295.

collection de figures de ce genre, dont on n'oublie plus l'étrange beauté une fois qu'on les a contemplées [1].

C'est là, à proprement parler, la sculpture nationale. L'Espagnol ne connaît guère la ligne élégante et sobre, qui fait la beauté de la statuaire antique et de notre art du XIIIe siècle, mais il a le don de la couleur et le sens dramatique ; certaines figures peintes des grands maîtres castillans sont criantes de vérité. Cette forme d'art est si populaire qu'elle se continue et compte encore quelques maîtres jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Valence eut alors toute une pléiade de sculpteurs : Francisco de Esteve (1682-1766), Juan Bautista Borja (1692-1756), Luis Domingo (1718-1767), Tomás Llorens († 1792), Francisco Vergara (1713-1761) et son frère Ignacio (1715-1776) exécutèrent d'innombrables ouvrages pour les églises de la ville et des environs.

Séville eut à la même époque Geronimo Barbés, Pedro Duque Cornejo, Luis de Vilches, Cayetano Acosta, Juan de Hinestrosa.

En Catalogne, on cite Carlos Salas (1728-1788), Luis Bonifaz y Massó († 1786), l'Amaden d'Olot.

A Salamanque, Alexandro Carnicero (1693-1756) fonda une confrérie de peintres et de sculpteurs dans la paroisse Saint-Adrien et laissa quatre fils, dont trois suivirent la carrière artistique [2].

Tous ces artistes travaillent suivant la vieille doctrine castillane. Ils ne connaissent point l'antiquité ; le réalisme reste le caractère dominant de leur école.

Raymundo Capuz gagne la faveur du prince des Asturies, D. Luis, par son habileté à sculpter des figurines de bois ou d'ivoire représentant les gueux les plus connus de Madrid ;

1. Dieulafoy, *la Statuaire polychrome en Espagne*. Paris, 1908, in-f°.

2. Cean Bermudez (Juan Agustin), *Diccionario histórico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España*. Madrid, 1800, 6 vol. in-12.

Felipe Arismendi, sculpteur guipuzcoan, s'amuse à griser des Suisses pour dessiner les soldats de ses *pasos;* Sarzillo court les foires et les marchés pour observer et copier les types populaires. Juan de Hinestrosa modèle en terre et en pâte, ou sculpte dans le bois des animaux de toutes sortes, qu'il colorie ensuite avec une habileté extraordinaire : « Il élevait dans sa maison, dit Cean Bermudez, des lapins, des agneaux, des perdrix, des pigeons, et il arriva à les reproduire avec tant de vérité et de ressemblance dans les dimensions, la forme et le coloris, que j'ai vu une perdrix faite par lui tromper une perdrix vivante que l'on mit auprès d'elle et qui s'irrita et voulut la becqueter [1]. » Les sculpteurs catalans taillaient pour les chapelles de Noël toutes sortes de figurines naïves représentant les paysans de Catalogne tels qu'ils les avaient sous les yeux [2]. C'est par ce côté réaliste, si dédaigné des critiques pseudo-classiques, que la sculpture espagnole est vraiment intéressante.

On ne peut se faire une idée de la fécondité des artistes de ce temps. Luis Salvador Carmona sculpta plus de 1.500 figures, Sarzillo en exécuta 1.772. Duque Cornejo a donné à la seule sacristie de la cathédrale de Séville 14 figures, dont un Père éternel colossal assis sur un trône de nuages, environné d'anges. Il a travaillé pour 10 autres églises. Il peignait à l'huile et à fresque, il gravait à l'eau-forte, il dessinait à l'encre de Chine pour les orfèvres de Séville [3].

Aucun sujet n'intimidait ces intrépides décorateurs. Luis Domingo montrait « le feu du ciel descendant sur l'holocauste d'Élie ». Ignacio de Vergara sculptait « deux anges adorant le doux nom de Marie ». Alexandro Carnicero représentait « le Conseil de Castille » sur un médaillon du Palais-Neuf.

1. Cean Bermudez, *Dic.*, v° *Hinestrosa*.

2. *Pel y ploma* (Revue d'art publiée à Barcelone), décembre 1901. — Figuras de Betlem modelades per l'Amadeu d'Olot.

3. Cean Bermudez, *Dic.*, v° *Duque Cornejo*.

On entreprenait à forfait les plus grands ouvrages; pour des prix très modiques, les plus habiles sculpteurs s'engageaient à travailler pendant plusieurs années. Pour leur amour de l'art, pour leur désintéressement, certains artistes de cette période méritent d'être comparés aux grands génies de la Renaissance. Esteve travaillait d'après nature et étudiait les draperies sur le mannequin. Tomás Llorens, fasciné par son art, était resté célibataire et vivait avec son père dans une laborieuse retraite, sculptant avec lui des vierges, des saints Jacques et des *apostolados*. Duque Cornejo travailla pendant 18 ans au grand retable et aux orgues de la cathédrale de Séville. Cette œuvre énorme à peine achevée, il entreprit la décoration du sanctuaire de la chartreuse del Paular. Il était déjà vieux quand il accepta de sculpter en bois de caoba les stalles de la cathédrale de Cordoue.

Les gages des artistes étaient peu élevés. Agustin Perea, qui sculpta les stalles de Santa Maria de las Cuevas, touchait 7 réaux 1/2 pour un angelot et 390 réaux pour un saint de la plus grande taille; Isidro Espinal reçut, en 1719, une somme de 16.639 réaux pour le grand retable de la chartreuse de Scala Dei. Six statues d'albâtre lui furent payées 11.266 réaux. Duque Cornejo, déjà célèbre, touchait 1.800 réaux par statue peinte et décorée *(encarnada y estofada)* [1].

L'extraordinaire fécondité des sculpteurs d'alors nous montre qu'il s'agit plutôt de décorateurs que d'artistes proprement dits. Les sculpteurs ne travaillant jamais que pour les églises, l'art avait cédé la place au métier, et les mêmes types se répétaient à satiété. Le style emphatique avait gagné la sculpture comme tout le reste, et les classiques n'ont pas assez d'anathèmes contre ces œuvres confuses, « fruit d'une imagination échevelée et abandonnée à toute la liberté que donne le mauvais goût [2] ». Il est incontestable que beaucoup

1. Bermudez, *Dic.*, *pass.*
2. Cean Bermudez, *Diccion.*, v° *Duque Cornejo.*

d'œuvres de cette école sont franchement absurdes. A Saint-Sernin de Pampelune, de petits anges dorés enjambent la balustrade de la coupole et menacent de vous jeter de gros reliquaires sur la tête. Au portail de l'église de Belen, deux Pères Jésuites déhanchés, couverts de soutanes mouillées, gesticulent dans le vent qui agite leurs manteaux. Innombrables sont les saintes Maries minaudières, les exorcistes possédés, les prédicants démoniaques qui peuplent les retables dorés des églises churrigueresques [1]. Mais ces excès ne doivent pas nous empêcher de reconnaître le sens décoratif que possédèrent de nombreux représentants de cette école et la vérité avec laquelle ils ont rendu les types populaires. On pourra critiquer tant que l'on voudra le grand retable de Séville, ou le *trasparente* de Tolède [2]; il faudra bien accorder quelque attention à l'œuvre colossale du sculpteur murcien Sarzillo. Dans une chapelle de l'église San Pedro de Murcie, nous avons, devant nous, la Cène elle-même : 13 statues de grandeur naturelle, représentant Jésus et ses apôtres autour de la table du banquet. Les costumes sont monotones, Jésus est assis sur une chaise à dossier sculptée en style rococo, l'œuvre n'en reste pas moins monumentale et saisissante. La « Passion » du même artiste exerce encore, au dire d'un critique moderne, une véritable fascination [3].

Tel personnage d'un *paso* est un chef-d'œuvre d'expres-

1. Les statues de Cayetano Acosta faisaient fureur « por ayrosas, y sus actitudes comicas y pantomimicas ». — Cean Bermudez, *Dic.*, v° *Acosta*.

2. Œuvre de Narciso Tome, il coûta 2.200.000 réaux. C'est une sorte de gigantesque retable représentant la Vierge, entourée d'anges et de saints taillés dans le plus beau marbre de Carrare, mais par de médiocres praticiens; l'ensemble est encore décoré de bas-reliefs et de peintures et présente une extrême confusion. — Ponz (D. Antonio), *Viage de España*. Madrid, 1776-1784, 3 vol. in-8, t. I, p. 73.

3. *La Lectura*, mars 1901. Felipe Benicio Navarro, *La obra del escultor Sarzillo de Murcia*.

sion, tel Christ en croix a fait des miracles, tant son aspect tragique émeut violemment les âmes fidèles.

Et plus intéressante encore est la collection de figurines sculptées par Sarzillo, ses frères José et Frédéric et sa sœur Inés à la demande de Josualdo de Riquelme, pour une crèche de Noël : 284 personnages et 372 animaux. Autour de la Vierge, de Joseph et des anges se presse tout un peuple de bergers, de paysans, de serviteurs, de femmes et d'enfants, copiés au naturel sur le peuple qui vivait autour de l'artiste, conservant les types, les vêtements, les attitudes, les gestes des Murciens de l'époque [1].

Mais cet art personnel et dédaigneux de tout « canon » ne pouvait être goûté des doctes critiques formés dans les écoles académiques de France et d'Italie. A une époque où la mythologie faisait rage, les sculpteurs espagnols devaient passer pour arriérés et barbares. Quand Philippe V et ses successeurs voulurent décorer leurs jardins, aucun artiste espagnol ne sachant sculpter les naïades, ni les nymphes, il fallut faire appel aux artistes étrangers.

Philippe V amena d'Italie Juan Domingo Olivieri. Il a travaillé aux *Salesas reales*, et exécuté 2 des 4 statues colossales d'empereurs qui ornent la cour du Palais-Neuf [2].

Les artistes français eurent une influence plus considérable. En 1722, Philippe V appela à Madrid René Frémin (1673-1745) et Jean Thierry (1669-1739). Ils restèrent 22 ans en Espagne, et peuplèrent de statues le parc de Saint-Ildefonse. Comme le fondeur romain, Fernando Rey, avait refusé de travailler avec eux, ils coulèrent leurs statues en plomb, et inventèrent une patine qui leur donnait l'aspect du bronze; ils travaillèrent aussi le marbre [3]. Bermudez loue « la facilité

1. André Michel, *Hist. de l'art*, t. VII, 2e partie, p. 749.

2. Antonio Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 517. — Bermudez, *Dic.*, v° *Olivieri*.

3. Quand les 28 fontaines de la Granja marchent à la fois, elles

et la franchise d'exécution des statues et des groupes de Frémin, mais critique les attitudes et le style de ses dieux et de ses nymphes, auxquels manquent la simplicité et la grandeur antiques[1] ». C'est dire que ces dieux et ces nymphes viennent de Versailles, bien plutôt que de la villa d'Hadrien. Frémin et Thierry sculptaient comme le voulait la mode. Ce ne sont pas des artistes de premier ordre, mais leurs nymphes sont parfois jolies; il est plus d'une sainte, sortie des ateliers espagnols, dont on n'en pourrait dire autant.

Frémin et Thierry, ayant successivement demandé à rentrer en France, le Poitevin Jacques Rousseau, élève de Coustou, vint les remplacer à San Ildefonso, et exécuta 8 statues d'après les modèles de Frémin. Après sa mort, Pierre Pitué acheva la fontaine de Diane, travailla à la fontaine de la Renommée, puis au tombeau de Philippe V, commencé par Juan de Leon. Antoine et Hubert Dumandre maintinrent sous Ferdinand VI et Charles III les traditions de l'École française. Hubert succéda à Rousseau comme directeur des constructions de San Ildefonso, Antoine fut nommé premier sculpteur au Palais-Neuf.

Robert Michel, du Puy-en-Velay (1720-1785), arriva en Espagne dès 1740[2] et fut nommé, en 1752, directeur pour

consomment 637.048 litres d'eau par minute. La fontaine de la Renommée occupe le milieu d'un bassin circulaire, orné, sur le pourtour, de 4 cupidons montés sur des dauphins, elle figure un rocher, sur le haut duquel est Pégase, monté par la Renommée, qui semble saluer le soleil, et élève en l'air un énorme ajutage, d'où sort un jet d'eau gigantesque. Pégase foule aux pieds l'Envie, l'Ignorance, la Médisance et la Rancune. Plus bas, des statues couchées du Duero, de l'Èbre, du Guadiana et du Pisuerga complètent le décor *(Panorama nacional)*. — Townsend rapporte que le palais et les jardins de la Granja ont coûté 156.000.000 de livres. — *Voyage en Espagne*, II, p. 60.

1. Bermudez, *Dic.*, v° *Fremin*.

2. Il était élève du sculpteur lyonnais Perrache, et de Luquet, sculpteur flamand établi à Toulouse. Il fut présenté à Josef Perez,

la sculpture à l'Académie de San Fernando; Charles III l'employa à la décoration du palais d'Aranjuez et du Palais-Neuf. Il se lia avec Tiepolo. L'Italien admirait l'habileté du Français à modeler d'après nature, le Français s'étonnait de la prestesse que montrait l'Italien dans l'exécution de ses fresques. L'écusson royal de la Douane, les sculptures de la porte d'Alcalá, du côté de la ville, font honneur à son ciseau. Les lions de la fontaine de Cybèle sont d'allure molle et pacifique. Le tombeau du comte de Gages à Pampelune ne manque ni d'élégance, ni de goût.

On signale sous Charles IV un dernier sculpteur français, Adam, dont Godoy vante la brillante exécution [1].

Tous ces artistes exercèrent une sérieuse influence à l'Académie de San Fernando et contribuèrent à répandre les principes de l'École académique.

Dès le commencement du XVIIIe siècle, on rencontre un sculpteur valencien instruit en Italie, Antonio Salvador, dit « le Romain ». Il avait séjourné 15 ans à Rome (1702-1717), mais, rentré à Valence, il ne traita plus que des sujets de piété, et devint fameux par ses Christs. C'était un artiste d'éducation académique, qui avait été repris par le goût national, sitôt rentré dans son pays.

Francisco de Vergara étudia aussi à Rome; mais il quitta l'Espagne de très bonne heure, et n'y revint point après s'être instruit en Italie [2].

Avec Philippe de Castro nous sommes enfin en présence d'un sculpteur espagnol formé à l'école des classiques. Il

architecte du Palais-Neuf, qui lui demanda s'il saurait modeler « un Père Éternel de grandeur colossale ». Michel accepta, à condition que Josef assisterait à l'épreuve. Il s'en tira avec tant de bonheur que Perez fit exécuter en bois le modèle du jeune artiste français pour la cathédrale de Murcie. — Bermudez, *Dic.*, v° *Michel*.

1. Godoy, *Mémoires*, II, p. 312.
2. Caveda, *Memorias*, I, p. 77.

séjourna à Rome de 1733 à 1747. Ferdinand VI le nomma son premier sculpteur et lui fit exécuter un grand nombre d'ouvrages : bustes, statues décoratives, un des grands lions de l'escalier du Palais-Neuf, des enfants et des séraphins à la chapelle. Il travailla aussi pour les églises de Séville et de Madrid et pour les jardins du Buen-Retiro. Il ne passa guère le médiocre.

Manuel Alvarez (1727-1797), que sa mauvaise santé empêcha d'aller à Rome, comprit mieux que lui les leçons de l'antiquité. On l'appelait « le Grec », tant il se montrait enthousiaste de la sculpture hellénique. Il a travaillé pour les églises et pour la cour. C'est le plus distingué des élèves de l'Académie de San Fernando.

Francisco Gutierrez (1727-1782) resta 12 ans à Rome et, rentré en Espagne, mérita les éloges de Mengs, qui lui reconnaissait un talent particulier pour les draperies. Ses meilleurs ouvrages sont les sculptures de la porte d'Alcalá, du côté de la campagne, et la fameuse Cybèle du Prado, qui n'est pas sans quelque grâce[1].

Lamberto Martinez a exécuté en marbre les statues de la Justice et de la Valeur qui accompagnent le tombeau du duc de Montemar à la basilique du Pilar, à Saragosse.

Les meilleurs de ces artistes ne sont guère que d'habiles praticiens, et, si l'on compare certaines œuvres du début du siècle à certaines autres de son déclin, il est impossible de prétendre qu'il y ait eu progrès. Les statues de saint Isidore et de sainte Marie de la Cabeza, qui font une si laide grimace sur le pont de Tolède à Madrid, sont hideuses, mais que dire des statues décoratives du Palais-Neuf ? Ces rois de pierre ne sont que d'informes magots.

---

1. Elle est très supérieure au Neptune et aux chevaux marins de Juan Pascual de Mena qui lui font pendant à l'autre extrémité du Salon du Prado.

Les sculptures de la chapelle du Pilar et de la chapelle royale de Madrid, le maître-autel de San Isidro el Real, les tombeaux de Philippe V à la Granja, de Ferdinand VI aux Salesas, du comte de Gages dans le cloître de la cathédrale de Pampelune, sont des œuvres correctes, mais sans originalité. La sculpture espagnole n'a donc pas été réellement rajeunie par les réformateurs académiques. Ils ne savaient rien de son histoire, ils ne comprenaient pas son génie. Ils la forcèrent à quitter la route où elle s'enlisait, mais ils l'engagèrent dans une voie fausse, qui ne pouvait la mener qu'à la stérilité.

III. — Ciselure et gravure.

L'orfèvrerie et la bijouterie d'Espagne avaient perdu au XVIIIe siècle leur antique réputation. Les *plateros* faisaient toujours de belle vaisselle en argent repoussé, mais ils n'avaient renouvelé ni leurs modèles ni leur outillage et le style de leurs ouvrages était lourd et suranné.

La joaillerie présentait le même défaut d'invention[1].

La gravure des médailles était d'un dessin barbare et d'un faire grossier.

Sous Ferdinand VI se révéla un graveur de talent; Tomás Francisco Prieto obtint au concours la place de premier graveur de la Monnaie de Madrid, et grava quelques années plus tard une belle médaille de 55 millimètres de diamètre, destinée à rappeler la « victoire du pinque *San Antonio* sur une demi-galère algérienne ». Le buste de Ferdinand VI était traité avec habileté et aussi gracieusement que le permettait

1. Le musée archéologique de Madrid en conserve quelques spécimens intéressants : nœuds de pierreries, montres ornées de brillants, châtelaines, chaînes, pendants d'oreilles. Les pierres sont bien montées, mais l'aspect est toujours un peu lourd.

le modèle[1]. — Sous Charles III, Prieto renouvela toute la monnaie d'Espagne, sans pouvoir rendre agréable l'ingrat profil du roi. On a de lui une belle médaille commémorative de la défense du château du Morro, à la Havane, contre les Anglais (1763). En 1772, le roi le mit à la tête de l'école fondée par lui pour perfectionner la gravure des monnaies d'Espagne et des Indes. Geronimo Gil, élève de Prieto, exécuta les poinçons et les matrices de l'Imprimerie royale de Madrid, passa au Mexique comme premier graveur de la Monnaie de Mexico, dirigea dans cette ville l'Académie de San Carlos, et frappa plusieurs médailles commémoratives[2]. Les œuvres de Prieto et de Gil témoignent d'un certain goût, sans atteindre à la véritable beauté.

La gravure proprement dite n'était pas tombée tout à fait aussi bas que la gravure en médailles. Le dernier grand peintre du XVIIIe siècle, Claudio Coello, avait été un bon graveur à l'eau-forte[3]. Au début du XVIIIe siècle, Diego de Cosa gravait dans le style français. Avec esprit et correction[4], Juan Bautista Ravanals exécuta en 1703 un arbre généalogique de Philippe V, et en 1705 un portrait du roi. Vers 1719, un graveur français, Jean Dubuisson, vint s'établir à Madrid et traita avec une certaine habileté quelques sujets religieux; mais les *thèses*, les *frontispices*, les *armoiries* gravés à cette époque témoignent en général d'une grande faiblesse et d'un goût déplorable[5].

Deux hommes émergent au milieu de la foule des médiocres : Irala et Palomino.

1. *Museo de antigüedades*, p. 525.
2. Bermudez, *Dic.*, v° *Prieto* et *Gil*.
3. Paul Lefort, *la Peinture espagnole*. Paris, 1895, in-8, p. 255.
4. Bermudez, *Dic.*, v° *Diego de Cosa*.
5. On peut citer entre autres une affreuse *Thèse* de José Tortea (1704), un *Martyre de saint Zoïle* de Nicolas Carrasco, des plus médiocres; un *Couronnement de la Vierge* d'Ignacio Valls, dans le goût churrigueresque. — *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

Fray Matias Antonio Irala Yuso avait pris l'habit de Saint-François à l'âge de 24 ans, et pendant 48 ans ne bougea de sa cellule que pour aller au chœur et au réfectoire. Il peignit quelques tableaux religieux et grava d'innombrables planches et images de piété. Sans être réellement artiste, il contribua à la renaissance de l'art par le culte profond qu'il lui avait voué; sa cellule était toujours pleine d'amateurs et d'élèves, et il mettait son modeste savoir à la disposition de qui voulait en profiter[1].

Juan Bernabe Palomino (1692-1777), neveu du peintre Antonio Palomino, fut un prodige de volonté. Tout lui manquait : école, stimulants, occasion. Il copia les œuvres des artistes étrangers, il ouvrit une école dans sa propre maison, et à 23 ans illustra le *Museo pictórico*, publié par son oncle (1715). Appelé à Madrid, il s'y fit connaître par de nombreux travaux, obtint le titre de « graveur de la Chambre » et, dès la fondation de l'Académie de San Fernando, dirigea la classe de gravure[2]. Son dessin, net et régulier, est parfois un peu sec et manque de relief[3], mais on sent chez lui un intense amour de l'art, et dans certaines planches il touche à la perfection[4].

Dès le règne de Ferdinand VI, l'Espagne possède un certain nombre de graveurs instruits. En 1748, Carlos Casanova et Vicente de la Fuente gravent les planches des *Voyages* de Jorge Juan et Antonio de Ulloa. En 1752, Cadenas, Chozas, Escribano, Josef Gonzalez, Nemesio Lopez illustrent le *Spectacle de la nature* de l'abbé Purcher. De 1757 à 1761, le Barcelonais Sorello grave à Rome les *Antiquités d'Herculanum*

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 519.
2. Caveda, *Memorias*, I, p. 247.
3. Portrait de saint Bruno, d'après la statue de la chartreuse du Paular. — *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*
4. *Ibid.*, la Santisima Concepcion, d'après le tableau du couvent de Torrecilla de los Cameros.

et de Pompéi. Casanova et Flipart nous donnent le portrait de Ferdinand VI. Le Bordelais Jacques Labau grave en taille-douce le portrait de Feijoo. Tomas Prieto publie en 1757 une magnifique planche représentant *Saint Dominique de Guzman*. José Ximeno donne son *Quartier d'infanterie* et son *Intérieur de prison*. Fidèle à la vieille tradition espagnole, il s'inspire des types populaires et les groupe même au pied du Calvaire [1].

Charles III protégea tout particulièrement la gravure. Il maniait lui-même le burin et avait exécuté sur cuivre une image de la Vierge et de l'enfant Jésus [2].

L'école française était alors dans toute sa gloire. Les estampes de Cochin, Daullé, Balechou étaient recherchées et formaient un important objet de commerce avec la Péninsule [3]. Charles III envoya de jeunes artistes à Paris, pour y suivre les leçons de maîtres français. L'Académie de San Fernando donna commission à Hipolito Ricarte et à Francisco Espinosa d'étudier en France les nouveaux perfectionnements apportés au maniement des presses et à la composition des encres [4]. Manuel Salvador Carmona fut l'élève des Dupuis, grava *le Négligé galant* de Coypel, *les Amusements de la jeunesse* d'Eisen, l'*Allégorie d'Hercule et de Minerve*, et obtint le titre de membre de l'Académie royale de Paris [5]. Pascual Pedro Moles, envoyé à Paris par la Chambre de commerce de Barcelone, mérita le même honneur et dirigea plus tard l'école de dessin de Barcelone.

Revenus en Espagne, ces deux artistes firent école et

1. Eau-forte représentant le Christ en croix. — *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*
2. Bermudez, *Dic.*, v° *Carlos III°*.
3. Caveda, *Memorias*, I, p. 251.
4. Id., *ibid.*, I, p. 188.
5. Son morceau de réception est un portrait du peintre Suédois Roslin, d'après Hyacinthe Collin de Vermont. Il est de tous points magnifique. — *Bibl. Nat. de Paris. Estampes.*

comptèrent parmi leurs élèves des hommes comme Fernando Selma, Blas Ametller, Esteban Boix.

La Catalogne eut encore Juan Barcelon, Juan Minguet, Muntaner, Fabregat, Ballester. Valence eut Vicente Galceran et Pascual Cuco. L'Aragon, Brieva et les deux Bayeu. Les noms de Moreno de Tejada, d'Enguidanos, de Rafael Esteve, des deux Velazquez, montrent que les efforts soutenus de l'Académie de San Fernando ne furent pas inutiles. On vit même des femmes, comme Carmen Saiz [1] et Maria Loreto Prieto s'adonner à la gravure et manier habilement le burin.

Les œuvres de ces artistes sont extrêmement inégales, sans doute parce qu'ils ont beaucoup produit [2]. Les meilleurs tombent parfois au-dessous du médiocre [3]. Souvent aussi ils atteignent l'excellent. On ne peut rien voir de plus précieux et de plus fini que le *Saint Augustin* de Minguet, ou le *Saint Thomas* de Bayeu. Manuel Salvador Carmona a réellement surpris le secret de la grâce. Ses *Anges au tombeau*, d'après le Guerchin (1754), sont une très jolie page, sa *Madeleine* et son *Saint Jean-Baptiste*, d'après Mengs (1784), sont d'excellents morceaux [4]. L'*Ecce homo* et la *Mater Dolorosa* de Juan Antonio Carmona, d'après le Titien, donnent l'impression de la perfection. L'*Hérodiade*, d'après Guido Reni, la *Vierge aux poissons*, d'après Raphaël, font le plus

1. *Vénus couronnant l'Amour*, d'après Boucher. — *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

2. Galceran, à lui seul, a laissé plus de 700 planches.

3. Par exemple : *la Trinité* de D. Juan Barcelon (1772), *l'Éducation d'un infant* de Selma, *le Silence* (1811) et *la Jeune Contemplative* de Manuel Salvador Carmona, *la Divine Bergère* et *le Bon Pasteur* de Juan Antonio Salvador Carmona. — *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

4. La Bibliothèque Nationale de Paris (Estampes) possède de lui *la Vierge*, d'après Van Dyck (1757), *le Christ triomphant de la mort*, d'après Vanloo (1755), le *Portrait de Boucher*, d'après Roslin (1761), d'une invraisemblable finesse de détails, le *Portrait de D. Tomás Prieto*, d'après Gonzalez (1784), peut-être supérieur encore au précédent.

grand honneur au burin de Selma, qui s'est surpassé dans *la Sainte Famille,* d'après le Raphaël de l'Escorial, la plus belle planche peut-être qui ait été gravée en Espagne [1].

Le roi et les Académies s'ingénièrent à procurer du travail aux artistes. On publia des éditions de luxe de *D. Quichotte* [2], de *Salluste* [3], de *Mariana,* de *Solis,* et de *Garcilasso* [4], du poème d'Iriarte sur la *musique* [5], du *Parnasse espagnol* de Sedano [6], et des *Médailles hébréo-samaritaines* de Perez Bayer [7].

L'Académie de San Fernando chargea José Hermosilla de réunir les matériaux d'une étude d'ensemble sur l'Alhambra de Grenade [8], et sur la Mosquée de Cordoue. Deux artistes, Juan de Villanueva et Francisco Pedro Arnal, lui furent adjoints pour dessiner à part les détails les plus curieux et les inscriptions. Les résultats de cette intéressante mission furent publiés en 1804, par les soins de l'Académie [9].

Une collection pittoresque des costumes des provinces es-

1. *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*
2. A Madrid, chez Ibarra, avec illustrations de Selma.
3. Traduction espagnole de l'infant D. Gabriel, à Madrid, chez Ibarra.
4. A Valence, chez Benito Montfort.
5. A Madrid (1779), à l'imprimerie royale, avec 6 gravures de M. S. Carmona, J. Ballester, F. Selma, d'après les dessins de G. Ferro. — Deuxième édition en 1784.
6. Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8.
7. *De nummis hebraeo-samaritanis.* Valence, 1784, in-f°, avec figures.
8. Diego Sanchez Saravia avait déjà étudié l'Alhambra. S'il n'est pas certain qu'il en ait reçu mission de l'Académie, comme le dit Cean Bermudez, il est possible que ses travaux aient attiré l'attention de l'Académie sur ce monument.
9. *Antigüedades arabes de España. — Antigüedades arabes de España. Parte segunda, que contiene los letreros arábigos que quedan en el palacio de la Alhambra de Granada, y algunos de la ciudad de Córdoba ; publicados por la Real Academia de San Fernando, é interpretados y explicados de acuerdo suyo por D. Pablo Lozano, bibliotecario de S. M. y académico de honor de ella.* Madrid, en la imprenta real, año de 1804.

pagnoles fut dessinée par Juan de la Cruz Cano y Olmedilla, qui avait été envoyé à Paris, dès le règne de Ferdinand VI.

Charles III fit reproduire en gravure les plus beaux tableaux de ses palais, et entreprendre de grandes collections, qui furent continuées ou complétées sous le règne suivant [1].

L'inégalité des œuvres est peut-être encore plus marquée à l'époque de Charles IV qu'au temps de Charles III. Capilla dédie au roi une affreuse composition, où l'on voit aux pieds de la Vierge Charles III, Charles IV, et les docteurs qui ont poursuivi la proclamation du dogme [2] de l'Immaculée Conception. La *Vox Domini* de Boix, les *frontispices* de Francisco de la Torre, les *Fileuses* de Velazquez par Muntaner ne valent guère mieux. Mais Henri Simon, ancien graveur du roi de France, introduit en Espagne la gravure sur pierre, connue depuis longtemps en Allemagne [3]. Vazquez s'essaie dans la gravure au pointillé et la gravure en couleurs [4].

Ametller donne son admirable *Chasse à l'autruche* (1803), Louis Paret ses estampes pour l'édition de *D. Quichotte* de Juan Antonio Pellicer [5]. Goya grave à l'eau-forte les *portraits de Velazquez* et dessine ses *Caprices*, une galerie de chefs-d'œuvre.

---

1. Collection de portraits des hommes illustres. — Portraits des rois d'Espagne. — Costumes du Titien, augmentés de ceux d'Espagne. — Costumes des autres nations modernes. — Collection de gravures tirées de la Bible. — Collection de gravures d'après l'antique. — Collection des meilleurs tableaux des palais du roi. — Vues d'Aranjuez. — Les chevaux de Velazquez. — Les apôtres et le Sauveur, de Raphaël. — La fresque de Jordan au Buen Retiro. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 308.

2. *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

3. A. de Lostalot, *les Procédés de la gravure.* Paris, 1886, in-8, p. 219. — Godoy, *Mémoires*, t. II, p. 345.

4. *Bib. Nat. de Madrid. Estampes.*

5. Godoy, II, p. 292. — L'édition de Pellicer parut à Madrid en 1797. — 5 vol. in-8.

IV. — La peinture.

La gravure avait donné de bons résultats, parce qu'elle est surtout un art d'imitation : la peinture exige beaucoup plus d'originalité et d'invention et se trouva mal à l'aise dans la bureaucratique Espagne du XVIIIe siècle.

Au temps de Charles II, la peinture espagnole avait encore eu un vrai maître avec Claudio Coello, le peintre de la *Santa Forma* à la sacristie de l'Escorial. Mais en 1692, Luca Giordano avait été appelé d'Italie et n'avait pas tardé à faire fureur par son habileté à imiter tous les styles, et par l'incroyable vélocité d'exécution qui l'avait fait appeler « Luca *fa presto* ». Sa vogue imméritée jeta les jeunes artistes dans une voie déplorable. Coello comprit que l'art national courait à sa ruine, abandonna ses pinceaux et se laissa mourir[1]. La vieille école espagnole continua à ressasser ses formules usées ; les influences étrangères ne donnèrent naissance qu'à un art conventionnel et faux, dépourvu de tout intérêt. Seuls deux ou trois artistes bien doués échappèrent à la médiocrité académique.

Les peintres foisonnent au XVIIIe siècle et ne sont ni moins laborieux ni moins épris de leur art qu'au siècle précédent. Vergara voit des peintures de Coypel sur les carrosses du marquis de la Mina, il se met en tête d'en faire de semblables et s'y emploie avec tant d'ardeur qu'il en tombe malade. Il passe littéralement toute sa vie à peindre ou à dessiner. Francisco Vieira, « peintre de la Chambre » du roi de Portugal, reste 7 ans à Rome, copiant et recopiant Raphaël et Michel-Ange. Juan Garcia de Miranda et Sancho Esteban, manchots du bras droit, peignent avec la main gauche. Hipolito Rovira

1. P. Lefort, *Histoire de la peinture espagnole*, p. 255.

va à Rome et travaille avec frénésie, vivant de pain et d'eau, couchant tout habillé, copiant tout ce qui lui plaît ; mais à ce labeur forcené il perd la vue et la sûreté de sa main, et quand il revient de Rome, il peint un peu moins bien qu'à son départ de Valence. Alonso Miguel de Tobar passa sa vie à peindre, n'ayant d'autre occupation que la peinture, d'autre distraction que la peinture, peignant à 80 ans avec la même ferveur qu'au temps de sa jeunesse[1].

Le goût de la peinture est héréditaire dans certaines familles. Le peintre galicien Bouzas peint à fresque et meurt en 1730, laissant un fils, déjà très habile à peindre les fleurs *(muy aventajado en las flores)*. Le fils de Murillo est peintre. Le frère de Bayeu est peintre. Eximeno et son fils peignent ensemble et les plus habiles n'arrivent pas à distinguer l'œuvre du fils de celle du père. Larraga enseigne la peinture à sa fille Josefa.

Les artistes veulent tous faire école : Tramulles enseigne le dessin à Barcelone, Lujan Martinez à Saragosse, Espinal à Séville, Josefa Larraga à Valence.

La peinture est en faveur auprès des grands. Philippe V dessine à la plume. La reine Farnèse peint à l'huile et au pastel. L'infant Gabriel dessine d'après Raphaël et peint « avec des bourres de laine ». Vicente Pignatelli « sommelier du rideau », Luis de Nava, lieutenant aux Gardes espagnoles, Mariana de Silva Bazan y Sarmiento, Doña Barbara Maria de Hueva obtiennent le titre de membres honoraires de l'Académie de San Fernando.

Les couvents, les églises, le roi, les grands seigneurs, les municipalités, les corporations font aux artistes d'incessantes commandes.

Il y a des peintres du Roi et des peintres de la Chambre, des restaurateurs de tableaux et des taxateurs de peintures

1. Bermudez, *Diccionario*.

nommés par arrêt du Conseil de Castille, des correcteurs de peintures déshonnêtes nommés par l'Inquisition.

Laborieux, bien vus des grands, protégés, bien achalandés, les artistes ont gardé la fière attitude et jusqu'à l'excentricité des grands jours. Lorenzo Quiros déclare préférer la liberté aux honneurs et à la fortune. Il refuse la protection de Corrado et de Mengs. Il vit 20 ans à Séville, sans dire à personne où il habite. Domingo Martinez refuse le titre de peintre du Roi pour ne pas aliéner sa liberté. Evaristo Muñoz, bon escrimeur, bon danseur, bon comédien, épouse successivement deux femmes qui retrouvent leurs maris, se fait soldat, épouse en troisièmes noces une jeune fille et revient habiter paisiblement Valence. Rovira est appelé à Madrid pour peindre un portrait de l'infant Luis. L'ébauche est pleine de promesses, il l'efface, ne peut ressaisir l'inspiration et s'enfuit comme un malfaiteur, sans vouloir reparaître à la cour. Juan de Espinal, de Séville, vient sur le tard à Madrid, reconnaît devant les œuvres des maîtres tout ce qui lui manque, rentre désespéré à Séville et y meurt de chagrin.

L'histoire des artistes de ce temps abonde en traits charmants, qui nous les révèlent sous le jour le plus sympathique. Rovira, volontairement exilé de la cour, et réfugié à Valence chez le marquis de Dos Aguas, apprend un jour l'arrivée à Madrid de son ami le peintre italien Corrado. Il part aussitôt « comme s'il se fût agi de traverser la rue », court à Madrid, embrasse son ami, et repart le même jour pour sa province, sans même prendre congé de lui. Tramulles s'est tellement fait aimer de ses élèves qu'ils se cotisent après sa mort pour lui faire des funérailles triomphales. Juan Estrada, de Badajoz, va étudier à Madrid, puis revient dans sa ville natale pour achever l'éducation de son frère cadet Ignacio. Et les deux frères ne se quittent plus, « peignant tout ce qu'ils trouvent à peindre », se complétant l'un l'autre, vivant de leur art et pour leur art, sans rivaux et sans envieux.

Pourquoi donc, avec ces excellents éléments, le vieil art espagnol ne présente-t-il pas un seul grand nom au XVIIIe siècle?

Il en faut surtout chercher la raison dans l'étroite conception de l'art qu'avaient les peintres de cette époque. Ils croyaient que les maîtres des siècles précédents avaient formulé les règles définitives et établi les modèles; ils pensaient n'avoir plus autre chose à faire que de les copier. Les vieux maîtres avaient obéi à l'inspiration religieuse, ou avaient peint l'histoire de leur époque. Au XVIIIe siècle, il n'y avait plus d'histoire, ou du moins on ne savait plus la voir; restait la religion, où vint se condenser toute la vie artistique de l'Espagne; et comme le Christ, la Vierge, les apôtres et les saints avaient été déjà représentés des centaines et des milliers de fois, comme leurs types étaient fixés et qu'on eût cru se rendre coupable d'hérésie en les modifiant, l'art perdit toute invention, et partant toute vie. Il y eut encore des gens capables d'exécuter, pour un prix convenu, un *Ecce Homo* ou une *Divina Pastora*, d'un style déterminé et d'une dimension donnée, comme un bon cuisinier s'engage à fournir un repas de noce; mais à côté de ces bons professeurs de peinture, il y eut des légions de barbouilleurs, avec lesquels l'art descendit au-dessous du métier.

Le musée de Valladolid renferme quelques spécimens curieux de cet art de couvent. Le *Chapitre général des Franciscains*, tenu à Valladolid en 1740, nous montre une vaste salle oblongue, voûtée en berceau et peinte en gris. Aux murs, des portraits de moines. Au fond, le général et les principaux dignitaires de l'ordre assis devant une grande table. Sur les trois autres côtés, des tribunes, alternativement blanches et rouges, sont occupées par des moines, rangés en files régulières comme des fruits dans un fruitier. — Six médaillons racontent l'histoire d'un saint nègre, saint Benoît de Palerme. Le décor est partout le même : un coin de plaine et un coin de ciel bleu par le bas, jaune par le haut; mais la pauvreté du dessin et

l'insignifiance de la couleur sont rachetées par le merveilleux des aventures : saint Benoît, chargé de la cuisine des frères, tombe en extase et les anges viennent écumer le pot à sa place; saint Benoît reçoit le don de la science infuse; saint Benoît, protecteur spécial des femmes stériles, voit les suppliantes se presser autour de son tombeau. — Encore plus inouïs sont les miracles de san Pedro Regalado. On le voit nourrir 6.000 moines dans le désert, et ressusciter 30 morts à la fois. Ces histoires sont si édifiantes qu'elles n'ont vraiment aucun besoin d'être embellies par l'art.

C'est là le pôle du laid; mais il y a bien des degrés du pire au médiocre, et dans le nombre des disciples attardés de Zurbaran et de Murillo, il en est quelques-uns d'une esthétique plus raffinée.

Dans ce même musée de Santa Cruz quelques toiles attirent l'attention par leur coloris. L'aspect général est sombre; tout est poussé au noir, mais entre des masses d'ombres formidables, on distingue des croupes de chevaux, des têtes de guerriers casqués, peintes avec une certaine fougue. On s'approche et le dessin, vu de près, semble mou et cotonneux, les attitudes manquent de naturel, les figures de proportion, les expressions sont forcées. On retrouve dans ces toiles quelques-unes des qualités des maîtres, mais la main de l'élève malhabile a trahi sa bonne volonté. Ces peintures sont de Palomino (1653-1725).

José Lujan Martinez, de Saragosse, avait suivi à Naples les leçons de Mastreolo et était devenu un praticien habile. Il fut le premier maître de Bayeu et de Goya [1].

L'école catalane compte quelques bons artistes. Le Majorquin Gabriel Femenia fut, au dire de Bermudez, le premier paysagiste de son époque et fut chargé de décorer le salon de

1. Charles Blanc, *Histoire des peintres de toutes les écoles*. École espagnole.

la seigneurie de Gênes. Antonio Viladomat (1678-1755) était, suivant Mengs, le meilleur peintre espagnol de son temps [1]. Les Catalans en sont très fiers et lui ont consacré une salle entière au musée de Barcelone. Cette salle renferme une série de dessins fort intéressants, parmi lesquels un portrait du maître, tracé par lui-même, qui nous le représente avec la tête longue, les yeux très vifs, le menton carré et volontaire. Les toiles, un peu passées au noir, ne se distinguent pas notablement des bonnes peintures religieuses de la même époque. Cependant, on regarde avec intérêt la *Collation de saint François et de sainte Claire*. Les deux saints, entourés de leurs frères et de leurs sœurs, se sont réunis pour faire un frugal goûter; les raves sont appétissantes, l'eau fraîche remplit les cruches, mais nul ne songe à manger; on écoute saint François avec ravissement. Cependant le couvent s'est auréolé d'une lueur éclatante; les paysans croient à un incendie, et accourent en criant pour éteindre le feu. Cette jolie scène est peinte avec sentiment, dans une note très tendre et très religieuse [2].

Francisco Tramulles, né à Perpignan et professeur de dessin à Barcelone, a laissé en Catalogne et en Roussillon de nombreux tableaux religieux. A la fin du XVIIIe siècle, Flauger et Mayol cultivèrent avec un certain succès la peinture de genre [3].

Valence resta un centre artistique important. Ses écoles

1. Balaguer, *Historia de Cataluña*. Barcelone, 5 vol. in-8, t. V, p. 435.

2. G. Desdevises du Dezert, *Barcelone et les grands sanctuaires catalans*, p. 89.

3. Curieux tableau représentant la *boqueria* de Barcelone en 1802 : on y voit des officiers en uniforme brodé, coiffés du haut chapeau à plumes des maréchaux de Napoléon; un soldat affublé d'un énorme shako à panache, un autre soldat en habit à retroussis et chapeau tricorne, des paysans catalans en culotte de velours, un guitariste aveugle enveloppé dans sa cape, un gamin coiffé du bonnet catalan, des femmes en costume français nu-cou, nu-bras, mais la mantille sur la tête.

de dessin, érigées par Charles III en Académie royale de San Carlos, formèrent un grand nombre d'artistes qui imitèrent les Ribalta, Borras, Zariñena et Espinosa, et remplirent de leurs œuvres les églises de toute la province. Joaquin Eximeno (1674-1754) a laissé d'assez bons tableaux religieux. Félix Lorente (1712-1785) eut un talent assez varié; il peignit des scènes historiques, des paysages et des natures mortes *(bodegoncillos)*. Fray Antonio de Villanueva (1714-1785) décora de nombreuses peintures les couvents de Saint-François à Valence et à Onteniente. Cristoval Valero († 1789) réussit dans le portrait. Joseph Vergara (1716-1799) peignit des tableaux religieux, des portraits, et imita Coypel[1].

L'école andalouse suit fidèlement les traditions de Murillo; elle reste l'école de la grâce et du mysticisme souriant. « Le peintre andalou, en peignant la Vierge, peint sa propre compagne, la femme qu'il aime, qui le console dans ses peines, qui irrite ses passions, mais il est aussi religieux qu'il est passionné; s'il s'appuie sur la terre, c'est pour s'élever jusqu'aux régions les plus diaphanes de la fantaisie, pour y condenser les tendances les plus nobles, les enseignements du mysticisme dans tout ce qu'ils ont de compatible avec son dessein, et les délicats transports des âmes candides qui croient voir dans l'Empyrée les créations subjectives de leur conscience. L'imagination modèle la créature aérienne, qui s'échappe des basses régions de la vie sur les ailes de la grâce, pour voguer dans l'infini... Cet art est beaucoup moins fait pour orner les palais que pour servir de thème à l'enseignement des foules dévotes... et la multitude trouve la fiction si belle qu'elle en vient à croire qu'un miracle seul a permis à l'artiste de la réaliser[2]. »

Beaucoup d'artistes sévillans se contentent de copier

1. L'Académie de San Fernando possède de lui un tableau allégorique : « Les dangers de l'île de Calypso ».
2. *Museo de antigüedades*, t. IV, p. 45.

Murillo. Joseph Cano, Juan Garzon, Francisco Meneses, Tomas Martinez, Josef de Rubira, Felipe de Leon, multiplient les copies du maître, qui trouvent toujours des acheteurs[1]. Bernardo Lorente imite Murillo, et excelle à représenter la Vierge en bergère, type nouveau mis à la mode par les Franciscains. Juan de Espinal « peint avec un style original et une hardiesse de pinceau qu'il n'avait pu prendre à aucun de ses contemporains; s'il eût été à meilleure école, il fût devenu le plus grand peintre de Séville après Murillo[2] ». Alonso Miguel de Tobar est un véritable artiste. Sa *Vierge de la Consolation*, à la cathédrale de Séville, sa *Divina Pastora*, du musée du Prado, montrent en lui un bon disciple de Murillo.

A Madrid, la vieille école nationale eut pour principal représentant Antonio Palomino (1653-1726). Élève de Valdés Leal, Palomino connaît bien l'anatomie et la perspective et a gardé quelque chose du brillant coloris des vieux maîtres; mais il ne sait plus composer et il a perdu le sens de la proportion; c'est un talent incomplet et mal équilibré, l'ébauche d'un grand artiste arrêté dans son développement[3]. Geronimo Esquerra, son élève, peignait bien les *bodegones*. Andrés de la Calleja et Juan Garcia de Miranda s'entendaient à res-

1. Plusieurs riches particuliers, Pedro de Castro, Donato d'Arenzana, le marquis de Moscoso, avaient réuni à Séville d'importantes collections (Townsend, t. II, p. 283). Les couvents de la ville faisaient exécuter beaucoup de peintures. Le *barrio de la Feria* était une permanente foire aux tableaux. Séville travaillait pour les Indes et exportait en Amérique d'innombrables *Conceptions* et *Apostolados*, dont bien peu, sans doute, eussent fait honneur à l'art de la métropole, si les créoles avaient été capables de juger de leur mérite.

2. Bermudez, *Dic.*, v° *Espinal*.

3. Peut-être fut-il arrêté par les difficultés de la vie. Il vécut à Cordoue, à Madrid, à Salamanque et à Grenade, reçut les ordres mineurs, se maria, devint veuf un an avant sa mort, se fit prêtre et voulut être enterré dans le même tombeau que sa femme. Peintre du roi, sans traitement, il était employé à toutes sortes de besognes; on lui faisait peindre des panneaux pour carrosses. — Bermudez, *op. cit.*

taurer les tableaux. Nicolas Garcia de Miranda peignait le paysage avec goût [1].

Le grand défaut de toutes ces écoles était l'extrême monotonie des sujets et des procédés. L'insuffisance de la peinture nationale explique l'influence exercée en Espagne par les écoles étrangères les plus en vogue : l'école italienne et l'école française.

Tout le monde s'accorde aujourd'hui à considérer la peinture française du XVIIIe siècle comme très supérieure à la peinture italienne ; mais en 1700 l'Italie passait toujours pour la terre classique de l'art, et les Italiens n'avaient que dédain pour le *stile spiritato* et pour le *stile smorfioso essagerato* des Français [2]. Les Espagnols, heureux de médire de nous, dénigraient le style *mignard* et nous accusaient de froideur ou de maniérisme.

Cependant ce furent les Français qui furent à la mode les premiers. Philippe V amena avec lui en Espagne René-Antoine Houasse, élève de Lebrun, qui forma quelques élèves, et laissa à son fils sa place de peintre du roi. Michel-Ange Houasse (1675-1730) peignait avec grâce des oiseaux, des paysages et des « bambochades ». A sa mort, il fut remplacé comme peintre du roi par Ranc, le meilleur élève de Rigaud, qui s'employa surtout à peindre des portraits, et ne fit pas école. Après lui Louis-Michel Vanloo (1707-1771) séjourna en Espagne de 1736 à 1752 et peignit le roi, la reine et les infants. Son œuvre la plus importante est l'immense tableau où il a groupé la famille royale avec une correction sans égale. Très intéressante pour l'historien, cette grande page l'est beaucoup moins pour l'artiste. C'est un décor de théâtre,

1. On pourrait encore citer à Murcie : Manuel Sanchez, Antonio Rebolloso, Lorenzo Vila ; — à Cordoue : Antonio Fernando de Castro ; — à Grenade : Benito Blanes ; — à Badajoz : Alonzo Mures, Juan et Ignacio Estrada ; — à Valladolid : Antonio Villamor ; — à Oviedo : Francisco Bustamente.

2. Caveda, *Memorias*, t. I, cap. I.

éclairé d'un jour factice, où de grands personnages, somptueusement vêtus, semblent poser pour un tableau vivant. Mais justement la vie manque au tableau[1]. Vanloo laissa un élève en Espagne, son neveu Joseph Dussent.

Charles-Joseph Flipart peut à peine être considéré comme un représentant de l'école française; il avait étudié la peinture à Venise, avec Tiepolo et Amiconi.

De bonne heure les artistes italiens avaient été appelés en Espagne. Philippe V avait fait venir de Rome Andrea Procacini (1671-1736), élève de Carlo Maratta, et l'avait employé à la décoration du palais de la Granja.

Avec Ferdinand VI l'influence italienne s'affirme. Jacopo Amiconi est appelé de Venise et travaille aux palais de la Granja, d'Aranjuez et du Retiro. A la mort d'Amiconi (1753), Giacinto Corrado vient prendre sa place et peint au Palais-Neuf la belle fresque de l'escalier, *l'Espagne consacrant à la Religion toutes les nations dont elle est souveraine.* Mais le grand décorateur du Palais-Neuf est Giambattista Tiepolo (1693-1770), le dernier grand artiste de l'école vénitienne, qui couvrit de peintures allégoriques et charmantes[2] le plafond de la salle des Gardes[3], de l'antichambre du roi[4], et de la salle du Trône[5]. Tiepolo mourut à Madrid en 1770, victime des rigueurs du climat et dégoûté des avanies qu'il recevait[6]. Son fils Lorenzo, qui avait travaillé avec lui au Palais, regagna Venise après sa mort.

1. Pedro de Madrazo, *Catálogo de los cuadros del Museo del Prado de Madrid.* Madrid, 1900, n° 2018. — M. Pierre Paris est assez indulgent pour l'art de Vanloo : il va jusqu'à croire qu'il a pu influer sur Goya. — André Michel, *Histoire de l'art,* t. VII, 2e partie, p. 749.

2. P. Lefort, *Peinture espagnole,* p. 266.

3. *Vulcain forgeant les armes d'Énée.*

4. *La Monarchie espagnole appuyée sur un lion.*

5. *Les provinces d'Espagne et des Indes avec leurs costumes et leurs productions diverses.*

6. Les moines de San Pascual d'Aranjuez avaient retiré ses tableaux

Tiepolo était un véritable artiste, mais sa manière était si originale et si pleine de périls dans l'imitation, qu'il ne fit pas d'élèves[1]. L'homme qui révolutionna l'enseignement de la peinture en Espagne fut le peintre favori de Charles III, l'Allemand Mengs, dont la carrière extraordinaire montre tout ce que peuvent la volonté et la persévérance, et aussi ce qu'elles sont impuissantes à donner. Fils d'un émailleur de Bohême, Mengs naquit à Aussig en 1728. Son père décida qu'il serait grand peintre et unirait le dessin de Raphaël à la grâce du Corrège et au coloris du Titien. L'enfant n'eut pas d'autres jouets que des crayons et des pinceaux. Son père lui apprit le dessin, la perspective, l'anatomie, le clair-obscur, la chimie, et l'emmena à Rome. Pendant 3 ans Mengs, enfermé chaque matin au Vatican avec un pain et une cruche d'eau pour sa journée, copia l'antique, Michel-Ange et Raphaël. De retour à Dresde, il se mit à faire des portraits; l'électeur de Saxe, roi de Pologne, voulut le nommer peintre de sa chambre, Mengs refusa et demanda à être reconduit au Vatican. Pendant 4 ans encore il copia, puis il se hasarda à composer et peignit une *Sainte Famille*. Sa fiancée, Margarita Guazzi, lui servit de modèle pour la figure de la Vierge. Il se maria en 1749. Son terrible père ne le trouva plus suffisamment appliqué et le chassa de sa maison. Frédéric-Auguste le renvoya une troisième fois à Rome, avec mission de peindre un grand tableau pour le maître-autel de l'église de la cour à Dresde (1752). La guerre de Sept ans priva Mengs des subsides du roi de Saxe; il vécut pauvrement à Rome, réduit à peindre pour 4.000 réaux la coupole du couvent des Célestins. Mais ayant appris qu'il avait été calomnié auprès du roi de Naples, Carlos, il fit le voyage de Caserta pour se disculper et offrit au roi un tableau pour sa chapelle. Charles III

de leur chapelle et les avaient mis dans l'escalier et chez le concierge du couvent. — Bermudez, *Dic.*, v° *Tiepolo*.

1. Caveda, *Memorias*, I, p. 136.

goûta profondément le caractère loyal et simple de l'artiste allemand et s'éprit de sa peinture correcte et soignée. Devenu roi d'Espagne, il invita Mengs à venir à sa cour et lui offrit 120.000 réaux de traitement, avec logement et équipage, tous ses frais d'atelier payés par le Trésor; deux vaisseaux de guerre étaient à sa disposition pour le transporter de Naples en Espagne [1]. Mengs accepta ces offres splendides et fit en Espagne un séjour de plusieurs années, coupé par deux voyages en Italie. Il exécuta d'assez nombreuses peintures au Palais-Neuf. Charles III estimait tellement son *Saint Antoine de Padoue* qu'il l'emportait avec lui dans ses voyages. Il avait fait mettre sous verre *la Naissance du Christ* [2], qui décorait sa chambre à coucher. Tous les connaisseurs considéraient Mengs comme le réformateur de l'école romaine et comme le plus grand peintre du siècle [3]. L'Académie de San Fernando subissait docilement sa direction, et les artistes madrilènes s'empressaient de se mettre à son école. C'était « le Maître » par excellence, celui qui connaissait les règles de l'art, hors desquelles il n'était point de salut.

La postérité n'a pas ratifié ces jugements enthousiastes. Creuse et froide, la peinture de Mengs n'enchante plus personne, mais il a été l'un des promoteurs du mouvement archéologique qui marque la fin du XVIIIe siècle et reste intéressant comme critique et comme érudit [4].

« Les Espagnols, disait-il, respirent un air très pur et très élastique qui donne beaucoup de mouvement aux humeurs et irrite facilement le système nerveux. » Ils ont commencé

1. Ferrer del Rio, *Hist. de Carlos III°*, t. IV, p. 535.

2. C'est le tableau n° 1435 du catalogue de Madrazo : *La adoracion de los pastores*.

3. Ch. Blanc, *Histoire des peintres. École allemande*.

4. La collection Lázaro possède un portrait de Mengs peint par lui-même et sur lequel est pour ainsi dire écrite l'extrême médiocrité intellectuelle du peintre allemand. — *La colección Lázaro*. Madrid, 1926, in-4°, p. 110.

par être des barbares et n'ont eu quelque civilisation que grâce à la conquête romaine; mais les Goths, et, après eux, les Mores ont ruiné tout ce qui restait de cette culture antique. Après la reconquista, les Espagnols se sont mis courageusement à l'œuvre, ils ont beaucoup travaillé, et ne sont arrivés à rien, parce qu'ils manquaient de bons exemples et ne connaissaient pas les lois du bon goût. Ils ont imité le gothique germanique et le moresque et n'ont pas connu le secret de la beauté. Il s'est bien formé des écoles de peinture à Séville, Philippe IV a infiniment honoré les artistes en la personne de Velazquez, mais les peintres espagnols n'ont jamais pu s'élever jusqu'à l'art, puisqu'ils n'avaient pas étudié les anciens et ne connaissaient même pas la supériorité de l'école italienne, ressuscitée par Carrache. Sous Charles II, un Italien, Luca Giordano, vient en Espagne. Il enchante aussitôt les Espagnols par son habileté, mais cette habileté est le fruit de longues études, et les Espagnols, qui n'ont point la science de l'Italien, l'imitent sans parvenir à lui dérober le secret de l'art [1].

C'est ce secret, c'est cette science que Mengs prétendait leur apporter. Il fit présent à Charles III d'une collection de moulages antiques, d'après les meilleurs marbres ou les plus beaux bronzes de Rome et de Florence, et introduisit à l'Académie de San Fernando le dessin d'après l'antique [2]. Mais là se bornèrent les progrès réalisés. Son défaut d'originalité l'empêcha d'être un vrai maître, il n'apprit à ses élèves qu'à imiter autrui, il leur donna des recettes, qu'ils suivirent docilement; aucun ne sut faire œuvre personnelle [3].

1. *Obras de D. Antonio Rafael Mengs, primer pintor de Camara del Rey,* publicadas por D. Josef de Azara. Madrid, Imprenta real, 1797 *(Fragmento de un discurso sobre los medios para hacer florecer las bellas artes en España).*

2. Caveda, *Memorias,* t. I, p. 163.

3. P. Lefort, *la Peinture espagnole,* p. 259. — M. Pierre Paris signale cependant un portrait de la marquise de Llano, en costume arago-

Alejandro Gonzalez (1719-1772) fut un bon peintre de décors pour les théâtres. Antonio, son frère (1729-1793), réussit dans la fresque et peignit un plafond au Palais-Neuf : *Colomb offrant le Nouveau Monde aux Rois Catholiques.* Mariano Maella (1739-1819) a peint l'*Apothéose de Trajan* au Palais-Neuf. C'est un des meilleurs disciples de Mengs ; il est régulier et judicieux, mais froid et languissant. Josef del Castillo (1737-1793) étudia huit ans à Rome. Mengs l'employa à dessiner des cartons de tapisseries. Il travailla pour le Palais-Neuf, pour les églises de Madrid, pour le Conseil de Castille et pour l'Escurial. Bernardo Martinez del Barranco (1738-1791) voyagea en Italie, vit Rome, Naples et Turin et fut en Espagne un des plus laborieux élèves de Mengs. On a de lui quelques bons portraits, entre autres un beau portrait de Florida-Blanca.

Francisco Ramos, Francisco Agustin, Gregorio Ferro n'ont guère laissé de traces.

Francisco Bayeu y Subias (1734-1795) est plus connu, au moins comme professeur. Sans être jamais sorti d'Espagne, il avait acquis une grande réputation. De caractère difficile, mais loyal et dévoué à ses élèves, il fut très apprécié par Mengs et par Charles III, et après le départ de Mengs fut pendant quelque temps considéré comme le premier peintre de l'Espagne. Il s'en faut de beaucoup qu'il ait conservé cette réputation. Son dessin est dur et sa couleur terne, l'invention lui fait défaut. C'est un consciencieux ouvrier d'art, dont les œuvres innombrables encombrent les églises, les couvents et les palais de Saragosse, de Madrid, du Pardo, d'Aranjuez et de Tolède. Son frère Ramon (1746-1793), formé à son école, n'est ni meilleur, ni pire que lui.

Tandis que la faveur officielle allait tout entière à Mengs et

---

nais, dont il loue « la franchise et la vigueur de pâte ». — André Michel, *Histoire de l'art*, t. VII, 2e partie, p. 750.

à ses élèves, un Marseillais, Barthélemy Olivier, et un Parisien, Charles-François de la Traverse, renouaient à Madrid les traditions interrompues de l'école française. Disciple de Boucher et ancien pensionnaire du roi à Rome, de la Traverse peignait à l'huile, à la détrempe, en miniature, les fleurs, le portrait et l'histoire, et malgré son talent ne parvint jamais à se faire nommer peintre du roi; mais il trouva en Luis Paret y Alcazar (1747-1799) un artiste de race et lui donna de bons conseils, qui firent de Paret un peintre bien supérieur à tous ceux de l'école de Mengs. Il lui défendit de copier les estampes; il le fit dessiner d'après l'antique et d'après nature et lui recommanda les Lombards et les Flamands pour le coloris. Paret devint bientôt un des premiers artistes de son temps. Il peignit des marines dans le goût de Vernet et grava de nombreux dessins, où il sut mieux que personne exprimer le caractère et donner la physionomie de sa nation. Les *Parejas reales*, la *Prestation de serment au prince des Asturies, dans l'église San Geronimo*, sont des tableaux documentaires, qui nous renseignent sur la vie de cour[1], comme le *Magasin d'étoffes* nous montre un coin de la vie bourgeoise[2].

On ne trouve guère à citer à côté de Paret que Luis Menendez, fils du miniaturiste Antonio, qui pratiqua aussi l'art de la miniature et a peint quelques excellents portraits et de solides tableaux de nature morte[3].

L'Espagne, qui a accueilli tant d'artistes étrangers, a donné aussi quelques-uns de ses peintres à l'étranger. Le Majorquin Guillermo Mezquida (1675-1745) a travaillé à Rome et à Bologne et fut peintre de la Chambre de l'électeur de Cologne. L'Andalou Francisco Preciado de la Vega († 1789) passa presque toute sa vie à Rome, y présida deux fois l'Aca-

1. Bermudez, *Dic.*, v° *Paret.*
2. P. Lefort, *la Peinture espagnole*, p. 261.
3. Id., *ibid.*, p. 259.

démie de Saint-Luc et y dirigea l'école espagnole instituée par le roi.

Plus habiles peut-être que beaucoup de leurs compatriotes, ils n'eurent cependant, ni l'un ni l'autre, aucune influence sur le développement de l'art européen, et la peinture espagnole du XVIIIe siècle resterait médiocre, si elle ne comptait pas un génie exceptionnel, profondément original, et espagnol de la tête aux pieds, dont il nous reste à parler.

V. — Goya.

Francisco Joseph Goya naquit le 31 mars 1746, à Fuendetodos en Aragon. Ses parents, José Goya et Gracia Lucientes, étaient de pauvres laboureurs, et il semblait destiné à mener la vie du paysan. Une vocation précoce pour le dessin le fit sortir de son village et l'amena à Saragosse, où il suivit les cours des Frères des écoles pies, travailla à l'Académie de dessin et reçut ses premières leçons de peinture dans l'atelier de José Lujan Martinez, élève lui-même du peintre napolitain Mastreolo (1760).

A la suite d'une rixe de paroisses, Goya dut quitter Saragosse et se rendit à Madrid vers 1765. On le voit en 1771 remporter le second prix au concours ouvert par l'Académie des beaux-arts de Parme [1]. En 1772, il est déjà assez connu pour que le chapitre du Pilar lui confie la décoration d'une voûte [2]; ses esquisses paraissent si satisfaisantes que le chapitre décide l'exécution immédiate des peintures, sans demander l'avis de l'Académie de San Fernando [3]. Il va à Rome,

1. *Mercure de France*, janvier 1772.

2. La voûte quadrangulaire du petit chœur (coreto) situé en face du sanctuaire de la Vierge.

3. Conde de la Viñaza, *Goya, su tiempo, su vida, sus obras*. Madrid, 1887, in-8, p. 21.

en libre étudiant d'art. Il ne s'enferme pas comme Mengs, il ne passe pas ses journées à copier comme un tâcheron : il vagabonde par la ville, il regarde, il examine, il contemple. Pour voir une fresque de plus près, il passe des heures perché sur une corniche. Devant un tableau qui lui plaît, il reste une journée entière, étudiant le style du peintre, cherchant à pénétrer ses procédés et ses secrets [1]. A Rome, il rencontre notre David et se prend pour lui d'une chaude amitié. David ne lui donne pas, Dieu merci ! sa passion pour l'antique, mais lui ouvre l'esprit aux idées françaises et en fait un philosophe.

En 1775, Goya est de retour à Madrid. Il épouse Dª Josefa Bayeu, sœur du peintre Francisco, et se trouve introduit dans le milieu des peintres officiels [2].

Le 13 juillet 1776, Mengs le propose au roi comme dessinateur de cartons pour la fabrique de tapisseries de Santa Barbara, aux appointements de 8.000 réaux. Il est dès lors sur le chemin de la fortune et, pendant 30 ans, il est le peintre à la mode, l'idole de la cour et de la ville. Le sévère Charles III l'acceptait, mais sans enthousiasme. Avec Charles IV, Goya est en pleine faveur : la reine le fait venir à son lever et s'amuse de ses récits pittoresques. Il est le favori de l'infant Luis, oncle du roi, l'ami et le commensal du comte de Benavente, l'intime de la duchesse d'Albe; il chasse avec le roi, il reçoit à sa *quinta* la grandesse et les infants. Le 25 avril 1789, il est nommé peintre de la Chambre. En 1795, il est directeur de l'Académie de San Fernando. Le 31 octobre 1799, il est premier peintre de la Chambre avec 50.000 réaux de pension, 500 ducats pour le carrosse et la survivance de la *casa aposento* de Mariano Maella.

1. Paul Lafond, *Goya*. Paris, 1902, in-4°.
2. La collection Lázaro possède un très beau dessin représentant Goya jeune. La physionomie est quelque peu renfrognée et brutale, mais le regard est intelligent et perçant. — *La colección Lázaro*. Madrid, 1926, in-4°, p. 16.

De la cour, Goya accepte l'argent et la renommée, mais il n'entend pas lui sacrifier sa liberté. Il vient au palais en bas blancs un jour de deuil; le sommelier de semaine lui reproche son incorrection, il descend au corps de garde, dessine à l'encre sur ses bas le portrait du sommelier et remonte dans les appartements royaux au milieu des rires des courtisans. Il est de toutes les fêtes populaires, de toutes les assemblées, de tous les bals et de toutes les querelles. Il appelle sa vieille mère auprès de lui pour la faire jouir de sa gloire, puis, comme le bruit de la ville importune la bonne femme, il lui permet de retourner à Saragosse, où il lui fait une pension de 5 réaux par jour. Il obtient pour son frère Camille une chapellenie à Chinchon [1]. Il se querelle avec son beau-frère Bayeu [2], avec l'archiprêtre, et avec tout le chapitre du Pilar, puis cède tout à coup aux pieuses exhortations de Fray Felix Salzedo, moine de la chartreuse d'Aula Dei [3]. Fantaisiste incorrigible, il prend en aversion un apothicaire borgne de la rue Santiago et le persécute avec la malice transcendante d'un endiablé rapin. Peintre du roi, il se fait peintre d'enseignes quand l'idée lui en prend. Il ne connaît que son caprice et serait sans frein ni loi, s'il n'avait le cœur vaillant et généreux. Par quelques-unes de ses frasques, il rappelle Benvenuto Cellini, mais il a sur lui toute la supériorité de l'homme d'honneur sur le bandit.

En 1793, Goya est atteint d'une surdité complète, et cette infirmité, qui le sépare pour ainsi dire du monde, contribue encore à l'épanouissement de son génie. Il s'isole et se fait aquafortiste, comme il se fera plus tard lithographe, et com-

1. De la Viñaza, *Goya*, p. 41.

2. M. de la Viñaza a bien mis en lumière les torts de Goya dans l'affaire des peintures du Pilar. Bayeu ne saurait être accusé de jalousie. Goya s'exaspérait à la moindre critique et ne pouvait souffrir le contrôle du chanoine administrateur général Mathias Allué. — De la Viñaza, *op. cit.*, p. 162.

3. De la Viñaza. — Lettre de Fr. Félix, 30 mars 1781, p. 174.

mence l'œuvre immense qui, mieux encore que ses peintures, a rendu son nom immortel.

L'invasion française trouve Goya tout prêt à devenir un *afrancesado*. Avec beaucoup d'Espagnols instruits, il espère un instant que Joseph Bonaparte saura régénérer la monarchie, il fait le portrait du roi intrus, il accepte la Légion d'honneur. Mais l'horrible guerre qui désole l'Espagne lui fait bientôt prendre en haine Napoléon, le mauvais génie responsable de tant de crimes, et il grave la série vengeresse des *Désastres de la guerre*, œuvre de philosophe aussi bien que de patriote, où c'est la guerre elle-même qui est prise à partie et anathématisée, au nom de l'humanité.

Mal à l'aise sous la domination étrangère, Goya ne respire pas plus librement sous le sceptre de Ferdinand le Désiré. Il vit longtemps à l'écart, puis se décide à quitter l'Espagne (1822) et vient demander à la France un paisible asile pour ses dernières années. Après un nouveau voyage à Madrid, en 1827, il meurt à Bordeaux, le 15 mars 1828, dans les bras de son petit-fils Mariano et de ses amis Brugada et Goicoechea.

« J'ai eu trois maîtres, disait-il : la nature, Velazquez et Rembrandt. » A Rembrandt il a emprunté la magie de sa lumière, à Velazquez le sens profond du milieu national; quant à la nature, il l'a considérée comme une source intarissable d'inspiration. La peinture était pour lui une poésie « qui choisit dans l'univers ce qu'elle trouve de plus propre à ses fins, et qui rassemble dans un seul personnage fantastique des circonstances et des caractères que la nature présente épars entre plusieurs individus ». C'est grâce à cette combinaison si sage et si ingénieuse que l'artiste cessait d'être pour lui « un copiste servile et méritait le titre de créateur[1] ».

1. Goya, *Préface inédite des Caprices (Gazette des Beaux-Arts)*, t. XV, p. 240.

Il se révèle absolument moderne par sa théorie du dessin et ses railleries sur l'enseignement académique : « Toujours des lignes, disait-il, et jamais de corps. Mais où voit-on ces lignes dans la nature ? Moi, je ne vois que des corps éclairés et des corps qui ne le sont pas, des plans en saillie et des plans en retrait, des reliefs et des creux. Ma vue ne découvre jamais ni lignes, ni détails. Je ne compte pas les poils de la barbe de l'homme qui passe, ni ne fixe les yeux sur les boutons de mon habit et mon pinceau ne doit pas voir plus que moi. A l'encontre de la nature, ces naïfs maîtres voient les détails dans l'ensemble, et ces détails sont toujours faux et conventionnels [1]. »

Goya a abordé les genres les plus différents et excellé dans presque tous. Très étudiée depuis 60 ans en Espagne, en France et en Angleterre, son œuvre est tellement étendue et variée, qu'elle résume en quelque sorte toute son époque. Ç'est le miroir où vient se peindre l'Espagne entière, non seulement avec sa physionomie extérieure, ses modes et ses mœurs, mais aussi avec son histoire, sa religion, sa philosophie, ses aspirations et ses rêves. Réaliste intrépide, ne reculant devant aucun détail brutal et répugnant, Goya est en même temps le prince des fantastiques. Sa pointe crée des monstres changeants comme ceux que le vent modèle dans la neige des nuages. La vie lui apparaît comme une sinistre énigme, le monde comme une maison de fous. La sottise orgueilleuse y commande, la sottise humble y obéit. Les passions sont insensées, les joies sont vaines, le bien est un mirage, le progrès une duperie; tout est contradiction, apparence et mensonge; il n'y a de réalités que le mal et la douleur. Et pour traduire ces idées intraduisibles, l'artiste poète invente des images inouïes, forge des chimères délirantes, multiplie les

1. Cité par Pierre Paris, dans André Michel : *Histoire de l'art*, t. VII, 2e partie, p. 757.

contrastes, les incohérences, les impossibilités. Jamais les fluctuations de la pensée, la rapidité et la mobilité des impressions qui se succèdent dans le cerveau, l'étrangeté des conceptions de l'esprit n'ont été rendues par le dessin avec une pareille clarté. La musique seule semble faite pour suivre la méditation dans ses envolées et ses chutes. Ce qu'elle dit avec ses vagues accords, ses notes, sans fin répétées, ses silences, ses dissonances, ses plaintes, ses triomphales harmonies, Goya le traduit sur le cuivre avec la pointe et l'eau-forte. C'est par là qu'il mérite un rang à part entre tous les artistes, et par là que son œuvre a acquis une valeur documentaire et symbolique que ne possède aucune autre.

Espagnol, Goya s'est d'abord essayé dans la peinture religieuse. A 12 ans, il représentait la Vierge du Pilar sur les portes du tabernacle de l'église de Fuendetodos. A 26 ans, il décorait les voûtes de la basilique du Pilar. En 1820, il peignait la *Communion de san José Calasanz,* la plus sincère peut-être de ses peintures religieuses. Les catalogues énumèrent 66 morceaux de peinture religieuse exécutés par lui[1]. Ces œuvres ne sont pas sans mérite. On a comparé ses fresques du Pilar à celles de Tiepolo. Théophile Gautier a pris pour un Rembrandt sa *Trahison de Judas* à la cathédrale de Tolède. Son *Christ en croix* et sa *Sainte Famille* sont de fort bonnes pages. On ne peut cependant pas considérer Goya comme un peintre religieux dans le sens classique du mot. Il n'y a pas chez lui la moindre trace de mysticisme. S'il peint la Nativité, c'est surtout la tête de l'âne qui attirera son attention; s'il prend pour sujet l'arrestation de Jésus, les physionomies bestiales ou vulgaires des comparses trahiront son réalisme incorrigible. Chargé de décorer la petite chapelle de San Antonio de la Florida, il a représenté dans la coupole : *Saint Antoine ressuscitant un mort pour lui faire dire le nom de son meurtrier,* mais

1. Paul Lefort, *La Peinture espagnole,* p. 264.

il a raconté le miracle en vrai sceptique. Il s'est dit que les personnages peints dans la *medianaranja* seraient exposés à tomber, et il a entouré la coupole d'une solide balustrade. Bien à l'abri derrière ce garde-fou, les personnages contemplent, bouche bée, le prodige auquel les fait assister saint Antoine; mais il ne faut leur demander ni recueillement, ni extase. Ce sont des muletiers du Rastro, des bourreliers de la rue de Tolède et des *majas* de l'Avapies qui se sont groupés autour du saint et du mort, comme ils le font tous les jours autour d'un blessé et d'un médecin; le miracle est réduit aux proportions d'un accident. Dans la tribune de la chapelle, des anges tiennent l'encensoir et chantent la gloire de saint Antoine; mais ces anges sont de jolies marchandes d'herbes de la Red de San Luis, dont la grâce faubourienne et gamine n'a rien de céleste. C'est de la peinture de genre, qui n'a de religieux que le titre; mais quelle charmante page, et comme elle symbolise exactement la religion populaire du XVIIIe siècle! Ces hommes et ces femmes n'ont jamais pensé qu'il y eût dans la vie d'autre affaire sérieuse que le plaisir; catholiques d'éducation et d'habitudes, ils sont restés foncièrement païens; s'ils assistaient à un vrai miracle, les hommes y apporteraient cette même curiosité badaude; s'il leur poussait des ailes, les femmes deviendraient ces mêmes anges au minois fripon.

Peintre de genre, Goya l'a été dans l'âme. Il a gardé l'esprit observateur et narquois du paysan; il comprend et il aime les petites gens, et il peint les grands seigneurs tels qu'il les voit, avec leurs beaux habits et leurs ridicules, sans jamais les flatter. Il a semé ses tableaux de genre à profusion. Les principales collections étaient à l'Alameda du duc d'Osuna [1], au palais de l'infant Luis à Arenas de San Pedro (Avila), à

1. *El Capricho*, à 9 kilomètres de Madrid, entre Barajas et Castillejos.

sa propre *Quinta*[1]. Le musée du Prado en possède aujourd'hui un grand nombre, notamment la suite célèbre des *tapisseries*, peinte de 1776 à 1791 pour la manufacture de Santa Barbara. Rompant avec les traditions mythologiques, Goya a pris le sujet de ses 45 compositions dans les scènes de la vie populaire et nous la montre par ses côtés picaresques et brutaux, aussi bien que par ses côtés gracieux. Les esquisses ont poussé au noir, mais les tapisseries conservées au Prado et à l'Escorial n'ont rien perdu de leur fraîcheur primitive. *Le Dîner sur l'herbe, le Bal à San Antonio de la Florida, la Promenade andalouse, l'Ombrelle, la Dame et le militaire, le Rendez-vous, les Vendanges,* nous peignent les modes élégantes du temps de Charles III. Les hommes ont gardé presque tous le costume national : la veste, le grand manteau, le chapeau rond ou le chapeau à la suisse, l'épée « à tasse ». Les femmes portent la robe courte, les souliers à pointe ornés de broderies, le corsage à veste et la mantille. Plus d'un galant paraît soupçonneux et jaloux, les dames passent calmes et souriantes, comme si elles ne devaient jamais éprouver l'angoisse du « rendez-vous oublié » *(la cita)*.

Une autre série est consacrée aux jeux des enfants. On les voit jouer au cerf-volant *(la cometa)*, au soldat, à la balle *(la pelota)*, à colin-maillard *(la gallina ciega)*, se balancer *(el columpio)*, berner un mannequin dans une couverture *(el pelele)*. Tous ces sujets, qui prêtent si aisément à l'afféterie, sont traités avec une sincérité charmante.

Voici maintenant des scènes de la vie quotidienne : un carrosse à deux chevaux, avec cocher à perruque, laquais et coureur, frôle l'étalage d'un *marchand de vaisselle*. Une dame et deux cavaliers examinent des bijoux dans la *boutique d'un*

1. *La Huerta del sordo*, maison très modeste, parc de 26 hectares. Les peintures de la Quinta ont été reportées sur toile en 1874 par Salvador Martinez Cubells, aux frais de M. Émile d'Erlanger qui en a fait don au musée du Prado. — De la Viñaza, p. 277.

fripier. Des *servantes* jasent autour de la fontaine. La *marchande d'azeroles* passe, la corbeille sur la tête, la *fleuriste* présente une rose à une jeune femme. Une *lavandière* s'est endormie et ses compagnes profitent de son sommeil pour lui faire embrasser un agneau.

La vie des champs a suggéré les beaux groupes des *moissonneurs* et des *bûcherons*. La *Neige* nous montre un groupe de muletiers cheminant par une âpre bise d'hiver le long d'une route désolée. Les *Gardes du tabac* nous présentent les agents du roi dans leur rustique majesté. La *Noce de village* est une charmante comédie; rien de plus comique que le señorito qui se croit vêtu à la mode avec sa redingote de 1740, ses manchettes et son jabot extravagants et sa tête rasée. La mariée est fort gentille, ses amis sourient à sa grâce d'un air malin, et le curé lui-même paraît s'abandonner à quelque pensée profane. Quoique les tapisseries de Santa Barbara fussent destinées à orner les appartements royaux, Goya n'a pas su retenir sa verve populacière; il a fallu qu'il peignît un *aveugle joueur de guitare*, des *joueurs de cartes*, un *buveur*, buvant à la régalade, à même son outre, et une *rixe à la Venta Nueva :* 1 Murcien, 4 muletiers, 2 garçons et 1 cocher luttent, se battent, se mordent, se lapident, tandis que le *ventero* ramasse les cartes et les enjeux, qui ont causé la noise.

Plus libre de son pinceau quand il ne travaillait pas pour le roi, Goya a peint, pour le duc d'Osuna, des voleurs attaquant une berline, un groupe d'excursionnistes empressés autour d'une dame tombée de sa mule, une procession de flagellants, un ivrogne emmené par deux compères, et enfin la fameuse *fête de San Isidro*, où, dans l'étroit espace de 90 centimètres sur 40, se dessinent la colline de San Isidro et sa prairie, la vallée du Manzanares, le panorama de Madrid et plus de 1.500 figures minuscules, dont les plus petites sont encore de proportions si justes et d'un mouvement si vrai,

qu'il suffirait de les agrandir pour en faire un tableau.

Il faudrait encore mentionner ses *Manolas au balcon,* du palais de San Telmo, ses *Majas* de l'Académie de San Fernando et la *Vénus* qu'il avait peinte pour Godoy.

La suite d'eaux-fortes connue sous le nom de *Tauromaquia* appartient à la même veine populaire. Son grand intérêt est de nous donner la physionomie des courses, à une époque où elle n'était pas fixée une fois pour toutes et figée en quelque sorte comme aujourd'hui. Goya nous fait assister aux prouesses extraordinaires des plus fameux toreros de son époque. Son burin dramatique fait revivre les petits taureaux andalous aux cornes affilées et les toreros stupéfiants d'audace et de sang-froid. Tout ce qu'il y a de brillant, et aussi de hideux dans ces jeux est rendu avec la verve d'un artiste et la passion d'un *aficionado.*

Peintre de la Cour comme Velazquez, Goya fut condamné comme lui à reproduire à satiété des portraits de majestés et d'altesses, royales ou sérénissimes [1], mais il a aussi représenté les personnages les plus célèbres de son temps : Pignatelli, Villafañe, Campomanes, Florida-Blanca, Urrutia, Ricardos, Mazarredo, Urquijo, Godoy. Il a peint les toreros Romero et Martincho, les actrices Rita Luna et Maria del Rosario *(la Tirana),* le poète Moratin, le peintre Bayeu, des artistes, des savants, des marins, des courtisans et le *tio Paquete,* le populaire aveugle de San Felipe el Real. Les portraits de femmes sont aussi nombreux et aussi beaux que les portraits masculins. La collection entière formerait un riche musée d'une étonnante variété. L'admirable *Bayeu,* du musée de Valence (1786), montre jusqu'où Goya pouvait pousser, quand il le voulait, le soin et le fini. Vêtu d'une veste noire à passementeries de soie et de jais, sa tête fine et volon-

1. 7 portraits de Charles IV; 11 de la reine; 7 de Ferdinand VII; 9 de la comtesse de Chinchon.

taire encadrée de cheveux poudrés, Francisco a été peint par son terrible beau-frère avec cent fois plus d'attention et de conscience que les têtes couronnées. D[a] *Ysabel de Cobos y Porcel* est la plus délicieuse Andalouse qui se puisse rêver. Le *Guillemardet* du Louvre nous dit l'étonnante fortune de ce petit médecin de la Nièvre dont la Révolution fit un ambassadeur à Madrid. La physionomie générale et l'attitude sentent encore le docteur rural, oracle de son village et forte tête de son district, mais les demi-bottes à la Souvarof, le sabre, la large ceinture tricolore, le chapeau à plumes donnent au personnage, un peu mince, l'ampleur qui convient au représentant de la République, et à voir ses yeux froids et ses lèvres pincées, on comprend qu'il a pleine conscience de l'importance de son rôle.

La *Famille royale* donne la mesure de l'audace de Goya. Ils sont là tous : le roi, la reine, le prince des Asturies et sa femme Maria-Antonia, ses frères Carlos et Francisco, ses sœurs Carlota-Joaquina, Maria-Luisa, Maria-Ysabel, son beau-frère le prince de Parme, son oncle Antonio, sa tante Maria-Josefa. Tous sont en costume de cour, le roi porte la Toison d'or, le grand cordon de Charles III, l'ordre du Christ de Portugal. Les dames ont le grand cordon des Dames Nobles de Maria-Luisa. Les satins, les velours, les broderies, les pierres précieuses chatoient ou scintillent, mais tant de richesse ne sert qu'à rendre plus choquantes la laideur ou la vulgarité de presque tous les personnages. La reine est effrayante : « Quelle femme ! quelle mère ! » dira bientôt Napoléon.

Les portraits royaux sont poussés presque jusqu'à la caricature [1]. Il est impossible que le peintre du *Jeune homme en gris* et de la *Leocadia* n'ait pas, de propos délibéré, exagéré

1. Cf. l'effrayant tableau du musée de Lille, représentant une vieille femme aux yeux bordés de rouge (la reine ?) minaudant devant son miroir tandis que la Mort lui sert de femme de chambre.

la mauvaise grâce, la sottise et la bouffissure de ses modèles.

Il les a peints en révolutionnaire, en patriote indigné, avec toute sa colère et tout son mépris. D'aucuns crieront à l'ingratitude du peintre de la Chambre. C'est voir les choses par un bien petit côté. Goya a aimé passionnément son pays, et tout ce qu'il y voyait lui paraissait un défi au sens commun et au sens moral : un roi incapable, une reine criminelle, un favori scandaleux, une cour corrompue, des institutions surannées, une noblesse décrépite, un clergé presque païen, une nation ignorante et superstitieuse; rien de vivant, hormis l'intrigue; rien de fort, excepté les préjugés et les abus. La solitude à laquelle le condamnait sa surdité a mûri sa pensée et l'a fait pamphlétaire et moraliste. Le roi, la reine, Godoy, les grands, il les a, de sa main, marqués d'infamie dans les *gloses* qu'il a écrites pour ses *Caprices*. Dans la planche V [1], il a représenté un colloque amoureux et il a écrit au-dessous « Maria-Luisa [2] ». La planche VI [3] nous montre une dame écoutant les galants propos d'un général qui porte une épée de bois : « Le monde, dit la glose, est une mascarade. Le visage, le costume, la voix, tout est feint. Un général efféminé fait la cour à Madame devant d'autres cornards [4]. » Godoy s'était fait établir une généalogie qui le rattachait aux rois Wisigoths. Goya nous dessine un âne qui considère son arbre généalogique [5] : « Les généalogistes et les rois d'armes ont rendu fou le pauvre animal; et il n'est pas le seul [6] ! » Godoy jouait, disait-on, de la guitare, et son talent était fort apprécié du roi; Goya représente un singe qui s'escrime d'une guitare sans cordes devant un âne qui applaudit [7] : « Si les oreilles

1. *Tal para qual.*
2. *Ms. Carderera.* La reine est reconnaissable à sa chevelure.
3. *Nadie se conoce.*
4. *Ms. Carderera.*
5. Pl. XXXIX. — *Asta su abuelo.*
6. *Ms. Ayala.*
7. Pl. XXXVIII — *¡Brabisimo!*

suffisent, personne n'entendra mieux [1]. » La planche LVI [2] nous montre Godoy vêtu d'un habit brodé; un satyre colossal l'enlève au-dessus de terre et en joue comme d'un pantin; il a la tête pleine de fumée et foudroie ses rivaux, qui tombent la tête la première, présageant ainsi sa propre chute.

Les ministres sont dignes des maîtres : deux ânes cavalcadent à califourchon sur deux hommes, qui n'en peuvent mais, ce sont Urquijo et Caballero [3]. Un grand personnage est assis à sa toilette, un gros livre ouvert sur les genoux [4] : « On le peigne, on le chausse, il dort et il lit; personne ne dira qu'il perd son temps [5]. » Et c'est le duc del Parque. Un général raconte ses exploits à trois impotents [6] : « La cocarde et la canne font croire à cet imbécile qu'il est d'une nature supérieure; il abuse de l'autorité qui lui est confiée pour ennuyer tous ceux qui le connaissent. Superbe, insolent et vain avec ses inférieurs; plat et vil avec ceux qui sont plus puissants que lui [7]. » Et c'est Tomas de Morla, capitaine général d'Andalousie.

La noblesse n'a jamais trouvé satirique plus impitoyable. L'ineptie des nobles est symbolisée par un barbon gâteux, qui met les doigts dans sa bouche et que son laquais promène à la lisière [8]. Il les compare à des *chinchillas*, dormeurs et gourmands [9], « qui n'écoutent rien, ne savent rien, ne font rien et ne servent à rien ». Mais il n'est pas plus tendre pour la foule. Un âne et un oiseau de proie chevauchent au milieu

1. *Ms. Cardevera.*
2. *Subir y bajar.*
3. Pl. XLII. — *Tu que no puedes.*
4. Pl. XXIX. — *Esto si que es leer.*
5. *Ms. Ayala.*
6. Pl. LXXVI. — *¿Esta Vuestra Merced?... pues, como digo... Eh! cuidado!... si no...*
7. *Ms. Ayala.*
8. Pl. IV. — *El de la rollona.*
9. Pl. L. — *Los chinchillas.*

de la multitude qui les acclame[1] : l'un est un dévot et l'autre un larron : « Le peuple aime qui le trompe et le pille. »

Goya ne croit pas à la justice des hommes. Il trouve mauvais que les alguazils volent aux courtisanes ce qu'elles ont volé à leurs amants[2]. Il ne dissimule pas sa pitié pour les prisonniers[3], ni pour les condamnés à mort[4]. Il pousse l'audace jusqu'à s'attaquer au Saint-Office[5], et à appeler un *auto de fé* « un régal de curés et de moines imbéciles[6] ».

C'est contre le clergé qu'il s'est déchaîné avec le plus d'âpreté. Il l'a poursuivi avec une haine presque sauvage qui en d'autres temps lui aurait mérité les honneurs du bûcher. « Les prêtres et les moines sont pour lui les véritables démons de ce monde. L'Église aux bras longs et à la dent canine ramasse tout ce qu'elle peut atteindre. Le moine chaussé plaisante joyeusement et fait la soupe au vin, tandis que le moine déchaussé, plus brutal et plus cafard, enveloppe son sac dans son froc et cache le vin[7]. » Il stigmatise leur gourmandise[8], leur paresse[9], les superstitions qu'ils encou-

1. Pl. LXIII. — *Miren, que graves!*
2. Pl. XXI. — *Qual la descañonan.*
3. *Les prisonniers ;* 3 planches portant pour épigraphe : *La garde d'un accusé n'exige pas de torture. — S'il a mal fait, qu'on le fasse mourir promptement. — La prison est aussi barbare que le délit.*
4. *El agarrotado.*
5. Cf. *Le Tribunal de l'Inquisition,* peinture à l'Académie de San Fernando. — *Caprices;* pl. XXIII : *Aquellos polvos.* — Pl. XXIV : *No hubo remedio.*
6. Pl. XXIII. — *Auto de fé : « Un vulgo de curas y frailes necios hacen su comidilla de semejantes funciones ».* Glose du *Ms. Carderera.*
7. Pl. XLIX. — *Duendecitos.*
8. Pl. XIII. — *Estan calientes.* — Pl. XXXIV. — *Las rinde el sueño: « Que han de hacer sino dormir los frailes y monjas, despues de borrachos y estragados allá en sus conventos »* (Ms. Ayala). — Pl. LXXVIII. — *Despacha que despiertan.* — Pl. LXXIX. — *Nadie nos ha visto.*
9. Pl. LXXX. — *Ya es hora. « Los obispos y canonigos se llevan una vida ociosa y regalada, esperezandose, roncando, y cantando sin ser utiles a sus semejantes.* — Ms. Carderera.

ragent[1]. Mais ces attaques vulgaires ne lui suffisent pas, et ne se sentant pas assez libre pour attaquer en face « la bête écarlate[2] », il feint de s'en prendre à la sorcellerie, et, sous ce nom, porte au clergé des coups furieux. Il tourne en dérision la profession de foi monastique[3], la confession[4], l'extrême-onction[5]. Il symbolise la puissance ecclésiastique sous les formes les plus grotesques et parfois les plus immondes : c'est un drap jeté sur un arbre et que la foule adore à genoux[6], ce sont des êtres fantastiques, à têtes d'animaux, qui composent le tribunal du Saint-Office[7], c'est un vol de sorcières qui s'effare dans la nuit : « Où va cette troupe infernale ? Ah ! si c'était de jour ! A force de coups de fusil, on coucherait par terre toute la bande, mais c'est la nuit, et personne ne les voit[8]. »

L'anticléricalisme de Goya n'est pas celui des âmes basses qui haïssent chez le prêtre et le religieux une supériorité morale dont elles se reconnaissent elles-mêmes incapables. Si Goya hait le clergé, c'est qu'il le trouve inférieur à sa mission, c'est qu'il voit partout dans le temple des vendeurs, des pharisiens et des simoniaques.

---

1. Pl. XII. — *A caza de dientes.* « *Los dientes de ahorcado son eficacisimos para los hechizos, sin este ingrediente no se hace cosa de provecho. Lastima es que el vulgo crea tales desatinos.* — Ms. Ayala.
2. Nous employons ici cette expression de Leconte de Lisle, dont l'anticléricalisme nous paraît inspiré par les mêmes idées philosophiques que celui de Goya.
3. Pl. LXX. — *Devota profesion :* « *Eclesiasticos hay que saliendo de la nada subieron a las mas altas dignidades, ataneceando los libros santos* » (Ms. Carderera). « ¿ Juras obedecer y respetar a tus maestras y superiores ? barrer desvanes, hilar estopa, tocar sonajas, ahullar, chillar, volar, guisar, untar, chupar, cocer, soplar, freir, cada y quando se te mande ? — Juro. — Pues, hija, ya eres bruja, sea en ora buena. »
4. Pl. XLVIII. — *Soplones.*
5. Pl. LXVII. — *Aguarda que te unten.*
6. Pl. LII. — *Lo que puede un sastre.*
7. Pl. XLVI. — *Correccion.*
8. Pl. LXIV. — *Buen viaje.*

Les hypocrisies mondaines ne lui inspirent pas moins d'antipathies. Les mariages forcés [1], ou précipités [2], les mariages d'argent [3], les marchandages d'amour, les passions séniles ou inavouables, les fourberies des courtisanes, les ignominies des entremetteuses trouvent en lui un censeur impitoyable.

Croit-il au moins au progrès ?

Peut-être a-t-il été un moment rationaliste [4]. Il semble avoir cru à la puissance d'une révolution [5], mais les horreurs de l'invasion et les folies de la réaction royaliste l'ont détrompé, et comme en perdant la foi catholique il avait, du même coup, perdu toute espérance, son pessimisme est allé toujours en s'exaspérant, jusqu'au jour où il a jeté sur le cuivre son horrible cadavre en décomposition, qui se soulève à demi de sa pourriture pour crier qu'il n'y a rien par delà le tombeau [6].

Dieu merci, le grand homme n'est pas resté sur ce mot désespéré. Après avoir dessiné la mort de la Vérité [7], il a voulu retracer son retour à la vie [8] et a donné à sa planche cette belle et enthousiaste devise : Elle ressuscitera !

La *Revue hispanique* a publié dans son quinzième volume une vingtaine de dessins inédits de Goya. Ils méritent une mention spéciale, parce qu'ils nous introduisent dans l'intimité même de l'auteur. On y voit reparaître les vieux thèmes sur lesquels il s'est exercé ; on y reconnaît le militaire bravache et inintelligent, le moine mourant, dont l'âme s'envole en fumée, le prisonnier tuant sa vermine, le paysan au labeur, piochant infatigablement la terre ingrate. On y trouve aussi

1. Pl. LXXV. — *No hay quien no desate.*
2. Pl. II. — *El si pronuncian y la mano alargan al primero que llega.*
3. Pl. XIV. — *¡ Que sacrificio !*
4. Pl. XLIII. — *El sueño de la razon produce monstruos.*
5. Pl. LXXI. — *Si amanece, nos vamos.*
6. *Désastres de la guerre.* — Pl. LXIX. — *Nada, ello lo dira.*
7. *Id.* — Pl. LXXIX. — *Murió la Verdad.*
8. *Id.* — Pl. LXXX. — *¡ Si, resucitara !*

des caricatures plaisantes de la dame de campagne, de la servante, du bon jeune homme tout entier aux soins du ménage; et des dessins terribles pour exprimer la bassesse des joies vulgaires, la férocité des patrons, la misère des enfants pauvres. L'âme ardente et pessimiste de Goya y reparaît tout entière.

VI. — L'art aux Indes.

Il y avait eu certainement aux Indes un art autochtone et fort intéressant — qui subsistait peut-être encore ignoré au fond des huttes sordides des Indiens — mais cet art-là, les conquérants l'avaient proscrit comme rappelant un passé aboli et des cultes interdits. Les Espagnols avaient importé leur art national au Mexique et au Pérou. Leurs villes s'étaient ornées d'églises, de riches monastères, de palais, d'hôtels particuliers, parfois magnifiques, qui reproduisaient, en les exagérant encore, les modèles et les motifs venus de la Péninsule.

Chaque année arrivaient aux Indes des cargaisons de tableaux religieux peints en Espagne; les artistes locaux en faisaient des copies que se disputaient les monastères et les paroisses. Une publication toute récente de la Société hispanique d'Amérique nous permet de constater à quelle invraisemblable laideur pouvaient parvenir ces grossières imitations d'œuvres déjà médiocres en elles-mêmes. Parmi les dix peintures reproduites dans la brochure, une seule décèle un semblant d'art et d'expression; c'est une image de la Vierge de Guadalupe, honorée à la cathédrale de Mexico. Le tableau n'est certes pas un chef-d'œuvre, cependant la figure est de proportions assez régulières, le visage respire quelque douceur, le voile et la robe retombent assez naturellement; dans la

copie indienne, plus aucune trace de cette pauvre science, un dessin enfantin, aucune grâce, aucune expression, aucune pensée, et plus laids encore les christs en croix, saint Antoine de Padoue, saint Joseph; aussi inexpressifs, aussi monstrueux que des figures de *naypes* [1].

Les arts industriels ne tombèrent jamais aussi bas. Le Nouveau Monde eut de bons architectes, des céramistes habiles, des ferronniers, des ornemanistes, des plâtriers excellents. On enseignait sans doute le dessin dans les monastères et les collèges, et les maîtres formaient eux-mêmes leurs apprentis.

En 1787, le graveur Gerónimo Antonio Gil, dont le burin paraît avoir été assez facile et assez élégant [2], obtint la création à Mexico d'une véritable École des beaux-arts, l'Académie de San Carlos. Les élèves étaient nommés par le roi [3]. On trouve parmi eux un cacique indien [4]. Ils étaient pourvus de livres et de modèles par les soins de l'autorité. Les plus méritants obtenaient quelquefois — quoique avec difficulté [5] — la permission d'aller continuer leurs études à Madrid. L'Académie accordait à ses pensionnaires une pension de 5 réaux par jour, ce qui était peu dans une ville chère et mal approvisionnée [6].

Nous possédons les programmes d'enseignement de l'Académie de San Carlos. Les élèves de peinture recevaient les premiers principes de l'art, puis on les faisait dessiner d'après la bosse, quand le professeur les trouvait suffisamment

1. *Ten panels probably executed by the Indians of New Mexico*. New York, 1926.
2. *Arch. des Indes*, XCVI, VI, 7. — *Frontispice aux armes d'Espagne et au nom de l'Académie.*
3. *Id.*, XCVII, VI, 7.
4. Il s'appelait José Mariano del Aguila, et avait obtenu sa bourse au concours.
5. Id., ibid., 4 juillet 1797.
6. Id., ibid., 1795.

avancés, d'après nature. On leur expliquait les proportions du corps humain, on leur faisait copier des plâtres en clair obscur, puis des tableaux de bons auteurs, mais l'Académie possédait très peu de bons originaux et même de copies correctes, et quand elle voulait en acquérir, elle n'obtenait pas des prix de faveur. Francisco Ramos, élève médiocre de Mengs, lui vendit 15.000 réaux un de ses tableaux représentant la seconde apparition de Jésus-Christ à ses apôtres[1]. Gregorio Ferro, directeur de l'Académie de San Fernando, demanda 1.000 pesos pour son grand tableau de la *Femme adultère*[2].

En sculpture, on exerçait les élèves au modelage et on leur enseignait à se servir du ciseau.

Dans ces deux classes, on exigeait des élèves des connaissances précises en géométrie, en architecture, perspective et anatomie.

Les professeurs ne passaient pas le médiocre[3]. Chacun d'eux restait fidèle à la méthode de ses maîtres, sans s'aviser de la modifier en quelque manière que ce fût.

Les élèves du cours d'architecture suivaient Vignole, dessinaient des édifices antiques et recevaient quelques notions de construction.

Les apprentis graveurs apprenaient la technique de leur art, gravaient sur cuivre et sur acier, ou à l'eau-forte. On les faisait graver d'après les meilleures estampes.

Les directeurs assistaient aux cours, faute de bons moniteurs pour diriger les jeunes gens.

Si médiocre qu'ait pu être l'Académie de San Carlos, elle

1. *Arch. des Indes*, XCVII, VI, 7. — 1797.
2. *Ibid.* — 1797.
3. Le Conseil des Indes ne souffrit pas que Carmona fût remplacé, sa vie durant, comme directeur général de l'Académie — « le roi ayant considéré comme suffisant pour remplir ces fonctions d'avoir de bons principes sur les beaux-arts, et des idées justes sur les méthodes d'enseignement, sans être soi-même un maître extraordinaire dans aucune partie ». — *Arch. des Indes, loc. cit.* — 1788.

constituait au moins l'embryon d'une école de beaux-arts et le type unique des institutions de ce genre aux Indes.

Le bel ouvrage de MM. Genaro Garcia et Antonio Cortès sur l'architecture au Mexique renferme 130 vues photographiques tirées des églises de Santo Domingo d'Oaxaca, de la chapelle du Santo Cristo à Tlacolula, de la chapelle du Rosario à Puebla, de San Francisco Acatepec à Cholula, de San Martin de Tepotzotlan, et de l'église paroissiale de Taxco [1].

Tous ces édifices appartiennent à l'art churrigueresque, exaspéré, mais, ainsi que le font remarquer les savants mexicains, cet art répond aux instincts d'ostentation et de splendeur des races qui peuplent le Mexique, et il témoigne d'une imagination toujours vive, d'un esprit d'invention toujours en éveil. Les artistes ne croient jamais avoir accumulé assez de pilastres, de corniches, de pendentifs, de guirlandes, de cabochons, d'ornements de toute espèce autour de leurs niches, de leurs statues et de leurs tableaux. L'effet obtenu rappelle l'art hindou, mais dans le détail combien de motifs charmants, que de jolies pièces, que de morceaux vraiment délicieux.

L'église de Saint-François Acatepec nous présente un très heureux emploi des faïences décoratives.

La façade de l'église paroissiale de Taxco est d'une incontestable élégance et serait, à notre avis, le meilleur modèle de toute la collection. Pas une des anciennes églises de Madrid ne mériterait lui être comparée.

On admirerait partout le beau clocher de Saint-François, les portes de Taxco; la clôture en menuiserie placée en avant de la porte méridionale à Saint-Martin de Tepotzotlan, les grands autels sculptés de Saint-François, du Rosaire à Santo

1. Genaro Garcia y Antonio Cortes, *La arquitectura en México. Iglesias.* México, 1914, in-f°.

Domingo de Oaxaca; le devant d'autel en argent repoussé de Tlacolula, les cadres, les sièges ornés qui décorent la même église, les fontaines de Taxco et de Saint-Martin.

La statuaire ne paraît pas très inférieure à celle des églises d'Espagne. Le saint Jean Népomucène de Topotzotlan n'est pas bien plus mauvais que les saints jésuites de San Luis à Séville ou de Belen à Barcelone. Les statues de moines à Santo Domingo d'Oaxaca ne jureraient pas à côté de certaines peintures du musée de Santa Cruz à Valladolid.

Nous savons déjà que beaucoup de grandes villes des Indes : la Havane [1], Mexico [2], Queretaro [3], Panama [4], Lima [5], possédaient de riches églises. Nous savons que les vice-rois, les capitaines généraux, les prélats habitaient de somptueux palais [6]; nombre de riches colons possédaient aussi de beaux hôtels, dont il reste encore de nombreux spécimens dans les grandes villes des Indes. On peut se faire une idée des anciennes cités coloniales par les vieilles maisons encore debout à la Vera-Cruz [7], à Queretaro [8], à Morelia [9], à Puebla [10], à Lima [11], à la Paz [12]. On constate partout les mêmes caractères : constructions régulières et symétriques, plus ou moins ornées, suivant la fortune des propriétaires, portes monumentales, patios décorés avec goût, emploi fréquent des azulejos, revê-

1. *Bulletin de l'Union panaméricaine.* — Août 1917.
2. Arróniz, *Manual del viajero en México.* Paris, 1858, in-32.
3. *Bulletin de l'Union panaméricaine.* — Février 1918. — Façade de l'église San Felipe Néri à Queretaro.
4. *Id.* — Novembre 1917. — Cathédrale. Églises Saint-Philippe et Saint-François à Panama.
5. *Id.* — Août 1918. — Cathédrale de Lima.
6. *Id.* — Octobre 1918. — Palais du vice-roi à México.
7. *Boletín del museo nacional de arqueologia.* México, abril 1913.
8. *Id.*, mayo 1913.
9. *Anales del museo nacional de arqueologia.* México, t. IV, 1913.
10. *Boletín del museo*, mayo 1913.
11. *Bulletin de l'Union panaméricaine*, août 1918.
12. *Ibid.*, novembre 1918.

tissant quelquefois toute la façade, à la mode portugaise. La maison de la vice-reine à Barcelone donne une idée très exacte de ce qu'était un bel hôtel noble aux Indes, à la fin du XVIIIe siècle.

La peinture et la sculpture ne brillaient pas d'un éclat aussi vif que l'architecture, cependant on peut citer au Mexique deux bons sculpteurs : le Valencien Manuel Tolsa et le Mexicain Francisco Eduardo Tres Guerras, né à Celaya, dans la province de Guanajuato. Tolsa est l'auteur de la statue équestre de Charles IV qui décore aujourd'hui le *paseo de la Reforma* à México; [1] c'est lui qui dressa les plans de l'École des mines. Tres Guerras a bâti l'église du Carmen à Celaya [2].

L'art des Indes espagnoles peut sembler quelque peu barbare à ceux qui ne connaissent pas et ne goûtent pas l'art espagnol lui-même; ceux qui aiment les candides outrances de San Andrés de Madrid, des chapelles de la Seo à Saragosse, de la Casa Dos Aguas à Valence se plaisent à retrouver cette richesse de détails, cette floraison de magnificences dans les grandes églises du Nouveau Monde, et jusque dans les demeures des orgueilleux *Gachupinos* établis aux Indes.

On eût vainement cherché à la fin du XVIIIe siècle un pareil développement de l'art dans les colonies françaises, anglaises ou portugaises d'Amérique.

---

1. *Ibid.*, octobre 1918.
2. Genaro Garcia y Antonio Cortes, *La arquitectura en Mexico*, p. 3.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Manuscrits.

Archives du ministère des Affaires étrangères à Paris. — *Correspondance. Espagne.* Vol. 638, 639, 640, 666.

Archives du ministère de la Marine à Paris. — *Campagnes,* 1805, t. 234.

Archives nationales de France. — *Fonds provenant des archives de la Marine.* B. 7, 368, 369, 373, 442, 450.

Archives générales centrales d'Alcalá de Henares [1]. *Estado,* liasses 3559 et 4818. — *Tesorerias de marina,* liasse 55. — *Instruccion publica,* liasses 119, 222, 327, 328.

Archives historiques nationales de Madrid. *Consejo.* 1416e (1712). — *Consejo : matricula de pleytos,* liasses 768, 789, 794, 815, 890, 895, 1042. — *Consejo* (1808), liasse 7. — *Ordenes.* 926^{e} *(rexistro de escrituras ante D. Vicente de Villa,* s^{or} *escrib^{o} de la superintendencia de los tesoros de las ordenes militares).* — *Inquisicion de Toledo,* liasses **2**, 2; **15**, 2; **190**, i, 2, 14, 20 et 28. — *Instruccion publica,* liasses 205, 256, 257. — *Varios legajos.* 1797. — *Jesuitas. Aragon, Cartas edificantes.*

Bibliothèque de l'Académie de l'Histoire à Madrid. — Floranes. *Disertacion histórica sobre los Archivos de España y en especial los de Castilla.* Ms.

Bibliothèque nationale de Madrid. *Estampes. Graveurs du XVIIIe siècle.*

Archives des Indes à Séville. — Estante LXX. Cajon I. Legajo, 4. — LXXXV, i, 12. — XC, ii, 3. — XCV, ii, 5. — XCVI, ii, 2. — XCVI, iv, 11. — XCVI, v, 5. — XCVII, v, 17. — XCVII, vi, 7. — XCIX, iv, 11. — C, v, 11. — CIII, i, 14. — CIII, iii, 25. — CIX, i, 20. — CIX, v, 26. — CX, iii, 3. — CXI, i, 5. —

1. Ces chiffres correspondent à l'inventaire en usage en 1890.

CXII, IV, 5. — CXVI, V, 4. — CXVI, VI, 7 — CXVI, VI, 19. — CXVII, III, 3. — CXIX, VII, 19. — CXXI, IV, 2. — CXXII, IV, 22. — CXXV, VII, 2. — CXXVIII, II, 23. — CXXX, I, 19. — CXXX, I, 24. — CXXXI, III, 20. — CXXXIII, III, 20. — CXXXVIII, VI, 5. — CXLV, VII, 12. — CXLVI, I, 11. — CXLVI, III, 26. — CXLVI, IV, 4. — CLI, VI, 12. — CLIII, IV, 2. — CLV, II, 6.

Archives du consulat de Cadix. — *Consulado, administracion*, liasses 1 à 188. — *Notables*, liasses 77, 78, 80, 82. —*Palanquinado*, liasse 105. — *Almacenado* (1786). — *Corredores* (1804.

Archives du consulat français de Cadix. R. N. XLVIII. — R. N. L., t. II, 1772, 1778, 1788. — *Assemblées générales du* 16 janvier 1726, du 4 janvier 1727, du 18 février 1789.

Archives de Navarre. — *Copia de la ley LIV de las Cortes de Pamplona, año* 1757, *sobre plantacion y conservacion de arboles y montes, con las ordenanzas para su mejor regimen y gobierno.* — *Quadernos y leyes. Cortes del año* 1795.

Archives de Guipuzcoa à Tolosa. — *Seccion I, negocaido* 9, *legajos* 9, 10, 14, 15 à 54 (1753-1809). — *Seccion II, negociado* 13, *legajo* 65 (1781-1831); — *negociado* 17, *leg.* 46 (1754), 87 (1787), 90, 92, 94; — *negociado* 22, *leg.* 107 (1787), 112 (1799), 115 (1805), 116 (1806). — *Seccion IV, negociado* 6, *legajo* 10 (1795).

Archives municipales de Cestona. — *Juntas generales de Guipuzcoa* (1778 et 1779).

Bibliothèque de l'Institut provincial de Saint-Sébastien. — *Demostracion del misero y deplorable estado de las islas Filipinas, de la necesidad de abandonarlas, o mantenerlas con fuerzas respetables, de los inconvenientes del primero, y ventajas del segundo, de lo que pueden produzir á la R. hazienda, de la navegacion, estension y utilidades de su comercio, con reflexiones que convencen la utilidad de formar una Compania bajo la R. proteccion, para hacer feliz y gloriosa la monarquia española, y privar á sus enemigos de las ganancias con que la destruyen en paz y en guerra, por D. Francisco Leandro de Viana, colegial del viejo de San Bartolome el mayor de la Universidad de Salamanca, rector que fue del mismo colegio, graduado en la capilla de Santa Barbara de la referida Universidad, del Consejo de S. M. y su fiscal en esta R. audiencia de Manila.* 1765, in-f° ms.

Archives municipales de Valladolid. — *Autos acordados de Valladolid.* 1791.

Archives municipales de Saragosse. — *Instruccion hecha por la ciudad de Zaragoza, para el govierno de los molinos y maestros molineros de ella y sus barrios* (1731). — *Real cedula de ordenanzas concedidas al gremio de fabricantes de medias de seda de telar de la ciudad de Zaragoza* (1770). — *Estatuto de sastres* (1775). — *Gremios* (1771, 1775).

II. — Imprimés.

Allende Salazar (Angel). — *Biblioteca del Bascofilo, ensayo de un catalogo general sistematico y critico de las obras referentes á las provincias de Vizcaya, Guipuzcoa, Alava y Navarra.* Madrid, 1887, in-4°.
Almirall. — *L'Espagne telle qu'elle est.* Paris, 1886, in-12.
Altamira y Crevea (Rafael). — *De historia y arte.* Madrid, 1898, in-12.
Id. — *Psicologia del pueblo español.* Madrid-Barcelona, 1902, in-12.
Id. — *Historia de España y de la civilización española.* Barcelona, 1900-1911, 4 vol. in-16.
Antequera (José Maria). — *Historia de la legislacion española.* Madrid, 1884, in-8.
Aramburu y Zuloaga (Félix de). — *Monografia de Asturias.* Oviedo, 1899, in-8.
Argenti Leys (Felipe). — *Discursos políticos y económicos sobre el estado actual de España.* Madrid, 1777, in-16.
Arroniz (Marcos). — *Manual del viajero en Mejico.* Paris, 1858, in-16.
Art de vérifier les dates, depuis l'année 1770 jusqu'à nos jours. Paris, 1821-1844, 18 vol. in-8.
Arteta de Monteseguro (Antonio). — *Discurso sobre las ventajas que puede conseguir la industria de Aragon con la nueva ampliacion de puertos concedida por S. M. para el comercio de America.* Madrid, 1783, in-4°.
Id. — *Hispano-moresque pottery in the collection of the Hispanic Society of America.* New York, 1915, in-8.
Azara (Félix de). — *Voyage dans l'Amérique méridionale.* Traduction française de Walckenaer. Paris, 1809, 4 vol. in-8.
Azara (Josef de). — *Obras de D. Antonio Rafael Mengs, primer pintor de camara del rey.* Madrid, 1797.
Bacallar y Sanna (Vicente), marques de San Felipe. — *Comentarios de la guerra de España é historia de su rey Felipe V, el Animoso, desde al principio de su reinado hasta el año de 1725.* Genève, 1729, 2 vol. in-4°.
Balaguer (Victor). — *Historia de Cataluña.* Barcelona, 1863, 5 vol. in-8.
Balanza del comercio de España con las potencias extrangeras en el año de 1792, dispuesta en la seccion segunda del departamento del fomento general, y de la balanza del reyno. Madrid, 1803, in-f°.
Barado (Francisco). — *Museo militar, historia, indumentaria, armas, sistemas de combate, organizacion del ejercito español.* Barcelona, 1886, 3 vol in-4°.
Barber (Edwin Atlee). — *Spanish maiolica in the collection of the Hispanic Society of America.* New York, 1915, in-8.

Baret (Eugène). — *Histoire de la littérature espagnole, depuis les origines jusqu'à nos jours.* Paris, 1863, in-18.
Baudrillart (Alfred). — *Philippe V et la cour de France.* Paris, 1890-99, 5 vol. in-8.
Bausset (de). — *Mémoires.* Paris, 1829, 4 vol. in-8.
Beaumarchais (Pierre-Augustin Caron de). — *Œuvres complètes.* Paris, 1872, in-8.
Becerro de Bengoa (Ricardo). — *El libro de Alava.* Vitoria, 1877, in-8.
Benicio Navarro (Felipe). — *La obra del escultor Sarzillo de Murcia.* — *La lectura.* Marzo, 1901.
Blanc (Charles), Paul Mantz et Auguste Demmin, W. Burger, L. Viardot et P. Lefort. — *Histoire des peintres de toutes les écoles. École allemande.* Paris, 1883, in-4°. — *École espagnole.* Paris, s. d., in-4°.
Bofarull y Sartorio (Manuel de). — *Memoria que en la solemne apertura del archivo general de la Corona de Aragon en el nuevo edificio a que ha sido trasladado de Real Orden leyo su archivero el dia* 18 *de diciembre de* 1853. Barcelone, 1853, in-8.
Boissonnade (Paul). — *Les archives de Navarre à Pampelune et les archives de Castille au château de Simancas.* Archives des missions, t. XVII. 1891.
Boiteau (Paul). — *État de la France en* 1789. Paris, 1861, in-8.
Boix (Vicente). — *Historia de la ciudad y reyno de Valencia.* Valencia, 1847, 3 vol. in-4°.
Borao (Geronimo). — *Historia de la Universidad de Zaragoza.* Zaragoza, 1869, in-8.
Bosarte (Isidoro). — *Viaje artistico á varios pueblos de España con el juicio de las obras de las tres nobles artes que en ellos existen y época á que pertenecen.* Madrid, 1804, in-8, t. I (le seul qui ait été publié).
Bourgoing (Jean-François de). — *Nouveau voyage en Espagne* (1782-1785) ou *Tableau de l'état actuel de cette monarchie.* Paris, 1789, 3 vol. in-8.
Bowman (Guy). — *Labour in Spain.* Albany Review, june 1907.
Bulletin de l'Union panaméricaine. Washington, in-8, années 1917-1918-1919.
Cabarrus (François comte de). — *Elogio del conde de Gausa.* Madrid, in-4°.
Id. — *Cartas sobre los obstaculos que la naturaleza, la opinion y las leyes oponen á la felicidad publica, escritas por el conde de Cabarrus al s*[or] *D. Gaspar de Jovellanos.* Vitoria, 1808, in-4°.
Cadier (Léon). — *Les Archives d'Aragon et de Navarre.* Bib. de l'École des Chartes, 1888.
Campomanes (Pedro Rodriguez). — *Discurso sobre el fomento de la industria popular.* — *Discurso sobre la educacion popular de los artesanos y su fomento.* — *Con apendice.* Madrid, 1774-77, 6 vol. in-18.
Id. — *Cartas político-económicas escritas al conde de Lérena, publi-*

cadas ahora por primera vez por D. Antonio Rodriguez Villa. Madrid, 1878, in-18.

Canga Argüelles (José). — *Diccionario de la hacienda, con aplicacion a España*. Madrid, 1833-34, 2 vol. in-4°, avec supplément.

Capmany y de Montpalau (Antonio de). — *Memorias históricas sobre la marina, comercio y artes de la antigua ciudad de Barcelona*. Madrid, 1789-92, 4 vol. in-4°.

Carderera (M. V.). — *Étude sur Goya* (*Gazette des Beaux-Arts*, t. VII et XV).

Carmena y Millan (Luis). — *Cronica de la opera italiana en Madrid, desde el año de* 1738 *hasta nuestros dias*. Madrid, 1878, in-4°.

Carracido (José R.). — *Estudios históricos críticos de la ciencia española*. Madrid, 1897, in-8.

Carreras y Bulbena (En Josef Rafel). — *Carlos d'Austria y Elisabeth de Wolfenbüttel á Barcelona y Girona*. Barcelona, 1902, in-8.

Castro (Juan Francisco). — *Dios y la naturaleza*. Madrid, 1780-81, 7 vol. in-4°.

Catálogo del museo arqueológico artístico episcopal de Vich. Vich, 1893, in-8.

Cavanilles (Antonio José). — *Observations sur l'article* ESPAGNE *de la Nouvelle Encyclopédie*. Paris, 1784, in-8.

Caveda. — *Ensayo histórico sobre los diversos generos de arquitectura empleados en España, desde la dominacion romana hasta nuestros dias*. Madrid, 1848, in-8.

Id. — *Memorias para la historia de la R. Academia de San Fernando, y de las bellas artes en España, desde el advenimiento de Felipe V hasta nuestros dias*. Madrid, 1868, in-8.

Cean Bermudez (Juan Agustin). — *Diccionario histórico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España, publicado por la R. Academia de San Fernando*. Madrid, 1800, 6 vol. in-8.

*Censo español, executado de orden del rey, comunicada por el Ex*mo *señor conde de Florida-Blanca, primer secretario de Estado y del despacho, en el año de* 1787. Madrid, en la imprenta real.

Censo de la poblacion de España del año de 1797, *ejecutado de orden del rey en el de* 1801. Madrid, in-f°.

Chevalier (Michel). — *Le Mexique ancien et moderne*. Paris, 1863, in-12.

Clarke (le Révérend Édouard). — *État présent de l'Espagne et de la nation espagnole, ou Lettres écrites à Madrid pendant les années* 1760 *et* 1761. Traduit de l'anglais. Paris, 1770, 2 vol. in-12.

Coleccion de documentos ineditos para la historia de España, t. XIII. Madrid, 1848, in-8. — (*Correspondencia que tuvo el P. Andres Marcos Burriel con varias personas sobre la comision que le dio el gobierno de examinar los archivos de Toledo, junto con otros papeles en que se da noticia de igual examen de diferentes archivos del reino*, p. 229-393.)

La coleccion Lázaro. Madrid, 1926, in-4°.
Coleccion universal de todas las reales ordenes que para el regimen del general estudio de la R. Universidad de Valladolid se ha servido comunicar S. M. C. y señores del R. y Supremo Consejo de Castilla, las que estan in viridiori observantia en el feliz reynado de N. C. monarca, el señor Carlos III hasta el presente julio de 1771. Valladolid, 1771, in-4°.
Coleccion de las reales ordenes expedidas por S. M. y señores del R. y Supremo Consejo de Castilla para el mejor gobierno de esta R. Universidad de Valladolid, arreglo y fomento de sus estudios, mandadas imprimir por las cartas ordenes de 6 *de febrero y* 6 *de setiembre de* 1771. *Segunda parte que comprende las comunicadas desde* 27 *de julio de* 1771 *hasta el mismo mes del presente año de* 1782. Valladolid, 1782, in-4°.
Coroleu (José) y Pella y Forgas (José). — *Los fueros de Cataluña.* Barcelona, 1878, in-4°.
Coroleu (José). — *America historica de su colonizacion, dominacion é independencia.* Barcelona, 1894-96, 4 vol. in-8.
Costa (Joaquin). — *Colectivismo agrario en España.* Madrid, 1898.
Cotarelo y Mori (Emilio). — *Iriarte y su epoca.* Madrid, 1897, in-4°.
Id. — *D. Ramon de la Cruz y sus obras.* Madrid, 1899, in-8.
Id. — *Isidoro Maiquez y el teatro de su tiempo.* Madrid, 1902, in-8.
Coxe. — *L'Espagne sous les rois de la maison de Bourbon* (traduction Muriel). Paris, 1827, 6 vol. in-8.
Crétineau-Joly. — *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus.* Paris, 1845-46, 6 vol. in-12.
Cruilles (el Marques de). — *Los gremios de Valencia, memoria sobre su origen, vicisitudes y organizacion.* Valencia, 1883, in-8.
Cuentos y poesias mas que picantes (Samaniego, Yriarte, anonimos) publicalas por vez primera un rebuscador de papeles viejos. S. l. ni d., in-18 carré.
Cueto (Leopoldo Augusto de). — *Poetas liricos del siglo XVIII* (*Biblioteca de los mejores autores españoles*, t. 61, 62, 63).
Daireaux. — *La République argentine.* Paris, 1889, in-8.
Dalrymple (le Major). — *Voyage en Espagne et en Portugal dans l'année* 1774. Paris, 1783, in-8.
Danvila y Collado (Manuel). — *Reinado de Carlos III.* Madrid, 1891 et suiv., 6 vol. in-8.
Davilier (Charles). — *Histoire des faïences hispano-moresques à reflets métalliques.* Paris, 1861, in-8.
Deck (Th.). — *La Faïence.* Paris, 1887, in-8.
Desdevises du Dezert (Georges). — *Les Archives des Indes à Séville. Les Archives du consulat de Cadix* (*Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. VI).
Id. — *Les Archives historiques nationales de Madrid* (*Bulletin historique et philologique*, 1899.)

Desdevises du Dezert (Georges). — *Les sources manuscrites de l'histoire de l'Amérique latine à la fin du XVIIIe siècle* (*Nouvelles Archives des Missions.* Nouvelle série, fasc. XII).
Id. — *Notes sur l'Inquisition espagnole au XVIIIe siècle* (*Revue hispanique*, t. VI, 1899).
Id. — *Les colegios mayores* (*Revue hispanique*, t. VII, 1900).
Id. — *Barcelone et les grands sanctuaires catalans.* Paris, 1913, in-4°.
Id. —*Les Jésuites de la province d'Aragon au XVIIIe siècle* (*Revue historique*, t. CXV, 1914).
Id. — *Vice-rois et capitaines généraux aux Indes espagnoles* (*Revue historique*, 1917 .
Id. — *L'Inquisition aux Indes espagnoles* (*Revue hispanique*, 1914).
Id. — *L'Église espagnole des Indes à la fin du XVIIIe siècle* (*Revue hispanique*, 1917).
Id. — *Les Missions des Mojos et Chiquitos* (*Revue hispanique*, 1918).
Id. — *Les Colonies espagnoles au XVIIIe siècle* (*Revue belge de philosophie et d histoire*, t. III, n° 2, avril-juin 1924).
Dessalles (Adrien). — *Histoire générale des Antilles.* Paris, 1847-48, 5 vol. in-8.
Diario de Barcelona, 1791-1792-1793-1802.
Diario de Zaragoza, 1797-1799.
Dieste y Jimenez (Manuel). — *Diccionario del derecho civil aragones.* Madrid, 1869, in-4°.
Dieulafoy (Marcel). — *Espagne et Portugal* (Collection *Ars una species mille.* Paris, 1893, in-18.
Id. — *La Statuaire polychrome en Espagne.* Paris, 1908, in-f°.
Echegaray (Carmelo de). — *Investigaciones históricas referentes á Guipuzcoa.* S. Sébastian, 1893, in-8.
Egaña (Domingo Ignacio de). — *Guipuzcoano instruido ó prontuario alfabetico de R. ordenes, decretos y acuerdos de las juntas y diputaciones en forma de extractos.* San Sebastian, 1780, in-f°.
El amigo del viejo de la capa azul. S. l. ni d., in-4°.
Encyclopédie méthodique. Géographie moderne, t. I, article *Espagne, Commerce*; t. II, art. *Espagne.*
Escolano de Arrieta (Pedro). — *Pacticar del Consejo real en el despacho de los negocios, instructivos y contenciosos, con distincion de los que pertenecen al Consejo pleno, ó á cada sala en particular y las formulas de las cedulas, provisiones y certificaciones respectivas.* Madrid, 1796, 2 vol. in-4°.
Espiritu de los mejores diarios que se publican en Europa. Madrid, 1787-90.
Ezguerro (Joseph Miguel de). — *Sociedad Tudelana de los deseosos del bien publico. Historia y estatutos.* Pamplona, 1772, in-4°.
Falcon (Modesto). — *Salamanca artística y monumental.* Salamanca, 1867, in-4°.

Feliu y Codina (José). — *Sainetes de Ramon de la Cruz.* Barcelona, 1882, 2 vol. in-12.

Fernandez Duro (Cesareo). — *Memorias historicas de la ciudad de Zamora, su provincia y obispado.* Madrid, 1882-83, 4 vol. in-8.

Fernandez de la Ferreria (Mateo). — *Nuevo tratado de reduccion de monedas efectivas e imaginarias de estos reinos á reales de vellon.* — Madrid, 1766, in-8.

Fernandez y Gonzalez. — *La hacienda de nuestros abuelos (conferencias de aldea).* Madrid, 1884, in-4°.

Ferrer del Rio (Antonio). — *Historia del reynado de Carlos III en España.* Madrid, 1856, 4 vol. in-8.

Ferret (Zeferino). — *Exposicion histórica de las causas que mas han influido en la decadencia de la marina española, escrita en el año* 1813. Barcelona, 1819, in-8.

Fétis (F. J.). — *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique.* Paris, 1860-65, 8 vol. in-8.

Figuras de Betlem, modelades per l'Amadeu d'Olot (*Pel y ploma.* Barcelone, décembre 1901).

Fischer. — *Voyage en Espagne aux années* 1797 *et* 1798 (traduit par Cramer). Paris, 1801, in-8.

Fitzmaurice-Kelly (James). — *Historia de la literatura española, desde los origenes, hasta el año* 1900 (trad. Bonilla y San Martin). Madrid, 1901, in-4°.

Id. — *La littérature espagnole* (traduction française de Henry D. Davray Paris, 1904, in-8).

Florida-Blanca. — *Compte rendu de son administration présenté à S. M. C. Charles III, roi d'Espagne* (traduction Muriel, au t. VI de *l'Espagne sous les Bourbons,* de Coxe).

Folleto del maestro de ceremonias de Hirache, 1797.

Fontecha y Salazar (Pedro de). — *Escudo de la mas constante fe y lealtad,* 1747. Réimprimé par Juan Delmas, sur l'ordre de la députation de Biscaye. Bilbao, 1866, in-8.

Forbonnais. — *Considérations sur les finances d'Espagne relativement à celles de France.* Dresde (Paris), 1753-55, in-12.

Forner. — *Reflexiones sobre el modo de escribir la historia de España.* Madrid, 1816, in-8.

Foulché-Delbosc (R.). — *Poesias ineditas de Meléndez Valdés* (*Revue hispanique,* t. I).

Id. — *Obras inéditas de D. José Cadalso* (*Rev. hispanique,* t. I).

Id. — *Poesias inéditas de D. Tomás de Yriarte* (*Rev. hispanique,* t. II).

Id. — *Poesias inéditas de D. José Iglesias* (*Rev. hispanique,* t. II).

Id. — *Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal* (*Rev. hispanique,* t. III.

Foulché-Delbosc (R.) et Barrau-Dihigo (L.). — *Manuel de l'hispanisant.* New York, 1920, in-8, t. I.

Foy (Général). — *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon.* Paris, 1827, 4 vol. in-8.
Frédéric II. — *Histoire de mon temps.*
Fueros, privilegios, franquezas y libertades del M. N. y M. L. señorio de Vizcaya, reimpresos de orden de su Ilma diputacion general. Bilbao, 1865, in-4°.
Gachard. — *Notice historique et descriptive des archives royales de Simancas* (Correspondance de Philippe II, t. I, 1848).
Gallardo Fernandez (Francisco). — *Origen, progresos y estado de las rentas de la corona de España, su gobierno y administracion.* Madrid, 1805, 3 vol. in-8.
Gandara (M. A. de la). — *Apuntes sobre el bien y el mal de España, escritos de ordén del rey* (*Almacen de frutos literarios ineditos de los mejores autores españoles*, t. I. Madrid, 1820, in-18).
Garay (Blas). — *El comunismo de las misiones de la Compania de Jesus en el Paraguay.* Madrid, 1897, in-18.
Garcia (Genaro) y Cortes (Antonio). — *La arquitectura en México. Iglesias.* México, 1914, in-f°.
Gasso. — *España con industria fuerte y rica.* Barcelone, 1816, petit in-4°.
Gaudeau (le P. Bernard). — *Fray Gerundio et son auteur le P. José Francisco de Isla.* Paris, 1891, in-8.
Gazeta de Goatemala, 1797.
Gazeta de Madrid, 1806.
Generes (Miguel). — *Reflexiones politicas y económicas sobre la poblacion, agricultura, artes, fabricas y comercio del reyno de Aragon.* Madrid, 1793.
Genzor Lopez de Perea (José). — *Ordinaciones que han de guardar los maestros y artifices de todas suertes de paños que se trabajan en la villa de Gelsa*, 1728.
Germond de Lavigne. — *Guide en Espagne.* Paris, 1893, in-12.
Gerspach. — *L'Art de la verrerie.* Paris, 1885, in-8.
Gille (Philippe). — *Mémoires d'un conscrit de* 1808 *recueillis et publiés par Philippe Gille.* Paris, 1892, in-12.
Giron (Ramon). — *Historia de la ciudad de Salamanca.* Salamanque, 1861, in-8.
Godoy (Manuel), prince de la Paix. — *Mémoires* (traduction d'Esmenard). Paris, 1836, 4 vol. in-8.
Godoy-Alcantara (D. José). — *Historia critica de los falsos cronicones.* Madrid, 1868, in-8.
Gorosabel (Pablo). — *Bosquejo de las antiguedades, gobierno, administracion y otras cosas notables de la villa de Tolosa.* Tolosa, 1853, in-8.
Goya y Lucientes (Francisco). — *Préface inédite des Caprichos* (*Gazette des Beaux-Arts*, t. XV, p. 240).

Los Caprichos, 1796. — *La tauromaquia*, 1813-1815.
Groussac. — *Santiago de Liniers*. Buenos-Ayres, 1907, in-8.
Guia de forasteros en Madrid para el año de 1804.
Guia de Cadiz, 1804.
Gurlitt (Cornelius). — *Die Baukunst Spaniens dargestellt in ihren hervorragendsten Werken. Aufnahmen von Max Junghändel*. Dresden, 1893, 2 vol. in-f°.
Harrisse. — *Grandeur et décadence de la Colombine*. Paris, 1888.
Herranz y Lain (Clemente). — *Estudio critico sobre los economistas aragoneses*. Zaragoza, 1885, in-8.
Hinojosa (Eduardo de). — *Influencia que tuvieron en el derecho publico de su patria, y singularmente en el derecho penal, los filosofos y teologos españoles anteriores á nuestro siglo*. Madrid, 1890, in-8.
Hourticq (Louis). — *Encyclopédie des beaux-arts*. Paris, 1925, 2 vol. in-4°.
Humboldt (A. de). — *Essai politique sur le royaume de Nouvelle Espagne*. Paris, 1825-27, 4 vol. in-8.
Indice de los documentos y papeles del archivo general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa, existente en la iglesia parroquia de Santa Maria de la M. N. L. y V. villa de Tolosa. San Sebastian, 1887, 2 vol. in-f°.
Jaubert de Passa. — *Voyages en Espagne dans les années* 1816-1819. Paris, 1823, 2 vol. in-8.
Jovellanos. — *Informe de la sociedad económica de esta corte al R. y S. Consejo de Castilla en el expediente de la ley agraria*. Madrid, 1795, in-4°.
Id. — *Obras : Reglamento por el colegio de Calatrava*. — *Bases para la formacion de un plan general de instruccion publica*. — *Carta sexta á D. Antonio Ponz*.
Juan (Jorge) et Ulloa (Antonio). — *Relacion historica del viage de la America meridional*. Madrid, 1748, 5 vol.
Labbat. — *Nouveau Voyage aux îles d'Amérique*. Paris, 1722, 5 vol.
Laborde (Comte Albert de). — *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Paris, 1809, 5 vol. in-8.
Lacroix. — *Le Pérou (Univers pittoresque)*. Paris, 1843, in-8.
Lafond (Paul). — *Goya*. Paris, 1902, in-4°.
Lafuente (Modesto). — *Historia general de España*. Barcelona, 1889-1890, 25 vol. in-8.
La Fuente (Vicente de). — *Historia de las universidades, colegios y demas establecimientos de enseñanza en España*. Madrid, 1884-87, 4 vol. in-8.
Lámperez y Romea (Vicente). — *Historia de la arquitectura cristiana española en la Edad Media*. Madrid, 1909, 2 vol. in-4°.
Lamprecht (Karl). — *La méthode historique en Allemagne* (*Revue de synthèse historique*, août 1900, p. 15).

Langle (Marquis de). — *Voyage de Figaro en Espagne,* 1784, 2 vol. in-12 [1].

Lanneau-Rolland. — *Nouveau Guide du voyageur en Espagne et en Portugal.* Paris, s. d,. in-12.

La Renaudière. — *Le Mexique.* Paris, 1843, in-8 *(Univers pittoresque).*

Larruga (Eugenio). — *Memorias políticas y económicas sobre los frutos, comercio, fabricas y minas de España.* Madrid, 1793, 45 vol. in-8.

Larramendi (el R. P. Manuel de). — *Corografia ó descripcion general de la M. N. y M. L. provincia de Guipuzcoa.* Barcelona, 1882, in-18. Publiée par le R. P. Fidel Fita y Colomé, d'après le ms. XLI de la collection Vargas Ponce, de l'Académie de l'histoire.

Lea (H. Ch.). — *Histoire de l'Inquisition au moyen âge* (traduction Reinach). Paris, 1900-1902, 3 vol. in-8.

Le Breton (G.). — *Céramique espagnole. Le salon en porcelaine du Palais-Royal de Madrid et les porcelaines du Buen-Retiro.* Paris, 1879, une plaquette in-4°.

Lefort (Paul). — *Essai d'un catalogue raisonné de l'œuvre gravé et lithographié de Goya* (*Gazette des Beaux-Arts,* t. XXII).

Id. — *La Peinture espagnole.* Paris, 1893, in-8.

Llio (José de Mora y Cata, marquis de). — *Observaciones sobre los principios elementales de la historia* (*Memorias de la Academia de buenas letras de Barcelona,* t. II. Barcelona, 1868, in-4°, p. 1-50).

Llorente (Juan Antonio). — *Historia critica de la Inquisicion de España.* Madrid (Paris). 1822, 10 vol. in-8.

Lopez Pelaez (Antolin). — *El gran Gallego Fr. Martin Sarmiento.* Biblioteca gallega. La Coruña, 1895.

Lopez Sedano (Juan José). — *Parnaso español.* Madrid, 1768-78, 9 vol. in-8.

Lostalot (A. de). — *Les Procédés de la gravure.* Paris, 1886, in-8.

Macanaz (Melchior). — *Auxilios para bien gobernar una monarquia católico* (*Semanario erudito*), t. V.

Madrazo (Pedro de). — *Catalogo de los cuadros del museo del Prado de Madrid.* Madrid, 1900, in-8.

Mallada. — *Los males de la patria.* Madrid, 1890, in-8.

Mañe y Flaquer (Juan). — *El oasis, viaje al pais de los fueros.* Barcelona, 1878, 3 vol. in-f°.

Manini (Juan). — *Historia de la marina real española, desde el descubrimiento de las Americas hasta el combate de Trafalgar.* Madrid, 1856, 2 vol. in-f°.

1. Le comte d'Aranda répliqua au voyageur français par sa *Dénonciation au public du voyage du soi-disant Figaro en Espagne par le véritable Figaro.* Londres et Paris, 1785, in-12.

Martinez Marina (Francisco). — *Ensayo histórico crítico sobre la legislacion y principales cuerpos legales de los reinos de Leon y Castilla*. Madrid, 1845, in-8.
Martyris ab Angleria Mediolanensis (Petri). — *De rebus oceanicis et novo orbe decades tres*. Coloniae M. D. LXXIIII, in-18.
Matute. — *Adiciones y corecciones al tomo IX del Viaje de España de D. A. Ponz* (*Archivo hispalense*, t. II, 1888).
Marvaud (Angel). — *La Question sociale en Espagne*. Paris, 1910, in-8.
Memorias de la R. Academia de buenas letras de Barcelona, t. VIII (Notice historique sur l'Académie). Barcelona, 1901, in-4°.
Menéndez y Pelayo (Marcelino). — *Historia de las ideas esteticas en España*, t. III (siglo XVIII). Madrid, 1886, in-16.
Id. — *La ciencia española*. Madrid, 1879 et 1888, 3 vol. in-16.
Mengs (Antonio Rafael). — *Obras, publicadas por D. Josef de Azara*. Madrid, Imprenta real, 1797, in-8.
Mercure de France, janvier 1772.
Mérimée (E.). — *Jovellanos* (*Revue hispanique*, t. I).
Mesonero Romanos (Ramon de). — *El antiguo Madrid, paseos históricos por sus calles y plazas*. 1861, 2 vol. in-8.
Michel (André). — *Histoire de l'art.*, t. VII, 2e partie. — *Espagne et Portugal*, par Pierre Paris. Paris, 1924, in-4°.
Mirabeau. — *Mémoires biographiques, littéraires et politiques*, publiés par Lucas-Montigny. Paris, 1834-35, 8 vol. in-8.
Mitjana (Rafael). — *Encyclopédie de la musique ; 1re partie., Histoire de la musique. Espagne et Portugal*. Paris, 1920, in-4°.
Montmorand (Vicomte de). — *Communautés rurales en Auvergne*, dans l'*Almanach de Brioude*, 1921, in-8.
Moratin (Leandro). — *Les Comédies* (traduction E. Hollander). Paris, 1855, in-8.
Morel-Fatio (Alfred). — *Études sur l'Espagne*. Paris, 1888, 2 vol. in-8.
Moreno (René). — *Catálogo del archivo de Mojos y Chiquitos*. Santiago de Chile, 1888, in-8.
Moret y Prendergast (Segismundo) y Luis Silvela. — *La familia foral y la familia castellana*. Madrid, 1863, in-f°.
Negociantes. Tarragona, s. d., in-4° (pamphlet anonyme du temps de la guerre de l'Indépendance).
Nougues y Secall (Mariano). — *Historia critica y apologetica de la Virgen N. S. del Pilar de Zaragoza y de su templo y tabernaculo*. Madrid, 1862, in-8.
Novisima recopilacion de las leyes de España. Madrid, 1805, 5 vol. in-f°. Supplément, 1829, in-f°.
Ordenanzas de la ilustre Universidad y casa de contratacion de la M. N. y M. L. villa de Bilbao (insertos sus reales privilegios) aprobadas y confirmadas por el rey N. S. D. Felipe quinto (que Dios guarde), año de 1737. Madrid, 1775, in-4°.

Ortega y Rubio (Juan). — *Historia de Valladolid.* Valladolid, 1881, 2 vol. in-8.
Palafox (Juan de). — *Cartas y obras.* Madrid, 1761, petit in-8.
Panorama nacional. Bellezas de España y sus colonias. Barcelona, Hermenegildo Miralles.
Parada y Barreta (Diego Ignacio). — *Hombres ilustres de la ciudad de Jerez de la Frontera.* Jerez, 1875, in-8.
Pedrell (Felipe). — *Diccionario biografico y bibliografico de musicos y escritores de musica españoles.* Barcelona, 1897, t. I, in-4°.
Pellicer (Casiano). — *Tratado histórico sobre el origen y progresos del histrionismo en España.* Madrid, 1804, in-12.
Perez de Guzman (Juan). — *Fernando VII en Valençay* (*La Epoca,* avril-août 1901. Série d'articles).
Peseux-Richard (H.). — *Remarques sur le dictionnaire de Baralt* (*Revue hispanique,* t. IV).
Id. — *Les nonadas de M. Alfredo Caldéron* (*Revue hispanique,* t. IV).
Pi y Arimon (Andres Avelino). — *Barcelona antigua y moderna.* Barcelone, 1854, 2 vol. grand in-4°.
Plane (Auguste). — *Le Pérou.* Paris, 1903, in-12.
Ponz (Antonio). — *Viage de España* (1787-94). Madrid, 20 vol. in-8.
Prescott (W.-H.). — *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle.* Paris-Bruxelles, 1861, 4 vol. in-8.
Quesada (Vicente). — *El vireinato del rio de la Plata.* Buenos-Ayres, 1881, in-4°.
Ramirez Arcas (Antonio). — *Itinerario descriptivo de Navarra.* Pamplona, 1848, in-8.
Rada y Delgado (Juan de Dios de la). — *Museo español de antiguedades.* Madrid, 1872-1880, 19 vol. in-f°.
Real Compania guipuzcoana de Caracas, noticias historiales practicas de los sucesos y adelantamientos de esta Compania desde su fundacion, año de 1738, *hasta el de* 1761 *por todos los ramos que comprende su negociacion. Se incluyen en este libro los anteriores impresos que andaban divididos como piezas instructivas y defensivas de la Compania, producidas por ella en los diversos tiempos que pedian sus particulares asuntos. Dispuesto todo por la direccion de la misma Compania.* Año de 1765, in-4°.
Reales ordenanzas de la M. N. y L. ciudad de Orduña, confirmadas por S. M. y señores del R. y Supremo Consejo de Castilla, en fecha de 11 *de Agosto del año de* 1789. Bilbao, 1789, in-4°.
Reclus (Élisée). — *Nouvelle Géographie universelle,* t. I *(Europe méridionale).* Paris, 1875, in-4°.
Rehfues (J. L.). — *L'Espagne en* 1808. Paris et Strasbourg, 1811, 2 vol. in-8.
Reynier (Gustave). — *La Vie universitaire dans l'ancienne Espagne.* Paris-Toulouse, 1902, in-12.

Rezabal y Ugarte (Josef de). — *Biblioteca de los escritores que han sido individuos de los seis colegios mayores.* Madrid, 1805, in-4°.
Riol (Santiago Agustin). — *Representacion del origen y estado de los consejos, tribunales, archivos reales de la Corte y Chancillerias, el de Roma y Simancas al rey nuestro señor,* 1726 (*Semanario erudito,* t. III, p. 75-235).
Rios (José Amador de los) y Cayetano Rosell. — *Historia de la villa y corte de Madrid.* Madrid, 1864, 4 vol. in-f°.
Roca (Juan Narciso). — *D. Prospero de Bofarull* (*Publicidad,* 14 juillet 1881).
Rochetin (E.). — *L'Avenir économique de l'Espagne.* Paris, 1899, in-8.
Rodriguez Villa (Antonio). — *D. Cenon de Somodevilla, marques de la Ensenada.* Madrid. 1878, in-8.
Id. — *Patiño y Campillo, reseña histórico-biográfica de estos dos ministros de Felipe V.* Madrid, 1882, in-8.
Roig y Reig (R.). — *Noticias relativas á las antiguas universidades de Lerida, Vich, Gerona, Tarragona y Tortosa* (*Revista critica de historia y literatura,* 1899, p. 49-63).
Roma y Rosell (Francisco). — *Las señales de la felicidad de España y medios de harcerlas mas eficaces.* Madrid, 1768, in-8.
Romero de Castilla y Perosso (F.). — *Apuntes históricos sobre el archivo general de Simancas.* Madrid, 1873, in-8.
F. Rousseau, — *Règne de Charles III d'Espagne.* Paris, 2 vol. in-8, 1907.
Id. — *Blanco White. Souvenirs d'un proscrit espagnol réfugié en Angleterre* (*Revue hispanique,* t. XXII).
Rozoir (Charles du). — *Description géographique, historique, militaire et routière de l'Espagne.* Paris, 1823, in-8.
Rusiñol (Santiago). — *L'auca del senyor Esteve.* Barcelona, 1907, in-4°.
Sagot. — *Le communisme au Nouveau Monde, réductions du Paraguay, sociétés communistes des États-Unis.* Dijon, 1900, in-8.
Sahagun (le R. P. Fr. Bernardino de). — *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne* (trad. Jourdanet et Remy Siméon). Paris, 1880, in-4°.
Salazar (Luis Maria de). — *Juicio critico sobre la marina militar de España.* El Ferrol, 1888, 2 vol. in-4°.
Sangrador Vitores (Dr D. Matias). — *Historia de la M. N. y L. ciudad de Valladolid, desde su mas remota antiguedad hasta la muerte de D. Fernando VII.* Valladolid, 1851, 2 vol. in-8.
Santa Maria (el R. P. Fr. Bartolome de). — *Devocion al excelso patricarca San Joaquin, padre de la madre de Dios, promovida, extendida y premiada con asombrosos sucesos en la vida, virtudes y milagros del venerable hermano Juan de Jesus San Joaquin, hijo del convento de Pamplona.* Barcelona, 1868, in-18.
Sarmiento (Fr. Martin). — *Catalogo de algunos libros curiosos y selectos*

para la libreria de algun particular que desee comprar de tres a quatro mil tomos (1748). (*Semanario erudito*, t. V, p. 97-174).
Sarmiento de Acuña (Diego), primer conde de Gondomar. — *Cinco cartas politico literarias.* Sociedad de bibliófilos. Madrid, 1869, in-8,
Schubart (Hermann de). — *Lettre d'un diplomate danois en Espagne. publiées par Gigas* (*Revue hispanique*, t. IX).
Science française (*la*). Paris, 1915, 2 vol. in-8.
Seignobos (Charles). — *L'Amérique latine de* 1800 à 1859. (*Revue des Cours et Conférences*, 11 juin 1903.)
Séjournant (de). — *Nouveau dictionnaire espagnol-français.* Paris, 1759, in-4.
Serna (Pedro Gomez de la) D. Juan Manuel Montalban. — *Elementos de derecho civil y penal de España.* Madrid, 1886, 3 vol. in-8.
Serrano y Sans. — *Poésias y cartas inéditas de D. Juan Meléndez Valdes* (*Revue hispanique*, t. IV).
Sesma (Alberto de). — *Memoria sobre los diferentes estados de la marina española y de su respectiva influencia en la prosperidad nacional ; escrito en el año de* 1806. Madrid, 1886, in-8.
Soldoni (Baltasar). — *Diccionario biografico-bibliografico de Efemerides de musicos españoles.* Madrid, 1868, 4 vol. in-8.
Soubies (Albert). — *Histoire de la musique. Espagne.* Paris, 1900, 3 vol. petit in-18.
Sprünglin (Emmanuel Frédéric de). — *Souvenirs sur la guerre d'Espagne,* publiés par G. Desdevises du Dezert (*Revue hispanique*, 1904).
Swinburne. — *Voyage en Espagne.* Paris, 1787, in-8.
Ten panels probably executed by the Indians of New-Mexico. New-York, 1926 (plaquette éditée par la Société hispanique d'Amérique).
Thiers (Adolphe). — *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Paris, 1845-1862, 20 vol. in-8.
Ticknor (G.). — *Histoire de la littérature espagnole* (traduction Magnabal). Paris, 1864-72, 3 vol. in-8.
Toda (Eduardo). — *Guia de España y Portugal.* Barcelona, 1892, in-18.
Toreno (Conde de). — *Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España.* Paris, 1838, 3 vol. in-8.
Torres Zaldamando (Enrique), con la colaboracion de Pablo Patron y Nicanor Boloña. — *Libro primero de Cabildos de Lima descifrado y anotado.* Paris, 1900, 3 vol. in-f°.
Torres y Villarroel (Diego). — *Vida y aventuras.* Madrid, 1792, in-8.
Townsend. — *Voyage en Espagne.* Paris, 1809, 3 vol. in-8, atlas in-4°.
Tramoyeres Blasco (Luis). — *Instituciones gremiales, su origen y organizacion en Valencia.* Valencia, 1889, in-8.
Twiss (Richard). — *Voyage en Portugal et en Espagne fait en* 1772 *et* 1773 (traduit de l'anglais). Berne, 1776, in-8.
Ulloa (Bernardo de). — *Rétablissement des manufactures et du com-*

merce d'Espagne, publié à Madrid en 1740 (traduction française). Amsterdam, 1753, 2 vol. in-18.
Valladares de Sotomayor (Antonio). — *Semanario erudito*. Madrid, 1787-1791, 34 vol. in-8.
Vancouver (Georges). — *Voyage de découverte à l'océan Pacifique du Nord et autour du monde* (1790-1795). — Traduit de l'anglais. Paris, an. VIII, 3 vol. in-4°.
Vayrac (Abbé de). — *État présent de l'Espagne*. Paris, 1718, 3 vol. en 4 tomes in-12.
Velazquez de Velasco, marques de Valdeflores. — *Noticia del viaje de España, hecho de orden del rey*. Madrid, 1765, in-4°.
Vignau y Ballester (Vicente). — *El archivo histórico nacional*. Madrid, 1898, in-4° (Discours de réception à l'Académie de l'histoire).
Villanueva (Jaime). — *Viaje literario á las iglesias de España*. Madrid, 1803-1852, 22 vol. in-8.
Viñaza (Conde de la). — *Goya, su tiempo, su vida, sus obras*. Madrid, 1887, in-8.
Vogt (Georges). — *La Porcelaine*. Paris, 1893, in-8.
Ward (Bernardo). — *Proyecto económico en que se proponen varias providencias dirigidas a promover los intereses de España, con los medios y fondos necesarios para su plantificacion, escrito en el año de* 1762. — *Obra postuma*. Madrid, 1779, in-4°.
Weis (Charles). — *L'Espagne depuis le règne de Philippe II jusqu'à l'avènement des Bourbons*. Paris, 1844, 2 vol. in-8.
Yanguas y Miranda (José). — *Diccionario de fueros y leyes de Navarra*. San Sebastian, 1828, in-8.
Yturriza y Azcarraga. — *Historia de Vizcaya*. Bilbao, 1885, in-f°.
Zarate (Antonio Gil de). — *De la instruccion publica en España*. Madrid, 1855, 3 vol. in-8.

TABLE

NOTES DE PHILOLOGIE

I. ardite.

On trouve dans les dictionnaires :

1599. Ardite, a peece of money woorth three maravedies. — John Minsheu. *A Dictionarie in Spanish and English*...

1607. Ardid, vne sorte de petite monnoye qui peut valoir vn liard, vn ardy en Gascongne[1]. — Cesar Oudin. *Tesoro de las dos lenguas francesa y española*...

1616. Ardit o ardite, même définition qu'en 1607. — Cesar Oudin. *Tesoro*... Seconde édition.

1696. Ardit. Moneda del valor de dos diners. — Ioannes Lacavalleria et Dulach. *Gazophylacium Catalano-latinum*...

1726. Ardite. Monéda de poco valór, que corrió en Cataluña[2], al modo de los maravedis de Castilla. — *Diccionario de la lengua castellana* (Autoridades).

1. Et aussi *ardi* et *ardit* en patois toulousain. « Les liards, dit La Monnoye, fabriqués sous Louis XI, en 1467, portoient, comme le remarque Du Cange, une croix entre deux fleurs de lys, et de ces deux lys ils prirent vraisemblablement le nom de *liards*; d'où les Toulousains, qui prononçaient *liardi*, ont ensuite, par le retranchement de la première syllabe, fait *ardi*. » Étymologie fantaisiste que je cite comme simple curiosité.

2. Fernandez-Guerra, dans une de ses notes au *Cuento de cuentos* de Quevedo (BAE, XLVIII, p. 413, col. 2) dit : « *Ardite*. Era cierta moneda de poco valor que hubo en Castilla y en toda la Provenza, de donde se ha conservado en Cataluña; quieren algunos que tenga orígen provenzal, de *ardet ;* y otros se le dan árabe, de *ardhét*. »

1745. Ardite es palabra Bascongada *ardita* que vale un ochavo[1]. — Padre Manuel de Larramendi. *Diccionario trilingue del castellano, bascuense y latin.*

1770. Ardite. Cierta moneda de poco valor que hubo antiguamente en Castilla. En Cataluña hay moneda de este nombre. — *Diccionario de la lengua castellana* compuesto por la Real Academia Española. Segunda impression. — Même définition dans les éditions de 1780, 1783, 1791, 1803, 1817, 1822, 1832, 1837, 1843, 1852, 1869.

1786. Ardit, ó Ardite, moneda que valia un ochavo; y aunque se usó en Cataluña, es palabra bascongada de *ardita*, que significa lo mismo... En Gascuña dicen *Ardij*... En Francia huvo un *Ardite*. Fr. *Hardi*, que valia tres dineros. — Esteban de Terreros y Pando. *Diccionario castellano con las voces de ciencias y artes*...

1884. Ardite. (Puede venir, ó del b. lat. *ardicus*, *arditus*, quemado, negro, por contraposición de *albus*, la moneda blanca ó de plata de ley; ó del vasc. *ardi*, oveja[2] uno de los varios

---

1. C'est l'étymologie à laquelle se rallie Littré (sous LIARD) : « D'autres, et Diez est du nombre, croient que le *liard* est le même que le *hardi*, sorte de monnaie; l'historique est favorable à cette opinion, et il semble que *hardi* et *liard* y sont identiques. Le *hardi* valait trois deniers comme le *liard*. Le *hardi*, bas-lat. *arditus*, *ardicus*, limousin *ordi*, esp. *ardite*, vient, suivant quelques-uns, du nom de *Philippe le Hardi*, qui fit battre cette monnaie; mais elle paraît propre au midi de la France et à l'Espagne; aussi faut-il de préférence admettre comme origine le mot basque *ardita*. »

Mais ici, comme en tant d'autres cas, c'est le mot basque qui a été emprunté à l'espagnol.

2. Cette pseudo-étymologie était connue quarante-cinq ans avant d'être recueillie par l'Académie espagnole :

« Dans un document gascon de 1483 destiné à terminer les différends qui s'étaient élevés sur la réduction de la somme due par le prieur d'Exea de los Caballeros, en Aragon, en monnaie de France, on voit figurer les mentions abrégées suivantes : *XL ard.* et *XL ard. bord.* — L'expression (remarque l'éditeur de ce document), encore usitée aujourd'hui, qui désigne ici la plus petite fraction du franc Bordelais *(Ardit)*, est empruntée au basque, et dérive de l'empreinte que portait originairement cette monnaie. *Ardia* signifie en basque un *mouton* ; de là un *ardit* pour un *mouton*, c'est-à-dire, pour un denier, comme on a dit un *florin*, un *carolus*, un *noble*, etc. On sait qu'il y avait sous le règne de Philippe le Bel une monnaie d'or appelée *agnelet*,

nombres que debió dar el vulgo á la moneda llamada agnus-déi.) Moneda de poco valor que hubo antiguamente en Castilla. V. Real de ardite. — Real de ardite. Moneda de Cataluña, de valor de dos sueldos ó veinticuatro dineros catalanes, equivalentes á treinta y seis maravedís de vellón castellanos y cuatro séptimos. Diez reales de ardite componen la libra catalana. — *Diccionario de la lengua castellana* por la Real Academia Española.

1899. Ardite. (Del fr. *hardi*, del anglosajón *farthing*, la cuarta parte.) Moneda de poco valor, que hubo antiguamente en Castilla. — Real de ardite. Moneda antigua de Cataluña, que valía dos sueldos. — *Diccionario de la lengua castellana* por la Real Academia Española.

1914. Ardite. Moneda de poco valor, que hubo antiguamente en Castilla. — Real de ardite. Moneda antigua de Cataluña, que valía dos sueldos. — *Diccionario de la lengua castellana* por la Real Academia Española. Mêmes définitions dans l'édition de 1925.

Il faut laisser de côté le basque *ardita*, « ochavo », le basque *ardi*, « brebis », non moins que le bas-latin *ardicus*, *arditus*, « por contraposición de *albus* »(!) Quant à l'étymologie donnée par l'Académie espagnole en 1899, elle approchait de la vérité. Est-ce pour cela qu'elle a été supprimée dans les éditions de 1914 et de 1925 ?

Farthing avait été indiqué dès 1832 par Antonio Puigblanch [1]

Son, por ejemplo, nombres ingleses... *ardite*, por el que en pueblos de Castilla la Vieja pronuncian *árdite*, que antiguamente era con *h*, i que es del inglés *farthing*, o sea *fárding*, antiguamente *farthingte*, o *fárdingte*, cuyo significado es de un cuarto o una cuarta parte, por serlo del penique el fardin, i ser voz alterada de la antiquísima latina

---

Il faut remarquer l'analogie que présente l'expression française *agnelet* et l'expression gasconne *ardit* avec la forme latine *pecunia* (de *pecus*). » (*Documents extraits du cartulaire de l'abbaye de la Seauve, sur le prieuré d'Exea, en Aragon ;* par M. Rabanis. — Actes de l'Académie royale de Bordeaux, tome I, 1839, pp. 313-329.)

1. *Opusculos gramatico-satiricos*, page XCIX du prologue (Prologo

quadriente, de *quadriens*, por el que después se dijo *quadrans*, así como *four*, cuatro, es corrupcion de *quatuor*.

Puigblanch croit à une dérivation directe de *farthing ;* il ne mentionne ni le français *hardi*, ni le « ardy en Gascogne » du *Tesoro* de César Oudin (1607).

En 1884, la *Revue Numismatique* (troisième série, tome deuxième, pages 108-144) publiait [1], sous le titre *Le Hardi et le Liard*, un mémoire d'Adrien de Longpérier [2], contenant le résultat de ses recherches sur l'étymologie du mot français *hardi*. Longpérier, qui ne connaît ni Oudin, ni Puigblanch, et qui ne mentionne l'espagnol *ardite* qu'à titre accessoire, déduit de ses recherches que « Hardi provient du mot anglais Farthing » (p. 126). Des textes qu'il cite, je retiendrai seulement les suivants :

Borel (*Trésor de recherches et d'antiquités gauloises et françoises*, 1655) définit « Hardy, monoye dite un liard ». Il ajoute : « En gascon on l'appelle un *ardit*. Cela vient de Philippe le Hardy qui les fit battre. »

Le Blanc (*Traité des monnoies*, 1690) dit : « Cette monnoye qui valoit 3 deniers, et qui par conséquent partageoit le sol en quatre, étoit appelée *Hardi* en Guyenne et *Liard* en Dauphiné... Il paroist par l'Ordonnance de Louis XI que d'*ancienneté* on avoit accoûtumé de fabriquer des *Hardis* en Guyenne et des *liards* en Dauphiné. » Longpérier ajoute : « Ces renseignements paraissent tirés des déclarations et ordonnances du 4 janvier 1470 et du 2 nov. 1475. »

Furetière, *Dictionnaire*, 2e éd., 1701, donne : « Hardi. Ancienne

con morrion, que los latinos llamaban galeato) et page AAA 2 des Correcciones i Adiciones placées à la fin du tome II.

1. Troisième série, tome deuxième, pp. 108-144.

2. « Ce mémoire est le dernier auquel j'ai travaillé ; j'y tiens particulièrement ; il n'y manque aucun élément essentiel. » M. Gustave Schlumberger dit que « Malheureusement ce dossier consiste uniquement en un volumineux amas de notes non classées, simplement assemblées pêle-mêle. Sauf les deux premiers feuillets, il n'y a pas trace de rédaction ».

monnoye qui valoit trois deniers. On la nomma *hardi* du nom du roy Philippe le Hardi qui la fit battre. » Cette définition est reproduite textuellement par le Dictionnaire de Trévoux.

Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, tome II, 1750 : « Hardi. Monnoye de Guyenne. »

Venuti, *Dissertation sur les anciens monuments de la ville de Bordaux*. Bordeaux, 1754, p. 157 : « L'*Hardit*, ou Liard, est une monoye propre à la Guyenne. C'est de toute ancienneté, dit l'ordonnance de Louis XI, qu'on avoit accoutumé de fabriquer des Hardits en Guienne et des Liards en Dauphiné. L'Hardit valoit trois deniers. »

La partie du mémoire de Longpérier dans laquelle ce numismate étudiait où et quand le hardi a été frappé était, paraît-il, trop confuse pour qu'il fût possible de la reproduire sans courir le risque d'interpréter infidèlement sa pensée; aussi a-t-elle été passée sous silence. Mais la conclusion a été publiée : « Il demeure donc prouvé, par ce qui précède, que le *hardi royal français* est une espèce tout à fait *spéciale au XVe siècle;* en outre, partout où il y a eu en France terre anglaise ou terre à esterlings (comme en Guyenne à Bordeaux, comme en Bretagne à Rennes, à Nantes) il doit y avoir eu *hardis*... — Toute l'affaire de Borel et consorts, la monnaie dite le *hardi* remontant à Philippe le Hardy, tombe d'une pièce... » et plus loin : « Hardi provient du mot anglais Farthing. » Suivent des citations montrant que le *farthing* « était en plein usage à l'époque où la Guienne était sous la domination britannique ».

De ce qui précède, ajoute Longpérier, il résulte que :

1° Le *farthing* a été frappé en Angleterre dès une époque reculée, et, suivant des actes écrits, dès le commencement du XIIIe siècle.

2° Il est toujours le quart d'un *penny*, comme son nom l'indique.

3° Son nom s'est écrit *harding* et *ferling*.

D'autre part, nous savons déjà :

1° Que le hardi est mentionné par cette forme aspirée dans les textes français du XVe siècle.

2° Qu'il est mentionné sans aspiration dans les textes gascons, béarnais, espagnols et basques.

3° Qu'il a été introduit en Guienne par les princes anglais. (Les rois Henri V et Henri VI, lorsqu'ils ont frappé des monnaies comme rois de France, n'ont pas fait faire de hardis parce que c'était une monnaie guiennoise, étrangère.)

4° Qu'il vaut toujours un quart de sou ou 3 deniers. (Louis XI, étant devenu maître de la Guienne, introduit alors le *hardi* en France, et en Bretagne, où les Anglais avaient séjourné. En Guienne, le *hardi* peut être aussi ancien que la domination anglaise. En France, le *hardi* n'a été introduit qu'après que Louis XI a été en possession de la Guienne.)

Donc le *ferling*, *felin*, *farthing* est l'égal du *hardi* puisqu'il vaut la moitié d'une maille, c'est-à-dire le quart d'un *sterling*. Donc le *hardi* et le *farthing* sont identiques...

L'*h* initial aspiré de certains dialectes du sud-ouest de la France provient fréquemment de *f* : le changement de *farthing* en *hardit* n'a donc rien de surprenant. Mais cette aspiration disparut à son tour, puisque la graphie *ardit* se trouvait en Guyenne, en Gascogne, en Béarn, alors qu'en français le mot était orthographié *hardi*. Cette double particularité d'une part, et d'autre part la chute du *t* final dans la forme française montrent bien que l'espagnol *ardite* vient du gascon *ardit* et non du français *hardi*. Il ne saurait, d'ailleurs, venir du français *hardi*, puisque, comme on va le voir, on trouve le mot *ardites* dans un texte espagnol antérieur à l'existence du hardi français.

« En Guienne, dit Longpérier, le hardi peut être aussi ancien que la domination anglaise. » Or la domination anglaise en Guienne remonte au milieu du douzième siècle et notre numismate a dit que c'est seulement au commencement du treizième que le *farthing* a été frappé en Angleterre; Longpérier est donc un peu en contradiction avec lui-même. Le terme *a quo* nous demeure inconnu. En attendant mieux, on peut citer un acte privé [1], daté du 20 mai 1400, par lequel

1. Publié à la page 499 de : Liciniano Saez. *Demostracion histórica*

quatre écuyers reconnaissent avoir reçu à Pampelune, du Trésorier de Navarre, diverses sommes, parmi lesquelles « XI groses et dos ardites de plata ». Il serait intéressant de trouver des exemples du mot *ardite* antérieurs à 1400.

2. avinenteza, avilanteza.

Dans ses *Quelques remarques sur la « Guerre de Grenade » de D. Diego Hurtado de Mendoza*[1], prétendant étudier (p. 10) « la pauvreté et la banalité du vocabulaire qui tiennent surtout à l'abus de certains mots et de certaines tournures », Morel-Fatio assure (p. 11) qu'elles « ressortent d'autant mieux que l'auteur s'est évertué, par une sorte de coquetterie mal entendue, à embellir çà et là sa phrase de mots qui frappent par leur étrangeté ». Le premier de ces mots (Morel-Fatio n'en cite que quatre) est *avilanteza*, et le mieux est de reproduire textuellement le morceau (pp. 11-13) :

Avilanteza. — Il y a neuf exemples de ce mot, dans huit desquels le sens est « audace, hardiesse ». Les voici[2] : « veráse quien son las (il s'agit des femmes morisques contraintes à renoncer à leur voile) que dieron (*var.* darán) la *avilanteza* al atrevimiento de mozos y viejos » 73 b. (Quel joli tour, *dar la avilanteza al atrevimiento*, « donner de l'audace à l'audace »! Pourquoi aussi *la avilanteza*, quand ailleurs le mot s'emploie avec *dar* sans article ?) ; — « Esto dió á los enemigos mayor *avilanteza* » 74 a ; — « daríase *avilanteza* á los descontentos para

del verdadero valor de todas las monedas que corrian en Castilla durante el reynado del Señor Don Enrique III... Madrid, 1796. — Longpérier a mentionné cet acte.

1. Dans *Annuaire de l'École pratique des Hautes Études*, 1914-1915, pp. 5-50.

2. A la page 8, note, Morel-Fatio dit : « Les chiffres qui accompagnent les citations de la *Guerre* renvoient à l'édition de D. Cayetano Rosell, dans le tome I des *Historiadores de sucesos particulares* de la Bibliothèque Rivadeneyra... Cette édition est la plus accessible et en somme la moins mauvaise... »

pensar novedades » 79[b]; — « y el Marqués, para no darles *avilanteza*,... acordó hacer en Durcal la masa » 79[a]; — « quitaríales (l'arrivée de Don Juan) la *avilanteza* de armar » 87[a]; — « ningunos atajadores por la tierra, que daba *avilanteza* á los contrarios de inquietar la ciudad » 90[a]; — « el marqués de Mondéjar... aunque no daba ocasion á quejas, daba *avilanteza* á que se descargasen de culpas » 100[b]; — « Apartaronse de su servicio (le service d'Aben Humeya) descontentas algunas cabezas, que tomaron *avilanteza* » 102[b]. Aucune hésitation sur le sens de ces huit exemples ; mais la première fois que le mot figure dans la *Guerre*, il offre un sens tout autre. Mendoza expose les motifs qu'ont eus les chefs de la conspiration pour se décider à agir. « Por lo cual, vistas por los monfíes y principales de la conjuracion las diligencias que se hacian, ... el temor de ser prevenidos y la *avilanteza* de nuestras pocas fuerzas les acució á resolverse » 72[b]. Ici il faut traduire : « le dédain » ou « la médiocre considération qu'inspiraient nos faibles forces ». D'où procède ce nouveau sens ? Le mot n'a certainement rien de commun avec *vil*, quoiqu'il semble que M. Duffo[1] l'ait cru, puisqu'il traduit *avilanteza* dans le premier exemple cité par « hardiesse effrontée, basée sur la faiblesse d'autrui ». Ce mot m'intriguant un peu, j'ai voulu avoir l'avis de M. Menéndez Pidal. Il m'a répondu qu'il ne possède pas d'exemples d'*avilanteza* ou *avilantez* antérieurs à la fin du XVIe siècle et qu'il est porté à y voir une dissimilation d'*avinanteza* dont deux exemples anciens lui sont connus, l'un du *Corbacho* de l'archiprêtre de Talavera (éd. des Bibliophiles espagnols, p. 55) et l'autre d'un romance de la *Primavera* de Wolf et Hofmann, t. II, p. 169. Cet *avinanteza* lui paraît emprunté à l'italien *avvenentezza*. Incontestablement, le castillan *avinanteza*, dans les deux cas cités, se rattache à l'italien et par l'italien au provençal, car *avvenentezza* dérive, je crois, d'*avinen*[2] ; mais le sens d'*avilanteza*, chez notre auteur ou chez Sigüenza, Mariana, etc., ne s'explique pas du tout par l'italien ou le provençal. Comment est-on arrivé au sens d' « audace » ? Je ne le vois pas. Ne s'agirait-il pas d'un mot d'érudit, d'un mot adopté par les amateurs d'archaïsmes, qui lui ont prêté un sens un peu au hasard ? Cela expliquerait l'hésitation de l'auteur de la *Guerre*.

1. Éditeur d'un volume d'extraits de la *Guerra de Granada*, dans la Collection E. Mérimée ; ces extraits, dit Morel-Fatio (p. 10), « s'adressent à nos collégiens ».

2. Note de Morel-Fatio : « La deuxième édition du Dictionnaire dit *de Autoridades* (1770) cite deux exemples d'*avenenteza*, *avinenteza* des XVe et XVIe siècles, qu'elle traduit par : « ocasion, coyuntura, oportunidad ».

L'auteur de la *Guerra* a-t-il hésité? Dans huit exemples le sens est « audace, hardiesse », dit Morel-Fatio, qui ajoute : « Aucune hésitation sur le sens de ces huit exemples; mais la première fois que le mot figure dans la *Guerre*, il offre un sens tout autre... Ici il faut traduire : « le dédain » ou « la médiocre considération qu'inspiraient nos faibles forces ». Donc, à en croire Morel-Fatio, Mendoza aurait employé *avilanteza* huit fois dans un même sens, une fois dans un autre sens, et c'est en cela que consisterait son « hésitation ». Il n'en est rien.

Avant de rechercher quel mot, ou quels mots, dut employer Mendoza, il importe de déterminer, dans chacun des passages en discussion, le sens exigé par le contexte.

Sur les neuf interprétations de Morel-Fatio, sept sont opposées au véritable sens, et par conséquent sont des contresens. Dans sept passages, en effet, la seule idée admissible est celle de « ocasion, coyuntura, oportunidad », parfois aussi « facilidad » :

72 [b]. Por lo cual, visto por los monfíes y principales de la conjuracion las diligencias que se hacian,... el temor de ser prevenidos y la *avilanteza* de nuestras pocas fuerzas los acució a resolverse... (C'était, pour les insurgés, une occasion que de n'avoir en face d'eux que de faibles forces ennemies, et ils résolurent d'en profiter.)

73 [ab]. si son vistas, seran codiciadas y aun requeridas, y veráse quién son las que darán la *avilanteza* al atrevimiento de mozos y viejos (et l'on verra quelles sont celles qui donneront à l'insolence des jeunes gens et des vieillards l'occasion de se manifester).

79 [a]. daríase *avilanteza* á los descontentos para pensar novedades (on fournirait aux mécontents l'occasion de songer à un nouvel état de choses).

79 [a]. y el Marqués, para no darles *avilanteza*, tornando al Padul, acordó hacer en Dúrcal la masa. (Aben Humeya, à la tête d'une nombreuse troupe, a obligé don Diego de Quesada à abandonner le pont de Tablate et à se retirer à Dúrcal. Le marquis de Mondéjar, informé de cet échec, quitte Grenade avec huit cents fantassins et deux cents cavaliers et se rend au Padul. Le texte indique le con-

traste : tanta gente de enemigos, d'une part, et tan poca gente de l'autre. Le soir même, entendant des coups de feu à Dúrcal, le marquis s'y rend avec sa cavalerie; mais les ennemis l'entendent venir et se retirent. Le marquis, ne voulant pas leur donner l'occasion d'une victoire quand ils s'apercevraient du petit nombre des poursuivants, revient au Padul et va de là à Dúrcal.)

87 [a]. la eleccion de don Juan de Austria quitaríales la *avilanteza* de armar... (la nomination de don Juan d'Autriche enlèverait aux insurgés l'occasion, en réalité, la facilité d'armer).

90 [a]. En el campo andaban solas dos cuadrillas, ningunos atajadores por la tierra, que daba *avilanteza* á los contrarios de inquietar la ciudad... (Faiblesse d'effectifs dans le camp, manque absolu d'éclaireurs dans la campagne, cela fournissait aux ennemis l'occasion, la facilité d'inquiéter la ville.)

100 [b] ... el marqués de Mondéjar, émulo del de Vélez y de otros, aunque no daba ocasion á quejas, daba *avilanteza* á que se descargasen de culpas, diciendo que por tener él mano en los negocios eran ellos mal proveidos... (dar ocasion á, dar avilanteza á, même sens, l'emploi d'un synonyme évitant une répétition).

Dans les deux autres passages, la seule idée admissible est « audace, hardiesse » :

74 [a]. Esto dió á los enemigos mayor *avilanteza* (plus d'audace) y á nosotros causa de dilacion.

102 [b]. Apártaronse de su servicio descontentas algunas cabezas, que tomaron *avilanteza* (qui s'enhardirent).

Dans un autre endroit (pp. 36-37) de ses *Quelques remarques..*, Morel-Fatio dit aussi :

L'idée m'est venue que tel ou tel trait saillant du vocabulaire de la *Guerre de Grenade* se retrouverait peut-être dans les lettres de l'ambassadeur. A vrai dire, la partie jusqu'ici publiée de cette correspondance n'offre pas toujours de grandes garanties, et, pour les lettres diplomatiques au moins, il importe d'avoir présent à l'esprit qu'elles ont passé par les mains de secrétaires et probablement subi la contamination de leur façon d'écrire; cependant il me semble indiquer d'y jeter les yeux.

C'est une idée fort judicieuse, car le vocabulaire d'un auteur ne peut être étudié utilement dans une seule de ses œuvres, à l'exclusion des autres. Quant à la réflexion que les lettres diplomatiques « ont passé par les mains de secrétaires et probablement subi la contamination de leur façon d'écrire », le cas est à peu près le même que pour la *Guerra*; les autographes de Mendoza actuellement accessibles sont en nombre très restreint.

Morel-Fatio fait (p. 38) les citations suivantes [1] :

AVILANTEZA : « tomarian tanta *avilanteza*... toman cualquier *avilanteza* » D. 165 ; — « la *avilanteza* que tomaria » N. XI, 713 ; — « porque... no... se dé *avilanteza* á los enemigos » A. 568. Dans ces quatre passages, le sens est sans contestation possible « audace, hardiesse ». Le cinquième passage présente cet intérêt que l'on y trouve le mot, semble-t-il, avec le même sens, mais sous la forme mi-provençale, mi-italienne d'*avinenteza :* « porque daria sospecha á unos y *avinenteza* á otros » D. 79.

Sur ces cinq interprétations de Morel-Fatio, trois sont opposées au véritable sens. Dans trois citations, la seule idée admissible est celle de « ocasion, coyuntura, oportunidad » :

D. 79. porque daria sospecha á unos y *avinenteza* a otros.
D. 165. tomarian cualquier *avilanteza*.
A. 568. porque... no... se dé *avilanteza* á los enemigos.

mais dans les deux autres, la seule idée admissible est bien « audace, hardiesse » :

D. 165. Tomarian tanta *avilanteza*.
N. XI, 713. la *avilanteza* que tomaria.

1. Les lettres capitales désignent les ouvrages suivants :
A. — *Archivo de investigaciones históricas*, t. II.
D. — Döllinger (J. J. I. von). *Beiträge zur politischen, kirchlichen und Cultur-Geschichte der sechs letzten Jahrhunderte.* Regensburg, 1862, t. I, pp. 53-196.
N. XI. — *Nuntiaturberichte aus Deutschland...*, t. XI.

En résumé, sur quatorze passages de Mendoza (neuf dans la *Guerra*, cinq dans ses lettres), dix ne peuvent se comprendre qu'avec un mot signifiant « ocasion, coyuntura, oportunidad » et quatre ne peuvent se comprendre qu'avec un mot signifiant « audace, hardiesse ». Dans le premier cas, on trouve neuf fois *avilanteza*, une fois *avinenteza* : dans le second cas, on trouve quatre fois *avilanteza*. Nous reviendrons plus loin sur cette question.

***

Morel-Fatio s'est contenté de consulter un seul dictionnaire (*Autoridades*, 2e éd., 1770), se privant ainsi d'éléments d'information que lui aurait valus une enquête un peu moins sommaire. Certains lexicographes du dix-septième siècle ont, en effet, recueilli les mots que nous étudions et il peut être intéressant de savoir comment ils les interprétaient. Il faut d'autant moins négliger d'autres dictionnaires postérieurs, que l'on y trouve, outre l'interprétation des mots, quelques exemples avec références. J'ai utilisé les ouvrages suivants :

1604. Ioan Pallet : auinenteza, *conformité* — auilanteza, *bassesse, poltronnerie*.
1607. Cesar Ovdin : Auinenteza, *conuenance, conformité* — Auilenteza [1], *lascheté, bassesse, vilité*.
1611. Cobarruuias ne donne aucun des deux mots.
1623. John Minsheu : avilentéza, *opportunity, fitnesse, conuenient season* — aviltéza, *vilenesse, basenesse, meanenesse*.
1726. Autoridades : mentionne seulement Avilantez, o Avilanteza. Audácia, ossadía, arrogáncia, con que el inferiór, ò súbdito se atréve al Príncipe, ò superiór, se descompóne contra él, y le falta al respéto. (Suivent trois exemples.)
1770. Autoridades, 2e éd. : Avenenteza y Avinenteza. antiq. ocasión, coyuntura, oportunidad. (Deux exemples.) — Avilantez.

1. Peut-être un simple lapsus pour *avilanteza*, mais c'est encore un exemple de la facile confusion des deux mots.

Osadía. (Un exemple.) — Avilanteza. Lo mismo que avilantez. (Un exemple.)

1899. Academia Española, 13e éd. (Je cite cette édition comme étant la dernière de celles publiées avant l'étude de Morel-Fatio.) Avinenteza. ant. Avenenteza. ant. ocasión, coyuntura, oportunidad. — Avilantez. Audacia, insolencia. Avilanteza. ant. Avilantez. — La 14e édition (1914) copie textuellement la 13e, mais supprime la mention « anticuado » à Avilanteza. — La 15e édition (1925) reproduit la 14e.

1902. Aniceto de Pagés : Avinenteza. ant. Avenenteza. (Un exemple.) — Avilanteza. ant. Avilantez. (Trois exemples.) — Avilantez. Audacia, insolencia. (Trois exemples.)

Les quatorze exemples de ces dictionnaires se réduisent à huit, si l'on ne tient compte ni des répétitions, ni d'une citation de la *Guerra de Granada,* déjà étudiée.

Nous classerons ces huit exemples, et deux autres avec eux, d'après la signification indiquée par le contexte et en les rangeant par ordre chronologique.

Sens de « ocasion, coyuntura, oportunidad » :

Los mestresalas que servian de parte del emperante, || es uno el de don Roldan, y el otro el de Montalvane, || por dar más *avinenteza* que hubiesen de fablare. ROMANCE. (Pagés, sous Avinenteza.) Voir plus loin le texte exact.

Pero ellas en amar ombres de poca manera fazenlo esto por vna de dos maneras : vna, que frio e amor non guarda donde entra... Otra manera es por *aduininteza,* o tener mas manera de fablar, contratar e platycar con ellos, o por vezindad o porque donde ellas estan acostumbran entrar los tales ombres de poco juyzio e corta manera... (Arcipreste de Talavera. *Corvacho ó Reprobación del amor mundano.* Sociedad de Bibliófilos españoles, 1901, p. 55.) Le manuscrit qui a servi de base à la réimpression des Bibliófilos españoles est de 1466. (Ce passage du *Corvacho* a été signalé à Morel-Fatio par M. Menéndez Pidal.)

Con esto concuerda el proverbio vulgar que dice : *avenenteza* face pecar, decia la nútriz á Fedria, por quitarle la ocasion de amar á Hypolito. PROV. DE SENECA, fol. 12, llan. 2. (Autoridades 1770, sous Avenenteza; Pagés, *ibid.*)

No le pareció (al Rey de Aragon) que debia perdèr una dispusicion y *avinenteza* tan hermosa de poder ganar un reyno tan señalado y tan de estimar, como era Sicilia. JUAN DE MOLINA, epíst. l. 4. fol. 42 (Autoridades 1770, sous Avenenteza).

Tomaron los Moros ocasión y *avilantéza* para sacudir el yugo. MARIANA, lib. 9, cap. 6 (Autoridades, 1726 et 1770, sous Avilantez; Pagés, *ibid.*; tous trois avec l'interprétation erronée de « osadia »). Voir plus loin le texte exact.

Sens de « audace, hardiesse » et aussi de « insolence » :

El descuido de Heraclio... dió *avilanteza* á Mahoma para que acometiesen. FR. JOSÉ DE SIGÜENZA. (Pagés, sous Avilanteza.)

El Rey se enfureció de que tanta descompostura é *avilantez* oviesen. BACHILLER DE CIUDAD REAL [*Centon epistolario*] epíst. 92. (Autoridades 1770, sous Avilantez; Pagés, *ibid.*)

... su *avilantez* los griegos todos || en secreto culpaban indignados. J. M. GÓMEZ HERMOSILLA. (Pagés, sous Avilantez.)

¡Qué avilantez! ¡Qué soberbia! M. BRETON DE LOS HERREROS. (Pagés, sous Avilantez.)

Il serait aisé de multiplier les exemples d'*avilantez*[1]; je n'en citerai qu'un, de date récente :

Bueno, pues el señor ha tenido la *avilantez* de amenazarme : ¡a mí! ¡al padre que lo ha echado al mundo! SERAFÍN Y JOAQUÍN ALVAREZ QUINTERO. *Los galeotes*, acto II.

***

Enfin, si l'on estime que la détermination du sens exigé par le contexte, tant dans l'œuvre étudiée que dans celles prises

1. L'Académie espagnole donne uniquement « Audacia, insolencia », comme signification d'*Avilantez*. Le mot signifie aussi « Vileza, bajeza » (*Nuevo Diccionario de la Lengua Castellana*. Paris, Bouret, 1874), acception déjà indiquée par Pallet et Oudin sous *Avilanteza* (bassesse, lâcheté).

comme points de comparaison, laisse encore subsister quelque doute ou quelque imprécision, il y a un autre moyen d'investigation dont il ne semble pas que l'on se soit avisé, bien que, cependant, il fournisse une preuve irréfutable : c'est de rechercher dans des traductions le même mot dans les mêmes positions et de voir à quel vocable, à quelle formule du texte original il correspond.

Dans la première édition de la traduction espagnole de Salluste par Francisco Vidal de Noya (Zaragoza, 1493), *auinenteza* se trouve six fois, et partout il correspond à des termes latins signifiant « opportunité, occasion » :

f. a [6] *a*. En Italia no hauia entonce hueste alguna. Gueo pompeo enla estremidad del mundo guerreaua. El del consulado que demandaua tenia grande sperança. El senado de ninguna cosa se guardaua : todas las cosas eran seguras z reposadas. las quales cosas dauan a Cathilina grande *auinenteza*.

In Italia nullus exercitus; Cn. Pompeius in extremis terris bellum gerebat; ipsi consulatum petendi magna spes; senatus nihil sane intentus; tutae tranquillaeque res omnes; sed ea prorsus opportuna Catilinae.

f. a [7] *a*. Si la virtud z lealdad vuestra no me fuessen assaz manifestas, de balde esta *auĩnenteza* nos seria contecida : z la grande sperança del señorio que tenemos enla mano seria vana...

Ni virtus fidesque vestra satis spectata mihi forent, nequidquam opportuna res cecidisset; spes magna, dominatio, in manibus frustra fuissent...

f. b iiij *c*. Entre estos aparejos z deliberaciones Cetego siempre del poco esfuerço de sus compañeros se quexaua que dudando z alargando grandes *auinentezas* perdian z que en tal peligro eran por cierto mas necessarias las obras que los consejos.

Inter haec parata atque decreta, Cethegus semper querebatur de ignavia sociorum : illos dubitando et dies prolatando magnas opportunitates corrumpere : facto, non consulto, in tali periculo opus esse.

f. b [6] *a*. Catulo dende la demanda del pontificado contra

Catulus ex petitione pontificatus odio incensus, quod extrema

Cesar en odio encendido porque enla estrema edad hauiendo ya huuido muy grandes honras Cesar que era moço se le auia leuado pareciales aquesto tener gran *auinenteza*...

aetate, maximis honoribus usus, ab adolescentulo Caesare victus discesserat. Res autem opportuna videbatur...

f. c ij *d*. alos enemigos ninguna *auinenteza* daua de pelear...

hostibus occasionem pugnandi non dare.

f. f iiij *c*. El Emperador delos romanos desque se vido fatigado por engaños z que los enemigos no dauan de si *auinenteza* de pelear : ordeno de combatir vna gran ciudad que llamauan zama :' la qual era cabeça del reyno.

Romanus imperator, ubi se dolis fatigari videt, neque ab hoste copiam pugnandi fieri, urbem magnam, et in ea parte qua sita erat, arcem regni, nomine Zamam, statuit oppugnare.

Reprenons aussi le passage de Mariana cité par le *Diccionario de Autoridades*, mais en le reproduisant d'après la première édition espagnole et en mettant en regard le texte latin : nous verrons que le sens est bien « occasion » :

Toledo 1601, p. 158.
... tomaron los Moros occasion y *auilenteça* para sacudir el yugo...

Toleti 1595, p. 413.
... Mauri ad occasionem vertentes rebellandi, excutiendique imperij iugum...

En 1726 et en 1770, l'Académie imprime *avilanteza* en citant Mariana, et aussi en reproduisant ce passage de la *Guerra de Granada* d'après les éditions : « Esto dió à los enemigos mayor *avilantéza*, y à nosotros causa de dilación. » L'Académie interprète ces deux passages à contre-sens, puisqu'elle leur donne la signification de « audácia, ossadía, arrogáncia »; il n'est pourtant pas besoin d'une grande perspicacité pour voir que chez Mariana, *occasion y auilenteça* est une de ces expressions géminées que le castillan affectionne et où il accole deux mots (ici, deux synonymes) pour exprimer une seule idée, ou parfois, si l'on veut, pour lui donner plus de force.

***

Il n'est jamais superflu d'examiner les éditions postérieures au plus ancien texte connu : le mot étudié peut avoir subi parfois quelque modification.

Le manuscrit du *Corvacho* de 1466 a *aduininteza*, mais l'édition de 1498 a *avinanteza*. (Celle de 1500 a *vinanteza*, faute d'impression pour *avinanteza*.)

Le Salluste espagnol de 1493 a six fois *auinenteza*. Je n'ai pas eu à ma disposition l'édition de Valladolid 1500, mais dans celle de Logroño 1529, aux six passages qui nous intéressent, on trouve, trois fois *auilenteza* (passages 1, 2 et 4) et trois fois *auilanteza* (passages 3, 5 et 6).

Le Mariana de 1601 a *auilenteça*, et celui de Madrid 1650 a aussi *auilenteza* (t. I, p. 337, col. b) ; mais les éditions imprimées au dix-neuvième siècle commettent la même confusion que l'Académie : elles ont *avilanteza* (Madrid, 1817-1822, t. VI, 1818, p. 44; Madrid, 1852-1853, t. I, p. 272).

Quant au *Romance del conde Dirlos* cité plus haut d'après un dictionnaire, il est imprimé comme suit dans le Cancionero sin año (f. 28, v°) :

los mestrasalas que seruian de parte del emperante
el vno es don Roldan z Reynaldos de montaluane
por dar mas *auiuenteza (sic)* que ouiessen de hablare.

mais dans le *pliego suelto* de Burgos 1564, le dernier vers est devenu

por darles mas *auenencia* y se huuiessen de hablar

peut-être parce que l'éditeur, ne comprenant pas *auinenteza*, estima qu'il devait refaire le texte.

De ces diverses graphies, on peut déduire, je crois, que dès

la fin du quinzième siècle *avinenteza* n'était plus d'un usage courant : son altération en *avinanteza* et en *avilenteza* devait fatalement amener sa confusion avec *avilanteza*, sans égard pour la signification. L'hésitation entre *avilenteza* et *avilanteza*, on l'a vu, se manifeste dès 1529; Mariana emploie encore *avilenteza*, mais les copistes de la *Guerra de Granada* ne connaissent qu'*avilanteza* et la confusion se perpétua : *avinenteza* avait vécu.

***

Quels sont les mots dont se servit l'auteur de la *Guerra de Granada* ? Il est élémentaire de supposer que Mendoza, qui connaissait admirablement sa langue, n'employa pas un mot pour un autre [1]. Quand il voulut exprimer le sens de « audace, hardiesse », il écrivit *avilanteza*, cela me semble hors de discussion. Quand il voulut exprimer le sens de « ocasion, coyuntura, oportunidad », qu'écrivit-il ? J'écarte sans hésiter *avilanteza*, graphie des copistes et des éditeurs de la *Guerra*,

1. Le manque de discernement de Morel-Fatio a été vraiment inimaginable. Il a connu, par un dictionnaire, « deux exemples d'*avenenteza, avinenteza* des XVe et XVIe siècles, traduits par : « ocasion, coyuntura, oportunidad ». Comment n'a-t-il pas vu que cette signification est précisément celle qui convient, la seule qui puisse convenir, à sept des neuf exemples de la *Guerra*, et que, par conséquent, la leçon *avilanteza* est fautive à ces endroits-là ? Il a beau trouver *auinenteza* dans une lettre de Mendoza, cela ne lui ouvre pas les yeux. Il dit aussi : « ... le sens d'*avilanteza*, chez notre auteur ou chez Sigüenza, Mariana, etc., ne s'explique pas du tout par l'italien ou le provençal. Comment est-on arrivé au sens d' « audace » ? Je ne le vois pas. » Si, au lieu de négliger dédaigneusement « Sigüenza, Mariana, etc. », il avait recueilli ces exemples et quelques autres, peut-être aurait-il reconnu qu'il se fourvoyait. Mais qu'attendre de quelqu'un qui remarque ironiquement : « Quel joli tour, *dar la avilanteza al atrevimiento*, « donner de l'audace à l'audace » ! » sans comprendre que personne n'aurait pu écrire une pareille stupidité ? Et que penser de cette hypothèse : « Ne s'agirait-il pas d'un mot d'érudit, d'un mot adopté par les amateurs d'archaïsmes, qui lui ont prêté un sens un peu au hasard ?» Mieux vaut ne pas insister.

corruption que Mendoza ne connut peut-être même pas. S'il la connaissait, il l'aurait certainement rejetée, à cause de l'équivoque à laquelle prêtait le mot. Restent *avinenteza* et *avilenteza :* j'estime que Mendoza écrivit *avinenteza,* parce que, s'il connut les deux formes, il préféra vraisemblablement celle qui n'était pas altérée, et parce que *avinenteza* se trouve dans la copie d'une de ses lettres.

***

Consulté par Morel-Fatio, M. Menéndez Pidal « a répondu qu'il ne possède pas d'exemples d'*avilanteza* ou *avilantez* antérieurs à la fin du XVIe siècle et qu'il est porté à y voir une dissimilation d'*avinanteza* dont deux exemples anciens lui sont connus, l'un du *Corbacho*..., et l'autre d'un romance... Cet *avinanteza* lui paraît emprunté à l'italien *avvenenteza* ». On ne trouve *avinanteza* que dans les éditions du *Corvacho* de 1498 et de 1500; le manuscrit de 1466 a *aduininteza :* quant au romance, il a *auinenteza* et non *avinanteza.*

Morel-Fatio ajoute : « Incontestablement, le castillan *avinanteza,* dans les deux cas cités, se rattache à l'italien et par l'italien au provençal, car *avvenentezza* dérive, je crois, d'*avinen*... » M. Menéndez Pidal et Morel-Fatio sont donc d'accord avec Menéndez y Pelayo, qui avait écrit en 1906, et précisément en note [1] du romance signalé par M. Menéndez Pidal à Morel-Fatio : « *avinenteza,* palabra italiana derivada del provenzal, por oportunidad ú ocasión. » Il est fâcheux qu'aucun des trois érudits n'ait cru devoir rappeler que cette dérivation a été indiquée pour la première fois en 1874 par Milá y Fontanals [2], toujours à propos de ce même romance : « *Avinenteza*... es sin duda palabra tomada de los

1. *Tratado de los romances viejos,* t. II, p. 358.
2. *De la poesía heroico-popular castellana,* p. 374, note 1.

italianos que hacen mucho uso de diferentes formas originarias, segun creemos, del *avinen* provenzal. »

Milá y Fontanals estime que l'espagnol *avinenteza* « es sin duda palabra tomada de los italianos »; je ne crois pas que cela soit exact. Le catalan a *avinenteza* et *avinentesa*[1], qui n'ont jamais eu d'autre sens que « ocasión, oportunidad, proporción, facilidad »; *avinentesa*, écrit aussi *avinenteza*, fait encore partie de la langue courante[2], toujours avec la même acception. Ces mots paraissent venir du provençal. Du catalan, *avinentesa* dut passer en aragonais (où l'on trouve *avinient*[3]), et de là en castillan. Plus tard, une dissimilation en fit *avilenteza*, puis, à une époque où le mot avait cessé ou cessait d'être employé, l'ignorance des copistes et des éditeurs amena sa confusion avec *avilanteza*, dont la signification et l'origine sont tout autres.

3. nuevamente, de nuevo.

Le Dictionnaire dit « de Autoridades » contient les deux définitions suivantes (tome IV, 1734) :

NUEVAMENTE. De poco tiempo à esta parte, ò con novedad. Lat. *Noviter. Nuperè. Denuò* (p. 689).

1. Le « *Diccionari Aguiló* » en donne ou en mentionne (p. 155) une douzaine d'exemples.

2. *avinentea, avinentesa, avinenteza* se trouvent dans les dictionnaires modernes; la Nova edició du Dictionnaire de Pere Labernia y Esteller (Barcelona, s. d.) écrit incorrectement *avinantesa*.

3. e encara si hi do haura carcel comun, empero no assi dispuesta como es dito, los no vezinos hayan a seyer detenidos presos en vna casa que sia *auinient* e comun... si ya no fuesse quel judge por cuyo mandamiento el preso es detenido, de voluntad del preso daua e assignaua a aquel por carcel, la casa del dito preso o otra casa alguna mas *auinient* e mellor que la carcel comun... (*Fororum legum ꝫ obseruantiarum consuetudinis scripte incliti regni Aragonum...* Cæsaraugustæ, 1552, fol. CLXIII, col. a-b). Ce passage est cité, mais en partie seulement, dans le *Dicc. de Autoridades*, 1726.

De *nuevo*. Modo adverbial que vale lo mismo que Nuevamente. Lat. Denuò (p. 690).

Dans la plus récente édition du Dictionnaire de l'Académie espagnole (1925), on trouve :

NUEVAMENTE. De nuevo. || 2. Recientemente.
De nuevo [sous Nuevo]. Reiteradamente.

L'Académie connaît donc deux acceptions à *nuevamente* et une seule à *de nuevo*.

Les exemples réunis ci-après[1] montreront que *nuevamente* et *de nuevo* ont trois acceptions communes :

1. « pour la première fois »
2. « récemment, depuis peu de temps »
3. « derechef, encore une fois, une fois de plus »

PREMIÈRE ACCEPTION

« pour la première fois »

... el de los catecúminos et el de los neófitos, que es tanto en griego como los que se tornan *de nuevo* á la fe. (*Las Siete Partidas*, éd. 1807, I, p. 98.)

Et ha poder de facer que un obispo obedesca á otro, et facerlo *de nuevo* en el lugar donde nunca lo hobo. (*Las Siete Partidas*, I, p. 197.)

... consagrar eglesias et facer altares en ellas *de nuevo*. (*Las Siete Partidas*, I, p. 203.)

Et otrosi poder han de facer eglesias *nuevamiente*. (*Las Siete Partidas*, I, p. 204.)

Et por ende mandamos et defendemos que de aqui adelante non sea osado ninguno de facer cárcel *nuevamente* nin de usar della maguer la tenga fecha. (*Las Siete Partidas*, III, p. 700.)

1. Sur les nombreux exemples réunis ici, quatre figurent dans le Dictionnaire « de Autoridades » (qui en interprète deux à contre-sens) et six dans *La lengua de Cervantes* de Julio Cejador y Frauca (Madrid, 1906, t. II).

Allegan por sí muchas veçes los demandados defensiones perjudiciales, è perentorias en departidos tiempos, è piden muchos plaços para las probar, è embarganse por ende los libramientos de los pleytos; et por esto tenemos por bien è mandamos que las defensiones perjudiciales è otras perentorias qualesquier que los demandados por sí ovieren, que las puedan poner fasta veinte dias primeros siguientes, despues de la contestacion del pleyto; et dende en adelante non puedan seer puestas, si non por alguna raçon que despues *de nuevo* pertenescieren à alguna de las partes; o si la sopiere despues *nuevamente*, façiendo sobre esto jura que las non sabia en los dichos veinte dias, nin antes. (*El Ordenamiento de Leyes, Que D. Alfonso XI hizo en las Cortes de Alcalá de Henares el año de mil trescientos y quarenta y ocho*. Publícanlo... los Doctores D. Ignacio Jordan de Asso y del Rio, y D. Miguel de Manuel y Rodriguez. Madrid, 1774, pp. 12-13.)

Porque Nos fue dicho è denunciado que en algunas partes de nuestros Regnos, que tomaron è toman portadgos, è peajes, è rondas, è castellerias *nuevamente* desque el Rey Don Sancho nuestro Abuelo finò aca... (*Id.*, pp. 60-61.)

... ordenamos, y mandamos, que el dicho Relator... haga relacion de la cosa sobre que ha de hauer consejo : sin poner otra razon en medio : y que los del nuestro consejo no resuman algunas razones de la dicha relacion : saluo, que digan sus votos, y parescer, y que no repitan los vnos lo que los otros assi dixeren : mas si les paresciere bien lo dicho, se alleguen a ello : y si quisieren allegar algunas razones *de nueuo*, las puedan dezir. (*Ordenanças Reales de Castilla*, Salmanticae, 1575, p. 207, col. 2.)

Pero bien puede dezir por escripto : « digo lo que dicho he. Y demas agora en esta segunda, y tercera instancia, digo y alego *de nueuo* tal y tal cosa. »(*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 408, col. 2.)

Y dada y pronunciada la sentencia diffinitiua, si alguna de las partes apelare en el tiempo deuido : y la prosiguiere como deue, si ante el juez de la appellacion alguna de las partes quisiere dezir alguna cosa *de nueuo* que deua ser recebida por derecho... (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 560, col. 1.)

Y si en la tercera instancia alguna cosa fuere allegada *de nueuo* ante el juez de la segunda appellacion... (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 560, col. 2.)

... que la parte que en el termino assignado no dixere : o allegare aquello para que le fue assignado, que no lo pueda dezir, dar, ni alegar en toda la primera instancia : pero que lo pueda dezir y allegar en la segunda instancia : y si no lo dixere en la segunda instancia, que lo

pueda allegar, y *de nueuo* dezir en la tercera instancia si lo deuiere recebir. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 560, col. 2.)

... y si por auentura en la segunda instancia ninguna de las partes quiere dezir alguna cosa *de nueuo*, hagales el juez luego concluyr. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 560, col. 2.)

E aquesto mesmo haga el juez de la tercera instancia : si alguna de las partes no dixere cosa alguna *de nueuo* que sea de recebir por fuero y por derecho segun dicho es. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 561, col. 1.)

Por quanto algunos abogados o procuradores por malicia por alongar pleytos, y lleuar mayores salarios de las partes hazen escriptos luengos, en que no dizen cosa alguna *de nueuo* saluo replicar por menudo dos o tres, o quatro, y aun seys vezes lo que han dicho... (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 561, col. 2.)

Tenemos por bien, y mandamos, que las defensiones perjudiciales y otras peremptorias qualesquier que los demandados por si ouieren, que las puedan poner fasta veynte dias primeros siguientes despues de la contestacion del pleyto y dende en adelante no la puedan alegar ni poner : saluo si por alguna razon despues *de nueuo* le pertenesciere alguna de las partes, y si lo supieren despues *nueuamente* haziendo sobre ello juramento que no lo sabian en los veynte dias ni antes. (*Ordenanças Reales de Castilla*, pp. 585, col. 2, et 599-600.)

... y si lo supieren despues *nueuamente* haziendo sobre ello juramento que no lo sabian en los veynte dias ni antes. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 600, col. 2.)

... adonde se dize que el actor presente sus scripturas al tiempo que pusiere la demanda y despues no se le ha de admittir, saluo si jurare *nueuamente* vinieron a su noticia. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 675, col. 1-2.)

... y al fin hizo muchos monesterios parte rehizo y parte edifico *de nueuo* y hinchiolos de monges. (*Suma de todas las Cronicas del mundo*. Valencia, 1510. f. cclxxxv.)

... y como quien edifica || *de nueuo* vna ciudad bella... (*Romancero General*, 1600, f. 21 b.)

Muchas yglesias de su reyno hizo *de nueuo*, otras reparó con mucha liberalidad y franqueza. (Mariana, IX, VI.)

Contentose con que D. Alonso le hiziesse *de nueuo* pleyto omenage que le seria amigo verdadero y leal. (Mariana, IX, VIII.)

... demas que *de nueuo* se les ofrecio otra ocasion muy a proposito para lleuar adelante esta trama. (Mariana, IX, XI.)

... le concedio facultad, para que a su voluntad trocasse, mudasse,

y diesse a quien por bien tuuiesse los diezmos y rentas de las yglesias, que o de *nueuo* fuessen edificadas o ganadas de los Moros. (Mariana, X, II.)

Tous ces exemples sont pris à des textes juridiques ou historiques, à l'exception d'un seul, qui provient du *Romancero General.* Je n'en connais pas de postérieurs à 1600 *(Rom. Gen.)* et à 1601 (Mariana). Jusqu'à nouvel ordre, on peut supposer que *nuevamente* et *de nuevo* cessèrent, vers cette époque, d'être employés avec l'acception de « pour la première fois ».

DEUXIÈME ACCEPTION

« récemment, depuis peu de temps »

Nuevamiente seyendo alguno convertido de otra ley nol deben facer obispo. (*Las Siete Partidas*, ed. 1807, I, p. 211.)

Et aun non tan solamiente non deben esleer para obispo al que fuesse *de nuevo* convertido á la fe... (*Las Siete Partidas*, I, p. 211.)

... y reuocamos los Alcaldes del adelantamiento, que *nueuamente* fueron puestos allende del dicho numero antiguo dellos. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 314, col. 1.)

... en las quales estaua el Rey Don Alphonso fijo de la dicha Reyna, que *nueuamente* habian alçado por Rey. (*Valerio de las Historias*. Murcia, 1487, lib. 7, tit. 5, cap. 5.)

Fernando el Catholico, hoy bienauenturadamente reynante en todos los reynos de Castilla z de Aragon : z *nueuamente* en el fuerte reyno de Granada con grande victoria z prosperidad. (Valerio Maximo, Çaragoça, 1495.)

Y vi su maderamiento || *de nueuo* mal eleuado. (Llanos, *Coplas...*, *in* Cancionero general de Hernando del Castillo, ed. Biblióf. Esp., II, p. 31, col. 1.)

Tu venida sea con tanta prosperidad qual fue la del nuestro gran Carlos en las Españas, *nuevamente*, llamandose Rey. (*Comedia Seraphina*, Valencia, 1521. — Réimpression de Madrid, 1874, p. 80.)

... estos... engañan a los villanos y a los que son *nueuamente* venidos, que aqui los llaman bisoños. (Francisco Delicado, *La loçana Andaluza*, mamotreto XV.)

... vn gentilhombre *nueuamente* venido... (Francisco Delicado, *La loçana Andaluza*, titre du mamotreto XLIX.)

... fray Antonio de Gueuara predicador y coronista de su magestad : y agora *nueuamente* electo en obispo de Guadix... (*Relox de Principes*. Valladolid, 1529.)

El qual doctor... agora *nueuamente* ha compuesto vn libro en latin. (Juan Luys Vives. *Libro llamado Instrucion de la muger christiana...* Traduzido... por Juan Justiniano... Çaragoça, 1555. Prologo, f. 3 r°, l. 15.)

Visitò y consolò a sus Frailes, que *nuevamente* habian alli aportado. (Fray Hernando de Castillo. *Primera Parte de la Historia genera de Sancto Domingo, y de su Orden de Predicadores*. Madrid, 1584, libro I, cap. 44.)

... en los Reynos, y prouincias *nueuamente* conquistados, nunca estan tan quietos los animos de sus naturales, ni tan de parte del nueuo señor, que no se tenga temor, de que han de hazer alguna nouedad... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 15.)

Y tambien podria ser, que como yo soy nueuo cauallero en el mundo,... tambien *nueuamente* se ayan inuentado otros generos de encantamentos... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 47.)

... y que si no le auia llamado el de los leones, deuia de ser por auersele puesto tan *nueuamente*. (Cervantes, *Don Quixote*, parte II, cap. 30.)

Moderno, lo que *nueuamente* es hecho, en respeto de lo antiguo. (Covarruvias, *Tesoro de la lengva castellana*.)

... el Gobernador, que era castellano y *nueuamente* casado con otra señora castellana... (Juan Valladares de Valdelomar, *Cavallero venturoso*, ed. Bonilla-Serrano y Sanz, I, p. 188.)

Aux XVe, XVIe et XVIIe siècles, les termes *nueuamente*, *de nueuo*, *agora nueuamente*, *nueuamente agora*, *agora de nueuo* [1], appliqués à certaines particularités éditoriales d'un livre, n'ont

1. Quelquefois aussi, simplement : *agora*.
Tous ces termes sont les équivalents des suivants :
Latin : *noviter*, *nove*, *novissime*, *nuper*, *nuperrime*.
Italien : *nuovamente*, *novissimamente*, *di nuovo*.
Français : *nouvellement*, *de nouveau*.
Anglais : *newlye*.
De même qu'en espagnol, ces termes, quand ils sont appliqués à édition, n'ont jamais d'autre sens que « récemment ».

jamais, en aucun cas, d'autre sens que « récemment, tout récemment [1] ». Ce sens est entièrement indépendant de l'idée exprimée par le participe passé dont ces termes sont suivis. Ces termes indiquent simplement que l'état annoncé par le participe passé est un état récent ou très récent et ils n'indiquent jamais autre chose.

Les expressions *nueuamente compuesto, nueuamente hecho* signifient donc que le livre a été récemment écrit; l'expression *nueuamente impresso* indique donc que le volume vient d'être imprimé [2]. Contrairement à une interprétation assez fréquente [3], ces expressions (*nueuamente compuesto, nueuamente hecho, nueuamente impresso*, etc.) n'ont jamais, en aucun cas, le sens de réitération : comme ils figurent aussi bien

1. J'ai trouvé — mais une seule fois et à une époque très tardive (1784) — *ahora de nuevo* employé dans l'acception de « pour la première fois » :

Viage al Parnaso, compuesto por Miguel de Cervantes Saavedra... Publicanse ahora de nuevo una tragedia y una comedia inéditas del mismo Cervantes; aquella intitulada La Numancia, esta El Trato de Argel. En Madrid. Por Don Antonio de Sancha. Año de M. DCC. LXXXIV.

2. Cette mention est donc l'ancêtre du « Vient de paraître » ou du « Just out » de nos jours; mais au lieu de se placer sur une bande de papier qui entoure le volume et en peut être détachée, elle en est inséparable, puisqu'elle se trouve imprimée avec lui. Elle est le plus souvent à la première page et fait partie du titre — ou d'un sous-titre.

3. Brunet (*Manuel du Libraire*, 5e édition, tome V, col. 91), en citant le *Salustio* de Saragosse, 1493, ajoute : « Édition fort rare, mais qui, à en juger par les mots *de nuevo emendada* que porte la souscription, ne doit pas être la première de cette traduction. » C'est cependant la première.

Escudero y Perosso (*Tipografía hispalense*, p. 157), en décrivant le *Libro segundo de Palmerin* de Séville, 1524, ajoute : « Sin duda hubo alguna ó algunas [ediciones] anteriores á la presente, como se deduce del título : *Nueuamente... impresso*. » Cette édition n'est pas, en effet, la première, mais ce n'est pas de ces deux mots qu'on peut le déduire.

On pourrait multiplier les exemples de ce contre-sens.

dans des éditions originales que dans des réimpressions, ils ne peuvent jamais permettre de distinguer les unes des autres [1].

Un livre portant la mention *nueuamente añadido* est toujours une réimpression, mais ce fait ressort du participe *añadido :* il ne ressort nullement de l'adverbe *nueuamente.*

Un livre portant la mention *nueuamente enmendado* ou *nueuamente corregido* peut être soit une première édition, soit une réimpression, suivant que la « correction » annoncée se rapporte au soin que l'imprimeur assure avoir apporté à l'impression, ou qu'elle indique que l'édition contient moins de fautes qu'une édition antérieure. Dans l'un et l'autre cas, *nueuamente* n'a d'autre sens que « récemment ».

Il ne faut donc voir dans *nueuamente, de nueuo* et autres termes analogues qu'un appel de l'éditeur à cette partie — peut-être à cette majorité — du public qui, en tout temps et en tout pays, s'intéresse à une chose nouvelle, mais ne s'y intéresse guère que parce qu'elle est nouvelle ou qu'elle est présentée comme telle. Le plus souvent, le colophon donnait la date précise à laquelle avait été achevée l'impression, et cette date suffisait à mettre en pleine lumière le caractère essentiellement précaire de la « nouveauté ».

En réalité, les termes dont nous venons de nous occuper, appliqués à des éditions anciennes, étaient une simple banalité, dont l'usage finit par consacrer l'emploi.

---

1. Quant aux indications que peuvent fournir des participes passés autres que *compuesto, hecho, impresso,* etc., pour établir qu'un livre est ou n'est pas une édition princeps, elles sont entièrement indépendantes des termes *nueuamente, de nueuo,* etc., qui accompagnent ces participes. Nous comptons nous en occuper dans une prochaine étude.

TROISIÈME ACCEPTION

« derechef, encore une fois, une fois de plus »

... quando menguase la ley en lugares, ó la hobiesen de emendar ó á facer *de nuevo*. (*Las Siete Partidas*, ed. 1807, I, p. 36.)

... ha poder et fuerza la su palabra de obrar sobre todo..., asi como de facer la cosa *de nuevo*, et emendar la que es fecha ya... (*Las Siete Partidas*, I, p. 63.)

Otrosi quando alguna tierra fuese conquerida *de nuevo* de aquellas en que hobo antiguamiente obispado, et otra qualquier en que lo non hobiese habido... (*Las Siete Partidas*, I, p. 205.)

... tomaron è toman portadgos, è peajes, è rondas, è castellerias... : et sì daqui adelante los pusieren *nuevamente*... (*El Ordenamiento de Leyes... el año de* 1348, pp. 60-61.)

... y si el pleyto fuere començado *nueuamente* ante los Oydores, que de la sentencia que dieren no aya appellacion, ni alçada para ante nos, ni para ante otro alguno. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 232, col. 2.)

Pero si la parte, que se sintiere agrauiada supplicare de la sentencia, que los dichos nuestros oydores dieren, quando el pleyto fuere començado *nueuamente* ante ellos... (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 234, col. 1.)

Y agora en este termino deue dezir por palabra, o por escripto, represento aqui *de nueuo* todas las escripturas que por mi parte en este pleyto son presentadas : y si algunas mas tuuiere diga, y agora represento estas mas. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 560, col. 1.)

Ordenamos y mandamos, que los castillos viejos, y las peñas brauas, y las otras fortalezas, y cueuas, y oteros que en el nuestro suelo y en el suelo del abadengo, y en el suelo ageno fueron, o fueren de aqui adelante edificados, tenemos por bien que luego sean demolidas y derribadas : y quando nos houieremos de dar licencia que alguno *de nueuo* aya de edificar y fazer casa fuerte, que no lo faremos, ni entendemos fazer sin acuerdo de nuestro consejo... (*Ordenanças Reales de Castilla*, pp. 855, col. 2; 856, col. 1.)

... ꝛ tomo otra lança ꝛ empeço *de nueuo* a ferir ꝛ derrocar caualleros. (*La historia de... Oliueros de castilla y artus dalgarbe*. Burgos, 1499, cap. XLI.)

... y despues transcoriendo *de nueuo* vencio Asdrubal y le mato. (*Suma de todas las Cronicas del mundo*. Valencia, 1510, f. cl.)

... y *de nueuo* siendo rompida la tregua que tenian... (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f. cl.)

... y por esto Vespesian lo libro de toda seruitut, y en poco tiempo despues siendo tomada y desfecha la cibdad de jerusalen como excellente propheta *de nueuo* fue por vespesian muy mucho enxalçado y loado. (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f. clxxxxiiij.)

... y por su crueldad *nueuamente* se mouio vn estruendo enel pueblo muy grande en venecia... (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f. cclxxxvj.)

... y por esto fue constreñido el pontifice descreuir *nueuamente* de todo esto a Carlo... (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f. cclxxxviij.)

... y ansi esta famosa muger torno a tomar el imperio, y Constantin dentro de pocos dias murio, e auiendo Hyrena *nueuamente* gouernado por espacio de N, años el imperio la cerco Nicephoro... (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f. cclxxxix.)

... y por esto siendo deuidamente priuado le fue forçado huyr a Treuiso y por ciertos cibdadanos desterrados de venecia fue *de nueuo* en tal dignidad buelto. (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f, cclxxxix, v°.)

Nueuamente el prefeto de Naydona en Aquitania alçandose... (*Suma de todas las Cronicas del mundo*, f. ccxciij.)

... lo hize corregir y trasladar *de nueuo* lo mas conforme que ser pudo al latin y allegado al buen Romance : porque antes de agora fue otra vez impresso muy corrupto y ageno del ydioma Castellano... (*Comentarios* de Cayo Julio Cesar. Alcalá, 1529.)

Y alli Cesar vso de vna grandisima astucia : que por no auer de tornar a combatir *de nueuo*, y por no dar espacio a que *de nueuo* se rehiziesen y tornasen a poner en orden... (Appiano Alexandrino. *Historia de todas las guerras ciuiles que vuo entre los romanos... traduzida de latin...* Alcalá, 1536, fol. lj, col. a.)

... diziendo que si Pompeyo tuuiese espacio de vn dia para tornar a ponerse en orden, seria vn meterse *de nueuo* en peligro. (Appiano Alexandrino, fol. lj, col. b.)

Y Caton, cobrado el vigor *de nueuo*, dissimulo. (Appiano Alexandrino, fol. lv, col. c.)

... huyo *de nueuo* de las naos y entro en vna barca... (Appiano Alexandrino, fol. lvij, col. a.)

... echo la diadema, la qual Antonio *de nueuo* le torno a poner en la

cabeça a Cesar, y Cesar *de nueuo* la torno a echar de si... Cesar pues... o por no implicarse *de nueuo* las discordias ciuiles... (Appiano Alexandrino, fol. lviij, col. a.)

... *de nueuo* tomaron osadia. (Appiano Alexandrino, fol. lix, col. d.)

Cymbro trauo de la vestidura de Cesar como si *de nueuo* le quisiesse rogar... (Appiano Alexandrino, fol. lx, col. a.)

y si *de nueuo* era puesta en desacuerdos... (Appiano Alexandrino, fol. lxj, col. b.)

En esta dolencia le fueron a ver los reyes catholicos : y porque el auia venido a su seruicio vn pobre hidalgo, *de nueuo* le hizieron merced de toda su hazienda. (Eximenis, *Carro de las donas*, Valladolid, 1542, libro III, cap. xxv.)

Dende algunos años murio el rey don juan su suegro a quien esta princessa lloro... y *de nueuo* lloro al principe don alonso su marido. (Eximenis, *Carro de las donas*, Valladolid, 1542, libro II, cap. LXV.)

... auiendose quemado vn edificio, le tornó a edificar *de nueuo*... (Fr. José de Sigüenza, *Historia de la Orden de San Jerónimo*, III, XVI.)

La Santa, trocando sus razones poco à poco, las persuadió à ellas que reconociessen su culpa y se volviessen à Dios, y le pidiessen perdon, y *de nuevo* tornassen à la batalla[1]. (Ribadeneyra, *Flos Sanctorum*, *Vida de Santa Dorothea*.)

... mi alma enamorada || *de nueuo* mi fè te entrega. (*Romancero General*, 1600, f. 303, c.)

... quien me fuerça || que oluidando lo passado, || *de nueuo* mi fè te ofrezca. (*Romancero General*, 1600, f. 303 d.)

Los suspiros que os embio || tan ardiendo, frios bueluen || al pecho *de nueuo tornan*... (*Romancero General*, 1600, f. 308, b.)

Tras quinze meses de ausencia... || me atrauessaron *de nueuo* || de amor las flechas agudas. (*Romancero General*, 1600, f. 314, d; 315 a.)

... borrense cuentas passadas, || hagase libro *de nueuo*. (*Romancero General*, 1604, f. 422, d.)

... solo queria que para seguridad de la amistad que tenian puesta, le hiziesse *de nueuo* el juramento que le tenia hecho, de ser verdadero amigo... (Mariana, IX, x.)

1. Le Dictionnaire « de Autoridades » cite cet exemple comme si *de nuevo* y avait le sens de « récemment », alors qu'il est de toute évidence que *de nuevo* signifie ici « derechef ».

... de que resultó ocasion a los Moros de passar *de nueuo* en España, y emprender una nueua guerra. (Mariana, XIV, VIII.)

Solo acordaron que *de nueuo* se viessen. (XIV, XVI.)

Sossegada esta tormenta, leuantó *de nueuo* otra el Infante don Iuan. (Mariana, XIV, XVI).

Tornaron *de nueuo* a acometer a don Iuan Manuel... (Mariana, XXVIII, XVIII.)

... y no dexó de parecerle mal la facilidad con que la auia hecho pedaços, y por assegurarse deste peligro, la tornó a hazer *de nueuo*... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 1.)

Dixole tambien, que en aquel su castillo no auia capilla alguna donde poder velar las armas, porque estaua derribada para hazerla *de nueuo*. (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 3.)

... se alçò *de nueuo* en los estribos... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 9.)

... han de hazer alguna nouedad para alterar *de nueuo* las cosas... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 15.)

... y como no las hallò, estuuo a punto de perder el juyzio: maldixose *de nueuo*... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 18.)

Esta preuencion que hago es porque querria passar breuemente por el cuento de mis desgracias, que el traerlas a la memoria no me sirue de otra cosa que añadir otras *de nueuo*. (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 24.)

... los dos se admiraron *de nueuo*... (Cervantes, *Don Quixote*, parte I, cap. 26.)

... cubrioseme el coraçon *de nueuo* y *de nueuo* maldixe mi ventura... (Cervantes, *El amante liberal*.)

... y *de nueuo* volvieron a hacerle cosquillas en el alma sus sospechas... (Cervantes, *La gitanilla*.)

... y *de nueuo* os encargo, señora, que nadie sepa esta historia... (Cervantes, *La gitanilla*.)

Tornó *de nueuo* a jurar el mozo... (Cervantes, *Rinconete y Cortadillo*.)

... aqui boluio a pedir justicia, y aqui se la prometio *de nueuo* Monipodio... (Cervantes, *Rinconete y Cortadillo*.)

... y asi quiero que se traiga luego aqui vn escribano para hacer *de nueuo* mi testamento... (Cervantes, *El celoso estremeño*.)

... llevole Peralta a su casa, diole lo prometido, y ofreciosele *de nueuo*... (Cervantes, *El casamiento engañoso*.)

Aqui fue ello, aqui me tuuo *de nueuo* Dios de su mano. (Cervantes, *El casamiento engañoso*.)

Ofreciosele *de nueuo* el licenciado... (Cervantes, *El casamiento engañoso.*)

... pero soy tan desdichado, || que hoy, que te hallo *de nuevo* || en manos del desengaño, || *de nuevo* vuelvo a perderte. (Agustin Moreto, *En el mayor imposible nadie pierda la esperanza.* Jornada II, dernière scène.)

On pourrait citer des centaines d'autres exemples de cette même acception, extrêmement fréquente aujourd'hui.

C'est à cette troisième acception qu'il convient de rattacher l'exemple suivant, dans lequel *de nueuo* pourrait être traduit par « désormais » :

Los escriuanos hasta aqui por los reyes nuestros predecessores criados son muchos en numero, y muchos dellos no pertenescientes para el dicho officio. Y por esto el señor Rey don Iuan nuestro padre en las cortes que hizo en Valladolid, año de quarenta y dos, ordeno, y mando : que ninguno fuesse criado escriuano *de nueuo*, saluo por vacacion[1]. (*Ordenanças Reales de Castilla*, p. 389, col. 2.)

La réitération exprimée par ce *de nueuo* s'applique non à l'*escriuano*, mais à la nomination elle-même : « Il ne devait pas y avoir désormais de nouvelle nomination, sauf en cas de vacance. »

4. **Noms de famille mal accentués.**

LLAVIA

Ramon de Llabia ou Llavia est le compilateur d'un Cancionero imprimé à Saragosse par Juan Hurus, vers 1490 d'après Haebler[2], en 1490 d'après Sánchez[3]. Ce Cancionero

1. Le Dictionnaire « de Autoridades » commet un contre-sens en interprétant ici *de nuevo* par « récemment ».
2. *Bibliografía ibérica del siglo XV*, nº 387.
3. *Bibliografía zaragozana del siglo XV*, por un Bibliófilo aragonés, nº 25.

débute par un « Prologo fecho ala señora doña francisquina de bardaxi mujer d'l magnifico señor mossen joan fernandez de heredia gouernador de aragõ por ramon dellabia en q̄ le endereça el presente libro ».

Aucun de ceux qui ont mentionné ce livre rarissime [1] n'a écrit correctement le nom du collecteur. Raymundo Diosdado Caballero [2], Fray Francisco Méndez [3], Ticknor [4], Pascual de Gayangos et Enrique de Vedia [5], Pedro José Pidal [6], Adolf Wolf [7], Amador de los Ríos [8], Pedro Salvá [9], Gallardo [10], Menéndez y Pelayo [11], Haebler, Sánchez — on en pourrait citer d'autres — ont écrit Llabia ou Llavia sans accent, témoignant ainsi qu'ils le prononçaient Llábia ou Llávia (paroxyton).

Ce nom est celui d'un hameau de l'ayuntamiento de Fontanillas, juzgado de La Bisbal, province de Gerona, et il se prononce Llaviá (oxyton).

1. On n'en connaît actuellement que quatre exemplaires.

2. *De prima typographiae hispanicae aetate specimen*. Romae, 1793, n. CCCI. — Réimpression de 1865, p. 140.

3. *Typographia española*. Madrid, 1796, p. 383. — Réimpression de 1861, p. 184.

4. Édition de Londres 1863, p. 392, note. Cette note ne se trouve pas dans l'édition de 1849, mais elle est bien de Ticknor et aurait dû être connue de Salvá, qui dit à tort (*Catálogo*, p. 96, col. 1) que Ticknor ne mentionne pas le Cancionero en question. Sánchez reproduit l'allégation erronée de Salvá.

5. Traduction espagnole de Ticknor, I, p. 426.

6. *De la poesía castellana en los siglos XIV y XV*, dans *El Cancionero de Juan Alfonso de Baena*. Madrid, 1851, p. XLI.

7. Traduction allemande de Ticknor, Supplementband, p. 45, dernière ligne.

8. *Historia crítica de la literatura española*, VI, p. 535.

9. *Catálogo de la biblioteca de Salvá*, I, nº 185.

10. *Ensayo*, III, nº 2859.

11. *Antología de poetas líricos castellanos*, VI, p. CCVII, note.

CANDAMO

Les traducteurs espagnols de Ticknor, Pascual de Gayangos et Enrique de Vedia, accentuent à tort Cándamo, *apellido materno* de Francisco Antonio de Bances Candamo. Cette faute se trouve au tome II, p. 553, l. 3 (Vances Cándamos !); au tome III, p. 99, p. 232 (n. 18), p. 454; au tome IV, p. 446 (col. 2). Par contre, le nom est imprimé deux fois sans accent : au tome II, p. 553, l. 20, et au tome IV, p. 450. Le texte anglais de Ticknor, dans toutes ses éditions, porte correctement Candamo.

Les préliminaires das *Obras lyricas* (Madrid, Martinez Abad, s. d., probablement 1729) appellent l'auteur successivement :

Francisco Antonio de Bances, y Candamo
Francisco Candamo
Francisco Antonio de Bances Candamo
Francisco Bances Candamo
Candamo
Francisco Antonio Candamo
Franciscus à Candamo
Franciscus Candamo
Francisco de Bances Candamo

Aucun de ces « Candamo » n'a d'accent. Dans le volume de 1729, « Candamo » est toujours paroxyton, aussi bien sous sa forme latine que sous sa forme castillane :

Tu mihi, tu querulas agitas, Candame, dolores (préls.)

Te sine sollicitæ plangunt, Candame, Camænæ (préls.)

Candamo amigo, huiamos, que en Poetas
hierve Madrid : à que aguardais ? huiamos;
porque de presumidos de Candamos

fondo han dado en el Rastro cien carretas (p. 153).

De la Palma, y Laurèl ni aun brilla vn ramo :
Nada es luz, todo es noche, todo Erebo :
Sabes por què, Lector ? Muriò Candamo (préls.).

Candamo est un village de la province d'Oviedo.

CANCER

Jerónimo de Cancer y Velasco.

Fautivement « Cáncer » :

Les traducteurs espagnols de Ticknor, Pascual de Gayangos et Enrique de Vedia (III, p. 90 texte et note; p. 230, texte et note; IV, p. 450). Il est à remarquer que les éditions du texte anglais impriment Cancer sans accent.

Ramon de Mesonero Romanos, *Dramáticos posteriores á Lope de Vega*, I, pp. XXXI-XXXII.

Adolfo de Castro, *Poetas líricos de los siglos XVI y XVII*, II, pp. LXIX-LXXII et 429-437.

Cayetano Alberto de la Barrera y Leirado, *Catálogo... del teatro antiguo español*, pp. 62-63.

« Cancer » est oxyton.

Latasa, *Biblioteca nueva de los escritores aragoneses*, cite :

III, p. 224 : Geronimo Cancér (le nôtre) et Jayme Cancér.
III, p. 225 : Josef Navarro fue llamado el Cancér de Aragon.
II, p. 42 : Jaime Cancer « Descendiente de la noble familia de este Apellido, Señora que fue del lugar de Cancèr [1]... »
II, p. 44 : Luis Cancèr, Martin Cleriguet de Cancèr, Martin Damásceno de Cancèr, Jaime Cancer.

Et cela n'a pas empêché Toribio del Campillo, l'indexeur

1. C. A. de la Barrera copie cette notice (p. 62, n. 2) mais accentue Cáncer.

de Latasa, d'accentuer fautivement Cáncer (*Indice alfabético de autores para facilitar el uso de las Bibliotecas antigua y nueva...*, Madrid, 1877 p. 70).

Cancer est un hameau de la province de Huesca.

R. Foulché-Delbosc

THE HUMANIST JERONYMO DE OSORIO

Of all the Portuguese known to fame in the sixteenth century, Jeronymo Osorio da Fonseca was perhaps the most widely celebrated in Europe, not excepting even Damião de Goes and André de Resende. He seems to have had a genius for friendship and was fortunate in his experience of men of learning. " Multis enim locis usu didici, he says, nunquam elegantiam doctrinae ab humanitatis laude sejunctam esse : imo semper ingenii suavitatem cum omni literarum cultu fuisse incredibili amoris societate copulatam[1]. " His travels began early. Born in 1506, in the same year as his friend and patron Prince Luis, he was sent at the age of thirteen to study civil law at Salamanca; six years later he was studying philosophy at Paris, and subsequently proceeded to the Spanish College at Bologna. In Italy he made the acquaintance of Cardinal Sadoleto, Cardinal Bembo and other celebrated Italians, and at the Spanish College became the intimate friend of the future Archbishop of Tarragona, his junior by ten years, Antonio Agustín.

When King João III reorganised the University of Coimbra in 1537 Osorio became professor of Scripture there, but three years later he came to Lisbon as tutor to the son of

1. *De Gloria*, lib. I, p. 12. The references throughout are to the edition of Osorio's Latin works (1791-94) published at Coimbra two centuries after the *Opera Omnia* edited in four volumes by his nephew Jeronymo de Osorio (Romae, 1592).

Prince Luis, the future Prior of Crato. When Prince Luis died in 1555 Osorio found a new patron in his brother Cardinal Henrique, and he became in 1560 Archdeacon of Evora and in 1564 Bishop of Silves, or of Algarve. He had friends and correspondents all over Europe. Sousa de Macedo tells us that " many persons came from England, Germany and other countries in order to see him[1] ". We know that he corresponded with Cardinal Hosius[2]. He also corresponded with Cardinal Reginald Pole, Archbishop of Canterbury, with whom (at least in 1557) he was not personally acquainted[3]. Arias Montano, who was in Portugal in 1578, was a close friend. He speaks of " el obispo de Algarve Hierónimo Osorio, hombre de grandes letras y valor, con quien tuve estrecha amistad y comunicación de cosas de poridad[4] ". In England Roger Ascham was likewise a personal friend of Osorio : " there hath passed priuatelie betwixt him and me sure tokens of moch good will and frendlie opinion, the one toward the other. And surelie the distance betwixt London and Lysbon should not stoppe any kinde of frendlie dewtie that I could eyther shew to him or do to his, if the greatest matter of all did not in certeyne pointes separate our mindes[5] ". In France Montaigne referred to " l'evesque Osorius, non mesprisable historien latin de nos siècles[6] ".

Osorio really was not a historian but a humanist and theologian. He undertook the history of the reign of King Manuel against his will at the bidding of Cardinal Henrique. With the example of Goes before his eyes, he was well aware that to write contemporary history was a dangerous occu-

1. A. Sousa de Macedo, *Flores de España* (1631), f. 248.
2. *De Vera Sapientia*, p. 215.
3. *De Justitia Caelesti*, vol. I, p. IX.
4. *Documentos inéditos para la historia de España*, t. XLI, p. 386.
5. *The Scholemaster*. Book II. Ed. E. Arber (London, 1920), p. 113.
6. *Essais*, I, 40.

pation, *periculosae plenum opus aleae;* indeed he avers that the Portuguese would fall upon the hapless historian as if he had committed some crime[1]. But the wish to find a wider range of readers for the history of the Portuguese in India, to publish it " per omnes Reipublicae Christianae nationes " decided him to undertake the task, using as his basis and original the history published by Goes in Portuguese in 1566. The result was the work which appeared five years later : *De Rebvs Emmanvelis* (Lisbon, 1571). For the moment this work was widely read; yet Osorio had put his money on the wrong horse, for in the last quarter of the century, with the works of Hooker, Montaigne, Luis de León, the vernacular everywhere triumphed; and although Acosta's *Historia Natural y Moral de las Indias* (1590) appeared in a Latin version in 1602 and a Latin translation of Alemán's *Guzmán de Alfarache* saw the light as late as 1623, Mariana found it advisable to translate his own *Historia* from Latin into Spanish at the beginning of the seventeenth century and by so doing secured for himself generations of readers which were denied to Osorio. It was not until the nineteenth century that the Portuguese poet Francisco Manuel do Nascimento (Filinto Elysio) performed the same office for the *De Rebvs Emmanvelis;* the Portuguese version appeared in three volumes at Lisbon (1804-6). Osorio's Latin style has been criticized a little unfairly. Bacon in the *Advancement of Learning* spoke of it as watery (" Then grew the flowing and watery vein of Osorius, the Portugal bishop, to be in price "). To Ascham Osorio is a " ranck and full writer " : " If Osorius would leaue of his lustines in striuing against S. Austen and his ouer rancke rayling against poore Luther and the troth of God's doctrine, and giue his whole studie not to write any thinge of his owne

1. *De Rebus,* I, 2.

for a while but to translate Demosthenes, with so straite, fast and temperate a style in latine as he is in Greeke, he would becume so perfit and pure a writer, I beleue, as hath bene fewe or none sence Ciceroes dayes; and so, by doing himself and all learned moch good, do others lesse harme and Christes doctrine lesse injury than he doth, and with all wyn vnto himselfe many worthy frends, who agreing with him gladly in ye loue and liking of excellent learning, are sorie to see so worthie a witte, so rare eloquence wholie spent and consumed in striuing with God and good men [1].

Generally he was known as the Portuguese Cicero [2]. He is thus characterized by a Portuguese admirer, Simão da Cunha, who published an edition of the *De Gloria* and the *De Nobilitate* at Alcalá in 1568. In his dedicatory letter to Don Juan Calderón, Rector of the University, he says of Osorio " usque adeo ut loco ipsius Ciceronis publice, ni fallor, legi possit [3] ".

No doubt when in the *De Rebvs Emmanvelis* [4], Osorio translates the pregnant words of Afonso de Albuquerque into Latin, the result is a trifle thin and watery; but as a whole his Latin style is a model of simple and transparently clear prose, without redundancy or pomposity. Ascham's strictures would be more in place in a criticism of the style of Ginés de Sepulveda, who loved to roll out Latin polysyllables. In his Portuguese style also, as shown by the few letters that survive, Osorio is sober and precise. Such a sentence as " O que Portugal tem não está no cofre, tudo anda fora [5] " is a marvel of concentration and gives in a nutshell Portu-

1. *The Scholemaster, loc. cit.*
2. Cf. Lope de Vega, *Obras no dramáticas* (Madrid, 1856), p. 159.
3. *Hieronymi Osorii De Gloria Libri V.* Complvti, 1568. This edition is curiously omitted by Nicolás Antonio in his *Bibliotheca.*
4. *De Rebus*, 1791, ed. III, 256.
5. *Cartas Portuguesas.* Coimbra, 1922, p. 3.

gal's economical situation in the second half of the sixteenth century. He does not even indulge in the doubling of nouns and epithets which marked the prose of so many humanists; e. g. ' wane and declination ' (Hooker), ' fingir y disimular ' ' lista y catálogo ' ' estruendo y ruido ' ' exempto y libre ' (Mariana). This characteristic was really due not to a weak and empty redundancy but to a penetrating desire to squeeze the full substance and meaning out of a Latin word; it accounts for what a critic has called the " déplorable redondance " in the style of Juan de Valdés [1]. Few works better than the *De Rebvs Emmanvelis* testify to the unrivalled claim of Latin to be the universal language; for, while the style is so straightforward and crystalline that a schoolchild can read it, its subject-matter is full of new things and the unknown customs and civilizations of India, China, Brazil and Africa.

Osorio follows Goes closely. The humane Goes had spoken out strongly about the treatment of the Jews, and Osorio echoes his view that their tormentors were Christians only in name. As so frequently, Osorio here shows his power of giving two sides of a question; and, after condemning King Manuel's decree which separated the young children of the Jews from their parents as a wicked crime, he says that the excellent fruits of this unjust action are daily visible [2] (one of these fruits, it is to be feared, was the suspicion and burning of New Christians). Nevertheless Osorio is on the side of Goes and the angels, for in speaking of those who excused the King's action, he says that " there has never been and never will be lack of those who fit their reasons to win the favour of princes [3] ".

1. See Valdés, *Diálogo de Doctrina Cristiana*. Ed. M. Bataillon. Coimbra, 1925, p. 194.
2. *De Rebus*, I, 52.
3. *Ibid.*

The plan of his History is modelled on that of Goes and devotes the greater part of its space to the events in India. The narrative of the heroic achievements (1509-1515) of Albuquerque sweeps on in an epic grandeur, broken only from time to time by a meagre notice of home affairs and a fuller account of the war in Morocco. Where Osorio's History is most personal is in matters concerning the relations between Church and State. In describing how in 1496 King Manuel obtained from the Pope permission for members of all the military orders in Portugal, with the exception of the Knights Hospitallers, to marry, Osorio strongly condemns the change. When the King obtains from the Pope permission to appropriate a part of the Church revenues in Portugal to the war in Morocco, Osorio cannot conceal his anger. His account of the Portuguese embassy to the Pope in 1514 is the longest European incident in his book. It was indeed a proud moment for Portugal when an elephant and a panther entered Rome in triumph and were received solemnly by the Pope. The eyes of the whole world were fixed on Portugal as the elephant made humble obeisance before his Holiness : " cum Pontifex e fenestra spectaret, elephantus accessit et ter genibus flexis et demisso corporis habitu venerabundus illum salutavit, quod non mediocrem admirationem spectantibus incussit. Tum proboscide in dolium ingens aqua refertum immissa, aquam hausit qua omnes qui in fenestris altioribus insidebant aspergeret[1] ".

But beneath the gilded show there was a bitter pill for the Pope to swallow, and it is this which absorbs Osorio's attention. The envoys of Portugal (the secretary of the mission was the poet Garcia de Resende, of whom Osorio says that he was " vir non mediocris apud Regem auctoritatis ")

1. *De Rebus*, III, 163. Cf. Goes, *Cronica*, part. III, cap.57; *Epistolae Obscurorum Virorum*, II, 48 : « Et quando vidit papam tunc geniculavit ei et dixit cum terribili voce : bar, bar, bar. »

demanded that a general council should be called and its decrees promulgated, that the priests should be reduced to a less dissolute way of living, and that the princes of Christendom should be invited to cease their broils and combine against the Turks. All these demands, says Osorio ingenuously or satirically, were rejected as unseasonable. On the other hand a request to devote part of the ecclesiastical revenue to the African war was granted. This measure, says Osorio, was prompted by the insatiable cupidity of a few persons, and its result was to enrich noble persons who had never drawn a sword, " men who not only have never seen the face of an enemy but tremble at the very mention of the war in Africa[1] ". At the end of the book, in summing up King Manuel's character he reverts to the wrong then done the Church[2]. He was of opinion, moreover, that there was no need for such a measure since the Portuguese State had never been so prosperous[3]. In King Manuel's reign, he says, poverty seemed to be banished and sadness to be unknown (Illius aetate inopia in exilium pulsa videbatur : maestitiae locus non erat, querimoniae silebant, omnia choreis et cantibus personabant[4]). Osorio was but fifteen when King Manuel died, and looking back in old age he may have thought those times golden. Gil Vicente did not think so : writing in 1521, he says that in the eyes of the people the times had been a raging storm (a tormenta passada foi tanta e tam desigual[5]). Very different are the comments of Goes on this occasion. He says that poor people in Portugal were forced to buy the Bulls for the campaign in Africa and if they could not pay for them their furniture was sei-

1. *De Rebus*, III, 169, 170.
2. *De Rebus*, III, 547.
3. *De Rebus*, III, 168.
4. *De Rebus*, III, 545.
5. *Obras de Gil Vicente* (1834), III, 364.

zed and sold for much less than its real value[1]. Vicente too gives the popular view and exhorts the honest priors to give their priories to the soldiers : " no one knows how you spend your income, you do not spend it on the churches and you give little in charity; give then one third for the conquest of Africa[2] ".

Osorio's view was that so forcibly expressed by Cano in 1553 and 1559, and later by Mariana, who warns kings that " los príncipes que en nuestra edad siguen las pisadas deste Rey (Don Sancho Ramirez of Aragon) debían imitar su penitencia, por lo menos temer su fin " (he died a glorious death on the field of battle[3]). Osorio stands forth as the champion of the Church in a letter written in his seventieth year to King Sebastian and dated Dec. 13. 1575. It concerned the question of tithes. An official seems to have served him with a summons or issued an injunction against him at Lagos. " I am not in England " was the bishop's answer. This official, he writes to the King, is not quite sane. His action is an outrage against a prelate of some reputation in the world. " If your Highness has no power to order my subjects to disobey me, how can one of your officials have such power ? In forbidding them to obey me, you are forbidding them to obey the Pope, the canons, the Council and the Holy Ghost. You are forbidding them to be Christians. In this way Luther began and Satan entered into England; this was the origin of the woes of France. This was the way Henry II and Henry VIII of England behaved; let this official of yours go and serve the Queen of England or the Prince of Orange[4] ".

Osorio was never happier than when engaged in a contro-

1. *Cronica*, III, 56.
2. *Exhortaçam da Guerra* (1514). Ed. Cambridge, 1920, p. 34.
3. *Historia de España*, X, 2.
4. Osorio, *Cartas Portuguesas*. Ed. Coimbra, 1922, pp. 48-52.

versy, either against an opponent, living or dead, or by himself ranging the arguments on either side of a question. He was indeed a keen reasoner and a formidable adversary. In the *De Vera Sapientia*, a treatise in five books addressed to Gregory XIII (1572-85) and published in 1578, he attacks the Jews, earnestly desiring their conversion, " since all the good that we possess sprang from your race[1] ", and refutes the heresy of Arius. He also examines other theological errors and the doctrine of the Greek philosophers, and comes to the conclusion that, compared with Christianity, it is mere foolishness : quid igitur Graecorum sapientia dementius[2] ?

The *De Nobilitate*, that is, the two books *De Nobilitate Civili* and the three books *De Nobilitate Christiana*, were Osorio's first published work and appeared at Lisbon in 1542; the book was published, he says[3], when he was an *adolescens* (he was thirty-six). Four years before his death an English version was published in London[4]. In this work[5] he examines at some length the doctrine of the Stoics, which had so wide a vogue in the sixteenth century. He finds it good so far as it goes, but it does not go very far. The ataraxy of the Stoic Osorio calls not *tranquillitas* but *stupor*. Patriotism (cur enim se levissimorum hominum causa a sapientiae studiis abducet ? Nullo modo faciet[6]) and the infinite immortal longings of the soul fall outside it : " animus autem ita natus est ut semper aliquid immensum et infinitum desideret, faciliusque Aetnae incendium stilla extinxeris quam ardentem illam cupiditatis sitim nostris

1. *De Vera Sapientia*, p. 157.
2. *Ib.*, p. 398.
3. *De Regis Institutione*, I, 213.
4. *The Five Bookes of ... H. Osorius contayninge a discourse of Civill and Christian Nobilitie. Translated out of Latine into Englishe by W. Blandie*. London, 1576.
5. *De Nobilitate Christiana*, pp. 117 et seq.
6. *Ib.*, p. 120.

animis innatam satiare possis. In quo quidem non sunt improbi reprehendendi quod infinita cupiant sed quod improba cupiant [1] ". As to the Epicureans, he dismisses them autocratically : " Nec enim sunt digni qui veniant in numerum eorum qui doctrina et ingenio sunt praestantes existimati [2]. " Nor does he agree with Sepúlveda that Aristotle can be reconciled with Christianity, for all Aristotle's eminence : " summus et doctissimus vir [3] ". But it is especially to a defence of Christianity against the attacks of Machiavelli that the *De Nobilitate Christiana* is devoted. This work appeared in print only fifteen years after Machiavelli's death in 1527 and is a remarkable witness to the wide and rapid spread of his doctrine. " I would have spared the dead, says Osorio, were his teaching less harmful "; it had, however, infected so many persons that he felt bound to attack its author as fiercely as later he attacked Luther : " Late enim disseminatum est hoc malum multosque funesta contagione graviter infecit "; " praesertim cum eorum numerum qui vel scriptis illius incitati vel sponte sua ejusdem sceleris atque furoris affines sunt late et varie diffusum intelligerem [4] ".

Machiavelli is denounced as " impurus quidam scriptor atque nefarius ", homo consceleratus, amentissimus, impurissimus, false and insane, blind and impious. " What can be more disgraceful than a cunnin gand treacherous prince? " Osorio asks in another treatise [5]. One of the interlocutors in the *De Regis Institutione* is of opinion that a king must keep faith except when the common good demands that he should break faith [6]; but Osorio in the same treatise agrees rather

1. *Ib.*, p. 126.
2. *Ib.*, p. 107.
3. *Ib.*, p. 108.
4. *Ib.*, pp. 229, 259.
5. *De Gloria*, p. 223.
6. *De Regis Institutione*, p. 89.

with Fray Luis de Leon that a lie is not permissible even to save the community : ultimately, he says it will be found that straightforward action and the interest of the State are identical; honesty is the best policy[1]. The question, however, on which Osorio really joins issue with Machiavelli is that of the Christian religion, of which he makes a noble vindication. It was accused of weakening men's character and rendering them averse from greatness : heroism must be pagan; but Osorio has no difficulty in showing that Christians have achieved greater things than all the ancients. Humility does not exclude *animi magnitudo*[2]. The Christian martyrs have been more numerous and resolute, if possibly more obscure, than any in antiquity; and as to friendship, antiquity has only two or three instances of real friends. Machiavelli only sees the ignominy of the Cross, he is incapable of perceiving its splendour. The Christian may despise external glory, but he is impelled to strenuous endeavour by other and greater incentives[3]. His virtue is transcendental, vertical, reaching up to heaven; not horizontal and dependent on the praise of the crowd[4]. Modesty and meekness are not incompatible with splendour; nor will Christians object to war when it is waged in a just cause : cum pro aequitate religioneque suscipitur[5]. Curiously he considers that those who have voluntarily laid down their lives for their country are very few, *paucissimi*[6].

Machiavelli attributed the fall of the Roman empire to Christianity, but Osorio points out that there is a natural rise, development and decay of empires. The Persian,

1. *Ib.*, p. 309.
2. *De Gloria*, p. 320.
3. *De Nobilitate Christiana*, p. 231.
4. *Ib.*, p. 243.
5. *Ib.*, pp. 245, 260.
6. *De Gloria*, p. 311.

Greek and Roman empires in turn rose and fell. " Mediocria facile se sustentant, summa vero sua mole dissipantur et ruunt [1]". The ruin of Rome had begun long before the birth of Christ. The old Roman restraint, sobriety, vigour and discipline were dead; luxury, unbridled greed, softness and internal dissensions had replaced them. When an increasing number of persons prefer private gain or pleasure to the public good and the State finances are lavishly administered and disorder, social and economic, prevails, an empire is really at an end, although it may not actually totter to its fall for another generation or so. There is of course a remedy, a return to discipline and thrift; but Osorio does not know of any instance in history of a democracy having resorted to this remedy [2]. In a passage of his *De Regis Institutione* Osorio causes the State to address the individual and declare all the blessings which he owes to the State [3]. The individual who in return for these benefits becomes an astute schemer and pursues pleasure, avarice or ambition is not only ungrateful but foolish and ends invariably by defeating his aims. Ambition, avarice and pleasure are found to be no pleasure [4]. In Osorio's opinion, to refrain from misdeeds and sin is not a question of renunciation *(Entbehren)* but of wise choice. " Omnes improbi stultissimi [5]. " Sin is only a lack of perception, a foolishness which no discerning person would willingly follow; and those who are towed along by their unbridled desires necessarily suffer terrible things : " quasi per saxa quaedam praerupta feruntur [6] ". The wisdom of this world, thinks Osorio, is not only foolishness with God but foolishness in this world.

1. *De Nob. Christ.*, pp. 232-234.
2. *De Nob. Civili*, p. 51.
3. *De Reg.*, II, 205-207.
4. *De Just.*, I, 29; II, 123, 252; *De Reg.*, II, 291.
5. *De Just.*, I, 56.
6. *Ib.*, p. 6.

Osorio had so good a case against Machiavelli that it was a pity to spoil it by personal abuse. His vehemence against Luther in the *De Justitia Caelesti* was naturally condemned in Protestant countries. This treatise in ten books was dedicated in a letter dated 1557 to Cardinal Pole, when it was sent to him in manuscript [1]. Before publishing it Osorio, lately appointed Bishop of Silves, wrote to his friend Metelo Sequano (the letter is dated " ex Algarbiis " Jan. 1 1566) pointing out that his vehemence was disinterested, in defence of Christ and the Church. The book was eagerly read : Luis de León, we know, had read it as early as 1571, for in his lectures *De Praedestinatione*, delivered in that year, he refers to a passage in Book IX of the *De Justitia Caelesti* [2]. The following passage from Book VI must have been in Luis de León's mind when he wrote his poem beginning *No siempre;* a fact which certainly supports Professor Entwistle's date, (1571) [3], for this poem rather than the more usually assigned date (1577) : " Conveniant igitur undique homines amentes et scelerati, de justorum hominum peste consilia ineant, arma expediant, insidias parent, exercitum instruant, tela contorqueant : sint tanta immanitate sceleris efferati ut, quemadmodum Poetae trădunt Aloidas fecisse, manibus magnum rescindere caelum cogitent; nunquam tamen his tam feris impiorum conatibus poterit bonorum status excindi [4]. " The work deals with the relations between faith and justice, and in Book II begins to examine Luther's " new kind of doctrine " : justification by faith. (Osorio considers that according to Luther's doctrine of original sin

1. *De Justitia Caelesti*, I, XII.
2. *Mag. Luysii Legionensis ... Opera*, vol. VII (Salmanticae, 1895), p. 69.
3. See W. J. Entwistle, *Additional Notes on Luis de León's Lyrics* in *The Modern Language Review*. Jan. and April 1927.
4. *De Justitia Caelesti*, II, 42.

every infant born into the world comes laden with all the sins of the world, a detestable infant : quid esset infanti puero detestabilius[1] ?) As to the relations between faith and reason, Osorio admits that there is a *nitor animi*, a *recta ratio*, a *rationis lumen ;* but he denies that this light of reason can be merely human : it is *lux divina*. Just as the sun is the light of men's eyes, (ut lux solis oculorum lumen appellari potest) and without the sun there is no light, so if man attempts to rely on his reason alone he is inevitably sunk in darkness[2] : " humanam prudentiam et rationem, cum est divina luce orbata, esse summam dementiam[3] ". If man attempts to make himself self-sufficient and to cut himself away from all transcendental connections (non a Deo pendere sed ingenio suo niti) he is foredoomed to disappointment and failure[4]. This is a lesson which, after the Renaissance, man, elated by his new discoveries and inventions, was slow to learn.

Both in unity of construction and interest of contents the treatise *De Gloria*, in five short books, is one of the most masterly of Osorio's works. It was addressed to King João III, to whose enlightened rule the author bears witness : " tu Lusitaniam, antea bonarum artium rudem, omnibus disciplinis instruendam curas[5] ". It purports to be a conversation in a pleasant country-house near Bolonia, under the vines and elms, between Osorio and his friends João Metelo Sequano and Agustín during Osorio's student days in Italy. The Spaniard Antonio Agustín, who had invited them to his house, became one of the most famous men of his time. The learned Metelo Sequano was the intimate

1. *Ib.*, II, 88.
2. *De Justitia*, I, 307.
3. *De Regis Institutione*, II, 96. Cf. *De Justitia*, II, 248-9.
4. *De Gloria*, p. 294.
5. *Ib.*, p. 9.

friend of both and accompanied Agustín on his mission to England in 1555. The *De Gloria* was written in 1549; it contains a reference to the great victory in India as having occurred three years previously [1], and the allusion must be to Dom João de Castro's relief of Diu in 1546. The book was published at Florence in 1552. (It contains a reference to the two books of the *De Nobilitate Civili* published ten years before [2].) The subject had possibly been suggested to Osorio by Cardinal Sadoleto, whom, with Cardinal Bembo and Cardinal Contarini, he singles out for special mention among contemporary writers [3] : " vir omnibus literarum laudibus abundans et insigni eloquentia praeditus. " In 1536, as we know from a letter written by Sadoleto to Bembo, Sadoleto was himself engaged on this subject : " Quod si quaeris nunc quid agam, aggressus sum *de Gloria*. Post *de optimo Principe* sive *de Republica* mihi scribere statutum est [4]."

The *De Regis Institutione et Disciplina* is one of the great books of the Renaissance. It is written in the form of dialogues and is given the charm of an open-air setting. Valdés placed the *Diálogo de la Lengua Castellana* out of doors by the sea; Mariana's *De Morte et Immortalitate* (1601) had for its setting a Toledo *cigarral*, by a spring beneath a walnut-tree and a mulberry, one of those delicious oases in Castille; Cascales set his *Tablas Poéticas* (1617) in Murcia's Prado del Carmen; Luis de Leon chose an islet in the river Tormes. The setting of Osorio's *De Regis Institutione* is the gardens of Belem looking on to the river Tagus, in the spring of 1564 [5], when the air was scented with flowers, the birds

1. *Ib.*, p. 10.
2. *Ib.*, p. 92.
3. *Ib.*, p. 209.
4. See Morante, *Catalogus*, vol. V, p. 30.
5. *De Reg.*, I, 385 : « Regem puerum, qui decem annos natus est. » King Sebastian was born in 1554.

sang, and streams meandered among the flowers, and only at midday the force of the sun drove the friends who took part in this conversation, Osorio, Lourenço Peres de Tavora, Francisco de Sá e Meneses and Dom Francisco de Portugal, to take refuge in Dom Francisco's country-house or in the Hieronymite convent of Belem. The subject is the education to be given to a king, and particularly to the young King Sebastian. The conclusion reached is that, while he is not to be allowed to specialize (not even in religion : esse quandam religionis etiam modum) he must have some knowledge of all arts and sciences, including geometry, astronomy, and of course oratory, since the king is to rule over free men : " non enim servis imperat sed liberis; liberi autem non tam minis atque metu cogendi quam explicatione communis utilitatis incitandi sunt [1]. " He is to be educated in art and letters as well as in military accomplishments and the warlike exercise of the chase. He is not to be pampered and fed up like a gosling : " quasi pullus anserinus in aviario inclusus "; " non enim pullum anserinum sed reipublicae custodem nutriunt [2] ". He is not to be the image of a king but a real king, going about among his people and not afraid of the dust and sun [3]. King Manuel, as Osorio records in his *De Rebus Emmanuelis*, had been criticized for making himself too accessible, and his son João III had been encouraged to withdraw himself from his people. The king is as it were God's vice-gerent on earth, " munus divinum gerit in terris [4] " and good kings are *plane divini*, " quasi quidam dii inter homines [5] "; but they have to remember that they

1. *Ib.*, I, 362.
2. *De Reg.*, I, 115, 291.
3. *Ib.*, I, 373, 375.
4. *Ib.*, I, 258.
5. Letter to Queen Elizabeth. Coimbra, ed., pp. 347, 348; *De Justitia*, II, 332.

hold their kingship originally from the people, " populus enim est qui a principio Reges creavit[1] ". The perfect prince is not merely a king externally but is himself kingly : a man is not called a musician if he sings all day but sings out of tune, and a king is not a king until he has acquired the science of reigning[2]. He must begin by ruling over himself : " qui enim sibi non imperat quomodo aliis imperabit? [3] " (Gil Vicente had asked the same question half a century earlier in Portuguese : Quem não é senhor de si porque o será de ninguem ?) The difference between a king and a tyrant is that the interests of the king and the people are identical; tyrants are not only not to be called kings but are the most despicable of slaves[4]; whereas the true king sacrifices his own time and pleasure to the common weal[5]. The king's life, in fact, is to be one of constant toil and strain; but the game is worth the candle, herrlich der Lohn; and, since happiness does not consist in being inert as a brazen statue (constat nihil in vita molestius quam nihil agere omnino), the king's " negotia infinita " render his life " dulcis et iucunda[6] ".

The discussion broadens out into a comparison between the monarchical and republican forms of government. It might seem difficult to surpass in bitterness the comments on monarchy made by Mariana, not only in his *De Rege et Regis Institutione,* published a generation after Osorio's *De Regis Institutione,* in 1599, but in almost every other chapter of his *Historia de España;* but Osorio certainly runs him very close[7]. In Mariana's case the inference has actually

1. *De Reg.*, I, 260.
2. *De Justitia,* II, 298.
3. *De Reg.*, I, 182 and *De Justitia,* II, 299.
4. *De Justitia,* I, 128.
5. *Ib.*, II, 300 et seq.
6. *De Reg.*, II, 283, 285, 299, 310.
7. *De Reg.*, I, 208 et seq.

been drawn that he was a republican; but there are two kinds of criticism, criticism from without and criticismfrom within : criticism from within may be faithfully and implacably severe, but its object is to reform and improve, not to overthrow the object criticized. One has only to read a little further in Osorio's *De Regis Institutione* to realize how rash are such inferences concerning sixteenth century authors; for we find him presently turning the tables on the former argument and showing that republics are worse than monarchies. A change is not to be desired by any honest man, because it is always accompanied by diminution of morality and loss of life[1]. Even an elective monarchy is condemned[2]. All republics end in a tyranny : " omnes enim tandem tyrannorum immani dominatu miserabiliter opprimuntur[3] ". Corruption is much worse in a republic than in a monarchy : " in qua (republica) videlicet est verecundia minor et licentia maior, quilibet facilius et quantum audet tantum potest; et ita multo plures saepenumero sunt qui opes publicas domum avertant et reipublicae vectigalibus tanquam propriis ad obsequium impurae libidinis abutantur[4] ". The trouble in a monarchy is that the wrong persons often win the king's ear (he is to be advised by a council[5]) : kings are " fraudibus et dolis obnoxii[6] ". It is against the flatterers and favourites or ministers that Osorio's, as Mariana's and Quevedo's, sharpest arrows are aimed. In a reference to the War of the Comunidades in Spain Osorio denounces the greedy and insatiable men who tax the poor out of existence in order to pile up immoderate wealth in

1. *Ib.*, p. 214.
2. *Ib.*, pp. 234 et seq.
3. *Ib.*, p. 214. The constant dissensions in the Roman Republic are noticed in *De Gloria*, p. 67.
4. *Ib.*, p. 222.
5. *De Rege*, II, 231, 248.
6. *De Rebus*, III, 365.

their own houses[1]. He excuses the emperor on account of his youth and lays the blame on Chièvres : " paedagogum vero summa vituperatione dignissimum iudico[2] ". The Spanish rebels, he says, had chosen for their model the Swiss Republic, not realising how different was the character of the Swiss from their own : " ut libertate summa Heluetiorum more fruerentur; nec enim intelligebant id quod apud Heluetios ex antiquissimo tempore legibus patriis assuefactos, cum omnium admiratione sit, apud gentem insito naturae fastu tumentem conseruari non posse[3] ".

Osorio had all a humanist's disdain for the people and for democratic government. There is no subject to which he reverts more frequently than that of the madness, the furious rashness of the *plebs*, its incredible lust after new things[4] its desire for excessive liberty, immodicae libertatis, its fickleness and greed and ignorance[5]. Yet there is reason to hold that the people thus pilloried under the name of *populus*, *plebs*, *vulgus* and *multitudo*, is the city mob in the hands of demagogues, and that for the far vaster mass of the people, the innumerable obscure Christians to whom he refers, and the multitude of those who went on with their work humbly and quietly, Osorio had the greatest respect. Men of talent and genius, especially, however humble their origin and penniless their state, he set above princes if the princes were foolish, vicious or idle : the former, " quamvis inopes sint et obscuris parentibus orti in Principum numero habendos "; the latter, " quamvis in amplissima familia nati sint et res

1. *Ib.*, p. 454.
2. *Ib.*, p. 453.
3. *Ib.*, p. 456.
4. *De Gloria*, p. 53.
5. Cf. *De Gloria*, p. 27 (In ista tam mobili populi voluntate); p. 47 (nihil multitudine turbulentius, nihil amentius, nihil in omni genere perniciosius); 49 (est vulgi proprium omnem virtutis excellentiam odio habere); 96 (eos qui jura omnia conculcant laudibus exornat), etc.

magnas administrent plebeios existimo [1] " noble words repeated by Cervantes [2]. To get on with one's own work without caring about others : it is in this that true liberty and wisdom consist, and an illiterate man may thus be wiser than a lettered busybody [3] as Goethe was to say two centuries later, " hat einer nur so viel Freiheit um gesund zu leben und sein Gewerbe zu treiben, so hat er genug; und so viel hat leicht ein jeder ".

The ignorance of those who do not affect to be wise is a tolerable ignorance; it is from the presumption of ignorance that all evils spring [4]. Democratic government is to be avoided because a state continually in convulsions is like a tree frequently dug up by the roots, so that it cannot flourish [5]; but Osorio is very exacting in his demands on those who are to rule; there are to be no drones among the nobles [6]. Scathing indeed is his picture of the pampered nonentities who behave as though they had just come down from heaven: " quidam homines imperiti qui, cum nulla ingenii laude floreant, nulla vitae dignitate, nullo amplitudinis fructu, ita tamen inani nobilitatis nomine sibi blandiuntur atque si caelo delapsi fuissent... Operae pretium est autem videre istorum in omni genere insolentiam, tunc autem maxime cum in regia versantur. Famulorum pars antecessit, pars autem magno agmine subsequitur; ipsi vero ingressu certis quibusdam numeris utuntur [7] ". Here Osorio's pen vies with that of Vicente or Clenardus. And these are the persons who pursue with their contempt the new men *(homo novus)* who have risen by their merits and are precisely the same as

1. *De Gloria*, pp. 51-52.
2. *Don Quixote*, ed. Rodríguez Marín, III, 328.
3. *De Reg.*, I, 10.
4. *Ib.*, 177-9.
5. *De Justitia*, I, 378.
6. *De Reg.*, II, 38-9.
7. *De Nobilitate Civili*, p. 81-2.

the nobleman's original ancestors and if not noble are something more, the *auctores et principes nobilitatis*[1]. Time certainly lends a certain glamour and fascination[2], but Osorio preaches the *carrière ouverte au talent* ; " viam omnibus aperire[3]"; "omnibus ad laudem cursus apertus[4]". True liberty consists in justice, and justice is a harmony, the state must be like a clock; the only way to establish a state firmly is by a kind of harmonious rivalry between the nobles and the people in the retention and attainment of noble rank[5] (a compromise and continual blending seen constantly at work in the English Constitution). The state is necessarily as artificial as a clock; but if each part does its own work it may work as perfectly as a good clock. Osorio had no high opinion of the vaunted golden age of primitive man; most sixteenth century writers of the Peninsula were disillusioned in this respect by experience of the natives of America. When man lived in the woods, he says " nullam colebat religionem; nullum humanitatis officium tuebatur; nihil denique ratio vel disciplina sed pleraque vis et furens animi impetus administrabat[6]".

Few writers valued learning more highly than Osorio. He dwells on the literary attainments of former Kings of Portugal, King Dinis, King Duarte (non solum literis valde deditus fuit sed librum etiam de regni moderatione [*Leal Conselheiro*] reliquit). King Duarte's brother also (D. Pedro) and the greater part of the nobles were devoted to literature[7]. It is true that literature generally flourishes

1. *Ib.*, pp. 60, 84.
2. *Ib.*, 42.
3. *Ib.*, 67.
4. *Ib.*, 58.
5. *De Reg.*, II, 35. Cf. *De Just.*, I, 276; II, 12-14, 27; *De Reg.*, II, 284; *De Nob. Civili*, 44.
6. *De Nob. Civili*, p. 62.
7. *De Reg.*, II, 73-75.

greatly when a state is on the verge of decay but this is not the fault of literature but of a disolute nobility content to be witty in love and idleness : " dicta jacere et de amore conqueri[1] ". Himself a man of great learning, Osorio fills his writings with illustrations from history and literature, passing from Hannibal to Tamburlaine, from Pelops to the Medici, from Charlemagne to Godfrey de Bouillon, from Pericles to Julius Cesar. He is one of the few sixteenth century writers who quote not only from Euripides but from other Greek dramatists, Sophocles, Aeschylus[2] and even Theodectes[3]. He quotes Hesiod and Homer at length (in Latin hexameters). He quotes Virgil (poeta maximus et valde politicus et sapiens[4]) and Horace, both by name and anonymously (summus ille poeta ; the reference is to Od. IV, IV, 29-30[5]). He quotes Lucretius, Terence, Ovid, Silius Italicus (haud contemnendus poeta), Quintilian, Cicero, Aristotle, Plautus, Demosthenes, Simonides, Pindar, Theognis, Claudian, Xenophon, Plato. The six classical authors recommended for a prince's reading are Caesar, Sallust, Livy (sunt enim in rerum gestarum explicatione prudentes et Romani sermonis elegantes et puritatem cum sententiarum gravitate conjungunt); Cicero, Virgil and Horace[6].

Osorio's years in Italy must have enabled him to form a splendid library; it has often been thought that the books (about two hundred in number) which Essex carried off from the bishop's house at Faro when he burnt that town in 1596 and which in 1600 he presented to the Bodleian Library, had belonged to Osorio. A few of his books no doubt may

1. *De Reg.*, II, 215. Cf. II, 2, 72 et seq.
2. *De Just.*, I. 237 (the three lines ἕπτα ἐπὶ Θήβας, 592-4 beginning οὐ γὰρ δοκεῖν ἄριστος ἀλλ' εἶναι θέλει. Cf. *De Just.*, II, 164-5.
3. *De Nobilitate Civili*, p. 19.
4. *De Reg.*, II, 280.
5. *De Nob. Civ.*, 13.
6. *De Reg.*, I, 324.

have formed part of the library of his successor, Bishop Mascarenhas, but we know that Mascarenhas took a personal interest in his library, the books carried off by Essex had been " mihi in pretio et deliciis " and seventy of the volumes in the Bodleian bear the arms of Mascarenhas [1]. A complete list of these books has recently been published [2]. A list made privately in 1900 contains twelve books not included in the printed list and presumably therefore not at present in the Bodleian library : Nannii *Polyanthea* (Salmanticae 1539); Platina, *De Vitis pontif.* (Coloniae 1562); Gutierrez *Practicae Leges* (Salmanticae 1585); Medina, *De restitut. et contract.* (Salmanticae 1550); Salzedi *Practica* (Compluti 1587); Simancas *De Cath. Instit.* (Compluti 1569; Valles *In Hip. De morbis pop.* (Matriti 1587); Gutierrez *De Juramento* (Salmanticae 1586); Bañez, *Super primam partem S. Thomae* (Salmanticae 1588); *Privilegia Congr. S. Benedicti Portug.* (Romae 1589); P. Alfonsi *De Harmonia Rubric. I. Canon.* (Matriti 1590); Fr. Luis de León, *Explanatio in Cantica* (Salmanticae 1582) [3].

If Osorio was extremely learned, he was anything but a pedant. In the *De Gloria*, some years before the posthumous publication of Cano's *De Locis Theologicis* (1563) he deplores the uncouth style of modern theologians, " ab omni elegantia doctrinae et venustate sermonis abhorrentes [4] ". He defends grammar but denounces false grammarians, " ineptissimae Grammaticorum subtilitates [5] ". He champions dialectics, so unjustly attacked in the Renaissance and points out that it is not merely an instrument of abstract discus-

1. See *The Bodleian Quartely Record*. Vol. III, nº 34 (1922), p. 239 : *A Grand Inquisitor's Library* (signed K. M. P.).
2. *Ibid.*, pp. 241-244.
3. This list was made at the request of M. Edgar Prestage in 1900.
4. *De Gloria*, p. 18.
5. *De Reg.*, I, 323.

sion but is practically useful; but he condemns " verborum quorundam insolentiam " and the " ineptae sophistarum concertationes[1] ". And in the same way he would have the laws liberated from their pedantic intricacies[2]; and while he exalts eloquence (an aliquis purpurae nitor aut auri splendor aut gemmarum pulchritudo est cum splendore eloquentiae conferenda[3] ?) he would have it to be simple and straightforward, freed from the joy-rides of rhetoric : " genus igitur tantum dicendi colat rectum, purum, elegans, enucleatum, verbis grande, oratione pressum, non redundans et effluens nec inverecundis verborum festivitatibus expolitum[4] "; external ornamentation and excessive subtlety are fatal to art, " nihil enim magis sapientiae repugnat quam nimia subtilitas[5] ".

In quoting the poets Osorio was confronted with the criticism that the lies and ravings of poets are only a fit subject for laughter[6]. His answer is that he considers that all that the poets say is true, but the truth of the poet is not the same as the truth of the historian; the historian deals with particular facts, the poet has an ampler canvas and by means of allegory and other ornaments describes character and destiny[7]. Writing before Cervantes was born, a few years after the appearance of Vida's *De Arte Poetica* (1527) but before the treatises of Robortelli (1548) and Minturno (1559 and 1564), Osorio agrees that history is concerned with the particular, poetry with the universal. We are not surprised to find Osorio championing the poets; this stern and fervent man was a lover of all beauty. He combined a love of art

1. *De Reg.*, I, 357 et seq.
2. *De Reg.*, II, 189.
3. *De Reg.*, I, 365.
4. *Ib.*, 368.
5. *De Reg.*, II, 188.
6. *De Nobilitate Civili*, p. 29.
7. *De Nob. Civ.*, pp. 30-32. Cf. *De Reg.*, I, 325.

and nature, the former fostered by his classical studies and by his stay in Italy. His admiration for Plato was very great [1]. He translates Plato's definition of beauty [2]. Osorio considers that physical beauty depends less on colour than on proportion. We admire that which is " aptum, et venustum et aliquo splendore dignitatis illuminatum [3] ". Beauty is in fact harmony, *numerorum modus :* " Quid est enim pulchritudo nisi partium apta compositio, numerorum ratione devincta ? Quid est venustas in motu ? Quid in voce dulcis concentus et harmonia nisi numerorum pro rata portione distinctio ? Quid sanitas in corpore nisi humorum certa numerorum lege atque dimensione consensio [4] ? " " Est autem pulchritudo forma conveniens et apta, modo et ratione dimensa, claritate coloris illuminata, omnes partes continens inter se mirifice concinentes, et ratio quidem pulchritudineis eadem propemodo est in omnibus rebus quae pulchrae sunt [5]. " " Omnis enim ratio pulchritudinis non solum in luce et candore sed etiam in ordine atque modo summaque partium consensione consistit. Id enim tantum est specie jucundumet oculos ad ser apit quod est aptum et cohaerens et in quadam partium varietate ita certo numero et ratione compositum ut unum maxime fiat [6]. "

It is the same harmony of justice and rhythmic proportion that we find in the ordering of the stars and of the universe, the beauty of which Osorio was never tired of admiring [7]. Nature, *totius Naturae concinnitas,* filled him with curiosity and wonder. We see him in Algarve puzzling philoso-

1. Cf. *De Nob. Civ.*, p. 94; *De Vera Sapientia*, p. 282.
2. *De Vera Sapientia*, p. 360.
3. *De Gloria*, pp. 141, 143.
4. *De Reg.*, I, 350.
5. *Ib.*, p. 400.
6. *De Justitia Caelesti*, II, 23.
7. *De Just.*, I, 231; II, 132, 260, 270; *De Reg.*, II, 56; *De Nob. Civ.*, p. 12; *De Nob. Christiana*, 136; *De Gloria*, 78, 215, 282, 292.

phically over an olive-tree, which must be eternal : " olea igitur haec sempiterna est "; otherwise God must once have been ignorant that it was good for this olive-tree to exist; but God is unchanging [1]; admiring the marvels of the life of bees [2] and ants [3], or listening to children's questions as to what the sun and moon are like and how far the tops of the mountains are from heaven [4]. He is filled with *jucunditas* at the sight of the stars in their ordered disarray and of the incomparable beauty of the world : " nihil possumus cernere hac tam excellenti mundi specie pulchrius [5] ".

His love of nature is combined with an enthusiasm for poetry and art, music and painting. It is an intellectual and scientific enthusiasm : " flagramus enim omnes scientiae cupiditate et ea quae latent obscuritate involuta naturae pervestigare nitimur; et ea de causa, cum aliquid antea nobis ignotum cernimus ingenti gaudio cumulamur [6] ". He knew that an excellent picture must be painted with the mind rather than with the hand : " pictor egregius non potest formam aliquam ad similitudinem pulchritudinis excellentis exprimere nisi species illa quam imitari penicillo studet penitus in mentem illius insederit [7] ". As to music, it delights and humanizes the soul [8]. Osorio considered that even the crowd, of which he had said so many hard things, must stand rapt in ecstasy at the music of Francisco de Medina, or before a picture by Michelangelo or a portrait by Titian : " Quis enim est in populo quem Francisci Mediolanensis eximii citharoedi cantus non incredibili suavitate demulsit ?

1. *De Vera Sapientia*, p. 192.
2. *Ib.*, pp. 318-319.
3. *De Justitia Caelesti*, II, 188.
4. *De Vera Sapientia*, p. 2.
5. *De Gloria*, p. 77.
6. *De Reg.*, I, 353.
7. *De Reg.*, II, 328.
8. *De Reg.*, I, 332, 333.

Quem Michaelis Angeli Florentini tabula non admiratione suspensum teneat ? Legi nuper perbella Epigrammata summorum hominum in tabulam quandam in qua erat Mendoza tuus, vir omnibus rebus ornatissimus, Caesaris apud Venetos legatus, opera Titiani cujusdam luculenter expressus[1] ".

Scattered through Osorio's works we can occasionally glean his views on various subjects of interest. He does not seem to have held a particularly high opinion of women; woman is weak and vindictive[2]. Humble and unambitious men are despised by the people and by their wives, who " lament that they have married lazy men who take no trouble to increase their inheritance and add to their wealth by cunning arts *(malis artibus)*[3]. He is more lenient to women who paint their faces than most homilists of that age : ugly women who thus attempt to make themselves beautiful are " aliqua venia dignae[4] "; this shows great psychological insight on the bishop's part, since obviously if only ugly women were suffered to paint, the practice would soon die out. Osorio mentions bullfights, but without praise or blame; on the other hand he severely condemns gambling[5] and duelling[6], a practice still harmlessly prevalent among his countrymen.

In an age when agriculture was neglected and commerce almost divorced from it and self-sufficiently triumphant, Osorio vigorously defended the claims of agriculture : " hujus studii negligentiam indignissime ferendam esse[7] ". His

1. *De Gloria*, p. 188. See R. Foulché-Delbosc, *le Portrait de Mendoza* in *Revue Hispanique*, vol. XXIII (1910), p. 310.
2. *De Nob. Christ.*, p. 245.
3. *De Gloria*, p. 86.
4. *De Reg.*, I, 412.
5. *De Nob. Christ.*, 216.
6. *De Gloria*, pp. 123-5.
7. *De Reg.*, II, 146-156.

views concerning education are particularly interesting. To begin with, he was an early advocate of eugenics : the origins of a tree, a dog, a horse, we consider of great account: why should we neglect the parentage of men [1] ? He expects nothing in later life from a pampered child [2]; yet one must be careful of health, for a weak body is often a real drag on virtue [3]; but the more delicately one lives the weaker becomes one's health. He recommends moderation in food and regular exercice [4]. If, he says, there be any regard for the common weal you will not be allowed to leave your land untilled; why then should you be permitted to neglect your children's education [5] ? Education, however, is not to be a compulsory measure but a privilege : " Haud scio an utile rebus humanis fuisset legem ferri qua non omni qui vellet liceret praeclaris disciplinis operam dare sed illis tantum qui essent acri ingenio et animo magno praeclaraque virtutis indole praediti [6]. "

Osorio's Latin history, the *De Rebvs Emmanvelis*, was translated into French thirty years after its author's death by J. Crispin (2 vols. Geneva, 1610). It was not until the eighteenth century that it received an English dress, in an inaccurate and incomplete version by Gibbs [7], which was praised by both Dryden and Pope. It was the Latin letter addressed by Osorio to Queen Elizabeth at her accession and the controversy that ensued which first drew the attention of men of letters in England to Osorio. The letter was soon translated into English, as was the treatise in which

1. *De Nobilitate Civili*, p. 14.
2. *De Reg.*, I, 106-107.
3. *De Reg.*, I, 24.
4. *De Reg.*, II, 250.
5. *De Reg.*, II, 205.
6. *Ib.*, p. 271.
7. *The History of the Portuguese during the reign of Emmanuel. Translated into English by J. Gibbs.* 2 vols. London, 1752.

Osorio answered its critics [1]. Neither of these translations was published in England. The letter was outspoken but respectful. It begins by recording Osorio's satisfaction when he heard that his books were read and admired by the English queen. He flatters the queen by attributing a divine character to princes who rule well. He believes that there is no lack of wise men in England. He says that kings rarely find good advisers, but that his own advice is disinterested. He warns Elizabeth against allowing too much liberty and denounces Luther; he contrasts protestantism with the primitive Church and argues before Bossuet that the new religion is a hydra-headed thing, *varia, multiplex et infinita;* it results in rebellion, internal dissensions and anarchy. He advises the queen therefore, if she wish for a great and peaceful reign, to banish the wicked and surround herself with good Catholic councillors. The problem with which Elizabeth was faced was perhaps less easily to be solved than the bishop in Algarve imagined.

Osorio's early years were spent in the first glow of Portugal's unprecendented greatness and good fortune; he lived to see the glow fade away, the triumph and the kings depart, and, like Camões, he died with his country in 1580. He had always aimed high; he took for his motto in youth never to be contented with mediocrity [2]; but his view of life had never been optimistic, and in his first published work we find him quoting Silenus that it is best never to have been born, and

1. *An Epistle of the Reverend father in God Hosorius ...to... Elizabeth... Queene of England... Translated out of Latten... by R. Shacklock.* Antwerp, 1565;
A learned Treatie (sic) *written in Latin by... H. Osorius... wherein he confuteth a certaine Answere made by M. W. Haddon against the Epistle of the said Bishoppe unto the Queenes Majestie. Translated into English by J. Fen.* Louvain, 1568.
2. *De Nob. Civili,* p. 94.

next best to die soon [1], and declaring that there has never existed a man who has not suffered much more than he has enjoyed : " nec ex omni hominum memoria aliquis unquam inventus est cui non multis partibus plura mala quam bona contingerint [2] ". Those men especially who have no faith, who are so utterly unreasonable as to be without faith, neglecting that divine part of them which has power to annihilate time and space and thinking only of their bodies, are most miserable [3], since in not realizing that man is but an instrument of the glory of God [4] and attempting to rely on their strength alone, they inevitably move in a circle, like a cat chasing its tail. Osorio in his sorrows and those of his country was upheld by that burning light of a keen intelligence, the inestimable gift of faith.

There is one important matter in Osorio's life as to which we have said nothing, his connection with King Sebastian's project of an African campaign. By partial quotation from his writings it would be almost equally easy to prove that he had encouraged and had vigorously condemned the campaign. Osorio was what would now be called an imperialist. He considered that the recent achievements of his countrymen threw into the shade almost the whole of ancient history (ut omnem paene antiquitatem obscurent), for the Portuguese in India were very few, in a country of a hostile religion, and in military science and resources were not to be compared with the Turks [5]. The Portuguese had traversed the earth north and south, east and west; Aethiopia had been conquered, the cities of Arabia and Asia laid low, India subdued, the power of the Turks overthrown [6]. Osorio de-

1. *De Nobil. Christ.*, p. 114.
2. *Ib.*, p. 112.
3. *De Gloria*, p. 293, 299; *De Just.*, II, 137, 253-4.
4. *De Just.*, II, 151.
5. *De Gloria*, p. 210, 211.
6. *De Nob. Christ.*, p. 273.

nounces Hannibal for having said (or been reported to have said, like Napoleon) of a stricken battlefield " O pulchrum spectaculum[1] "; and he is no friend of militarism[2]. But there are several passages in his works which must have acted as a direct incentive to the military and religious fervour of the young Sebastian. King Sebastian is not only to maintain fut to increase his empire, " imperiumque latissime propagare[3] ".

Some may wonder that Charles Martel should have slain 370.000 Moors in a single battle, " but I see nothing wonderful in it, since there is nothing so difficult that the virtue of religion may not achieve[4] ". The Moors, the Persians, the Turks, the Arabs, have not been overcome by skill or strength or the might of war but by piety and religion[5]. Wars are not to be unnecessarily undertaken[6]; nor is a king for the sake of glory to bring his country to the brink of ruin, " nec enim regi propositum est ut gloriae popularis causa remplublicam in summum discrimen injiciat "[7]. It is a greater task to maintain a kingdom in time of peace than in war[8]. But these counsels of prudence would be eclipsed in the young king's mind by a devastating sentence in Osorio's account of his great-grandfather : in summing up King Manuel's character and achievements Osorio had said " I have not the slightest doubt that, had he personally taken command in Africa, he would very easily have subdued the whole of Morocco[9]. " In 1567 Osorio wrote to the King

1. *De Just.*, II, 195.
2. *De Reg.*, II, 168, 172.
3. *De Reg.*, I, 18.
4. *De Nob. Christ.*, p. 268.
5. *Ib.*, p. 274.
6. *De Reg.*, I, 135 et seq.
7. *De Reg.*, II, 133.
8. *Ib.*, p. 257.
9. *De Rebus Emmanuelis*, III, 542.

dissuading him from going to Africa before he had an heir[1]; but it was perhaps from a consciousness of his former pronouncements that the bishop in 1574, on the occasion of the King's first expedition to Africa, took a firm stand against the rash and ill-prepared enterprise. Four years later came the fatal news, of the fall of Sebastian with all his peerage, which must have hastened the death of the aged Bishop of Silves[2].

Aubrey F. G. Bell.

1. *Cartas Portuguesas*, 1922, ed., p. 5.
2. Cf. *ib.*, pp. 7 et seq.

ELEMENTOS AUTOBIOGRAFICOS E IDEOLOGICOS EN EL TEATRO DE ALARCON

I. — Tipo.

Ninguno de los dramaturgos del siglo diecisiete se describe a sí mismo tan minuciosa y elocuentemente como lo hace Don Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza en su propio teatro.

La constitución raquítica del vate mejicano y sus malditas jorobas fueron la causa, indudablemente, de que tuviera que apurar hasta las heces la copa de la amargura. La eterna pesadilla del desgraciado poeta era su incurable deformidad física. Y como por añadidura era de color moreno, pequeñuelo, flaco, enfermizo y feo [1], nada más natural que se lamentara perennemente de su condenada estrella. Ya que el hado le negó sus dotes de belleza masculina, no le echemos a mal que por lo menos soñara con el « buen rostro » y el « buen talle ».

Echase de ver como en *Las Paredes oyen*, él mismo al contarle sus sufrimientos a Beltrán se califica de hombre « pobre y feo, y de mal talle » (I, 1), pero creyendo que con eso no se retrataba de cuerpo entero, el poeta por boca del gracioso, se consuela a sí mismo recordando que antaño a « un humano

1. Luis Fernandez Guerra y Orbe. *D. Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza*. Madrid, 1871, pp. 250, 402.

serafín » que durante mucho tiempo había resistido a « un Narciso cortesano » se « la halló en brazos de un enano ».

Cuéntale asimismo Beltrán que « la emperatriz Faustino » no solamente « quiso a un feo esgrimidor » sino que al mismo tiempo sostenía relaciones ilícitas con otros hombres que también eran « humildes y feos » (I, 1).

Cuando doña Ana se lamenta del tipo de don Juan, deseando que él tuviera « mejor talle y mejor cara », dícele su criada Celia de una manera muy filosófica que en el hombre no se había de ver la hermosura física sino la pureza de la estirpe y del talento, y que aunque era verdad que al principio la vista reparaba en la presencia de la persona, con el tiempo y la costumbre venía a perderse « el gusto o pesadumbre » causados por la « buena o mala cara » del amante (II, 4).

Lo escrito anteriormente nos autoriza a repetir, ampliando el concepto, que sería imposible hallar otro escritor cualquiera que se describa a sí mismo tan gráficamente como lo acaba de hacer el poeta de Nueva España.

Hállanse unos versos en la comedia que intituló *Quien mal anda en mal acaba*, donde la bella Aldonza se asombra de que su pretendiente don Juan sea « tan mal tallado y tan feo », concluyendo ella que, o tal vez él « se ha desfigurado » a causa de algún furioso accidente, o quizás encubriría él sus faltas otras veces por estar tan « aliñado y compuesto » cuando venía a verla (I, 9).

Permítasenos hacer esta pregunta : ¿En quien estaría pensando Alarcón al poner esos versos en labios de doña Aldonza ?

En *La Verdad sospechosa* hay una línea donde la doncella Jacinta, refiriéndose al hijo de don Beltrán, dice que primero quiere ver « el rostro y talle » de este galán (don García) cuyo padre quiere casar con ella (I, 10). Y un poco más adelante, volviendo a aludir a este pretendiente, ella confiesa que se contenta « de sus partes » (II, 8).

¡Cuánto no hubiera dado el pobre mejicano por ser ese mozo de tan gallarda figura que él mismo nos pinta en varias ocasiones, como realidad fantástica de su febril imaginación, apareciendo ora en *La Verdad sospechosa* con el nombre de García, en *El Examen de maridos* con le nombre de Fadrique, y en *Los Favores del mundo* bajo el nombre de Garci-Ruiz !

Vuelve a hacer hincapié en lo que respecta a su figura cuando hace que Persio vea en su « mal talle » la causa fundamental del enojo de su pretendida Ardenia [1] .

Sigue Alarcón quejándose de las mujeres que para enamorarse sólo se fijan en el tipo, cuando hace decir a Leonor que por la « figura » desprecia a su pretendiente [2].

No cabe la menor duda de que el gracioso Cuaresma que aparece en la comedia intitulada *Los Pechos privilegiados*, no es otro sino el mismo don Juan Ruiz de Alarcón. De ahí que el gracioso en un tono altamente moralizador diga que « Dios no lo da todo a uno » solo, y que al que « le plugo de dar mal cuerpo » también le había dado sufrimiento para que pudiera llevar cuerdamente « los apodos de los necios » (III, 3).

El sentido común nos dice asimismo que el don Juan de Mendoza de *Las Paredes oyen* y el dramático son una y la misma persona. A no ser así, ¿cómo podrían interpretarse inteligentemente los versos que hemos citado de esta come-

1. *El Desdichado en fingir*, I, 12.

Al hacer una nota de un pasaje cualquiera, primero ponemos el nombre de la comedia, luego el número del acto, y finalmente el número de la escena.

Sólo ponemos entre comillas las citas que no han sufrido alteración alguna en cuanto al texto. Cuando queremos intercalar palabras o frases dentro de una cita usamos paréntesis.

Toda alusión hecha a cualquier comedia de Alarcón ha de verificarse, si se quisiere, usando el tomo veinte de la Biblioteca de Autores Españoles.

Cuando la comedia no está dividida en escenas, usamos en las notas el número de la página donde se halla el pasaje citado.

2. *No hay mal que por bien no venga*, II, 2.

dia ? Además hay otros donde doña Ana, aludiendo a su pretendiente don Juan, le dice en son de pregunta a su criada, que cómo podía ser posible que ella (doña Ana) llegara a querer a un hombre « cuya cara y talle » la enfadaba sólo con mirarle (I, 18).

A Alarcón, muchas veces y quizás sin darse cuenta de ello, le gusta contrastar lo interior con lo exterior, es decir, los atributos morales e intelectuales con los atributos corporales, si se nos permite esta ultima expresión. Natural es que esto suceda en su teatro, pues ya que con su cuerpo provocaba la burla y el desprecio, se le hacía cosa de imprescindible necesidad valerse de su talento y convertirse en moralizador para contrapesar de esta manera la malísima impresión que causaba su figura contrahecha y enfermiza.

Lo que acabamos de escribir servirá para explicar por qué Alarcón hace que Ochavo le diga a doña Inés que no sólo debiera ella examinar « lo visible » en cada uno de los galanes que venían a pretender su mano, sino que también debería tratar « de las partes interiores [1] ».

Vuelve Alarcón a hablarnos, quizá mecánicamente, de la enorme falta de proporción que hay entre su constitución física y sus prendas morales, cuando hace que doña Inés quede aturdida al imaginar que un hombre como el Marqués, de tan buen talle, pueda esconder graves faltas, sin que desgraciadamente « corresponda lo secreto a lo visible [2] ».

Fijémonos en la inversión de los términos, es decir, que la maltrecha figura del mejicano se convierte en la gallarda presencia del Marqués, mientras que la perfección de las « partes interiores » del galán viene a ser un asunto de delicada conjetura. Aunque es verdad que en esta comedia, al hablarse de las partes interiores se supone que el escritor se

1. *El Examen de maridos*, I, 11.
2. *El Examen de maridos*, II, 6.

refiera a la salud del cuerpo, no obstante el que haya leído al dramaturgo detenidamente convendrá con nosotros en que el poeta más que en el organismo físico estaba pensando en lo moral, o mejor dicho en su propia grandeza interior.

En otros versos de *La Verdad sospechosa*, el gracioso Tristán le advierte a don García que con « un cuello apanalado » se enmendaba cualquier « fealdad », recordándole cierto incidente de un amigo que después de conquistar el corazón de una dama lo perdió por notarle ésta, en una ocasión que lo vió sin cuello, unos « costurones en la garganta cetrina » los cuales dejaban traslucir de una manera palpable « la ruina de pasados lamparones ». Y sigue diciendo el gracioso acerca de este desgraciado amigo que « las narices le crecieron » y que mostró « un gran palmo de oreja », pareciéndosele también las quijadas a las de una vieja por « lo enjuto » que eran (I, 3).

No nos interesa mucho saber si en este incidente está el dramaturgo dándonos un episodio de su vida : lo que aquí más particularmente nos interesa es averiguar si la descripción que se hace del cierto amigo coincide o se parece lo suficiente al retrato que Alarcón hace de sí mismo en otras escenas de su teatro, junto con las descripciones de su cuerpo hechas por los literatos de la época. Empezaremos por decir que en los retratos que hemos visto de Alarcón, éste aparece llevando un cuello escarolado[1].

Quevedo le saca a la pública vergüenza los « lamparones » que tenía en el « pecho, lado y espaldilla », motejándolo además de « licenciado orejoncito », diciéndole que tenía « cara de endecha » y que era el mirarle « dolor y mancilla ». Hasta « hijo de un sabañón » lo llama el despiadado maldiciente. Indudablemente debió ser Alarcón muy flaco, pues lo llama « cohete con varilla » y dice que « desnudo es una astilla ».

1. Fernandez Guerra, al frente de su libro. — Julio Cejador y Frauca, *Historia de la lengua y literatura castellana*, IV, pp. 316-317.

En otro sitio añade que el mejicano « un costal de huesos es [1] ». Cierto escritor aragonés de nombre desconocido compara la nariz del hijo de Nueva España con « un pico corcovado [2] ». De lo que posiblemente puede inferirse que, tal vez tendría la nariz algo desarrollada. Fernández Guerra dice también que el poeta era descolorido y flaco (p. 250).

Con lo expuesto nos parece haber aportado pruebas suficientes para concluir que Alarcón al escribir los versos que acabamos de comentar no estaba pensando más que en su mismísima persona.

Refiérese el dramático con mucha frecuencia a las enfermedades y a los achaques de que es víctima el organismo humano. Cuando doña Blanca en *El Examen de maridos*, le cuenta a doña Inés que el Marqués tenía « una fuente », y que también su « mal aliento » enojaba (II, 3), el poeta pudo muy bien querer autobiografiarse, y si esto es así, entonces los versos en que el gracioso Beltrán dice que el « tener una fuente » era « enfermedad, no error », y que « de la boca el mal olor » también « es natural accidente » (III, 8), quedan implícitamente explicados.

No olvidemos que la constitución orgánica del mejicano, por el hecho de ser tan defectuosa se prestaba a toda clase de achaques. Dice Lope de Vega en la *Trezena Parte* de sus Comedias que la naturaleza había señalado a Alarcón dándole « mal aliento » y haciéndole rana en la voz y en la figura [3].

En *La Prueba de las promesas* vimos que Lucía le dice a Blanca que a don Juan, debido a los tres dientes postizos que tenía, le salía de la boca un « mal olor ». Blanca considera esto una « gran falta », sobre todo « para ti », le responde la criada, « que tu vicio es oler bien » (I, p. 435).

« ¿Quién anda con dos pebetes ? » pregunta el cáustico

1. Letrilla de Quevedo. B. A. E., XX, pp. 31-32.
2. B. A. E., XX, p. 34.
3. Fernandez Guerra, pp. 323, 388.

Quevedo en su conocida letrilla contra Alarcón, y « ¿huele contra pastilla? », respondiendo él mismo: « Corcovilla ».

Así pues, no podemos andar descarriados al afirmar que las líneas donde habla el dramaturgo de las enfermedades corporales, se refieren a él mismo, es decir a don Juan Ruiz de Alarcón y Mendoza [1].

En las dos estancias donde el poeta contrasta el lindo plumaje del pavo real con la fealdad de sus patas, quiso él desahogar en parte la negra amargura de su alma, que cual envenenado acicate le descuartizaba el lacerado corazón. ¿Para qué la sed de gloria? « ¿Qué importa que me anime? » cuando el público me tributa aplausos, « si en medio de estas glorias », las « importunas memorias de (mis) deformes faltas... mezclan acíbar al mejor bocado? [2] ».

¿Quién sino el Alarcón de carne y hueso podrá ser ese don Juan a quien Aldonza « adora ausente » (por su fama de escritor), pero que al verle lo aborrece, habiéndole parecido « disforme la postrer vez que lo vió [3] »? No cabe la menor duda de que el mejicano estaba pensando en sus corcovas y en el amor, al hacer que la hermosa dama en su enojosa melancolía no acertara a comprender por qué a ella sólo le causaba « enojos verle ». Quizá la deformidad que observaba en el galán fuera debida a « defeto » de sus ojos, pero reflexiona ella de nuevo y ve que no es posible porque « a nadie sino a él » miraba de sí diferente [4].

Hay otra escena en la cual Aldonza al echarle una mirada al hechicero Román se enamora del « buen talle de doctor [5] ». También notamos que en la última escena del último acto de *La Prueba de las promesas*, el pretendiente que quiere sentar

1. Véase la alusión al mal aliento en *El Semejante a sí mismo*, III, 8.
2. *La Prueba de las promesas*, II, p. 440.
3. *Quien mal anda en mal acaba*, I, 14.
4. *Quien mal anda en mal acaba*, I, 15.
5. *Quien mal anda en mal acaba*, I, 18.

plaza de capitán en el ejército ofrece al Marqués de Tarifa, como únicas credenciales que acreditan su valor e idoneidad para desempeñar el puesto, « este talle, esta presencia ». Finalmente el gracioso Chilindrón le dice a su amo que si él (el Marqués) « en la Corte estar quisiera », la flor del mundo gozara « con (su) talle y (su) dinero[1] ».

Si es lícito suponer que en lo citado anteriormente hay mucho de autobiográfico, más licito aun es creer que Alarcón se estaba retratando en las líneas donde el mágico Román describe a cierto individuo diciendo que es de « color trigueño » y de « mediana estatura », barba negra y pelo negro, « joven » y de « voz suave[2] ».

Describe de este modo Henríquez Ureña a Alarcón : « Hombre orgulloso pero discreto, acaso no habría sido víctima de las acres costumbres de su tiempo si no mediaran su deformidad física y su color moreno » (p. 7). Queda, pues, comprobado, el color de su rostro y por consiguiente el de su cabello y la barba. *Quien mal anda en mal acaba*, o sea la comedia en que aparecen esos versos, fué escrita probablemente hacia el año de 1602, según Hartzenbusch[3]. De manera que si nació Alarcón hacia 1580, gozaba a la sazón « la estación lozana de su juventud[4] ». Si hemos de aceptar al pie de la letra todo lo que sus enemigos dijeron contra él, entonces tendríamos que creer que Alarcón era pequeñísimo, pues ya vimos como Figueroa lo califica de « gimio en figura[5] », y Quevedo dice en su letrilla que si « creciera dos dedos » muy fácilmente « pudiera llegar a rana ». Pero el vate mejicano no debió ser tan diminuto, pues el mismo Figueroa lo califica en otro sitio de « hombre pequeño[6] », y también Quevedo

1. *Hazañas del Marqués de Cañete*, II, p. 496.
2. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 1.
3. B. A. E., XX, p. XI.
4. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 1.
5. Fernandez Guerra, p. 253.
6. Fernandez Guerra, p. 253.

lo transforma de rana en « bestia [1] ». Descartando, pues, la ojeriza de estos sus enemigos, y a juzgar por el retrato del dramaturgo que Cejador ha copiado en el tomo cuarto de su *Historia*, hay que admitir que Alarcón no era un enano, sino un hombre de mediana estatura.

En esta misma comedia el nigromántico Román Ramírez le pide a su cofrade, el diablo, que « aumente la fealdad de Don Juan [2] », como también en *La Prueba de las promesas*, el viejo don Illán le recomienda a su criada Lucía que si se le ofrece « tratar de don Juan » le ponga defectos (I, p. 434); y ésta, entre otras cosas le confiesa a su ama que su pretendiente (don Juan) tenía « cañas » por piernas.

Es muy posible que Alarcón tuviera las piernas delgadas, pues a no ser así no hubiera habido el menor fundamento para que Quevedo en su letrilla se mofara de él diciéndole que tenía « por pierna mecha », que era « un cohete con varilla », y que, desnudo, era su cuerpo una « astilla ». A un satírico le es lícito exagerar pero no mentir a sabiendas, porque entonces sus caricaturas perderían todo valor literario. También notamos un verso en unas seguidillas anónimas [3] donde el autor advierte que Alarcón tiene « seguidillas las piernas ».

Es extraño que nuestro dramaturgo no llegara a cansarse alguna vez de aludir tan frecuentemente a su persona. Impulsado por el afán de autobiografiarse, escribió aquellas líneas en *El Examen de maridos* donde doña Inés le da a entender a su amante don Fadrique porque si bien es verdad « que con el cuerpo se habita », es con el alma con quien se trata (III, 5).

Si Alarcón no hubiera tenido un cuerpo tan defectuoso

1. Fernandez Guerra, p. 390.
2. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 13.
3. *La Prueba de las promesas*, I, p. 435.
4. B. A. E., XX, XXXIV.

como el que tenía, jamás hubiera podido escribir tan atinadamente la última escena de esa comedia. Doña Inés dice que aceptará por esposo al galán a quien se ha inclinado « aunque defetos padezca [1] »; pero el Marqués, cuya misión es la de defender lo « perfeto », le dice a la dama que « amar lo imperfecto es » sin duda « accidental y violento », y que si ella se decide a amar a su esposo « imperfeto », sufriría un « martirio eterno », máxime cuando a las mujeres se les estima según la calidad del marido. Concluye el Marqués su argumentación pidiéndole a la dama que escoja su esposo « perfeto » para que se le tenga estimación, porque de lo contrario, si escoge al « imperfeto » se le mirará siempre con desprecio [2].

El Conde don Juan refuta los argumentos del Marqués diciendo que hasta el proverbio castellano dice que « lo feo amado parece hermoso », que como « hombre perfeto en todo » no es posible hallarlo, si la Marquesa, a sabiendas, ama « al que padece defetos », seguramente « no se mudará por ellos ». Creyendo el Conde haber vencido a su contrincante en la argumentación, pídele a doña Inés que haga al « imperfeto » su esposo [3].

Cúmplenos ahora hablar un poco más detalladamente de las sátiras que llovieron contra el insigne mejicano. ¿ A qué se debieron todas aquellas tan mal intencionadas letrillas, seguidillas y espinelas que contra él escribieron Quevedo, Lope, Tirso, Montalbán, Góngora y otros más ? La envidia pudo haber sido uno de los móviles que indujo a los principales escritores de la época a hacerle la guerra sin cuartel al tan sufrido jorobado, pues casi todas esas invectivas salieron a la luz en 1623, cuando ya Alarcón había ganado fama de dramaturgo. No obstante, suponen algunos eruditos como Hart-

1. *El Examen de maridos*, III, 16.
2. *El Examen de maridos*, III, 16.
3. *El Examen de maridos*, III, 16.

zenbusch[1] y Fernández Guerra (p. 400) que la causa de todo ello fué el haber nuestro poeta desairado a unos amigos con no asistir a una reunión donde con impaciencia se le esperaba. Las invectivas ya mencionadas fueron escritas a manera de venganza. A fines de 1623 salió a luz un canto épico ideado por Alarcón y escrito en cooperación con otros doce poetas de la época. Componían este poema una serie de setenta y tres octavas reales, muy mal escritas, dedicadas a inmortalizar las fiestas que se celebraron en Madrid con motivo de la inesperada visita del príncipe de Gales en agosto del mismo año. La tarea de Alarcón era la de « coser los retazos y pasarles a todos su mano de barniz[2] ».

Pero Quevedo, que con nada contribuyó al « Elogio » que tributaba el jorobado a este príncipe inglés, Carlos Eduardo, no podía quedarse atrás. De ahí que inmediatamente compusiera un ingenioso a la vez que picante « Comento contra las setenta y tres Stancias que don Juan de Alarcón ha escrito a las Fiestas de los Conciertos hechos con él Príncipe de Gales y la Señora Infanta María ». Convócase a reunión la Academia de don Francisco de Mendoza para oír esta censura escrita por Quevedo y que él mismo habría de leer; pero Alarcón, que era uno de los miembros de la Academia, y a quien se le aguardaba con ansiedad —por ser él particularmente la causa del « Comento » — no hizo acto de presencia. El autor de los « Sueños » ve en la ausencia del mejicano un gran desaire y para desquitarse le endilgó la letrilla a que ya hemos aludido[3]. El ejemplo de Quevedo fué imitado por otros poetas, posiblemente miembros de la Academia literaria de Mendoza.

Góngora moteja a Alarcón de « galápago » y « gémina concha »; mientras que Antonio de Mendoza le echa en cara lo de las setenta y tres octavas reales, diciendo que el señor

1. En B. A. E., XX, p. XXXIII, nota c.
2. Fernandez Guerra, p. 392.
3. Fernandez Guerra, pp. 401-402.

don Juan se ha vuelto ya « de corcova en corneja ». Si para Montalbán es el poeta de Nueva España « un hombre que de embrión » jamás « parece haber salido », para Vélez de Guevara es don Juan Ruiz « camello enano con loba », y para Tirso, « un poeta entre dos platos ». « Una bola en cada lado » llama Salas Barbadillo a la doble joroba del mejicano; al paso que un cierto fray Centeno lo llama « bola matriz ». También compara un tal Alonso Castillo las setenta y tres octavas reales al cuerpo del jorobado, diciendo que el poema que tan barato le había salido a Alarcón — pues otros lo habían escrito — era parecido retrato de su talle. Pérez Marín lo apoda « baúl poeta » o « semienano », al paso que el incógnito aragonés dice que don Juan Ruiz de Alarcón « cual ave al fin de rapiña » tiene « el pico corcovado », es decir, la nariz. El malévolo Quevedo es, sin embargo, el que más despiadadamente lo trató. Además de los sobrenombres a que ya hemos hecho referencia, escribió otros muchos. En su acostumbrado estilo sentencioso y endemoniado le dice que tenía « espaldas con moño », que era « cabeza de ajos », que traía « el alma en alcobas », que era « cinco y valía cero », y que además era « un mono pelado ». Si el acostumbrado a decir mal, muchas veces sin razón vomita hiel sólo por amor al arte, ¿ qué no hará, pues, cuando cree que se le ha querido humillar con un desaire ?

En los versos de las seguidillas anónimas a que ya hemos aludido, el autor empieza bautizando al dramaturgo con el nombre de « Don Juan Ruiz Corcova », llamándole más adelante « doblón de dos caras », « tortuga », « molde de bodeguero », « oración pasiva », « tabla de dos caras », « nalgas por delante », « por detrás potra », y « nadador con calabazas [1] ».

A continuación citaremos algunas de las líneas que Figueroa escribió en *El Pasajero*, todas ellas alusivas a la constitución

1. Para las invectivas contra Alarcón, véase B. A. E., XX, pp. XXXIII y XXXIV.

física de Alarcón. Por cierto que su lengua viperina no le va en zaga ni a la de Góngora ni a la de Quevedo. « Las Indias para mí no sé que tienen de malo que hasta su nombre aborrezco... Importa excluir de públicos oficios sujetos menos de marca, hombrecillos pequeños... Si el chico, aunque bien formado y capaz, debe hallar repulsa en lo que desea si ha de representar autoridad con su persona, mucha mayor es justo la halle el gimio en figura de hombre, el corcovado imprudente, el contrahecho ridículo[1] ».

De las veintiséis comedias que Hartzenbusch atribuye a Alarcón, la mitad contiene alusiones importantes a los defectos corporales del vate mejicano. Estas son : *Las Paredes oyen, La Verdad sospechosa, Quien mal anda en mal acaba, El Desdichado en fingir, No hay mal que por bien no venga, Los Pechos privilegiados, El Examen de maridos, Los Favores del mundo, La Cueva de Salamanca, Mudarse por mejorarse, La Culpa busca la pena, La Prueba de las promesas,* y *Hazañas del Marqués de Cañete*[2].

II. — Abolengo.

Hay que quedar convencidos de que el dramaturgo, en honor a la verdad, no hace más que sacudirle el polvo al amarillento y apolillado pergamino donde yace dibujado su árbol genealógico, y desenrollarlo después, pausada y socarronamente, como queriendo decir a todos sus contemporáneos : « Ese soy yo que, aunque jorobado y feo, cuento tantos blasones en mi ascendencia como el más linajudo tronco

1. Fernandez Guerra, pp. 251 y 253.
2. Sobre el « talle », véanse además las siguientes alusiones : *Quien mal anda en mal acaba*, I, 18. — *Siempre ayuda la verdad*, III, 3. — *La Crueldad por el honor*, II, 9. — *El Semejante a sí mismo*, II, 3. — *La Culpa busca la pena*, I, 4. — *Ganar amigos*, I, 11.

castellano ». Valióse de ese medio hábil y al parecer inofensivo, para pasarle la brasa por la cara a aquella recua de maldicientes que tan cruel y tan villanamente lo trató. No cabe la menor duda de que en *Los Favores del mundo*, el mejicano se propuso dar a conocer los nombres y hazañas de sus valientes antepasados. En la primera escena de esta comedia, Garci-Ruiz se nos presenta convertido en campeón de la fe de Cristo, « asombro de la guerra » (I, 1), y vencedor del moro en la africana tierra. No olvidemos que el antecesor de Garci-Ruiz, Ferrán Martínez Ceballos, había colocado el estandarte de la cruz en los inaccesibles peñascos de la fuerza de « Alarcón », expulsando para siempre a los moros de aquella tierra castellana.

Al hablarle al príncipe don Enrique, le dice este adalid que él se llamaba Garci-Ruiz de Alarcón, muy temido « en las fronteras berberiscas » y heredero de vasallos en La Mancha que le venía « del Ceballos que a Castilla » gloriosamente « abrió de Alarcón las puertas » (I, 9).

¿ Quiénes, sino los preclaros ascendientes del jorobado, podrían ser ese Ceballos de Castilla y ese tan heroico Garci-Ruiz de Alarcón ? El acrisolado valor y la esclarecida nobleza de Garci-Ruiz pueden colegirse de estas palabras que Enrique II, en 1390, le dirigía desde Madrid : « Yo el Rey, por façer bien y merced a vos Garci-Ruiz de Alarcón, é por la gran fazaña que feçistes cabo Benavente rindiendo en campo a Enrique el Inglés, en gran honra vuestra é de mis Reinos, é servicios que me façedes; é porque el Rey don Juan mi señor padre vos crió, é avía talante de vos façer merced, fago vos merced é gracia, é dono vos todo el derecho que yo he é puedo aver de aquí adelante, en cualquier manera, de Villanueva, que está cerca del río Júcar, a una legua de vuestra villa de Buenache[1]. »

1. Fernandez Guerra, p. 270.

Nada más natural, pues, que en la comedia, el príncipe don Enrique hijo de don Juan II de Castilla, reconozca y aplauda las « claras obras » de Garci-Ruiz de Alarcón, afirmando que « las más ilustres historias »... « han tenido el non plus ultra »... « en sus altas victorias [1] ».

Nuestro autor dramático tributa con mucha regularidad merecidísimos elogios al apellido de Luna : o estaba él emparentado con este linajudo tronco, o buscaba la protección de esta casa. Por eso hace el poeta que don Juan exclame que los Luna y Alarcón valían por un millón [2].

Asimismo se comprenderá por qué el escritor hace que el gracioso Beltrán le recuerde a su amo que siendo él don Juan de Mendoza, « doña Ana » nada perdiera « cuando la mano te diera [3] ».

Recordaremos que en los apuntes históricos de la vida del autor dramático se habló de los lazos de consanguinidad que unían a los Mendoza con los Ruices de Alarcón.

Vuelve el mejicano a hablar de ilustres apellidos, cuando nos dice por boca del escudero Camino que doña Lucrecia se merecía un rey por esposo porque su padre fué « Luna » y « Mendoza fue su madre [4] ».

En *La Cueva de Salamanca* Enrico Martín se enorgullece de haber conocido al « gran don Diego de Guzmán » y a « Don Juan de Mendoza » (I, p. 86).

Oigamos lo que escribe Fernández Guerra : « Alarcón había resuelto ganarse la estimación de varios nobles poderosos, y acercárseles presumiendo tener su sangre misma, y poder a fuerza de ingenio realzar el apellido que la simbolizaba. De ahí provino el cuidado con que anteponía por este tiempo a su nombre el título honorífico de *Don*, no habién-

1. *Los Favores del mundo*, I, 9.
2. *Los Favores del mundo*, II, 6.
3. *Las Paredes oyen*, I, 1.
4. *La Verdad sospechosa*, II, 1.

dole usado recién llegado forastero, al celebrar en 1612 *El Desengaño de Fortuna* del teniente de corregidor Careaga. De ahí creció a serle invencible el empeño en adquirir fama por el teatro, rompiendo animoso las más fuertes barreras. De ahí, finalmente, debió originarse el continuo culto que en muchas de sus comedias rinde a los apellidos *Guzmán, Luna,* y *Mendoza,* porque en estas familias creía vislumbrar el seguro logro de sus mejores deseos. Un Guzmán generoso, otro maldiciente y otro enflautado figuran en *La Cueva de Salamanca, Las Paredes oyen,* y *El Examen de maridos ;* los Lunas gallardéanse en *La Industria y la suerte, Ganar amigos, Los Favores del mundo, La Crueldad por el honor* y *La Verdad sospechosa ;* y los Mendozas son bello realce de seis de los poemas dramáticos alarconianos » (p. 230), a saber, *Las Paredes oyen, La Cueva de Salamanca, La Culpa busca la pena, Siempre ayuda la verdad, La Verdad sospechosa* y *El Examen de maridos.*

Ya dijimos que el « talle » y el « rostro » fueron la pesadilla del poeta. Añadamos que el « abolengo » debió ser otra de sus obsesiones, obsesión rayana en locura a veces, pues cuando por la fuerza de las circunstancias se veía cohibido de poder hablar de sus propios progenitores, entonces se alentaba con referir las hazañas temerarias de los nobles antepasados de otros ilustres españoles. El provenir de elevada alcurnia era, según las convicciones del tiempo, el mayor de los galardones. Por eso le responde don García a su padre, que si las hazañas dan nobleza, « también la da el nacimiento [1] », y por eso mismo don Félix le da a entender a doña Clara — de quien estaba enamorado — que él tenía derecho a galantearla porque por sus venas corría la sangre de la casa de los Manrique que siempre fue « tan principal como antigua [2] », pero doña Ana

1. *La Verdad sospechosa,* II, 9.
2. *Mudarse por mejorarse,* I, 13.

no cree que su galanteador sea noble porque « no cometen bajezas », dícele ella, « los que tienen sangre altiva ». « Leonor, bien pienso que sabes », recuérdale doña Clara a su sobrina, « quien eres ». « Toledos y Figueroas », respóndele ésta, « fueron blasones de mis abuelos[1] ». Nótase el soberbio orgullo del noble de la época en los renglones donde don Juan, enamorado de doña Blanca y celoso de un rival adinerado, se indigna con la Suerte, por darle fuerzas la Fortuna a un vil mercader que « contra don Juan de Luna » osa luchar[2].

Al hablar el príncipe don García con el anciano don Ramiro — comunicándole su propósito de llevar a cabo una sublevación contra el rey don Alfonso III — le da la buena nueva de que Nuño Fernández de Castilla, para la oculta liga « previene sus escuadrones[3] ». Sólo queremos añadir que Alarcón al escribir estas líneas debió estar acordándose de su noble antepasado Ferrán Martínez de Ceballos de Castilla. De ahí que sean casi idénticos los apellidos de Fernández y Ferrán, y que en ambos casos se hable de Castilla.

Lo primero que se le ocurre a don Sebastián, en *La Prueba de las promesas*, para conquistar la amistad y protección del anciano don Diego es decirle que él (don Sebastián) era de « calidad », pues que procedía de « sangre generosa[4] ».

Explícanse a sí misma las líneas de *Quien mal anda en mal acaba*, donde el mago Román Ramírez se resuelve a echárselas de « principal caballero » (II, 4) con el fin de cautivar el corazón de la bellísima Aldonza.

Vuelve Alarcón a ocuparse de su segundo apellido, al hacer que el Rey don Pedro I de Portugal — para entusiasmar al príncipe Roberto en su campaña amorosa — le comunique

---

1. *Mudarse por mejorarse*, III, 3.
2. *La Industria y la suerte*, III, 8.
3. *Ho hay mal que por bien no venga*, I, 7.
4. *La Culpa busca la pena*, I, 7.

que doña Blanca era oriunda de la casa de « Mendoza de Castilla [1] ».

Siendo noble el forastero que, en *Los Empeños de un engaño*, ha dado en galantear a Leonor, esta dama no lo rechazará (I, 1). Cuando el gracioso Campana le informa que el forastero se llamaba don Diego de Luna, ella responde que él era de « buena alcurnia », e inmediatamente manda decirle que ella era doña Leonor Girón « cuya sangre y opinión », añade la dama, « al sol mismo rayos quita » (I, 2).

Tan exagerado concepto del abolengo tuvo Alarcón que hasta en lo más recóndito del Nuevo Mundo, hace que un indio — el araucano Tucapel — le rinda honores al Marqués de Cañete, más por la « nobleza » y « calidad » de sus partes que por sus virtudes y hazañas de conquistador [2]. Si por un lado exalta nuevamente el dramaturgo el sentimiento de la nobleza al decirle don García a Jacinta que ella era « Luna sin eclipse », y « Mendoza sin martes [3] », muéstrase por el otro, implícitamente, servidor fiel de la monarquía al decir don Beltrán que las nobles casas deben dar « a su rey sus herederos [4] ».

En *Ganar amigos*, vimos que doña Ana de León, para persuadir al rey que ajusticiara al que la privó de su honra, acude a « los blasones de su estirpe », recordándole al soberano que ella era rama de aquel árbol de León (III, 5).

Pedro Alonso hácele saber a Teodora que era ella de « sangre noble », revelándose él mismo con su verdadero nombre de Fernán Ramírez [5]. A Alarcón no se le podía despegar del cerebro el tan invicto apelativo de « Ferrán ».

Echase de ver que en *Los Pechos privilegiados* (I, 7) se

1. *Siempre ayuda la verdad*, I, 11.
2. *Hazañas del Marqués de Cañete*, II, p. 497.
3. *La Verdad sospechosa*, II, 16.
4. *La Verdad sospechosa*, I, 2.
5. *El Tejedor de Segovia*, segunda parte, III, 25.

ufana Elvira de su « heredada nobleza » ; en *La Prueba de las promesas*, don Juan de Ribera reserva los « difíciles hechos » a las « sangres famosas » (I, p. 436); en *La Crueldad por el honor*, se envanece Nuño Aulaga diciendo que su madre es « noble rama » pues es nada menos que « de Laras descendiente » (I, 12); y en *El Examen de maridos*, don Juan cree que por llevar el apellido de Guzmán no deben exigírsele más requisitos para alcanzar la mano de doña Inés (I, 10).

Cítase con mucha frecuencia el nombre de « Juan » en *La Industria y la suerte, No hay mal que por bien no venga, Los Favores del mundo, Las Paredes oyen, La Verdad sospechosa, Quién engaña màs a quién, La Culpa busca la pena,* y *La Prueba de las promesas*. El apelativo « Garci-Ruiz » aparece en *Los Favores del mundo*, como también el nombre de « Hernando » y los apellidos de « Alarcón » y « Girón ». En *La Verdad sospechosa* hállase el nombre de « García »; el de « Mendoza » en *La Culpa busca la pena;* « Guzmán » en *La Cueva de Salamanca;* y « Luna » en *La Industria y la suerte*. Sólo hemos mencionado aquí las comedias donde con mayor frecuencia se alude a esos nombres o apellidos.

Sólo nos resta recordar que uno de los hermanos del dramaturgo se llamaba Hernando. De ahí posiblemente, que además de aparecer este nombre en *Los Favores del mundo*, tan frecuentemente aparezca el de « Fernando » en *La Culpa busca la pena, Ganar amigos* y *El Tejedor de Segovia*[1], porque, en fin de cuentas, Fernando y Hernando son variantes del mismo nombre : Ferrán[2].

1. Cítase también el nombre de « Hernando » en *Quién engaña más a quién*. Aparecen los dos nombres « Fernando » y « Hernando » en *El Examen de maridos*.

2. El nombre de « Pedro » se citaen *La Cueva de Salamanca, Quien mal anda en mal acaba, La Manganilla de Melilla, Ganar amigos, El Tejedor de Segovia*, segunda parte, *La Crueldad por el honor*. No decimos esto para llegar a ninguna conclusión determinada, aunque

III. — Amor.

En todas las escenas que hemos leído alusivas al amor, dejó escrita el poeta mejicano la historia de su propio corazón. ¿ Cómo no decirle Julia a su pretendiente que él había sido siempre « desconfiado en amar [1] » ? En otras palabras ¿ cómo no dudar Alarcón de la fidelidad del voluble corazón femenino siendo él tan pobre y tan feo ?

Dícele don Juan a Blanca en *La Industria y la suerte*, que hacía dos años que por ella vivía sin alma (I, 2). Dos años hace también que el conde Carlos trataba de conquistar el corazón de doña Inés [2]. Dos años há que ama Clara a don García [3]. Otros dos años hace que don Juan de Mendoza había perdido el seso por doña Ana [4] y otros dos hace que doña Flor publicaba sus amores en Córdoba [5]. Es posible que el poeta estuviera haciendo historia al referirse tan frecuentemente a ese lapso de dos años, aunque esto no pasa de ser más que una caprichosa conjetura.

Por las escenas donde pinta el dramático los efectos de amor deducimos que él debió ser víctima de intensísimas pasiones. « ¡ Qué bien se ve », dícele doña Sol a Celia, « que nunca de amor supiste ! [6] » Y un poco más adelante don Juan, abrasado de amor por Blanca, le hace saber que aunque él no se la merecía, sin embargo, era « sin remedio el olvidarla [7] »; aun cuando ella no le había dado la más mínima esperanza.

---

sí le hacemos presente al lector que el otro hermano del dramaturgo se llamaba Pedro.

1. *Los Favores del mundo*, II, 8.
2. *El Examen de maridos*, I, 19.
3. *Mudarse por mejorarse*, II, 15.
4. *Las Paredes oyen*, I, 5; III, 6.
5. *Ganar amigos*, I, 11.
6. *La Industria y la suerte*, I, 4.
7. *La Industria y la suerte*, I, 13.

Sorprendida sobremanera Blanca de que Arnesto haya, ocultamente, penetrado en su casa, éste le comunica su pasión, diciéndole que nada más puesto en razón que estar con el cuerpo donde con el alma estaba perennemente; haciendo a los balcones de la casa de la doncella testigos de sus amorosos desvelos [1]. Abrásale el furor a Arnesto y siente un infierno en el alma, al leer la nota que le enviaba la dama de sus pensamientos [2].

Pero donde no puede dudarse ni por un momento que Alarcón nos está hablando elocuentísimamente de sus amores es en *Las Paredes oyen*. Compara el dramaturgo la hermosura y la gentileza de doña Ana con su figura contrahecha y se desespera tanto, que concluye por creer que doña Ana jamás podrá querer a un hombre como él, « tan feo y pobre » y de tan « mal talle ». Pero Beltrán lo consuela haciéndole presente que hubo mujeres bellísimas y poderosas cuyos amantes fueron hombres « humildes y feos ». A esto le replica don Juan que tales mujeres adolecían del defecto de ser livianas, y que en doña Ana sería crasa locura « esperar igual error », máxime cuando en ella el honor excedía con mucho « al milagro de hermosura ». No se da por vencido el gracioso y a renglón seguido le hace presente que él era don Juan de Mendoza, y que por consiguiente doña Ana nada perdería con darle la mano de esposa; pero don Juan le dice que como ella gozaba de tan alta fortuna y él era tan humilde y desdichado, tal desigualdad le quitaba la esperanza [3].

Sin embargo, a veces se consuela él mismo, como cuando dice que el que lo difícil emprende no debe ofenderse si no logra el objeto deseado [4]. Otras veces compara su gran amor

1. *La Industria y la suerte*, II, 2.
2. *La Industria y la suerte*, II, 11.
3. *Las Paredes oyen*, I, 1.
4. *Las Paredes oyen*, I, 3.

con su « calidad » como en el pasaje donde le confiesa a doña Ana que la quería.

« Sólo sé que os quiero », le dice a su adorado tormento, con la quieta desesperación de Tántalo, « y que remedio no espero[1] ». Déjanos ver de nuevo la intensidad de la llama que ha encendido el fuego del amor cuando pide la muerte a voces para que así termine su « vida tan desdichada », ya que la mujer a quien tan locamente quería « ingrata (y) fiera » lo despreciaba. Está a punto de echarle una maldición : « ¡ Quiera Dios...! », pero se detiene un segundo y se arrepiente, pues ¿ cómo ha de maldecirla si « te quiero más que a mí[2] » ?

¿ Quién podría ser ese hombre cuya cara y talle enfadaba a doña Ana sólo con mirarle[3] ? Y ¿ en quién podría estar pensando Alarcón cuando hace que Celia le recuerde a doña Ana que lo esencial en el hombre no es su hermosura o gentileza sino su nobleza y su saber[4] ?

El poeta habla siempre con el mayor respeto de doña Ana. Ella es para él la inmaculada concepción de todo lo puro y lo bello. De ahí que al preguntarle la criada Celia a su señora si ya le correspondía a don Juan, le conteste que no era tan liviana para declararle su amor tan repentinamente, aunque sí le había mostrado « resplandores de favor[5] ». Celia cree, no obstante, que no es ser una mujer liviana al declarar su amor a un hombre que ha dos años la pretende[6]. Nos hace saber doña Ana en la última escena del tercer acto, que había dado la mano de esposa a don Juan porque él la había obligado hablando bien de ella en todas las ocasiones.

1. *Las Paredes oyen*, I, 5.
2. *Las Paredes oyen*, I, 5.
3. *Las Paredes oyen*, I, 18.
4. *Las Paredes oyen*, II, 4.
5. *Las Paredes oyen*, III, 6.
6. *Las Paredes oyen*, III, 6.

Encarnóse Alarcón también en el don Juan de *El Semejante a si mismo.* De ahí que veamos en este galán —que está a punto de salir para Indias una preocupación constante por la suerte de doña Ana. Cuéntale Sancho a esta dama, que don Juan en todas las ocasiones, « siete mil veces y más », le había pedido que mirara « por doña Ana », única razón por la cual « te hago quedar... en España » (II, 1). Al escribir estos renglones estaba el mejicano echando una mirada retrospectiva; estaba, indudablemente, recordando su salida para Nueva España en 1608. Convencidos estamos de que esto que acaba de escribir el poeta es autobiográfico, porque el apellido « Castro » que pospuso a su nombre de « Juan » es el mismo apellido de su amigo sevillano « Hernando de Castro », y compañero suyo al regresar a Méjico.

La tristeza de don Juan en la escena diez y seis del segundo acto de la misma comedia, era resultado de la indiferencia de doña Ana, pues ya el galán había perdido la esperanza «de vencer vuestra dureza ». Si en un momento de súbita alegría se muestra el dramaturgo optimista al hacer que doña Ana diga « nunca alcanza quien no espera », cambia muy pronto de modo de pensar al decir él mismo que nada podría esperar un desdeñado cuyos « desiguales méritos » saltaban tan a la simple vista (II, 16).

En *La Cueva de Salamanca* pinta el poeta al amor como una fuerza incontrastable. « Poco sabes de Cupido », le dice el estudiante Zamudio al marqués de Villena, queriéndole dar a comprender que por lograr el amor de Lucía estaba dispuesto a arrostrarlo todo (II, p. 92). Por el amor, dice doña Clara, se cometen los mayores excesos, y es tan poderoso que su propio fuego abrasa más que el del sol (II, p. 93).

A no haber sido el poeta víctima de los celos, no los hubiera podido pintar tan atinadamente como lo hizo. Siente Leonor en el alma un « invidioso dolor » y « una celosa fatiga », cuando descubre que su galanteador, don García, también

enamoraba a doña Clara; concluyendo por confesarle (Leonor) a Mencía que los celos en que se abrasaba eran humo del fuego de su propio amor [1]. Comprenderemos ahora por qué en *Los Empeños de un engaño,* da a entender el gracioso Campana que no hay nada como darle celos al pecho más esquivo, para alcanzar lo que se desea de él (II, 1). Y también observamos que en *La Amistad castigada* la hermosa Diana, al creerse desengañada por Policiano, llora de pena, de dolor y sentimiento, confesándole al Cielo que eran mayores sus tormentos a causa de los celos (I, 8).

Hácele saber el escudero Camino a Lucrecia, en *La Verdad sospechosa,* cuán loco de amor por ella estaba don García, pues « noche y día » paseaba el galán la calle de la dama, « brujuleando » al mismo tiempo la espesa celosía de su casa, lloroso a veces, desesperado las más, al ver que ella se retiraba del balcón sin tan siquiera dignarse mirarlo cuando él por allí pasaba (III, 1).

Nada de extraño tiene que Alarcón nos esté hablando aquí de sus propias campañas amorosas. El poeta cree que la embriaguez causada por la pasión amorosa es tan absoluta, que siempre debe observarse clemencia hacia aquellos que cometen « yerros » a causa de ello. Por eso el rey le recomienda a Licurgo que a las mujeres en sus flaquezas y yerros se les mire con piadoso pecho « y más si fueren casadas [2] ». Por esa misma razón el rey Dión le perdona la vida al falso amigo Filipo, a causa de « haber por amor errado » este vasallo [3]. También vimos como en *La Amistad castigada* vuelve el dramático a hacer hincapié en lo que respecta a la ciega fuerza del amor, pues « no en vano a (sus) aras », dice Filipo, « y al imperio de (sus leyes) » vense los soberanos constreñidos a rendir sus cetros, y aun los mismos dioses « sus tiaras » (I, 12). ¿ Hay que

1. *Mudarse por mejorarse,* I, 3.
2. *El Dueño de las estrellas,* II, 2.
3. *La Amistad castigada,* III, 18.

extrañarse pues de que en un momento dado ciegue el amor el entendimiento de un hombre y hasta le prive de la razón ? « Loco estoy », dice Filipo; « estoy perdido », añade. El amor de tal manera lo ha cambiado, que él confiesa no saber quién es, ni acordarse de quién había sido [1].

Así mismo debió sentir el amor nuestro poeta, pues es muy cierto que cuanto más grande es el imposible, mayor es el deseo. Repetimos aquí que el dramaturgo no hubiera podido escribir líneas que encierran tanto apasionamiento y tanta rebeldía a no haber sufrido él mismo los amargos sinsabores que causa el veleidoso amor.

Cuando Telamón le pregunta al gran legislador que de qué le servía a un hombre ser sabio si con toda su sabiduría y cordura no era capaz de refrenar la pasión, Licurgo le responde que el saber perdía todo su imperio cuando la pasión llegaba a ser locura [2]. Por esa misma razón nos dice el poeta en la escena veintitrés del tercer acto de la misma comedia, que los locos desvelos de la celosa pasión habían causado siempre excesos y delitos; y por eso mismo, impórtasele poco al rey de Creta que se pierda el reino entero, y aun el mundo, pues ya él había perdido el seso a causa de ser amante [3].

Muchísima razón tiene el rey Dionisio al decirle a Filipo que no había mal que se igualara al causado por amor [4].

Confiésale el marqués a Leonor que en ella fundaba él todos sus intentos, sus « glorias », sus «tormentos», y recuérdale asimismo que tampoco las deidades ignoraban « los humanos pensamientos [5] ». Al acabar de llorarle sus penas a Leonor, se encuentra con Otavio y le dice que tanto el amor su

1. *La Amistad castigada*, I,12.
2. *El Dueño de las estrellas*, II, 3.
3. *El Dueño de las estrellas*, III, 26.
4. *La Amistad castigada*, I, 1.
5. *Mudarse por mejorarse*, II, 2.

suerte empleaba en él, que el fuego de la pasión se había apoderado por completo de todo su pensamiento [1].

Era la mujer para el corazón del gran dramaturgo lo que el divino sacramento para su alma. Por eso hace el poeta que Tristán diga que en su corazón no reinaba « otra cosa que mujer », y que no existía otro bien tan digno de estimación. Ni la primavera con sus « fuentes, plantas y flores », ni los divinos resplandores del sol, ni « el purpúreo amanecer », ni el « cielo lleno de estrellas » pueden igualarse a las partes bellas « del rostro de una mujer [2] ».

En *El Examen de maridos*, vuelve el jorobado a referirse a los « balcones » de la amada doña Inés, cuyo corazón de hielo, desde hace dos años, ha tratado de conquistar el conde Carlos con el fuego ardiente de su pasión, pero sin lograrlo hasta entonces. De ahí que el conde le pida al Cielo que le ponga « freno a sus pasiones ».

Es el amor de don Carlos furioso y ciego, encendiéndose más la llama a medida que se le hacen más desdenes (I, 19).

Notamos asimismo que en *La Culpa busca la pena*, don Sebastián ansía como mayor bien, merecer la mano de doña Ana, pues es ella para él « la prenda más adorada » (I, 10). De igual suerte en *Quien mal anda en mal acaba*, don Juan quisiera alcanzar « la dichosa posesión » de su Leonor querida (I, 9). Y también en *Siempre ayuda la verdad*, dice el dramaturgo, por mediación de Elena, que amor para tratar sus verdades busca siempre la soledad, por sentirse « menos gusto » en los coloquios amorosos cuando atisban « ojos ajenos » (II, 10).

Aunque no se ha podido hallar ningún dato histórico fehaciente que atestigüe que el dramaturgo sostuvo lícitas o ilícitas relaciones amorosas con tal o cual dama, no obs-

1. *Mudarse por mejorarse*, III, 6.
2. *Todo es ventura*, III, 9.

tante, su propio teatro es testigo irrefutable de que él amó. Si en *Los Favores del mundo*, nos da el poeta concienzuda y detalladamente la historia de sus nobles antecesores, en *Las Paredes oyen* nos legó la triste historia de sus amores. En la letrilla de Quevedo contra el mejicano, aquel maldiciente no sólo lo apellida « mosca y zalamero », sino que además dice que (Alarcón) andaba « engañando bobas ». « Jesús ¿ qué tengo ? » dice también el autor de las seguidillas anónimas, « que alcanzando las damas... »

Todo esto nos autoriza a creer que el ingenioso autor dramático se vió envuelto en las redes del amor. Seguramente, por su tipo contrahecho lo despreciarían muchas mujeres, pero la fama de sus comedias le debió grangear innumerables simpatías de parte de ambos sexos, aprovechándose de esto, quizá, para ganarse la verdadera estimación de algunas, y cautivar más y más el corazón de la que siempre fué la dama de su pensamiento.

Para terminar con este asunto diremos que el nombre de « Ana » aparece citado no sólo en *Las Paredes oyen* y en *La Culpa busca la pena*, sino también en muchas otras de sus comedias [1].

IV. — Pobreza y riqueza.

Los padres de Alarcón eran pobres y también él mismo fué pobre toda la vida. Como el dramaturgo ambicionaba, el carecer de recursos debió martirizarle sobremanera. De ahí que en su teatro se noten tantas alusiones al poder hechicero del dinero.

Vimos en *Los Favores del mundo* que cuando Anarda

1. Véanse sobre el « amor » : *Quien mal anda en mal acaba*, I, 12; I, 17. — *Siempre ayuda la verdad*, II, 18; III, 20. — *Mudarse por mejorarse*, II, 10; II, 12. —*Los Empeños de un engaño*, II, 8.

llama a Hernando « caballero », éste duda que la dama esté dirigiéndose a él, pues ¿ cómo podía presumir de caballero un hombre que siempre estaba lidiando con la pobreza (I, 7) ?

Seguramente el poeta de Nueva España sería asaltado más de una vez por la « buscona » de Madrid, pues a no ser así, ¿ cómo le hubiera sido posible conocer tan a fondo su psicología [1] ? Imposible sería hallar versos de otros genios del siglo donde aparezca mejor descrita la mujer pedigüeña de la gran urbe española.

Alarcón se autobiografía cuando hace que Hernando diga que nunca había llegado el pobre « de sus intentos al fin [2] ». Si él hubiera sido rico aun « antes de desear », habría alcanzado todo lo que como pobre ambicionaba y no podía conseguir.

Razón tenía don Juan al decirle a su criado Jimeno que la pobreza era medrosa [3]. El bienquisto de la fortuna, que siempre se escuda con su oro, nada tiene que temer, y por consiguiente, puede ser atrevido en sus empresas. El poeta hubiera deseado ser más decidido en todas sus pretensiones, porque sólo a los osados « favorece la fortuna [4] »; pero por desgracia carecía de lo principal. Bien podía Arnesto apostrofar a don Juan, amenazándole de muerte sin tener que convertirse él mismo en el perpetrador del crimen, pues fácilmente podría comprar el brazo de un villano miserable para consumar el hecho [5].

Don Beltrán, como anciano y hombre de experiencia, no se cansaba de advertirle a don Juan que no se le pusiera de frente a Arnesto por ser éste el hombre más acaudalado del pueblo [6]. Pero don Juan de Luna, por su esclarecida nobleza

1. *Los Favores del mundo*, III, 9.
2. *Los Favores del mundo*, III, 9.
3. *La Industria y la suerte*, I, 1.
4. *Todo es ventura*, III, 13.
5. *La Industria y la suerte*, I, 5.
6. *La Industria y la suerte*, I, 7.

se cree muy superior a Arnesto que no era más que un hombre « fabricado de dinero ». Esto hace que don Beltrán le recuerde que en la tierra donde estaba « el linaje de ser rico » es desgraciadamente « el que a todos deja atrás[1] ». Los despiadados golpes que Alarcón recibió de los hombres, le obligaron a confesar que en el mundo nada hay más vil que la pobreza, y que al orgulloso, mientras fuera pobre no le quedaba otro remedio que domar su ridícula arrogancia[2].

Tributa nuevas alabanzas al metal precioso cuando Sancho le advierte a su amo que esperaba alcanzar la victoria — en lo que se proponía — siempre que (Sancho) tuviera dinero para ello[3]; también cuando Jimeno le aconseja a don Juan que mirara que el contrincante que tenía era un hombre acaudalado[4]; y otra vez cuando don Beltrán — empeñado en hacer que su hija olvidara a don Juan y se casara con el rico Arnesto — le dice a ésta que el dinero no sólo compraba « togas », « armas y púrpuras », sino que también creaba « casas nobles[5] ».

Sobradísima razón tenía Quevedo al decir que era don Dinero poderoso caballero. Por eso « quiere mi padre », dice la hermosa Blanca « contra mi gusto casarme » con el adinerado Arnesto[6]. Por eso mismo, porque hay ricos, « no hay pobre con calidad[7] ». Y por eso, lo primero que dice el vendedor de « lienzo » es « dame dinero » si tú « de mi lienzo quieres[8] ».

La omnipotencia del oro se dejaba sentir en todas las esferas de la sociedad. Recalca esto Alarcón, ora cuando

1. *La Industria y la suerte*, I, 7.
2. *La Industria y la suerte*, I, 7.
3. *La Industria y la suerte*, II, 3.
4. *La Industria y la suerte*, II, 10.
5. *La Industria y la suerte*, II, 13.
6. *La Industria y la suerte*, III, 2.
7. *Las Paredes oyen*, I, 3.
8. *Las Paredes oyen*, I, 16.

hace que don Mendo exclame « como eso puede el dinero [1] », al lograr que el cochero de doña Ana se disponga a ayudarle en sus ardides amorosos; ora cuando el gracioso Sancho, lleno el corazón de alegría por el regalo que le ha hecho don Juan, se dice a sí mismo y a manera de pregunta, « ¿ a quién no dobla un doblón [2] ? », y por último cuando Ricardo le advierte al marqués que el criado de doña Clara se había decidido a ser su tercero (del marqués), no porque éste lo llamara « deudo » suyo, es decir, no porque el marqués lisonjeramente lo hubiera calificado de noble y pariente suyo, sino porque le había dado dinero [3].

Pero donde más enfática y lacónicamente ha hecho resaltar el poeta el contraste enorme que hay entre la pobreza y la riqueza es en la escena donde Persio dice que él no podía ultrajar a Ardenia con galantearla, porque la única diferencia que entre ella y él existía era la del dinero, que la doncella poseía y él no. A lo cual le responde el gracioso que esa sola diferencia era « como de ser a no ser », porque el mundo sólo tiene « un linaje, que es tener [4] ».

Muy pronto se dió Alarcón cuenta de ello. Por eso no le quedó otro recurso que buscar la protección del rico y del poderoso, para poder vivir respetado y al mismo tiempo tratar de conseguir lo que ambicionaba tan tesoneramente.

Recuérdale Arseno a Sancho que él (Arseno) había llegado a la Corte muy pobre [5]. En otra comedia, el gracioso Zaratán se extraña de que un mendigo no conozca a otro pobre miserable por el olor [6]. Y a renglón seguido añadimos nosotros que ideas como éstas le vendrían a la memoria al poeta con

1. *Las Paredes oyen*, II, 11.
2. *El Semejante a sí mismo*, II, 4.
3. *Mudarse por mejorarse*, II, 15.
4. *El Desdichado en fingir*, I, 2.
5. *El Desdichado en fingir*, I, 9.
6. *La Crueldad por el honor*, I, 1.

gran facilidad por coincidir su condición — de hombre en humilde estado — con la de esos caracteres. En otras palabras, el dramaturgo lo que hace no es más que crear personajes que son única y exclusivamente sus propias ideas personificadas. De ahí que cuanto más cuidadosamente se estudie su teatro, mayor ha de resultar el acopio de datos biográficos.

Crece el respeto de Leonor por don Juan al descubrir ésta que él es más rico « de lo que cuenta la fama [1] ».

Quiere don Ramiro convencer al príncipe García de su fidelidad a la causa y por eso le advierte — como vasallo leal — que tenía « de plata y oro », a su disposición « acumulado un tesoro [2] ».

Cuenta doña Ana entre las mejores condiciones de Diego las de ser rico y principal [3]. Y el gracioso Tristán canta las alabanzas de Román Ramírez por haberle prometido éste « veinte escudos [4] ».

Asimismo notamos que al ofrecerle Acén mil cequíes al gracioso Salomón, este cándido judío le asegura que con ellos le comprará sus alas al viento, es decir, que llenará su cometido sin dilación alguna [5].

Recuérdale Tristán a García que aunque se acostumbra en la Corte el que un hombre se dirija a una mujer sin conocerla, de nada le valdrá el ardid si no va el dinero por delante [6].

Por un lado convence Camino a Lucrecia de que García se estaba muriendo de amor por ella, pues le daba a él dinero, que es hoy « la señal más verdadera [7] »; y por el otro le advierte Tristán a su amo que no había « cordel como el dinero ».

1. *No hay mal que por bien no venga*, I, 6.
2. *No hay mal que por bien no venga*, I, 7.
3. *La Culpa busca la pena*, II, 11.
4. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 6.
5. *La Manganilla de Melilla*, I, p. 306.
6. *La Verdad sospechosa*, I, 3.
7. *La Verdad sospechosa*, III, 1.

Razón de sobras tenía, pues, el gracioso Encinas al decirle a don Diego que el escudero no faltaría a su palabra porque « gran negociador es el dinero [1] ».

Tan irresistible imán es el amarillo metal que el mismo Encinas, al oír que alcanzaría la remisión de sus propios delitos, y por añadidura dos mil escudos, si se entregaba él, en persona, a la justicia, casi no puede rechazar la halagadora tentación [2].

Dale Fineo al gracioso Chichón una cadena de oro con el fin de sobornarle y hacer que se preste a las intenciones de don Juan — el cual sólo se empeñaba en lograr el amor de Teodora; — regalo que aceptó el gracioso con muy buen gusto y sin ningún escrúpulo de conciencia [3].

Si por dos mil ducados deja Chichón las « obligaciones » del Tejedor [4], la criada Lucía por cincuenta doblas se dispone a persuadir a Blanca de que Enrique y no don Juan debe ser su esposo [5].

Nada más caprichoso que la suerte. Mientras que de la Península salían millares de personas con rumbo a Nueva España, logrando aquí pingües ganancias, el mejicano, por el contrario, tuvo que abandonar su propia tierra para buscar fortuna en el Viejo Mundo. Los partos de los preñados montes de Nueva España enriquecen « de plata [a] los españoles » dice el dramaturgo por boca de Tello, pero nunca a mí de sus tesoros « vi que una parte me toque », pues « que también van a las Indias », continúa diciendo Alarcón, « las desdichas con los hombres [6].

1. *Ganar amigos*, III, 1.
2. *Ganar amigos*, III, 8.
3. *El Tejedor de Segovia*, segunda parte, II, 16.
4. *El Tejedor de Segovia*, segunda parte, II, 8.
5. *La Prueba de las promesas*, I, p. 434.
6. *Todo es ventura*, I, 8. — Sobre el dinero, véanse además : *Todo es ventura*, II, 2. —*Siempre ayuda la verdad*, III, 18. —*El Semejante a sí mismo*, III, 8. — *Mudarse por mejorarse*, III, 12.

V. — Amistad.

Ha colocado Alarcón el sentimiento de la amistad por encima de casi todos los demás sentimientos intuitivos del alma excepto el del honor. El vate mejicano, en la parte de su teatro relativa a la amistad, vuelve a llevar a las tablas otra de las múltiples fases de su propia vida; vida interior, permítasenos añadir, en la cual se deja ver palmariamente la acrisolada nobleza de su espíritu. Para la inmensa mayoría de los hombres el amor ocupa el sitio de preferencia en el corazón humano; pero no sucede esto con Alarcón, el cual hace decir a Rodrigo de Villagómez que la amistad que le unía con el conde Melendo tenía más autoridad que el amor que él (Villagómez) profesaba a Leonor [1]. Vuelve a repetirse este mismo sentimiento cuando Leonor le pide a Dios que nunca venza el amor a la amistad en su pecho [2]. Exageradísimo concepto tuvo el poeta de la amistad, pues también nos dice que Leonardo había dejado « por un amigo su dama [3] ».

A todo deben sobreponerse los que se han jurado fe de amigos para ayudarse en las apretadas contingencias de la vida. Por eso cuando ve preso a su leal compañero Garcerán, lo alienta diciéndole que arriesgaría la vida por servirle, y aunque le disgusta ver a su amigo en tan triste estado, se alegra de que se le haya presentado la ocasión de poder poner a prueba su amistad [4].

No hay joya de más estima que una amiga fiel [5]. Esto es lo que cree Anarda, y háceselo saber a Julia cuando ésta

1. *Los Pechos privilegiados*, I, 1.
2. *El Semejante a sí mismo*, I, 10.
3. *El Semejante a sí mismo*, II, 13.
4. *El Tejedor de Segovia*, segunda parte, I, 9.
5. *Los Favores del mundo*, III, 12.

le sugiere la idea de que salga en coche para que el mensajero del rey la encontrara en casa; pues el soberano, protector del conde Mauricio, estaba empeñado en casar a Anarda con el conde, y ese mismo día el monarca estaba resuelto a forzar el matrimonio [1].

El príncipe don Enrique no para mientes en brindarle el puesto de primer amigo a García cuando éste le hace saber que nunca se casaría sin su consentimiento [2]. Y asimismo le promete Arnesto a don Juan ser él el primero en su amistad con tal que le concediera (don Juan) lo que le pedía, y que estribaba en que no siguiera enamorando a Blanca [3].

Exprésase de igual suerte el rey de Creta al dirigirse al cortesano Falante. La mayor distinción que le puede hacer es la de ofrecerle el lugar primero de amigo en su pecho [4].

Ricardo ha de valerse de su hermana Diana para seguir enamorando a Leonor, pues aquella es en su amistad la primera, es decir que Diana goza de más amistad con Leonor que ninguna otra persona [5].

A los amigos verdaderos es a quienes se les debe confiar los secretos, pero a más nadie. Al proponerle el gracioso Beltrán a su amo don Juan que se valiera de un criado para entregar la carta en la cual él (don Juan) se le declaraba a doña Ana, éste le responde que aun a él mismo (a Beltrán) le hubiera callado sus intentos a no ser que en él veía « más amigo que criado [6] ».

Muy sentido está el marqués de que su compañero Otavio no le haga secretario de sus sufrimientos, y por eso le da a entender que él siempre había sido su amigo y que no tenía

1. *Los Favores del mundo*, III, 12.
2. *Los Favores del mundo*, III, 23.
3. *La Industria y la suerte*, I, 6.
4. *El Dueño de las estrellas*, III, 20.
5. *La Amistad castigada*, I, 6.
6. *Las Paredes oyen*, I, 1.

motivos para dudar de su amistad [1]. Y cuando don García quiere hacer bien quisto a don Félix ante los ojos de doña Clara, aquél le advierte a la dama que este caballero es su « caro amigo », testigo de sus secretos amorosos [2].

La amistad jamás debe ser falsa, vuelve a decirnos el poeta. Por eso cuando el duque se da cuenta de que don Juan era su rival en amores, « castigaré », le dice « vuestra amistad engañosa [3] ».

Asimismo, a don Juan, que creía tener en don Félix un confidente en quien poder fiarse, le parece imposible que hubiera sido « Félix amigo traidor [4] »; pero ya que lo es, « muera », exclama don Juan, que es el peor « enemigo un falso amigo [5] ».

Finalmente cuando Leonor le da a entender a su amigo Teodora que es ella (Leonor) la que debe casarse con don Diego — a quien también amaba Teodora, — a fin de poder conservar su buen nombre, ésta, llena de indignación a causa de los celos, lanza una interrogación a los « Cielos » y les pregunta que para cuando se guardaban las iras « de los rayos vengadores », si con ellos « a los traidores amigos no fulmináis [6] ».

Los atributos de que el poeta adorna la amistad son más bien patrimonio del amor. De ahí que Alarcón haga que el marqués al hablar con Otavio le recuerde que de niños habían sido « un alma sus dos almas » creciendo igualmente su amistad con los años [7].

Por esa misma razón, porque el dramaturgo quiere condensar en la amistad el más sublime atributo del amor que

1. *Mudarse por mejorarse*, I, 6.
2. *Mudarse por mejorarse*, I, 12.
3. *Las Paredes oyen*, III, 17.
4. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 2.
5. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 14.
6. *Los Empeños de un engaño*, III, 4.
7. *Mudarse por mejorarse*, III, 6.

es la fusión de dos seres, don Félix le advierte a don Juan que la amistad « hace de dos almas una[1] ». Y del mismo modo, al preguntarle don García a Jacinta si trataba con Lucrecia, le responde la dama que eran amigas y que ambas tenían « sólo un corazón[2] ».

Un verdadero amigo debe ser lo mismo que un hermano. Así nos lo dice Alarcón cuando hace que don Juan le diga a Leonardo « hermano ya sois por la amistad[3] ». Expresa el poeta el mismo pensamiento, aunque mucho más exaltado, cuando el marqués don Fadrique — cuyo hermano había matado don Fernando de Godoy — le dice que habiendo ocurrido ya la tal muerte, trocaba « alegre y ufano » el hermano perdido « por el amigo que gano[4] ».

Los amigos deben ayudarse mutuamente en todas las circunstancias y a todo trance. Gerardo, que en cierta ocasión trató de deshonrar a Julia, hermana de Celio, es sorprendido por éste. El galán (Gerardo) apacigua la cólera de Celio forjando una mentira y haciéndole creer a la vez que don Diego de Luján era quien visitaba y enamoraba secretamente a Julia. Adviértele Celio a Gerardo que aunque Julia y don Diego negaban la tal acusación, él (Celio) rehusaba creer lo que ellos alegaban « por vuestra amistad », Gerardo[5]. Igualmente, al quejarse el estudiante don Diego a su amigo don Juan del poco compañerismo que en él venía notando, éste le recuerda todo lo que había hecho por él.

Adviértele don Juan que siempre había estado a su lado en todas las pendencias, guardándole constantemente las espaldas[6].

1. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 3.
2. *La Verdad sospechosa*, III, 6.
3. *El Semejante a sí mismo*, I, 2.
4. *Ganar amigos*, I, 12.
5. *El Semejante a sí mismo*, III, 13.
6. *La Cueva de Salamanca*, I, p. 83.

Cuando Leonor le pide a Belisa que la acompañe a hacer una jornada, ésta le responde que para ella no hay cosa dificultosa, con tal « que tú la quieras, amiga [1] ». Caso idéntico al que ya mencionamos en otro lugar es el pasaje donde don Juan viendo que don Domingo de don Blas estaba preso, jura librarlo de su prisión o morir [2].

Asegúrale don Juan a su camarada Leonardo que moría su comodidad (la de don Juan) donde comenzaba la de su amigo [3]. Y en otra escena, cuando don Juan le pregunta otra vez a Leonardo si como favor especial se atrevería a hacer un viaje que le convenía (a don Juan), el amigo le da a entender que, al hacer tal pregunta en son de duda « ya mi amistad ofendéis », porque « el amigo verdadero » siempre debe obedecer gustoso [4].

No cabe dentro de la doctrina alarconiana el que un amigo ofenda a otro enamorando la dama que ya éste pretendía. Y esto nos lo demuestra el autor dramático cuando Roberto, al hacerle saber al rey que le gustaba mucho doña Blanca, éste le da a entender que Vasco ya la amaba; y como « la ley de amigo y de huésped » siempre ha de obligar a un noble, Roberto no podría servir a esta dama « sin hacer a Vasco agravio [5] ».

Don García, que está muriendo de amor por Leonor, le suplica a su amigo don Félix que le diera la vida; a lo cual le responde éste que ese día la prueba habría de ver « de (su) ingenio y (su) amistad [6] ».

Cada vez que Alarcón usa la palabra « amigo » o « amistad », se vale de otros vocablos con el fin de dar mayor fuerza a la

1. *Todo es ventura*, I, 13.
2. *No hay mal que por bien no venga*, III, 2.
3. *El Semejante a sí mismo*, I, 10.
4. *El Semejante a sí mismo*, I, 2.
5. *Siempre ayuda la verdad*, I, 18.
6. *Mudarse por mejorarse*, I, 18.

dea que quiere desarrollar. « ¡ Ay, amigo de mi alma[1] ! » exclama don Juan de Castro, dirigiéndose a su compañero Leonardo; y un poco más adelante llama don Juan a la santa amistad « virtud divina[2] ». « El Caballero que veis », dícele don García a doña Clara — hablándole de su camarada don Félix, — « la mitad es de mí[3] ». Y otra vez hablándole el marqués a esta dama acerca de Otavio, le advierte « que mi estrecho amigo fué », desde la niñez[4]. « La de una amiga », dice el duque Alberto, « es la mejor tercería », queriendo decir con esto que se valdría de Belisa para lograr la conquista del corazón de Leonor[5].

Expresa el duque el gran cariño que siente por Celia llamándola « Celia amiga », y también « ¡ Ah, Celia, amiga fiel[6] ! »

El mágico Román Ramírez, para desenojar a Tristán le ofrece una « amistad eterna[7] ». Y don Félix al oír que Tristán decía que muchas amistades eran falsas le responde que de tal cosa no podría culpársele, « que amigo soy verdadero[8] ».

El anciano Dión, padre de Aurora, cree que su pariente y amigo el rey Dionisio por ser tío de la doncella debería encargarse de buscar esposo para ella. A esto no se opone el soberano, pero le da a entender a Dión que lo haría por ser Leonor « hija de tal amigo »; considerando el rey, por consiguiente la amistad de mayor fuerza aun que el mismo parentesco[9].

Al ver don Fernando que el marqués no había roto la

1. *El Semejante a sí mismo*, I, 2.
2. *El Semejante a sí mismo*, I, 3.
3. *Mudarse por mejorarse*, I, 12.
4. *Mudarse por mejorarse*, I, 15.
5. *Todo es ventura*, I, 16.
6. *Todo es ventura*, II, 2.
7. *Quien mal anda en mal acaba*, I, 6.
8. *Quien mal anda en mal acaba*, II, 9.
9. *La Amistad castigada*, III, 3.

palabra empeñada, jura perder la vida antes que ser « en amistad vencido[1] ».

He aquí resumidas, pues, las ideas de Alarcón sobre la amistad. Los amigos han de ser fieles, y al que es traidor se le debe matar. Un amigo por salvar a otro debe mirar la muerte con desprecio. La amistad ha de ser « verdadera, estrecha, sincera, firme, agradecida y eterna »; y siempre debe ocupar el primer puesto en el corazón humano. A nuestros amigos debemos comunicar nuestras penas y nuestros íntimos secretos porque « la ley de amigo » es lo más sagrado en el mundo.

VI. — Época.

Ya hemos dicho que muchos de los principales literatos de siglo se complacieron en escribir infinidad de necedades contra Alarcón. De ahí que el gran poeta en varias ocasiones, y por boca de algunos de sus personajes, se viera obligado a contestarles desde las tablas.

Al observar el gracioso Zamudio que el estudiante don Diego se extrañara de que se formaran corros de cortesanos con el único fin de murmurar, le advierte aquél, que por desgracia sobresalía en la Corte un letrado que se había hecho tan conspicuo « por tratante en decir mal », que hasta su misma honra había echado a perder[2]. Afirma Fernández Guerra que en esos versos Alarcón estaba refiriéndose al doctor Cristóbal Suárez de Figueroa (p. 253). Lo creemos, máxime cuando se sabe — según hemos visto — que ya el autor de *El Pasajero* se había mofado del dramaturgo mejicano llamándole « gimio en figura de hombre (y) contrahecho ridículo » (p. 253).

1. *Ganar amigos*, III, 11.
2. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 91.

Encuéntranse hablando el marqués, enamorado de Leonor, y el escudero Figueroa. El noble quiere sobornar al criado porque necesita su tercería para lograr entenderse con la doncella más fácilmente. Por esta razón el marqués empieza a llenarle la cabeza de humo a Figueroa, pero éste le responde que los pobres nunca deberían ser desvanecidos y que era muy cansado ver a un hombre « en humilde estado » todo « hecho un mapa de apellidos ». Por eso él (Figueroa) había optado llevar « solo un nombre », pero desgraciadamente ni aun así había conseguido ponerse a salvo de los maldicientes pues ya había quien se había atrevido a decir que el nombre que llevaba tampoco le correspondía [1]. Son esos renglones otra alusión al malhablado Figueroa, pues en *El Pasajero* dice su autor « No suena a propósito el González, que si bien es de cristiano viejo, es apellido común. Aunque en este particular fácil fuera prohijarse el más respetado y antiguo de Toledo, Manrique o Mendoza; pues saben hacer semejantes embelecos hasta los hijos de nadie, contrahechos y advenedizos. Y gran ventura alcanzan los plebeyos que introduciéndose a pícaros... les cupo en suerte nombre abultado y sobrenombre campanudo; Don Juan... Uno conocí yo cuyo padre, un platero honrado, grangeó mediana hacienda, con que se le metió al hijo en el cuerpo este demonio que llaman caballería. Vínole a pelo el nombre... (Juan), y arrimóle una noche la primera primicia de esa locura, y amaneció hecho un Don [2]... »

Dícele Figueroa a Ricardo que por ser el marqués « tan gran señor » y por ser tan « honradores » los grandes señores, el darle gusto a un noble debería estimarse « por el mayor interés [3] ».

En otro lugar la criada Mencía trata de convencer a la

1. *Mudarse por mejorarse*, II, 13.
2. Fernandez Guerra, pp. 252-253.
3. *Mudarse por mejorarse*, II, 13.

dama Leonor de que el marqués la ama (a Leonor), y como mayor prueba de ello le advierte que el escudero Figueroa « porfía » que el marqués « lleva puesta la proa » en eso, es decir que cifraba todos sus anhelos en alcanzar la dicha de ser amado por ella. Pero el hecho de que lo dijera Figueroa no significaba nada en absoluto. « ¿ De Figueroa », dícele Leonor a su criada, « haces tu caso ? » A lo cual le responde ésta que Figueroa « hace libros », argumento que refuta Leonor diciéndole a Mencía que siempre que él escribe « el papel echa a mal [1] ». Queda con esto convencida la criada de que no podían fiarse de Figueroa porque hasta en los mismos libros que escribía, « por mil modos », repite Mencía, « dice en ellos mal de todos [2] ». Asimismo cuando el marqués le hace saber a Figueroa que el honor de ambos estaba en peligro, « ¡Que cosa para mi humor! » le responde el escudero, « En riesgo el honor ? » « ¡No es nada [3]! »

Por las líneas que acabamos de comentar veremos muy a las claras que el fin que llevaba Alarcón era única y exclusivamente el de desquitarse con el deslenguado doctor que sin motivo alguno lo había injuriado tan groseramente.

Cree Jimeno, el criado de don Juan, que el estilo y los términos de que se valía Blanca al hablar con su galán eran discretos y propios. No se expresa tan bien, sin embargo, cierto presumido escritor « en cuyos humildes versos », dice Jimeno, « hay cisma de alegorías », conceptos sumamente caprichosos, « retruécano de palabras », continúa diciendo el criado, « tiqui-miqui y embeleco »; añadiendo a renglón seguido, « patarata del oído », y finalmente, « engañifa del ingennio ». Porque según el criado « bien mirado », los versos de ese tan presumido poeta son como la « música de instru-

1. *Mudarse por mejorarse*, III, 2.
2. *Mudarse por mejorarse*, III, 2.
3. *Mudarse por mejorarse*, II, 13.

mentos » que suena muy bien al oído pero que no dice nada[1].

Aquí ya empieza nuestro poeta a morder al Fénix de los ingenios. Sabido es que Lope, a fin de ganarse la voluntad del pueblo, compuso infinidad de estancias completamente huecas y estrambóticas. Y esto lo hacía el Monstruo de la Naturaleza porque conocía maravillosamente la psicología de la muchedumbre indocta, siempre dispuesta a tributar ruidosos aplausos a toda declamación rimbombante.

Nada le trastornaba tanto el seso a Lope como el aplauso. Su eterna pesadilla fué el aplauso ajeno. El hubiera querido ser el único árbitro de la escena, más aun, el único escritor vitoreado por grandes y pequeños. Mentira parece que un hombre tan privilegiado como él fuera tan envidioso.

Recordaremos que Celia le dice a doña Ana que nadie podría tildarla (a doña Ana) de liviana al declararle su amor a don Juan, porque el galán la enamoraba desde hacía dos años. Si a eso se le llama ser una mujer liviana que se dejará para « las infantas de León », que no bien ven a un hombre « le ruegan y mudan traje », hecho lo cual se van tras él en calidad de pajes y « con las piernas al viento[2] ». Es ésta en punto a cronología la primera pulla del jorobado contra Lope. « ¿ Cómo no justificar esta actitud si ya el Fénix de los Ingenios » desabrido por los muchos favores que de las musas lograba (Alarcón), hacía corro con los émulos para maldecir del jorobado y de sus obras[3] ? » Y decimos que esta es una sátira contra Lope porque éste por el año de 1609 ya había escrito una comedia que llevaba por título *Los Donaires de Matico*, en la cual una de las infantas de León juega papel importantísimo. *Las Paredes oyen*, o sea la comedia donde por primera vez aparecen esos versos a que hemos

1. *La Industria y la suerte*, II, 6.
2. *Las Paredes oyen*, III, 6; y también *Quién engaña más a quién*, II, 6.
3. Fernandez Guerra, p. 258.

aludido, se representó en 1617. Seis años más tarde Lope escribió una espinela en la que se refería a las setenta y tres octavas reales que Alarcón dedicó al príncipe de Gales, y en la tal décima dice que a él (a Lope) todo le agradaba « si no es de don Juan de Alarcón [1] ».

En otra ocasión hácele saber Tristán a Belisa que aunque era costumbre de los poetas « injuriar a las mujeres », él jamás entraría en ese uso « tan necio ». No comprende el gracioso por qué los poetas las censuran tanto, máxime cuando ellos están siempre enamorándolas y ardiendo en deseos por ellas [2].

También hallamos que en *Los Empeños de un engaño*, el gracioso Campana llama « mal mirados » a los poetas que hacen aparecer en la escena mujeres que « publican sus cuidados » a la primer diligencia. Y esto de escribir sin decoro, lo hacen hasta los poetas a quienes les sobra « ventura » (I, 2). En las líneas que acabamos de comentar está refiriéndose Alarcón elocuentísimamente a Lope, y para mayor prueba de ello oigamos lo que el mismo Lope escribía al duque de Sessa sobre el bello sexo : « Las mujeres son tan cuerdas que por no andar después buscando con quien desapasionarse, tratan las más veces a dos hombres juntos; porque si faltare uno asista el otro. Cierto que tienen no sé que simpatía con algunos animales; providencia con las hormigas; mudanza con los camaleones, veneno con las víboras; almas con los gatos; y aquello de resbalarse cuando quieren, de las anguillas del Tajo [3] ».

Un poco más tarde el enamorado Ramiro le echa en cara a Cuaresma su cobardía. « ¿ Díjete que era valiente ? » le responde el gracioso. No hay que culpar, pues, al que « desengaña con tiempo »; pero sí, cúlpese a los que engañan adrede;

1. B. A. E., XX, p. XXXIII.
2. *Todo es ventura*, III, 9.
3. Fernandez Guerra, pp. 318-319.

a los hipocritones, como por ejemplo, a cierto « viejo avellanado »... « que está aforrado de Martos », y al mismo tiempo « anda haciendo Madalenos ». Cúlpese igualmente al mentiroso que siempre se queja de ser envidiado, siendo él por el contrario « envidioso universal », « de los aplausos ajenos [1] ».

Es esa, tal vez, la sátira más picante que Alarcón disparara contra Lope de Vega. Ya Góngora había escrito aquella poco caritativa décima donde sacaba a relucir las relaciones clandestinas que existían entre Marta de Nevares y el Fénix de los ingenios. « Que es tu cómica persona », dícele Góngora a Lope », entre las sábanas marta »; y dos renglones más abajo : « que tu nombre del revés », es decir el nombre « Lope », « pelo de esta marta es [2] ». Cuenta Fernández Guerra lo siguiente : « Iban a cumplirse cuatro años que en Madrid era objeto de murmuración y escándalo el ver el encanecido y ya casi sexagenario Lope de Vega, hecho una Magdalena arrepentida en el templo, y un viejo verde por tertulias, paseos y coches, preso en las redes amorosas de doña Marta de Nevares y Santoyo » (p. 356).

Siendo « el don en el nombre » lo mismo que el hábito en el pecho, ¿ porqué no llevarlo quien lo ha heredado ? El gracioso Tristán le advierte a Lucía que antes de que se dispusiera ella a murmurar « de los pegadizos dones », le iba a dar una lección, la cual consistía en hacerle saber que quien sangre noble había heredado con que poder presumir y blasonar tenía perfectísimo derecho a endonarse, es decir, ponerse el « don », cuando la gana le diera. El « don » no es más que un « accidente del nombre » que da a conocer « la nobleza » del hombre que lo lleva [3]. Así contesta nuevamente el jorobado al maldiciente Figueroa que se negaba a creer que a Alarcón le correspondiera llevar el título de « don ».

1. *Los Pechos privilegiados*, III, 3.
2. Fernandez Guerra, p. 356.
3. *La Prueba de las promesas*, II, p. 441.

Cuenta el gracioso Beltrán que una vez en Madrid se juntó con un grupo de habladores, de lenguas tan viperinas que no le dejaban hueso sano a nadie. Cada vez que se despedía uno del grupo los que quedaban empezaban a murmurar de él. Opta el gracioso por no abandonar la tertulia para no ser víctima de sus lenguas envenenadas; pero los demás que ya se habían marchado, « hicieron un corro aparte » sólo para hablar de él [1].

Alarcón no podía hacer caso omiso de todas las invectivas que contra él había lanzado Suárez de Figueroa en *El Pasajero*. Por eso vemos que el mejicano, cada vez que se le presenta la oportunidad, pone en evidencia al maldiciente. « Después que uno ha dicho mal », dícele Beltrán a doña Ana, « ¿ saca de hacerlo algún bien ? » Seguramente que no, siendo lo peor del caso que los mismos que con más atención escuchan al malhablado son los que « lo quieren más mal [2] ».

Afea nuevamente el poeta el vicio del mal hablar cuando hace que el estudiante Zamudio le diga al marqués de Villena que estando una vez en la Corte, llevóle un amigo un día a « una junta de hablantes », empezando uno de ellos a decir que doña fulana había echado « bravas joyas y vestidos »; prendas que la mujer ganaba haciendo venta ilícita de la hermosura de su cuerpo, pero « con preceto del marido ». « El que hablando está », agrega otro de los contertulios, vive de lo que le pasa « una hija emancipada ». Pero el tercero condenaba ese comercio vil « porque en la ley de Moisés », arguye él « tal preceto no hay escrito [3] ».

Representóse *El Tejedor de Segovia* por el año de 1621, y tres años más tarde un presumido escritor, cuyo nombre no se ha podido averiguar, publicó una Primera Parte de

1. *Las Paredes oyen*, II, 1.
2. *Las Paredes oyen*, III, 5.
3. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 90.

El Tejedor de Segovia, copiando casi literalmente el drama alarconiano. Esto debió indignar naturalmente al dramaturgo. Por eso pone en boca de Beltrán la anécdota de la corneja que con el fin de asistir a la fiesta del águila, « se adornó el cuerpo y las alas » de varias plumas que había robado a las demás aves. Pero no bien se presentó, todas las aves identifican sus plumas, y el águila primero que las otras, colérica « la embistió ». « Y pluguiera Dios que dieran », dice Beltrán, esta misma pena a los que se apropian lo ajeno, pues « más de cuatro » hay que reciben el aplauso « del púlpito y del teatro » llevando « ajeno vestido [1] ».

« Culpa a un bravo bigotudo », dícele Cuaresma a Ramiro, « rostriamargo y hombrituerto », sigue diciendo el gracioso, « que en sacando la de Juanes », es decir la espada, « toma las de Villadiego [2] ». Fernández Guerra cree que en estos versos alude Alarcón a Lope (p. 337); pero sin aducir pruebas ningunas. Nosotros suponemos, no obstante, que la alusión es más bien a Quevedo, pues sabido es que el autor de *los Sueños* atravesó a un hombre con la espada en el atrio de una iglesia en Madrid, e imnediatamente huyó para evitar que se le prendiera. Consérvanse además unos versos de romance donde el mismo Quevedo se llama « hombre zurdo, cejijunto y medio bizco »; y por añadidura zambo, intercalamos nosotros. Todo esto que el mejicano conocía muy bien pudo darle la pauta para decir que el autor del *Buscón* era « hombrituerto y rostriamargo »; máxime cuando en los dos últimos versos del romance dice Quevedo, hablando de sí mismo, que era « más negro que mi sotana » y « más áspero que un erizo [3] ». Tres años más tarde, en 1623, Quevedo en son de mofa contrasta la « D » del « don » que cuidadosamente

1. *No hay mal que por bien no venga,* II, 8.
2. *Los Pechos privilegiados,* III, 3.
3. B. A. E., XX, p. XXIV, nota e.

se ponía Alarcón, con su joroba, y dice : « Adviértase que la « D » no es don, sino su medio retrato [1] ».

Por el año de 1614, la costumbre de silbar las comedias que no gustaban al público se había generalizado tanto, que Alarcón no podía menos de dejar apuntado en su teatro este estado de cosas. « Más animoso seré », dice el gracioso Zamudio, « que el ingenio más divino », que tiene el valor de escribir comedias, « después que se usan los silbos [2] ». Y en otro lugar repite el poeta que si no se remediaba la nueva introducción de los silbos daría por resultado que hasta el más ingenioso perdería toda afición a los versos [3].

Fabio había ido a ver la representación de una comedia, la cual no había gustado a los espectadores, ni aun « con ser divino su autor ». Ve Fernández Guerra en estos versos una alusión al contratiempo de Tirso, confirmado por Cervantes en estas palabras : « Comedia he visto yo apedreada en Madrid que han laureado en Toledo » (pp. 204-205).

En esa misma escena, Alarcón, por boca del duque, se coloca por encima de la opinión del vulgo, diciéndonos que « cuando la comedia es buena » nadie la podrá ofender. Nos cuenta el caso del gran Terencio a quien en Roma muchas comedias silbaron; pero « el auditorio romano », es decir el elemento culto de la ciudad eterna, « sabio, recto, y agudo », finalmente logró hacer plegar banderas « al vulgo cortesano », es decir que los espectadores indoctos no podían, cada vez que se les antojaba, matar una comedia por el mero hecho de no haberles gustado [4]. Pero donde se muestra más duro con el auditorio es en el pasaje donde Redondo, al hablar con doña Clara le hace saber que él había visto « comedia... llamada » « de los sabios extremada », morir al quinto día

1. Fernandez Guerra, p. 396.
2. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 92.
3. *Todo es ventura*, I, 14.
4. *Todo es ventura*, I, 14.

a manos de los espectadores descontentadizos. Y sin embargo, « vi en otra » que los defectos tenía por millares, « reñir » la gente « con Jarava » por lugares después de quince días que llevaba la pieza de ser representada. Esto quedará más claro al decir que ese tal Jarava era el acomodador y expendedor de billetes de uno de los teatros madrileños [1]. Con tal que los disparates sean entretenidos, la muchedumbre los aplaudirá, dice Alarcón. Por el contrario, « representante afamado » se ha visto « a silbos mosqueteado » sólo por faltar una sílaba. Echase a mal que un actor yerre un vocablo, y sin embargo se considera de muy buen gusto que los cortesamos hayan estado yendo « al corral cuarenta días », y estarse, dice Redondo « muy quedos papando muecas » y « oyendo (a) un viejo graznar [2] ». Tribútale, como hombre justo al fin, un recuerdo de estimación al Fénix de los ingenios y a otros personajes de la época, como al conocido compositor Diego de Vallejo, y Luis de Benavente, experto éste en asuntos de bailes para las tablas [3]. « La comedia felizmente », dícele Motín a doña Ana, « aplaudida al puerto llega », pues su autor era Lope de Vega, el baile de Benavente; y la música de Vallejo [4].

Divide Alarcón a los mujeres en dos grupos : las verdaderas señoras, de quienes nada dirá por ser « ángeles a quien » « no se atreverá el pensamiento [5] »; y la mujer « pedigüeña y veleidosa ». « Yo sé siete maravillas », adviértele el gracioso Sancho al galán don Juan de Castro, siendo la primera de ellas hallar « una mujer que no pide ». A lo cual agrega el enamorado : « si es de Madrid la mujer [6] ».

1. Fernandez Guerra, p. 206.
2. *Mudarse por mejorarse*, I, 11.
3. Fernandez Guerra, p. 236.
4. *La Culpa busca la pena*, II, 7.
5. *La Verdad sospechosa*, I, 3.
6. *El Semejante a sí mismo*, I, 1.

No puede soportar Sancho la tiranía « de aqueste género infame », pues al ver venir a un hombre lo primero que le dicen es « dame », y cuando se aleja « envía ». « Allegaos a una tapada », advierte el gracioso, y « antes de mostraros nada », antes de quitarse el velo, « pedirá cintas y guantes [1] ».

« Por mandar y por tener », añade el gracioso, ¿ qué mujer en el mundo « no será mil veces mora ? » Dícele, asimismo, Sancho a su amo que la que en la iglesia repasa « en el rosario las cuentas », no está rezando sino echando cálculo « de lo que te ha de pescar ». Porque « yo con más de alguna trato », continúa diciendo el gracioso, « de oro y seda [2] ».

« Sierra Morena en Madrid », llama Marcelo a la calle Mayor; porque allí mil damas despojan a los galanes de su dinero. Cuéntale este criado al duque Alberto que una « tapada » a quien se había dirigido le dió en seguida « en la bolsa una estocada », y que, aun no satisfecha, le pidió también para la anciana que llevaba de la mano [3].

« De todas estas estrellas », recuérdale Tristán a García — refiriéndose a las mujeres no recatadas de la Corte — « el dinero es el polo [4] ». Incluímos todo esto porque Alarcón fué testigo ocular de todas esas escenas que tan maravillosamente llevó a las tablas, siendo él probablemente, en muchas ocasiones, actor; no en el drama literario sino en el verdadero teatro de la vida [5].

Está en la Corte muy valido, adviértele Zamudio al marqués « todo medio de agradar », sobre todo « la lisonja y el gracejo [6] ».

No es ésta la unica crítica que el vate mejicano hace de la Corte. Hácele saber don Beltrán al letrado que en la Corte

1. *El Semejante a sí mismo*, I, 6.
2. *El Semejante a sí mismo*, III, 6.
3. *Todo es ventura*, I, 14.
4. *La Verdad sospechosa*, I, 3.
5. Véanse sobre las mujeres pedigüeñas : *Los Favores del mundo*, I, 7. — *Las Paredes oyen*, I, 16. — *La Industria y la suerte*, I, 7.
6. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 90.

hallaría don García quien le diera diariamente « mil mentiras » de partido, porque en el cortesano suelo mentía hasta el que se encontraba « en un puesto levantado[1] ».

Tributa Alarcón al general don Lope Diez de Aux y Arméndarez elogios meritísimos; « digno que en cargos más graves », dice Sancho refiriéndose al comandante de la flota, « nuestro santo rey le ocupe[2] ». Ya hemos dicho que en la época de Alarcón se hacía de todo punto indispensable bienquistarse con los nobles y poderosos a fin de alcanzar lo que se anhelaba. Por esa misma razón dice el poeta en *La Cueva de Salamanca*, que a la casa « de Girón se ha retraído » la caballerosidad del siglo (II, p. 92). ¿ Cómo no tratar de conseguir la protección de esta familia, si precisamente, su primer representante, don Pedro Girón de Silva, acababa de heredar el condado de Cifuentes con veinte mil ducados de renta[3] ?

VII. — Lo mejicano y lo español.

Afirma Henríquez Ureña en su opúsculo sobre Alarcón que este « singular y exquisito dramaturgo pertenece de pleno derecho a la literatura de Méjico y (que) representa de modo cabal el espíritu del pueblo mexicano » (p. 1).

No somos nosotros tan radicales en nuestro juicio, aunque sí somos de opinión que la madre patria influyó algo en el desarrollo del genio dramático de Alarcón. Lo primero que nos llamó la atención fué el gran número de veces que aparecen citadas las palabras « indiano » e « Indias » en sus comedias. Nadie podrá dudar, después de leída *La Verdad sospechosa*, que el dramaturgo tiene muy fresca en la memoria el

1. *La Verdad sospechosa*, I, 2.
2. *El Semejante a sí mismo*, II, 1.
3. Fernandez Guerra, p. 176.

dulce recuerdo de Nueva España. De ahí que haga el poeta a don García oriundo « del indiano suelo » (I, 5); porque también « los forasteros » alcanzan más ventura con las damas, y más « si son de las Indias » (I, 9). « Hoy no te desagradó », dícele la criada Isabel a su señora Jacinta « el galán indiano » (I, 10). En ese linajudo estudiante don García, de carácter tan donjuanesco y tan cortés, que finge ser indiano, se nos está retratando en parte nuestro gran autor dramático.

Pero donde habla Alarcón más elocuentemente de la madre patria es en *El Semejante a si mismo*, llamando a Méjico la celebrada « cabeza del indio mundo », y describiendo minuciosamente el paisaje. « Toda de montes cercada », dice Leonardo hablando de la capital. Aprovéchase el poeta de esta ocasión para hablar de la gran laguna donde desembocaban muchos de los pequeños riachuelos procedentes de las montañas vecinas; y también para describir el desbordamiento de la misma. « Creció este pequeño mar », en 1605, hasta « entrarse por las casas », siendo a la sazón virrey de Nueva España « el gran marqués de Salinas », llamado don Luis Velasco. Nada más natural que Alarcón hablara encomiásticamente del virrey, pues dice el refrán que a la ocasión la pintan calva, y ¿ porqué no valerse de esta venturosa coyuntura para halagar al poderoso, si en ello sería muy probable que le fuera la fortuna[1] ?

Usa nuestro poeta la palabra « forastero » muy frecuentemente en *Los Favores del mundo*, y en *El Dueño de las estrellas*. En *Las Paredes oyen*, y en *La Culpa busca la pena*, como también en *El Semejante a sí mismo*, y en *La Industria y la suerte*, abundan más las referencias a lo « indiano ». En *Mudarse por mejorarse*, las alusiones a la cortesía son más numerosas que en ninguna otra comedia. Habla de los ca-

1. *El Semejante a sí mismo*, I, 1.

ballos, más particularmente en *La Verdad sospechosa*, y en *El Examen de maridos*.

Sostiene Henríquez Ureña que en las comedias de Alarcón se nota una abundancia de expresiones de cortesía y amabilidad que contrasta con la usual omisión de ellas en los dramaturgos peninsulares (p. 11).

Asimismo en el teatro alarconiano, relativamente, hay más referencias a lo « indiano », a lo « forastero », y a los « caballos », que en los otros clásicos del siglo diecisiete.

« La cortesía », como sentimiento, dice Henríquez Ureña, « es muy de Méjico ». « Cortés como un indio mejicano », dice Vicente Espinel en el *Marcos de Obregón*[1].

Puede también que el recuerdo del paisaje, y en general, la fisiografía mejicana haya ejercido alguna influencia en las descripciones que el poeta hace de las montañas, en algunas de sus comedias. « La aspereza peñascosa », dícele don Fernando a Camacho, hablándole de una montaña, y « sus inexpugnables rocas », darán magnífica protección a la hueste salteadora del desterrado[2].

« Tres veces de Nueva España », recuérdale Tello al duque, « pisé los preñados montes[3]. »

« Ya los caballos están », adviértele Tristán a su amo, « probando las herraduras », sigue diciendo el gracioso, « en las guijas del zaguán[4] ». « ¡ Qué pintura de los caballos enjaezados aguardando a su dueño, tan propia de un mejicano! » dice Fernández Guerra (p. 310). Pero más digna aun no sólo de un mejicano, añadimos nosotros, sino de cualquier aficionado a los caballos es la bellísima descripción tan viva y llena de colorido que el poeta nos hace de un caballo « de grande cuerpo en proporción formado » de cuello corto y

1. Pedro Henríquez Ureña, *Don Juan Ruiz de Alarcón*, p. 11.
2. *El Tejedor de Segovia*, segunda parte, I, 19.
3. *Todo es ventura*, I, 8.
4. *La Verdad sospechosa*, II, 7.

ancho pecho; « de alta y corva cerviz hermoseado », llevando además « riza la crin, la cola y el cabello ». Noble bruto de « anchas ancas y barriga lleno », manso pero brioso animal « presto a la espuela y obediente al freno [1] ».

Todo lo que hemos dicho hasta ahora servirá para convencer a cualquiera de que Alarcón es tan peninsular en su obra como el que más. Ningún historiador ha descrito con más exactitud la Corte de su época, ni las costumbres del tiempo. Nada tiene que envidiarle el gran poeta de Nueva España a Calderón en su modo de tratar el sentimiento del honor. No hay ni uno solo de los dramas alarconianos que no sea ante todo de carácter español. Hasta en *El Dueño de las estrellas*, la Corte de Creta no es otra sino la Corte de Felipe III con todo el aparato de la caballerosidad quijotesca del siglo, época en que lo más natural era ver siempre lances, cuchilladas y desafíos. Revela Alarcón en el conjunto de su obra dramática un conocimiento asombroso de la geografía de la Península — tal vez mayor en proporción al de los demás genios literarios del siglo diecisiete. Multiplícanse prodigiosamente los nombres españoles de calles, ríos, montañas, provincias y regiones; lugares de todas clases y denominaciones — así grandes como pequeños : — Tablada, Alcalá de Henares, Illescas, Toledo, Sevilla, Madrid, Barcelona, Castilla, Andalucía; el reino de León, la Sierra de Guadarrama, y también Sierra Morena, la Mancha, Mérida, Soria, Zamora, Salamanca, Melilla; el Manzanares, el Guadalquivir, el Tormes; el Paseo del Prado, las calles del Arenal y de Atocha, etc., etc., son algunos de los sitios a que alude el escritor con la misma frecuencia y naturalidad del que ha pasado allí la vida entera [2].

1. *Todo es ventura*, III, 3.

2. Alusiones a lo « indiano » : *La Industria y la suerte*, I, 10. — *Las Paredes oyen*, I, 10. — *El Semejante a sí mismo*, I, 7; I, 8; I, 9; I, 11; II, 1. — *Todo es ventura*, I, 8; II, 3. — *Quién engaña más a quién*,

Es Alarcón en su producción dramática tan español como Lope, Tirso y Calderón. Hartzenbusch lo llamó el « clásico de nuestro teatro antiguo », y más adelante dice, « coloquemos el ara de Alarcón como ara de alianza, como vínculo entre el romanticismo antiguo y los clásicos modernos[1] ».

VIII. — Miscelánea.

« Ven, porque a orillas del Tormes », dícele Lucía a su amante Zamudio, « haga los peñascos fríos », eternos testigos de mi firmeza; respondiéndole el estudiante salmantino, un poco más adelante, « ¡ Oh peñasco, paraíso[2]. » ¿ Qué puede haber de más nostálgico que las líneas que acabamos de leer ? Este es un íntimo recuerdo que dedica el poeta a aquellos tiempos en que siendo alumno de Salamanca solía

II, 12; III, 7. — *La Culpa busca la pena*, I, 11; II, 6; II, 8; II, 11; III, 2. — *Siempre ayuda la verdad*, III, 15. — *Quien mal anda en mal acaba*, I, 13. — *La Verdad sospechosa*, I, 10.

Alusiones a los « caballos » : *La Industria y la suerte*, II, 3. — *Los Favores del mundo*, II, 10; III, 22. — *Las Paredes oyen*, II, 1. — *La Cueva de Salamanca*, I, p. 85. — *Todo es ventura*, I, 13; III, 13. — *La Manganilla de Melilla*, I, p. 304. — *La Prueba de las promesas*, I, p. 436; III, p. 449. — *La Crueldad por el honor*, I, 6. — *El Examen de maridos*, II, 6. — *La Verdad sospechosa*, II, 7.

Alusiones a la « cortesía » : *Las Paredes ogen*, I, 17. — *Los Favores del mundo*, II, 5; II, 14. — *Mudarse por mejorarse*, III, 13. — *Todo es ventura*, I, 13. — *No hay mal que por bien no venga*, I, 12. — *Quien mal anda en mal acaba*, I, 2. — *Ganar amigos*, II, 11.

Alusiones a lo « forastero » : *Los Favores del mundo*, I, 7; II, 8; II, 13; II, 16. — *El Examen de maridos*, I, 1; I, 2; I, 3; I, 9. — *Quién engaña más a quién*, III, 2; III, 11. — *El Desdichado en fingir*, III, 6. — *La Culpa busca la pena*, II, 4. — *Quien mal anda en mal acaba*, III, 15. — *Ganar amigos*, I, 13. — *La Prueba de las promesas*, I, p. 437.

1. B. A. E., XX, p. XXVI.

2. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 91.

discurrir por las márgenes del río, al pie de cuyos peñascos pasaría tantas horas de añoranza.

Abundan en el teatro de Alarcón las alusiones a la vida estudiantesca que por aquellos tiempos se hacía en la tan famosa universidad. « Contra estudiante gorrón », adviértele Zamudio al marqués de Villena, « salmantino socarrón », añade el díscolo escolar, « non praestant incantatores [1] ».

Sueña el gracioso Sancho con el juicio final y entre otras cosas ve que a un glotón cuyo único dios era el comer, lo habían castigado poniéndole en poder « de un ama de Salamanca [2] ».

Ha llenado también el poeta sus comedias de multitud de apotegmas casi todos alusivos a la suerte. « ¿ En servir hay esta diva ? » se pregunta con desaliento García en *Los Favores del mundo* (I, 10). « Dios le dé paciencia », dice el mejicano, al que « con servicios », y no con dineros « en Madrid pretende oficios [3] ». « Yo sé muy bien lo que pasa », repite el dramaturgo, « un pretendiente en Madrid [4] »; en esa populosa capital cuyo trato es tan falso y tan fingido [5]. Sin embargo no hay que perder toda la fe, y si alguna vez la fortuna « colma la esperanza » mía, dice el poeta, por boca de don Enrique, « tendrás (amigo Tello) en ella gran parte [6] ». Aunque Tello no pierde la esperanza de que la suerte favorezca a su camarada, le recuerda, no obstante, que « en Madrid hasta el servir se ha de alcanzar por favor [7] »; y que una vez conseguida la ayuda de un poderoso señor había que lisonjearle

1. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 91.
2. *El Semejante a sí mismo*, III, 8.
3. *El Semejante a sí mismo*, III, 1.
4. *Todo es ventura*, I, 10.
5. *Mudarse por mejorarse*, II, 10.
6. *Todo es ventura*, I, 1.
7. *Todo es ventura*, I, 2.

siempre, « porque el gusto solamente » dice Tristán « hace al señor liberal [1] ».

Apostrofa don Juan a la Fortuna tildándola de vil por mostrarse « con otros tan liberal » y « tan avara » con él [2].

En otra comedia se dice Tristán a sí mismo, « servir es ser desdichado [3] ». « Tú sabes la gran pobreza », recuérdale Arseno a su criado Sancho, « con que a esta corte llegué [4] ». Y un poco más adelante se queja de la Fortuna por dar ésta sus dones tan ciegamente, pues con él que merece más « te muestras más importuna [5] ».

En el Tristán de *Quien mal anda*, quiso autobiografiarse Alarcón. Por eso hace el poeta que el gracioso le pregunte a la Fortuna « ¿ cuándo he de ser venturoso ? ». Tal vez nunca porque es « mi ventura tan avara » (I, 8).

Paciencia necesita el que sirve, dice el dramaturgo en *La Crueldad por el honor;* aunque desgraciadamente « por todas partes me miro », agrega Alarcón, « de inconvenientes cercado » (III, 18), asediándome « los engaños de la Corte » por un lado y por el otro los « desengaños del tiempo [6] ».

Primero dice don Juan en *La Prueba de las promesas*, que él había sido desde su tierna edad « en Salamanca estudiante », y luego don Illán nos habla de un hijo que en Salamanca « estudió jurisprudencia » y ahora « está en Madrid pretendiendo » (I, p. 438). Ocioso sería hacer comentario alguno respecto a las líneas que anteceden en cuanto a su carácter autobiográfico, porque ellas hablan de por sí.

Tampoco se olvida Tristán — es decir Alarcón — de los días en que con Ovidio debajo del brazo iba camino del

1. *Todo es ventura*, III, 10.
2. *No hay mal que por bien no venga*, I, 3.
3. *Quién engaña más a quién*, III, 6.
4. *El Desdichado en fingir*, I, 9.
5. *El Desdichado en fingir*, II, 6.
6. *La Prueba de las promesas*, III, p. 449.

aula, « que aunque en servir he parado », adviértele a Arseno, « mi latincillo he estudiado[1] ». « Yo soy, señor, inclinado », dícele Zaratán a Nuño Aulaga, « más a Minerva que a Marte[2] ». « Saber pobre, quiero más », adviértele Enrico a Andrés su criado, « que ignorante enriquecer[3] ». No cabe la menor duda de que el dramaturgo a veces se retrata en la figura de Enrico; por eso hace que éste le diga a don Diego: « aprender siempre más fué mi cuidado[4] ». « ¡Ah cielos! que el interés » rebaje así los méritos de quien es « por su linaje tan claro », exclama don Juan pretendiente de Leonor, al saber que don Ramiro, padre de la dama, se negaba a darle la mano de la hija[5]. Hácele saber Zamudio a don Diego que, « bachiller en artes », « por Salamanca lo soy »; cosa que constituye un gran honor porque « los bachilleres aquí », añade el estudiante, « en tódas partes lo son[6] ». Hállase otro recuerdo dedicado por el poeta a los lozanos días de su vida estudiantil en Salamanca en los versos donde el letrado le dice a don Beltrán: « son mozos, gastan humor », refiriéndose a la turbamulta estudiantesca de la universidad; « sigue cada cual su gusto ». Continúa diciéndole: « hacen donaire del vicio » lo mismo que en nuestros tiempos, y también « ala de la travesura[7] ».

¿ Quién se atrevería a dudar del carácter altamente autobiográfico de todo lo apuntado anteriormente[3] ?

1. *El Desdichado en fingir*, II, 6.
2. *La Crueldad por el honor*, III, 3.
3. *La Cueva de Salamanca*, I, p. 85.
4. *La Cueva de Salamanca*, I, p. 86.
5. *No hay mal que por bien no venga*, I, 9.
6. *La Cueva de Salamanca*, II, p. 90.
7. *La Verdad sospechosa*, I, 2.
8. Véanse además: *Quien mal anda en mal acaba*, I, 1. — *La Amistad castigada*, I, 6; II, 4; II, 12. — *La Verdad sospechosa*, I, 7; I, 9. — *Mudarse por mejorarse*. I, 13. — *El Examen de maridos*, II, p. 490. — *La Prueba de las promesas*, II, p. 439; II, p. 441. — *El Anticristo*, III, p. 368. — *El Tejedor de Segovia*, segunda parte, I, 16; II, 6. —

IX. — Conclusión.

Nos propusimos hacer la biografía de Alarcón basándonos, no precisamente en los datos históricos que de él han llegado hasta nosotros, sino más bien en lo que él mismo nos cuenta desde las tablas. No obstante nos hemos aprovechado de toda la información histórica respecto a la vida de nuestro autor a que hemos tenido acceso, para cotejar, por decirlo así, los pasajes biográficos de su teatro.

Las ideas, sentimientos y convicciones del hombre son los atributos que le prestan su verdadero carácter individualista. Por esa razón hemos creído pertinente dar cabida en este estudio a todo aquello que revele de una manera decisiva el modo de sentir y de pensar del célebre poeta mejicano.

Hay — como ya pudimos ver — en trece de sus composiciones dramáticas alusiones a su figura escuálida y contrahecha, atormentándole más que nada su fealdad y sus jorobas.

Si en la parte que dedicamos al « abolengo » echóse de ver el empeño tesonero que tenía el dramaturgo en sacar a relucir sus títulos de nobleza, en las páginas donde hablamos del « amor » puede notarse enseguida que el poeta se limita la mayor parte de las veces a contarnos sus encuentros con Cupido.

Laméntase el pobre poeta de su mal tipo y también de que no le quieren creer que procede de elevada alcurnia. Laméntase de su mala estrella en sus aventuras amorosas y de la pobreza a que se veía reducido. Autosugestionado a causa de sus defectos corporales y del humilde estado

Los Favores del mundo, II, 17. — *Las Paredes ogen*, II, 1. — *Ganar amigos*, I, 5. — *Quién engaña más a quién*, I, 14; II, 12.

económico en que se veía, creyóse ser perseguido con furia mortal por los hombres y por el hado. De ahí que en sus quejas y lamentaciones haya mucho de exageración.

Dos sentimientos predominan en el teatro alarconiano que son el de la amistad y el de la moral. El primero es en su opinión superior al amor, y en muchas ocasiones hace que la amistad tenga más fuerza en el corazón de un hombre que el mismo parentesco.

A Alarcón le cabe más merecidamente que a nadie el honoroso título de « moralizador » del teatro clásico. En el análisis que hicimos de la mitad de sus comedias se puede ver muy claramente la preocupación filosófico-moral del mejicano. En su teatro nunca queda impune el delincuente.

No puede escapar al ojo del que lea el teatro de Alarcón la constante preocupación del poeta por las « Indias, », lo « indiano », lo « forastero » y los « caballos »; como también por las fórmulas de « cortesía ».

Todo el teatro del mejicano es puramente español. Son antes que todo españoles o actúan y se expresan como tales los personajes que salen a la escena en todas las comedias. Es español el argumento y el modo de desarrollarlo de casi todos los dramas; y español es el medio, es decir, el ambiente que se respira en el mismo escenario cuyas decoraciones representan tal o cual punto del planeta.

Carlos VÁZQUEZ-ARJONA.

A NEW ANALOGUE OF ALARCÓN'S *EL SOMBRERO DE TRES PICOS*

Not long after the late D. Adolfo Bonilla y San Martín had pointed out and reprinted in this review three possible sources or analogues of Alarcón's immortal *novela* [1], two more were found and reproduced by M. Foulché-Delbosc [2]. A flying sheet which has recently come into my possession now further brings an unknown version of the *romance* reprinted after Durán by Bonilla. While altogether more extensive than Durán's version, and evidently in close relation to it, it omits certain portions while adding new lines. It may be of earlier date than any of the printed Spanish sources known so far and thus may help to bridge the gap of years between the somewhat remote analogue in Boccaccio and the story as Alarcón must have found it, already localized and particularized in Spain. The *sainete* of 1862 remains the closest approximation to Alarcón's *novela*, but it seems worth while to reprint the new *romance*,

---

1. *Revue Hispanique*, XIII (1905), 5-17 : a *novella* of Boccaccio (VIII, 8); an anonymous *romance*, first reprinted by Durán (*Romancero General*, II, 409-411) and a *Canción nueva del Corregidor y la Molinera*, from an anonymous and undated *pliego suelto*.

2. *Revue Hispanique*, XVIII (1908), 468-487 : a *Canción del Corregidor y la Molinera*, in two versions, Madrid, 1821, and Barcelona 1859; and a *Sainete Nuevo El Corregidor y la Molinera*, Barcelona, 1862.

if only to contribute to the *dossier* of the story what may eventually prove a useful link in a more complete series of variants.

The *pliego*, of eight unnumbered pages, approximately 15 × 20 cm., was printed, as the colophon has it : *Con licencia ; en Córdoba en la imprenta de D. Luis Ramos, donde se hallara de todo surtimiento.* The work of D. Luis Ramos seems to have been done between the years 1790 and 1823[1].

The title-page shows, in the upper half, the coarse picture (reader's left) of a shepherdess in a plumed hat, with a crook in her right, and a bird on her left hand; and (right) a hunter, also in a feathered, tri-cornered hat, accompanied by a dog, and resting his right hand on the long barrel of a flint-lock. The " Segunda Parte " [fol. 3 r°] has a very crude cut, in an ornate frame, of a man in a long-waisted coat and knee-breeches, holding a tri-cornered hat, engaged in conversation with a woman, seen from the rear, whose head and shoulders are covered by a cloth or shawl.

The text is reproduced diplomatically.

Joseph E. Gillet.

---

1. *Cf.* Valdenebro y Cisneros, *La imprenta en Córdoba*, Madrid, 1900. Gutiérrez del Caño, *Ensayo de un catálogo*, etc., *Revista de archivos*, 1900, p. 78 merely gives the year 1798.

ROMANCE NUEVO
DEL CHASCO QUE HUBO ENTRE UN
Molinero y el Corregidor de Arcos.

PRIMERA PARTE

[Fol. 1 rº, col. 1] En la muy noble ciudad
de Arcos de la frontera
nació un bizarro mancebo
de una moderada hacienda,
y porque aqueste caudal
en mayor aumento fuera,
arrendó un cierto molino
[col. 2] de pan, en esa ribera
del rio de maja aceyte;
y por no entender la piedra
acomodó á un oficial
para que la harina hiciera :
pasabalo lindamente
con el molino y sus tierras.
[Fol. 2 rº, col. 1] En este tiempo dispuso
casar con una doncella
que es hija de un hortelano
hermosa como ella mesma,
y con gusto de sus padres,
y toda su parentela

se celebraron las bodas
con alegrias y fiestas,
llegado el tercero dia
con su esposa amada y bella
se fué el mancebo á su casa,
tomó posesion de ella,
de dia se iba a su molino,
y de noche aunque lloviera
se iba á dormir con su esposa,
porque sola no estuviera,
y para no incomodarla
él hizo una llave nueva,
á la puerta de la calle
para abrir quando viniera.
El Señor corregidor
los visita, porque espera
que no le falte la harina
en el pósito, que es fuerza
temer a las arriadas,
que en el año venir puedan.
Este fué el primer motivo,
que el corregidor tuviera
para hablarle á esta Señora
diciendo que lo quisiera,
que seria respetada
ella, el molino, y sus tierras;
pero como las mugeres
se creen qualquiera arenga,
en fin le vino a decir
que el hacerlo ella lo hiciera,
pero que viene de noche
[col. 2] su esposo á dormir con ella.
Respondió el Corregidor
le haria que no viniera.

Con un harriero mozo,
hijo de la misma tierra,
le embió un caiz de trigo,
diciendole que era fuerza,
antes que fuese de dia
en el pósito estuviera
porque hacia mucha falta,
y a no hacerlo tendria pena
de cien ducados de multa,
á las oraciones llega
al molino el harriero
le entregó la papeleta,
y echando mano a moler
por acabar mas apriesa
ya el mancebo descuidado
por aquella noche mesma
de poder ir á su casa
por la accion que está dispuesta
pero viendo el oficial
que es tarde y la noche llega,
y el amo no va á su casa,
se le hacia cosa nueva,
y le ha dicho Señor amo,
que novedad es aquesta
como usted no va á su casa ?
quando este trigo se muela;
le respondió el oficial
vaya usted y no se detenga,
que tengo lugar bastante,
aunque otro caiz hubiera,
y con esta confianza
tomó de Arcos la vuelta.
Vamos al Corregidor,
que para lograr su empresa

[Fol. 2 r°, col. 1] se le hacen las horas años
por ver á la molinera,
á las Animas en punto,
mandó que le compusieran
el caballo que iba al campo
á ver un preso de cuenta.
Pero la corregidora
se creyó esta chanzoneta.
Tenia un negro en casa
llamado Manuel de Cuenca,
el qual le ensilló el caballo,
mas al salir por la puerta
le ha dicho el amo Manuel
ten cuidado quando vuelva
para que la puerta abras
sin que un punto te detengas,
con esto picó el caballo
fué á ver á la molinera,
ella lo estaba aguardando
llegó y le abrió la puerta,
en el patio de su casa
tenia por cosa cierta
un olivo, el qual servia
para algunas conveniencias
adonde amarró el caballo,
y como iba de priesa
ni aun el freno le quitó,
que lo amarró por la rienda,
y metiendose en la cama,
durmieron á pierna suelta.
Vaya aqui el paso gracioso;
el molinero que llega,
metió la mano y abrió,
mas al entrar por la puerta

vió en el olivo el caballo,
y adquirió alguna sospecha
fué corriendo las cortinas
[col. 2] con muy grande sutileza,
y con muy grande sigilo,
y viendo en su cama mesma
al Corregidor durmiendo
con su esposa amada y bella
agarró toda su ropa,
salióse al patio con ella,
desnudóse de la suya,
pusose pieza por pieza,
hizo de la suya un lio
que ni aun el diablo lo hiciera,
y poniendolo en la silla
con muy notable destreza,
despues agarró el baston
que estaba á la cabecera,
fué y desamarró el caballo,
y ató el suyo por la rienda,
salió á la calle furioso
desempedrando las piedras,
fué á casa del Corregidor,
llegó y tocando á la puerta,
salió el negro cuidadoso
viendo que su amo era
que como lleva el caballo,
y el molinero que lleva
toda la ropa del amo
no notó, punto ni seña;
subió la escalera arriba,
que como estaban las puertas
abiertas para en viniendo
no fué menester que abriera,

fué al quarto de la Señora
que estaba como una reyna
entregada al dulce sueño,
y acostandose con ella
lo sintió en el pasamano,
y asi se pensó que era
[Fol. 2 vº, col. 1] su esposo que habia venido,
y lo dexó que anduviera
por los campos deleitosos
dando brincos y carreras
el uno por la venganza
y el otro por cosa nueva,
pero viendo la Señora
que ni un punto no la dexa,
le ha dicho Señor que es esto,
descansa un poco y sosiega,
no he visto yo tal ardor,
[col. 2] ni aun en la noche primera,
habeis bebido cantaridas
huevos con sal y pimienta,
él callaba su pecado,
porque tiene el dia cerca,
que como dice el refran
quando no llueve gotea,
dexemoslo por ahora
en esta parte primera
que en la segunda Marin
dirá lo demas que queda.

[Fol. 3 r°] SEGUNDA PARTE

EN LA QUE SE CONCLUYE

el gracioso chasco que hubo entre el
Molinero y el Corregidor de Arcos,
como lo verá el curioso lector.

[col. 1] Ya dixe noble auditorio
en la otra parte primera
[col. 2] que los quatro se quedaron
cada qual con su tarea.
[Fol. 3 v°, col. 1] Vamos al Corregidor,
aqui comienza la fiesta,
pues apenas despertó
para saber que hora era
acordose del relox
que estaba en la faltriquera
de la chupa, y levantose
vió que su ropa no era,
y dice muger levanta,
que mi ropa no es aquesta
parece de tu marido
porque la mia no es esta,
por donde diablos ha entrado
si estan cerradas las puertas ?
ella le dice Señor
él trae una llave nueva,
pero como usted me dixo
seguro está que viniera
por eso yo me entregué
tan facilmente ligera

para que ahora mi esposo
viendo á sus ojos la afrenta
me dé la muerte furioso
por picara y deshonesta;
quien de los hombres se fia,
este es el pago que dexan;
entre estas y otras razones
abrió mui triste las puertas,
mientras el Corregidor
se puso aunque mal compuesta
la ropa del molinero,
su capotillo y montera,
y unas polaynas rayadas,
y un zapato de tres suelas,
que parecia un gañan
haciendo la sementera.
[col. 2] Fué y desamarró el caballo,
y vió que el suyo no era
porque tenia una albarda,
como dicen harriera;
aqui se colmó del todo,
y no de trigo la media,
y como iba de secreto
sufrió tantas impaciencias
salió á la calle enojado
discurriendo mil ideas,
qué le diria á su esposa,
porque su ropa no lleva;
afligido y pesaroso
llegó y tocando á la puerta,
salió el negro cuidadoso
preguntandole quien era:
abre Manuel á tu amo,
que amo ni que friolera,

vaya á engañar al demonio
con aquesta paroleta.
Que ha que mi amo entró
mas de seis horas y media,
abre Manuel que es engaño
vaya á engañar á su abuela.
Mas viendo que no es posible
á el amo que el mozo abriera,
y por la razon que daba
del vestido, y de las señas,
estaria el molinero
con su esposa amada y bella.
Alli se mantuvo el pobre
hasta que el dia viniera.
Pero viendo la Señora
que aquel su esposo no era,
le dice : Señor que es esto ?
que traicion ha sido esta
[Fol. 4 rº, col. 1] como se ha entrado en mi casa
y mi esposo donde queda ?
le respondió el molinero
no me quiebre la cabeza,
en viniendo su marido
pregúntele quanto quiera.
Tomó la escalera abaxo,
y en ropas menores ella
salió para detenerlo,
llegan los dos á la puerta
donde vió estaba su esposo
con capotillo y montera
que parecia un harriero
sin vara en el cinto puesta ;
ella le dice Señor,
habeis mudado librea,

es mejor ser molinero,
ó es mejor la molinera,
porque ella se traslució
aquello propio que era;
pasen ustedes adentro
sin armar risa, ni fiesta,
que va la gente pasando,
y entenderán que es comedia;
pasan los dos adelante
y á desnudarse comienzan
mientras la Corregidora
le dixo á la cocinera,
que compusiera un almuerzo
de cosa frita en cazuela,
y sea con brevedad,
porque hai huespedes de fuera
y con elama de llaves
mandó por la molinera,
la qual se puso su ropa
y vino como una reyna,
[col. 2] diciendo ya estamos juntos
los quatro de la completa,
lo que me haces te hago,
que asi se pagan las deudas.
Se sentaron a almorzar,
todos de risa y de fiesta,
pero la Corregidora
ella astuta, y lisongera,
tomó el vaso y echo un brindis
y dixo por la primera,
á la salud de los novios,
dióselo á la molinera;
y dixo por la segunda,
brindo yo por mas pequeño

á la salud del dormido,
y toda la noche en vela,
dióselo al Corregidor;
y dixo por la tercera
á la salud del que tuvo
tras de cuernos penitencia
y dióselo al molinero,
y dixo por la postrera
á la salud del que supo
cobrar de todos la deuda;
á mi no me deben nada,
que ajustada bien la cuenta
yo salgo á nueve por tres,
y sino digalo ella :
bien está dixeron todos
vaya de risa y de fiesta,
pero la Corregidora
le dixo de esta manera;
y usted Señor molinero
á su esposa no dé penas
ni usted le dé pesadumbre,
pues si no fuera por ella,
[Fol. 4 vº, col. 1] ni usted viera lo que ha visto,
ni tuviera noche buena;
se despidieron gustosos
cada uno con su hembra.
[col. 2] Y ahora Pedro Marin
advierte que no es novela,
que por testigo de vista
puso al ciego de la peña.

FIN

TABLES

DU TOME LXXIII

1928

I. TABLE PAR NUMÉROS

NUMÉRO 163. — JUIN 1928.

NUMÉRO 164. — AOUT 1928.

II. TABLE PAR NOMS D'AUTEURS